REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Paris. — Typographie de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible, sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

M. ALLAN KARDEC.

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

BUREAU : RUE SAINTE-ANNE, 59.

La **Revue spirite** paraît tous les mois, par cahiers de 2 feuilles grand in-octavo.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la France et l'Algérie..................	10 fr. par an.
Etranger....................................	12 —
Amérique et pays d'outre-mer...............	14 —

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année, on adresse les numéros arriérés.

Prix de chaque numéro, pris au bureau : 1 fr.; adressé *franco*: 1 fr. 10 c.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE pour les années 1858, 1859, 1860, 1861, 1862. Prix de chaque année : séparément, 10 fr. ; les cinq années ensemble, 40 fr. au lieu de 50.

AUTRES OUVRAGES DE M. ALLAN KARDEC SUR LE SPIRITISME

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. — 4e édition. Brochure grand in-18. — Cette brochure, étant destinée à populariser les idées spirites, est vendue aux conditions suivantes : Prix de chaque exemplaire, 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. — 20 exemplaires ensemble 2 francs, ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

La traduction en toutes langues est autorisée, sous la seule condition de remettre 50 exemplaires à l'auteur.

Édition allemande; Vienne (Autriche).
Édition polonaise; Cracovie.
Édition portugaise ; Lisbonne, Rio-Janeiro. Paris, chez Aillaud, 47, rue Saint-André des Arts.
Édition en grec moderne; Corfou.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits, contenant le résumé des principes de la doctrine des Esprits. 3e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. Grand in-18.—Prix : 75 centimes ; par la poste : 90 centimes.

LE LIVRE DES ESPRITS, contenant les principes de la Doctrine Spirite sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Ecrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs. 8e édition ; grand in-18 de 500 pages. — Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste : 4 francs.

LE LIVRE DES MÉDIUMS, guide des médiums et des évocateurs, contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique; les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme.—4e édition, Grand in-18 de 500 pages. — Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste : 4 francs.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, contenant : les observations sur l'état du Spiritisme ; les instructions données par M. A. Kardec dans les différents groupes ; les instructions sur la formation des groupes et sociétés, et un modèle de règlement à leur usage. — Brochure grand in-8, format de la *Revue*. — Prix : 1 franc.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 1. JANVIER 1862.

Essai sur l'interprétation de la doctrine des anges déchus.

La question des origines a toujours le privilége d'exciter la curiosité, et, à ce point de vue, ce qui regarde l'homme l'éveille d'autant plus qu'il est impossible à toute personne sensée d'accepter à la lettre le récit biblique, et de n'y pas voir une de ces allégories dont le style oriental est si prodigue. La science, d'ailleurs, est venue en fournir la preuve en démontrant, par les signes les moins contestables, l'impossibilité matérielle de la formation du globe en six fois vingt-quatre heures. Devant l'évidence des faits écrits en caractères irrécusables dans les couches géologiques, l'Église a dû se ranger à l'opinion des savants, et convenir avec eux que les six jours de la création sont six périodes d'une étendue indéterminée, comme elle l'a fait jadis pour le mouvement de la terre. Si donc le texte biblique est susceptible d'interprétation sur ce point capital, il peut en être de même sur d'autres points, notamment sur l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre, sur son origine, et sur le sens que l'on doit attacher à la qualification d'*anges déchus*.

Comme le principe des choses est dans les secrets de Dieu, qui ne nous le révèle qu'au fur et à mesure qu'il le juge à propos, on en est réduit à des conjectures. Bien des systèmes ont été imaginés pour résoudre cette question, et aucun, jusqu'à présent, n'a complétement satisfait la raison. Nous allons essayer, nous aussi, de soulever un coin

du voile; serons-nous plus heureux que nos devanciers? Nous l'ignorons; l'avenir seul en décidera. La théorie que nous présentons est donc une opinion personnelle; elle nous paraît s'accorder avec la raison et la logique; c'est ce qui lui donne à nos yeux un certain degré de probabilité.

Nous constatons d'abord que s'il est possible de découvrir quelque partie de la vérité, ce ne peut être qu'à l'aide de la théorie spirite; elle a déjà résolu une foule de problèmes insolubles jusqu'alors, et c'est à l'aide des jalons qu'elle nous fournit que nous allons tâcher de remonter la chaîne des temps. Le sens littéral de certains passages des livres sacrés, contredit par la science, repoussé par la raison, a fait plus d'incrédules qu'on ne pense par l'obstination que l'on a mise à en faire des articles de foi; si une interprétation rationnelle les fait accepter, c'est évidemment rapprocher de l'Église ceux qui s'en éloignent.

Avant de poursuivre, il est essentiel de s'entendre sur les mots. Que de disputes n'ont dû leur éternisation qu'à l'ambiguïté de certaines expressions, que chacun prenait dans le sens de ses idées personnelles! Nous l'avons démontré, dans le *Livre des Esprits*, à propos du mot *âme*. En disant carrément dans quelle acception nous le prenions, nous avons coupé court à toute controverse. Le mot *ange* est dans le même cas; on l'emploie indifféremment en bonne et en mauvaise part, puisqu'on dit : les bons et les mauvais anges, l'ange de lumière et l'ange des ténèbres; d'où il suit que, dans son acception générale, il signifie simplement *Esprit*. C'est évidemment dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre en parlant des *anges déchus* et des *anges rebelles*. Selon la doctrine spirite, d'accord en cela avec plusieurs théologiens, les anges ne sont point des êtres d'une création privilégiée, exemptés, par une faveur spéciale, du travail imposé aux autres, mais des Esprits arrivés à la perfection par leurs efforts et leur mérite. Si les anges étaient des êtres créés parfaits, la rébellion contre Dieu étant un signe d'infériorité, ceux qui se sont révoltés ne pouvaient être des anges. La doctrine nous dit aussi que les Esprits progressent, mais qu'ils ne rétrogradent pas, parce qu'ils ne perdent jamais les qualités qu'ils ont acquises; or, la rébellion, de la part d'êtres parfaits, serait une rétrogradation, tandis qu'elle se conçoit de la part d'êtres encore arriérés.

Pour éviter toute équivoque il conviendrait de réserver la qualification d'*anges* pour les purs Esprits, et d'appeler les autres simplement *Esprits bons* ou *mauvais;* mais l'usage ayant prévalu dans l'emploi de ce mot pour les anges déchus, nous disons que nous le prenons dans

son acception générale, et l'on verra que, dans ce sens, l'idée de déchéance et de rébellion est parfaitement admissible.

Nous ne connaissons pas, et nous ne connaîtrons probablement jamais le point de départ de l'âme humaine ; tout ce que nous savons, c'est que les Esprits sont créés simples et ignorants ; qu'ils progressent intellectuellement et moralement ; qu'en vertu de leur libre arbitre, les uns ont pris la bonne route et les autres la mauvaise; qu'une fois le pied mis dans le bourbier, ils s'y sont enfoncés de plus en plus ; qu'après une succession illimitée d'existences corporelles accomplies sur la terre ou dans d'autres mondes, ils s'épurent et arrivent à la perfection qui les rapproche de Dieu.

Un point qu'il est tout aussi difficile de comprendre, c'est la formation des premiers êtres vivants sur la terre, chacun dans son espèce, depuis la plante jusqu'à l'homme ; la théorie contenue sur ce sujet dans le *Livre des Esprits* nous paraît la plus rationnelle, quoiqu'elle ne résolve qu'incomplétement et d'une manière hypothétique ce problème que nous croyons insoluble pour nous aussi bien que pour la plupart des Esprits, à qui il n'est pas donné de pénétrer le mystère des origines. Si on les interroge sur ce point, les plus sages répondent qu'ils ne le savent pas ; mais d'autres, moins modestes, prennent d'eux-mêmes l'initiative et se posent en révélateurs, en dictant des systèmes, produits de leurs idées personnelles, qu'ils donnent pour la vérité absolue. C'est contre la manie des systèmes de certains Esprits, à l'endroit du principe des choses, qu'il faut se tenir en garde, et ce qui, à nos yeux, prouve la sagesse de ceux qui ont dicté le *Livre des Esprits*, c'est la réserve qu'ils ont observée sur les questions de cette nature. A notre avis, ce n'est pas une preuve de sagesse de trancher ces questions d'une manière absolue, ainsi que quelques-uns l'ont fait, sans s'inquiéter des impossibilités matérielles résultant des données fournies par la science et l'observation. Ce que nous disons de l'apparition des premiers hommes sur la terre s'entend de la formation des corps ; car une fois le corps formé, il est plus facile de concevoir que l'Esprit vienne en prendre possession. Les corps étant donnés, ce que nous nous proposons d'examiner ici, c'est l'état des Esprits qui les ont animés, afin d'arriver, si c'est possible, à définir d'une manière plus rationnelle qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour la doctrine de la chute des anges et du paradis perdu.

Si l'on n'admet pas la pluralité des existences corporelles, il faut admettre que l'âme est créée en même temps que le corps se forme ; car, de deux choses l'une, ou l'âme qui anime le corps à sa naissance a déjà

vécu, ou elle n'a pas encore vécu; entre ces deux hypothèses, il n'y a pas de moyen terme; or, de la seconde hypothèse, celle où l'âme n'a pas vécu, surgit une foule de problèmes insolubles, tels que la diversité des aptitudes et des instincts, incompatible avec la justice de Dieu, le sort des enfants qui meurent en bas âge, celui des crétins et des idiots, etc.; tandis que tout s'explique naturellement en admettant que l'âme a déjà vécu et qu'elle apporte en s'incarnant dans un nouveau corps ce qu'elle avait acquis antérieurement. C'est ainsi que les sociétés progressent graduellement; sans cela, comment expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps de barbarie? Si les âmes sont créées en même temps que les corps, celles qui naissent aujourd'hui sont tout aussi neuves, tout aussi primitives que celles qui vivaient il y a mille ans; ajoutons qu'il n'y a entre elles aucune connexion, aucune relation nécessaire; qu'elles sont complétement indépendantes les unes des autres; pourquoi donc les âmes d'aujourd'hui seraeint-elles mieux douées par Dieu que leurs devancières? Pourquoi comprennent-elles mieux? Pourquoi ont-elles des instincts plus épurés, des mœurs plus douces? Pourquoi ont-elles l'intuition de certaines choses sans les avoir apprises? Nous défions de sortir de là, à moins d'admettre que Dieu crée des âmes de diverses qualités, selon les temps et les lieux, proposition inconciliable avec l'idée d'une souveraine justice. Dites, au contraire, que les âmes d'aujourd'hui ont déjà vécu dans les temps reculés; qu'elles ont pu être barbares comme leur siècle, mais qu'elles ont progressé; qu'à chaque nouvelle existence, elles apportent l'acquit des existences antérieures; que, par conséquent, les âmes des temps civilisés sont des âmes non pas créées plus parfaites, mais qui se sont perfectionnées elles-mêmes avec le temps, et vous aurez la seule explication plausible de la cause du progrès social.

Ces considérations, tirées de la théorie de la réincarnation, sont essentielles pour l'intelligence d'un fait dont nous parlerons tout à l'heure.

Bien que les Esprits puissent se réincarner dans différents mondes, il paraîtrait qu'en général ils accomplissent un certain nombre de migrations corporelles sur le même globe et dans le même milieu, afin de pouvoir mieux profiter de l'expérience acquise; ils ne sortent de ce milieu que pour entrer dans un plus mauvais par punition, ou dans un meilleur par récompense. Il en résulte que, pendant une certaine période, la population du globe est, à peu de chose près, composée des mêmes Esprits, qui y reparaissent à diverses époques, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un degré d'épuration suffisant pour mériter d'aller habiter des mondes plus avancés.

Selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs, ces émigrations et ces immigrations des Esprits incarnés sur la terre ont lieu de temps en temps individuellement ; mais, à certaines époques, elles s'opèrent en masse, par suite des grandes révolutions qui en font disparaître des quantités innombrables, et sont remplacées par d'autres Esprits qui constituent en quelque sorte sur la terre, ou *sur une partie de la terre*, une nouvelle génération.

Le Christ a dit une parole remarquable qui n'a point été comprise, comme beaucoup d'autres que l'on a prises à la lettre, sans songer qu'il a presque toujours parlé par figures et paraboles. En annonçant de grands changements dans le monde physique et dans le monde moral, il a dit : *Je vous dis, en vérité, que cette génération ne passera pas avant que ces choses ne soient accomplies ;* or, la génération du temps du Christ est passée depuis plus de dix-huit siècles sans que ces choses soient arrivées ; il faut en conclure, ou que le Christ s'est trompé, ce qui n'est pas admissible, ou que ses paroles avaient un sens caché que l'on a mal interprété.

Si nous nous reportons maintenant à ce que disent les Esprits, non pas à nous seulement, mais par les médiums de tous les pays, nous touchons à l'accomplissement des temps prédits, à une époque de rénovation sociale, c'est-à-dire à l'époque d'une de ces grandes *émigrations* des Esprits habitant la terre. Dieu, qui les y avait envoyés pour s'améliorer, *les y a laissés le temps nécessaire pour progresser ;* il leur a fait connaître ses lois, d'abord par Moïse, et ensuite par le Christ ; il les a fait avertir par les prophètes ; dans leurs réincarnations successives, ils ont pu mettre à profit ces enseignements ; maintenant le temps est arrivé où ceux qui n'ont pas profité de la lumière, ceux qui ont violé les lois de Dieu et méconnu sa puissance, vont quitter la terre où ils seraient désormais déplacés au milieu du progrès moral qui s'accomplit, et auquel ils ne pourraient qu'apporter des entraves, soit comme hommes, soit comme Esprits. La génération dont a parlé le Christ, ne pouvant se rapporter aux hommes vivant de son temps, corporellement parlant, doit s'entendre de la génération des Esprits qui ont parcouru sur la terre les diverses périodes de leurs incarnations et qui vont la quitter. Ils vont être remplacés par une nouvelle génération d'Esprits qui, plus avancés moralement, feront régner entre eux la loi d'amour et de charité enseignée par le Christ, et dont le bonheur ne sera pas troublé par le contact des méchants, des orgueilleux, des égoïstes, des ambitieux et des impies. Il paraîtrait même, au dire des Esprits, que déjà, parmi les enfants qui naissent maintenant, beaucoup sont l'incarnation

des Esprits de cette nouvelle génération. Quant à ceux de l'ancienne génération qui auront bien mérité, mais qui cependant n'auront pas encore atteint un degré d'épuration suffisant pour arriver aux mondes les plus avancés, ils pourront continuer à habiter la terre et y accomplir encore quelques incarnations, mais alors, au lieu d'être une punition, ce sera une récompense, puisqu'ils y seront plus heureux, tout en progressant. Le temps où une génération d'Esprits disparaît pour faire place à une autre peut être considéré comme la fin du monde, c'est-à-dire du monde moral.

Que vont devenir les Esprits expulsés de la terre? Les Esprits eux-mêmes nous disent qu'ils iront habiter des mondes nouveaux, où se trouvent des êtres encore plus arriérés qu'ici-bas, et qu'ils seront chargés de faire progresser, en leur apportant le produit de leurs connaissances acquises. Le contact du milieu barbare où ils se trouveront sera pour eux une cruelle expiation, et une source d'incessantes souffrances physiques et morales, dont ils auront d'autant plus conscience que leur intelligence sera plus développée; mais cette expiation sera en même temps une mission qui leur offrira un moyen de racheter leur passé, selon la manière dont ils l'accompliront. Là, ils subiront encore une série d'incarnations pendant une période de temps plus ou moins longue, à la fin de laquelle ceux qui l'auront mérité en seront retirés pour aller dans des mondes meilleurs, peut-être sur la terre, qui alors sera un séjour de bonheur et de paix, tandis que ceux de la terre monteront à leur tour, et ainsi de proche en proche, jusqu'à l'état d'anges ou de purs Esprits.

C'est bien long, dira-t-on, et ne serait-il pas plus agréable d'aller d'emblée de la terre au ciel? Sans doute, mais avec ce système vous avez l'alternative d'aller aussi d'emblée de la terre en enfer pour l'éternité des éternités; or, on conviendra que la somme des vertus nécessaires pour aller droit au ciel étant fort rare ici-bas, il est bien peu d'hommes qui puissent se dire certains de les posséder; d'où il résulte qu'on a plus de chances d'aller en enfer qu'en paradis. Ne vaut-il pas mieux faire une route plus longue et être sûr d'arriver au but? Dans l'état actuel de la terre, personne ne se soucie d'y revenir, mais rien n'y oblige, car il dépend de chacun de s'avancer tellement pendant qu'il y est, qu'il puisse mériter de monter. Aucun prisonnier sorti de prison ne se soucie d'y rentrer; le moyen pour lui est bien simple, c'est de ne pas retomber en faute. Le soldat, lui aussi, trouverait très-commode de devenir maréchal tout d'un coup; mais quoiqu'il en ait le bâton dans sa giberne, il ne lui en faut pas moins gagner ses éperons.

Remontons maintenant l'échelle des temps; et du présent, comme point connu, tâchons de déduire l'inconnu, du moins par analogie, si ce n'est avec la certitude d'une démonstration mathématique.

La question d'Adam, comme souche unique de l'espèce humaine sur la terre, est très-controversée, comme on le sait, car les lois anthropologiques en démontrent l'impossibilité, sans parler des documents authentiques de l'histoire chinoise qui prouvent que la population du globe remonte à une époque bien antérieure à celle que la chronologie biblique assigne à Adam. L'histoire d'Adam est-elle donc un conte fait à plaisir? Ce n'est pas probable; c'est une figure qui, comme toutes les allégories, doit renfermer une grande vérité dont le Spiritisme seul peut nous donner la clef. La question principale, à notre avis n'est pas de savoir si le personnage d'Adam a réellement existé, ni à quelle époque il a vécu, mais si la race humaine qu'on désigne comme sa postérité est une race déchue. La solution de cette question n'est même pas sans moralité, car, en nous éclairant sur notre passé, elle peut nous guider dans notre conduite pour l'avenir.

Remarquons d'abord que l'idée de déchéance appliquée à l'homme est un non-sens, sans la réincarnation, de même que celle de la responsabilité que nous porterions de la faute de notre premier père. Si l'âme de chaque homme est créée à sa naissance, donc elle n'existait pas auparavant; elle n'a donc aucun rapport, ni direct, ni indirect, avec celle qui commit la première faute, et dès lors on se demande comment elle peut en être responsable. Le doute sur ce point conduit naturellement au doute ou même à l'incrédulité sur beaucoup d'autres, car, si le point de départ est faux, les conséquences doivent aussi être fausses. Tel est le raisonnement de beaucoup de gens. Eh bien! ce raisonnement tombe si l'on prend l'esprit et non la lettre du récit biblique, et si l'on se reporte aux principes mêmes de la doctrine spirite, destinée, comme il a été dit, à ranimer la foi qui s'éteint.

Remarquons encore que l'idée d'anges rebelles, d'anges déchus, de paradis perdu, se retrouve dans presque toutes les religions, et à l'état de tradition chez presque tous les peuples; elle doit donc reposer sur une vérité. Pour comprendre le véritable sens que l'on doit attacher à la qualification d'*anges rebelles*, il n'est point nécessaire de supposer une lutte réelle entre Dieu et les anges ou Esprits, puisque le mot *ange* est ici pris dans une acception générale. Étant admis que les hommes sont des Esprits incarnés, que sont les matérialistes et les athées sinon des anges ou des Esprits en révolte contre la Divinité, puisqu'ils nient son existence et ne reconnaissent ni sa puissance ni ses lois? N'est-ce

pas par orgueil qu'ils prétendent que tout ce dont ils sont capables vient d'eux-mêmes et non de Dieu? N'est-ce pas le comble de la rébellion que de prêcher le néant après la mort? Ne sont-ils pas bien coupables, ceux qui se servent de l'intelligence dont ils se glorifient pour entraîner leurs semblables dans le précipice de l'incrédulité? Ne font-ils pas également acte de révolte jusqu'à un certain point, ceux qui, sans nier la Divinité, méconnaissent les véritables attributs de son essence? ceux qui se couvrent du masque de la piété pour commettre de mauvaises actions? ceux que la foi en l'avenir ne détache pas des biens de ce monde? ceux qui au nom d'un Dieu de paix violent la première de ses lois : la loi de charité? ceux qui sèment le trouble et la haine par la calomnie et la médisance? ceux enfin dont la vie, volontairement inutile, s'écoule dans l'oisiveté, sans profit pour eux-mêmes et pour leurs semblables? A tous il sera demandé compte non-seulement du mal qu'ils auront fait, mais du bien qu'ils n'auront pas fait. Eh bien! tous ces Esprits qui ont si mal employé leurs incarnations, une fois expulsés de la terre et envoyés dans des mondes inférieurs, parmi des peuplades encore dans l'enfance de la barbarie, que seront-ils, sinon des anges déchus envoyés en expiation? La terre qu'ils quittent, n'est-elle pas pour eux un paradis perdu, en comparaison du milieu ingrat où ils vont se trouver relégués pendant des milliers de siècles jusqu'au jour où ils auront mérité leur délivrance?

Si, maintenant, nous remontons à l'origine de la race actuelle, symbolisée dans la personne d'Adam, nous retrouvons tous les caractères d'une génération d'Esprits expulsés d'un autre monde, et exilés, par des causes semblables, sur la terre déjà peuplée, mais d'hommes primitifs, plongés dans l'ignorance et la barbarie, et qu'ils avaient mission de faire progresser, en apportant parmi eux les lumières d'une intelligence déjà développée. N'est-ce pas, en effet, le rôle qu'a rempli jusqu'à ce jour la race adamique? En la reléguant sur cette terre de labeur et de ouffrance, Dieu n'a-t-il pas eu raison de lui dire : « tu en tireras ta nourriture à la sueur de ton front » ? Si elle a mérité ce châtiment par des causes semblables à celles que nous voyons aujourd'hui, n'est-il pas juste de dire qu'elle s'est perdue par orgueil? Dans sa mansuétude, ne pouvait-il lui promettre qu'il lui enverrait un Sauveur, c'est-à-dire celui qui devait l'éclairer sur la route à suivre pour arriver à la félicité des élus? Ce sauveur, il le lui a envoyé dans la personne du Christ, qui a enseigné la loi d'amour et de charité, comme la véritable ancre de salut.

Ici se présente une importante considération. La mission du Christ

se comprend facilement en admettant que ce sont les mêmes Esprits qui ont vécu avant et après sa venue, et qui ont ainsi pu profiter soit de son enseignement, soit du mérite de son sacrifice; mais on comprend plus difficilement, sans la réincarnation, l'utilité de ce même sacrifice pour des Esprits *créés postérieurement* à sa venue, et que Dieu aurait ainsi créés souillés des fautes de ceux avec lesquels ils n'ont aucun rapport.

Cette race d'Esprits paraît donc avoir fait son temps sur la terre; dans le nombre, les uns ont mis ce temps à profit pour leur avancement et ont mérité d'être récompensés; d'autres, par leur obstination à fermer les yeux à la lumière, ont épuisé la mansuétude du Créateur et mérité un châtiment. Ainsi s'accomplira cette parole du Christ : « Les bons iront à ma droite et les mauvais à ma gauche. »

Un fait semble venir à l'appui de la théorie qui attribue une préexistence aux premiers habitants de cette race sur la terre, c'est qu'Adam, qui en est indiqué comme la souche, est représenté avec un développement intellectuel immédiat, bien supérieur à celui des races sauvages actuelles; que ses premiers descendants ont en peu de temps montré de l'aptitude pour des travaux d'art assez avancés. Or, ce que nous savons de l'état des Esprits à leur origine nous indique ce qu'aurait été Adam, au point de vue intellectuel, si son âme avait été créée en même temps que son corps. En admettant que, par exception, Dieu lui en ait donné une plus parfaite, il resterait à expliquer pourquoi les sauvages de la Nouvelle-Hollande, par exemple, s'ils sortent de la même souche, infiniment plus arriérés que le père commun. Tout prouve au contraire, aussi bien par le physique que par le moral, qu'ils appartiennent à une autre race d'Esprits plus voisins de leur origine, et qu'il leur faut encore un grand nombre de migrations corporelles avant d'atteindre le degré même le moins avancé de la race adamique. La nouvelle race qui va surgir, en faisant régner partout la loi du Christ, qui est la loi de justice, d'amour et de charité, hâtera leur avancement. Ceux qui ont écrit l'histoire de l'anthropologie terrestre se sont surtout attachés aux caractères physiques; l'élément spirituel a presque toujours été négligé, et il l'est nécessairement par les écrivains qui n'admettent rien en dehors de la matière. Quand il en sera tenu compte dans l'étude des sciences, il jettera une lumière toute nouvelle sur une foule de questions encore obscures, parce que l'élément spirituel est une des forces vives de la nature qui joue un rôle prépondérant dans les phénomènes physiques, aussi bien que dans les phénomènes moraux.

Voici, en petit, un exemple frappant d'analogie avec ce qui se passe

en grand dans le monde des Esprits, et qui nous aidera à le comprendre.

Le 24 mai 1861, la frégate *Iphigénie* amena à la Nouvelle-Calédonie une compagnie disciplinaire composée de 291 hommes. Le commandant de la colonie leur adressa, à leur arrivée, un ordre du jour ainsi conçu :

« En mettant le pied sur cette terre lointaine, vous avez déjà compris le rôle qui vous est réservé.

« A l'exemple de nos braves soldats de la marine servant sous vos yeux, vous nous aiderez à porter avec éclat, au milieu des tribus sauvages de la Nouvelle-Calédonie, le flambeau de la civilisation. N'est-ce pas là une belle et noble mission? je vous le demande. Vous la remplirez dignement.

« Écoutez la voix et les conseils de vos chefs. Je suis à leur tête ; que mes paroles soient bien entendues.

« Le choix de votre commandant, de vos officiers, de vos sous-officiers et caporaux est un sûr garant de tous les efforts qui seront tentés pour faire de vous d'excellents soldats, je dis plus, pour vous élever à la hauteur de bons citoyens et vous transformer en colons honorables, si vous le désirez.

« Votre discipline est sévère; elle doit l'être. Placée en nos mains, elle sera ferme et inflexible, sachez-le bien ; comme aussi, juste et paternelle, elle saura distinguer l'erreur du vice et de la dégradation... »

Voilà donc des hommes expulsés, pour leur mauvaise conduite, d'un pays civilisé, et envoyés, par punition, chez un peuple barbare. Que leur dit le chef? « Vous avez enfreint les lois de votre pays ; vous y avez été une cause de trouble et de scandale, et l'on vous en a chassés; on vous envoie ici, mais vous pouvez y racheter votre passé; vous pouvez, par le travail, vous y créer une position honorable, et devenir d'honnêtes citoyens. Vous y avez une belle mission à remplir, celle de porter la civilisation parmi ces tribus sauvages. La discipline sera sévère, mais juste, et nous saurons distinguer ceux qui se conduiront bien. »

Pour ces hommes relégués au sein de la sauvagerie, la mère patrie n'est-elle pas un Paradis perdu par leur faute et par leur rébellion à la loi? Sur cette terre lointaine, ne sont-ils pas des anges déchus? Le langage du chef n'est-il pas celui que Dieu dut faire entendre aux Esprits exilés sur la terre? « Vous avez désobéi à mes lois, et c'est pour cela que je vous ai chassés du pays où vous pouviez vivre heureux et en paix ; ici vous serez condamnés au travail, mais vous pourrez, par votre bonne

conduite, mériter votre pardon et reconquérir la patrie que vous avez perdue par votre faute, c'est-à-dire le ciel. »

Au premier abord, l'idée de déchéance paraît en contradiction avec le principe que les Esprits ne peuvent rétrograder; mais il faut considérer qu'il ne s'agit point d'un retour vers l'état primitif; l'Esprit, quoique dans une position inférieure, ne perd rien de ce qu'il a acquis; son développement moral et intellectuel est le même, quel que soit le milieu où il se trouve placé. Il est dans la position de l'homme du monde condamné au bagne pour ses méfaits; certes il est déchu au point de vue social, mais il ne devient ni plus stupide, ni plus ignorant.

Croit-on maintenant que ces hommes envoyés dans la Nouvelle-Calédonie vont se transformer subitement en modèles de vertus? qu'ils vont abjurer tout à coup leurs erreurs passées? Il faudrait ne pas connaître l'humanité pour le supposer. Par la même raison, les Esprits qui vont être expulsés de la terre, une fois transplantés dans les mondes d'exil, ne vont pas dépouiller instantanément leur orgueil et leurs mauvais instincts; longtemps encore ils conserveront les tendances de leur origine, un reste de vieux levain. Il a dû en être de même des Esprits de la race adamique exilés sur la terre; or, n'est-ce pas là le péché originel? La tache qu'ils apportent en naissant est celle de la race d'Esprits coupables et punis à laquelle ils appartiennent; tache qu'ils peuvent effacer par le repentir, l'expiation, et la rénovation de leur être moral. Le péché originel, considéré comme la responsabilité d'une faute commise par un autre, est un non-sens et la négation de la justice de Dieu; considéré, au contraire, comme conséquence et reliquat d'une imperfection première de l'individu, non-seulement la raison l'admet, mais on trouve de toute justice la responsabilité qui en découle.

Cette interprétation donne une raison d'être toute naturelle au dogme de l'immaculée Conception, dont le scepticisme s'est tant raillé. Ce dogme établit que la mère du Christ n'était point entachée du péché originel; comment cela se peut-il? C'est bien simple : Dieu a envoyé un Esprit pur n'appartenant point à la race coupable et exilée, s'incarner sur la terre pour y remplir cette auguste mission; de même que, de temps en temps, il envoie des Esprits supérieurs s'y incarner pour donner un élan au progrès et hâter l'avancement. Ces Esprits sont, sur la terre, comme le vénérable pasteur qui va moraliser les condamnés dans leur prison, et leur montrer le chemin du salut.

Certaines personnes trouveront sans doute cette interprétation peu orthodoxe; quelques-unes même pourront crier à l'hérésie. Mais n'est-il pas avéré que beaucoup ne voient dans le récit de la Genèse, dans

l'histoire de la pomme et de la côte d'Adam qu'une figure; que faute de pouvoir attacher un sens précis à la doctrine des anges déchus, des anges rebelles et du paradis perdu, ils regardent toutes ces choses comme des fables? Si une interprétation logique les amène à y voir une vérité déguisée sous l'allégorie, cela ne vaut-il pas mieux qu'une négation absolue? Admettons que cette solution ne soit pas de tous points conforme à l'orthodoxie rigoureuse, dans le sens vulgaire du mot, nous demandons s'il est préférable de ne rien croire du tout, ou de croire à quelque chose. Si la croyance au texte littéral éloigne de Dieu, et si la croyance par interprétation en rapproche, l'une ne vaut-elle pas mieux que l'autre? Nous ne venons donc point détruire le principe, le saper dans ses fondements, ainsi que l'ont fait quelques philosophes; nous avons cherché à en découvrir le sens caché, et nous venons au contraire le consolider en y donnant une base rationnelle. Quoi qu'il en soit de cette interprétation, on ne lui refusera pas, dans tous les cas, un caractère de grandeur que n'a certainement pas le texte pris à la lettre. Cette théorie embrasse à la fois l'universalité des mondes, l'infini dans le passé et dans l'avenir; elle donne à tout sa raison d'être par l'enchaînement qui relie toutes choses, par la solidarité qu'elle établit entre toutes les parties de l'univers. N'est-elle pas plus conforme à l'idée que nous nous faisons de la majesté et de la bonté de Dieu, que celle qui circonscrit l'humanité à un point de l'espace, et à un instant dans l'éternité?

Publicité des Communications Spirites.

La question de la publicité à donner aux communications spirites est le complément de l'organisation générale que nous avons traitée dans notre précédent numéro. A mesure que le cercle des Spirites s'élargit, les médiums se multiplient, et avec eux le nombre des communications. Depuis quelque temps ces communications ont pris un développement remarquable sous le rapport du style, des pensées et de l'ampleur des sujets traités; elles ont grandi avec la science même, les Esprits proportionnant la hauteur de leur enseignement au développement des idées, et cela en province et à l'étranger aussi bien qu'à Paris, ainsi que l'attestent les nombreux échantillons qu'on nous envoie, et dont quelques-uns ont été publiés dans la *Revue*.

En donnant ces communications, les Esprits ont en vue l'instruction générale, la propagation des principes de la doctrine, et ce but ne serait point atteint si, comme nous l'avons dit, elles restaient enfouies dans les cartons de ceux qui les obtiennent. Il est donc utile de les répandre par la voie de la publicité; il en résultera un autre avantage très-important, celui de prouver la concordance de l'enseignement spontané donné par les Esprits sur tous les points fondamentaux, et de neutraliser l'influence des systèmes erronés en prouvant leur isolement.

Il s'agit donc d'examiner le mode de publicité qui peut le mieux atteindre le but, et pour cela deux points sont à considérer : le moyen qui offre le plus de chances d'extension de la publicité, et les conditions les plus propres à faire sur le lecteur une impression favorable, soit par le choix judicieux des sujets, soit par la disposition matérielle. Faute d'avoir égard à certaines considérations quelquefois de pure forme, les meilleurs ouvrages sont souvent des enfants mort-nés. Ceci est un résultat d'expérience ; certains éditeurs ont, sous ce rapport, un tact que leur donne l'habitude des goûts du public, et qui leur permet de juger à peu près à coup sûr des chances de succès d'une publication, question de mérite intrinsèque à part.

Le développement que prennent les communications spirites nous met dans l'impossibilité matérielle de les toutes insérer dans notre *Revue*. Il faudrait, pour embrasser le cadre entier, y donner une extension qui obligerait de la mettre à un prix hors de la portée de beaucoup de gens. Il devient donc nécessaire d'aviser au moyen d'y suppléer dans les meilleures conditions pour tous. Examinons d'abord le pour et le contre des différents systèmes qui pourraient être employés.

1° *Publications périodiques locales.* — Elles présentent deux inconvénients : le premier, qu'elles ont une publicité presque toujours restreinte à la localité; le second, qu'une publication périodique, devant être alimentée et servie à époque fixe, nécessite un matériel bureaucratique et des frais réguliers auxquels il faut pourvoir quand même, sous peine de s'arrêter. Si les journaux de localités, qui s'adressent à la masse du public, ont souvent de la peine à vivre, à plus forte raison en serait-il ainsi d'une publication qui ne s'adresserait qu'à une portion restreinte du public, car ce serait se leurrer d'un vain espoir de compter sur beaucoup d'abonnés du dehors, surtout si ces publications allaient en se multipliant.

2° *Publications locales non périodiques.* — Une société, un groupe, les groupes d'une même ville, pourraient, comme on l'a fait à Metz,

réunir leurs communications dans des brochures indépendantes les unes des autres et paraissant à des époques indéterminées. Ce mode est incomparablement préférable au précédent, sous le point de vue financier, puisqu'on ne contracte aucun engagement, et qu'on est toujours maître de s'arrêter quand on veut. Mais il y a toujours l'inconvénient de la restriction de la publicité. Pour répandre ces brochures hors du cercle local, il faudrait des frais d'annonces devant lesquels on recule souvent, ou un libraire central ayant de nombreux correspondants et qui s'en chargerait; mais ici se présente une autre difficulté. Les libraires, en général, s'occupent peu volontiers des ouvrages qu'ils n'éditent pas; d'un autre côté, ils n'aiment pas à encombrer leurs correspondants de publications sans importance pour eux et d'un débit incertain, souvent faites dans de mauvaises conditions de vente pour la forme ou le prix, et qui, outre l'inconvénient de mécontenter les correspondants, auraient celui de leur occasionner des frais de retour. Ce sont des considérations que la plupart des auteurs, étrangers au métier de la librairie, ne comprennent pas, sans parler de ceux qui, trouvant leurs œuvres excellentes, s'étonnent que tout éditeur ne s'empresse pas de s'en charger; ceux mêmes qui font imprimer à leurs frais doivent bien se figurer que, quelques avantages qu'ils fassent au libraire, l'ouvrage attendra les demandeurs s'il n'est pas, en terme de métier, dans des *conditions marchandes*.

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'entrer dans des détails si terrestres à propos des choses célestes, mais c'est précisément dans l'intérêt de la propagation des bonnes choses que nous voulons prémunir contre les illusions de l'inexpérience.

3° *Publications individuelles des médiums.* — Toutes les réflexions ci-dessus s'appliquent naturellement aux publications isolées que certains médiums pourraient faire des communications qu'ils reçoivent; mais, outre que la plupart ne le peuvent pas, celles-ci ont un autre inconvénient, c'est qu'en général elles ont un cachet d'uniformité qui les rend monotones, et nuirait d'autant plus à leur débit qu'elles seraient plus multipliées. Elles ne peuvent avoir d'attrait que si, traitant un sujet déterminé, elles formaient un tout et présentaient un ensemble, qu'elles soient l'œuvre d'un seul Esprit ou de plusieurs.

Ces réflexions ne sauraient être absolues, et il peut sans doute y avoir des exceptions, mais on ne peut disconvenir qu'elles reposent sur un fond de vérité. Au reste, ce que nous en disons n'est point pour imposer nos idées, dont chacun est libre de tenir le compte qu'il juge à

propos; seulement, comme on ne publie qu'avec l'espoir d'un résultat, nous avons cru devoir exposer les causes de déception.

Les inconvénients que nous venons de signaler nous semblent complétement levés par la publication centrale et collective que MM. Didier et Cᵉ vont entreprendre sous le titre de BIBLIOTHÈQUE DU MONDE INVISIBLE ; elle comprendra une série de volumes, format grand in-18, de sept feuilles d'impression, ou 250 pages environ, et au prix uniforme de 2 fr. Chaque volume aura son numéro d'ordre, mais se vendra séparément, de sorte que les amateurs seront libres de prendre ceux qui leur conviendront, sans être tenus d'acheter la totalité, qui n'a pas de limite fixe. Cette collection offrira les moyens de publier, dans les meilleures conditions possibles, les travaux médianimiques obtenus dans les différents centres, avec l'avantage d'une publicité très-étendue par le moyen des correspondants; ce que cette maison ne ferait pas pour des brochures isolées, elle le fera pour une collection qui peut acquérir une grande importance.

Le nom de *Bibliothèque du Monde invisible* est le titre général de la collection ; mais chaque volume portera un titre spécial pour en désigner la provenance et l'objet, et bénéficiera à l'auteur, sans que ce dernier ait à s'immiscer dans le produit des ouvrages qui lui sont étrangers. C'est une publication collective, mais sans solidarité entre les producteurs, où chacun y est pour son compte,et court la chance du mérite de son œuvre, tout en profitant de la publicité commune.

Les éditeurs ne s'engagent nullement à publier dans cette collection tout ce qu'on leur présentera; ils se réservent au contraire expressément de faire un choix rigoureux. Les volumes qui seraient imprimés aux frais des auteurs pourront entrer dans la collection, s'ils sont acceptés, pourvu qu'ils soient dans les conditions voulues de format et de prix.

Nous sommes personnellement complétement étranger à l'ensemble de cette publication et à son administration; elle n'a rien de commun ni avec la *Revue spirite*, ni avec nos ouvrages spéciaux sur la matière; nous y donnons notre approbation et notre appui moral, parce que nous la jugeons utile, et comme étant la meilleure voie ouverte aux médiums, groupes et sociétés pour leurs publications. Nous y collaborerons comme les autres pour notre compte personnel, ne prenant la responsabilité que de ce qui portera notre nom.

Outre les ouvrages spéciaux que nous pourrons fournir à cette collection, nous y donnerons, sous le titre particulier de *Portefeuille spirite*, quelques volumes composés de communications *choisies*, soit parmi

celles qui sont obtenues dans nos réunions de Paris, soit parmi celles qui nous sont adressées par les médiums et les groupes français et étrangers qui correspondent avec nous, et ne voudraient pas faire de publications personnelles. Ces communications émanant de sources différentes auront l'attrait de la variété ; nous y joindrons, selon les circonstances, les remarques nécessaires à leur intelligence et à leur développement. L'ordre, la classification et toutes les dispositions matérielles seront l'objet d'une attention particulière.

Ne voulant point faire un bénéfice personnel de ces publications, notre intention est d'affecter les droits qui nous seront acquis pour les soins que nous y donnerons, à la distribution gratuite de nos ouvrages sur le Spiritisme en faveur des personnes qui ne pourraient en faire l'acquisition, ou à tel autre emploi qui serait jugé utile à la propagation de la doctrine, selon des conditions qui seront ultérieurement fixées.

Ce plan nous paraît devoir répondre à tous les besoins, et nous ne doutons pas qu'il ne soit accueilli avec faveur par tous les amis sincères de la doctrine.

Contrôle de l'Enseignement Spirite.

L'organisation que nous avons proposée pour la formation des groupes spirites a pour but de préparer les voies qui doivent faciliter entre eux des rapports mutuels. Au nombre des avantages qui doivent résulter de ces rapports, il faut placer en première ligne l'unité de doctrine qui en sera la conséquence naturelle. Cette unité est déjà faite en grande partie, et les bases fondamentales du Spiritisme sont admises aujourd'hui par l'immense majorité des adeptes ; mais il est encore des questions douteuses, soit qu'elles n'aient pas été résolues, soit qu'elles l'aient été dans des sens différents par les hommes, et même par les Esprits.

Si les systèmes sont quelquefois le produit de cerveaux humains, on sait que certains Esprits ne sont pas en reste sous ce rapport ; en effet, on en voit qui échafaudent avec une merveilleuse adresse, et enchaînent avec beaucoup d'art, des idées souvent absurdes, et en font un ensemble plus ingénieux que solide, mais qui pourrait fausser l'opinion des gens qui ne se donnent pas la peine d'approfondir, ou qui sont in-

capables de le faire par l'insuffisance de leurs connaissances. Sans doute, les idées fausses finissent par tomber devant l'expérience et l'inflexible logique; mais, en attendant, elles peuvent jeter de l'incertitude. On sait aussi que, selon leur élévation, les Esprits peuvent avoir sur certains points une manière de voir plus ou moins juste; que les signatures que portent les communications ne sont pas toujours une garantie d'authenticité, et que des Esprits orgueilleux cherchent parfois à faire passer des utopies à l'abri des noms respectables dont ils se parent. C'est, sans contredit, une des principales difficultés de la science pratique et contre laquelle beaucoup se sont heurtés.

Le meilleur critérium, en cas de divergence, c'est la conformité de l'enseignement par différents Esprits, et transmis par des médiums complétement étrangers les uns aux autres. Quand le même principe sera proclamé ou condamné par la majorité, il faudra bien se rendre à l'évidence. S'il est un moyen d'arriver à la vérité, c'est assurément par la concordance autant que par la rationalité des communications, aidées des moyens que l'on a de constater la supériorité ou l'infériorité des Esprits; l'opinion cessant alors d'être individuelle, pour devenir collective, acquiert un degré de plus d'authenticité, puisqu'on ne peut la considérer comme le résultat d'une influence personnelle ou locale. Ceux qui sont encore incertains auront une base pour fixer leurs idées, car il serait irrationnel de penser que celui qui est seul, ou à peu près, de son avis, a seul raison contre tous.

Ce qui a surtout contribué au crédit de la doctrine du *Livre des Esprits*, c'est précisément parce qu'étant le produit d'un travail semblable, il se trouve partout avoir des échos; comme nous l'avons dit, il n'est le produit ni d'un seul Esprit qui eût pu être systématique, ni d'un seul médium qui eût pu être abusé, mais au contraire celui d'un enseignement collectif par une grande diversité d'Esprits et de médiums, et que les principes qu'il renferme sont confirmés à peu près partout. Nous disons à peu près, attendu que, par la raison que nous avons expliquée ci-dessus, il se trouve des Esprits qui cherchent à faire prévaloir leurs idées personnelles. Il est donc utile de soumettre les idées divergentes au contrôle que nous proposons; si la doctrine ou quelques-unes des doctrines que nous professons étaient reconnues erronées d'une voix unanime, nous nous soumettrions sans murmure, en nous félicitant que la vérité ait été trouvée par d'autres; mais si, au contraire, elles sont confirmées, on nous permettra de croire que nous sommes dans le vrai.

La Société spirite de Paris, comprenant toute l'importance d'un pa-

reil travail, et tenant d'abord à l'éclairer elle-même, et ensuite à prouver qu'elle n'entend nullement se poser en arbitre absolu des doctrines qu'elle professe, soumettra aux différents groupes qui correspondent avec elle les questions qu'elle croira le plus utiles à la propagation de la vérité. Ces questions seront transmises, selon les circonstances, soit par correspondance particulière, soit par la voie de la *Revue spirite.*

On conçoit que, pour elle, et en raison de la manière sérieuse dont elle envisage le Spiritisme, l'autorité des communications dépend des conditions dans lesquelles se trouvent placées les réunions, suivant le caractère des membres et le but qu'on s'y propose ; les communications émanant de groupes formés sur les bases indiquées par notre article sur l'organisation du Spiritisme, auront d'autant plus de poids à ses yeux, que ces groupes seront dans de meilleures conditions.

Nous soumettons à nos correspondants les questions suivantes, en attendant celles que nous leur adresserons ultérieurement.

QUESTIONS ET PROBLÈMES PROPOSÉS AUX DIFFÉRENTS GROUPES SPIRITES.

1° *Formation de la terre.*

Il existe deux systèmes sur l'origine et la formation de la terre. Selon l'opinion la plus commune, celle qui paraît généralement adoptée par la science, elle serait le produit de la condensation graduelle de la matière cosmique sur un point déterminé de l'espace ; il en serait de même de toutes les planètes.

Selon un autre système, préconisé dans ces derniers temps, d'après la révélation d'un Esprit, la terre serait formée de l'incrustation de quatre satellites d'une ancienne planète disparue ; cette adjonction aurait été le fait de la volonté propre de l'âme de ces planètes ; un cinquième satellite, notre lune, se serait refusé, en vertu de son libre arbitre, à cette association. Les vides laissés entre eux par l'absence de la lune auraient formé les cavités remplies par les mers. Chacune de ces planètes aurait apporté avec elle les êtres *cataleptisés*, hommes, animaux et plantes, qui lui étaient propres ; ces êtres, sortis de leur léthargie, après l'adjonction opérée et l'équilibre rétabli, auraient peuplé le globe composé actuel. Telle serait l'origine des races mères de l'homme sur la terre : race nègre en Afrique, race jaune en Asie, race rouge en Amérique et race blanche en Europe.

Quel est celui de ces deux systèmes que l'on peut regarder comme l'expression de la vérité ?

On voudra bien solliciter à ce sujet, comme sur les autres questions, une solution explicite et raisonnée.

Remarque. — Cette question et quelques autres qui s'y rattachent, s'écartent, il est vrai, du point de vue moral qui est le but essentiel du Spiritisme ; c'est pourquoi on aurait tort d'en faire l'objet de ses préoccupations constantes ; nous savons, d'ailleurs, qu'en ce qui concerne le principe des choses, les Esprits, ne sachant pas tout, ne peuvent dire que ce qu'ils savent ou ce qu'ils croient être ; mais comme il est des personnes qui pourraient tirer de la divergence de ces systèmes une induction contre l'unité du Spiritisme, précisément parce qu'ils sont formulés par des Esprits, il est utile de pouvoir comparer les raisons pour ou contre dans l'intérêt même de la doctrine, et d'appuyer sur l'assentiment de la majorité le jugement que l'on peut porter sur la valeur de certaines communications.

2° *Ame de la terre.*

On trouve la proposition suivante dans une brochure intitulée : *Aperçu de la religion harmonique.*

« Dieu a créé l'homme, la femme et tous les êtres les plus beaux et les meilleurs ; mais il a accordé aux âmes d'astres la puissance de créer des êtres d'un ordre inférieur, afin de compléter leur mobilier, soit par la combinaison de leur propre fluide prolifique, connu pour notre globe sous le nom d'*aurore boréale*, soit par la combinaison de ce fluide avec celui des autres astres. Or, l'âme du globe terrestre jouissant comme les âmes humaines de son libre arbitre, c'est-à-dire de la faculté de choisir la voie du bien ou celle du mal, s'est laissé entraîner dans cette dernière voie. De là les créations imparfaites et mauvaises, telles que les animaux féroces et venimeux, et les végétaux qui produisent des poisons. Mais l'humanité fera disparaître ces êtres nuisibles lorsque, étant d'accord avec l'âme de la terre pour marcher dans la voie du bien, elle s'occupera d'une manière plus intelligente de la gestion du globe terrestre, sur lequel sera créé un mobilier plus parfait. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette proposition, et que doit-on entendre par l'âme de la terre ?

3° *Siége de l'âme humaine.*

On lit dans le même ouvage le passage suivant, cité comme extrait de *la Clef de la vie*, page 751 :

« L'âme est de nature lumineuse divine : elle a la forme de l'être

humain qu'elle anime. Elle réside dans un espace situé dans la substance cérébrale médiane qui réunit les deux lobes du cerveau par leur base. Chez l'homme harmonieux et dans l'unité, l'âme, diamant éblouissant, est coiffée d'une couronne lumineuse blanche : c'est la couronne de l'harmonie. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette proposition ?

4° *Séjour des âmes.*

Même ouvrage :

« Tant que les Esprits habitent les régions planétaires, ils sont obligés de se réincarner pour progresser. Dès qu'ils sont arrivés dans les régions solaires, ils n'ont plus besoin de se réincarner, ils progressent en allant habiter d'autres soleils d'un ordre supérieur ; et de ces soleils d'un ordre supérieur, ils passent dans les régions célestes. La voie lactée, dont la lumière est si douce, est le séjour des anges ou Esprits supérieurs. »

Cela est-il vrai ?

5° *Manifestation des Esprits.*

Selon la doctrine enseignée par un Esprit, aucun Esprit humain ne peut se manifester ni se communiquer aux hommes, ni servir d'intermédiaire entre Dieu et l'humanité, attendu que Dieu, étant tout-puissant et partout, n'a pas besoin d'auxiliaires pour l'exécution de ses volontés, et qu'il fait tout par lui-même. Dans toutes les communications dites spirites, c'est Dieu seul qui se manifeste en prenant la forme, dans les apparitions, et le langage, dans les communications écrites, des Esprits que l'on évoque et auxquels on croit parler. En conséquence, dès qu'un homme est mort, il ne peut plus y avoir de relations entre lui et ceux qu'il a laissés sur la terre, avant que, par une suite de réincarnations successives pendant lesquelles ils progressent, ils n'aient atteint le même degré d'avancement dans le monde des Esprits. Dieu seul pouvant se manifester, il en résulte que les communications grossières, triviales, blasphématoires et mensongères sont également données par lui, mais comme épreuve, de même qu'il donne les bonnes pour instruire. L'Esprit qui a dicté cette théorie dit nécessairement être Dieu lui-même ; sous ce nom il a formulé très-longuement toute une doctrine philosophique, sociale et religieuse.

Que faut-il penser de ce système, de ses conséquences et de la nature de l'Esprit qui l'enseigne?

6° *Des anges rebelles, des anges déchus et du paradis perdu.*

Que penser de la théorie émise à ce sujet dans l'article publié ci-dessus par M. Allan Kardec?

Du Surnaturel,

Par M. Guizot.

(2e article. — Voir le numéro de décembre 1861.)

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, l'éloquent et remarquable chapitre de M. Guizot sur le Surnaturel, et au sujet duquel nous nous sommes proposé de faire quelques remarques critiques qui n'ôtent rien de notre admiration pour l'illustre et savant écrivain.

M. Guizot croit au surnaturel; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il importe de bien s'entendre sur les mots. Dans son acception propre, *surnaturel* signifie ce qui est au-dessus de la nature, en dehors des lois de la nature. Le surnaturel, proprement dit, n'est donc point soumis à des lois; c'est une exception, une dérogation aux lois qui régissent la création; en un mot, il est synonyme de *miracle.* Du sens propre, ces deux mots ont passé dans le langage figuré, où l'on s'en sert pour désigner tout ce qui est extraordinaire, surprenant, insolite; on dit d'une chose qui étonne qu'elle est miraculeuse, comme on dit d'une grande étendue qu'elle est incommensurable, d'un grand nombre qu'il est incalculable, d'une longue durée qu'elle est éternelle, quoique, à la rigueur, on puisse mesurer l'une, calculer l'autre, et prévoir un terme à la dernière. Par la même raison, on qualifie de surnaturel ce qui, au premier abord, semble sortir des limites du possible. Le vulgaire ignorant est surtout très-porté à prendre ce mot à la lettre pour ce qu'il ne comprend pas. Si l'on entend par là ce qui s'écarte des causes connues, nous le voulons bien, mais alors ce mot n'a plus de sens précis, car ce qui était surnaturel hier ne l'est plus aujourd'hui. Que de choses, considérées jadis comme telles, la science n'a-t-elle pas fait rentrer dans le domaine des lois naturelles! Quelques progrès que

nous ayans faits, pouvons-nous nous flatter de connaître tous les secrets de Dieu ? La nature nous a-t-elle dit son dernier mot sur toutes choses? Chaque jour ne vient-il pas donner un démenti à cette orgueilleuse prétention? Si donc ce qui était surnaturel hier ne l'est plus aujourd'hui, on peut logiquement en inférer que ce qui est surnaturel aujourd'hui peut ne plus l'être demain. Pour nous, nous prenons le mot surnaturel dans son sens propre le plus absolu, c'est-à-dire pour désigner tout phénomène contraire aux lois de la nature. Le caractère du fait surnaturel ou miraculeux est d'être exceptionnel; dès lors qu'il se reproduit, c'est qu'il est soumis à une loi connue ou inconnue, et il rentre dans l'ordre général.

Si l'on restreint la *nature* au monde matériel, visible, il est évident que les choses du monde invisible seront surnaturelles; mais le monde invisible étant lui-même soumis à des lois, nous croyons plus logique de définir la nature : *L'ensemble des œuvres de la création régies par les lois immuables de la Divinité.* Si, comme le démontre le Spiritisme, le monde invisible est une des forces, une des puissances réagissant sur la matière, il joue un rôle important dans la nature, c'est pourquoi les phénomènes spirites ne sont pour nous ni surnaturels, ni merveilleux, ni miraculeux; d'où l'on voit que le Spiritisme, loin d'étendre le cercle du merveilleux, tend à le restreindre et même à le faire disparaître.

M. Guizot, avons-nous dit, croit au surnaturel, mais dans le sens miraculeux, ce qui n'implique nullement la croyance aux Esprits et à leurs manifestations; or, de ce que, pour nous, les phénomènes spirites n'ont rien d'anomal, il ne s'ensuit pas que Dieu n'ait pu, dans certains cas, déroger à ses lois, puisqu'il a la toute-puissance. L'a-t-il fait? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner; il faudrait pour cela discuter, non le principe, mais chaque fait isolément; or, nous plaçant au point de vue de M. Guizot, c'est-à-dire de la réalité des faits miraculeux, nous allons essayer de combattre la conséquence qu'il en tire, savoir que : *la religion n'est pas possible sans surnaturel*, et prouver au contraire que de son système découle l'anéantissement de la religion.

M. Guizot part de ce principe que toutes les religions sont fondées sur le surnaturel. Cela est vrai si l'on entend par là ce qui n'est pas compris; mais si l'on remonte à l'état des connaissances humaines à l'époque de la fondation de toutes les religions connues, on sait combien était alors borné le savoir des hommes en astronomie, en physique, en chimie, en géologie, en physiologie, etc.; si, dans les temps modernes, bon nombre de phénomènes aujourd'hui parfaitement connus et expliqués ont passé pour merveilleux, à plus forte raison devait-il en

être ainsi dans les temps reculés. Ajoutons que le langage figuré, symbolique et allégorique en usage chez tous les peuples de l'Orient, se prêtait naturellement aux fictions, dont l'ignorance ne permettait pas de découvrir le véritable sens; ajoutons encore que les fondateurs des religions, hommes supérieurs au vulgaire, et sachant plus que lui, ont dû, pour impressionner les masses, s'entourer d'un prestige surhumain, et que certains ambitieux ont pu exploiter la crédulité : voyez Numa; voyez Mahomet et tant d'autres. Ce sont des imposteurs, direz-vous. Soit; prenons les religions issues de la loi mosaïque; toutes adoptent la création selon la Genèse; or, y a-t-il en effet quelque chose de plus surnaturel que cette formation de la terre, tirée du néant, débrouillée du chaos, peuplée de tous les êtres vivants, hommes, animaux et plantes, tout formés et adultes, et cela en six fois vingt-quatre heures, comme par un coup de baguette magique? N'est-ce pas la dérogation la plus formelle aux lois qui régissent la matière et la progression des êtres? Certes, Dieu pouvait le faire; mais l'a-t-il fait? Il y a peu d'années encore, on l'affirmait comme un article de foi, et voici que la science replace le fait immense de l'origine du monde dans l'ordre des faits naturels, en prouvant que tout s'est accompli selon les lois éternelles. La religion a-t-elle souffert de n'avoir plus pour base un fait merveilleux par excellence? Elle eût incontestablement beaucoup souffert dans son crédit, si elle se fût obstinée à nier l'évidence, tandis qu'elle a gagné en rentrant dans le droit commun.

Un fait beaucoup moins important, malgré les persécutions dont il a été la source, c'est celui de Josué arrêtant le soleil pour prolonger le jour de deux heures. Que ce soit le soleil ou la terre qui ait été arrêtée, le fait n'en est pas moins tout ce qu'il y a de plus surnaturel; c'est une dérogation à une des lois les plus capitales, celle de la force qui entraîne les mondes. On a cru échapper à la difficulté en reconnaissant que c'est la terre qui tourne, mais on avait compté sans la pomme de Newton, la mécanique céleste de Laplace et la loi de la gravitation. Que le mouvement de la terre soit suspendu, non pas deux heures, mais quelques minutes, la force centrifuge cesse, et la terre va se précipiter sur le soleil; l'équilibre des eaux à sa surface est maintenu par la continuité du mouvement; le mouvement cessant, tout est bouleversé; or, l'histoire du monde ne fait pas mention du moindre cataclysme à cette époque. Nous ne contestons pas que Dieu ait pu favoriser Josué en prolongeant la clarté du jour; quel moyen employa-t-il? nous l'ignorons; ce pouvait être une aurore boréale, un météore ou tout autre phénomène qui n'eût rien changé à l'ordre des choses; mais, à coup

sûr, ce ne fut pas celui dont on a fait pendant des siècles un article de foi; que jadis on l'ait cru, c'est assez naturel, mais aujourd'hui cela n'est pas possible, à moins de renier la science.

Mais, dira-t-on, la religion s'appuie sur bien d'autres faits qui ne sont ni expliqués ni explicables. Inexpliqués, oui; inexplicables, c'est une autre question; sait-on les découvertes et les connaissances que nous réserve l'avenir? Ne voit-on pas déjà, sous l'empire du magnétisme, du somnambulisme, du Spiritisme, se reproduire les extases, les visions, les apparitions, la vue à distance, les guérisons instantanées, les enlèvements, les communications orales et autres avec les êtres du monde invisible, phénomènes connus de temps immémorial, considérés jadis comme merveilleux, et démontrés aujourd'hui appartenir à l'ordre des choses naturelles selon la loi constitutive des êtres? Les livres sacrés sont pleins de faits qualifiés de surnaturels; mais, comme on en trouve d'analogues et de plus merveilleux encore dans toutes les religions païennes de l'antiquité, si la vérité d'une religion dépendait du nombre et de la nature de ces faits, nous ne savons trop celle qui l'emporterait.

M. Guizot, comme preuve du surnaturel, cite la formation du premier homme qui a dû être créé adulte, parce que, dit-il, seul, à l'état d'enfance, il n'eût pu se nourrir. Mais si Dieu a fait une exception en le créant adulte, ne pouvait-il en faire une en donnant à l'enfant les moyens de vivre, et cela même sans s'écarter de l'ordre établi? Les animaux étant antérieurs à l'homme, ne pouvait-il réaliser, à l'égard du premier enfant, la fable de Romulus et Rémus?

Nous disons du premier enfant, nous devrions dire des premiers enfants; car la question d'une souche unique de l'espèce humaine est très-controversée. En effet, les lois anthropologiques démontrent l'impossibilité matérielle que la postérité d'un seul homme ait pu, en quelques siècles, peupler toute la terre, et se transformer en races noires, jaunes et rouges; car il est bien démontré que ces différences tiennent à la constitution organique et non au climat.

M. Guizot soutient une thèse dangereuse en affirmant que nulle religion n'est possible sans surnaturel; s'il fait reposer les vérités du christianisme sur la base unique du merveilleux, il lui donne un appui fragile dont les pierres se détachent chaque jour. Nous lui en donnons une plus solide : les lois immuables de Dieu. Cette base défie le temps et la science; car le temps et la science viendront la sanctionner. La thèse de M. Guizot conduit donc droit à cette conclusion que, dans un temps donné, il n'y aura plus de religion possible, pas même la reli-

gion chrétienne, si ce qui est regardé comme surnaturel est démontré naturel. Est-ce là ce qu'il a voulu prouver? Non; mais c'est la conséquence de son argument, et l'on y marche à grands pas; car on aura beau faire et entasser raisonnements sur raisonnements, on ne parviendra pas à maintenir la croyance qu'un fait est surnaturel, quand il est prouvé qu'il ne l'est pas.

Sous ce rapport nous sommes beaucoup moins sceptique que M. Guizot, et nous disons que Dieu n'est pas moins digne de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre respect pour n'avoir pas dérogé à ses lois, grandes surtout par leur immuabilité, et qu'il n'est pas besoin de surnaturel pour lui rendre le culte qui lui est dû, et, par conséquent, pour avoir une religion qui trouvera d'autant moins d'incrédules qu'elle sera de tous points sanctionnés par la raison. Or, selon nous, le christianisme n'a rien à perdre à cette sanction; il ne peut qu'y gagner: si quelque chose a pu lui nuire dans l'opinion de beaucoup de gens, c'est précisément l'abus du merveilleux et du surnaturel. Faites voir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu dans toutes ses œuvres; montrez-lui sa sagesse et son admirable prévoyance depuis la germination du brin d'herbe jusqu'au mécanisme de l'univers : les merveilles ne manqueront pas; remplacez dans son esprit l'idée d'un Dieu jaloux, colère, vindicatif et implacable, par celle d'un Dieu souverainement juste, bon et miséricordieux, qui ne condamne pas à des supplices éternels et sans espoir pour des fautes temporaires; que dès l'enfance il soit nourri de ces idées qui grandiront avec sa raison, et vous ferez plus de fermes et sincères croyants qu'en le berçant d'allégories que vous le forcez de prendre à la lettre, et qui, plus tard, repoussées par lui, le conduisent à douter de tout, et même à tout nier. Si vous voulez maintenir la religion par l'unique prestige du merveilleux, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de maintenir les hommes dans l'ignorance; voyez si c'est possible. A force de ne montrer l'action de Dieu que dans des prodiges, dans des exceptions, on cesse de la faire voir dans les merveilles que nous foulons aux pieds.

On objectera sans doute la naissance miraculeuse du Christ, que l'on ne saurait expliquer par les lois naturelles, et qui est une des preuves les plus éclatantes de son caractère divin. Ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question; mais, encore une fois, nous ne contestons pas à Dieu le pouvoir de déroger aux lois qu'il a faites; ce que nous contestons, c'est la nécessité absolue de cette dérogation pour l'établissement d'une religion quelconque.

Le Magnétisme et le Spiritisme, dira-t-on, en reproduisant des phé-

nomènes réputés miraculeux, sont contraires à la religion actuelle, parce qu'ils tendent à ôter à ces faits leur caractère surnaturel. Qu'y faire, si ces faits sont réels? On ne les empêchera pas, puisqu'ils ne sont pas le privilége d'un homme, mais qu'ils se produisent dans le monde entier. On pourrait en dire autant de la physique, de la chimie, de l'astronomie, de la géologie, de la météorologie, de toutes les sciences en un mot. Sous ce rapport, nous dirons que le scepticisme de beaucoup de gens n'a pas d'autre source que l'impossibilité, selon eux, de ces faits exceptionnels; niant la base sur laquelle on s'appuie, ils nient tout le reste; prouvez-leur la possibilité et la réalité de ces faits, en les reproduisant sous leurs yeux, ils seront bien forcés d'y croire. — Mais c'est ôter au Christ son caractère divin! — Aimez-vous donc mieux qu'ils ne croient à rien du tout que de croire à quelque chose? N'y a-t-il donc que ce moyen de prouver la divinité de la mission du Christ? Son caractère ne ressort-il pas cent fois mieux de la sublimité de sa doctrine et de l'exemple qu'il a donné de toutes les vertus? Si l'on ne voit ce caractère que dans les actes matériels qu'il a accomplis, d'autres n'en ont-ils pas fait de semblables, à ne parler que d'Apollonius de Thyane, son contemporain? Pourquoi donc le Christ l'a-t-il emporté sur ce dernier? C'est parce qu'il a fait un miracle bien autrement grand que de changer l'eau en vin, de nourrir quatre mille hommes avec cinq pains, de guérir les épileptiques, de rendre la vue aux aveugles et de faire marcher les paralytiques; ce miracle, c'est d'avoir changé la face du monde; c'est la révolution qu'a faite la simple parole d'un homme sorti d'une étable pendant trois ans de prédication, sans avoir rien écrit, aidé seulement de quelques obscurs pêcheurs ignorants. Voilà le véritable prodige, celui où il faut être aveugle pour ne pas voir la main de Dieu. Pénétrez les hommes de cette vérité, c'est le meilleur moyen de faire de solides croyants.

Poésies d'outre-tombe.

—

Nous voudrions avoir des vers de Béranger.

(*Société spirite de Mexico, 20 avril 1859.*)

Depuis que j'ai quitté notre belle patrie,
J'ai vu bien des pays; je m'entends appeler,
Chacun me dit : Venez, venez, je vous en prie,
Nous voudrions avoir des vers de Béranger.

Laissez donc reposer cette muse rieuse;
Elle habite aujourd'hui les vastes champs des airs,
Et pour louer son Dieu, sa voix toujours joyeuse
Se mêle chaque jour aux célestes concerts.
Elle a chanté longtemps sur des airs bien frivoles;
Mais son cœur était bon ; Dieu l'appelant à lui
N'a pu trouver mauvais ses légères paroles.
Il aimait, il priait sans détester autrui.
Si j'ai pu flageller la race capucine
Les Français en ont ri souvent de bien bon cœur.
Qu'à revenir en bas le bon Dieu me destine,
J'aurais encor pour eux quelque refrain moqueur.

Nota. Ici l'Esprit de Béranger nous ayant quittés, revenu à notre prière, nous a donné les vers suivants :

Quoi! vous m'assassinez, race humaine et légère!
Des vers! toujours des vers! le pauvre Béranger
En a bien fait de trop en passant sur la terre,
Et contre eux son trépas devrait le protéger.
Mais non, il n'en est rien; que son sort s'accomplisse!
J'espérais en mourant, Dieu l'aurait empêché.
Du pauvre Béranger, vous voyez le supplice,
Et voulez le punir, hélás! par son péché.

BÉRANGER.

J'essaye encore une de mes chansons.

(*Société spirite de Mexico.*)

I

Enfant chéri d'une terre adorée,
De vous ici je me souviens toujours.
Sous d'autres cieux, âme régénérée
J'ai retrouvé beauté, jeunesse, amour.
Enfin je suis au sommet de la vie,
Monde éternel où tous nous renaissons;
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

II

J'ai vu venir cette pâle déesse
Dont le nom seul nous met tout en émoi;
Mais, dans ses yeux ne voyant que tendresse,
J'ai pu serrer les deux mains sans effroi.

Je m'endormis, et ma nouvelle amie
Pour mon départ me berçait de doux sons ;
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

III

Allez en paix; couchez-vous dans la tombe,
O ! morts heureux, sans soucis du réveil ;
Vos yeux fermés, c'est la toile qui tombe
Pour se rouvrir sous un plus beau soleil.
Souriez donc, car la mort vous convie
A ses banquets d'éclatantes moissons;
Et, pauvre Esprit, de cette autre patrie,
J'essaie encore une de mes chansons.

IV

Ils sont tombés, ces géants de la gloire ;
Esclaves, rois, tous seront confondus,
Car pour nous tous la plus belle victoire
Est à celui qui sait aimer le plus.
Là, nous voyons ce que notre amour prie,
Ou qu'à regret ici-bas nous laissons.
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

V

Amis, adieu; je rentre dans l'espace
Qu'à votre voix je puis toujours franchir;
Immensité qui jamais ne nous lasse
Et que bientôt vous viendrez parcourir.
Oui, d'une voix heureuse et rajeunie
Ensemble alors vous direz mes leçons ;
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

BÉRANGER.

Remarque. — Le Président de la Société Spirite de Mexico, à son passage à Paris, a bien voulu nous confier le recueil des communications de cette Société, et nous autoriser à en extraire ce que nous croirions utile ; nous pensons que nos lecteurs ne se plaindront pas du premier choix que nous avons fait ; ils verront par ce spécimen que les belles communications sont de tous les pays. Nous devons ajouter que le médium qui a obtenu les deux morceaux ci-dessus est une dame tout à fait étrangère à la poésie.

Bibliographie.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, ou la doctrine des Esprits popularisée.

La brochure que nous avons annoncée sous ce titre, dans notre dernier numéro, paraîtra le 15 janvier, mais, au lieu de 25 centimes, prix indiqué, elle sera donnée à 15 centimes par exemplaire séparé, et à 10 centimes par vingt exemplaires, soit 2 fr., frais de poste en sus.

Le but de cette publication est de donner, dans un cadre très-restreint, un historique du Spiritisme, et une idée suffisante de la doctrine des Esprits, pour mettre à même d'en comprendre le but moral et philosophique. Par la clarté et la simplicité du style, nous avons cherché à la mettre à la portée de toutes les intelligences. Nous comptons sur le zèle de tous les vrais Spirites pour aider à sa propagation.

Révélations d'Outre-Tombe.

Par madame H. Dozon, médium; évocateur, M. H. Dozon, ex-lieutenant aux lanciers de la garde, chevalier de la Légion d'honneur. — Un volume grand in-18, prix: 2 fr. 25 c.; chez Ledoyen, libraire, 31, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

Cet ouvrage est un recueil de communications obtenues par madame Dozon, médium, membre de la Société Spirite de Paris, pendant et à la suite d'une très-grave et douloureuse maladie qui eut, comme elle le dit elle-même, abattu son courage sans sa foi au Spiritisme et sans l'assistance évidente de ses amis et guides spirituels qui l'ont soutenue dans les moments les plus pénibles; aussi, la plupart de ces communications portent-elles le cachet de la circonstance dans laquelle elles ont été données; leur but évident était de relever le moral affaibli, et ce but a été complétement atteint. Leur caractère est essentiellement religieux; elles ne respirent que la morale la plus pure, la plus douce et la plus consolante; quelques-unes sont d'une remarquable élévation de pensées. Il est seulement à regretter que la rapidité avec laquelle ce volume a été imprimé n'ait pas permis d'y apporter toute la correction matérielle désirable.

Si la *Bibliothèque du Monde invisible*, que nous avons annoncée, eût été en voie de publication, cet ouvrage aurait pu y tenir une place honorable.

Testament en faveur du Spiritisme.

A Monsieur Allan Kardec, président de la Société Spirite de Paris.

Mon cher monsieur et très-honoré chef spirite.

Je vous envoie ci-inclus mon testament olographe sous enveloppe cachetée en cire verte, avec mention sur cette enveloppe cachetée de ce qui devra être fait après ma mort. Depuis le moment où j'ai connu et compris le Spiritisme, son objet, son but final, j'ai eu la pensée et ai pris la résolution de faire mon testament. J'avais ajourné à mon retour de la campagne, cet hiver, cette œuvre de mes dernières volontés. Dans le loisir et la solitude des champs, j'ai pu me recueillir, et à la lumière de ce divin flambeau du Spiritisme, j'ai mis à profit tous les enseignements que j'ai reçus, à tous les points de vue, des Esprits du Seigneur, pour me guider dans l'accomplissement de cette œuvre de la manière la plus utile à mes frères de la terre, soit assis à mon foyer domestique, soit autour de moi et loin de moi, connus et inconnus, amis ou ennemis, et de la manière la plus agréable à Dieu. Je me suis rappelé ce que le respectable M. Jobard de Bruxelles, dont vous nous avez annoncé la mort subite, vous écrivait dans son langage à la fois profond, facétieux et spirituel, relativement à une succession de vingt millions dont il disait avoir été spolié : que cette somme colossale aurait été un levier puissant pour activer d'un siècle l'ère nouvelle qui commence. L'argent, qu'on a dit souvent, au point de vue terrestre, être le nerf des batailles, est en effet l'instrument le plus redoutable, puissant pour le bien et le mal ici-bas, et je me suis dit : « Je puis et je dois consacrer à aider cette ère nouvelle une portion notable du modeste patrimoine que j'ai acquis, pour l'accomplissement de mes épreuves, à la sueur de mon front, aux dépens de ma santé, à travers la pauvreté, la fatigue, l'étude et le travail, et par trente années de vie militante du barreau, un des plus occupés à l'audience et dans le cabinet.

J'ai relu la lettre qu'écrivit le 1er novembre 1832, après son voyage à Rome, Lamennais à la comtesse de Senfft, et dans laquelle, avec l'expression de ses déceptions après tant d'efforts et de luttes consacrées à la recherche de la vérité, se trouvaient ces paroles, sinon prophétiques, au moins inspirées, annonçant cette ère nouvelle. . . . . .

. . . .

(Suivent diverses citations que le défaut d'espace ne nous permet pas de reproduire.)

L'enveloppe contient la suscription suivante :

« Sous cette enveloppe, cachetée en cire verte, est mon testament « olographe. Cette enveloppe sera ouverte et le cachet brisé seulement « après ma mort en séance générale de la Société Spirite de Paris, et « dans cette séance, il sera, par le président de cette société qui sera « en fonction à l'époque de ma mort, donné lecture entière de mon dit « testament ; la dite enveloppe sera ouverte et le dit cachet brisé par ce « président. La présente enveloppe cachetée, contenant mon dit testa- « ment et qui va être envoyée et remise à M. Allan Kardec, président « actuel de la dite Société, sera déposée par lui dans les archives de « cette Société. Un original de ce même testament sera trouvé, à l'épo- « que de ma mort, déposé en l'étude de M° ***; un autre original sera, « à la même époque, trouvé chez moi. Le dépôt à M. Allan Kardec est « mentionné sur les autres originaux. »

Cette lettre ayant été communiquée à la Société Spirite de Paris dans sa séance du 20 décembre 1861, celle-ci a chargé son président, M. Allan Kardec, de remercier en son nom le testateur de ses généreuses intentions en faveur du Spiritisme, et de le féliciter de la manière dont il en comprend le but et la portée.

Quoique l'auteur de la lettre n'ait point recommandé de taire son nom dans le cas où l'on jugerait à propos de la publier, on conçoit qu'en pareille circonstance, et pour un acte de cette nature, la réserve la plus absolue est une obligation rigoureuse.

Lettre à M. le Dr Morhéry concernant Mlle Godu.

On s'est entretenu dans ces derniers temps de certains phénomènes étranges opérés par mademoiselle Godu, et qui consisteraient notamment en production de diamants et de graines précieuses par des moyens non moins étranges. M. Morhéry nous ayant écrit à ce sujet une fort longue lettre descriptive, quelques personnes se sont étonnées que nous n'en ayons pas parlé. La raison en est que nous ne prenons aucun fait avec enthousiasme, et que nous examinons froidement les choses avant de les accepter, l'expérience nous ayant appris combien on doit se défier de certaines illusions. Si nous eussions publié sans examen toutes les merveilles qui nous ont été rapportées avec plus ou moins de bonne foi, notre Revue eût été peut-être plus amusante, mais

nous tenons à lui conserver le caractère sérieux qu'elle a toujours eu. Quant à la nouvelle et prodigieuse faculté qui se serait révélée chez mademoiselle Godu, franchement nous croyons que celle de médium guérisseur était plus précieuse et plus utile à l'humanité, et même à la propagation du Spiritisme. Toutefois nous ne nions rien, et à ceux qui pensent que, sur cet avis, nous eussions dû prendre immédiatement le chemin de fer pour nous en assurer, nous répondrons que, si la chose est réelle, elle ne peut manquer d'être officiellement constatée ; qu'alors il sera toujours temps d'en parler, et que nous ne mettons aucun amour-propre à la proclamer le premier. Voici du reste un extrait de la réponse que nous avons faite à M. Morhéry :

« ..... Il est vrai que je n'ai pas publié tous les comptes rendus que « vous m'avez envoyés sur les guérisons opérées par mademoiselle « Godu, mais j'en ai dit assez pour appeler sur elle l'attention ; en par- « ler constamment, c'eût été avoir l'air de me mettre au service d'un « intérêt particulier. La prudence commandait d'ailleurs que l'avenir « vînt confirmer le passé. Quant aux phénomènes que vous relatez dans « votre dernière lettre, ils sont si étranges que je ne me hasarderai à « les publier que lorsque j'en aurai la confirmation d'une manière irré- « cusable. Plus un fait est anomal, plus il exige de circonspection. « Vous ne trouverez donc pas surprenant que j'en use beaucoup en « cette circonstance ; c'est du reste aussi l'avis du Comité de la Société, « auquel j'ai soumis votre lettre. Il a décidé, à l'unanimité, qu'avant « même d'en parler, il convenait d'attendre la suite. Jusqu'à présent « ce fait est tellement contraire à toutes les lois naturelles, et même à « toutes les lois connues du Spiritisme, que le premier sentiment qu'il « provoque, même chez les Spirites, c'est l'incrédulité ; en parler par « anticipation et avant de pouvoir l'appuyer sur des preuves authenti- « ques, ce serait exciter sans profit la verve des mauvais plaisants. »

Nota. — Nous remettons à notre prochain numéro la publication de plusieurs évocations et dissertations Spirites d'un haut intérêt.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1862.

Les Souhaits de nouvel an.

Plusieurs centaines de lettres nous ayant été adressées à l'occasion de la nouvelle année, il nous a été matériellement impossible de répondre à chacune en particulier; nous prions donc nos honorables correspondants d'agréer ici l'expression de notre sincère gratitude pour les témoignages de sympathie qu'ils veulent bien nous donner. Dans le nombre, cependant, il en est une qui, par sa nature, demandait une réponse spéciale : c'est celle des Spirites de Lyon, revêtue d'environ deux cents signatures. Nous en avons profité pour y joindre, sur leur demande, quelques conseils généraux. La Société Spirite de Paris, à laquelle nous en avons donné connaissance, ayant jugé qu'elle pouvait être utile à tout le monde, nous a non-seulement invité à la publier dans la *Revue*, mais en a voté l'impression séparée pour être distribuée à tous ses membres. Tous ceux qui ont eu l'obligeance de nous écrire voudront bien prendre leur part des sentiments de réciprocité que nous y exprimons, et qui s'adressent, sans exception, à tous les Spirites français et étrangers qui nous honorent du titre de leur chef et de leur guide dans la nouvelle voie qui leur est ouverte. Ce n'est donc pas seulement à ceux qui nous ont écrit à l'occasion de la nouvelle année que nous nous adressons, mais à tous ceux qui nous donnent à chaque instant des preuves si touchantes de leur reconnaissance pour le bonheur et les consolations qu'ils puisent dans la doctrine, et qui

nous tiennent compte de nos peines et de nos efforts pour aider à sa propagation ; à tous ceux enfin qui pensent que nos travaux sont pour quelque chose dans la marche progressive du Spiritisme.

Réponse à l'adresse des Spirites Lyonnais à l'occasion de la nouvelle année

Mes chers frères et amis de Lyon,

L'adresse collective que vous avez bien voulu m'envoyer à l'occasion de la nouvelle année m'a causé une bien vive satisfaction, en me prouvant que vous avez conservé de moi un bon souvenir ; mais ce qui m'a fait le plus de plaisir dans cet acte spontané de votre part, c'est de trouver parmi les nombreuses signatures qui y figurent des représentants d'à peu près tous les groupes, parce que c'est un signe de l'harmonie qui règne entre eux. Je suis heureux de voir que vous avez parfaitement compris le but de cette organisation, dont vous pouvez déjà apprécier les résultats, car il doit être évident pour vous maintenant qu'une Société unique eût été à peu près impossible.

Je vous remercie, mes bons amis, des vœux que vous formez pour moi ; ils me sont d'autant plus agréables que je sais qu'ils partent du cœur, et ce sont ceux que Dieu écoute. Soyez donc satisfaits, car il les exauce chaque jour en me donnant la joie, inouïe dans l'établissement d'une nouvelle doctrine, de voir celle à laquelle je me suis dévoué grandir et prospérer de mon vivant avec une merveilleuse rapidité. Je regarde comme une grande faveur du ciel d'être témoin du bien qu'elle fait déjà. Cette certitude, dont je reçois journellement les plus touchants témoignages, me paye avec usure de toutes mes peines et de toutes mes fatigues ; je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de me donner la force physique nécessaire pour aller jusqu'au bout de ma tâche, qui est loin d'être achevée ; mais, quoi qu'il arrive, j'aurai toujours la consolation d'être assuré que la semence des idées nouvelles, maintenant répandue partout, est impérissable ; plus heureux que beaucoup d'autres, qui n'ont travaillé que pour l'avenir, il m'est donné d'en voir les premiers fruits. Si je regrette une chose, c'est que l'exiguïté de mes ressources personnelles ne me permette pas de mettre à exécution les plans que j'ai conçus pour son avancement plus rapide encore ; mais si Dieu, dans sa sagesse, a cru devoir en décider autrement, je léguerai ces plans à mes successeurs, qui, sans doute, seront plus heureux. Malgré la pénurie des ressources matérielles, le mouvement qui s'opère dans l'opinion a dépassé toute espérance ; croyez-bien, mes frères, qu'en cela votre exemple n'aura pas été sans influence. Recevez donc

nos félicitations pour la manière dont vous savez comprendre et pratiquer la doctrine. Je sais combien sont grandes les épreuves que beaucoup d'entre vous ont à supporter; Dieu seul en connaît le terme ici-bas; mais aussi quelle force la foi en l'avenir ne donne-t-elle pas contre l'adversité ! Oh ! plaignez ceux qui croient au néant après la mort, car pour eux le mal présent est sans compensation. L'incrédule malheureux est comme le malade qui n'espère aucune guérison ; le Spirite, au contraire, est comme celui qui est malade aujourd'hui et qui sait que demain il se portera bien.

Vous me demandez de vous continuer mes conseils; j'en donne volontiers à ceux qui croient en avoir besoin et qui les réclament; mais je n'en donne qu'à ceux-là ; à ceux qui pensent en savoir assez et pouvoir se passer des leçons de l'expérience, je n'ai rien à dire, sinon que je souhaite qu'ils n'aient pas à regretter un jour d'avoir trop présumé de leurs propres forces. Cette prétention, d'ailleurs, accuse un sentiment d'orgueil contraire au véritable esprit du Spiritisme; or, péchant par la base, ils prouvent par cela seul qu'ils s'écartent de la vérité. Vous n'êtes pas de ce nombre, mes amis, c'est pourquoi je profite de la circonstance pour vous adresser quelques paroles qui vous prouveront que, de loin comme de près, je suis tout à vous.

Au point où en sont les choses aujourd'hui, et à voir la marche du Spiritisme à travers les obstacles semés sur sa route, on peut dire que les principales difficultés sont vaincues ; il a pris son rang et s'est assis sur des bases qui défient désormais les efforts de ses adversaires. On se demande comment une doctrine qui rend heureux et meilleur peut avoir des ennemis; cela est tout naturel : l'établissement des meilleures choses froisse toujours des intérêts en commençant; n'en a-t-il pas été ainsi de toutes les inventions et découvertes qui ont fait révolution dans l'industrie? Celles qui sont regardées aujourd'hui comme des bienfaits dont on ne pourrait plus se passer n'ont-elles pas eu des ennemis acharnés? Toute loi qui réprime des abus n'a-t-elle pas contre elle ceux qui vivent des abus? Comment voudriez-vous qu'une doctrine qui conduit au règne de la charité effective ne soit pas combattue par tous ceux qui vivent d'égoïsme; et vous savez s'ils sont nombreux sur la terre! Dans le principe ils ont espéré le tuer par la raillerie; aujourd'hui ils voient que cette arme est impuissante, et que sous le feu roulant des sarcasmes il a continué sa route sans broncher; ne croyez pas qu'ils vont s'avouer vaincus; non, l'intérêt matériel est plus tenace; reconnaissant que c'est une puissance avec laquelle il faut désormais compter, ils vont lui livrer des assauts plus sérieux, mais qui ne serviront qu'à

mieux prouver leur faiblesse. Les uns l'attaqueront ouvertement en paroles et en actions et le poursuivront jusque dans la personne de ses adhérents, qu'ils essayeront de décourager à force de tracasseries, tandis que d'autres, en dessous main et par des voies détournées, chercheront à le miner sourdement. Tenez-vous donc pour avertis que la lutte n'est pas terminée. Je suis prévenu qu'ils vont tenter un suprême effort; mais soyez sans crainte : le gage du succès est dans cette devise, qui est celle de tous les vrais Spirites : *Hors la charité point de salut*. Arborez-la hautement, car elle est la tête de Méduse pour les égoïstes.

La tactique déjà mise en œuvre par les ennemis des Spirites, mais qu'ils vont employer avec une nouvelle ardeur, c'est d'essayer de les diviser en créant des systèmes divergeants et en suscitant parmi eux la défiance et la jalousie. Ne vous laissez pas prendre au piége, et tenez pour certain que quiconque cherche, par un moyen quel qu'il soit, à rompre la bonne harmonie, ne peut avoir une bonne intention. C'est pourquoi je vous invite à mettre la plus grande circonspection dans la formation de vos groupes, non-seulement pour votre tranquillité, mais dans l'intérêt même de vos travaux.

La nature des travaux spirites exige le calme et le recueillement; or, point de recueillement possible, si l'on est distrait par les discussions et l'expression de sentiments malveillants. Il n'y aura pas de sentiments malveillants, s'il y a fraternité; mais il ne peut y avoir fraternité avec des égoïstes, des ambitieux et des orgueilleux. Avec des orgueilleux qui se froissent et se blessent de tout, des ambitieux qui seront déçus s'ils n'ont pas la suprématie, des égoïstes qui ne pensent qu'à eux, la zizanie ne peut tarder à s'introduire, et de là, la dissolution. C'est ce que voudraient nos ennemis, et c'est ce qu'ils chercheront à faire. Si un groupe veut être dans des conditions d'ordre, de tranquillité et de stabilité, il faut qu'il y règne un sentiment fraternel. Tout groupe ou société qui se formera sans avoir la charité *effective* pour base, n'a pas de vitalité; tandis que ceux qui seront fondés selon le véritable esprit de la doctrine se regarderont comme les membres d'une même famille, qui, ne pouvant tous habiter sous le même toit, demeurent en des endroits différents. La rivalité entre eux serait un non-sens; elle ne saurait exister là où règne la vraie charité, car la charité ne peut s'entendre de deux manières. Reconnaissez donc le vrai Spirite à la pratique de la charité en pensées, en paroles et en actions, et dites-vous que quiconque nourrit en son âme des sentiments d'ani-

mosité, de rancune, de haine, d'envie ou de jalousie se ment à lui-même s'il prétend comprendre et pratiquer le Spiritisme.

L'égoïsme et l'orgueil tuent les sociétés particulières, comme ils tuent les peuples et la société en général. Lisez l'histoire, et vous verrez que les peuples succombent sous l'étreinte de ces deux mortels ennemis du bonheur des hommes. Quand ils s'appuieront sur les bases de la charité, ils seront indissolubles, parce qu'ils seront en paix entre eux et chez eux, chacun respectant les droits et les biens de son voisin. C'est là l'ère nouvelle prédite dont le Spiritisme est le précurseur, et à laquelle tout Spirite doit travailler, chacun dans sa sphère d'activité. C'est une tâche qui leur incombe, et dont ils seront récompensés selon la manière dont ils l'auront accomplie, car Dieu saura distinguer ceux qui n'auront cherché dans le Spiritisme que leur satisfaction personnelle, de ceux qui auront en même temps travaillé au bonheur de leurs frères.

Je dois encore vous signaler une autre tactique de nos adversaires, c'est de chercher à compromettre les Spirites en les poussant à s'écarter du véritable but de la doctrine, qui est celui de la morale, pour aborder des questions qui ne sont pas de son ressort, et qui pourraient à juste titre éveiller des susceptibilités ombrageuses. Ne vous laissez pas non plus prendre à ce piége ; écartez avec soin, dans vos réunions, tout ce qui à rapport à la politique et aux questions irritantes ; les discussions, sous ce rapport, n'aboutiraient à rien qu'à vous susciter des embarras, tandis que personne ne peut trouver à redire à la morale quand elle est bonne. Cherchez, dans le Spiritisme, ce qui peut vous améliorer, c'est là l'essentiel ; lorsque les hommes seront meilleurs, les réformes sociales vraiment utiles en seront la conséquence toute naturelle ; en travaillant au progrès moral, vous poserez les véritables et les plus solides fondements de toutes les améliorations, et laissez à Dieu le soin de faire arriver les choses en leur temps. Opposez donc, dans l'intérêt même du Spiritisme qui est encore jeune, mais qui vieillit vite, une inébranlable fermeté à ceux qui chercheraient à vous entraîner dans une voie périlleuse.

En vue de discréditer le Spiritisme, quelques-uns prétendent qu'il va détruire la religion. Vous savez bien le contraire, puisque la plupart d'entre vous qui croyaient à peine à Dieu et à leur âme y croient maintenant ; qui ne savaient ce que c'était que prier, et qui prient avec ferveur ; qui ne mettaient plus les pieds dans les églises, et qui y vont avec recueillement. D'ailleurs, si la religion devait être détruite par le Spiritisme, c'est qu'elle serait destructible et que le Spiritisme serait plus puissant ; le dire serait une maladresse, car ce serait avouer la fai-

blesse de l'une et la force de l'autre. Le Spiritisme est une doctrine morale qui fortifie les sentiments religieux en général et s'applique à toutes les religions; il est de toutes, et n'est d'aucune en particulier; c'est pourquoi il ne dit à personne d'en changer; il laisse chacun libre d'adorer Dieu à sa manière, et d'observer les pratiques que lui dicte sa conscience : Dieu tenant plus compte de l'intention que du fait. Allez donc chacun dans les temples de votre culte, et prouvez par là qu'en le taxant d'impiété on le calomnie.

Dans l'impossibilité matérielle où je suis d'entretenir des rapports avec tous les groupes, j'ai prié un de vos confrères de vouloir bien me représenter plus spécialement à Lyon, comme je l'ai fait ailleurs; c'est M. Villon, dont le zèle et le dévouement vous sont connus, aussi bien que la pureté de ses sentiments. Sa position indépendante lui donne en outre plus de loisir pour la tâche dont il veut bien se charger; tâche lourde, mais devant laquelle il ne reculera pas. Le groupe qu'il a formé chez lui l'a été sous mes auspices et d'après mes instructions lors de mon dernier voyage; vous y trouverez d'excellents conseils et de salutaires exemples. Je verrai donc avec une vive satisfaction tous ceux qui m'honorent de leur confiance s'y rallier comme à un centre commun. Si quelques-uns voulaient faire bande à part, gardez-vous de les voir d'un mauvais œil; et s'ils vous jettent la pierre, ne la ramassez pas, ne la leur renvoyez pas : entre eux et vous Dieu sera juge des sentiments de chacun. Que ceux qui croiront être dans le vrai à l'exclusion des autres le prouvent par une plus grande charité et une plus grande abnégation d'amour-propre, car la vérité ne saurait être du côté de celui qui manque au premier précepte de la doctrine. Si vous êtes dans le doute, faites toujours le bien : les erreurs de l'esprit pèsent moins dans la balance de Dieu que les erreurs du cœur.

Je répéterai ici ce que j'ai dit en d'autres occasions : en cas de divergence d'opinion, il est un moyen facile de sortir d'incertitude, c'est de voir celle qui rallie le plus de partisans, parce qu'il y a dans les masses un bon sens inné qui ne saurait tromper. L'erreur ne peut séduire que quelques esprits aveuglés par l'amour-propre et un faux jugement, mais la vérité finit toujours par l'emporter; tenez donc pour certain qu'elle déserte les rangs qui s'éclaircissent, et qu'il y a une obstination irrationnelle à croire qu'un seul a raison contre tous. Si les principes que je professe ne trouvaient que quelques échos isolés, et s'ils étaient repoussés par l'opinion générale, je serais le premier à reconnaître que j'ai pu me tromper; mais en voyant croître sans cesse le nombre des adhérents, dans tous les rangs de la société et dans tous les pays du

monde, je dois croire à la solidité des bases sur lesquelles ils reposent; c'est pourquoi je vous dis en toute sécurité de marcher d'un pas ferme dans la voie qui vous est tracée; dites à vos antagonistes que, s'ils veulent que vous les suiviez, ils vous offrent une doctrine plus consolante, plus claire, plus intelligible, qui satisfasse mieux la raison, et qui soit en même temps une meilleure garantie pour l'ordre social; déjouez, par votre union, les calculs de ceux qui voudraient vous diviser; prouvez enfin, par votre exemple, que la doctrine rend plus modéré, plus doux, plus patient, plus indulgent, et ce sera la meilleure réponse à faire à ses détracteurs, en même temps que la vue de ses résultats bienfaisants est le plus puissant moyen de propagande.

Voilà, mes amis, les conseils que je vous donne et auxquels je joins mes vœux pour l'année qui commence. Je ne sais quelles épreuves Dieu nous destine pour cette année, mais je sais que, quelles qu'elles soient, vous les supporterez avec fermeté et résignation, car vous savez que, pour vous comme pour le soldat, la récompense est proportionnée au courage.

Quant au Spiritisme, auquel vous vous intéressez plus qu'à vous-mêmes, et dont, par ma position, je puis mieux que personne juger les progrès, je suis heureux de vous dire que l'année s'ouvre sous les auspices les plus favorables, et qu'elle verra, sans aucun doute, le nombre des adeptes s'accroître dans une proportion impossible à prévoir; encore quelques années comme celles qui viennent de s'écouler, et le Spiritisme aura pour lui les trois quarts de la population. Laissez-moi vous citer un fait entre mille.

Dans un département voisin de Paris est une petite ville où le Spiritisme a pénétré depuis six mois à peine. En quelques semaines, il y a pris un développement considérable; une opposition formidable fut aussitôt organisée contre ses partisans, menaçant même leurs intérêts privés; ils ont tout bravé avec un courage, un désintéressement dignes des plus grands éloges; ils s'en sont remis à la Providence, et la Providence ne leur a pas fait défaut. Cette ville compte une population ouvrière nombreuse parmi laquelle les idées spirites, grâce à l'opposition qu'on y a faite, se font jour rapidement; or, un fait digne de remarque, c'est que des femmes, des jeunes filles ont attendu leurs étrennes pour se procurer les ouvrages nécessaires à leur instruction, et c'est par centaines qu'un libraire a été chargé d'en expédier dans cette seule ville. N'est-il pas prodigieux de voir de simples ouvrières réserver leurs économies pour acheter des livres de morale et de philosophie plutôt que des romans et des colifichets? des hommes préférer cette lecture

aux joies bruyantes et abrutissantes du cabaret? Ah! c'est que ces hommes et ces femmes, qui souffrent comme vous, comprennent maintenant que ce n'est pas ici-bas que leur sort s'accomplit; le rideau se lève, et ils entrevoient les splendides horizons de l'avenir. Cette petite ville est Chauny, dans le département de l'Aisne. Nouveaux enfants dans la grande famille, ils vous saluent, frères de Lyon, comme leurs aînés, et forment désormais un des anneaux de la chaîne spirituelle qui unit déjà Paris, Lyon, Metz, Sens, Bordeaux et autres, et qui reliera bientôt toutes les villes du monde dans un sentiment de mutuelle confraternité; car partout le Spiritisme a jeté des semences fécondes, et ses enfants se tendent déjà la main par-dessus les barrières des préjugés de sectes, de castes et de nationalités.

Votre tout dévoué frère et ami,

ALLAN KARDEC.

Le Spiritisme est-il prouvé par des miracles?

Un ecclésiastique nous adresse la question suivante :

« Tous ceux qui ont eu mission de Dieu d'enseigner la vérité aux hommes ont prouvé leur mission par des miracles. Par quels miracles prouvez-vous la vérité de votre enseignement? »

Ce n'est pas la première fois que cette question est adressée, soit à nous, soit à d'autres Spirites; il paraît qu'on y attache une grande importance, et que de sa solution dépend l'arrêt qui doit condamner ou absoudre le Spiritisme. Il faut convenir que, dans ce cas, notre position est critique, car nous sommes comme le pauvre diable qui n'a pas un sou dans sa poche et à qui l'on demande la bourse ou la vie. Nous avouons donc humblement que nous n'avons pas le plus petit miracle à offrir; nous disons plus, c'est que le Spiritisme ne s'appuie sur aucun fait miraculeux; ses adeptes n'ont point fait, et n'ont la prétention de de faire aucun miracle; ils ne se croient pas assez dignes pour qu'à leur voix Dieu change l'ordre éternel des choses. Le Spiritisme constate un fait matériel, celui de la manifestation des âmes ou Esprits. Ce fait est-il réel, oui ou non? Là est toute la question; or, dans ce fait, en l'admettant comme vrai, il n'y a rien de miraculeux. Comme les manifestations de ce genre, telles que les visions, apparitions et

autres, ont eu lieu de tout temps, ainsi que l'attestent les historiens sacrés et profanes et les livres de toutes les religions, elles ont pu passer jadis pour surnaturelles; mais aujourd'hui qu'on en connaît la cause, qu'on sait qu'elles se produisent en vertu de certaines lois, on sait aussi qu'elles manquent du caractère essentiel des faits miraculeux, celui de faire exception à la loi commune.

Ces manifestations, observées de nos jours avec plus de soin que dans l'antiquité, observées surtout sans prévention, et à l'aide d'investigations aussi minutieuses que celles que l'on apporte dans l'étude des sciences, ont pour conséquence de prouver d'une manière irrécusable l'existence d'un principe intelligent en dehors de la matière, sa survivance au corps, son individualité après la mort, son immortalité, son avenir heureux ou malheureux, par conséquent la base de toutes les religions.

Si la vérité n'était prouvée que par des miracles, on pourrait demander pourquoi les prêtres d'Égypte, qui étaient dans l'erreur, reproduisaient devant le Pharaon ceux que fit Moïse? pourquoi Apollonius de Tyanne, qui était païen, guérissait par attouchement, rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, prédisait les choses futures et voyait ce qui se passait à distance? Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit: « Il y aura de faux prophètes qui feront des prodiges »? Un de nos amis, après une fervente prière à son Esprit protecteur, fut guéri presque instantanément d'une maladie très grave et très ancienne qui avait résisté à tous les remèdes; pour lui le fait était vraiment miraculeux; mais, comme il croit aux Esprits, un curé, à qui il racontait la chose, lui dit que le diable aussi peut faire des miracles. « En ce cas, dit cet ami, si c'est le diable qui m'a guéri, c'est le diable que je dois remercier. »

Les prodiges et les miracles ne sont donc pas le privilége exclusif de la vérité, puisque le diable lui-même peut en faire. Comment alors distinguer les bons des mauvais? Toutes les religions idolâtres, sans en excepter celle de Mahomet, s'appuient sur des faits surnaturels. Cela prouve une chose, c'est que les fondateurs de ces religions connaissaient des secrets naturels inconnus du vulgaire. Christophe Colomb ne passa-t-il pas pour un être surhumain aux yeux des sauvages de l'Amérique pour avoir prédit une éclipse? Il n'eût tenu qu'à lui de se faire passer pour un envoyé de Dieu. Pour prouver sa puissance, Dieu a-t-il donc besoin de défaire ce qu'il a fait? de faire tourner à droite ce qui doit tourner à gauche? En prouvant le mouvement de la terre par les lois de la nature, Galilée n'était-il pas plus dans le vrai que ceux qui

prétendaient que, par une dérogation à ces mêmes lois, il avait fallu arrêter le soleil? Aussi, on sait ce qu'il lui en coûta, à lui et à tant d'autres, pour avoir démontré une erreur. Nous disons que Dieu est plus grand par l'immuabilité de ses lois qu'en y dérogeant, et que s'il lui a plu de le faire en quelques circonstances, ce ne peut être le seul signe qu'il donne de la vérité. Nous prions de vouloir bien se reporter à ce que nous avons dit à ce sujet dans notre article du mois de janvier à propos du *surnaturel.* Revenons aux preuves de la vérité du Spiritisme.

Il y a dans le Spiritisme deux choses : le fait de l'existence des Esprits et de leurs manifestations, et la doctrine qui en découle. Le premier point ne peut être révoqué en doute que par ceux qui n'ont pas vu ou qui n'ont pas voulu voir; quant au second, la question est de savoir si cette doctrine est juste ou fausse : c'est un résultat d'appréciation.

Si les Esprits ne manifestaient leur présence que par des bruits, des mouvements, par des effets physiques en un mot, cela ne prouverait pas grand'chose, car on ne saurait s'ils sont bons ou mauvais. Ce qui est surtout caractéristique dans ce phénomène, ce qui est de nature à convaincre les incrédules, c'est de pouvoir reconnaître parmi les Esprits ses parents et ses amis. Mais comment les Esprits peuvent-ils attester leur présence, leur individualité, et faire juger de leurs qualités, si ce n'est en parlant? On sait que l'écriture par médiums est un des moyens qu'ils emploient. Dès lors qu'ils ont un moyen d'exprimer leurs idées, ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent; selon le degré de leur avancement, ils diront des choses plus ou moins bonnes, justes ou profondes; en quittant la terre, ils n'ont pas abdiqué leur libre arbitre; comme tous les êtres pensants, ils ont leur opinion ; comme parmi les hommes, les plus avancés donnent des enseignements d'une haute moralité, des conseils empreints de la plus profonde sagesse. Ce sont ces enseignements et ces conseils qui, recueillis et mis en ordre, constituent la doctrine spirite ou des Esprits. Considérez cette doctrine, si vous le voulez, non comme une révélation divine, mais comme l'expression d'une opinion personnelle à tel ou tel Esprit, la question est de savoir si elle est bonne ou mauvaise, juste ou fausse, rationnelle ou illogique. A qui s'en rapporter pour cela? Est-ce au jugement d'un individu? de quelques individus même? Non ; car, dominés par les préjugés, les idées préconçues, ou les intérêts personnels, ils peuvent se tromper. Le seul, le vrai juge, c'est le public, parce que là il n'y a pas d'intérêt de coterie, et que dans les masses il y a un bon sens inné qui ne trompe pas. La saine logique dit que l'adoption d'une idée ou d'un principe par

l'opinion générale est une preuve qu'elle repose sur un fond de vérité.

Les Spirites ne disent donc point : « Voilà une doctrine sortie de la bouche de Dieu même, révélée à un seul homme par des moyens prodigieux, et qu'il faut imposer au genre humain. » Ils disent, au contraire : « Voilà une doctrine qui n'est pas de nous, et dont nous ne revendiquons pas le mérite; nous l'adoptons, parce que nous la trouvons rationnelle. Attribuez-lui l'origine que vous voudrez : de Dieu, des Esprits ou des hommes; examinez-la; si elle vous convient, adoptez-la; dans le cas contraire, mettez-la de côté. » On ne peut pas être moins absolu. Le Spiritisme ne vient point empiéter sur la religion; il ne s'impose pas; il ne vient point forcer la conscience, pas plus des catholiques que des protestants ou des juifs; il se présente et dit : « Prenez-moi si vous me trouvez bon. » Est-ce la faute des Spirites si on le trouve bon? si l'on y trouve la solution de ce qu'on cherchait en vain ailleurs? si l'on y puise des consolations qui rendent heureux, qui dissipent les terreurs de l'avenir, calment les angoisses du doute et donnent du courage pour le présent? Il ne s'adresse pas à ceux à qui les croyances catholiques ou autres suffisent, mais à ceux qu'elles ne satisfont pas complétement ou qui les ont désertées; au lieu de ne plus croire à rien, il les amène à croire à quelque chose, et à croire avec ferveur. Le Spiritisme ne veut point faire bande à part; il ramène, par les moyens qui lui sont propres, ceux qui s'éloignent; si vous les repoussez, ils seront bien forcés de rester dehors. En votre âme et conscience, dites si, pour eux, il serait préférable d'être athées.

On nous demande sur quel miracle nous nous appuyons pour croire la doctrine spirite bonne. Nous la croyons bonne, non pas seulement parce que c'est notre avis, mais parce que des millions d'autres pensent comme nous; parce qu'elle amène à croire ceux qui ne croyaient pas; parce qu'elle rend bons des gens qui étaient mauvais; parce qu'elle donne du courage dans les misères de la vie. Le miracle! c'est la rapidité de sa propagation, inouïe dans les fastes des doctrines philosophiques; c'est d'avoir en quelques années fait le tour du monde, et de s'être implantée dans tous les pays et dans tous les rangs de la société; c'est d'avoir progressé malgré tout ce qu'on a fait pour l'arrêter, de renverser les barrières qu'on lui oppose, de trouver un surcroît de force dans ces mêmes barrières. Est-ce là le caractère d'une utopie? Une idée fausse peut trouver quelques partisans, mais elle n'a jamais qu'une existence éphémère et circonscrite; elle perd du terrain au lieu d'en gagner, tandis que le Spiritisme en gagne au lieu d'en perdre. Quand on le voit germer de toutes parts, accueilli partout comme un bienfait

de la Providence, c'est qu'il y a là le doigt de la Providence ; voilà le vrai miracle, et nous le croyons suffisant pour assurer son avenir. Vous direz qu'à vos yeux il n'a pas un caractère providentiel, mais un caractère diabolique ; libre à vous d'avoir cette opinion : pourvu qu'il marche, c'est l'essentiel. Nous dirons seulement que si une chose s'établissait universellement par la puissance du démon, et malgré les efforts de ceux qui disent agir au nom de Dieu, cela pourrait faire croire à certaines gens que le démon est plus puissant que la Providence. Vous demandez des miracles ! En voici un que nous adresse un de nos correspondants d'Algérie :

« M. P..., ancien officier, était bien le plus encroûté des incrédules ; il avait le fanatisme de l'irréligion ; il avait dit : *Dieu, c'est le mal*, avant Proudhon ; ou, pour mieux dire, il n'admettait aucun Dieu et ne reconnaissait que le néant. Quand je le vis venir chercher votre *Livre des Esprits*, j'ai cru qu'il allait couronner cette lecture par quelque élucubration satirique comme il avait l'habitude d'en faire contre les prêtres, et même contre le Christ ; il ne me semblait pas possible qu'un athéisme aussi invétéré pût être jamais guéri. Eh bien ! le *Livre des Esprits* a pourtant fait ce miracle. Si vous connaissiez l'homme comme je le connais, vous seriez fier de votre œuvre, et regarderiez la chose comme votre plus grand succès. Ici, cela étonne tout le monde ; cependant, quand on a été initié à la parole de vérité, il n'y a pas là de quoi surprendre, après réflexion, bien entendu. »

Ajoutons, ce qui ne peut pas nuire, que notre correspondant est un journaliste qui, lui aussi, professait des opinions fort peu spiritualistes, et encore moins spirites. A-t-on été prendre ce monsieur de force pour lui imposer la croyance en Dieu et en son âme ? Non, et il n'est pas probable qu'il s'y fût prêté. L'a-t-on fasciné par la vue de quelques phénomènes prodigieux ? Pas davantage, car il n'a rien vu en fait de manifestations ; seulement il a lu, il a compris, il a trouvé les raisonnements logiques, et il a cru. Direz-vous que cette conversion et tant d'autres sont l'œuvre du diable ? S'il en est ainsi, le diable a une singulière politique de donner des armes contre lui-même, et il est bien maladroit de laisser échapper ceux qu'il tenait dans ses griffes. Ce miracle, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Seriez-vous donc moins forts que le diable pour faire croire à Dieu ? Une autre question, je vous prie. Ce monsieur, alors qu'il était athée et blasphémateur, était-il damné pour l'éternité ? — Sans aucun doute. — Maintenant que, selon vous, il est converti à Dieu par le diable, est-il encore damné ? Supposons que, tout en croyant à Dieu, à son âme, à la vie future

heureuse ou malheureuse, et qu'en vertu de cette croyance il soit meilleur qu'il n'était, il n'adopte pas complétement à la lettre l'interprétation de tous les dogmes, qu'il en repousse même quelques-uns, est-il encore damné? Si vous dites : « oui, » la croyance en Dieu ne lui sert à rien; si vous dites : «non, » que devient la maxime : *Hors l'Église point de salut?* Le Spiritisme dit : *Hors la charité point de salut.* Croyez-vous qu'entre les deux ce monsieur balance? Brûlé quand même selon l'un, sauvé selon l'autre; le choix ne paraît pas douteux.

Ces idées, comme toutes les idées nouvelles, contrarient certaines personnes, certaines habitudes, certains intérêts même, comme les chemins de fer ont contrarié les maîtres de poste et ceux qui avaient peur ; comme une révolution contrarie certaines opinions ; comme l'imprimerie a contrarié les écrivains ; comme le christianisme a contrarié les prêtres païens; mais qu'y faire, quand une chose s'installe bon gré mal gré, par sa propre force, et qu'elle est acceptée par la généralité? Il faut bien en prendre son parti et dire, comme Mahomet, que ce qui est doit être. Que ferez-vous si le Spiritisme devient une croyance universelle? Repousserez-vous tous ceux qui l'admettront? — Cela ne sera pas; cela ne peut pas être, direz-vous. — Mais si cela est, encore une fois, que ferez-vous?

Peut-on arrêter cet essor? Il faudrait pour cela arrêter non un homme, mais les Esprits, et les empêcher de parler; brûler non un livre, mais les idées; empêcher les médiums d'écrire et de se multiplier. Un de nos correspondants nous écrit d'une ville du département du Tarn : « Notre curé fait de la propagande pour nous; il tonne en chair contre le Spiritisme, qui n'est autre chose que l'œuvre du démon, dit-il. Il m'a presque désigné comme le grand prêtre de la doctrine dans notre ville; je l'en remercie du fond du cœur; il me fournit ainsi les occasions d'en entretenir ceux qui n'en avaient pas entendu parler et qui m'abordent pour savoir ce que c'est. Les médiums abondent aujourd'hui chez nous. » Le résultat est le même partout où l'on a voulu crier contre. Aujourd'hui l'idée spirite est lancée; elle est accueillie, parce qu'elle plaît; elle va du palais à la chaumière, et l'on peut juger de l'effet des tentatives futures par celles qu'on a faites pour l'étouffer.

En résumé, le Spiritisme, pour s'établir, ne revendique l'action d'aucun miracle; il ne veut en rien changer l'ordre des choses; il a cherché, et il a trouvé la cause de certains phénomènes réputés à tort comme surnaturels; au lieu de s'appuyer sur le surnaturel, il le répudie pour son propre compte; il s'adresse au cœur et à la raison ; la logique lui a ouvert la route, la logique la lui fera achever.

Ceci est un à-compte sur la réponse que nous devons à la brochure de M. le curé Marouzeau.

Laissons maintenant parler les Esprits. La question ci-dessus leur ayant été posée, voici quelques-unes des réponses obtenues par l'intermédiaire des différents médiums :

« Je viens vous parler de la réalité de la doctrine spirite, et l'opposer aux miracles dont l'absence paraît devoir servir d'arme à ses détracteurs. Les miracles, nécessaires aux premiers âges de l'humanité pour frapper les esprits qu'il importait de soumettre ; les miracles, presque tous expliqués aujourd'hui par les découvertes des sciences physiques ou autres, sont maintenant devenus inutiles, je dirai même dangereux, puisque leurs manifestations n'éveilleraient que l'incrédulité ou la raillerie. Le règne de l'intelligence est enfin arrivé, non pas encore dans sa triomphante expression, mais dans ses tendances. Que demandez-vous? Vous voulez de nouveau voir les baguettes transformées en serpents, les infirmes se lever et les pains se multiplier? Non, vous ne verrez pas cela ; mais vous verrez les incrédules s'attendrir et plier devant l'autel leurs genoux roidis. Ce miracle vaut bien celui de l'eau jaillissant du rocher. Vous verrez l'homme désolé, fléchissant sous le faix du malheur, vous le verrez se détourner du pistolet armé et s'écrier : « Mon Dieu, soyez béni, puisque votre volonté élève mes « épreuves au niveau de l'amour que je vous dois. » Partout enfin, vous qui battez les faits avec les textes, l'esprit avec la lettre, vous verrez la lumineuse vérité s'établir sur les ruines de vos mystères vermoulus. »

LAZARE (Médium Mᵉ COSTEL).

« J'ai démontré, dans une de mes dernières méditations, que l'on a lue, je crois, ici, que l'humanité est en progression actuellement. Jusqu'au Christ, l'humanité avait bien un corps ; elle était certainement splendide ; elle avait eu même d'héroïques efforts et de sublimes vertus ; mais où était sa tendresse, où était sa mansuétude? Il y aurait, dans l'antiquité, trop d'exemples à ce sujet. Ouvrez un poëme antique : où est la mansuétude ; où est la tendresse? Vous rencontrez déjà l'expansion dans le poëme presque tout chrétien de la Didon de Virgile, sorte d'héroïne mélancolique que le Tasse ou l'Arioste auraient rendue intéressante dans leurs chants remplis de l'allégresse chrétienne.

« Christ est donc venu parler au cœur de l'humanité ; mais vous savez, Christ l'a dit lui-même, il est venu en chair au milieu du paganisme, et il a promis de venir au milieu du christianisme. Il y a chez

l'individu l'éducation du cœur comme il y a l'éducation de l'intelligence; de même pour l'humanité. Christ est donc le grand éducateur. Sa résurrection est le symbole de sa fusion spirituelle dans tous, et cette fusion, cette expansion de lui-même, vous commencez à peine à la sentir. Christ ne vient plus faire de miracles; il vient parler au cœur directement, au lieu de parler aux sens. Avec ceux qui lui demandaient un miracle dans le ciel, il passait outre, et quelques pas plus loin il improvisait son magnifique sermon sur la montagne. Or donc, à ceux qui demandent encore des miracles, Christ répond par tous les Esprits sages et éclairés : Croyez-vous donc plus à vos yeux, à vos oreilles, à vos mains qu'à votre cœur? Mes plaies sont fermées actuellement; l'Agneau a été sacrifié; la chair a été égorgée; le matérialisme a vu; maintenant c'est le tour de l'Esprit. Je laisse les faux prophètes; je ne me présente pas devant les puissants de la terre comme Simon le magicien, mais je vais à ceux qui ont réellement soif, qui ont réellement faim, à ceux qui souffrent dans leur cœur, et non à ceux qui ne sont spiritualistes que comme de vrais et de purs matérialistes. »

LAMENNAIS (Méd. M. A. DIDIER).

« On nous demande quels sont les miracles que nous faisons; mais il me semble que depuis quelques années les preuves en sont assez évidentes. Les progrès de l'esprit humain ont changé la face du monde civilisé; tout a progressé, et ceux qui ont voulu rester en arrière de ce mouvement sont comme les parias des sociétés nouvelles.

« A la société telle qu'elle est aujourd'hui préparée pour les événements, que faut-il, si non tout ce qui frappe la raison et l'éclaire? Il se peut qu'à certaines époques Dieu ait voulu se communiquer par des intelligences supérieures telles que Moïse et autres; de ces grands hommes datent les grandes époques, mais l'esprit des peuples a progressé depuis. Les grandes images des prédestinés envoyés par Dieu rappelaient une légende miraculeuse; et puis un fait, souvent simple en lui-même, devient merveilleux devant la foule impressionnable et préparée à des émotions que la nature sait seule donner à ses enfants ignorants.

« Mais aujourd'hui avez-vous besoin de miracles? — Tout s'est transformé autour de vous; la science, la philosophie, l'industrie, ont développé tout ce qui vous entoure, et pensez-vous que nous, les Esprits, n'ayons participé en rien à ces modifications profondes? — En étudiant, en commentant, vous apprenez et méditez mieux ; les miracles

ne sont plus de votre époque et vous devez vous élever au-dessus de ces préjugés qui vous sont restés en mémoire comme les traditions. Nous vous donnerons la vérité, et toujours notre concours. Nous vous éclairerons afin de vous rendre meilleurs et forts; croyez et aimez, et le miracle cherché se produira en vous. En connaissant et comprenant mieux le but de cette vie, vous serez transformés sans faits physiques.

« Vous cherchez à palper, à toucher la vérité, et elle vous entoure et vous pénètre. Soyez donc confiants en vos propres forces, et le Dieu de bonté qui vous donnait l'esprit rendra votre force redoutable. Par lui vous chasserez les nuages qui obscurcissent votre intelligence, et vous comprendrez que l'esprit est tout immortalité, toute puissance. Mis en relation avec cette loi de Dieu appelée progrès, vous ne chercherez plus dans le prestige des grands noms qui sont comme des mythes de l'antiquité, une réponse et un écueil contre le Spiritisme qui est la révélation vraie, la foi, la science nouvelle qui console et rend fort. »

Baluze (Méd. M. Leymarie).

« Pour prouver la vérité de la doctrine spirite, on demande des miracles; et qui demande cette preuve de la vérité? Celui qui devrait le premier croire et enseigner...

« Le plus grand des miracles va s'opérer bientôt; prêtres du catholicisme, écoutez; vous voulez des miracles, les voici qui s'opèrent... La croix du Christ s'écroulait sous les coups du matérialisme, de l'indifférence et de l'égoïsme, la voici qui se relève belle et resplendissante, soutenue par le Spiritisme! Dites-moi, n'est-ce point le plus grand miracle : une croix qui se redresse ayant à chacun de ses côtés l'Espérance et la Charité? — En vérité, prêtres de l'Église, croyez et voyez : les miracles vous environnent!... Comment appellerez-vous ce retour commun à la croyance chaste et pure de l'Évangile, car toutes les philosophies se rallieront au Spiritisme? Le Spiritisme sera la gloire et le flambeau qui illuminera tout l'univers. Oh! alors le miracle sera manifeste et éclatant, car il n'y aura plus ici-bas qu'une seule et même famille. Vous voulez des miracles! Voyez cette pauvre femme souffrante et sans pain; comme elle grelotte dans sa mansarde; le souffle dont elle veut réchauffer deux petits êtres qui meurent de faim est plus froid et plus glacial que le vent qui s'engouffre dans son misérable gîte; pourquoi donc tant de calme et de sérénité sur son visage au milieu de tant de misère? Ah! c'est qu'elle a vu briller une étoile ardente au-dessus de sa tête; la lumière céleste

se répand dans son réduit ; elle ne pleure plus, elle espère ! Elle ne maudit plus, elle ne demande seulement à Dieu que de lui donner le courage de supporter l'épreuve !... Et voici que les portes de la mansarde s'ouvrent et que la Charité vient y déposer ce que sa bienfaisante main peut répandre !...

« Quelle doctrine donnera plus de sentiment et d'élans au cœur ? Le Christianisme planta l'étendard de l'égalité sur la terre, le Spiritisme arbore celui de la fraternité !... Voilà le miracle le plus céleste et le plus divin qu'il puisse produire !... Prêtres, dont les mains quelquefois sont souillées par le sacrilége, ne demandez point de miracles physiques, car alors vos fronts pourraient aller se briser sur la pierre que vous foulez pour monter à l'autel !...

« Non, le Spiritisme ne se rattache point aux phénomènes physiques, ne s'appuie point sur les miracles qui parlent aux yeux, mais il donne la foi au cœur, et, dites-moi, n'est-ce point encore là le plus grand miracle ?... »

SAINT AUGUSTIN (Méd. M. VÉRY).

Nota. — Ceci ne peut évidemment s'appliquer qu'aux prêtres qui ont souillé le sanctuaire, comme Verger et autres.

Le Vent.

Fable Spirite.

Plus la critique a de retentissement, plus elle peut faire de bien, en appelant l'attention des indifférents. (ALLAN KARDEC.)

L'autan voulait régner en maître dans la plaine.
Dans son essor impétueux,
Il tourmentait de sa brûlante haleine
Un orme séculaire, au pied large et noueux.
De ses rameaux féconds, disait-il, la semence
Pourrait joncher la terre, y germer et surgir ;
Prévenons une lutte, et gardons l'avenir
De tant d'obstacles faits pour gêner ma puissance.
Et les petits panaches verts,
S'effeuillant aux coups qui les frappent,
En tourbillons légers se perdent dans les airs,
Les graines cependant échappent
Au souffle qui s'efforce à balayer leur vol,
Et, malgré lui, prennent racine au sol.

Contre les lois d'amour et d'austère sagesse
Qu'épand le Spiritisme, arbre de vérité,
Le vent de l'incrédulité
Souffle, gronde, frappe sans cesse.
Il fait naître et grandir ce qu'il croit comprimer :
Il veut chasser le germe... il aide à le semer.

C. Dombre (de Marmande).

La Réincarnation en Amérique.

On s'est souvent étonné que la doctrine de la réincarnation n'ait pas été enseignée en Amérique, et les incrédules n'ont pas manqué de s'en étayer pour accuser les Esprits de contradiction. Nous ne répéterons pas ici les explications qui nous ont été données et que nous avons publiées sur ce sujet, nous nous bornerons à rappeler qu'en cela les Esprits ont montré leur prudence habituelle ; ils ont voulu que le Spiritisme prît naissance dans un pays de liberté absolue quant à l'émission des opinions ; le point essentiel était l'adoption du principe, et pour cela ils n'ont voulu être gênés en rien ; il n'en était pas de même de toutes ses conséquences, et surtout de la réincarnation, qui se serait heurtée contre les préjugés de l'esclavage et de la couleur. L'idée qu'un noir pouvait devenir un blanc ; qu'un blanc pouvait avoir été noir ; qu'un maître avait pu être esclave, eût paru tellement monstrueuse qu'elle eût suffi pour faire rejeter le tout ; les Esprits ont donc préféré sacrifier momentanément l'accessoire au principal, et nous ont toujours dit que, plus tard, l'unité se ferait sur ce point comme sur tous les autres. C'est en effet ce qui commence à avoir lieu : plusieurs personnes du pays nous ont dit que cette doctrine y trouve maintenant d'assez nombreux partisans ; que certains Esprits, après l'avoir fait pressentir, viennent la confirmer. Voici ce que nous écrit à ce sujet, de Montréal (Canada), M. Fleury Lacroix, natif des États-Unis :

«... La question de la réincarnation, dont vous avez été le premier « promoteur *visible*, nous a pris par surprise ici ; mais aujourd'hui nous « sommes réconciliés avec elle, avec cet enfant de votre pensée. Tout « est rendu compréhensible par cette nouvelle clarté, et nous voyons « maintenant au-devant de nous bien loin sur la route éternelle. Cela « nous semblait pourtant bien absurde, comme nous disions dans les

« commencements; mais aujourd'hui nous nions, demain nous croyons, « voilà l'humanité. Heureux sont ceux qui veulent savoir, car la lu« mière se fait pour eux; malheureux sont les autres, car ils demeurent « dans les ténèbres. »

Ainsi c'est la logique, la force du raisonnement, qui les a amenés à cette doctrine, et parce qu'ils y ont trouvé la seule clef qui pouvait résoudre des problèmes insolubles jusqu'alors. Toutefois notre honorable correspondant se trompe sur un fait important, en nous attribuant l'initiative de cette doctrine qu'il appelle l'enfant de notre pensée. C'est un honneur qui ne nous revient pas : la réincarnation a été enseignée par les Esprits à d'autres qu'à nous avant la publication du *Livre des Esprits;* de plus, le principe en a été clairement posé dans plusieurs ouvrages antérieurs, non-seulement aux nôtres, mais à l'apparition des tables tournantes, entre autres dans *Ciel et Terre* de Jean Raynaud, et dans un charmant petit livre de M. Louis Jourdan, intitulé *Prières de Ludowic*, publié en 1849, sans compter que ce dogme était professé par les Druides, auxquels, certes, nous ne l'avons pas enseigné (1). Lorsqu'il nous fut révélé, nous fûmes surpris, et nous l'accueillîmes avec hésitation, avec défiance; nous le combattîmes même pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'évidence nous en fut démontrée. Ainsi, ce dogme, nous l'avons ACCEPTÉ et non INVENTÉ, ce qui est bien différent.

Ceci répond à l'objection d'un de nos abonnés, M. Salgues (d'Angers), qui est un des antagonistes avoués de la réincarnation, et qui prétend que les Esprits et les médiums qui l'enseignent subissent notre influence, attendu que ceux qui se communiquent à lui disent le contraire. Au reste, M. Salgues allègue contre la réincarnation des objections spéciales dont nous ferons un de ces jours l'objet d'un examen particulier. En attendant, nous constatons un fait, c'est que le nombre de ses partisans croît sans cesse, et que celui de ses adversaires diminue; si ce résultat est dû à notre influence, c'est nous en attribuer une bien grande, puisqu'elle s'étend de l'Europe à l'Amérique, à l'Asie, à l'Afrique et jusqu'à l'Océanie. Si l'opinion contraire est la vérité, comment se fait-il qu'elle n'ait pas la prépondérance? L'erreur serait donc plus puissante que la vérité?

(1) Voir la *Revue Spirite*, avril 1858, page 95 : *le Spiritisme chez les Druides;* article contenant les *Triades*.

Nouveaux médiums américains à Paris.

Les médiums américains passent avec raison pour l'emporter par le nombre et la puissance sur ceux de l'ancien continent, en fait de manifestations physiques. Leur réputation, sous ce rapport, est si bien établie, surtout depuis M. Home, que ce titre seul semble promettre des prodiges; M. Squire, par beaucoup de gens, n'était désigné que sous le nom du médium américain. Un charlatan qui courait les villes et les foires, il y a quelques années, pour donner des représentations, s'affichait comme médium américain, quoiqu'il fût parfaitement Français. En voici venir deux nouveaux, qui n'ont de médium que le nom, et dont nous n'aurions pas parlé, parce que leur *art* est étranger à notre sujet, si leur arrivée, annoncée avec fracas, n'avait causé une certaine sensation par la nature de leurs prétentions. Pour l'édification de nos lecteurs et n'être pas taxé de partialité, nous transcrivons textuellement leur prospectus, dont Paris vient d'être inondé.

« Divertissements des salons parisiens. — De la nouveauté, rien que de la « nouveauté!!! — Soirées pour les familles et réunions privées données par « les MÉDIUMS AMÉRICAINS, *M. C. Eddwards Girroodd*, de Kingstown (lac Onta- « rio), haut Canada, et madame *Julia Girroodd*, surnommée par la presse « anglaise et américaine *la Gracieuse Sensitive*.

« Un album de plus de 200 pages, dont chaque feuillet est une lettre de « félicitation, signée des plus grands noms de France, soit dans la noblesse, « la magistrature, l'armée, la littérature, ainsi que par 16 archevêques et « évêques de France, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques de haute distinc- « tion, est à la disposition des personnes qui, voulant donner une soirée, « désireraient à l'avance s'assurer du bon goût, de la richesse et de la nou- « veauté de leurs expériences.

« M. et madame Girroodd, les seuls en France donnant leurs expériences, « n'ont encore passé que trois mois à Paris, et quarante-deux séances dans « les premiers Salons de la Capitale, et aux Tuileries, 12 mai 1861, ainsi que « chez plusieurs membres de la Famille Impériale,

« Ont immédiatement placé leurs EXPÉRIENCES bien au-dessus de tout ce « qu'on avait vu jusqu'à ce jour comme Récréation des Soirées.

« Leur prestidigitation, contrairement à l'usage de MM. les physiciens, « n'exige pas les moindres préparatifs ni arrangements particuliers, et les « artistes opèrent facilement au milieu d'un cercle de spectateurs attentifs, « sans craindre une seule minute de voir détruire l'illusion.

« LES PRESTIGES ne sont qu'une très-faible partie de leurs talents variés. « Le Monde des Esprits obéit à leurs voix : VISIONS — EXTASE — FASCINATION « — MAGNÉTISME — ÉLECTRO-BIOLOGIE — ESPRITS FRAPPEURS — SPIRITUA- « LISME, etc., etc., tout ce que la science et le charlatanisme ont inventé, qui « ébahit de nos jours les crédules, jusqu'à leur donner une foi robuste dans « tout ce qui n'est qu'habile jonglerie, où l'on est compère à son insu. En un « mot, M. et madame GIRROODD, après s'être montrés sorciers — mais sor-

« ciers de bonne compagnie, — savants comme MERLIN l'Enchanteur, démon-
« treront au besoin les secrets de leur science.

« La foi chrétienne ne peut que gagner à voir clairement que tout ce qu'elle « n'a pas enseigné n'est que brillant charlatanisme.

« Pour les petites réunions ou soirées pour les enfants, M. Girroodd a traité « pour tout l'hiver avec un des plus HABILES PHYSICIENS de la Capitale, et avec « un VENTRILOQUE surnommé L'HOMME AUX POUPÉES PARLANTES, qui « donneront des séances à prix réduits. »

Ce monsieur et cette dame, comme on le voit, n'ont rien moins que la prétention de tuer le Spiritisme, et se posent en défenseurs de la *foi chrétienne*, fort surprise, sans doute, de trouver la prestidigitation pour auxiliaire ; mais cela peut augmenter une certaine clientèle.

Ils se disent *médiums*, et n'ont garde d'omettre le titre d'*américains*, passe-port indispensable, comme les noms en *i* pour les musiciens, et cela pour prouver que les médiums n'existent pas, attendu, disent-ils, qu'ils peuvent reproduire, à l'aide de l'adresse, de la mécanique et de moyens qui leur sont particuliers, tout ce que font les médiums. Cela prouve une chose, c'est que tout peut être imité : l'illusion est une question d'habileté. Mais de ce qu'on peut imiter une chose, s'ensuit-il que la chose n'existe pas ? La prestidigitation a imité, à s'y méprendre, la lucidité somnambulique, en faut-il conclure qu'il n'y a pas de somnambules ? On a fait des copies de Raphaël que l'on a prises pour des originaux ; est-ce que Raphaël n'aurait pas existé ? M. Robert-Houdin change l'eau en vin, il fait sortir d'un chapeau (non préparé). des milliers d'objets pouvant remplir une grande caisse, cela préjuge-t-il contre les miracles des noces de Cana et de la multiplication des pains ? Il fait cependant bien mieux que de changer l'eau en vin, puisque, d'une seule bouteille, il fait sortir une demi-douzaine de liqueurs différentes et délicieuses.

Toutes les manifestations physiques se prêtent merveilleusement à l'imitation, et ce sont aussi celles que le charlatanisme exploite ; il distance même de bien loin les Esprits, surtout en fait d'*apports*, puisqu'il les produit à volonté et à point nommé, ce dont les Esprits et les meilleurs médiums sont incapables. Au reste, il faut rendre justice à ce monsieur et à sa dame, c'est qu'ils ne cherchent nullement à tromper le public ; ils ne se font pas passer pour ce qu'ils ne sont pas, et se posent carrément en imitateurs adroits, et en cela ils sont plus estimables que ceux qui se donnent faussement pour de vrais médiums ; ils le sont même beaucoup plus que les vrais médiums qui, pour produire plus d'effets et surpasser leurs concurrents, ajoutent le subterfuge à la réalité. Il est vrai que la franchise est quelquefois une bonne politique ; se

poser en vulgaires prestidigitateurs, c'est bien usé; mais vouloir prouver que les médiums sont des escamoteurs, en escamotant soi-même, c'est un attrait de nouveauté qu'on peut largement faire payer aux curieux.

Leur adresse, comme nous l'avons dit, ne préjuge donc rien contre la réalité des phénomènes; loin de nuire, elle aura une grande utilité. C'est d'abord une trompette de plus qui appellera l'attention et fera penser au Spiritisme des gens qui n'en avaient point entendu parler; comme dans toutes les critiques, on voudra voir le pour et le contre; or, le résultat de la comparaison n'est pas douteux. Une utilité plus grande encore, c'est de mettre en garde contre la possibilité de la fraude et les subterfuges des faux médiums; en prouvant la possibilité de l'imitation, c'est jouer à ceux-ci un très-mauvais tour et ruiner leur crédit. Si leur adresse pouvait nuire à quelque chose, ce serait à la confiance que l'on accorde, peut-être un peu légèrement, aux prodiges qu'obtiennent si *facilement* certains médiums au delà de l'Atlantique, car il n'est pas dit que M. et madame Girroodd aient le privilége de leurs secrets. S'il nous est un jour donné d'assister à une de leurs séances, nous nous ferons un plaisir d'en rendre compte pour l'instruction de nos lecteurs.

Quand nous disons que tout peut être imité, il faut cependant en excepter les conditions vraiment normales dans lesquelles peuvent se produire les manifestations spirites; d'où l'on peut dire que tout phénomène qui s'écarte de ces conditions doit être tenu pour suspect; or, pour juger sainement d'une chose, il faut l'avoir étudiée. Les manifestations intelligentes elles-mêmes ne sont pas à l'abri de la jonglerie; mais il en est qui, par leur nature et les circonstances dans lesquelles elles s'obtiennent, défient l'habileté d'imitation la plus consommée, telles que, par exemple, l'évocation de personnes mortes, révélant avec vérité des particularités de leur existence inconnues du médium et des assistants et, mieux encore, ces dissertations de plusieurs pages, écrites d'un seul jet, sans ratures, avec rapidité, éloquence, correction, profondeur, science et sublimité de pensées, sur des sujets donnés, en dehors des connaissances et de la capacité du médium, et que celui-ci même ne comprend pas. Pour exécuter de tels tours de force, il faudrait être un génie universel; or, les génies universels sont rares, et d'ailleurs ne se donnent pas en spectacle; c'est pourtant ce qui se fait tous les jours, non par *un individu privilégié*, mais par des milliers d'individus de tout âge, de tout sexe, de tout rang et de tout degré d'instruction, dont l'honorabilité et le désintéressement absolu sont la meilleure garantie de sincérité, car le charlatanisme ne donne rien

pour rien. Si M. et madame Girroodd voulaient accepter une lutte, c'est sur ce terrain que nous les appellerions, leur abandonnant volontiers celui des manifestations physiques.

Nota. — Une personne qui se dit bien informée nous assure que *Eddwards Girroodd* doit se traduire par *Edouard Girod*, et *Kingstown, lac Ontario, Haut-Canada*, par *Saint-Flour, Cantal.*

Souscription au profit des ouvriers lyonnais.

La Société Spirite de Paris ne pouvait oublier ses frères de Lyon dans leur détresse; dès le mois de novembre elle s'est empressée de souscrire pour 260 francs à une loterie de bienfaisance organisée par plusieurs groupes de cette ville. Mais le Spiritisme n'est pas exclusif; pour lui tous les hommes sont frères et se doivent un mutuel appui, sans acception de croyance. Voulant donc donner son obole à l'œuvre commune, elle a ouvert au siége de la Société, 59, rue et passage Sainte-Anne, une souscription dont le produit sera versé à la caisse de la souscription générale du journal *le Siècle.*

Une lettre de Lyon, adressée à M. Allan Kardec, lui apprend qu'un Spirite anonyme vient d'envoyer directement, à cet effet, une somme de 500 francs. Que ce généreux bienfaiteur, dont nous respecterons l'incognito, reçoive ici les remercîments de tous les membres de la Société.

Un Esprit qui se fait connaître sous le nom caractéristique et gracieux de *Carita*, et dont la mission paraît être d'appeler la bienfaisance au secours du malheur, a bien voulu dicter à ce sujet l'épître suivante qui nous a été envoyée de Lyon, et que nos lecteurs placeront sans doute, comme nous, au nombre des plus charmantes productions d'outre-tombe. Puisse-t-elle éveiller la sympathie de tous les Spirites pour leurs frères souffrants! Toutes les communications de *Carita* sont empreintes du même cachet de bonté et de simplicité. Évoquée à la Société de Paris, elle a dit avoir été sainte Irène, impératrice.

AUX SPIRITES PARISIENS QUI ONT ENVOYÉ 500 FRANCS POUR LES PAUVRES DE LYON, MERCI!

« Merci! à vous dont le cœur généreux a su comprendre notre appel, et qui êtes venus en aide à vos frères malheureux. Merci! car votre offrande va cicatriser bien des blessures, engourdir bien des douleurs. Merci! puisque vous avez su deviner qu'avec ce fruit d'or que vous avez envoyé on va pouvoir apaiser momentanément la faim, et réchauffer bien des foyers éteints depuis longtemps.

« Merci ! surtout pour la délicate attention que vous avez eue de déguiser votre bonne action sous le manteau de l'anonyme; mais si vous avez caché cette généreuse pensée d'être utiles à vos semblables, comme la violette se cache sous la feuillée, il y a un juge, un maître pour lequel votre cœur n'a pas de secret, et qui sait d'où est partie cette bienfaisante rosée qui est venue rafraîchir plus d'un front brûlant, et chasser la misère si redoutée des pauvres mères de famille. Dieu, qui voit tout, connaît le secret de l'anonyme, et se chargera de récompenser ceux qui ont eu l'inspiration de secourir les pauvres victimes de circonstances indépendantes de leur volonté. Dieu, mes amis, aime cet encens de vos cœurs qui, sachant compatir aux douleurs d'autrui, sait aussi comment on pratique la charité; il apprécie surtout ce dévouement, cette abnégation qui recule devant un remercîment pompeux et préfère abriter sa modestie sous de simples initiales; mais il a attaché à toutes les bénédictions que votre secours va faire naître, le nom du bienfaiteur, car, vous le savez tous, ces transports de joie éprouvés par les cœurs secourus montent vers Dieu, et comme il voit que ces effluves, parties de la reconnaissance, sont le résultat de vos bienfaits, il porte au grand-livre de l'esprit généreux qui les a fait naître la récompense qui lui en revient.

« S'il vous était donné d'entendre ces douces émotions, ces timides marques de sympathie que laissent échapper ces malheureux à la vue d'une minime pièce d'argent, manne céleste tombée du ciel dans leur pauvre réduit; s'il vous était donné d'assister à ces cris enfantins du pauvre petit être qui comprend que le pain est assuré pour quelques jours, vous seriez bien heureux et vous diriez : La charité est douce et vaut bien qu'on la pratique. C'est que, voyez-vous, il faut peu de chose pour changer les larmes en gaieté, surtout chez le travailleur qui n'est pas habitué à voir le bonheur le visiter souvent; si cette pauvre fourmi qui ramasse miette à miette le pain du jour trouve sur son chemin un pain tout entier au moment où elle désespérait de pouvoir donner à sa famille la nourriture quotidienne, alors cette fortune inespérée lui paraît si incompréhensible que, ne trouvant pas d'expression pour dire son bonheur, elle laisse échapper quelques mots sans suite auxquels succèdent des larmes d'attendrissement. Secourez donc les pauvres, mes amis, ces ouvriers qui n'ont pour espérance dernière que la mort à l'hôpital ou la mendicité au coin d'une rue. Secourez-les autant que vous le pourrez, afin que lorsque Dieu vous réunira, et que suivant la longue avenue qui conduit à l'immense portail sur le frontispice duquel il a gravé ces mots : *Amour et Charité*, Dieu, rassemblant les bien-

faiteurs et les obligés, vous dise à tous : Vous avez su donner, vous avez été heureux de recevoir; allez, c'est bien, entrez; que la charité qui vous a guidés vous introduise dans ce monde radieux que je réserve à ceux qui ont eu pour devise : « Aimons-nous les uns les autres. »

« CARITA. »

Remarque. — A qui fera-t-on croire que c'est le démon qui a dicté de telles paroles? En tout cas, si c'est le démon qui pousse à la charité, on ne risque toujours rien de la faire.

Enseignements et dissertations spirites.

La Foi, l'Espérance et la Charité.

(Bordeaux. Médium, madame Cazemajoux.)

La Foi.

Je suis la sœur aînée de l'Espérance et de la Charité, je me nomme la Foi.

Je suis grande et forte; celui qui me possède ne craint ni le fer ni le feu : il est à l'épreuve de toutes les souffrances physiques et morales. Je rayonne sur vous avec un flambeau dont les jets étincelants se reflètent au fond de vos cœurs, et je vous communique la force et la vie. On dit, parmi vous, que je soulève les montagnes, et moi je vous dis : Je viens soulever le monde, car le Spiritisme est le levier qui doit m'aider. Ralliez-vous donc à moi, je viens vous y convier : je suis la Foi.

Je suis la Foi! j'habite, avec l'Espérance, la Charité et l'Amour, le monde des purs Esprits; j'ai souvent quitté les régions éthérées, et suis venue sur la terre pour vous régénérer, en vous donnant la vie de l'esprit; mais, à part les martyrs des premiers temps du christianisme et quelques fervents sacrifices de loin en loin au progrès de la science, des lettres, de l'industrie et de la liberté, je n'ai trouvé parmi les hommes qu'indifférence et froideur, et j'ai repris tristement mon vol vers les cieux; vous me croyiez au milieu de vous, mais vous vous trompiez, car la Foi sans les œuvres est un semblant de Foi; la véritable Foi, c'est la vie et l'action.

Avant la révélation du Spiritisme, la vie était stérile; c'était un arbre desséché par les éclats de la foudre qui ne produisait aucun fruit. On me reconnaît à mes actes : j'illumine les intelligences, je réchauffe et je fortifie les cœurs; je chasse loin de vous les influences trompeuses et vous conduis à Dieu par la perfection de l'esprit et du cœur. Venez vous ranger sous mon drapeau, je suis puissante et forte : je suis la Foi.

Je suis la Foi, et mon règne commence parmi les hommes; règne pacifique qui va les rendre heureux pour le temps présent et pour l'éternité. L'aurore de mon avénement parmi vous est pure et sereine; son soleil sera resplendissant, et son couchant viendra doucement bercer l'humanité dans les bras des félicités éternelles. Spiritisme! verse sur les hommes ton baptême régénérateur; je leur fais un appel suprême : je suis la Foi.

GEORGES,
Evêque de Périgueux.

L'Espérance.

Je me nomme l'Espérance; je vous souris à votre entrée dans la vie; je vous y suis pas à pas, et ne vous quitte que dans les mondes où se réalisent pour vous les promesses de bonheur que vous entendez sans cesse murmurer à vos oreilles. Je suis votre fidèle amie; ne repoussez pas mes inspirations : je suis l'Espérance.

C'est moi qui chante par la voie du rossignol et qui jette aux échos des forêts ces notes plaintives et cadencées qui vous font rêver des cieux; c'est moi qui inspire à l'hirondelle le désir de réchauffer ses amours à l'abri de vos demeures; je joue dans la brise légère qui caresse vos cheveux; je répands à vos pieds les parfums suaves des fleurs de vos parterres, et c'est à peine si vous donnez une pensée à cette amie qui vous est si dévouée! Ne la repoussez pas : c'est l'Espérance.

Je prends toutes les formes pour me rapprocher de vous: je suis l'étoile qui brille dans l'azur, le chaud rayon de soleil qui vous vivifie; je berce vos nuits de songes riants; je chasse loin de vous le noir souci et les sombres pensées; je guide vos pas vers le sentier de la vertu; je vous accompagne dans vos visites aux pauvres, aux affligés, aux mourants, et vous inspire les paroles affectueuses qui consolent; ne me repoussez pas : je suis l'Espérance.

Je suis l'Espérance! c'est moi qui, dans l'hiver, fais croître sur l'é-

corce des chênes la mousse épaisse dont les petits oiseaux construiseut leur nid ; c'est moi qui, au printemps, couronne le pommier et l'amandier de leurs fleurs blanches et roses, et les répands sur la terre comme une jonchée céleste qui fait aspirer aux mondes heureux ; je suis surtout avec vous quand vous êtes pauvres et souffrants ; ma voix résonne sans cesse à vos oreilles ; ne me repoussez pas : je suis l'Espérance.

Ne me repoussez pas, car l'ange du désespoir me fait une guerre acharnée et s'épuise en vains efforts pour me remplacer près de vous ; je ne suis pas toujours la plus forte, et, quand il parvient à m'éloigner, il vous enveloppe de ses ailes funèbres, détourne vos pensées de Dieu et vous conduit au suicide ; unissez-vous à moi pour éloigner sa funeste influence et laissez-vous bercer doucement dans mes bras, car je suis l'Espérance.

Félicia,
Fille du médium.

—

La Charité.

Je suis la Charité ; oui, la vraie Charité ; je ne ressemble en rien à la charité dont vous suivez les pratiques. Celle qui a usurpé mon nom parmi vous est fantasque, capricieuse, exclusive, orgueilleuse, et je viens vous prémunir contre les défauts qui ternissent, aux yeux de Dieu, le mérite et l'éclat de ses bonnes actions. Soyez dociles aux leçons que l'Esprit de vérité vous fait donner par ma voix ; suivez-moi, mes fidèles : je suis la Charité.

Suivez-moi ; je connais toutes les infortunes, toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les afflictions qui assiégent l'humanité. Je suis la mère des orphelins, la fille des vieillards, la protectrice et le soutien des veuves ; je panse les plaies infectes ; je soigne toutes les maladies ; je donne des vêtements, du pain et un abri à ceux qui n'en ont pas ; je monte dans les plus misérables greniers, dans l'humble mansarde ; je frappe à la porte des riches et des puissants, car, partout où vit une créature humaine, il y a sous le masque du bonheur d'amères et cuisantes douleurs. Oh ! que ma tâche est grande ! je ne puis suffire à la remplir si vous ne venez pas à mon aide ; venez à moi : je suis la Charité.

Je n'ai de préférence pour personne ; je ne dis jamais à ceux qui ont besoin de moi : « J'ai mes pauvres, adressez-vous ailleurs. » Oh ! fausse charité, que tu fais de mal ! Amis, nous nous devons à tous ; croyez-moi,

ne refusez votre assistance à personne ; secourez-vous les uns les autres avec assez de désintéressement pour n'exiger aucune reconnaissance de la part de ceux que vous aurez secourus. La paix du cœur et de la conscience est la douce récompense de mes œuvres : je suis la vraie Charité.

Nul ne connaît sur la terre le nombre et la nature de mes bienfaits ; la fausse charité seule blesse et humilie celui qu'elle soulage. Gardez-vous de ce funeste écart ; les actions de ce genre n'ont aucun mérite auprès de Dieu et attirent sur vous sa colère. Lui seul doit savoir et connaître les élans généreux de vos cœurs, quand vous vous faites les dispensateurs de ses bienfaits. Gardez-vous donc, amis, de donner de la publicité à la pratique de l'assistance mutuelle ; ne lui donnez plus le nom d'aumône ; croyez en moi : Je suis la Charité.

J'ai tant d'infortunes à soulager que j'ai souvent les mamelles et les mains vides ; je viens vous dire que j'espère en vous. Le Spiritisme a pour devise : Amour et Charité, et tous les vrais Spirites voudront, à l'avenir, se conformer à ce sublime précepte prêché par le Christ, il y a dix-huit siècles. Suivez-moi donc, frères, je vous conduirai dans le royaume de Dieu, notre père. Je suis la Charité.

ADOLPHE,
Evêque d'Alger.

Instruction donnée par nos guides au sujet des trois communications ci-dessus.

Mes chers amis, vous avez dû croire que c'était l'un de nous qui vous avait donné ces enseignements sur la foi, l'espérance et la charité, et vous avez eu raison.

Heureux de voir des Esprits très supérieurs vous donner si souvent les conseils qui doivent vous guider dans vos travaux spirituels, nous n'en éprouvons pas moins une joie douce et pure quand nous venons vous aider à la tâche de votre apostolat spirite.

Vous pouvez donc attribuer à l'Esprit de *M. Georges* la communication de la Foi ; celle de l'Espérance, à *Félicia* : vous y retrouvez le style poétique qu'elle avait pendant sa vie ; et celle de la Charité à *M. Dupuch*, évêque d'Alger, qui a été, sur la terre, un de ses fervents apôtres.

Nous avons encore à vous faire traiter la charité à un autre point de vue ; nous le ferons dans quelques jours.

VOS GUIDES.

Oubli des injures.

(Société spirite de Paris. — Médium, madame Costel.)

Ma fille, l'oubli des injures est la perfection de l'âme, comme le pardon des blessures faites à la vanité est la perfection de l'esprit. Il a été plus facile à Jésus de pardonner les outrages de sa Passion qu'il n'est facile au dernier d'entre vous de pardonner une légère raillerie. La grande âme du Sauveur, habituée à la douceur, ne concevait ni l'amertume ni la vengeance; les nôtres, atteintes par ce qui est petit, oublient ce qui est grand. Chaque jour les hommes implorent le pardon de Dieu qui descend sur eux comme une bienfaisante rosée; mais leurs cœurs oublient ce mot sans cesse répété dans la prière. Je vous le dis, en vérité, le fiel intérieur corrompt l'âme; il est la pierre pesante qui la fixe au sol et retient son élévation. Lorsque vous êtes blâmés, rentrez en vous-mêmes; examinez votre péché intérieur : celui que le monde ignore; mesurez sa profondeur, et guérissez votre vanité par la connaissance de votre misère. Si, plus grave, l'offense atteint le cœur, plaignez le malheureux qui l'a commise, comme vous plaindriez le blessé dont la plaie ouverte laisse couler le sang: la pitié est due à celui qui anéantit son être futur. Jésus, au jardin des Oliviers, connut la douleur humaine, mais il ignora toujours les âpretés de l'orgueil et les petitesses de la vanité; il fut incarné pour montrer aux hommes le type de la beauté morale qui devait leur servir de modèle : ne vous en écartez jamais. Pétrissez vos âmes comme de la cire molle, et faites que votre argile transformée devienne un marbre impérissable que Dieu, le grand sculpteur, puisse signer.

LAZARE.

Sur les Instincts.

(Société spirite de Paris. — Médium, madame Costel.)

Je t'enseignerai la vraie connaissance du bien et du mal que l'esprit confond si souvent. Le mal est la révolte des instincts contre la conscience, ce tact intérieur et délicat qui est le toucher moral. Quelles sont les limites qui le séparent du bien qu'il côtoie partout? Le mal n'est pas complexe : il est un, et il émane de l'être primitif qui veut la satisfaction de l'instinct aux dépens du devoir. L'instinct, primitivement destiné à développer chez l'*homme animal* le soin de sa conservation et de son bien-être, est la seule origine du mal; car, persistant plus violent et plus âpre dans certaines natures, il les pousse à s'emparer de ce qu'elles désirent ou à concentrer ce qu'elles possèdent. L'instinct, que les animaux suivent aveuglément, et qui est leur vertu même, doit

sans cesse être combattu par l'homme qui veut s'élever et remplacer le grossier outil du besoin par les armes finement ciselées de l'intelligence. Mais, penses-tu, l'instinct n'est pas toujours mauvais, et souvent l'humanité lui doit de sublimes inspirations, par exemple, dans la maternité et dans certains actes de dévouement où il remplace sûrement et promptement la réflexion. Ma fille, ton objection est précisément la cause de l'erreur dans laquelle tombent les hommes prompts à méconnaître la vérité toujours absolue dans ses conséquences. Quels que puissent être les bons résultats d'une cause mauvaise, les exemples ne doivent jamais faire conclure contre les prémisses établies par la raison. L'instinct est mauvais, parce qu'il est purement humain et que l'humanité ne doit songer qu'à se dépouiller elle-même, à quitter la chair pour s'élever à l'esprit; et si le mal côtoie le bien, c'est parce que son principe a souvent des résultats opposés à lui-même qui le font méconnaître par l'homme léger et emporté par la sensation. Rien de vraiment bien ne peut émaner de l'instinct : un sublime élan n'est pas plus le dévouement qu'une inspiration isolée n'est le génie. Le vrai progrès de l'humanité est sa lutte et son triomphe contre l'essence même de son être. Jésus a été envoyé sur la terre pour le prouver humainement. Il a mis à découvert la vérité, belle source enfouie dans le sable de l'ignorance. Ne troublez plus la limpidité du divin breuvage par les composés de l'erreur. Et, croyez-le, les hommes qui ne sont bons et dévoués qu'instinctivement le sont mal; car ils subissent une aveugle domination qui peut tout à coup les précipiter dans l'abîme. LAZARE.

Remarque. — Malgré tout notre respect pour l'esprit de Lazare qui nous a si souvent donné de belles et bonnes choses, nous nous permettrons de n'être pas de son avis sur ces dernières propositions. On peut dire qu'il y a deux sortes d'instincts : l'instinct animal et l'instinct moral. Le premier, comme le dit très bien Lazare, est organique; il est donné aux êtres vivants pour leur conservation et celle de leur progéniture; il est aveugle, et presque inconscient, parce que la Providence a voulu donner un contre-poids à leur indifférence et à leur négligence. Il n'en est pas de même de l'instinct moral qui est le privilége de l'homme; on peut le définir ainsi : *Propension innée à faire le bien ou le mal;* or cette propension tient à l'état d'avancement plus ou moins grand de l'Esprit. L'homme dont l'Esprit est déjà épuré fait le bien sans préméditation et comme une chose toute naturelle, c'est pourquoi il s'étonne d'en être loué. Il n'est donc pas juste de dire que « les hommes qui ne sont bons et dévoués qu'instinctivement le sont mal, et subissent une aveugle domination qui peut tout à coup les précipiter dans l'abîme. » Ceux qui sont bons et dévoués instinctivement dénotent un progrès accompli; chez ceux qui le sont avec intention, le

progrès est en train de s'accomplir, c'est pourquoi il y a travail, lutte entre deux sentiments ; chez le premier, la difficulté est vaincue ; chez le second, il faut la vaincre ; le premier est comme l'homme qui sait lire et qui lit sans peine, et presque sans s'en douter ; le second est comme celui qui épelle. L'un, pour être arrivé plus tôt, a-t-il donc moins de mérite que l'autre ?

Méditations philosophiques et religieuses

Dictées par l'esprit de Lamennais.

(Société Spirite de Paris, méd. M. A. Didier.)

La Croix.

Au milieu des révolutions humaines, au milieu de tous les troubles, de tous les déchaînements de la pensée, s'élève une croix haute et simple, et cette croix est fixée sur un autel de pierre. Un jeune enfant, sculpté dans la pierre, tient dans ses deux petites mains une banderole sur laquelle on lit ce mot : *Simplicitas*. Philanthropes, philosophes, déistes, poëtes, venez lire et contempler ce mot : c'est tout l'Évangile, toute l'explication du christianisme. Philanthropes, n'inventez pas la philanthropie : il n'y a que la charité ; philosophes, n'inventez pas une sagesse, il n'y en a qu'une ; déistes, n'inventez pas un Dieu, il n'y en a qu'un ; poëtes, ne troublez pas le cœur de l'homme. Philanthropes, vous voulez briser les chaînes matérielles qui retiennent l'humanité captive ; philosophes, vous élevez des Panthéons ; poëtes, vous idéalisez le fanatisme ; arrière ! vous êtes de ce monde, et le Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Oh ! vous êtes trop de ce monde de boue pour comprendre ces sublimes paroles ; et si quelque juge assez puissant pouvait vous dire : « Êtes-vous les fils de Dieu ? » votre volonté mourrait au fond de votre gorge, et vous ne pourriez répondre comme Christ en face de l'humanité : « Vous l'avez dit. » — « Vous êtes tous des dieux, a dit le Christ, quand la langue de feu descend sur vos têtes et pénètre votre cœur ; vous êtes tous des dieux quand vous parcourez la terre au nom de la charité ; mais vous êtes les fils du monde quand vous contemplez les peines présentes de l'humanité et que vous ne songez pas à son avenir divin. Homme ! que ce soit ton cœur qui lise ce mot et non tes yeux de chair ; Christ n'a pas élevé de Panthéon : il a élevé une croix.

Bienheureux les pauvres d'esprit.

Les différentes actions méritoires de l'Esprit après la mort sont surtout celles du cœur, plus que celles de l'intelligence. Bienheureux les pauvres d'esprit ne veut pas dire uniquement bienheureux les imbéciles, mais bienheureux aussi ceux qui, comblés des dons de l'intelligence, n'en font point usage pour le mal, car c'est une arme bien puis-

sante pour entraîner les masses. Cependant, comme disait Gérard de Nerval dernièrement (1), l'intelligence méconnue sur terre sera un très grand mérite devant Dieu. En effet, l'homme puissant en intelligence, et luttant contre toutes les circonstances malheureuses qui viennent l'assaillir, doit se réjouir de ces paroles : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers ; » ce qui ne doit pas s'entendre dans l'ordre uniquement matériel, mais aussi pour les manifestations de l'esprit et les œuvres de l'intelligence humaine. Les qualités du cœur sont méritoires, parce que les circonstances qui peuvent les empêcher sont bien petites, bien rares, bien futiles. La charité doit briller partout, malgré tout, pour tous, comme le soleil est pour tout le monde. L'homme peut empêcher l'intelligence de son prochain de se manifester, mais il ne peut rien sur le cœur. Les luttes contre l'adversité, les angoisses de la douleur, peuvent paralyser les élans du génie, mais elles ne peuvent arrêter ceux de la charité.

L'Esclavage.

L'esclavage ! Quand on prononce ce nom, le cœur a froid, parce qu'il voit devant lui l'égoïsme et l'orgueil. Un prêtre, lorsqu'il vous parle de l'esclavage, entend cet esclavage de l'âme qui abaisse l'esprit de l'homme et lui fait oublier sa conscience, c'est-à-dire sa liberté. Oh ! oui, cet esclavage de l'âme est horrible, et excite chaque jour l'éloquence de plus d'un prédicateur ; mais l'esclavage de l'ilote, l'esclavage du nègre, que devient-il à ses yeux ? Devant cette question le prêtre montre la croix et dit : « Espérez. » C'est, en effet, pour ces malheureux la consolation à offrir, et elle leur dit : « Quand votre corps sera déchiré sous le fouet, et que vous mourrez à la peine, ne songez plus à la terre ; songez au ciel. »

Ici nous touchons à une de ces questions graves et terribles qui bouleversent l'âme humaine et la jettent dans l'incertitude. Le nègre est-il à la hauteur des peuples de l'Europe, et la prudence humaine ou plutôt la justice humaine doit-elle leur montrer l'émancipation comme le plus sûr moyen d'arriver au progrès de la civilisation ? Les philanthropes, à cette question, montrent l'Évangile et disent : Jésus a-t-il parlé d'esclaves ? Non ; mais Jésus a parlé de résignation et a dit cette parole sublime : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » John Brown, quand je contemple votre cadavre au gibet, je me sens saisi d'une pitié profonde et d'une admiration enthousiaste ; mais la raison, cette brutale raison qui nous ramène sans cesse au pourquoi, nous fait dire en nous-mêmes : « Qu'auriez-vous fait après la victoire ? »

ALLAN KARDEC.

(1) Allusion à une communication de Gérard de Nerval.

Paris. — Typ. de Cosson et Cᵉ, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 3. MARS 1862.

A nos correspondants.

Paris, 1er mars 1862.

Messieurs,

Vous connaissez le proverbe : A l'impossible nul n'est tenu; c'est le bénéfice de ce principe que je viens réclamer auprès de vous. Depuis six mois, avec la meilleure volonté du monde, il m'a été matériellement impossible de mettre à jour ma correspondance, qui s'accumule au delà de toutes prévisions. Je suis donc dans la position d'un débiteur qui demande des arrangements avec ses créanciers, sous peine de déposer son bilan. A mesure que quelques dettes sont payées, de nouvelles obligations arrivent plus nombreuses, si bien que l'arriéré croît sans cesse au lieu de décroître, et que je me trouve en ce moment en présence d'un passif de plus de deux cents lettres; or, la moyenne étant d'environ dix par jour, je ne verrais aucun moyen de me libérer, si je n'obtenais de votre part un sursis illimité.

Loin de moi de me plaindre du nombre de lettres que je reçois, car c'est une preuve irrécusable de l'extension de la doctrine, et la plupart expriment des sentiments dont je ne puis qu'être profondément touché, et qui en font pour moi des archives d'un prix inestimable. Beaucoup, d'ailleurs, renferment d'utiles renseignements qui ne sont jamais perdus, et qui sont tôt ou tard utilisés, suivant les circonstances ,parce qu'ils sont immédiatement classés selon leur spécialité.

La correspondance seule suffirait donc et au delà pour absorber tous mes instants, et cependant elle constitue à peine le quart des occupations nécessitées par la tâche que j'ai entreprise, tâche dont j'étais loin de prévoir le développement au début de ma carrière spirite. Aussi

plusieurs publications très importantes se trouvent-elles arrêtées faute du temps nécessaire pour y travailler, et je viens de recevoir de mes guides spirituels l'invitation *pressante* de m'en occuper sans retard et *toute affaire cessante* pour des causes urgentes. Force m'est donc, à moins de faillir à l'accomplissement de l'œuvre si heureusement commencée, d'opérer une sorte de liquidation épistolaire pour le passé, et de me borner, pour l'avenir, aux réponses strictement nécessaires, en priant collectivement mes honorables correspondants d'agréer l'expression de ma vive et sincère gratitude pour les témoignages de sympathie qu'ils veulent bien me donner.

Parmi les lettres qui me sont adressées, beaucoup contiennent des demandes d'évocations, ou de contrôles d'évocations faites ailleurs; on demande souvent aussi des renseignements sur l'aptitude à la médiumnité, ou sur des choses d'intérêts matériels. Je rappellerai ici ce que j'ai dit ailleurs sur la difficulté, et même les inconvénients de ces sortes d'évocations faites en l'absence des personnes intéressées, seules aptes à en vérifier l'exactitude et à faire les questions nécessaires, à quoi il faut ajouter que les Esprits se communiquent plus facilement et plus volontiers à ceux qu'ils affectionnent qu'à des étrangers qui leur sont indifférents. C'est pourquoi, à part toute considération relative à mes occupations, je ne puis accéder aux demandes de cette nature que dans des circonstances très exceptionnelles, et, dans tous les cas, jamais pour ce qui concerne les intérêts matériels. On s'épargnerait souvent la peine d'une multitude de demandes si l'on avait lu attentivement les instructions contenues à ce sujet dans le *Livre des Médiums*, chap. 26.

D'un autre côté, les évocations personnelles ne peuvent être faites dans les séances de la Société que lorsqu'elles offrent un sujet d'étude instructif et d'un intérêt général; hors cela, elles ne peuvent avoir lieu que dans des séances spéciales; or, pour satisfaire à toutes les demandes, une séance de deux heures par jour ne suffirait pas. Il faut en outre considérer que tous les médiums, *sans exception*, qui nous donnent leur concours, le font par *pure obligeance*, n'en admettant pas à d'autres conditions, et, comme ils ont leurs propres affaires, ils ne sont pas toujours disponibles, quelle que soit leur bonne volonté. Je conçois tout l'intérêt que chacun attache aux questions qui le concernent, et je serais heureux de pouvoir y répondre; mais si l'on considère que ma position me met en rapport avec des milliers de personnes, on comprendra l'impossibilité où je suis de le faire. Il faut se figurer que certaines évocations n'exigent pas moins de cinq ou six heures de travail, tant pour les faire que pour les transcrire et les mettre au net, et que

toutes celles qui m'ont été demandées rempliraient deux volumes comme celui *des Esprits*. Au reste, les médiums se multiplient chaque jour, et il est bien rare de n'en pas trouver dans sa famille ou parmi ses connaissances, si on ne l'est pas soi-même, ce qui est toujours préférable pour les choses intimes; il ne s'agit que d'essayer dans de bonnes conditions dont la première est de se bien pénétrer, avant toute tentative, des instructions sur la pratique du Spiritisme, si l'on veut s'épargner les déceptions.

A mesure que la doctrine grandit, mes relations se multiplient, et les devoirs de ma position augmentent, ce qui m'oblige à négliger un peu les détails pour les intérêts généraux, parce que le temps et les forces de l'homme ont des limites, et j'avoue que les miennes, depuis quelque temps, me font souvent défaut, ne pouvant prendre un repos qui me serait quelquefois d'autant plus nécessaire que je suis seul pour vaquer à tout.

Agréez, je vous prie, messieurs, la nouvelle assurance de mon affectueux dévouement.

ALLAN KARDEC.

Les Esprits et le blason.

Parmi les arguments que certaines personnes opposent à la doctrine de la réincarnation, il en est un que nous devons examiner, parce que, au premier aspect, il paraît assez spécieux. On dit qu'elle tendrait à rompre les liens de famille en les multipliant; tel qui concentrait ses affections sur son père devrait les partager entre autant de pères qu'il aurait eu d'incarnations; comment alors, une fois dans le monde des Esprits, se reconnaître au milieu de cette progéniture? D'un autre côté, que devient la filiation des ancêtres, si celui qui croit descendre en ligne droite de Hugues Capet ou de Godefroy de Bouillon a vécu plusieurs fois? si, après avoir été grand seigneur, il peut devenir roturier? Voilà donc toute une lignée bouleversée!

A cela nous répondons d'abord que de deux choses l'une, ou cela est ou cela n'est pas; si cela est, toutes les récriminations personnelles n'empêcheront pas que cela soit, car Dieu, pour régler l'ordre des choses, ne prend pas l'avis de tel ou tel, autrement chacun voudrait que le monde fût gouverné à sa guise. Quant à la multiplicité des liens de famille, nous dirons que certains pères n'ont qu'un enfant, tandis

que d'autres en ont douze et plus; a-t-on songé à accuser Dieu de les obliger à diviser leur affection en plusieurs parts? Et ces enfants, qui a leur tour ont des enfants, tout cela ne forme-t-il pas une famille nombreuse, dont l'aïeul ou le bisaïeul se glorifie au lieu de s'en plaindre? Vous qui faites remonter votre généalogie à cinq ou six siècles, ne devrez-vous pas, une fois dans le monde des Esprits, partager votre affection entre tous vos ascendants? Si vous vous attribuez une douzaine d'aïeux, eh bien! vous en aurez le double ou le triple, voilà tout. Vous avez donc de vos sentiments affectueux une bien pauvre idée, puisque vous craignez qu'ils ne puissent suffire à aimer plusieurs personnes! Mais, tranquillisez-vous; je vais vous prouver qu'avec la réincarnation votre affection sera moins divisée que si elle n'existait pas. En effet, supposons que, dans votre généalogie, vous comptiez cinquante aïeux, tant ascendants directs que collatéraux, ce qui est peu si vous la faites remonter aux croisades; par la réincarnation, il se peut que quelques-uns d'entre eux soient venus plusieurs fois, et qu'ainsi, au lieu de cinquante Esprits que vous comptiez sur la terre, vous n'en trouviez que la moitié dans l'autre monde.

Passons à la question de filiation. Avec votre système vous arrivez à un résultat tout autre que celui que vous espérez. S'il n'y a pas préexistence, antériorité de l'âme, l'âme n'a pas encore vécu; donc la vôtre a été CRÉÉE en même temps que votre corps; dans cet état de chose, elle n'a *aucun* rapport avec *aucun* de vos ancêtres. Supposons que vous descendiez en ligne directe de Charlemagne, qu'y a-t-il de commun entre vous et lui? Que vous a-t-il transmis intellectuellement et moralement? Rien, absolument rien. Par quoi tenez-vous à lui? Par une série de corps qui tous sont pourris, détruits et dispersés; ne voilà certes pas de quoi en être bien fier. Avec la préexistence de l'âme, au contraire, vous pouvez avoir eu avec vos ancêtres des rapports réels et sérieux, et plus flatteurs pour l'amour-propre. Donc, sans la réincarnation, il n'y a qu'une parenté corporelle par une transmission de molécules organiques de la même nature que celle des chevaux pur sang; avec la réincarnation, il y a une parenté spirituelle; quelle est celle des deux qui vaut le mieux?

Vous objecterez sans doute qu'avec la réincarnation un Esprit étranger peut s'être glissé dans votre lignée, et qu'au lieu de n'y compter que des gentilshommes, il peut s'y trouver un savetier. C'est parfaitement vrai; mais à cela je n'y puis rien. Saint Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur; ne serait-il pas d'assez bonne maison pour qu'on eût à rougir de l'avoir dans sa famille?

Et puis, parmi ces ancêtres aux noms retentissants, tous ont-ils eu une conduite bien édifiante, seule chose, à notre avis, dont on pourrait jusqu'à un certain point être honoré, quoique leur mérite ne fasse rien au nôtre? Qu'on scrute la vie privée de ces paladins, de ces hauts-barons qui détroussaient les passants sans scrupule, et qui, de nos jours, seraient tout simplement traduits en cour d'assises pour leurs hauts faits; de certains grands seigneurs pour qui la vie d'un vilain ne valait pas celle d'une pièce de gibier, puisqu'ils faisaient pendre un homme pour un lapin. Tout cela était peccadille, et ne ternit pas un blason; mais se mésallier, introduire un sang roturier dans la famille, était un crime impardonnable! Hélas! on a beau faire, quand l'heure du départ sonne, et elle sonne pour le grand comme pour le petit, il n'en faut pas moins laisser sur la terre ses habits brodés, et les parchemins ne servent à rien devant le juge suprême qui prononce cette sentence terrible : *Quiconque s'élève sera abaissé!* S'il suffisait de descendre de quelque grand homme pour avoir sa place marquée d'avance au ciel, on l'achèterait à bon marché, puisque ce serait avec le mérite d'autrui. La réincarnation donne une noblesse plus méritante, la seule qui soit acceptée par Dieu, c'est d'avoir animé *soi-même* une série d'hommes de bien. Heureux celui qui pourra déposer aux pieds de l'Éternel le tribut des services qu'il aura rendus à l'humanité dans chacune de ses existences; car la somme de ses mérites sera proportionnée au nombre de ses existences; mais à celui qui ne pourra que se prévaloir de l'illustration de ses aïeux, Dieu dira : Pourquoi ne vous êtes-vous pas illustré vous-même?

Un autre système pourrait en apparence concilier les exigences de l'amour-propre avec le principe de la non-réincarnation: c'est celui par lequel le père ne transmettrait pas à son fils le corps seul, mais aussi une portion de son âme; de telle sorte que si vous descendez de Charlemagne, votre âme pourrait avoir sa souche dans la sienne. Très bien; mais voyons à quelle conséquence nous arrivons. L'âme de Charlemagne, en vertu de ce système, aurait sa souche dans celle de son père, et ainsi, de proche en proche, jusqu'à Adam. Si l'âme d'Adam est la souche de toutes celles du genre humain, dont chacune transmet à son successeur quelques portions d'elle-même, les âmes actuelles seraient le produit d'un fractionnement qui dépasserait toutes les subdivisions homœopathiques. Il en résulterait que l'âme du père commun devait être plus complète, plus entière que celle de ses descendants; il en résulterait encore que Dieu n'aurait créé qu'une seule âme se subdivisant à l'infini, et qu'ainsi chacun de nous ne serait pas une créature

directe de Dieu. Ce système laisserait d'ailleurs un immense problème à résoudre : celui des aptitudes spéciales. Si le père transmettait à son fils les principes de son âme, il lui transmettrait nécessairement ses vertus et ses vices, ses talents et ses inepties, comme il lui transmet certaines infirmités congéniales. Comment alors expliquer pourquoi des hommes vertueux ou de génie ont des enfants mauvais sujets ou crétins, et *vice versâ?* Pourquoi une lignée serait-elle mêlée de bons et de mauvais? Dites au contraire que chaque âme est individuelle, qu'elle a son existence propre et indépendante, qu'elle progresse, en vertu de son libre arbitre, par une série d'existences corporelles à chacune desquelles elle acquiert quelque chose de bon, et laisse quelque chose de mal, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la perfection, et tout s'explique, tout s'accorde avec la raison, avec la justice de Dieu, même au profit de l'amour-propre.

M. Salgues (d'Angers), dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, n'est pás partisan de la réincarnation. Dès l'apparition du *Livre des Esprits*, il nous écrivit une longue lettre dans laquelle il combattait cette doctrine par des arguments basés sur son incompatibilité avec les liens de famille. Dans cette lettre, datée du 18 septembre 1857, il nous donne sa généalogie remontant, sans interruption, aux Carlovingiens, et nous demande ce que devient cette glorieuse filiation, avec le mélange des Esprits par la réincarnation. Nous en extrayons le passage suivant :

« Mais à quoi serviraient donc les tableaux généalogiques? J'ai le mien, *complet*, *régulier ;* d'une part, depuis les ancêtres de Charlemagne, et, de l'autre, depuis la fille de l'émir Muza, un des descendants abassides de Mahomet, dixième génération, par son mariage avec Garcie, prince de Navarre, père, avec elle, de Garcie Ximénès, roi de Navarre, et enfin cette généalogie est continuée, au moyen des alliances, par des souverains de presque toutes les cours de l'Europe, jusqu'à l'époque d'Alphonse VI, roi de Castille, puis dans les maisons de Comminges, de Lascaris Vintimille, de Montmorency, de Turenne et enfin des comtes et seigneurs Palhasse de Salgues, en Languedoc; ce qui peut se vérifier dans l'*Art de vérifier les dates*, les Bénédictins de Saint-Maur, dans le *Dictionnaire de la noblesse de France*, dans l'*Armorial*, dans le père Anselme, Noreri, etc. Mais si nous ne tenons pas à nos pères autrement que par la matière charnelle qui a reçu notre Esprit, n'y a-t-il pas partout des lacunes, de très notables solutions de continuité? C'est une voie tracée sur le sable qui se perd en cent endroits. Qu'il nous soit donc permis de croire que si l'Esprit ne se transmet

pas, l'âme est à l'homme ce que l'arome est à la fleur. Or, Swedenborg ne dit-il pas dans les Arcanes qu'il n'y a rien de perdu dans la nature? et que l'arome des fleurs reproduit de nouvelles fleurs dans d'autres régions que celle d'où il est sorti? C'est donc par l'âme, qui n'est point l'Esprit, qu'il existerait une chaîne *peut-être* mi-spirituelle des générations. S'il avait plu à mon Esprit de sauter huit ou dix générations de temps à autre, où reconnaîtrais-je mes aïeux? »

M. Salgues, comme on le voit, ne tient pas à ne procéder que du corps; mais comment concilier les rapports d'Esprit à Esprit avec la non-préexistence de l'âme? S'il y avait entre eux, dans la filiation, des rapports nécessaires, comment le descendant de tant de souverains serait-il aujourd'hui un simple propriétaire angevin? N'est-ce pas, aux yeux du monde, une rétrogradation? Nous ne révoquons point en doute l'authenticité de sa généalogie, et nous l'en félicitons, puisque cela lui fait plaisir, mais nous n'en dirons pas moins que nous l'estimons mieux pour ses vertus personnelles que pour celles de ses aïeux.

L'autorité de Swedenborg est ici fort contestable quand il attribue à l'arome des fleurs leur reproduction; cette huile essentielle, volatile qui donne l'arome, n'a jamais eu la faculté reproductrice, qui réside dans le pollen seul. La comparaison manque donc de justesse; car si l'âme ne fait que déteindre, par son parfum, sur l'âme qui lui succède, elle ne la crée pas; toutefois, elle devrait lui transmettre ses propres qualités, et, dans cette hypothèse, nous ne verrions pas pourquoi le descendant de Charlemagne n'aurait pas rempli le monde de l'éclat de ses actions, tandis que Napoléon ne s'appuierait que sur une âme vulgaire. Qu'on dise que Napoléon descend de Charlemagne, ou mieux encore a été Charlemagne, qu'il est venu au dix-neuvième siècle continuer l'œuvre commencée au huitième, on le comprendrait; mais, avec le principe de l'unité d'existence, rien ne rattache Charlemagne à ses descendants, si ce n'est cet arome transmis de proche en proche sur des âmes *non créées;* et alors comment expliquer pourquoi, parmi ses descendants, il y a eu tant d'hommes nuls et indignes, et pourquoi Napoléon est un plus grand génie que ses aïeux obscurs? Quoi qu'on fasse, sans la réincarnation, on se heurte à chaque pas contre des difficultés insolubles que la préexistence de l'âme seule résout d'une manière à la fois simple, logique et complète, puisqu'elle donne raison de tout.

Une autre question. Il est un fait connu, c'est que les familles s'abâtardissent et dégénèrent quand les alliances ne sortent pas de ligne directe; il en est de même des races humaines aussi bien que des races animales. Pourquoi donc la nécessité des croisements? que devient

alors l'unité de souche? N'y a-t-il pas là mélange d'Esprits, intrusion d'Esprits étrangers à la famille? Nous traiterons un jour cette grave question avec tous les développements qu'elle comporte.

Entretiens d'outre-tombe.

M. Jobard.

Depuis sa mort, M. Jobard s'est plusieurs fois communiqué à la Société, aux séances de laquelle il dit assister presque toujours; avant d'en publier la relation, nous avons préféré attendre d'avoir une série de manifestations formant un ensemble qui permît de les mieux juger. Nous avions l'intention de l'évoquer à la séance du 8 novembre, lorsqu'il a prévenu notre désir en se communiquant spontanément. (Voir la notice nécrologique publiée dans la *Revue spirite* du mois de décembre 1861.)

(Société spirite de Paris, 8 novembre 1861. — Médium, madame Costel.)

Dictée spontanée.

Me voici, moi que vous allez évoquer et qui veux me manifester d'abord à ce médium que j'ai vainement sollicité jusqu'ici.

Je veux d'abord vous raconter mes impressions au moment de la séparation de mon âme : j'ai senti un ébranlement inouï, je me suis rappelé tout à coup ma naissance, ma jeunesse, mon âge mûr; toute ma vie s'est retracée nettement à mon souvenir. Je n'éprouvais qu'un pieux désir de me retrouver dans les régions révélées par notre chère croyance; puis, tout ce tumulte s'est apaisé. J'étais libre et mon corps gisait inerte. Ah! mes chers amis, quelle ivresse de dépouiller la pesanteur du corps! quelle ivresse d'embrasser l'espace! Ne croyez cependant pas que je sois devenu tout à coup un élu du Seigneur; non, je suis parmi les Esprits qui, ayant un peu retenu, doivent encore beaucoup apprendre. Je n'ai pas tardé à me souvenir de vous, *mes frères en exil*, et, je vous l'assure, toute ma sympathie, tous mes vœux vous ont enveloppés. J'ai eu aussitôt le pouvoir de me communiquer, et je l'aurais fait avec ce médium qui a craint d'être trompé; mais qu'il se rassure, nous l'aimons.

Vous voulez savoir quels sont les Esprits qui m'ont reçu? quelles ont été mes impressions? Mes amis ont été tous ceux que nous évo-

quons, tous les frères qui ont partagé nos travaux. J'ai vu la splendeur, mais je ne puis la décrire. Je me suis appliqué à discerner ce qui était vrai dans les communications, prêt à redresser toutes les assertions erronées; prêt, enfin, à être le chevalier de la vérité dans l'autre monde, comme je l'ai été dans le vôtre. Nous causerons donc beaucoup, et ce n'est qu'un préambule pour montrer au cher médium mon désir d'être évoqué par elle, et à vous ma bonne volonté pour répondre aux questions que vous allez m'adresser.

JOBARD.

Entretien.

1. De votre vivant, vous nous aviez recommandé de vous appeler quand vous auriez quitté la terre; nous le faisons, non-seulement pour nous conformer à votre désir, mais surtout pour vous renouveler le témoignage de notre bien vive et sincère sympathie, et aussi dans l'intérêt de notre instruction, car vous, mieux que personne, êtes à même de nous donner des renseignements précis sur le monde où vous vous trouvez. Nous serons donc heureux si vous voulez bien répondre à nos questions. — *Rép.* A cette heure, ce qui importe le plus, c'est votre instruction. Quant à votre sympathie, je la vois, et je n'en entends plus seulement l'expression par les oreilles, ce qui constitue un grand progrès.

2. Pour fixer nos idées, et ne pas parler dans le vague, autant que pour l'instruction des personnes étrangères à la Société et qui sont présentes à la séance, nous vous demanderons d'abord à quelle place vous êtes ici, et comment nous vous verrions si nous pouvions vous voir? — *R.* Je suis près du médium; vous me verriez sous l'apparence du Jobard qui s'asseyait à votre table, car vos yeux mortels non dessillés ne peuvent voir les Esprits que sous leur apparence mortelle.

3. Auriez-vous la possibilité de vous rendre visible pour nous, et si vous ne le pouvez pas, qu'est-ce qui s'y oppose? — *R.* La disposition qui vous est toute personnelle. Un médium voyant me verrait : les autres ne me voient pas.

4. Cette place est celle que vous occupiez de votre vivant, quand vous assistiez à nos séances, et que nous vous avons réservée. Ceux donc qui vous y ont vu, doivent se figurer vous y voir tel que vous étiez alors. Si vous n'y êtes pas avec votre corps matériel, vous y êtes avec votre corps fluidique qui a la même forme; si nous ne vous voyons pas avec les yeux du corps, nous vous voyons avec ceux de la pensée; si

vous ne pouvez vous communiquer par la parole, vous pouvez le faire par l'écriture à l'aide d'un interprète; nos rapports avec vous ne sont donc nullement interrompus par votre mort, et nous pouvons nous entretenir avec vous aussi facilement et aussi complétement qu'autrefois. Est-ce bien ainsi que sont les choses? — *R.* Oui, et vous le savez depuis longtemps. Cette place, je l'occuperai souvent, et à votre insu même, car mon Esprit habitera parmi vous.

5. Il n'y a pas très longtemps que vous étiez assis à cette même place; les conditions dans lesquelles vous y êtes maintenant vous semblent-elles étranges? Quel effet ce changement produit-il en vous? — *R.* Ces conditions ne me semblent pas étranges, car je n'ai pas subi de trouble, et mon Esprit désincarné jouit d'une netteté qui ne laisse dans l'ombre aucune des questions qu'il envisage.

6. Vous souvenez-vous d'avoir été dans ce même état avant votre dernière existence, et y trouvez-vous quelque chose de changé? — *R.* Je me rappelle mes existences antérieures, et je trouve que je suis amélioré. Je vois, et je m'assimile ce que je vois. Lors de mes précédentes incarnations, Esprit troublé, je ne m'apercevais que des lacunes terrestres.

7. Vous souvenez-vous de votre avant-dernière existence, de celle qui a précédé M. Jobard? — *R.* Dans mon avant-dernière existence, j'étais un ouvrier mécanicien, rongé par la misère et le désir de perfectionner mon travail. J'ai réalisé, étant Jobard, les rêves du pauvre ouvrier, et je loue Dieu dont la bonté infinie a fait germer la plante dont il avait déposé la graine dans mon cerveau.

(11 novembre. Séance particulière.—Médium, madame Costel.)

8. *Evocation.* — R. Je suis là, enchanté de trouver l'occasion désirée de te parler (au médium) et à vous aussi.

9. Il nous semble que vous avez un faible pour ce médium? — *R.* Ne me le reprochez pas, parce qu'il a fallu que je devinsse Esprit pour le lui témoigner.

10. Vous êtes-vous déjà communiqué ailleurs? — R. Je ne me suis encore que peu communiqué; dans beaucoup d'endroits un Esprit a pris mon nom; quelquefois j'étais près de lui sans pouvoir le faire directement; ma mort est si récente que j'appartiens encore à certaines influences terrestres. Il faut une parfaite sympathie pour que je puisse exprimer ma pensée. Dans peu, j'agirai indistinctement; je ne le peux pas encore, je le répète. Lorsqu'un homme un peu connu meurt, il est

appelé de tous côtés ; mille Esprits s'empressent de revêtir son individualité ; c'est ce qui est arrivé pour moi en plusieurs circonstances. Je vous assure qu'aussitôt après la délivrance, peu d'Esprits peuvent se communiquer, même à un médium préféré.

11. Depuis vendredi vos idées se sont-elles un peu modifiées ? — *R.* Je suis absolument dans les mêmes que vendredi. Je me suis encore peu occupé des questions purement intellectuelles dans le sens où vous le prenez ; comment le pourrais-je, ébloui, entraîné comme je le suis par le merveilleux spectacle qui m'entoure ? Le lien du Spiritisme, plus puissant que vous autres hommes ne pouvez le concevoir, peut seul attirer mon être vers cette terre que j'abandonne, non pas avec joie, ce serait une impiété, mais avec la profonde reconnaissance de la délivrance.

12. Voyez-vous les Esprits qui sont ici avec nous ? — *R.* Je vois surtout *Lazare* et *Eraste* ; puis, plus éloigné, l'*Esprit de vérité* planant dans l'espace ; puis une foule d'Esprits amis qui vous entourent, pressés et bienveillants. Soyez heureux, amis, car de bonnes influences vous disputent aux calamités de l'erreur.

13. Encore une question, je vous prie. Connaissez-vous les causes de votre mort ? — R. Ne me parlez pas encore de cela.

Remarque. — Madame Costel dit avoir reçu une communication chez elle, par laquelle on lui annonçait que M. Jobard était mort parce qu'il voulait dépasser le but actuellement assigné au Spiritisme. Son départ aurait ainsi été précipité par ce motif. M. Jobard, personnellement, ne s'est point encore expliqué à ce sujet. Plusieurs autres communications sembleraient corroborer l'opinion ci-dessus ; mais ce qui ressort de certains faits, c'est une sorte de mystère sur les véritables causes de sa mort précipitée, qui, dit-on, sera expliquée plus tard.

(Société, 22 novembre 1861.)

14. De votre vivant, vous partagiez l'opinion qui a été émise sur la formation de la terre par l'incrustation de quatre planètes qui auraient été soudées ensemble. Êtes-vous toujours dans cette même croyance ? — *R.* C'est une erreur. Les nouvelles découvertes géologiques prouvent les convulsions de la terre et sa formation successive. La terre, comme les autres planètes, a eu sa vie propre, et Dieu n'a pas eu besoin de ce grand désordre ou de cette agrégation de planètes. L'eau et le feu sont les seuls éléments organiques de la terre.

15. Vous pensiez aussi que les hommes pouvaient entrer en cata-

lepsie pendant un temps illimité, et que le genre humain a été apporté de cette façon à la terre? — *R.* Illusion de mon imagination, qui dépassait toujours le but. La catalepsie peut être longue, mais non indéterminée. Traditions, légendes grossies par l'imagination orientale. Mes amis, j'ai déjà beaucoup souffert en repassant les illusions dont j'ai nourri mon esprit: ne vous y trompez pas. J'avais beaucoup appris, et, je puis le dire, mon intelligence, prompte à s'approprier ses vastes et diverses études, avait gardé de ma dernière incarnation l'amour du merveilleux et du composé puisé dans les imaginations populaires.

(Bordeaux, 24 novembre 1861. — Médium, madame Cazemajoux.)

16. *Evocation.* — *R.* C'est donc toujours à recommencer? Eh bien! que voulez-vous? me voilà.

17. Nous venons d'apprendre votre mort; voudriez-vous, vous, l'un des champions de notre doctrine, répondre à quelques-unes de nos questions? — *R.* Tenez, je ne sais pas trop avec qui je suis, mais les Esprits me disent que ce médium a obtenu quelques dissertations insérées dans la *Revue* et qui m'ont fait plaisir; il faut que je lui en fasse à mon tour. — Je ne suis pas pour longtemps absent de la terre; dans quelques années j'y revivrai pour reprendre le cours de la mission que j'avais à y remplir, car elle a été arrêtée par l'ange de la délivrance.

18. Vous parlez d'une mission que vous aviez à remplir sur la terre; voulez-vous nous la faire connaître? — *R.* Mission de progrès intellectuel et moral à l'état de germe. La doctrine ou science spirite contient les éléments féconds qui doivent développer, faire croître et mûrir les idées modernes de liberté, d'unité et de fraternité; c'est pour cela qu'il ne faut pas craindre de lui donner l'élan vigoureux qui lui fera franchir les obstacles avec une force que rien ne pourra maîtriser.

19. En marchant plus vite que le temps, n'avons-nous pas à craindre de nuire à la doctrine? — *R.* Vous renverseriez ses adversaires; votre lenteur leur laisse gagner du terrain. Je n'aime pas l'allure lourde et pesante de la tortue; je lui préfère le vol audacieux du roi des airs.

Remarque. — Ceci est une erreur; les partisans du Spiritisme gagnent chaque jour du terrain, tandis que ses adversaires en perdent. M. Jobard est toujours enthousiaste; il ne comprend pas qu'avec la prudence on arrive plus sûrement au but, tandis qu'en se jetant tête baissée contre l'obstacle, on risque de compromettre sa cause. A. K.

20. Comment expliquer alors les desseins de Dieu en vous arrachant à la terre d'une manière si subite, s'il avait en vous l'instrument néces-

saire pour la marche rapide de l'humanité vers le progrès moral et intellectuel? — *R.* Oh! une partie des Spirites avec mes idées, quel levier! Mais non; la crainte les paralyse!

21. Pouvez-vous nous rendre compte des desseins de Dieu en vous appelant à lui avant l'achèvement de votre mission? — *R.* Je n'en suis pas fâché; je vois et j'apprends pour être plus fort quand l'heure du combat aura sonné. Redoublez de ferveur et de zèle pour la noble et sainte cause de l'humanité; une existence seule ne peut suffire à voir s'accomplir la crise qui doit transformer la société, et beaucoup d'entre vous qui préparez les voies, revivront quelque temps après pour aider de nouveau à l'œuvre sainte et bénie. Je vous en ai dit assez pour ce soir, n'est-ce pas? Mais je suis à votre disposition; je reviendrai, parce que vous êtes un bon et fervent adepte. Adieu, je veux assister ce soir à la séance de notre cher maître Allan Kardec.

22. Vous n'avez pas répondu à ma question sur les desseins de Dieu en vous rappelant avant l'achèvement de votre mission. — *R.* Nous sommes des instruments propres à aider ses desseins; il nous brise à sa volonté, et nous remet sur la scène quand il le croit utile. Soumettons-nous donc à ses décrets sans chercher à les approfondir, car nul n'a le droit de déchirer le voile qui cache aux Esprits ses décrets immuables. Au revoir! JOBARD.

(Passy, 20 décembre 1861. — Médium, madame Dozon.)

23. *Evocation.* — *R.* Je ne sais pourquoi vous m'évoquez; je ne vous suis rien, et dès lors ne vous dois rien; aussi, ne vous répondrais-je pas, sans l'Esprit de *vérité* qui me dit que c'est Kardec qui vous a demandé de me faire venir vers vous. Eh bien! me voilà; que dois-je vous dire?

24. M. Allan Kardec nous a en effet priés de vous évoquer dans le but d'avoir un contrôle des diverses communications obtenues de vous en les comparant entre elles; c'est une étude, et nous espérons que vous voudrez bien vous y prêter, dans l'intérêt de la science spirite, en nous décrivant votre situation et vos impressions depuis que vous avez quitté la terre. — *R.* Je n'étais pas en tout dans le vrai pendant ma vie terrestre; je commence à le savoir; mes idées, en s'épurant du trouble, arrivent à une clarté nouvelle, et dès lors je reviens des *erreurs* de mes croyances. Cela est une grâce de la bonté de Dieu, mais elle est un peu tardive. M. Allan Kardec n'avait pas pour mon Esprit une totale sympathie, et cela devait être : il est positif dans sa foi; moi, je

rêvais et cherchais souvent à côté de la réalité. Je ne sais au juste ce que je voulais, sinon une vie meilleure que celle que j'avais; le Spiritisme me la montra, et le plus éclairé des Spirites me leva le voile de la vie des Esprits. Ce fut LA VÉRITÉ qui l'inspira; le *Livre des Esprits* me fit une vraie révolution dans l'âme et un bien impossible à dire; mais il y a eu en mon esprit des doutes sur plusieurs choses qui se montrent à moi aujourd'hui sous un tout autre jour. Je vous l'ai dit au début de cette communication : l'Esprit en se dégageant du trouble me montre ce que je ne voyais pas. L'Esprit s'éloigne; son dégagement n'est pas total encore; cependant, il s'est déjà communiqué plusieurs fois; mais, chose bizarre pour vous peut-être, c'est le changement qui se fait aux yeux des évocateurs dans les communications de l'Esprit Jobard.

Ce même médium obtint ensuite la communication spontanée suivante :

Jobard était un Esprit chercheur, voulant monter, toujours monter. Les idées spirites lui semblaient un cadre trop étroit. Jobard représentait l'Esprit de *curiosité;* il voulait savoir, toujours savoir. Ce besoin, cette soif, l'ont poussé aux recherches qui dépassaient les limites de ce que Dieu veut que vous sachiez; mais qu'on ne tente pas d'arracher le voile qui couvre les mystères de sa puissance! Jobard a porté les mains sur l'arche, il a été foudroyé. Cela est un enseignement : cherchez le soleil, mais n'ayez pas l'audace de le fixer, ou vous deviendriez aveugles. Dieu ne vous donne-t-il pas assez en envoyant les Esprits? Laissez donc à la mort le pouvoir que Dieu lui a octroyé : celui de lever le voile à qui en est digne; alors vous pourrez regarder Dieu, soleil des cieux, sans être ni aveuglés ni foudroyés par la puissance qui vous dit : « Ne va pas plus loin. » Voilà ce que je dois vous dire.

LA VÉRITÉ.

(Société, 3 janvier 1862. — Médium, madame Costel.)

Nota. — M. Jobard s'est manifesté plusieurs fois chez M. et Mme P..., membres de la Société. Une fois, entre autres, il s'est montré spontanément, et sans qu'on songeât à lui, à une somnambule qui le dépeignit d'une manière très exacte et dit son nom, quoiqu'elle ne l'eût jamais connu. Une conversation s'étant engagée entre lui et M. P..., par l'intermédiaire de la somnambule, il rappela diverses particularités qui ne purent laisser aucun doute sur son identité. Une chose surtout les avait frappés, c'est que, la seule fois où ils eurent occasion de le voir à la Société, il avait eu pendant presque toute la séance les yeux fixés sur eux,

comme s'il eût cherché en eux des personnes de connaissance; circonstance qu'ils avaient oubliée, et que l'Esprit de M. Jobard leur rappela par l'intermédiaire de la somnambule. M. et Mme P., qui n'avaient jamais eu de rapports avec lui de son vivant, désirèrent connaître le motif de la sympathie qu'il paraissait avoir pour eux. C'est à ce sujet qu'il dicta la communication suivante :

Incrédule ! tu avais besoin de cette confirmation de la somnambule pour croire à mon identité ! Ingrat ! tu m'as oublié trop longtemps sous le prétexte que d'autres s'en souvenaient trop. Mais laissons les reproches et causons : abordons le sujet pour lequel tu m'as fait évoquer. Je puis facilement expliquer pourquoi mon attention était excitée par la vue de ce couple qui m'était étranger, mais qu'une sorte d'instinct, de seconde vue, de prescience me faisait reconnaître. Après ma délivrance, j'ai vu que nous nous étions connus précédemment, et je suis *revenu* vers eux : c'est le mot.

Je commence à vivre spirituellement, plus paisible et moins troublé par les évocations à travers champs qui pleuvaient sur moi. La mode règne même sur les Esprits; lorsque la mode Jobard fera place à une autre et que je rentrerai dans le néant de l'oubli humain, je prierai alors mes amis sérieux, et j'entends par là ceux dont l'intelligence n'oublie pas, je les prierai de m'évoquer ; alors nous creuserons des questions traitées trop superficiellement, et votre Jobard, complétement transfiguré, pourra vous être utile, ce qu'il souhaite de tout son cœur.

JOBARD.

(Au médium, madame Castel.) — Je reviens ; tu désires savoir pourquoi je manifeste une préférence pour toi. Lorsque j'étais mécanicien, tu étais poète, et je t'ai connue à l'hôpital où tu es morte, madame !

JOBARD.

(Montréal (Canada), 19 décembre 1861.)

M. Henri Lacroix nous écrit de Montréal qu'il avait adressé trois lettres à M. Jobard, mais celui-ci n'en reçut que deux, la troisième étant arrivée trop tard ; il ne répondit qu'à la première. M. Lacroix ayant appris sa mort par les journaux, eut des communications de plusieurs Esprits signées Voltaire, Volney, Franklin, et attestant que la nouvelle était fausse, et que M. Jobard se portait très bien. La *Revue spirite* vint lever ses doute en confirmant l'événement. C'est alors que l'Esprit de M. Jobard étant évoqué lui donna la communication

ci-après, dont M. Lacroix nous prie de vouloir bien contrôler l'exactitude.

Mon cher maître, je suis mort, dites-vous; je ne suis pas mort, puisque je vous parle. Ceux qui ont pris sur eux de vous dire que je n'étais pas trépassé ont peut-être voulu vous jouer un tour. Je ne les connais pas encore, mais je les connaîtrai et je saurai le motif qui les a fait agir ainsi. Ecrivez à Kardec et je vous répondrai. Je ne pourrai pas, je pense, vous répondre par la table, mais dans tous les cas essayez-la, je ferai de mon mieux. Les deux lettres que j'ai reçues de vous ont *fortement contribué à causer mon trépas;* vous saurez plus tard comment.

JOBARD.

M. Jobard, évoqué à ce sujet le 10 janvier, dans la Société de Paris, répondit qu'il se reconnaissait l'auteur de cette communication; mais que le prétendu portrait tracé à la suite n'était ni *lui* ni de *lui*, ce que nous croyons sans peine, car il ne lui ressemble en aucune façon.

Dem. Comment les deux lettres que vous avez reçues ont-elles pu contribuer à votre mort?—*R.* Je ne puis et ne veux dire ici qu'une chose, c'est que la lecture de ces deux lettres après mon repas a déterminé la congestion qui m'a emporté, ou délivré si vous aimez mieux.

Remarque. Pendant que le médium écrivait cette réponse, et avant qu'elle ne fût lue, un autre médium reçut la réponse suivante de son guide particulier :

« Explication difficile qu'il ne vous donnera pas en détail; il est de ces choses que Jobard ne peut dire ici. »

Dem. M. Lacroix désire savoir par quelle raison plusieurs Esprits sont venus spontanément démentir la nouvelle de votre mort?— *R.* S'il avait fait plus d'attention, il aurait facilement reconnu la supercherie, Combien de fois faudra-t-il répéter qu'il faut presque absolument se défier des communications spontanées données à propos d'un fait, affirmant ou niant de propos délibéré! Les Esprits ne trompent que ceux qui se laissent tromper.

Remarque. Pendant cette réponse, un autre médium écrit ce qui suit : « Esprits qui aiment à jacasser sans se soucier de la vérité. Il en est de certains Esprits comme des hommes : ils apprennent des nouvelles, les affirment ou les démentent avec la même facilité. »

Il est évident que les noms qui ont signé le démenti donné à la mort de M. Jobard sont apocryphes. Il suffisait, pour le reconnaître, de considérer que des Esprits comme Franklin, Volney et Voltaire, ont à s'occuper de choses plus sérieuses, et que de pareils détails sont incompatibles avec leur caractère; cela seul devait inspirer des doutes

sur leur identité, et, par conséquent, sur la véracité des communications. Nous ne saurions trop le répéter : une étude préalable, complète et attentive de la science spirite, peut seule donner les moyens de déjouer les mystifications des Esprits trompeurs auxquels sont en butte tous les novices manquant de l'expérience nécessaire.

Dem. Vous n'avez répondu qu'à la première lettre de M. Lacroix; il désire avoir une réponse aux deux dernières, et surtout à la troisième qui avait, disait-il, un cachet particulier qui ne pouvait être compris que de vous. — *R.* Il l'aura plus tard; pour le moment je ne le puis. Il serait inutile de la provoquer, autrement il pourrait être certain que ce ne serait pas moi qui répondrais.

(Société spirite de Paris, 21 février 1862. — Médium, mademoiselle Stéphanie.)

Lors de la souscription ouverte par la Société au profit des ouvriers de Lyon, un membre a versé 50 fr., dont 25 pour son propre compte, et 25 au nom de M. Jobard. Ce dernier donna à ce sujet la communication suivante :

« Je vais répondre encore une fois, mon cher Kardec; je suis flatté et reconnaissant de ne pas avoir été oublié parmi mes frères spirites. Merci au cœur généreux qui vous a porté l'offrande que je vous eusse donnée si j'avais encore habité votre monde. Dans celui où j'habite maintenant, on n'a pas besoin de monnaie; il m'a donc fallu puiser dans la bourse de l'amitié pour donner des preuves matérielles que j'étais touché de l'infortune de mes frères de Lyon. Braves travailleurs qui ardemment cultivez la vigne du Seigneur, combien vous devez croire que la charité n'est pas un vain mot, puisque petits et grands vous ont montré sympathie et fraternité. Vous êtes dans la grande voie humanitaire du progrès ; puisse Dieu vous y maintenir, et puissiez-vous être plus heureux; les Esprits amis vous soutiendront et vous triompherez !

JOBARD.

Souscription à l'effet d'élever un monument à la mémoire de M. Jobard.

Les journaux ayant annoncé une souscription pour élever un monument à M. Jobard, M. Allan Kardec en fit part à la Société dans la séance du 31 janvier dernier, ajoutant qu'il se proposait d'en parler dans la *Revue*, mais qu'il avait cru devoir ajourner l'annonce de cette souscription, attendu qu'elle aurait eu peu de chances favorables étant mise en regard de celle pour les ouvriers, et qu'on n'aurait pas manqué

de faire la réflexion qu'il valait mieux donner du pain aux vivants que des pierres aux morts.

M. Jobard, interrogé sur ce qu'il en pensait, répondit : « Certainement ; mais j'ai réfléchi : vous voulez savoir si j'aime les statues ; donnez d'abord votre argent aux malheureux, et si, par hasard, dans les coutures de votre gousset se sont arrêtées quelques pièces de 5 fr., faites ériger une statue, cela fera toujours vivre un artiste. »

En conséquence, la Société recevra les dons qui lui seront faits dans cette intention, et en opérera le versement au bureau du journal *la Propriété industrielle*, rue Bergère, 21, où la souscription est ouverte.

Carrère. — Constatation d'un fait d'identité.

L'identité des Esprits qui se manifestent est, comme on le sait, une des difficultés du Spiritisme, et les moyens que l'on emploie pour la vérifier conduisent souvent à des résultats négatifs ; les meilleures preuves, à cet égard, sont celles qui naissent de la spontanéité des communications. Quoique ces preuves ne soient pas rares, quand on en a de bien caractérisées, il est bon de les constater, pour sa propre satisfaction d'abord et comme sujet d'étude, et, en outre, pour répondre à ceux qui en nient la possibilité, probablement parce que, s'y étant mal pris, ils n'ont pas réussi, ou bien parce que c'est chez eux un système préconçu. Nous répéterons ce que nous avons dit autre part, que l'identité des Esprits qui ont vécu à une époque reculée et qui viennent donner des enseignements est à peu près impossible à établir, et qu'il ne faut attacher aux noms qu'une importance relative ; ce qu'ils disent est-il bon ou mauvais, rationnel ou illogique, digne ou indigne du nom signé ? là est toute la question. Il n'en est pas de même des Esprits contemporains, dont le caractère et les habitudes nous sont connus, et qui peuvent prouver leur identité par des particularités de détail, particularités que l'on obtient rarement quand on les leur demande, et qu'il faut savoir attendre. Tel est le fait relaté dans la lettre suivante :

Bordeaux, 25 janvier 1862.

« Mon cher monsieur Kardec,

« Vous savez que nous avons l'habitude de vous soumettre tous nos travaux, nous en rapportant entièrement à vos lumières et à votre expérience pour les apprécier ; aussi quand, pour nous, les faits sont frappants d'identité, nous nous bornons à vous les faire connaître dans tous leurs détails.

« M. Guipon, contrôleur de comptabilité à la Compagnie des chemins de fer du Midi, membre du groupe directeur de la Société spirite de Bordeaux, m'écrivit, à la date du 14 de ce mois, la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Sabô, permettez-moi de vous adresser la prière « de faire en séance l'évocation de l'Esprit de Carrère, sous-chef d'équipe « à la gare de Bordeaux, tué en commandant une manœuvre le 18 dé« cembre dernier. Ci-joint, et sous enveloppe, le détail des faits que je « désire faire constater et qui seraient pour nous, je crois, un sujet sérieux « d'étude et d'instruction. Vous m'obligerez également de n'ouvrir ce « pli qu'après l'évocation.

« L. GUIPON. »

Le 18 du même mois, dans une réunion à d'une dizaine de personnes honorables de notre ville, nous fîmes l'évocation demandée :

1. Evocation de l'Esprit de Carrère. — *R.* Me voilà.

2. Quelle est votre position dans le monde des Esprits? — *R.* Je ne suis ni heureux ni malheureux. Je suis d'ailleurs souvent sur la terre; je me montre à quelqu'un qui n'est pas trop content de me voir.

3. Dans quel but vous manifestez-vous à cette personne? — *R.* Ah! voyez-vous, c'est que j'allais mourir; j'avais peur et on avait peur pour moi. On cherchait partout un *Christ* pour m'aider à franchir le difficile passage de la vie à la mort, et *la personne à qui je me montre en avait un qu'elle a refusé de prêter* pour l'appliquer sur mes lèvres mourantes, et déposer entre mes mains comme un gage de paix et d'amour. Eh bien! elle en a pour longtemps à me voir *autour du Christ;* elle m'y verra toujours. Maintenant, je m'en vais; je suis mal à l'aise ici; laissez-moi partir. Adieu.

Immédiatement après cette évocation, j'ouvris le pli cacheté, qui contenait les détails suivants :

« Lors de la mort de Carrère, sous-chef d'équipe à Bordeaux, tué « le 18 décembre dernier, M. Beautey, chef de gare P V, fit « transporter le corps à la gare des voyageurs et prescrivit à un homme « d'équipe d'aller à son domicile demander à madame Beautey un « Christ pour le placer sur le cadavre. Cette dame répondit en prétendant que le Christ était cassé, et qu'elle ne pouvait conséquemment le « prêter.

« Vers le 10 janvier courant, madame Beautey confessa à son mari « que le Christ qu'elle avait refusé n'était point cassé, mais qu'elle ne « voulait pas le prêter afin, dit-elle, de ne plus avoir à éprouver les

« émotions occasionnées à la suite d'un semblable accident survenu « précédemment et à peu près dans les mêmes conditions. Elle ajouta « ensuite que jamais plus elle ne refusera rien à un mort, et expliqua « ces paroles ainsi : — Pendant toute la nuit de la mort de cet homme, « il est resté visible pour moi ; très-longtemps je l'ai vu placé *autour du* « *Christ*, puis à ses côtés.

« Madame Beautey, qui n'avait jamais vu ni entendu parler de cet « homme, le désignait avec tant de justesse à son mari que celui-ci le « reconnut comme s'il avait été présent. Madame Beautey, du reste, à « l'état de veille, n'en est pas à voir les Esprits pour la première fois ; « cependant, un fait est à remarquer, c'est que l'Esprit de Carrère l'a « fortement impressionnée, ce qui ne lui est pas encore arrivé quand « elle a vu d'autres Esprits. — Signé *Guipon*. »

Plus bas se trouve la mention suivante :

« Cette narration est parfaitement exacte.

« Signé : *Beautey*, chef de gare. »

J'ai cru de mon devoir de vous rapporter le fait d'identité que je viens de vous signaler, fait, il faut en convenir, fort rare, et qui n'est arrrivé, assurément, qu'avec la permission de Dieu, qui se sert de tous les moyens pour frapper l'incrédulité et l'indifférence.

Si vous jugez utile de reproduire cet intéressant épisode, plus bas vous trouverez les signatures des personnes qui ont assisté à cette séance. Elles me chargent de vous dire que leurs noms peuvent être mis à découvert, et, conserver l'incognito dans cette circonstance, ajoutent-elles, serait une faute. Les noms propres qui figurent dans les détails circonstanciés de l'évocation de Carrère peuvent également être publiés.

Votre bien dévoué serviteur,

A. Sabô.

Nous attestons que les détails relatés dans la présente lettre sont véridiques en tous points, et n'hésitons pas à les confirmer par notre signature.

A. Sabo, comptable principal à la Compagnie des chemins de fer du Midi, 13, rue Barennes. — Ch. Collignon, rentier, rue Sauce, 12. Emilie Collignon, rentière. — L'Angle, employé des contributions indirectes, rue Pèlegrin, 28. — Veuve Cazemajoux. — Guipon, contrôleur de comptabilité et des recettes aux chemins de fer du Midi, 119, chemin de Bègles. — Ulrichs, négociant, rue des Chartrons, 17. — Chain, négociant. — Jouanni, employé chez M. Arman,

constructeur de navires, rue Capenteyre, 26. — Gourgues, négociant, chemin de Saint-Genès, 64. — Belly aîné, mécanicien, rue Lafurterie, 39. — Hubert, capitaine au 88e de ligne. — Puginier, lieutenant au même régiment.

Comme d'habitude, les incrédules ne manqueront pas de mettre ce fait sur le compte de l'imagination. Ils diront, par exemple, que madame Beautey avait l'esprit frappé par son refus, et qu'un remords de conscience lui a fait croire qu'elle voyait Carrère. Cela est possible, nous en convenons, mais les négateurs, qui ne se piquent pas d'approfondir avant de juger, ne cherchent pas si quelque circonstance échappe à leur théorie. Comment expliqueront-ils le portrait qu'elle a fait d'un homme qu'elle n'avait jamais vu? « C'est un hasard, » diront-ils. — Quant à l'évocation, direz-vous aussi que le médium n'a fait que traduire sa pensée ou celle des assistants, puisque ces circonstances étaient ignorées? Est-ce encore le hasard? — Non; mais parmi les assistants il y avait M. Guipon, auteur de la lettre cachetée et connaissant le fait; or, sa pensée a pu se transmettre au médium, par le courant des fluides, attendu que les médiums sont *toujours* dans un état de surexcitation fébrile, entretenue et provoquée par la concentration des assistants, et sa propre volonté; or, dans cet état anomal, qui n'est autre chose qu'un état biologique, selon le savant M. Figuier, il y a des émanations qui s'échappent du cerveau et donnent des perceptions exceptionnelles provenant de l'expansion des fluides qui établissent des rapports entre les personnes présentes et même absentes. Vous voyez donc bien, par cette explication aussi claire que logique, qu'il n'est pas besoin d'avoir recours à l'intervention de vos prétendus Esprits qui n'existent que dans votre imagination. — Ce raisonnement, nous l'avouons en toute humilité, dépasse notre intelligence, et nous vous demanderons si vous vous comprenez bien vous-mêmes?

Enseignements et dissertations spirites.

La réincarnation.

(Envoi de La Haye. — Médium, M. le baron de Kock.)

La doctrine de la réincarnation est une vérité qui ne peut être contestée; dès que l'homme veut seulement penser à l'amour, à la sagesse et à la justice de Dieu, il ne peut admettre aucune autre doctrine.

Il est vrai qu'on ne trouve dans les livres sacrés que ces mots : « l'homme, après la mort, sera récompensé selon ses œuvres ; » mais on ne fait pas assez attention à une infinité de citations qui toutes vous disent qu'il est complétement inadmissible que l'homme actuel soit puni pour les fautes, les crimes de ceux qui ont vécu avant le Christ. Je ne puis revenir sur tant d'exemples et de démonstrations donnés par ceux qui ont foi en la réincarnation, vous pouvez vous-même y suppléer, les bons Esprits vous aideront, et ce sera un travail agréable pour vous. Vous pourrez ajouter cela aux dictées que je vous ai données et à celles que je vous donnerai encore si Dieu le permet. Vous êtes convaincu de l'amour de Dieu pour les hommes ; il ne désire que le bonheur de ses enfants ; or, le seul moyen pour eux d'atteindre un jour à ce bonheur suprême est tout entier dans les réincarnations successives.

Je vous ai déjà dit que ce que Kardec a écrit sur les anges déchus est de la plus grande vérité. Les Esprits qui peuplent votre globe l'ont pour la plupart toujours habité. Si ce sont les mêmes qui y reviennent depuis tant de siècles, c'est que bien peu ont mérité la récompense promise par Dieu.

Le Christ a dit : « Cette race sera détruite, et bientôt cette prophétie sera accomplie. » Si l'on croit en un Dieu d'amour et de justice, comment peut-on admettre que les hommes qui vivent actuellement, et même qui ont vécu depuis dix-huit siècles puissent être coupables de la mort du Christ sans admettre la réincarnation ? Oui, le sentiment de l'amour pour Dieu, celui des peines et des récompenses de la vie future, l'idée de la réincarnation, sont innés chez l'homme depuis des siècles ; voyez toutes les histoires, voyez les écrits des sages de l'antiquité, et vous serez convaincu que cette doctrine a de tout temps été admise par tous les hommes qui ont compris la justice de Dieu. Maintenant vous comprendrez ce qu'est notre terre, et comment est arrivé le moment où les prophéties du Christ seront accomplies.

Je vous plains de ce que vous trouvez si peu de personnes qui pensent comme vous. Vos compatriotes ne songent qu'aux grandeurs et à l'argent, à se faire un nom ; ils rejettent tout ce peut entraver leurs malheureuses passions ; mais que cela ne vous décourage pas ; travaillez à votre bonheur, au bien de ceux qui peut-être reviendront de leurs erreurs ; persévérez dans votre œuvre ; pensez toujours à Dieu, au Christ, et la béatitude céleste sera votre récompense.

Si l'on veut examiner la question sans préjugés, réfléchir sur l'existence de l'homme dans les différentes conditions de la société, et coordonner cette existence avec l'amour, la sagesse et la justice de Dieu,

tout doute concernant le dogme de la réincarnation doit disparaître aussitôt. En effet, comment concilier cette justice et cet amour avec une seule existence où tous naissent dans des positions si différentes; où l'un est riche et grand, tandis que l'autre est pauvre et misérable; où l'un jouit de la santé, tandis que l'autre est affligé de maux de toutes sortes? Ici se trouvent la joie et la gaieté; plus loin la tristesse et la douleur; chez les uns l'intelligence est très développée; chez d'autres elle s'élève à peine au-dessus de la brute. Peut-on croire qu'un Dieu qui est tout amour ait fait naître des créatures condamnées pour toute leur vie à l'idiotisme et à la démence, qu'il ait permis que des enfants au printemps de la vie fussent ravis à la tendresse de leurs parents? J'ose même demander si l'on pourrait attribuer à Dieu l'amour, la sagesse et la justice à la vue de ces peuples plongés dans l'ignorance et la barbarie, comparés aux autres nations civilisées où règnent les lois, l'ordre, où l'on cultive les arts et les sciences? Il ne suffit pas de dire : « Dieu, dans sa sagesse, a réglé ainsi toutes choses; » non, la sagesse de Dieu qui, avant tout, est amour, doit devenir claire pour l'entendement humain : le dogme de la réincarnation éclaircit tout; ce dogme, donné par Dieu lui-même, ne peut être opposé aux préceptes des saintes Écritures; loin de là, il explique les principes d'où émanent pour l'homme l'amélioration morale et la perfection. Cet avenir, révélé par le Christ, est d'accord avec les attributs infinis que Dieu doit posséder. Le Christ dit : « Tous les hommes ne sont pas seulement les enfants de Dieu, ils aussi frères et sœurs de la même famille; » or, ces expressions, il faut les bien comprendre.

Un bon père terrestre donnera-t-il à quelques-uns de ses enfants ce qu'il refuse à d'autres? jettera-t-il l'un dans l'abîme de la misère, tandis qu'il comblera l'autre de richesses, d'honneurs et de dignités? Ajoutez encore que l'amour de Dieu, étant infini, ne saurait être comparé à celui de l'homme pour ses enfants. Les différentes positions de l'homme ayant une cause, et cette cause ayant pour principe l'amour, la sagesse, la bonté et la justice de Dieu, elles ne peuvent trouver leur raison d'être que dans la doctrine de la réincarnation.

Dieu a créé tous les Esprits égaux, simples, innocents, sans vices et sans vertus, mais avec le libre arbitre de régler leurs actions d'après un instinct qu'on appelle conscience, et qui leur donne le pouvoir de distinguer le bien et le mal. Chaque Esprit est destiné à atteindre à la plus haute perfection après Dieu et le Christ; pour y parvenir, il doit acquérir toutes les connaissances par l'étude de toutes les sciences, s'initier à toutes les vérités, s'épurer par la pratique de toutes les vertus;

or, comme ces qualités supérieures ne peuvent s'obtenir dans une seule vie, tous doivent parcourir plusieurs existences pour acquérir les différents degrés de savoir.

La vie humaine est l'école de la perfection spirituelle, et une suite d'épreuves ; c'est pour cela que l'Esprit doit connaître toutes les conditions de la société, et, dans chacune de ces conditions, il doit s'appliquer à accomplir la volonté divine. La puissance et la richesse, ainsi que la pauvreté et l'humilité, sont des épreuves; douleurs, idiotisme, démence, etc., sont des punitions pour le mal commis dans une vie antérieure.

Par le libre arbitre, de même que chaque individu est en état d'accomplir les épreuves auxquelles il est soumis, de même il peut y faillir; dans le premier cas, la récompense ne se fait pas attendre, et cette récompense consiste en une progression dans la perfection spirituelle; dans le second, il reçoit sa punition, c'est-à-dire qu'il doit réparer par une vie nouvelle le temps perdu pendant sa vie précédente dont il n'a pas su tirer avantage pour lui-même.

Avant leur réincarnation, les Esprits planent dans les sphères célestes, les bons en jouissant du bonheur, les mauvais en se livrant au repentir, en proie à la douleur d'être délaissés par Dieu ; mais l'Esprit, conservant le souvenir du passé, se rappelle ses infractions aux commandements de Dieu, et Dieu lui permet de choisir dans une nouvelle existence ses épreuves et sa condition, ce qui explique pourquoi on trouve souvent dans les classes inférieures de la société des sentiments élevés et un entendement développé, tandis que dans les classes supérieures on trouve souvent des penchants ignobles et des Esprits très-bruts. Peut-on parler d'injustice quand l'homme qui a mal employé sa vie peut réparer ses fautes dans une autre existence, et parvenir à son but? L'injustice ne serait-elle pas dans une condamnation immédiate et sans retour possible? La Bible parle de punitions éternelles; mais cela ne saurait réellement s'entendre pour une seule vie, si triste, si courte; pour cet instant, ce clin d'œil relativement à l'éternité. Dieu veut donner le bonheur éternel en récompense du bien, mais il faut le mériter, et une seule vie de courte durée ne suffit pas pour y atteindre.

Beaucoup demandent pourquoi Dieu aurait caché si longtemps aux hommes un dogme dont la connaissance est utile à leur bonheur? Aurait-il donc moins aimé les hommes qu'il ne le fait maintenant?

L'amour de Dieu est de toute éternité; il a envoyé aux hommes pour les éclairer des sages, des prophètes, le sauveur Jésus-Christ ; n'est-ce

pas une preuve de son amour infini? Mais comment les hommes ont-ils reçu cet amour? se sont-ils améliorés?

Le Christ a dit : « Je pourrais vous dire encore bien des choses, mais vous ne sauriez les comprendre en votre état d'imperfection », et si l'on prend les saintes Écritures dans le vrai sens intellectuel, on y trouve beaucoup de citations qui semblent indiquer que l'Esprit doit parcourir plusieurs vies avant de parvenir à son but? Ne trouve-t-on pas également dans les œuvres des philosophes anciens les mêmes idées sur la réincarnation des Esprits?

Le monde a bien avancé, sous le rapport matériel, dans les sciences, dans les institutions sociales; mais, sous le rapport moral, il est encore très arriéré; les hommes méconnaissent la loi de Dieu et n'écoutent plus la voix du Christ; c'est pourquoi Dieu, dans sa bonté, leur donne comme dernière ressource, pour arriver à connaître les principes du bonheur éternel, la communication directe avec les Esprits et l'enseignement du dogme de la réincarnation, paroles pleines de consolation et qui brillent au milieu des ténèbres des dogmes de tant de religions différentes.

A l'œuvre! et que la recherche s'accomplisse avec amour et confiance; lisez sans préjugés; réfléchissez sur tout ce que Dieu, depuis la création du monde, a daigné faire pour le genre humain, et vous serez confirmés dans la foi que la réincarnation est une vérité sainte et divine.

Remarque. Nous n'avions pas l'honneur de connaître M. le baron de Kock; cette communication, qui concorde avec tous les principes du Spiritisme, n'est donc le fait d'aucune influence personnelle.

Enseignements et Dissertations spirites.

Le réalisme et l'idéalisme en peinture

(Société spirite de Paris.—Médium, M. A. Didier.)

I

La peinture est un art qui a pour but de retracer les scènes terrestres les plus belles et les plus élevées, et d'imiter quelquefois tout simplement la nature par la magie de la vérité. C'est un art qui, pour ainsi dire, n'a pas de limites, surtout à votre époque. L'art, de vos jours, ne doit pas être seulement la personnalité; il doit être, si je puis m'exprimer ainsi, la compréhension de tout ce qui a été dans l'histoire, et les

exigences de la couleur locale, loin d'entraver la personnalité et l'originalité de l'artiste, étendent ses vues, forment et épurent son goût, et lui font créer des œuvres intéressantes pour l'art et pour ceux qui veulent y voir une civilisation tombée, des idées oubliées. La peinture dite historique de vos écoles n'est pas en rapport avec les exigences du siècle ; et, j'ose le dire, il y a plus d'avenir pour un artiste dans ses recherches individuelles sur l'art et sur l'histoire que dans cette route où j'ai commencé, dit-on, à mettre le pied. Il n'y a qu'une chose qui puisse sauver l'art à votre époque, c'est un nouvel élan et une nouvelle école qui, alliant les deux principes que l'on dit si contraires : le *réalisme* et *l'idéalisme*, poussent les jeunes gens à comprendre que si les maîtres sont ainsi appelés, c'est qu'ils vivaient avec la nature, et que leur puissante imagination inventait là où il fallait inventer, mais obéissait là où il fallait obéir.

Pour beaucoup de personnes ignorantes de la science de l'art, les dispositions remplacent souvent le savoir et l'observation ; aussi voit-on de toutes parts à votre époque des hommes d'une imagination fort intéressante, il est vrai, des artistes même, mais des peintres, point ; ceux-là ne seront comptés dans l'histoire que comme de fort ingénieux dessinateurs. La rapidité dans le travail, le rendu prompt de la pensée, s'acquièrent peu à peu par l'étude et la pratique, et quoiqu'on possède cette immense faculté de rendre vite, il faut encore lutter et toujours lutter. Dans votre siècle matérialiste, l'art, je ne dis pas en tous points, fort heureusement, se matérialise à côté des efforts vraiment surprenants des hommes célèbres de la peinture moderne. Pourquoi cette tendance? C'est ce que j'indiquerai dans une prochaine communication.

II

Pour bien comprendre la peinture, comme je l'ai dit dans ma dernière communication, il faudrait successivement aller de la pratique à l'idée, de l'idée à la pratique. Ma vie presque entière s'est passée à Rome; lorsque je contemplais les œuvres des maîtres, je m'efforçais de saisir dans mon esprit la liaison intime, les rapports et l'harmonie de l'idéalisme le plus élevé et du réalisme le plus réel. J'ai rarement vu un chef-d'œuvre qui ne réunisse ces deux grands principes ; j'y voyais l'idéal et le sentiment de l'expression à côté d'une vérité si brutale que je disais en moi-même : c'est bien là l'œuvre de l'esprit humain ; c'est bien là l'œuvre rendue et pensée d'abord ; c'est bien là l'âme et le corps : c'est la vie tout entière. Je voyais que les maîtres mous dans leurs idées, dans leur compréhension, l'étaient dans leurs formes, dans

leur couleur, dans leurs effets; l'expression de leurs têtes était incertaine, et celle de leurs mouvements banale et sans grandeur. Il faut une longue initiation à la nature pour bien comprendre ses secrets, ses caprices et ses sublimités. N'est pas peintre qui veut; outre le travail de l'observation, qui est immense, il faut lutter et dans son cerveau et dans la pratique continuelle de l'art; il faut, à un moment donné, apporter à l'œuvre que l'on veut produire des instincts et le sentiment des choses acquises et des choses pensées, en un mot toujours ces deux grands principes : âme et corps.

NICOLAS POUSSIN.

Les ouvriers du Seigneur.

(Cherbourg, février 1861. — Médium, M. Robin.)

Vous touchez au temps de l'accomplissement des choses annoncées pour la transformation de l'humanité; heureux seront ceux qui auront travaillé au champ du Seigneur avec désintéressement et sans autre mobile que la charité! Leurs journées de travail seront payées au centuple de ce qu'ils auront espéré. Heureux seront ceux qui auront dit à leurs frères : « Frères, travaillons ensemble, et unissons nos efforts afin que le maître trouve l'ouvrage fini à son arrivée, » car le maître leur dira : « Venez à moi, vous qui êtes de bons serviteurs, vous qui avez fait taire vos jalousies et vos discordes pour ne pas laisser l'ouvrage en souffrance! » Mais malheur à ceux qui, par leurs dissensions, auront retardé l'heure de la moisson, car l'orage viendra et ils seront emportés par le tourbillon! Ils crieront : « Grâce! grâce! » Mais le Seigneur leur dira : « Pourquoi demandez-vous grâce, vous qui n'avez pas eu pitié de vos frères, et qui avez refusé de leur tendre la main, vous qui avez écrasé le faible au lieu de le soutenir? Pourquoi demandez-vous grâce, vous qui avez cherché votre récompense dans les joies de la terre et dans la satisfaction de votre orgueil? Vous l'avez déjà reçue, votre récompense, telle que vous l'avez voulue; n'en demandez pas davantage : les récompenses célestes sont pour ceux qui n'auront pas demandé les récompenses de la terre. »

Dieu fait en ce moment le dénombrement de ses serviteurs fidèles, et il a marqué de son doigt ceux qui n'ont que l'apparence du dévouement, afin qu'ils n'usurpent pas le salaire des serviteurs courageux, car c'est à ceux qui ne reculeront pas devant leur tâche qu'il va confier les postes les plus difficiles dans la grande œuvre de la régénération par le Spiri-

tisme, et cette parole s'accomplira : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers dans le royaume des cieux ! »

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

Instruction morale.

(Paris ; groupe Faucheraud. — Médium, M. Planche.)

Je viens à vous, pauvres égarés sur une terre glissante dont la pente rapide n'attend plus que quelques pas encore pour vous précipiter dans l'abîme. En bon père de famille, je viens vous tendre une main charitable pour vous sauver du danger. Mon plus grand désir est de vous ramener sous le toit paternel et divin, afin de vous faire goûter par l'amour de Dieu et du travail, par la foi et la charité chrétienne, la paix, les plaisirs et les douceurs du foyer domestique. Comme vous, mes chers enfants, j'ai connu les joies et les souffrances, et je sais tout ce qu'il y a de doutes dans vos esprits et de combats dans vos cœurs. C'est pour vous prémunir contre vos défauts, et vous montrer les écueils contre lesquels vous pourriez vous briser, que je serai juste, mais sévère.

Du haut des sphères célestes que je parcours, mon œil plonge avec bonheur dans vos réunions, et c'est avec un vif intérêt que je suis vos saintes instructions. Mais, en même temps que mon âme se réjouit d'un côté, de l'autre elle éprouve une peine bien amère, lorsqu'elle pénètre vos cœurs et qu'elle y voit encore tant d'attachement aux choses terrestres. Pour la plupart, le sanctuaire de nos leçons vous tient lieu de salle de spectacle, et vous espérez toujours y voir surgir de notre part quelques faits merveilleux. Nous ne sommes point chargés de vous faire des miracles, mais nous avons mission de labourer vos cœurs, d'y creuser de larges sillons pour y jeter à pleines mains la semence divine. Nous nous employons sans cesse à la rendre féconde ; car nous savons que ses racines doivent traverser la terre d'un pôle à l'autre et en couvrir toute la surface. Les fruits qui en sortiront seront si beaux, si suaves et si grands qu'ils monteront jusqu'aux cieux.

Heureux celui qui aura su les cueillir pour s'en rassasier ; car les Esprits bienheureux viendront à sa rencontre, ceindront sa tête de l'auréole des élus, lui feront gravir les degrés du trône majestueux de l'Éternel, et lui diront de prendre part au bonheur incomparable, aux jouissances et aux délices sans fin des phalanges célestes.

Malheur à celui auquel il aura été donné de voir la lumière et d'entendre la parole de Dieu, qui se sera fermé les yeux et bouché les oreilles ; car l'Esprit des énèbres l'enveloppera de ses ailes lugubres

et le transportera dans son noir empire pour lui faire expier pendant des siècles, par des tourments sans nombre, sa désobéissance au Seigneur. C'est le moment d'appliquer la sentence de mort du prophète Osée : *Cædam eos secundùm auditionem cœtus eorum* (je les ferai mourir selon qu'ils auront ouï). Que ces quelques paroles ne soient point une fumée s'envolant dans les airs; mais qu'elles captivent votre attention pour que vous les méditiez et que vous y réfléchissiez sérieusement. Hâtez-vous de profiter des quelques instants qui vous restent pour les consacrer à Dieu ; un jour nous viendrons vous demander quel compte vous aurez tenu de nos enseignements, et comment vous aurez mis en pratique la doctrine sacrée du Spiritisme.

A vous donc, Spirites de Paris, qui pouvez beaucoup par vos positions personnelles et par vos influences morales, à vous, dis-je, la gloire et l'honneur de donner l'exemple sublime des vertus chrétiennes. N'attendez pas que le malheur vienne frapper à votre porte. Allez au-devant de vos frères souffrants, donnez au pauvre l'obole de la journée, séchez les larmes de la veuve et de l'orphelin par de douces et consolantes paroles. Relevez le courage abattu de ce vieillard courbé sous le poids des années et sous le joug de ses iniquités en faisant luire à son âme les ailes dorées de l'espérance dans une vie future et meilleure. Prodiguez partout, sur votre passage, l'amour et la consolation ; élevant ainsi vos bonnes œuvres à la hauteur de vos pensées, vous mériterez dignement le titre glorieux et brillant que vous décernent mentalement les Spirites de province et de l'étranger dont les yeux sont fixés sur vous, et qui, frappés d'admiration à la vue des flots de lumière s'échappant de vos assemblées, vous appelleront le soleil de France.

LACORDAIRE.

La Vigne du Seigneur.

(Société spirite de Paris. — Médium, M. E. Vézy.)

Il viendront tous, enfin, travailler à la vigne ; je les vois déjà ; ils arrivent en nombre ; les voici qui accourent. Allons ! à l'œuvre, enfants ; voici que Dieu veut que tous vous y travailliez.

Semez, semez, et un jour vous récolterez avec abondance. Voyez à l'orient ce beau soleil ; comme il se lève radieux et éblouissant ! il vient pour vous réchauffer et faire grossir les grappes de la vigne. Allons, enfants ! les vendanges seront splendides, et chacun de vous viendra boire dans la coupe le vin sacré de la régénération. C'est le vin du Seigneur qui sera versé au banquet de la fraternité universelle ! Là, toutes les nations seront réunies en une seule et même famille et chan-

teront les louanges d'un même Dieu. Armez-vous donc de socs et de couperets, vous qui voulez vivre éternellement; attachez les ceps, afin qu'ils ne tombent point et se tiennent droits, et leurs têtes monteront au ciel. Il y en aura qui auront cent coudées, et les Esprits des mondes éthérés viendront en presser les grains et s'y rafraîchir ; le jus sera tellement puissant qu'il donnera la force et le courage aux faibles; il sera le lait nourricier du petit.

Voici la vendange qui va se faire; elle se fait déjà; on prépare les vases qui doivent contenir la liqueur sacrée; approchez vos lèvres, vous qui voulez goûter, car cette liqueur vous enivrera d'une céleste ivresse, et vous verrez Dieu dans vos songes, en attendant que la réalité succède au rêve.

Enfants! cette vigne splendide qui doit s'élever vers Dieu, c'est le Spiritisme. Adeptes fervents, il faut la monter puissante et forte, et vous, petits, il faut que vous aidiez les forts à la soutenir et à la propager! Coupez-en les bourgeons, et plantez-les dans un autre champ; ils produiront de nouvelles vignes et d'autres bourgeons dans tous les pays du monde.

Oui, je vous le dis : enfin tout le monde boira du jus de la vigne, et vous le boirez dans le royaume du Christ avec le Père céleste! Soyez donc frais et dispos, et ne vivez pas d'une vie austère. Dieu ne vous demande pas de vivre d'austérités et de privations; il ne demande point que vous couvriez votre corps d'un cilice : il veut que vous viviez seulement selon la charité et selon le cœur. Il ne veut point de mortifications qui détruisent le corps; il veut que chacun se chauffe à son soleil, et s'il a fait des rayons plus froids les uns que les autres, c'est pour faire comprendre à tous combien il est fort et puissant. Non, ne vous couvrez point de cilice; n'abîmez point vos chairs sous les coups de la discipline; pour travailler à la vigne, il faut être robuste et puissant; il faut à l'homme la vigueur que Dieu lui a donnée. Il n'a point créé l'humanité pour en faire une race bâtarde et amaigrie ; il l'a faite comme manifeste de sa gloire et de sa puissance.

Vous qui voulez vivre de la vraie vie, vous êtes dans les voies du Seigneur, quand vous avez donné le pain aux malheureux, l'obole aux souffrants et votre prière à Dieu. Alors, quand la mort fermera vos paupières, l'ange du Seigneur dira tout haut vos bienfaits, et votre âme, portée sur les ailes blanches de la charité, montera à Dieu aussi belle et aussi pure qu'un beau lis qui s'épanouit le matin sous un soleil printanier.

Priez, aimez et faites la charité, mes frères; la vigne est large, le champ du Seigneur est grand; venez, venez, Dieu et le Christ vous appellent, et moi je vous bénis.

SAINT AUGUSTIN.

La Charité envers les criminels.

Problème moral.

« Un homme est en danger de mort; pour le sauver, il faut exposer sa vie; mais on sait que cet homme est un malfaiteur, et que, s'il en réchappe, il pourra commettre de nouveaux crimes. Doit-on, malgré cela, s'exposer pour le sauver? »

La réponse suivante a été obtenue dans la Société spirite de Paris, le 7 février 1862, médium M. A. Didier:

Ceci est une question fort grave et qui peut se présenter naturellement à l'esprit. Je répondrai selon mon avancement moral, puisque nous en sommes sur ce sujet, que l'on doit exposer sa vie même pour un malfaiteur. Le dévouement est aveugle : on secourt un ennemi, on doit donc secourir l'ennemi même de la société, un malfaiteur, en un mot. Croyez-vous donc que c'est seulement à la mort que l'on court arracher ce malheureux? c'est peut-être à sa vie passée tout entière. Car, songez-y, dans ces rapides instants qui lui ravissent les dernières minutes de la vie, l'homme perdu revient sur sa vie passée, ou plutôt elle se dresse devant lui. La mort, peut-être, arrive trop tôt pour lui; la réincarnation sera peut-être terrible; élancez-vous donc, hommes! vous que la science spirite a éclairés, élancez-vous, arrachez-le à sa damnation, et alors, peut-être, cet homme qui serait mort en vous blasphémant se jettera dans vos bras. Toutefois, il ne faut pas vous demander s'il le fera ou s'il ne le fera pas, mais vous élancer, car, en le sauvant, vous obéissez à cette voix du cœur qui vous dit : « Tu peux le sauver, sauve-le! »

LAMENNAIS.

Remarque. Par une singulière coïncidence, nous avons reçu, à quelques jours de là, la communication suivante, obtenue dans le groupe spirite du Havre, et traitant à peu près le même sujet.

A la suite, nous écrit-on, d'une conversation au sujet de l'assassin Dumollard, l'Esprit de madame Elisabeth de France, qui avait déjà donné diverses communications, se présente spontanément et dicte ce qui suit :

La vraie charité est un des plus sublimes enseignements que Dieu ait donnés au monde. Il doit exister entre les véritables disciples de sa doctrine une fraternité complète. Vous devez aimer les malheureux, les criminels, comme des créatures de Dieu auxquelles le pardon et la miséricorde seront accordés s'ils se repentent, comme à vous-mêmes pour les fautes que vous commettez contre sa loi. Songez que vous êtes plus répréhensibles, plus coupables que ceux auxquels vous refusez le pardon et la commisération, car souvent ils ne connaissent pas Dieu

comme vous le connaissez, et il leur sera moins demandé qu'à vous. Ne jugez point; oh! ne jugez point, mes chères amies, car le jugement que vous portez vous sera appliqué plus sévèrement encore, et vous avez besoin d'indulgence pour les péchés que vous commettez sans cesse. Ne savez-vous pas qu'il y a bien des actions qui sont des crimes aux yeux du Dieu de pureté, et que le monde ne considère pas même comme des fautes légères? La vraie charité ne consiste pas seulement dans l'aumône que vous donnez, ni même dans les paroles de consolation dont vous pouvez l'accompagner; non, ce n'est pas seulement ce que Dieu exige de vous. La charité sublime enseignée par Jésus consiste aussi dans la bienveillance accordée toujours et en toutes choses à votre prochain. Vous pouvez encore exercer cette sublime vertu sur bien des êtres qui n'ont que faire d'aumônes, et que des paroles d'amour, de consolation, d'encouragement amèneront au Seigneur. Les temps sont proches, je le dis encore, où la grande fraternité régnera sur ce globe; la loi du Christ est celle qui régira les hommes : celle-là seule sera le frein et l'espérance, et conduira les âmes aux séjours bienheureux. Aimez-vous donc comme les enfants d'un même père : ne faites point de différence entre les autres malheureux, car c'est Dieu qui veut que tous soient égaux; ne méprisez donc personne; Dieu permet que de grands criminels soient parmi vous, afin qu'ils vous servent d'enseignement. Bientôt, quand les hommes seront amenés aux vraies lois de Dieu, il n'y aura plus besoin de ces enseignements-là, et tous les Esprits impurs et révoltés seront dispersés dans des mondes inférieurs en harmonie avec leurs penchants.

Vous devez à ceux dont je parle le secours de vos prières : c'est la vraie charité. Il ne faut point dire d'un criminel : « C'est un misérable; il faut en purger la terre; la mort qu'on lui inflige est trop douce pour un être de son espèce. » Non, ce n'est point ainsi que vous devez parler. Regardez votre modèle, Jésus ; que dirait-il s'il voyait ce malheureux près de lui? Il le plaindrait; il le considérerait comme un malade bien misérable ; il lui tendrait la main. Vous ne pouvez le faire en réalité, mais au moins vous pouvez prier pour ce malheureux, assister son Esprit pendant les quelques instants qu'il doit encore passer sur votre terre. Le repentir peut toucher son cœur si vous priez avec la foi. Il est votre prochain comme le meilleur d'entre les hommes; son âme égarée et révoltée est créée, comme la vôtre, à l'image du Dieu parfait. Priez donc pour lui; ne le jugez point, vous ne le devez point. Dieu seul le jugera.

Elisabeth de France.

Allan Kardec.

Paris. — Typ. de Cosson et Ce, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 4. AVRIL 1862.

Phrénologie spiritualiste et spirite.

Perfectibilité de la race nègre. (1)

La race nègre est-elle perfectible? Selon quelques personnes, cette question est jugée et résolue négativement. S'il en est ainsi, et si cette race est vouée par Dieu à une éternelle infériorité, la conséquence est qu'il est inutile de s'en préoccuper, et qu'il faut se borner à faire du nègre une sorte d'animal domestique dressé à la culture du sucre et du coton. Cependant l'humanité, autant que l'intérêt social, requiert un examen plus attentif: c'est ce que nous allons essayer de faire; mais comme une conclusion de cette gravité, dans l'un ou l'autre sens, ne peut être prise légèrement et doit s'appuyer sur un raisonnement sérieux, nous demandons la permission de développer quelques considérations préliminaires, qui nous serviront à montrer une fois de plus que le Spiritisme est la seule clef possible d'une foule de problèmes insolubles à l'aide des données actuelles de la science. La phrénologie nous servira de point de départ; nous en exposerons sommairement les bases fondamentales pour l'intelligence du sujet.

La phrénologie, comme on le sait, repose sur ce principe que le cerveau est l'organe de la pensée, comme le cœur est celui de la circulation, l'estomac celui de la digestion, le foie celui de la sécrétion de la bile. Ce point est admis par tout le monde, car il n'est personne qui puisse attribuer la pensée à une autre partie du corps; chacun sent qu'il pense par la tête et non par le bras ou la jambe. Il y a plus : on sent

(1) Voir *Revue Spirite*, juillet 1860: *La Phrénologie et la Physiognomonie.*

instinctivement que le siége de la pensée est au front; c'est là, et non à l'occiput, qu'on porte la main pour indiquer qu'une pensée vient de surgir. Pour tout le monde, le développement de la partie frontale fait présumer plus d'intelligence que lorsqu'elle est basse et déprimée. D'un autre côté, les expériences anatomiques et physiologiques ont clairement démontré le rôle spécial de certaines parties du cerveau dans les fonctions vitales, et la différence des phénomènes produits par la lésion de telle ou telle partie. Les recherches de la science ne peuvent laisser de doute à cet égard; celles de M. Flourens ont surtout prouvé jusqu'à l'évidence la spécialité des fonctions du cervelet.

Il est donc admis en principe que toutes les parties du cerveau n'ont pas la même fonction. Il est en outre reconnu que les cordons nerveux qui, du cerveau comme souche, se ramifient dans toutes les parties du corps, comme les filaments d'une racine, sont affectés d'une manière différente selon leur destination; c'est ainsi que le nerf optique qui aboutit à l'œil et s'épanouit dans la rétine est affecté par la lumière et les couleurs, et en transmet la sensation au cerveau dans une portion spéciale; que le nerf auditif est affecté par les sons, les nerfs olfactifs par les odeurs. Qu'un de ces nerfs perde sa sensibilité par une cause quelconque, la sensation n'a plus lieu : on est aveugle, sourd ou privé de l'odorat. Ces nerfs ont donc des fonctions distinctes et ne peuvent nullement se suppléer, et pourtant l'examen le plus attentif ne montre pas la plus légère différence dans leur contexture.

La phrénologie, partant de ces principes, va plus loin : elle localise toutes les facultés morales et intellectuelles, à chacune desquelles elle assigne une place spéciale dans le cerveau; c'est ainsi qu'elle affecte un organe à l'instinct de destruction qui, poussé à l'excès, devient cruauté et férocité; un autre à la fermeté, dont l'excès, sans le contrepoids du jugement, produit l'entêtement; un autre à l'amour de la progéniture; d'autres à la mémoire des localités, à celle des nombres, à celle des formes, au sentiment poétique, à l'harmonie des sons, des couleurs, etc., etc. Ce n'est point ici le lieu de faire la description anatomique du cerveau; nous dirons seulement que, si l'on fait une section longitudinale dans la masse, on reconnaîtra que de la base partent des faisceaux fibreux allant s'épanouir à la surface, et présentant à peu près l'aspect d'un champignon coupé dans sa hauteur. Chaque faisceau correspond à l'une des circonvolutions de la surface externe, d'où il suit que le développement de la circonvolution correspond au développement du faisceau fibreux. Chaque faisceau étant, selon la phrénologie, le siége d'une sensation ou d'une faculté, elle en conclut que l'énergie

de la sensation ou de la faculté est en raison du développement de l'organe.

Dans le fœtus, la boîte osseuse du crâne n'est point encore formée; ce n'est d'abord qu'une pellicule, une membrane très flexible, qui se moule, par conséquent, sur les parties saillantes du cerveau et en conserve l'empreinte, à mesure qu'elle se durcit par le dépôt du phosphate de chaux qui est la base des os. Des saillies du crâne, la phrénologie conclut au volume de l'organe, et du volume de l'organe elle conclut au développement de la faculté.

Tel est, en peu de mots, le principe de la science phrénologique. Quoique notre but ne soit pas de la développer ici, un mot encore est nécessaire sur le mode d'appréciation. On se tromperait étrangement si l'on croyait pouvoir déduire le caractère absolu d'une personne par la seule inspection des saillies du crâne. Les facultés se font réciproquement contre-poids, s'équilibrent, se corroborent ou s'atténuent les unes par les autres, de telle sorte que, pour juger un individu, il faut tenir compte du degré d'influence de chacune, en raison de leur développement, puis faire entrer dans la balance le tempérament, le milieu, les habitudes et l'éducation. Supposons un homme ayant l'organe de la destruction très prononcé, avec atrophie des organes des facultés morales et affectives,. il sera bassement féroce; mais si, à la destruction, il joint la bienveillance, l'affection, les facultés intellectuelles, la destruction sera neutralisée, elle aura pour effet de lui donner plus d'énergie, et il pourra être un fort honnête homme, tandis que l'observateur superficiel, qui le jugerait sur l'inspection du premier organe seul, le prendrait pour un assassin. On conçoit, d'après cela, toutes les modifications de caractère qui peuvent résulter du concours des autres facultés, comme la ruse, la circonspection, l'estime de soi, le courage, etc. Le sentiment de la couleur, seul, fera le coloriste, mais ne fera pas le peintre; celui de la forme, seul, ne fera qu'un dessinateur; les deux réunis ne feront qu'un bon peintre copiste, s'il n'y a pas en même temps le sentiment de l'idéalité ou de la poésie, et les facultés réflectives et comparatives. Ceci suffit pour montrer que les observations phrénologiques pratiques présentent une très grande difficulté, et reposent sur des considérations philosophiques, qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Ces préliminaires posés, envisageons la chose à un autre point de vue.

Deux systèmes radicalement opposés ont, dès le principe, divisé les phrénologues en matérialistes et en spiritualistes. Les premiers, n'admettant rien en dehors de la matière, disent que la pensée est un pro-

duit de la substance cérébrale ; que le cerveau sécrète la pensée, comme les glandes salivaires sécrètent la salive, comme le foie sécrète la bile ; or, comme la quantité de la sécrétion est généralement proportionnée au volume et à la qualité de l'organe sécréteur, ils disent que la quantité de pensées est proportionnée au volume et à la qualité du cerveau ; que chaque partie du cerveau, sécrétant un ordre particulier de pensées, les divers sentiments et les diverses aptitudes sont en raison de l'organe qui les produit. Nous ne réfuterons pas cette monstrueuse doctrine qui fait de l'homme une machine, sans responsabilité de ses actes mauvais, sans mérite de ses bonnes qualités, et qui ne doit son génie et ses vertus qu'au hasard de son organisation (1). Avec un pareil système, toute punition est injuste et tous les crimes sont justifiés.

Les spiritualistes disent, au contraire, que les organes ne sont pas la cause des facultés, mais les instruments de la manifestation des facultés ; que la pensée est un attribut de l'âme et non du cerveau ; que l'âme possédant par elle-même des aptitudes diverses, la prédominance de telle ou telle faculté pousse au développement de l'organe correspondant, comme l'exercice d'un bras pousse au développement des muscles de ce bras ; d'où il suit que le développement de l'organe est un effet et non la cause. Ainsi un homme n'est pas poète parce qu'il a l'organe de la poésie ; il a l'organe de la poésie, parce qu'il est poète, ce qui est fort différent. Mais ici se présente une autre difficulté devant laquelle s'arrête forcément le phrénologiste : s'il est spiritualiste, il nous dira bien que le poète a l'organe de la poésie parce qu'il est poète, mais il ne nous dit pas pourquoi il est poète ; pourquoi il l'est plutôt que son frère, quoique élevé dans les mêmes conditions ; et ainsi de toutes les autres aptitudes. Le Spiritisme seul peut en donner l'explication.

En effet, si l'âme est créée en même temps que le corps, celle du savant de l'Institut est tout aussi neuve que celle du sauvage ; dès lors, pourquoi donc sur la terre des sauvages et des membres de l'Institut ? Le milieu dans lequel ils vivent, direz-vous. Soit ; dites-nous alors pourquoi des hommes nés dans le milieu le plus ingrat et le plus réfractaire deviennent des génies, tandis que des enfants qui sucent la science avec le lait sont des imbéciles. Les faits ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence qu'il y a des hommes instinctivement bons ou mauvais, intelligents ou stupides ? Il faut donc qu'il y ait dans l'âme un germe ; d'où vient-il ? Peut-on raisonnablement dire que Dieu en a fait

(1) Voyez la *Revue* de mars 1861 : *La tête de Garibaldi*, page 76.

de toutes sortes, les unes qui arrivent sans peine, et d'autres qui n'arrivent pas même avec un travail opiniâtre? Serait-ce là de la justice et de la bonté? Évidemment non. Une seule solution est possible : la préexistence de l'âme, son antériorité à la naissance du corps, le développement acquis selon le temps qu'elle a vécu et les différentes migrations qu'elle a parcourues. L'âme apporte donc en s'unissant au corps ce qu'elle a acquis, ses qualités bonnes ou mauvaises; de là les prédispositions instinctives; d'où l'on peut dire avec certitude que celui qui est né poète a déjà cultivé la poésie; que celui qui est né musicien a cultivé la musique; que celui qui est né scélérat a été plus scélérat encore. Telle est la source des facultés innées qui produisent, dans les organes affectés à leur manifestation, un travail intérieur, moléculaire, qui en amène le développement.

Ceci nous conduit à l'examen de l'importante question de l'infériorité de certaines races et de leur perfectibilité.

Nous posons d'abord en principe que toutes les facultés, toutes les passions, tous les sentiments, toutes les aptitudes sont dans la nature; qu'elles sont nécessaires à l'harmonie générale, parce que Dieu ne fait rien d'inutile; que le mal résulte de l'abus, ainsi que du défaut de contre-poids et d'équilibre entre les diverses facultés. Les facultés ne se développant pas toutes simultanément, il en résulte que l'équilibre ne peut s'établir qu'à la longue; que ce défaut d'équilibre produit les hommes imparfaits en qui le mal domine momentanément. Prenons pour exemple l'instinct de la destruction; cet instinct est nécessaire, parce que, dans la nature, il faut que tout se détruise pour se renouveler; c'est pourquoi toutes les espèces vivantes sont à la fois les agents destructeurs et reproducteurs. Mais l'instinct de destruction isolé est un instinct aveugle et brutal; il domine chez les peuples primitifs, chez les sauvages dont l'âme n'a pas encore acquis les qualités réflectives propres à régler la destruction dans une juste mesure. Le sauvage féroce peut-il, dans une seule existence, acquérir ces qualités qui lui manquent? Quelque éducation que vous lui donniez dès le berceau, en ferez-vous un saint Vincent de Paul, un savant, un orateur, un artiste? Non; c'est matériellement impossible. Et pourtant ce sauvage a une âme; quel est le sort de cette âme après la mort? Est-elle punie pour des actes barbares que rien n'a réprimés? est-elle placée à l'égal de celle de l'homme de bien? L'un n'est pas plus rationnel que l'autre. Est-elle alors condamnée à rester éternellement dans un état mixte, qui n'est ni le bonheur ni le malheur? Cela ne serait pas juste; car, si elle n'est pas plus parfaite, cela n'a pas dépendu d'elle.

Vous ne pouvez sortir de ce dilemme qu'en admettant la possibilitét d'un progrès; or, comment peut-elle progresser, si ce n'est en prenan de nouvelles existences? Elle pourra, direz-vous, progresser comme Esprit, sans revenir sur la terre. Mais alors pourquoi nous, civilisés, éclairés, sommes-nous nés en Europe plutôt qu'en Océanie? dans des corps blancs plutôt que dans des corps noirs? Pourquoi un point de départ si différent, si l'on ne progresse que comme Esprit? Pourquoi Dieu nous a-t-il affranchis de la longue route que doit parcourir le sauvage? Nos âmes seraient-elles d'une autre nature que la sienne? pourquoi chercher alors à le faire chrétien? Si vous le faites chrétien, c'est que vous le regardez comme votre égal devant Dieu; s'il est votre égal devant Dieu, pourquoi Dieu vous accorde-t-il des priviléges? Vous aurez beau faire, vous n'arriverez à aucune solution qu'en admettant pour nous un progrès antérieur, pour le sauvage un progrès ultérieur; si l'âme du sauvage doit progresser ultérieurement, c'est qu'elle nous atteindra; si nous avons progressé antérieurement, c'est que nous avons été sauvages, car, si le point de départ est différent, il n'y a plus de justice, et si Dieu n'est pas juste, il n'est pas Dieu. Voilà donc forcément deux existences extrêmes : celle du sauvage et celle de l'homme le plus civilisé; mais, entre ces deux extrêmes, ne trouvez-vous aucun intermédiaire? Suivez l'échelle des peuples, et vous verrez que c'est une chaîne non interrompue, sans solution de continuité. Encore une fois, tous ces problèmes sont insolubles sans la pluralité des existences. Dites que les Zélandais renaîtront chez un peuple un peu moins barbare, et ainsi de suite jusqu'à la civilisation, et tout s'explique; que si, au lieu de suivre les degrés de l'échelle, il les franchit tout d'un coup et arrive sans transition parmi nous, il nous donnera le hideux spectacle d'un Dumollard, qui est un monstre pour nous, et qui n'eût rien présenté d'anormal chez les peuplades de l'Afrique centrale, d'où il est peut-être sorti. C'est ainsi qu'en se renfermant dans une seule existence, tout est obscurité, tout est problème sans issue; tandis qu'avec la réincarnation tout est clarté, tout est solution.

Revenons à la phrénologie. Elle admet des organes spéciaux pour chaque faculté, et nous croyons qu'elle est dans le vrai; mais nous allons plus loin. Nous avons vu que chaque organe cérébral est formé d'un faisceau de fibres; nous pensons que chaque fibre correspond à une nuance de la faculté. Ceci n'est qu'une hypothèse, il est vrai, mais qui pourra ouvrir la voie à de nouvelles observations. Le nerf auditif reçoit les sons et les transmet au cerveau; mais si le nerf est homogène, comment perçoit-il des sons si variés? Il est donc permis d'admettre

que chaque fibre nerveuse est affectée par un son différent avec lequel elle vibre en quelque sorte à l'unisson, comme les cordes d'une harpe. Tous les tons sont dans la nature ; supposons-en cent, depuis le plus aigu jusqu'au plus grave : l'homme qui posséderait les cent fibres correspondantes les percevrait tous ; celui qui n'en posséderait que la moitié ne percevra que la moitié des sons, les autres lui échapperont, il n'en aura aucune conscience. Il en sera de même des cordes vocales pour exprimer les sons; des fibres optiques pour percevoir les différentes couleurs ; des fibres olfactives pour percevoir toutes les odeurs. Le même raisonnement peut s'appliquer aux organes de tous les genres de perceptions et de manifestations.

Tous les corps animés renferment incontestablement le principe de tous les organes, mais il en est qui, chez certains individus, sont à l'état tellement rudimentaire, qu'ils ne sont pas susceptibles de développement, et que c'est absolument comme s'ils n'existaient pas; donc, chez ces personnes, il ne peut y avoir ni les perceptions, ni les manifestations correspondant à ces organes; en un mot elles sont, pour ces facultés, comme les aveugles pour la lumière, les sourds pour la musique.

L'examen phrénologique des peuples peu intelligents constate la prédominance des facultés instinctives, et l'atrophie des organes de l'intelligence. Ce qui est exceptionnel chez les peuples avancés est la règle chez certaines races. Pourquoi cela? Est-ce une injuste préférence? Non, c'est de la sagesse. La nature est toujours prévoyante; elle ne fait rien d'inutile ; or, ce serait une chose inutile de donner un instrument complet à qui n'a pas les moyens de s'en servir. Les Esprits sauvages sont des Esprits encore enfants, si l'on peut s'exprimer ainsi; chez eux, beaucoup de facultés sont encore latentes. Que ferait donc l'Esprit d'un Hottentot dans le corps d'un Arago? Il serait comme celui qui ne sait pas la musique devant un excellent piano. Par une raison inverse, que ferait l'Esprit d'Arago dans le corps d'un Hottentot? Il serait comme Litz devant un piano qui n'aurait que quelques mauvaises cordes fausses, et auquel tout son talent ne parviendra jamais à faire rendre des sons harmonieux. Arago chez les sauvages, avec tout son génie, sera aussi intelligent que peut l'être un sauvage, mais rien de plus; il ne sera jamais, sous une peau noire, membre de l'Institut. Son Esprit pousserait-il au développement des organes? Des organes faibles, oui ; des organes rudimentaires, non (1).

(1) Voyez la *Revue Spirite* d'octobre 1861 : *Les Crétins*.

La nature a donc approprié les corps au degré d'avancement des Esprits qui doivent s'y incarner; voilà pourquoi les corps des races primitives possèdent moins de cordes vibrantes que ceux des races avancées. Il y a donc en l'homme deux êtres bien distincts : l'Esprit, être pensant; le corps, instrument des manifestations de la pensée, plus ou moins complet, plus ou moins riche en cordes, selon les besoins.

Arrivons maintenant à la perfectibilité des races; cette question est pour ainsi dire résolue par ce qui précède : nous n'avons qu'à en déduire quelques conséquences. Elles sont perfectibles par l'Esprit qui se développe à travers ses différentes migrations, à chacune desquelles il acquiert peu à peu les facultés qui lui manquent; mais à mesure que ses facultés s'étendent, il lui faut un instrument approprié, comme à un enfant qui grandit il faut des habits plus larges; or, les corps constitués pour son état primitif étant insuffisants, il lui faut s'incarner dans de meilleures conditions, et ainsi de suite à mesure qu'il progresse.

Les races sont aussi perfectibles par le corps, mais ce n'est que par le croisement avec des races plus perfectionnées, qui y apportent de nouveaux éléments, qui y *greffent* pour ainsi dire les germes de nouveaux organes. Ce croisement se fait par les émigrations, les guerres et les conquêtes. Sous ce rapport, il en est des races comme des familles qui s'abâtardissent si elles ne mélangent des sangs divers. Alors on ne peut pas dire que ce soit la race primitive pure, car sans croisement cette race sera toujours la même, son état d'infériorité tenant à sa nature; elle dégénérera au lieu de progresser, et c'est ce qui en amène la disparition dans un temps donné.

Au sujet des nègres esclaves on dit : « Ce sont des êtres si bruts, si peu intelligents, que ce serait peine perdue de chercher à les instruire; c'est une race inférieure, incorrigible et profondément incapable. La théorie que nous venons de donner permet de les envisager sous un autre jour; dans la question du perfectionnement des races, il faut toujours tenir compte des deux éléments constitutifs de l'homme : l'élément spirituel et l'élément corporel. Il faut les connaître l'un et l'autre, et le Spiritisme seul peut nous éclairer sur la nature de l'élément spirituel, le plus important, puisque c'est celui qui pense et qui survit, tandis que l'élément corporel se détruit.

Les nègres donc, comme organisation physique, seront toujours les mêmes; comme Esprits, c'est sans doute une race inférieure, c'est-à-dire primitive; ce sont de véritables enfants auxquels on peut apprendre bien peu de chose; mais par des soins intelligents on peut toujours modifier certaines habitudes, certaines tendances, et c'est déjà un pro-

grès qu'ils apporteront dans une autre existence, et qui leur permettra plus tard de prendre une enveloppe dans de meilleures conditions. En travaillant à leur amélioration, on travaille moins pour leur présent que pour leur avenir, et quelque peu que l'on gagne, c'est toujours pour eux autant d'acquis; chaque progrès est un pas en avant qui facilite de nouveaux progrès.

Sous la même enveloppe, c'est-à-dire avec les mêmes instruments de manifestation de la pensée, les races ne sont perfectibles que dans des limites étroites, par les raisons que nous avons développées. Voilà pourquoi la race nègre, en tant que race nègre, corporellement parlant, n'atteindra jamais le niveau des races caucasiques; mais, en tant qu'Esprits, c'est autre chose; elle peut devenir, et elle deviendra ce que nous sommes; seulement il lui faudra du temps et de meilleurs instruments. Voilà pourquoi les races sauvages, même au contact de la civilisation, restent toujours sauvages; mais à mesure que les races civilisées s'étendent, les races sauvages diminuent, jusqu'à ce qu'elles disparaissent complétement, comme ont disparu les races des Caraïbes, des Guanches et autres. Les corps ont disparu, mais que sont devenus les Esprits? Plus d'un est peut-être parmi nous.

Nous l'avons dit, et nous le répétons, le Spiritisme ouvre à toutes les sciences des horizons nouveaux; quand les savants consentiront à tenir compte de l'élément spirituel dans les phénomènes de la nature, ils seront tout surpris de voir les difficultés contre lesquelles ils se heurtent à chaque pas s'aplanir comme par enchantement; mais il est probable que, pour beaucoup, il faudra renouveler l'habit. Quand ils reviendront, ils auront eu le temps de réfléchir et apporteront de nouvelles idées. Ils trouveront les choses bien changées ici-bas; les idées spirites, qu'ils repoussent aujourd'hui, auront germé partout et seront la base de toutes les institutions sociales; eux-mêmes seront élevés et nourris dans cette croyance qui ouvrira à leur génie un nouveau champ pour le progrès de la science. En attendant, et pendant qu'ils sont encore ici, qu'ils cherchent la solution de ce problème: Pourquoi l'autorité de leur savoir et leurs dénégations n'arrêtent pas un seul instant la marche, de jour en jour plus rapide, des idées nouvelles?

Conséquences de la doctrine de la réincarnation sur la propagation du Spiritisme.

Le Spiritisme marche avec rapidité, c'est là un fait que personne ne saurait nier; or, quand une chose se propage, c'est qu'elle convient, donc si le Spiritisme se propage, c'est qu'il convient. A cela il y plusieurs causes; la première est sans contredit, ainsi que nous l'avons expliqué en diverses circonstances, la satisfaction morale qu'il procure à ceux qui le comprennent et le pratiquent; mais cette cause même reçoit en partie sa puissance du principe de la réincarnation; c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

Tout homme qui réfléchit ne peut s'empêcher de se préoccuper de son avenir après sa mort, et cela en vaut bien la peine. Quel est celui qui n'attache pas à sa situation sur la terre pendant quelques années plus d'importance qu'à celle de quelques jours? On fait plus : pendant la première partie de la vie, on travaille, on s'exténue de fatigue, on s'impose toutes sortes de privations pour s'assurer dans l'autre moitié un peu de repos et de bien-être. Si l'on prend tant de soins pour quelques années éventuelles, n'est-il pas rationnel d'en prendre encore davantage pour la vie d'outre-tombe dont la durée est illimitée? Pourquoi la plupart travaillent-ils plus pour le présent fugitif que pour l'avenir sans fin? C'est qu'on croit à la réalité du présent et qu'on doute de l'avenir; or, *on ne doute que de ce que l'on ne comprend pas*. Que l'avenir soit compris, et le doute cessera. Aux yeux mêmes de celui qui, dans l'état des croyances vulgaires, est le mieux convaincu de la vie future, elle se présente d'une manière si vague, que la foi ne suffit pas toujours pour fixer les idées, et qu'elle a plus des caractères de l'hypothèse que de ceux de la réalité. Le Spiritisme vient lever cette incertitude par le témoignage de ceux qui ont vécu, et par des preuves en quelque sorte matérielles.

Toute religion repose nécessairement sur la vie future, et tous les dogmes convergent forcément vers ce but unique; c'est en vue d'atteindre ce but qu'on les pratique, et la foi en ces dogmes est en raison de l'efficacité qu'on leur suppose pour y arriver. La théorie de la vie future est donc la pierre angulaire de toute doctrine religieuse; si cette théorie pèche par la base; si elle ouvre le champ des objections sérieuses; si elle se contredit elle-même; si l'on peut démontrer l'impossibilité de

certaines parties, tout s'écroule : le doute vient d'abord, au doute succède la négation absolue, et les dogmes sont entraînés dans le naufrage de la foi. On a cru échapper au danger en proscrivant l'examen et en faisant une vertu de la foi aveugle ; mais prétendre imposer la foi aveugle en ce siècle-ci, c'est méconnaître le temps où nous vivons ; on réfléchit malgré soi ; on examine par la force des choses ; on veut savoir le pourquoi et le comment ; le développement de l'industrie et des sciences exactes apprend à regarder le terrain sur lequel on pose le pied, c'est pourquoi on sonde celui sur lequel on dit que l'on marchera après la mort ; si on ne le trouve pas solide, c'est-à-dire logique, rationnel, on ne s'en préoccupe pas. On aura beau faire, on ne parviendra pas à neutraliser cette tendance, parce qu'elle est inhérente au développement intellectuel et moral de l'humanité. Selon les uns c'est un bien, selon d'autres c'est un mal ; quelle que soit la manière dont on l'envisage, il faut bon gré mal gré s'en accommoder, car il n'y a pas moyen de faire autrement.

Le besoin de se rendre compte et de comprendre se reporte des choses matérielles sur les choses morales. La vie future n'est sans doute pas une chose palpable comme un chemin de fer et une machine à vapeur, mais elle peut être comprise par le raisonnement ; si le raisonnement en vertu duquel on cherche à la démontrer ne satisfait pas la raison, on rejette et prémisses et conclusions. Interrogez ceux qui nient la vie future, et tous vous diront qu'ils ont été conduits à l'incrédulité par le tableau même qu'on leur en fait avec son cortége de diables, de flammes et de peines sans fin.

Toutes les questions morales, psychologiques et métaphysiques se lient d'une manière plus ou moins directe à la question de l'avenir ; il en résulte que de cette dernière question dépend en quelque sorte la rationalité de toutes les doctrines philosophiques et religieuses. Le Spiritisme vient à son tour, non comme une religion, mais comme doctrine philosophique, apporter sa théorie appuyée sur le fait des manifestations ; il ne s'impose pas ; il ne réclame pas de confiance aveugle ; il se met sur les rangs et dit : Examinez, comparez et jugez ; si vous trouvez quelque chose de mieux que ce que je vous donne, prenez-le. Il ne dit point : Je viens saper les fondements de la religion et y substituer un culte nouveau ; il dit : Je ne m'adresse pas à ceux qui croient et qui sont satisfaits de leurs croyances, mais à ceux qui désertent vos rangs pour l'incrédulité et que vous n'avez pas su ou pu retenir ; je viens leur donner, sur les vérités qu'ils repoussent, une interprétation de nature à satisfaire leur raison et qui les leur fasse accepter ; et la

preuve que je réussis, c'est le nombre de ceux que je tire du bourbier de l'incrédulité. Écoutez-les, et ils vous diront tous : Si l'on m'avait enseigné ces choses de cette manière dès mon enfance, je n'aurais jamais douté ; maintenant je crois, parce que je comprends. Devez-vous les repousser parce qu'ils acceptent l'esprit et non la lettre, le principe au lieu de la forme? Libre à vous; si votre conscience vous en fait un devoir, nul ne songe à la violenter, mais je n'en dirai pas moins que c'est une faute ; je dis plus, une imprudence.

La vie future est, comme nous l'avons dit, le but essentiel de toute doctrine morale; sans la vie future, la morale n'a plus de base. Le triomphe du Spiritisme est précisément dans la manière dont il présente l'avenir ; outre les preuves qu'il en donne, le tableau qu'il en fait est si clair, si simple, si logique, si conforme à la justice et à la bonté de Dieu, qu'involontairement on se dit : Oui, c'est bien ainsi que cela doit être, c'est ainsi que je l'avais rêvé, et si je n'y ai pas cru, c'est parce qu'on m'avait affirmé que c'était autrement. Mais qu'est-ce qui donne à la théorie de l'avenir une telle puissance? qu'est-ce qui lui concilie de si nombreuses sympathies? C'est, disons-nous, son inflexible logique, c'est parce qu'elle résout des difficultés jusqu'alors insolubles, et cela, elle le doit au principe de la pluralité des existences ; en effet, ôtez ce principe, et mille problèmes tous plus insolubles les uns que les autres se présentent à l'instant ; on se heurte à chaque pas contre des objections sans nombre. Ces objections, on ne les faisait pas autrefois, c'est-à-dire on n'y songeait pas ; mais, aujourd'hui que l'enfant est devenu homme, il veut aller au fond de choses; il veut voir clair dans le chemin où on le conduit ; il sonde et pèse la valeur des arguments qu'on lui donne, et s'ils ne satisfont pas sa raison, s'ils le laissent dans le vague et l'incertitude, il les rejette en attendant mieux. La pluralité des existences est une clef qui ouvre des horizons nouveaux, qui donne une raison d'être à une foule de choses incomprises, qui explique ce qui était inexplicable; elle concilie tous les événements de la vie avec la justice et la bonté de Dieu ; voilà pourquoi ceux qui en étaient arrivés à douter de cette justice et de cette bonté reconnaissent maintenant le doigt de la Providence là où ils l'avaient méconnu. Sans la réincarnation, en effet, quelle cause assigner aux idées innées ; comment justifier l'idiotisme, le crétinisme, la sauvagerie à côté du génie et de la civilisation ; la profonde misère des uns à côté du bonheur des autres, les morts prématurées et tant d'autres choses ? Au point de vue religieux, certains dogmes, tels que le péché originel, la chute des anges, l'éternité des peines, la résurrection de la chair, etc., trouvent dans ce

principe une interprétation rationnelle qui en fait accepter l'esprit par ceux mêmes qui en repoussaient la lettre.

En résumé, l'homme actuel veut comprendre; le principe de la réincarnation jette la lumière sur ce qui était obscur; voilà pourquoi nous disons que ce principe est une des causes qui font accueillir le Spiritisme avec faveur.

La réincarnation, dira-t-on, n'est pas nécessaire pour croire aux Esprits et à leur manifestation, et la preuve en est, c'est qu'il y a des croyants qui ne l'admettent pas. Cela est vrai; aussi ne disons-nous pas qu'on ne puisse être très bon Spirite sans cela; nous ne sommes pas de ceux qui jettent la pierre à qui ne pense pas comme nous. Nous disons seulement qu'ils n'ont pas abordé tous les problèmes que soulève le système unitaire, sans cela ils auraient reconnu l'impossibilité d'en donner une solution satisfaisante. L'idée de la pluralité des existences a d'abord été accueillie avec étonnement, avec défiance; puis, peu à peu, on s'est familiarisé avec cette idée, à mesure qu'on a reconnu l'impossibilité de sortir sans cela des innombrables difficultés que soulèvent la psychologie et la vie future. Il est un fait certain, c'est que ce système gagne tous les jours du terrain, et que l'autre en perd tous les jours; en France, aujourd'hui, les adversaires de la réincarnation, — nous parlons de ceux qui ont étudié la science spirite, — sont en nombre imperceptible comparativement à ses partisans; en Amérique même, où ils sont le plus nombreux, par les causes que nous avons expliquées dans notre précédent numéro, ce principe commence à se populariser, d'où l'on peut conclure que le temps n'est pas loin où il n'y aura aucune dissidence sous ce rapport.

Epidémie démoniaque en Savoie.

Les journaux ont parlé, il y a quelque temps, d'une monomanie épidémique qui s'est déclarée dans une partie de la Haute-Savoie, et contre laquelle ont échoué tous les secours de la médecine et de la religion. Le seul moyen qui ait produit des résultats un peu satisfaisants, c'est la dispersion des individus dans différentes villes. Nous recevons à ce sujet la lettre suivante du capitaine B..., membre de la Société spirite de Paris, en ce moment à Annecy.

Annecy, 7 mars 1862.

« Monsieur le président,

« Pensant me rendre utile à la Société, j'ai l'honneur de vous envoyer une brochure que m'a remise un de mes amis, M. le docteur Caille, chargé par le ministre de suivre l'enquête faite par M. Constant, inspecteur des maisons d'aliénés, sur les cas *très nombreux* de démonomanie observés dans la commune de Morzine, arrondissement de Thonon (Haute-Savoie). Cette malheureuse population est encore aujourd'hui sous l'influence de l'obsession, malgré les exorcismes, les traitements médicaux, les mesures prises par l'autorité, l'internement dans les hôpitaux du département; les cas ont un peu diminué, mais non cessé, et le mal existe pour ainsi dire à l'état latent. Le curé, voulant exorciser ces malheureux, pour la plupart enfants, les avait fait amener à l'église, conduits par des hommes vigoureux. A peine avait-il prononcé les premières paroles latines, qu'une scène épouvantable se produisit : cris, bonds furieux, convulsions, etc., à tel point qu'on dut envoyer quérir la gendarmerie et une compagnie d'infanterie pour mettre le bon ordre.

« Je n'ai pu me procurer tous les renseignements que je voudrais pouvoir vous donner dès aujourd'hui, mais ces faits me semblent assez graves pour mériter votre examen. M. le docteur aliéniste Arthaud, de Lyon, a lu un rapport à la Société médicale de cette ville, rapport qui est imprimé dans la *Gazette médicale de Lyon*, et que vous pourrez vous procurer par votre correspondant. Nous avons, dans l'hôpital de cette ville, deux femmes de Morzine qui sont en traitement. M. le docteur Caille conclut à une affection nerveuse épidémique qui échappe à toute espèce de traitement et d'exorcisme; l'isolement seul a produit de bons résultats. Tous ces malheureux obsédés prononcent dans leurs crises des paroles ordurières; ils font des bonds prodigieux par-dessus les tables, grimpent sur les arbres, sur les toits, et prophétisent quelquefois.

« Si ces faits se sont présentés au seizième et au dix-septième siècle, dans les couvents et dans les pays de labour, il n'en est pas moins vrai que dans notre dix-neuvième siècle ils nous offrent, à nous Spirites, un sujet d'étude au point de vue de l'obsession épidémique, se généralisant et persistant pendant des années, puisqu'il y a près de cinq ans que le premier cas a été observé.

« J'aurai l'honneur de vous envoyer tous les documents et renseignements que je pourrai me procurer.

« Agréez, etc. « B... »

Les deux communications suivantes nous ont été données à ce sujet, dans la Société de Paris, par nos Esprits habituels.

« Ce ne sont pas des médecins, mais des magnétiseurs, des spiritualistes ou des spirites qu'il faudrait envoyer pour dissiper la légion des mauvais Esprits égarés dans votre planète. Je dis égarés, car ils ne feront que passer. Mais longtemps la malheureuse population, souillée par leur contact impur, souffrira dans son moral et dans son corps. Où est le remède? demandez-vous. Il surgira du mal, car les hommes, effrayés par ces manifestations, accueilleront avec transport le contact bienfaisant des bons Esprits qui leur succéderont comme l'aube succède à la nuit. Cette pauvre population, ignorante de tout travail intellectuel, aurait méconnu les communications intelligentes des Esprits, ou plutô tne les aurait pas même perçues. L'initiation et les maux qu'entraîne cette tourbe impure ouvrent les yeux fermés, et les désordres, les actes de démence, ne sont que le prélude de l'initiation, car tous doivent participer à la grande lumière spirite. Ne vous récriez pas sur la cruelle façon de procéder : tout a un but, et les souffrances doivent féconder comme font les orages qui détruisent la moisson d'un pays, tandis qu'ils fertilisent d'autres contrées.

Georges (*Médium, madame Costel*).

« Les cas de démonomanie qui se produisent aujourd'hui en Savoie se produisent également dans beaucoup d'autres contrées, notamment en Allemagne, mais plus principalement en Orient. Ce fait anomal est plus caractéristique que vous ne le pensez. En effet, il révèle pour l'observateur attentif une situation analogue à celle qui s'est manifestée dans les dernières années du paganisme. Personne n'ignore que lorsque Christ, notre maître bien-aimé, s'incarna en Judée sous les traits du charpentier Jésus, cette contrée avait été envahie par des légions de mauvais Esprits qui s'emparaient, par la possession, comme aujourd'hui, des classes sociales les plus ignorantes, des Esprits incarnés les plus faibles et les moins avancés, en un mot, des individus qui gardaient les troupeaux ou qui vaquaient aux occupations de la vie des champs. N'apercevez-vous pas une analogie très grande entre la reproduction de ces phénomènes identiques de possession? Ah! il y a là un enseignement bien profond! et vous devez en conclure que les temps prédits approchent de plus en plus, et que le Fils de l'homme reviendra bientôt chasser de nouveau cette tourbe d'Esprits impurs qui se sont abattus sur la terre, et raviver la foi chrétienne en donnant sa haute et divine sanction aux révélations consolantes et aux enseignements régé-

nérateurs du Spiritisme. Pour en revenir aux cas actuels de démonomanie, il faut se rappeler que les savants, que les médecins du siècle d'Auguste traitèrent, suivant les procédés hippocratiques, les malheureux possédés de la Palestine, et que toute leur science se brisa devant cette puissance inconnue. Eh bien! aujourd'hui encore, tous vos inspecteurs d'épidémies, tous vos aliénistes les plus distingués, savants docteurs en matérialisme pur, échoueront de même devant cette maladie toute morale, devant cette épidémie toute spirituelle. Mais qu'importe! mes amis, vous que la grâce nouvelle a touchés, vous savez combien ces maux passagers sont guérissables par ceux qui ont la foi. Espérez donc, attendez avec confiance la venue de Celui qui a déjà racheté l'humanité; l'heure est proche; l'Esprit précurseur est incarné déjà; à bientôt donc l'épanouissement complet de cette doctrine qui a pris pour devise: « Hors de la charité, pas de salut! »

ÉRASTE (*Médium, M. d'Ambel*).

De ce qui précède, il faudrait conclure qu'il ne s'agit point ici d'une affection organique, mais bien d'une influence occulte. Nous avons d'autant moins de peine à le croire, que nous avons eu de nombreux cas identiques isolés dus à cette même cause; et ce qui le prouve, c'est que les moyens enseignés par le Spiritisme ont suffi pour faire cesser l'obsession. Il est démontré par l'expérience que les Esprits malveillants agissent non-seulement sur la pensée, mais aussi sur le corps, avec lequel ils s'identifient, et dont ils se servent comme si c'était le leur; qu'ils provoquent des actes ridicules, des cris, des mouvements désordonnés ayant toutes les apparences de la folie ou de la monomanie. On en trouvera l'explication dans notre *Livre des Médiums*, au chapitre de l'Obsession, et dans un prochain article nous citerons plusieurs faits qui le démontrent d'une manière incontestable. C'est bien, en effet, une sorte de folie, puisqu'on peut donner ce nom à tout état anomal où l'esprit n'agit pas librement; à ce point de vue, l'ivresse est une véritable folie accidentelle.

Il faut donc distinguer la *folie pathologique* de la *folie obsessionnelle*. La première est produite par un désordre dans les organes de la manifestation de la pensée. Remarquons que, dans cet état de choses, ce n'est pas l'Esprit qui est fou; il conserve la plénitude de ses facultés, ainsi que le démontre l'observation; seulement, l'instrument dont il se sert pour se manifester étant désorganisé, la pensée, ou plutôt l'expression de la pensée est incohérente.

Dans la folie obsessionnelle, il n'y a pas de lésion organique; c'est

l'Esprit lui-même qui est affecté par la subjugation d'un Esprit étranger qui le domine et le maîtrise. Dans le premier cas, il faut essayer de guérir l'organe malade; dans le second, il suffit de délivrer l'Esprit malade d'un hôte importun, afin de lui rendre sa liberté. Les cas semblables sont très fréquents, et l'on a souvent pris pour de la folie ce qui n'était en réalité qu'une obsession, pour laquelle il fallait employer des moyens moraux et non des douches. Par les traitements physiques, et surtout par le contact des véritables aliénés, on a souvent déterminé une vraie folie là où elle n'existait pas.

Le Spiritisme, qui ouvre des horizons nouveaux à toutes les sciences, vient donc aussi éclairer la question si obscure des maladies mentales, en signalant une cause dont, jusqu'à ce jour, on n'avait tenu aucun compte; cause réelle, évidente, prouvée par l'expérience, et dont on reconnaîtra plus tard la vérité. Mais comment faire admettre cette cause par ceux qui sont tout prêts à envoyer aux Petites-Maisons quiconque a la faiblesse de croire que nous avons une âme, que cette âme joue un rôle dans les fonctions vitales, qu'elle survit au corps et peut agir sur les vivants? Dieu merci! et pour le bien de l'humanité, les idées spirites font plus de progrès parmi les médecins qu'on ne pouvait l'espérer, et tout fait prévoir que, dans un avenir peu éloigné, la médecine sortira enfin de l'ornière matérialiste.

Les cas isolés d'obsession physique ou de subjugation étant avérés, on comprend que, semblable à une nuée de sauterelles, une troupe de mauvais Esprits peut s'abattre sur un certain nombre d'individus, s'en emparer et produire une sorte d'épidémie morale. L'ignorance, la faiblesse des facultés, le défaut de culture intellectuelle, leur donnent naturellement plus de prise; c'est pourquoi ils sévissent de préférence sur certaines classes, quoique les personnes intelligentes et instruites n'en soient pas toujours exemptes. C'est probablement, comme le dit Éraste, une épidémie de ce genre qui régnait du temps du Christ, et dont il est si souvent parlé dans l'Évangile. Mais pourquoi sa parole seule suffisait-elle pour chasser ce que l'on appelait alors des démons? Cela prouve que le mal ne pouvait être guéri que par une influence morale; or, qui peut nier l'influence morale du Christ? Cependant, dira-t-on, on a employé l'exorcisme, qui est un remède moral, et il n'a rien produit? S'il n'a rien produit, c'est que le remède ne vaut rien, et qu'il en faut chercher un autre; cela est évident. Étudiez le Spiritisme, et vous en comprendrez la raison. Le Spiritisme seul, en signalant la véritable cause du mal, peut donner les moyens de combattre les fléaux de cette nature. Mais quand nous disons de l'étudier, nous entendons qu'il faut le

faire sérieusement, et non dans l'espoir d'y trouver une recette banale à l'usage du premier venu.

Ce qui arrive en Savoie, en appelant l'attention, hâtera probablement le moment où l'on reconnaîtra la part d'action du monde invisible dans les phénomènes de la nature; une fois entrée dans cette voie, la science possédera la clef de bien des mystères, et verra s'abaisser la plus formidable barrière qui arrête le progrès : le matérialisme, qui rétrécit le cercle de l'observation, au lieu de l'élargir.

Réponses à la question des anges déchus.

Remarque. — Nous avons reçu de divers côtés des réponses à toutes les questions proposées dans le numéro de janvier dernier. Leur étendue ne nous permet pas de les publier toutes simultanément; nous nous bornons aujourd'hui à la question des anges rebelles.

(Bordeaux. — Médium, madame Cazemajoux.)

Mes amis, la théorie contenue dans le résumé que vous venez de lire est la plus logique et la plus rationnelle. La saine raison ne peut admettre la création d'Esprits purs et parfaits se révoltant contre Dieu et cherchant à l'égaler en puissance, en majesté, en grandeur.

Avant d'arriver à la perfection, l'Esprit ignorant et faible, laissé à son libre arbitre, se livre trop souvent à la corruption, et se plonge à plaisir dans l'océan de l'iniquité; mais ce qui cause surtout sa perte, c'est l'orgueil. Il nie Dieu, attribue au hasard son existence, les merveilles de la création et l'harmonie universelle. Alors malheur à lui! c'est un ange déchu. Au lieu d'avancer dans les mondes heureux, il est même exilé de la planète qu'il habite pour aller expier dans les mondes inférieurs sa rébellion incessante contre Dieu.

Gardez-vous, frères, de les imiter : ce sont les anges pervers; faites tous vos efforts pour ne pas en augmenter le nombre; que le flambeau de la foi spirite vous éclaire sur vos devoirs présents et sur vos intérêts futurs, afin que vous puissiez un jour éviter le sort des Esprits rebelles, et gravir l'échelle spirituelle qui mène à la perfection.

Vos Guides Spirituels.

(La Haye (Hollande). — Médium, M. le baron de Kock.)

Sur cet article je n'ai que très peu de mots à dire, sinon qu'il est sublime de vérité; il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher; bienheureux ceux qui ajouteront foi à ces belles paroles, ceux qui accepteront cette doctrine écrite par Kardec. Kardec est l'homme élu de Dieu pour l'instruction de l'homme d'à présent; ce sont des paroles inspirées par des Esprits du bien, des Esprits très supérieurs. Ajoutez-y foi; lisez, étudiez toute cette doctrine : c'est un bon conseil que je vous donne.

Votre Guide Protecteur.

(Sens. — Médium, M. Pichon.)

Dem. Que devons-nous penser de l'interprétation de la doctrine des anges déchus que M. Kardec a publiée dans le dernier numéro de la *Revue spirite*? — *Rép.* Qu'elle est parfaitement rationnelle et que nous ne l'aurions pas mieux expliquée nous-mêmes.

Arâgo.

(Paris. Communication particulière. — Médium, mademoiselle Stéphanie.)

C'est bien défini, mais, il faut être franc, je ne trouve qu'une chose qui me contrarie : pourquoi parler de ce dogme de l'Immaculée Conception? Avez-vous eu des révélations concernant la Mère du Christ? Laissez ces discussions à l'Église catholique. Je regrette d'autant plus cette comparaison, que les prêtres croiront et diront que vous voulez leur faire la cour.

Un Esprit *ami sincère du médium*
et du directeur de la Revue Spirite.

(Lyon. — Médium, madame Bouillant.)

Autrefois nous croyions que les anges, après avoir habité le monde le plus radieux, s'étaient révoltés contre Dieu, et avaient mérité d'être chassés de l'Eden que Dieu leur avait donné comme demeure. Nous avons chanté leur chute et leur faiblesse, et, croyant à cette fable du Paradis perdu, nous l'avons brodée de toutes les fleurs de rhétorique que nous connaissions. C'était pour nous un thème qui nous offrait un charme particulier. Ce premier homme et cette première femme chassés de leur oasis, condamnés à vivre sur terre, en proie à tous les maux qui viennent assiéger l'humanité, c'était pour l'auteur une grande res-

source pour étendre ses idées, et le sujet surtout se prêtait parfaitement à nos idées mélancoliques ; comme les autres, nous avons accrédité l'erreur, et nous avons ajouté notre parole à toutes celles qui avaient déjà été prononcées. Mais à présent que notre existence dans l'espace nous a permis de juger les choses à leur véritable point de vue ; à présent que nous pouvons comprendre combien il était absurde d'admettre que l'Esprit, arrivé à son plus grand degré de pureté, pouvait rétrograder tout à coup, se révolter contre son Créateur et entrer en lutte avec lui ; à présent que nous pouvons juger par combien de creusets il faut que la liqueur se filtre pour arriver à s'épurer au point de devenir essence et quintessence, nous sommes en état de vous dire ce que sont les anges déchus, et ce que vous devez croire du Paradis perdu.

Dieu, dans son immuable loi du progrès, veut que les hommes avancent, et avancent sans cesse, de siècle en siècle, à des époques déterminées par lui. Quand la majorité des êtres qui habitent la terre est devenue trop supérieure pour la partie terrestre qu'elle occupe, Dieu ordonne alors une émigration d'Esprits, et ceux qui ont accompli leur mission avec conscience vont habiter des régions qui leur sont assignées ; mais l'Esprit récalcitrant ou paresseux qui vient faire ombre au tableau, celui-là est obligé de rester en arrière, et dans cette épuration de l'Esprit il est rejeté comme font les chimistes des matières qui n'ont pas passé par la filtration ; alors l'Esprit se trouve en contact avec d'autres Esprits qui lui sont inférieurs, et il souffre réellement de la contrainte qui lui est imposée.

Il se souvient intuitivement du bonheur dont il jouissait, et se trouve au milieu de ses égaux comme une fleur exotique qui serait brusquement transplantée dans un champ inculte. Cet Esprit se révolte en comprenant sa supériorité ; il cherche à dominer ceux qui l'entourent, et cette révolte, cette lutte contre lui-même, tourne aussi vers le Créateur qui lui a donné l'existence, et qu'il méconnaît. Si ses pensées peuvent se développer, il répandra le trop-plein de son cœur en récriminations amères, comme le condamné dans sa prison, et il souffrira cruellement jusqu'à ce qu'il ait expié la paresse et l'égoïsme qui l'ont empêché de suivre ses frères. Voilà, mes amis, quels sont les anges déchus et pourquoi ils regrettent tous leur paradis. Tâchez donc, à votre tour, de vous hâter pour ne pas être abandonnés quand sonnera le signal du retour ; rappelez-vous tout ce que vous vous devez à vous-mêmes ; dites-vous bien que vous êtes *vous*, et que vous avez votre libre arbitre. Cette personnalité de l'Esprit vous explique pourquoi le fils d'un homme savant est souvent un idiot, et pourquoi l'intelligence ne

peut pas se transformer en majorat. Un grand homme pourra bien donner à sa progéniture le galbe de sa figure, mais il ne lui transmettra jamais son génie, et vous pouvez être certains que tous les génies qui sont venus déployer leurs talents parmi vous étaient bien les enfants de leurs œuvres, car, ainsi que l'a dit un homme très savant : « C'est que les mères des Patay, des Letronne et du vaste Arago ont créé ces grands hommes très innocemment. » Non, mon ami, la mère qui donne naissance à un talent illustre n'est pour rien dans l'Esprit qui anime son enfant : cet Esprit était déjà très avancé quand il est venu se réincarner dans le creuset de l'épuration. Gravissez donc ces degrés de l'échelle ; degrés lumineux et brillants comme des soleils, puisque Dieu les éclaire de sa splendide lumière ; et rappelez-vous que maintenant que vous connaissez la route, vous seriez bien coupables si vous deveniez des anges déchus ; du reste, je ne crois pas que personne oserait vous plaindre et vous chanter encore le *Paradis perdu*.

MILTON.

(Francfort. — Médium, madame Delton.)

Je ne dirai rien autre sur cette interprétation des anges rebelles et des anges déchus, sinon qu'elle fait partie des enseignements qui doivent vous être donnés afin d'assigner aux choses mal comprises leur véritable sens. Ne croyez pas que l'auteur de cet article l'ait écrit sans assistance, comme il se l'est figuré lui-même ; il a cru émettre ses propres idées et c'est pour cela qu'il s'en est défié, tandis qu'en réalité il n'a fait que donner une forme à celles qui lui étaient inspirées.

Oui, il est dans le vrai quand il dit que les anges rebelles sont encore sur la terre, et que ce sont les matérialistes et les impies, eux qui osent nier la puissance de Dieu ; n'est-ce pas là le comble de l'orgueil ? Vous tous qui croyez en Dieu et chantez ses louanges, vous vous indignez d'une telle audace de la créature, et vous avez raison ; mais sondez votre conscience, et voyez si vous n'êtes pas vous-mêmes à chaque instant en révolte contre lui par l'oubli de ses plus saintes lois. Pratiquez-vous l'humilité, vous qui croyez à la supériorité de votre mérite ; qui vous glorifiez des dons que vous avez reçus ; qui voyez avec envie et jalousie le rang de votre voisin, les faveurs qui lui échoient, l'autorité qui lui est concédée ? Pratiquez-vous la charité, vous qui dénigrez votre frère ; qui répandez sur lui la médisance et la calomnie ; qui au lieu de jeter un voile sur ses défauts prenez plaisir à les étaler au grand jour afin de le rabaisser ? Vous qui croyez en Dieu, vous surtout, Spirites, et qui agissez ainsi, je vous le dis en vérité, vous êtes plus coupables que l'athée

et le matérialiste, car vous avez la lumière et vous ne voyez pas. Oui, vous êtes aussi des anges rebelles, car vous n'obéissez pas à la loi de Dieu, et au grand jour Dieu vous dira : « Qu'avez-vous fait de mes enseignements ? » PAUL, *Esprit protecteur.*

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Girard de Codemberg.

(Bordeaux, novembre 1861.)

M. Girard de Codemberg, ancien élève de l'Ecole polytechnique, est auteur d'un livre intitulé : *Le Monde spirituel, ou Science chrétienne de communiquer intimement avec les puissances célestes et les âmes heureuses.* Cet ouvrage contient des communications excentriques qui dénotent une obsession manifeste, et dont les Spirites sérieux n'ont pu voir qu'avec peine la publication. L'auteur est mort en novembre 1858, et fut évoqué dans la Société de Paris le 14 janvier 1859. On peut voir le résultat de cette évocation dans le numéro de la *Revue spirite* du mois d'avril 1859. L'évocation suivante a été faite à Bordeaux en novembre 1861 ; la coïncidence de ces deux évocations est digne de remarque.

Dem. Voudriez-vous répondre à quelques-unes des questions que je me propose de vous adresser ? — *Rép.* C'est un devoir.

D. Quelle est votre position dans le monde des Esprits ? — *R.* Heureuse relativement à celle de la terre; car là-bas je ne voyais le monde spirituel qu'à travers le brouillard de mes pensées, et maintenant je vois se dérouler devant moi la grandeur et la magnificence des œuvres de Dieu.

D. Vous dites, dans un passage de votre ouvrage que j'ai sous la main : « On demande à la table le nom de mon ange gardien qui, d'après la croyance américaine, n'est autre qu'une âme heureuse, ayant vécu de notre vie terrestre, et à laquelle, par conséquent, un nom doit avoir appartenu dans la société humaine. » Cette croyance, dites-vous, est une hérésie. Que pensez-vous aujourd'hui de cette hérésie ? — *R.* Je vous l'ai dit, j'ai mal vu, parce que, inexpérimenté dans la pratique du Spiritisme, j'ai accepté comme vraies des données qui m'étaient dictées par des Esprits légers et imposteurs; mais je confesse, en présence des vrais et sincères Spirites qui sont réunis ici ce soir, que l'ange gardien, ou Esprit protecteur, n'est autre que l'Esprit arrivé au progrès moral et intellectuel par les diverses phases qu'il a parcourues

dans ses incarnations dans les divers mondes, et que la réincarnation, que j'ai niée, est la plus sublime et la plus grande preuve de la justice de notre Père qui est au ciel, et qui ne veut pas notre perte, mais notre bonheur.

D. Vous parlez également dans votre ouvrage du purgatoire. Quelle est la signification que vous avez voulu donner à ce mot? — *R.* Je pensais, avec raison, que les hommes ne pouvaient arriver au bonheur sans être purifiés des souillures que laisse toujours à l'Esprit la vie matérielle; mais le purgatoire, au lieu d'être un abîme de feu, tel que je me le figurais, ou, pour mieux dire, que la crainte que j'en avais m'y faisait ajouter une foi aveugle, n'était que les mondes inférieurs, dont la terre est du nombre, où toutes les misères auxquelles est sujette l'humanité se manifestent de mille manières. N'est-ce pas là l'explication de cette parole : *purgare ?*

D. Vous dites également que votre ange gardien vous a répondu, à propos du jeûne : « Le jeûne est le complément de la vie chrétienne, et tu dois t'y soumettre. » Qu'en pensez-vous maintenant? — *R.* Le complément de la vie chrétienne! Et les Juifs, les Musulmans jeûnent bien aussi! Le jeûne n'est pas approprié à la vie chrétienne exclusivement; cependant il est utile quelquefois, en ce qu'il peut affaiblir le corps et apaiser les révoltes de la chair; croyez-moi, une vie simple et frugale vaut mieux que tous les jeûnes qui sont faits en vue de se donner en spectacle aux hommes, mais qui ne corrigent en rien vos penchants et votre tendance au mal. Je vois ce que vous exigez de moi; c'est une rétractation complète de mes écrits; je vous la dois, parce que quelques fanatiques, qui ne font pas la part de l'époque à laquelle j'écrivais, ajoutent une foi aveugle à ce que j'ai fait imprimer alors comme l'exacte vérité. Je n'en suis pas puni, parce que j'étais de bonne foi, et que j'écrivais sous l'influence craintive des leçons du premier âge auxquelles je ne pouvais soustraire ma volonté d'agir et de penser; mais, croyez-le : il sera bien restreint, le nombre de ceux qui abandonneront la voie tracée par M. Kardec pour suivre la mienne; ce sont des gens sur qui il ne faut pas compter beaucoup, et qui sont marqués par l'ange de la délivrance pour être emportés dans le tourbillon rénovateur qui doit transformer la société. Oui, mes amis, soyez Spirites; c'est Girard de Codemberg qui vous invite à vous asseoir à ce grand banquet fraternel, car vous êtes et nous sommes tous frères, et la réincarnation nous rend tous solidaires les uns des autres en resserrant entre nous les liens de la fraternité en Dieu.

Remarque. — Cette pensée que, dans le grand mouvement qui doit

amener la rénovation de l'humanité, les hommes qui pourraient y faire obstacle et n'auraient pas mis à profit les avertissements de Dieu en seront expulsés et envoyés dans des mondes inférieurs, se trouve aujourd'hui reproduite de tous côtés dans les communications des Esprits. Il en est de même de celle-ci : que nous touchons au moment de cette transformation dont les symptômes se font déjà sentir. Quant à celle qui assigne le Spiritisme comme devant être la base de cette transformation, elle est universelle. Cette coïncidence a quelque chose de caractéristique. — A. K.

D. Vous avez évoqué, dites-vous, la sainte vierge Marie, et vous dites avoir reçu d'elle des conseils. Cette manifestation était-elle réelle? — *R.* Combien d'entre vous qui se croient inspirés par elle et qui sont trompés ! Soyez vous-mêmes vos juges et les miens.

D. En adressant à la Vierge cette question : « Y a-t-il au moins dans le sort des âmes punies l'espoir que plusieurs théologiens ont conservé de la *gradation des peines ?* » La réponse de la Vierge, dites-vous, a été celle-ci : « Les peines éternelles n'ont pas de gradation; elles sont toutes les mêmes, et les flammes en sont les ministres. » Quelle est votre opinion à ce sujet ? — *R.* Les peines infligées aux méchants Esprits sont réelles, mais ne sont pas éternelles; témoin vos parents et vos amis qui viennent tous les jours à votre appel, et qui vous donnent, sous toutes les formes, des enseignements qui ne peuvent que confirmer la vérité.

D. Quelqu'un de l'assemblée vous demande si le feu brûle physiquement ou moralement? — *R.* Feu moral.

L'Esprit reprend ensuite spontanément : « Chers frères en Spiritisme, vous êtes choisis par Dieu pour sa sainte propagation ; plus heureux que moi, un Esprit en mission sur votre terre vous a tracé la route où vous devez entrer d'un pas ferme et déterminé ; soyez dociles, ne craignez rien, c'est le chemin du progrès et de la moralité de la race humaine. Pour moi qui n'avais qu'ébauché l'œuvre que votre maître vous a tracée, parce que je manquais de courage pour m'éloigner du sentier battu, j'ai mission de vous guider à l'état d'Esprit dans la bonne et sûre voie où vous êtes entrés ; je pourrai donc, par là, réparer le mal que j'ai fait par mon ignorance et aider de mes faibles facultés la grande réforme de la société. N'ayez nul souci des frères qui s'éloignent de vos croyances ; faites, au contraire, de manière à ce qu'ils ne soient plus mêlés au troupeau des vrais croyants, car ce sont des brebis galeuses, et vous devez vous garder de la contagion. Adieu ; je reviendrai avec ce médium ; à bientôt.

GIRARD DE CODEMBERG.

Nota. — Nos guides, consultés sur l'identité de l'Esprit, nous ont répondu : « Oui, mes amis, il souffre de voir le mal que cause la doctrine erronée qu'il a publiée ; mais il avait déjà expié sur la terre cette erreur, car il était obsédé, et la maladie dont il est mort a été le fruit de l'obsession.

De La Bruyère.

(Société de Bordeaux. — Médium, madame Cazemajoux.)

1. Évocation. — R. Me voilà !

2. Notre évocation vous fait-elle plaisir ? — *R.* Oui, car bien peu d'entre vous songent à ce pauvre Esprit frondeur.

3. Quelle est votre position dans le monde spirite ? — *R.* Heureuse.

4. Que pensez-vous de la génération d'hommes qui vit actuellement sur la terre ? — R. Je pense qu'ils n'ont guère progressé en moralité, car si je vivais parmi eux, je pourrais appliquer mes *Caractères* avec la même vérité saisissante qui les a fait remarquer de mon vivant. Je retrouve mes gourmands, mes égoïstes, mes orgueilleux au même point où je les ai laissés quand je suis mort.

5. Vos *Caractères* jouissent d'une réputation méritée ; quelle est votre opinion actuelle sur vos ouvrages ? — *R.* Je pense qu'ils n'avaient pas le mérite que vous leur attribuez, car ils auraient produit un autre résultat. Mais je comprends que tous ceux qui lisent ne se comparent à aucun de ces portraits, quoique la plupart soient frappants de vérité. Vous avez tous une petite dose d'amour-propre suffisante pour appliquer à votre prochain vos torts personnels, et ne vous reconnaissez jamais quand on vous dépeint avec des traits véridiques.

6. Vous venez de dire que vos *Caractères* pourraient être appliqués aujourd'hui avec la même vérité ; est-ce que vous ne trouvez pas les hommes plus avancés ? — *R.* En général l'intelligence a marché, mais l'amélioration n'a pas fait un pas. Si Molière et moi pouvions encore écrire, nous ne ferions autre chose que ce que nous avons fait : travaux inutiles qui vous ont avertis sans vous corriger. Le Spiritisme sera plus heureux ; vous vous conformerez peu à peu à sa doctrine, et réformerez les vices que nous vous avons signalés de notre vivant.

7. Pensez-vous que l'humanité sera encore rebelle aux avertissements qui lui sont donnés par les Esprits incarnés en mission sur la terre et par les Esprits qui viennent les aider ? — *R.* Non ; l'époque du

progrès et de la rénovation de la terre et de ses habitants est arrivée; c'est pour cela que les bons Esprits viennent vous donner leur concours. Je vous en ai dit assez pour ce soir, mais je préparerai pour dans quelques jours un de mes *Caractères*.

8. Vos *Caractères* ne peuvent-ils s'appliquer également à quelques-uns des Esprits errants mus par des sentiments identiques? — *R*. A tous ceux qui ont encore, à l'état d'Esprit, ces mêmes passions qui les maîtrisaient de leur vivant. Pardonnez-moi ma franchise, mais je vous dirai, quand vous m'appellerez, les choses sans finesse et sans détour. Adieu.

JEAN DE LA BRUYÈRE.

Poésies spirites.

(Société spirite de Bordeaux. — Médium, madame Cazemajoux.)

Croyez aux Esprits du Seigneur.

Croyez-en nous; nous sommes l'étincelle,
Rayon brillant sorti du sein de Dieu,
Qui nous penchons sur chaque âme nouvelle,
En son berceau, pleurant son beau ciel bleu.

Croyez-en nous; notre flamme légère,
Esprit errant, près des tombeaux amis,
A renversé l'obstacle, la barrière
Que l'Éternel, entre nous, avait mis.

Croyez-en nous; ténèbres et mensonges
Sont dispersés, quand nous venons du ciel
Riants et doux, vous verser dans vos songes
Le doux nectar, l'ambroisie et le miel.

Croyez-en nous; nous errons dans l'espace
Pour vous guider au bien. Croyez-en nous
Qui vous aimons.... Mais chaque heure qui passe,
Chers exilés, nous rapproche de vous.

ÉLISA MERCŒUR.

Les Voix du ciel.

Les voix du ciel soupirent dans la brise,
Grondent dans l'air, mugissent dans les flots;
Dans les forêts, sur la montagne grise,
De leurs soupirs entendez les échos.

Les voix du ciel murmurent sous la feuille,
Dans les prés verts, dans les bois, dans les champs,
Près de la source où pleure et se recueille
L'humble poète aux timides accents.

Les voix du ciel chantent dans le bocage,
Dans les blés mûrs, dans les jardins en fleurs,
Dans l'azur bleu qui rit dans le nuage,
Dans l'arc-en-ciel aux splendides couleurs.

Les voix du ciel pleurent dans le silence;
Recueillez-vous, elles parlent au cœur;
Et les Esprits dont le règne commence
Vous conduiront vers votre Créateur.

ÉLISA MERCŒUR.

Dissertations spirites.

Les martyrs du Spiritisme.

A propos de la question des miracles du Spiritisme qui nous avait été proposée, et que nous avons traitée dans notre dernier numéro, on a également proposé celle-ci : « Les martyrs ont scellé de leur sang la vérité du christianisme ; où sont les martyrs du Spiritisme ? »

Vous êtes donc bien pressés de voir les Spirites mis sur le bûcher et jetés aux bêtes ! ce qui doit faire supposer que la bonne volonté ne vous manquerait pas si cela se pouvait encore. Vous voulez donc à toute force élever le Spiritisme au rang d'une religion ! Remarquez bien que jamais il n'a eu cette prétention ; jamais il ne s'est posé en rival du christianisme, dont il déclare être l'enfant ; qu'il combat ses plus cruels ennemis : l'athéisme et le matérialisme. Encore une fois, c'est une philosophie reposant sur les bases fondamentales de toute religion et sur la morale du Christ ; s'il reniait le christianisme, il se démentirait, il se suiciderait. Ce sont ses ennemis qui le montrent comme une nouvelle secte, qui lui ont donné des prêtres et des grands prêtres. Ils crieront tant et si souvent que c'est une religion, qu'on pourrait finir par le croire. Est-il nécessaire d'être une religion pour avoir ses martyrs ? La science, les arts, le génie, le travail, n'ont-ils pas eu de tout temps leurs martyrs, ainsi que toutes les idées nouvelles ?

N'aident-ils pas à faire des martyrs, ceux qui signalent les Spirites comme des réprouvés, des parias dont il faut fuir le contact ; qui ameu-

tent contre eux la populace ignorante, et vont jusqu'à *leur enlever les ressources de leur travail*, espérant les vaincre par la famine, à défaut de bonnes raisons? Belle victoire s'ils réussissaient! Mais la semence est jetée, elle germe partout; si elle est coupée dans un coin, elle pousse en cent autres. Essayez donc de faucher la terre entière! Mais laissons parler les Esprits qui se sont chargés de répondre à la question.

I

Vous avez demandé des miracles, aujourd'hui vous demandez des martyrs! Les martyrs du Spiritisme existent déjà : entrez dans l'intérieur des maisons et vous les verrez. Vous demandez des persécutés : ouvrez donc le cœur de ces fervents adeptes de l'idée nouvelle qui ont à lutter avec les préjugés, avec le monde, souvent même avec la famille! Comme leurs cœurs saignent et se gonflent quand leurs bras sont tendus pour embrasser un père, une mère, un frère ou une épouse, et qu'ils ne reçoivent pour prix de leurs caresses et de leurs transports que des sarcasmes, des sourires de dédain ou de mépris. Les martyrs du Spiritisme sont ceux qui entendent à chacun de leurs pas ces mots insultants : *fou*, *insensé*, *visionnaire!*... et ils auront longtemps à subir ces avanies de l'incrédulité et d'autres souffrances plus amères encore; mais la récompense sera belle pour eux, car si le Christ a fait préparer aux martyrs du christianisme une place superbe, celle qu'il prépare aux martyrs du Spiritisme est plus brillante encore. Martyrs du christianisme dans son enfance, ils marchaient au supplice, fiers et résignés, parce qu'ils ne comptaient souffrir que les jours, les heures ou la seconde du martyre, aspirant après la mort comme la seule barrière à franchir pour vivre de la vie céleste. Martyrs du Spiritisme, ils ne doivent ni rechercher, ni désirer la mort; ils doivent souffrir aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de les laisser sur la terre, et ils n'osent pas se croire dignes des pures jouissances célestes aussitôt en quittant la vie. Ils prient et espèrent, murmurant tout bas des paroles de paix, d'amour et de pardon pour ceux qui les torturent, en attendant de nouvelles incarnations où ils pourront racheter leurs fautes passées.

Le Spiritisme s'élèvera comme un temple superbe; les marches seront d'abord rudes à monter; mais, les premiers degrés franchis, de bons Esprits aideront à franchir les autres jusqu'à la place unie et droite qui conduit à Dieu. Allez, allez, enfants, prêcher le Spiritisme! On demande des martyrs : vous êtes les premiers que le Seigneur a marqués, car on vous montre au doigt, et vous êtes traités de fous et d'insensés

à cause de la vérité ! Mais, je vous le dis, l'heure de la lumière va venir bientôt, et alors il n'y aura plus ni persécuteurs ni persécutés, vous serez tous frères et le même banquet réunira l'oppresseur et l'opprimé !

SAINT AUGUSTIN. (*Méd. M. E. Vézy.*)

II

Le progrès du temps a remplacé les tortures physiques par le martyre de la conception et de l'enfantement cérébral des idées qui, filles du passé, seront mères de l'avenir. Lorsque le Christ vint détruire la coutume barbare des sacrifices, lorsqu'il vint proclamer l'égalité et la fraternité du sayon prolétaire avec la toge patricienne, les autels, rouges encore, fumaient du sang des victimes immolées; les esclaves tremblaient devant le caprice du maître, et les peuples, ignorant leur grandeur, oubliaient la justice de Dieu. Dans cet état d'abaissement moral, les paroles du Christ seraient demeurées impuissantes et méprisées par la multitude, si elles n'avaient pas été criées par ses plaies et rendues sensibles par la chair pantelante des martyrs; pour être accomplie, la mystérieuse loi des semblables exigeait que le sang versé pour l'idée rachetât le sang répandu par la brutalité.

Aujourd'hui, les hommes pacifiques ignorent les tortures physiques; leur être intellectuel souffre seul, parce qu'il se débat, comprimé par les traditions du passé, tandis qu'il aspire aux horizons nouveaux. Qui pourra peindre les angoisses de la génération présente, ses doutes poignants, ses incertitudes, ses ardeurs impuissantes et son extrême lassitude? Inquiets pressentiments des mondes supérieurs, douleurs ignorées par la matérielle antiquité, qui ne souffrait que lorsqu'elle ne jouissait pas; douleurs qui sont la torture moderne, et qui rendront martyrs ceux qui, inspirés par la révélation spirite, croiront et ne seront point crus, parleront et seront raillés, marcheront et seront repoussés. Ne vous découragez pas; vos ennemis eux-mêmes vous préparent une récompense d'autant plus belle, qu'il auront semé plus d'épines sur votre route.

LAZARE. (*Méd. M. Costel.*)

III

De tout temps, comme vous dites, les croyances ont eu des martyrs; mais aussi, il faut le dire, le fanatisme était souvent des deux côtés, et alors, presque toujours, le sang coula. Aujourd'hui, grâce aux modérateurs des passions, aux philosophes, ou plutôt grâce à cette philosophie qui a commencé par les écrivains du dix-huitième siècle, le fana-

tisme a éteint son flambeau, et remis son glaive dans le fourreau. On ne se figure guère à notre époque le cimeterre de Mahomet, le gibet et la roue du moyen âge, ses bûchers et ses tortures de toutes sortes, pas plus qu'on ne se figure les sorcières et les magiciennes. Autre temps, autre mœurs, dit un proverbe fort sage. Le mot mœurs est ici très-large, comme vous le voyez, et signifie, d'après son étymologie latine : habitudes, manières de vivre. Or, dans notre siècle, notre manière d'être n'est pas de revêtir un cilice, d'aller dans les catacombes, ni de soustraire ses prières aux proconsuls et aux magistrats de la ville de Paris. Le Spiritisme ne verra donc pas la hache se lever et la flamme dévorer ses adeptes. On se bat à coups d'idées, à coups de livres, à coups de commentaires, à coups d'éclectisme et à coups de théologies, mais la Saint-Barthélemy ne se renouvellera pas. Il pourra certainement y avoir quelques victimes chez des nations grossières, mais dans les centres civilisés, l'idée seule sera combattue et ridiculisée. Ainsi donc pas de haches, de faisceaux, d'huile bouillante, mais prenez garde à l'esprit voltairien mal entendu : voilà le bourreau. Il faut le prévenir, celui-là, mais non le redouter ; il rit au lieu de menacer ; il lance le ridicule au lieu du blasphème, et ses supplices sont les tortures de l'esprit succombant sous les étreintes du sarcasme moderne. Mais, n'en déplaise aux petits Voltaires de notre époque, la jeunesse comprendra facilement ces trois mots magiques : Liberté, Égalité, Fraternité. Quant aux sectaires, ceux-ci sont plus à craindre, parce qu'ils sont toujours les mêmes, malgré le temps et malgré tout ; ceux-là peuvent faire du mal quelquefois, mais ils sont boiteux, contrefaits, vieux et hargneux ; or, vous qui passez dans la fontaine de Jouvence, et dont l'âme reverdit et rajeunit, ne les craignez donc pas, car leur fanatisme les perdra eux-mêmes.

LAMENNAIS (*Médium, M. A. Didier*).

Les attaques contre l'idée nouvelle.

Ainsi que vous le voyez, on commence à commenter les idées spirites jusque dans les cours de théologie, et la *Revue catholique* a la prétention de démonter *ex professo*, comme ils disent, que le Spiritisme actuel est l'œuvre du démon, ainsi que cela résulte de l'article intitulé *du Satanisme dans le Spiritisme moderne*, que donne ladite Revue. Bah ! laissez dire, laissez faire : le Spiritisme est comme l'acier, et tous les serpents possibles useront leurs dents à le mordre. Quoi qu'il en soit, il y a là un fait digne de remarque : c'est qu'autrefois on dédaignait de

s'occuper de ceux qui faisaient tourner des chaises et des tables, tandis que, aujourd'hui, on s'occupe beaucoup de ces novateurs dont les idées et les théories se sont élevées à la hauteur d'une doctrine. Ah! c'est que cette doctrine, cette révélation, bat en brèche toutes les anciennes doctrines, toutes les anciennes philosophies insuffisantes à satisfaire les besoins de la raison humaine. Aussi abbés, savants, journalistes descendent la plume à la main dans l'arène, pour repousser l'idée nouvelle: le progrès. Eh! qu'importe! n'est-ce pas une preuve irréfragable de la propagation de nos enseignements? Allez! on ne discute, on ne combat que les idées réellement sérieuses et assez partagées pour qu'on ne puisse plus les traiter d'utopies, de billevesées émanées de quelques cerveaux malades. Du reste, mieux que personne, vous êtes à même de voir ici avec quelle rapidité le Spiritisme se recrute chaque jour, et cela jusque dans les rangs éclairés de l'armée, parmi les officiers de toutes armes. Ne vous inquiétez donc pas de tous ces malheureux qui hurlent au perdu! car ils ne savent plus où ils en sont: ils sont désarçonnés. Leurs certitudes, leurs probabilités s'évanouissent au flambeau spirite, car au fond de leur conscience ils sentent que nous seuls sommes dans la vérité; je dis nous, parce qu'aujourd'hui, Esprits ou incarnés, nous n'avons qu'un but: la destruction des idées matérialistes et la régénération de la foi en Dieu, à qui nous devons tout.

Éraste (*Médium, M. d'Ambel*).

Persécution.

Allons! bravo, enfants! je suis heureux de vous voir réunis, luttant de zèle et de persistance. Du courage! travaillez rudement au champ du Seigneur; car, je vous le dis, il arrivera un temps où ce ne sera plus seulement à huis clos qu'il faudra prêcher la doctrine sainte du Spiritisme.

On a flagellé la chair, on doit flageller l'esprit; or, je vous le dis en vérité, quand cette chose arrivera, vous serez près de chanter tous ensemble le cantique d'actions de grâces, et l'on sera près d'entendre un seul et même cri d'allégresse sur la terre! Mais, je vous le dis, avant l'âge d'or et le règne de l'esprit, il faut les déchirements, les grincements de dents et les larmes.

Les persécutions ont commencé déjà. Spirites! soyez fermes, et tenez-vous debout: vous êtes marqués de l'oint du Seigneur. On vous traitera d'insensés, de fous et de visionnaires; on ne fera plus bouillir d'huile; on ne dressera plus d'échafauds ni de bûchers, mais le feu dont on se servira pour vous faire renoncer à vos croyances sera plus cuisant et plus vif encore. Spirites! dépouillez-vous donc du vieil homme, puisque c'est le vieil homme que l'on fera souffrir; que vos nouvelles tuniques soient blanches; ceignez vos fronts de couronnes et

préparez-vous à entrer dans la lice. On vous maudira : laissez vos frères vous appeler *racca;* priez pour eux, au contraire, et écartez de leurs têtes le châtiment que le Christ a dit réserver à ceux qni diraient à leurs frères *racca!*

Préparez-vous aux persécutions par l'étude, la prière et la charité; les serviteurs seront chassés de chez leurs maîtres et traités de fous ! mais à la porte de la demeure, ils rencontreront le Samaritain, et, quoique pauvres et dénués de tout, ils partageront encore avec lui le dernier morceau de pain et leurs vêtements. A ce spectacle, les maîtres se diront : Mais quels sont donc ces hommes que nous avons chassés de nos demeures! Ils n'ont qu'un morceau de pain pour vivre ce soir, et ils le donnent; ils n'ont qu'un manteau pour se couvrir, et ils le partagent en deux avec un étranger. C'est alors que leurs portes seront ouvertes de nouveau, car c'est vous qui êtes les serviteurs du maître; mais cette fois ils vous accueilleront et vous embrasseront; ils vous conjureront de les bénir et de leur apprendre à aimer; ils ne vous appelleront plus serviteurs ni esclaves, mais ils vous diront : Mon frère, vient t'asseoir à ma table; il n'y a plus qu'une seule et même famille sur la terre, comme il n'y a qu'un seul et même père dans le ciel.

Allez, allez, mes frères! prêchez et surtout soyez unis : le ciel vous est préparé. SAINT AUGUSTIN. (*Médium, M. E. Vézy.*)

Bibliographie.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, dont près de dix mille exemplaires ont été écoulés, se réimprime en ce moment avec plusieurs corrections importantes. Nous savons qu'il est déjà traduit en allemand, en russe et en polonais. Nous engageons les traducteurs à se conformer au texte de la nouvelle édition. Nous recevons de Vienne (Autriche) la traduction allemande publiée dans cette ville où se forme une société spirite sous les auspices de celle de Paris,

—

Le second volume des *Révélations d'outre-tombe*, par madame H. Dozon, est sous presse.

—

Nous appelons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'intéressante brochure de mademoiselle Clémence Guérin, intitulée : *Essai biographique sur Andrew Jackson Davis*, un des principaux écrivains spiritualistes des Etats-Unis. — Chez Ledoyen. Prix, 1 fr.

ALLAN KARDEC.

Paris.— Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. — N° 5. — MAI 1862.

Obsèques de M. Sanson,

Membre de la Société spirite de Paris.

Un de nos collègues, M. Sanson, est décédé le 21 avril 1862, après plus d'une année de cruelles souffrances. Dans la prévision de sa mort, il avait adressé, le 27 août 1860, à la Société, une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

« Cher et honorable Président,

« En cas de surprise par la désagrégation de mon âme et de mon corps, j'ai l'honneur de vous rappeler une prière que je vous ai déjà faite il y a environ un an; c'est d'évoquer mon Esprit le plus immédiatement possible et le plus souvent que vous le jugerez à propos, afin que, membre assez inutile de notre Société durant ma présence sur terre, je puisse lui servir à quelque chose outre-tombe, en lui donnant les moyens d'étudier phase par phase, dans ces évocations, les diverses circonstances qui suivent ce que le vulgaire appelle la mort, mais qui, pour nous Spirites, n'est qu'une transformation, selon les vues impénétrables de Dieu, mais toujours utile au but qu'il se propose.

« Outre cette autorisation et prière de me faire l'honneur de cette sorte d'autopsie spirituelle, que mon trop peu d'avancement comme Esprit rendra peut-être stérile, auquel cas votre sagesse vous portera naturellement à ne pas pousser plus loin qu'un certain nombre d'essais, j'ose vous prier personnellement, ainsi que tous mes collègues, de bien vouloir supplier le Tout-Puissant de permettre aux bons Esprits de m'assister de leurs conseils bienveillants, saint Louis, notre président spirituel en particulier, à l'effet de me guider dans le choix et sur l'é-

poque d'une réincarnation; car, dès à présent, ceci m'occupe beaucoup; je tremble de me tromper sur mes forces spirituelles, et de demander à Dieu, et trop tôt, et trop présomptueusement, un état corporel dans lequel je ne pourrais justifier la bonté divine, ce qui, au lieu de servir à m'avancer, prolongerait ma station sur terre ou ailleurs, dans le cas où j'échouerais.

. . . .

« Cependant, ayant toute confiance dans la mansuétude et l'indulgente équité de notre Créateur et de son divin Fils, et enfin m'attendant avec une humble résignation à subir les expiations de mes fautes, sauf ce que daignera m'en remettre la miséricorde de l'Éternel, je le répète, ma grande préoccupation c'est la crainte poignante de me tromper dans le choix d'une réincarnation, si je n'y suis aidé et guidé par des Esprits saints et bienveillants qui pourraient me trouver indigne de leur intervention, s'ils n'y sont sollicités que par moi seul; mais dont la commisération peut être éveillée, dès que, par charité chrétienne, ils seraient invoqués par vous tous en ma faveur. Donc, je prends la liberté de me recommander à vous, cher Président, et à tous mes honorables collègues de la Société spirite de Paris. . . . . . . »

Pour nous conformer au désir de notre collègue d'être évoqué le plus tôt possible après son décès, nous nous sommes rendu à la maison mortuaire avec quelques membres de la Société, et, en présence du corps, l'entretien suivant a eu lieu une heure avant l'inhumation. Nous avions en cela un double but, celui d'accomplir une dernière volonté, et celui d'observer une fois de plus la situation de l'âme à un moment si rapproché de la mort, et cela chez un homme éminemment intelligent et éclairé, et profondément pénétré des vérités spirites; nous tenions à constater l'influence de ces croyances sur l'état de l'Esprit, afin de saisir ses premières impressions. Notre attente, comme on le verra, n'a pas été trompée, et chacun trouvera sans doute comme nous un haut enseignement dans la peinture qu'il fait de l'instant même de la transition. Ajoutons, toutefois, que tous les Esprits ne seraient pas aptes à décrire ce phénomène avec autant de lucidité qu'il l'a fait; M. Sanson s'est vu mourir et s'est vu renaître, circonstance peu commune, et qui tenait à l'élévation de son Esprit.

1. *Evocation.* — Je viens à votre appel pour remplir ma promesse.

2. Mon cher monsieur Sanson, nous nous faisons un devoir et un plaisir de vous évoquer le plus tôt possible après votre mort, ainsi que vous l'avez désiré. — *R.* C'est une grâce spéciale de Dieu qui permet

à mon Esprit de pouvoir se communiquer; je vous remercie de votr bonne volonté; mais je suis faible et je tremble.

3. Vous étiez si souffrant que nous pouvons, je pense, vous demander comment vous vous portez maintenant. Vous ressentez-vous encore de vos douleurs? quelle sensation éprouvez-vous en comparant votre situation présente à celle d'il y a deux jours? — *R.* Ma position est bien heureuse, car je ne ressens plus rien de mes anciennes douleurs; je suis régénéré et réparé à neuf, comme vous dites chez vous. La transition de la vie terrestre à la vie des Esprits m'avait d'abord tout rendu incompréhensible, car nous restons quelquefois plusieurs jours sans recouvrer notre lucidité; mais, avant de mourir, j'ai fait une prière à Dieu pour lui demander de pouvoir parler à ceux que j'aime, et Dieu m'a écouté.

4. Au bout de combien de temps avez-vous recouvré la lucidité de vos idées? — *R.* Au bout de huit heures; Dieu, je vous le répète, m'avait donné une marque de sa bonté; il m'avait jugé assez digne, et je ne saurais jamais assez le remercier.

5. Êtes-vous bien certain de n'être plus de notre monde, et à quoi le constatez-vous? — *R.* Oh! certes, non, je ne suis plus de votre monde; mais je serai toujours près de vous pour vous protéger et vous soutenir, afin de prêcher la charité et l'abnégation qui furent les guides de ma vie; et puis, j'enseignerai la foi vraie, la foi spirite, qui doit relever la croyance du juste et du bon; je suis fort, et très fort, transformé en un mot; vous ne reconnaîtriez plus le vieillard infirme qui devait tout oublier en laissant loin de lui tout plaisir, toute joie. Je suis Esprit : ma patrie c'est l'espace, et mon avenir Dieu, qui rayonne dans l'immensité. Je voudrais bien pouvoir parler à mes enfants, car je leur enseignerais ce qu'ils ont toujours eu la mauvaise volonté de ne pas croire.

6. Quel effet vous fait éprouver la vue de votre corps, ici à côté? — *R.* Mon corps, pauvre et infime dépouille, tu dois aller à la poussière, et moi je garde le bon souvenir de tous ceux qui m'estimaient. Je regarde cette pauvre chair déformée, demeure de mon Esprit, épreuve de tant d'années! Merci, mon pauvre corps; tu as purifié mon Esprit, et la souffrance dix fois sainte m'a donné une place bien méritée, puisque je trouve tout de suite la faculté de vous parler.

7. Avez-vous conservé vos idées jusqu'au dernier moment? — *R.* Oui, mon Esprit a conservé ses facultés; je ne voyais plus, mais je pressentais; toute ma vie s'est déroulée devant mon souvenir, et ma dernière pensée, ma dernière prière a été de pouvoir vous parler, ce que je fais; et puis j'ai demandé à Dieu de vous protéger, afin que le rêve de ma vie fût accompli.

8. Avez-vous eu conscience du moment où votre corps a rendu le dernier soupir? que s'est-il passé en vous à ce moment? quelle sensation avez-vous éprouvée? — *R.* La vie se brise, et la vue, ou plutôt la vue de l'Esprit, s'éteint; on trouve le vide, l'inconnu, et, emporté par je ne sais quel prestige, on se trouve dans un monde où tout est joie et grandeur. Je ne sentais plus, je ne me rendais pas compte, et pourtant un bonheur ineffable me remplissait; je ne sentais plus l'étreinte de la douleur.

9. Avez-vous connaissance... de ce que je me propose de lire sur votre tombe?

Remarque. Les premiers mots de la question étaient à peine prononcés, que l'Esprit répond avant de laisser achever. Il répond de plus, et sans question proposée, à une discussion qui s'était élevée entre les assistants, sur l'opportunité de lire cette communication au cimetière, en raison des personnes qui pourraient ne pas partager ces opinions.

R. Oh! mon ami, je le sais, car je vous ai vu hier, et je vous vois aujourd'hui, et ma satisfaction est bien grande. Merci! merci! Parlez, afin qu'on me comprenne et qu'on vous estime; ne craignez rien, car on respecte la mort; parlez donc, afin que les incrédules aient la foi. Adieu; parlez; courage, confiance, et puissent mes enfants se convertir à une croyance révérée!

Adieu. J. SANSON.

Pendant la cérémonie du cimetière, il dicta les paroles suivantes :

Que la mort ne vous épouvante pas, mes amis; elle est une étape pour vous, si vous avez su bien vivre; elle est un bonheur, si vous avez mérité dignement et bien accompli vos épreuves. Je vous répète : Courage et bonne volonté! N'attachez qu'un prix médiocre aux biens de la terre, et vous serez récompensés; *on ne peut jouir trop, sans enlever au bien-être des autres*, et sans se faire moralement un mal immense. Que la terre me soit légère!

Nota. — Après la cérémonie, quelques membres de la Société s'étant réunis, ils eurent spontanément la communication suivante, à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

« Je m'appelle Bernard, et j'ai vécu en 96 à Passy; c'était alors un village. J'étais un pauvre diable; j'enseignais, et Dieu seul sait les déboires que j'ai eu à supporter. Quel ennui prolongé! des années entières de soucis et de souffrances! et j'ai maudit Dieu, le diable, les hommes en général et les femmes en particulier; parmi elles, pas une

n'est venue me dire : Courage, patience ! il a fallu vivre seul, toujours seul, et la méchanceté m'a rendu mauvais. Depuis ce temps-là, j'erre autour des lieux où j'ai vécu, où je suis mort.

« Je vous ai entendus aujourd'hui ; vos prières m'ont touché profondément ; vous avez accompagné un bon et digne Esprit, et tout ce que vous avez dit et fait m'a ému. J'étais en nombreuse compagnie, et nous avons en commun prié pour vous tous, pour l'avenir de vos saintes croyances. Priez pour nous, qui avons besoin de secours. L'Esprit de Sanson qui nous accompagnait a promis que vous penseriez à nous ; je désire me réincarcérer, afin que mon épreuve soit utile et convenable pour mon avenir au monde des Esprits. Adieu mes amis ; je dis ainsi, parce que vous aimez ceux qui souffrent. Pour vous : bonnes pensées, heureux avenir. »

Cet épisode se liant à l'évocation de M. Sanson, nous avons cru devoir le mentionner, parce qu'il renferme un éminent sujet d'instruction. Nous croyons remplir un devoir en recommandant cet Esprit aux prières de tous les vrais Spirites ; elles ne pourront que le fortifier dans ses bonnes résolutions.

L'entretien avec M. Sanson a été repris dans la séance de la Société, le vendredi suivant 25 avril, et doit être continué. Nous avons mis à profit sa bonne volonté et ses lumières, pour obtenir de nouveaux éclaircissements, aussi précis que possible, sur le monde invisible, comparé au monde visible, et principalement sur la transition de l'un à l'autre, ce qui intéresse tout le monde, puisqu'il faut que tout le monde y passe, sans exception. M. Sanson s'y est prêté avec sa bienveillance habituelle ; c'était d'ailleurs, comme on l'a vu, son désir avant de mourir. Ses réponses forment un ensemble très instructif et d'un intérêt d'autant plus grand qu'elles émanent d'un témoin oculaire qui sort d'analyser lui-même ses propres sensations, et qui s'exprime à la fois avec élégance, profondeur et clarté. Nous publierons cette suite dans le prochain numéro.

Un fait important que nous devons faire remarquer, c'est que le médium qui a servi d'intermédiaire le jour de l'enterrement et les jours suivants, M. Leymarie, n'avait jamais vu M. Sanson et ne connaissait ni son caractère, ni sa position, ni ses habitudes ; il ne savait pas s'il avait des enfants, et encore moins si ces enfants partageaient ou non ses idées sur le Spiritisme. C'est donc d'une manière tout à fait spontanée qu'il en parle, et que le caractère de M. Sanson s'est révélé sous son crayon, sans que son imagination ait pu influer en quoi que ce soit.

Un fait non moins curieux et qui prouve que les communications ne

sont pas le reflet de la pensée, c'est celle de Bernard, à laquelle aucun des assistants ne pouvait songer, car dès que le médium eut pris le crayon, on pensait que ce serait probablement l'un de ses Esprits habituels, Baluze ou Sonnet; on se demanderait, dans ce cas, de la pensée de qui cette communication aurait pu être le reflet.

Discours de M. Allan Kardec sur la tombe de M. Sanson.

Messieurs et chers collègues de la Société spirite de Paris,

C'est la première fois que nous conduisons un de nos collègues à sa dernière demeure. Celui à qui nous venons dire adieu, vous le connaissiez, et vous avez su apprécier ses éminentes qualités. En les rappelant ici, je ne ferai que vous dire ce que vous connaissez tous : cœur éminemment droit, d'une loyauté à toute épreuve, sa vie a été celle d'un honnête homme dans toute l'acception du mot; personne, je pense, ne protestera contre cette assertion. Ces qualités étaient encore rehaussées chez lui par une grande bonté et une extrême bienveillance. Qu'est-il besoin, avec cela, d'avoir fait des actions d'éclat et de laisser un nom à la postérité? Il n'en aurait certes pas une meilleure place dans le monde où il est maintenant. Si donc nous n'avons pas à jeter sur sa tombe des couronnes de laurier, tous ceux qui l'ont connu y déposent, dans la sincérité de leur âme, celles plus précieuses encore de l'estime et de l'affection.

M. Sanson, vous le savez, messieurs, était doué d'une intelligence peu commune et d'une grande justesse d'appréciation, qu'une instruction à la fois variée et profonde avait encore développées. D'une simplicité patriarcale dans sa manière de vivre, il puisait, dans les ressources de son propre esprit, les éléments d'une incessante activité intellectuelle qu'il appliquait à des recherches, à des inventions, fort ingénieuses sans doute, mais qui, malheureusement, n'ont amené pour lui aucun résultat. C'était un de ces hommes qui ne s'ennuient jamais, parce qu'ils pensent toujours à quelque chose de sérieux. Quoique privé, par sa position, de ce qui fait les douceurs de la vie, sa bonne humeur n'en était jamais altérée ; je ne crois rien exagérer en disant qu'il était le type du vrai philosophe; non du philosophe cynique, mais de celui qui est toujours content de ce qu'il a, sans se tourmenter jamais de ce qu'il n'a pas.

Ces sentiments étaient sans doute le fond de son caractère, mais ils ont été, dans ces dernières années, singulièrement fortifiés par ses

croyances spirites; elles l'ont aidé à supporter de longues et cruelles souffrances avec une patience, une résignation toutes chrétiennes; il n'est pas un de ceux d'entre nous qui, l'ayant été voir sur son lit de douleur, n'ait été édifié de son calme et de son inaltérable sérénité. Depuis longtemps il prévoyait sa fin, mais, loin de s'en effrayer, il l'attendait comme l'heure de la délivrance. Ah! c'est que la foi spirite donne, dans ces moments suprêmes, une force dont peut seul se rendre compte celui qui la possède, et cette foi, M. Sanson la possédait au suprême degré.

Qu'est-ce donc que la foi spirite? demanderont peut-être quelques-uns de ceux qui m'écoutent. — La foi spirite consiste dans la conviction intime que nous avons une âme; que cette âme, ou Esprit, ce qui est la même chose, survit au corps; qu'elle est heureuse ou malheureuse, selon le bien ou le mal qu'elle a fait pendant sa vie. Ceci est connu de tout le monde, dira-t-on. Oui, excepté de ceux qui croient que tout est fini pour nous quand nous sommes morts, et il y en a plus qu'on ne pense dans ce siècle-ci. Ainsi, selon eux, cette dépouille mortelle que nous avons sous les yeux, qui, dans quelques jours sera réduite en poussière, serait tout ce qui resterait de celui que nous regrettons; ainsi, nous viendrions rendre hommage à quoi? à un cadavre; car de son intelligence, de sa pensée, des qualités qui le faisaient aimer, il ne resterait rien, tout serait anéanti, et il en serait ainsi de nous quand nous mourrons! Cette idée du néant qui nous attendrait tous n'a-t-elle pas quelque chose de poignant, de glacial?

Quel est celui qui, en présence de cette tombe entr'ouverte, ne sent le frisson courir dans ses veines, à la pensée que demain, peut-être, il en sera de même de lui, et qu'après quelques pelletées de terre jetées sur son corps, tout sera à jamais fini, qu'il ne pensera plus, ne sentira plus, n'aimera plus? Mais à côté de ceux qui nient, il y a le nombre bien plus grand encore de ceux qui doutent, parce qu'ils n'ont pas de certitude positive, et pour qui le doute est une torture.

Vous tous qui croyez fermement que M. Sanson avait une âme, que pensez-vous que soit devenue cette âme? où est-elle? que fait-elle? Ah! direz-vous, si nous pouvions le savoir! jamais le doute ne serait entré dans notre cœur; car, sondez bien le fond de votre pensée, et convenez qu'il est arrivé à plus d'un d'entre vous de dire dans son for intérieur en parlant de la vie future: Si pourtant cela n'était pas! Et vous disiez cela, parce que vous ne la compreniez pas; parce que vous vous en faisiez une idée qui ne pouvait s'allier avec votre raison.

Eh bien! le Spiritisme vient la faire comprendre, la faire pour ainsi

dire toucher au doigt et à l'œil, la rendre si palpable, si évidente, qu'il n'est pas plus possible de la nier que de nier la lumière.

Qu'est donc devenue l'âme de notre ami? Elle est ici, à côté de nous, qui nous écoute, qui pénètre notre pensée, qui juge du sentiment que chacun de nous apporte à cette triste cérémonie. Cette âme n'est point ce que l'on croit vulgairement : une flamme, une étincelle, quelque chose de vague et d'indéfini. Vous ne la verrez point, selon les idées de la superstition, courir la nuit sur la terre comme un feu follet; non, elle a une forme, un corps comme de son vivant; mais un corps fluidique, vaporeux, invisible pour nos sens grossiers, et qui cependant peut, dans certains cas, se rendre visible. Pendant la vie, elle avait une seconde enveloppe, lourde, matérielle, destructible; quand cette enveloppe est usée, qu'elle ne peut plus fonctionner, elle tombe, comme la coque d'un fruit mûr, et l'âme la quitte comme on quitte un vieil habit hors de service. C'est cette enveloppe de l'âme de M. Sanson, c'est ce vieil habit qui le faisait souffrir, qui est au fond de cette fosse: c'est tout ce qu'il y a de lui; mais il a gardé l'enveloppe éthérée, indestructible, radieuse, celle qui n'est assujettie ni aux maladies ni aux infirmités. C'est ainsi qu'il est parmi nous; mais ne croyez pas qu'il soit seul; il y en a des milliers ici dans le même cas qui assistent aux adieux que nous faisons à celui qui part, et qui viennent féliciter le nouvel arrivant parmi eux d'être délivré des misères terrestres. De sorte que si, à ce moment, le voile qui les dérobe à notre vue pouvait être levé, nous verrions toute une foule circuler parmi nous, nous coudoyer, et dans le nombre on verrait M. Sanson, non plus impotent et couché sur son lit de souffrances, mais alerte, ingambe, se transportant sans effort d'un endroit à un autre, avec la rapidité de la pensée, sans être arrêté par aucun obstacle.

Ces âmes ou Esprits constituent le monde invisible au milieu duquel nous vivons sans nous en douter; de sorte que les parents et les amis que nous avons perdus, sont plus près de nous après leur mort, que si, de leur vivant, ils étaient en pays étranger.

C'est l'existence de ce monde invisible dont le Spiritisme démontre l'évidence par les rapports qu'il est possible d'établir avec lui, et parce qu'on y retrouve ceux que l'on a connus; ce n'est plus alors une vague espérance : c'est une preuve patente; or, la preuve du monde invisible est la preuve de la vie future. Cette certitude acquise, les idées changent complétement, car l'importance de la vie terrestre diminue à mesure que grandit celle de la vie à venir. C'est la foi au monde invisible que possédait M. Sanson; il le voyait, il le comprenait si bien que la

mort n'était pour lui qu'un seuil à franchir pour passer d'une vie de douleur et de misère dans une vie bienheureuse. »

La sérénité de ses derniers instants était donc à la fois le résultat de sa confiance absolue dans la vie future, qu'il entrevoyait déjà, et d'une conscience irréprochable qui lui disait qu'il n'avait rien à redouter. Cette foi, il l'avait puisée dans le Spiritisme; car, il faut bien le dire, avant l'époque où il connut cette science consolante, sans être matérialiste, il avait été sceptique; mais ses doutes ont cédé devant l'évidence des faits dont il était témoin, et dès lors tout avait changé pour lui. Se plaçant, par la pensée, en dehors de la vie matérielle, il ne la voyait plus que comme un jour malheureux parmi un nombre infini de jours heureux; et, loin de se plaindre de l'amertume de la vie, il bénissait ses souffrances comme des épreuves qui devaient hâter son avancement.

Cher monsieur Sanson, vous êtes témoin de la sincérité des regrets de tous ceux qui vous ont connu, et dont l'affection vous survit. Au nom de tous mes collègues présents et absents, au nom de tous vos parents et amis, je vous dis adieu, mais non un éternel adieu, ce qui serait un blasphème contre la Providence et une dénégation de la vie future. Nous, Spirites, moins que d'autres nous devons prononcer ce mot.

Au revoir donc, cher monsieur Sanson; puissiez-vous jouir dans le monde où vous êtes maintenant du bonheur que vous méritez, et venir nous tendre la main quand notre tour viendra d'y entrer.

Permettez-moi, messieurs, de prononcer une courte prière sur cette tombe avant qu'elle ne soit fermée.

« Dieu tout-puissant, que votre miséricorde s'étende sur l'âme de M. Sanson, que vous venez de rappeler à vous. Puissent les épreuves qu'elle a subies sur la terre lui être comptées, et nos prières adoucir et abréger les peines qu'elle peut encore endurer comme Esprit!

« Bons Esprits qui êtes venus la recevoir, et vous surtout son ange gardien, assistez-la pour l'aider à se dépouiller de la matière; donnez-lui la lumière et la conscience d'elle-même afin de la tirer du trouble qui accompagne le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle. Inspirez-lui le repentir des fautes qu'elle a commises, et le désir qu'il lui soit permis de les réparer pour hâter son avancement vers la vie éternelle bienheureuse.

« Ame de M. Sanson, qui venez de rentrer dans le monde des Esprits, vous êtes ici présente parmi nous; vous nous voyez et nous entendez, car il n'y a de moins entre vous et nous que le corps périssable que vous venez de quitter et qui bientôt sera réduit en poussière.

« Ce corps, instrument de tant de douleurs, est encore là, à côté de vous; vous le voyez comme le prisonnier voit les chaînes dont il vient d'être délivré. Vous avez quitté la grossière enveloppe sujette aux vicissitudes et à la mort, et vous n'avez conservé que l'enveloppe éthérée, impérissable et inaccessible aux souffrances. Si vous ne vivez plus par le corps, vous vivez de la vie des Esprits, et cette vie est exempte des misères qui affligent l'humanité.

« Vous n'avez plus le voile qui dérobe à nos yeux les splendeurs de la vie future; vous pourrez désormais contempler de nouvelles merveilles, tandis que nous sommes encore plongés dans les ténèbres.

« Vous allez parcourir l'espace et visiter les mondes en toute liberté, tandis que nous rampons péniblement sur la terre, où nous retient notre corps matériel, semblable pour nous à un lourd fardeau.

« L'horizon de l'infini va se dérouler devant vous, et en présence de tant de grandeur vous comprendrez la vanité de nos désirs terrestres, de nos ambitions mondaines et des joies futiles dont les hommes font leurs délices.

« La mort n'est entre les hommes qu'une séparation matérielle de quelques instants. Du lieu d'exil où nous retient encore la volonté de Dieu, ainsi que les devoirs que nous avons à remplir ici-bas, nous vous suivrons par la pensée jusqu'au moment où il nous sera permis de vous rejoindre comme vous avez rejoint ceux qui vous ont précédé.

« Si nous ne pouvons aller auprès de vous, vous pouvez venir auprès de nous. Venez donc parmi ceux qui vous aiment et que vous avez aimés; soutenez-les dans les épreuves de la vie; veillez sur ceux qui vous sont chers; protégez-les selon votre pouvoir, et adoucissez leurs regrets par la pensée que vous êtes plus heureuse maintenant, et la consolante certitude d'être un jour réunis à vous dans un monde meilleur.

« Puissiez-vous, pour votre bonheur futur, être désormais inaccessible aux ressentiments terrestres! Pardonnez donc à ceux qui ont pu avoir des torts envers vous, comme ils vous pardonnent ceux que vous avez pu avoir envers eux. » Amen.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le capitaine Nivrac.

(Mort le 11 février 1862; évoqué sur la demande de son ami, le capitaine Blou, membre de la Société. — Médium, M. Leymarie.)

M. Nivrac était un homme nourri de fortes études et d'une intelligence remarquable. M. Blou lui avait inutilement parlé du Spiritisme et offert tous les ouvrages qui traitent de la matière; il regardait toutes ces choses comme des utopies, et ceux qui y ajoutent foi comme des rêveurs. Le 1er février il se promenait avec un de ses camarades, raillant sur ce sujet, comme d'habitude, lorsque, passant devant la boutique d'un libraire, ils virent en montre la brochure: *le Spiritisme à sa plus simple expression.* Une bonne inspiration, dit M. Blou, la lui fit acheter, ce qu'il n'aurait probablement pas fait si je me fusse trouvé là. Depuis ce jour, M. le capitaine Nivrac a lu le *Livre des Esprits*, le *Livre des médiums*, et quelques numéros de la Revue; son esprit et son cœur étaient frappés; loin de railler, il venait me questionner, et s'était fait, près des officiers, un propagateur zélé du Spiritisme, à tel point que, pendant huit jours, la doctrine nouvelle était le sujet de toutes les conversations. Il désirait beaucoup assister à une séance, lorsque la mort est venue le surprendre sans aucune cause apparente de maladie. Le mardi 11 février, étant au bain, il expirait à quatre heures entre les bras du médecin. N'y a-t-il pas là, ajoute M. Blou, le doigt de Dieu, qui a permis que mon ami ouvrît les yeux à la lumière avant sa mort?

1. *Evocation.* — *R.* Je comprends pourquoi vous désirez me parler; je suis heureux de cette évocation, et je viens à vous avec bonheur, car c'est un ami qui me demande, et rien ne pouvait m'être plus agréable.

Remarque. L'Esprit devance la question qui allait lui être proposée et qui était celle-ci: Quoique nous n'ayons pas l'avantage de vous connaître, nous vous avons prié de venir de la part de votre ami, M. le capitaine Blou, notre collègue, et nous serons charmés de nous entretenir avec vous si vous le voulez bien.

2. Êtes-vous heureux..... (L'Esprit ne laisse pas achever la question, qui se termine ainsi: d'avoir connu le Spiritisme avant de mourir?) — *R.* Je suis heureux, parce que j'ai cru avant de mourir. Je me rappelle les discussions que j'ai eues avec toi, mon ami, car je repoussais toutes les doctrines nouvelles. A vrai dire, j'étais ébranlé: je

disais à ma femme, à ma famille, que c'était folie que d'écouter de pareilles sornettes, et je te croyais toqué, je le pensais; mais heureusement j'ai pu croire et espérer, et ma position est plus heureuse, car Dieu me promet un avancement bien désiré.

3. Comment une petite brochure de quelques pages a-t-elle eu plus d'empire sur vous que les paroles de votre ami, en qui vous deviez avoir confiance? — *R.* J'étais ébranlé, parce que l'idée d'une vie meilleure est dans le fond de toutes les incarnations. Je croyais instinctivement, mais les idées du soldat avaient modifié mes pensées; voilà tout. Lorsque j'ai lu la brochure, je me suis senti ému; j'ai trouvé cet énoncé d'une doctrine si clair, si précis, que Dieu m'est apparu dans sa bonté; l'avenir m'a semblé moins sombre. J'ai cru, parce que je devais croire et que la brochure était selon mon cœur.

4. De quoi êtes-vous mort? — *R.* Je suis mort d'un ébranlement cérébral. On a donné plusieurs raisons; c'était un épanchement au cerveau. Le temps était marqué et il m'a fallu partir.

5. Pourriez-vous nous décrire vos sensations au moment de votre mort et après votre réveil? — *R.* Le passage de la vie à la mort est une sensation douloureuse, mais prompte; on pressent tout ce qui peut arriver; toute la vie se présente spontanément comme un mirage, et l'on voudrait ressaisir tout son passé pour purifier les mauvais jours, et cette pensée vous suit dans la transition spontanée de la vie à la mort, qui n'est qu'une autre vie. On est comme étourdi de la lumière nouvelle, et je suis resté dans une confusion d'idées assez singulière. Je n'étais pas un Esprit parfait; néanmoins j'ai pu me rendre compte, et je remercie Dieu de m'avoir éclairé avant de mourir.

Remarque. Ce tableau du passage de la vie à la mort a une analogie frappante avec celui qu'en donne M. Sanson. Nous faisons observer que ce n'était point le même médium.

6. Votre situation actuelle serait-elle différente si vous n'aviez pas connu et accepté les idées spirites? — *R.* Sans doute; mais j'étais une bonne et franche nature, et, quoique je ne sois pas extrêmement avancé, il n'en est pas moins vrai que Dieu récompense toute bonne décision, quand même c'est la dernière.

7. Il est inutile de vous demander si... (L'Esprit ne laisse pas achever la question, qui est ainsi conçue: vous allez voir votre femme et votre fille, mais vous ne pouvez vous en faire entendre; voulez-vous que nous leur transmettions quelque chose de votre part? — *R.* Sans doute, je suis toujours près d'elle; je l'encourage à la patience et je lui dis: Courage, amie, séchez vos larmes et souriez à Dieu qui vous for-

tifiera. Pensez que mon existence est un avancement, une purification, et que j'ai besoin de vos prières pour m'aider. Je désire de toutes mes forces une incarnation nouvelle, et, quoique la séparation terrestre soit cruelle, souvenez-vous, vous que j'aime, que vous êtes seule et avez besoin de toute votre santé, de toute votre résignation pour vous soutenir; mais je serai près de vous pour vous encourager, vous bénir et vous aimer.

8. Nous sommes certains que vos camarades du régiment seraient très heureux d'avoir de vous quelques paroles. A cette question j'en ajoute une autre qui, peut-être, trouvera place dans votre allocution. Jusqu'ici le Spiritisme ne s'est guère propagé dans l'armée que parmi les officiers. Pensez-vous qu'il serait utile qu'il le fût aussi parmi les soldats, et quel en serait le résultat? — *R.* Il faut bien que la tête devienne sérieuse pour que le corps la suive, et je comprends que les officiers aient accepté les premiers ces solutions philosophiques et sensées que donne le *Livre des Esprits*. Par ces lectures, l'officier comprend mieux son devoir; il devient plus sérieux, moins sujet à se moquer de la tranquillité des familles; il s'habitue à l'ordre dans son intérieur, et le boire et le manger ne sont plus les premiers mobiles de la vie. Par eux, les sous-officiers apprendront et propageront; ils sauront pouvoir s'ils le veulent. Je leur dis : en avant! et toujours en avant! C'est un nouveau champ de bataille de l'humanité; seulement pas de blessures, pas de mitraille, mais partout l'harmonie, l'amour et le devoir. Et le soldat sera un homme devenu libéral selon la bonne expression; il aura le courage et la bonne volonté qui font de l'ouvrier un bon citoyen, un homme selon Dieu.

Suivez donc la nouvelle direction; soyez apôtres selon Dieu, et adressez-vous à l'infatigable propagateur de la doctrine, l'auteur du petit livre qui m'a éclairé.

Remarque. Au sujet de l'influence du Spiritisme sur le soldat, la communication suivante a été dictée dans une autre occasion :

Le soldat devenu Spirite sera plus facile à gouverner, plus soumis, plus discipliné, parce que la soumission sera pour lui un devoir sanctionné par la raison, tandis qu'elle n'est, le plus souvent, que le résultat de la contrainte; ils ne s'abrutiront plus dans les excès qui, trop souvent, engendrent les séditions et les portent à méconnaître l'autorité. Il en est de même de tous les subordonnés, à quelque classe qu'ils appartiennent : ouvriers, employés et autres; ils s'acquitteront plus consciencieusement de leur tâche quand ils se rendront compte de la cause qui les a placés dans cette position sur la terre, et de la récompense qui

attend les humbles dans l'autre vie. Malheureusement bien peu croient à l'autre vie, et c'est ce qui fait qu'ils donnent tout à la vie présente. Si l'incrédulité est une plaie sociale, c'est surtout dans les rangs inférieurs de la société, où il n'y a pas le contre-poids de l'éducation et la crainte de l'opinion. Quand ceux qui sont appelés à exercer une autorité, à quelque titre que ce soit, comprendront ce qu'ils gagneraient à avoir des subordonnés imbus des idées spirites, ils feront tous leurs efforts pour les pousser dans cette voie. Mais patience! cela viendra.

LESPINASSE.

Une passion d'outre-tombe.

Maximilien V..., enfant de douze ans suicidé par amour

On lit dans le *Siècle* du 13 janvier 1862 :

« Maximilien V..., jeune garçon de douze ans, demeurait chez ses parents, rue des Cordiers, et était employé comme apprenti chez un tapissier. Cet enfant avait l'habitude de lire des romans-feuilletons. Tous les moments qu'il pouvait dérober au travail, il les donnait à cette lecture, qui lui surexcitait l'imagination et lui inspirait des idées au-dessus de son âge. C'est ainsi qu'il vint à se figurer qu'il éprouvait une passion pour une personne qu'il avait quelquefois occasion de voir, et qui était loin de se douter qu'elle avait fait naître un pareil sentiment. Désespérant de voir se réaliser les rêves que lui faisaient faire ses lectures, il résolut de se donner la mort. Hier, le concierge de la maison où il était occupé l'a trouvé sans vie dans un cabinet au troisième étage, où il travaillait seul. Il s'était pendu à une corde qu'il avait attachée au moyen d'un fort clou à une poutre. »

Les circonstances de cette mort, à un âge si peu avancé, ont fait penser que l'évocation de cet enfant pourrait fournir un utile sujet d'instruction. Elle a été faite dans la séance de la Société du 24 janvier dernier (médium M. E. Vézy.)

Il y a dans ce fait un problème moral difficile, sinon impossible à résoudre par les arguments de la philosophie ordinaire, et encore moins de la philosophie matérialiste. On croit tout avoir expliqué en disant que c'était un enfant précoce. Mais ceci n'explique rien; c'est absolument comme si l'on disait qu'il fait jour, parce que le soleil est levé. D'où vient la précocité? Pourquoi certains enfants devancent-ils l'âge normal pour le développement des passions et de l'intelligence? C'est là une de ces difficultés contre lesquelles toutes les philosophies viennent

se heurter, parce que leurs solutions laissent toujours une question irrésolue et qu'on peut toujours demander le pourquoi du parce que. Admettez la préexistence de l'âme et le développement antérieur, et tout s'explique de la manière la plus naturelle. Avec ce principe vous remontez à la cause et à la source de tout.

1. (Au guide spirituel du médium.) Voudriez-vous nous dire si nous pouvons évoquer l'Esprit de l'enfant dont il vient d'être question ? — *R.* Oui ; je le conduirai, car il est souffrant. Que son apparition parmi vous serve d'exemple et soit une leçon.

2. (A Maximilien.) Vous rendez-vous bien compte de votre situation ? — *R.* Je ne sais encore bien définir où je suis ; j'ai comme un voile sombre devant moi ; je parle et je ne sais comment on m'entend et comment je parle. Cependant ce qui était obscur encore tout à l'heure, je le vois ; je souffrais, et depuis une seconde je me sens soulagé.

3. Vous rappelez-vous bien les circonstances de votre mort ? — *R.* Elles me semblent bien vagues; je sais que je me suicidais sans cause. Pourtant, poète dans une autre incarnation, j'avais comme une intuition de ma vie passée ; je me créais des rêves, des chimères; enfin j'aimais.

4. Comment avez-vous pu être conduit à cette extrémité ? — *R.* Je viens de répondre.

5. Il est singulier qu'un enfant de douze ans soit conduit au suicide, surtout pour un motif comme celui qui vous y a poussé ? — *R.* Vous êtes étranges ! Ne vous ai-je point dit que, poète dans une autre incarnation, mes facultés étaient restées plus larges et plus développées que chez un autre ? Oh ! encore dans la nuit où je suis à cette heure, je vois passer cette sylphide de mes rêves sur terre, et c'est là la peine que Dieu m'inflige, de la voir belle et légère toujours, passer devant moi, et moi, ivre de folie et d'amour, je veux m'élancer... mais, hélas ! je suis comme rivé à un anneau de fer... J'appelle... mais c'est en vain ; elle ne retourne même pas la tête... Oh ! alors que je souffre !

6. Pouvez-vous vous rendre compte de la sensation que vous avez éprouvée quand vous vous êtes reconnu dans le monde des Esprits ? — *R.* Oh ! oui, maintenant que je suis en rapport avec vous. Mon corps restait là, inerte et froid, et moi je planais autour; je pleurais des larmes chaudes. Vous êtes étonnés, vous, des pleurs d'une âme. Ah ! qu'elles sont chaudes et brûlantes ! Oui, je pleurais, car je venais de reconnaître l'énormité de ma faute et la grandeur de Dieu !... Et pourtant, j'étais incertain de ma mort; je croyais que mes yeux allaient

s'ouvrir... Elvire! demandais-je!... je croyais la revoir... Ah! c'est que je l'aime depuis longtemps; je l'aimerai toujours... Que m'importe si je dois souffrir l'éternité, si je puis la posséder un jour dans une autre incarnation!

7. Quel effet cela vous fait-il de vous trouver ici? — *R.* Cela me fait du bien et du mal tout à la fois. Du bien, parce que je sais que vous compatissez tous à ma souffrance; du mal, parce que, malgré toute l'envie que j'ai de vous faire plaisir en acceptant vos prières, je ne le puis, car il me faudrait alors marcher dans une autre voie que celle de mes rêves.

8. Que pouvons-nous faire qui vous soit utile? — *R.* Prier; car la prière est la rosée divine qui nous rafraîchit le cœur, à nous autres pauvres âmes en peine et souffrantes. Prier; et pourtant il me semble que si vous m'arrachiez du cœur mon amour pour le remplacer par l'amour divin, eh bien!... je ne sais pas... je crois!... Tenez; en ce moment je pleure... eh bien!... eh bien!... priez pour moi!

9. (Au guide du médium.) Quel est le degré de punition de cet Esprit pour s'être suicidé? Son action, en raison de son âge, est-elle aussi coupable que celle des autres suicidés? — *R.* La punition sera terrible, car il a été plus coupable qu'un autre; il possédait déjà de grandes facultés: le pouvoir d'aimer Dieu d'une manière puissante et de faire le bien. Si les suicidés subissent de longs châtiments, Dieu punit encore davantage ceux qui se tuent avec de larges pensées au front et dans le cœur.

10. Vous avez dit que la punition de Maximilien V... sera terrible; pourriez-vous nous dire en quoi elle consistera? Il paraît qu'elle commence déjà. Est-ce qu'il lui est réservé plus que ce qu'il éprouve? — *R.* Sans doute, puisqu'il souffre d'un feu qui le consume et le dévore, lequel ne doit cesser que sous les efforts de la prière et du repentir.

Remarque. Il souffre d'un feu qui le consume et le dévore; n'est-ce pas là la figure du feu de l'enfer qu'on nous présente comme un feu matériel?

11. Y a-t-il pour lui possibilité d'atténuer sa punition? — *R.* Oui, en priant pour lui, et surtout Maximilien s'unissant à vos prières.

12. L'objet de sa passion partage-t-il ses sentiments? Ces deux êtres sont-ils destinés à être réunis un jour? Quelles sont les conditions de leur réunion, et quels obstacles s'y opposent maintenant? — *R.* Est-ce que poètes aiment les femmes de la terre? Ils le croient un jour, une heure; ce qu'ils aiment, c'est l'idéal, une chimère créée par leur imagination ardente; amour qui ne peut être comblé que par

Dieu. Les poètes ont tous une fiction dans le cœur, beauté idéale qu'ils croient voir passer sur la terre; quand ils rencontrent une belle enfant qu'ils ne doivent jamais posséder, alors ils disent que la réalité a fait place au rêve; mais qu'ils touchent à la réalité, ils tombent des régions éthérées dans la matière et ne reconnaissant plus l'être qu'ils ont rêvé, ils se créent d'autres chimères.

13. (A Maximilien.) Nous désirons vous adresser encore quelques questions, qui peut-être aideront à votre soulagement. A quelle époque viviez-vous comme poète? Aviez-vous un nom connu? — *R.* Sous le règne de Louis XV. J'étais pauvre et inconnu; j'aimais une femme, un ange que je vis passer dans un parc un jour de printemps; depuis, je ne la revis que dans mes rêves, et mes songes me promettaient de me la faire posséder un jour.

14. Le nom d'Elvire nous paraît bien romanesque, ce qui pourrait nous faire penser qu'il ne s'agissait que d'un être imaginaire? — *R.* Mais oui, c'était une femme; je sais son nom parce qu'un cavalier qui passait près d'elle la nomma Elvire! Ah! que c'était bien la femme que mon imagination avait rêvée! je la revois encore, toujours belle et enivrante; elle est capable de me faire oublier Dieu pour la voir et la suivre encore.

15. Vous souffrez et vous pourrez souffrir encore longtemps; il dépend de vous d'abréger vos tourments. — *R.* Que me fait à moi de souffrir! Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un désir inassouvi! Est-ce que mes désirs sont charnels, à moi? Et pourtant ils me brûlent, et les battements de mon cœur, en songeant à elle, sont plus forts que ce qu'ils seraient en pensant à Dieu.

16. Nous vous plaignons sincèrement. Pour travailler à votre avancement, il faut vous rendre utile et penser à Dieu plus que vous ne le faites; il faut demander une réincarnation en vue seule de réparer les torts et l'inutilité de vos dernières existences. On ne vous dit pas d'oublier Elvire, mais de penser un peu moins exclusivement à elle et un peu plus à Dieu, qui peut abréger vos tourments si vous faites ce qu'il faut. Nous soutiendrons vos efforts par nos prières. — *R.* Merci! priez et tâchez de m'arracher Elvire du cœur; peut-être vous en remercierai-je un jour!

Causes d'incrédulité.

Monsieur Allan Kardec,

J'ai lu avec beaucoup de défiance, je dirai même avec le sentiment de l'incrédulité, vos premières publications traitant du Spiritisme; plus tard, je les ai relues avec infiniment d'attention, ainsi que vos autres publications, à mesure qu'elles ont paru. J'appartenais, je dois le dire sans préambule, à l'école matérialiste; la raison, la voici : c'est que de toutes les sectes philosophiques ou religieuses, c'était la plus tolérante, la seule qui ne se fût pas livrée à des levées de boucliers pour la défense d'un Dieu qui a dit par la bouche du Maître : « Les hommes prouveront qu'ils sont mes disciples en s'aimant les uns les autres ». Ensuite, c'est que la plupart des guides que la société se donne pour inculquer aux jeunes esprits les idées de morale et de religion, paraissent plutôt destinés à jeter l'effroi dans les âmes, qu'à leur apprendre à bien se conduire, à attendre une récompense à leurs peines, un dédommagement à leur affliction. Aussi les matérialistes de toutes les époques, et principalement les philosophes du siècle dernier, dont la plupart ont illustré les arts et les sciences, ont augmenté le nombre de leurs prosélytes, à mesure que l'instruction a émancipé les individus : on a préféré le néant aux tourments éternels.

Il est dans l'ordre que le malheureux compare; la comparaison lui étant désavantageuse, il doute de tout. Et en effet, quand on voit le vice dans l'opulence et la vertu dans la misère, si l'on n'a pas une doctrine raisonnée et prouvée par les faits, le désespoir s'empare de l'âme, on se demande ce que l'on gagne à être vertueux, et l'on attribue les scrupules de la conscience aux préjugés et aux erreurs d'une première éducation.

Ignorant l'usage que vous ferez de ma lettre, et vous laissant sur ce point une liberté entière, je crois qu'il ne sera pas inutile de faire connaître ici les causes qui ont opéré ma conversion.

J'avais vaguement entendu parler du magnétisme; les uns le considérant comme une chose sérieuse et réelle, les autres le traitant de niaiserie : je ne m'y arrêtai donc pas. Plus tard, j'entendis de tous côtés parler de tables tournantes, de tables parlantes, etc.; mais chacun tenait sur ce sujet le même langage que sur le magnétisme, ce qui fit que je ne m'y intéressai pas davantage. Cependant, par une circonstance

entièrement imprévue, j'eus à ma disposition le *Traité de magnétisme et de somnambulisme* de M. Aubin Gauthier. Je lus cet ouvrage avec une disposition d'esprit constamment en rébellion contre son contenu, tellement ce qui y est expplíqué me paraissait extraordinaire, impossible; mais arrivé à cette page où cet honnête homme dit : « Nous ne voulons pas qu'on nous croie sur parole; que l'on essaye d'après les principes que nous indiquons, et si l'on reconnaît que ce que nous avançons est vrai, tout ce que nous demandons, c'est que l'on soit de bonne foi, et que l'on en convienne. »

Ce langage d'une certitude raisonnée, que l'homme pratique seul peut tenir, arrêta toute mon effervescence, soumit mon esprit à la réflexion, et le détermina à des essais. J'opérai d'abord sur un enfant de mes parents, âgé d'environ seize ans, et je réussis au delà de toutes mes espérances; vous dire le trouble qui se fit en moi, serait difficile; je me défiais de moi-même et me demandais si je n'étais pas dupe de cet enfant qui, ayant deviné mes intentions, se livrait aux singeries d'une simulation pour ensuite me railler. Pour m'en assurer, je pris certaines précautions indiquées et fis venir immédiatement un magnétiseur; j'acquis alors la certitude que l'enfant était réellement sous l'influence magnétique. Ce premier essai m'enhardit si bien, que je me livrai à cette science, dont j'eus occasion d'observer tous les phénomènes, en même temps que je pus constater l'existence de l'agent invisible qui les produisait.

Quel est donc cet agent? qui le dirige? quelle est son essence? pourquoi n'est-il pas visible? Ce sont des questions auxquelles il m'est impossible de répondre, mais qui m'ont conduit à lire ce qui a été écrit pour et contre les tables parlantes, parce que je me suis dit que si un agent invisible pouvait produire les effets dont j'étais témoin, un autre agent, ou peut-être le même, pouvait bien en produire d'autres; d'où je conclus que la chose était possible, et aujourd'hui j'y crois, quoique je n'aie encore rien vu.

Toutes ces choses sont, par leurs effets, tout aussi surprenantes que le Spiritisme, que les critiques, du reste, n'ont que très faiblement combattu, et de manière à ne déplacer aucune conviction. Mais ce qui le caractérise bien autrement que les effets matériels, ce sont les effets moraux. Il demeure évident pour moi que tout homme qui s'en occupera sérieusement, s'il est bon, deviendra meilleur; s'il est méchant, il modifiera forcément son caractère. Autrefois l'espérance n'était qu'une corde à laquelle se pendaient les malheureux; avec le Spiritisme, l'espérance est une consolation, les souffrances une expiation, et l'Esprit,

au lieu de se mettre en rébellion contre les décrets de la Providence, supporte patiemment ses misères, ne maudit ni Dieu ni les hommes, et marche toujours vers sa perfection. Si j'eusse été nourri dans ces idées, je n'aurais certainement point passé par l'école du matérialisme, dont je suis trop heureux d'être sorti maintenant.

Vous voyez, monsieur, que quelque rudes qu'aient été les combats auxquels je me suis livré, ma conversion est opérée, et vous êtes un de ceux qui y ont le plus contribué. Enregistrez-la sur vos tablettes, car ce ne sera pas une des moindres, et veuillez désormais me compter au nombre de vos adeptes.

GAUZY,
Ancien officier, 23, rue Saint-Louis, à Batignolles (Paris).

Remarque. — Cette conversion est un exemple de plus de la cause la plus ordinaire de l'incrédulité. Tant qu'on donnera comme vérités absolues des choses que la raison repousse, on fera des incrédules et des matérialistes. Pour faire croire, il faut faire comprendre ; notre siècle le veut ainsi, et il faut marcher avec le siècle si l'on ne veut pas succomber ; mais pour faire comprendre, il faut que tout soit logique : principes et conséquences. M. Gauzy émet une grande vérité en disant que l'homme préfère l'idée du néant qui met fin à ses peines, à la perspective de tortures sans fin, auxquelles il est si difficile d'échapper ; aussi cherche-t-il à jouir le plus possible tant qu'il est sur la terre. Demandez à un homme qui souffre beaucoup ce qu'il préfère : mourir de suite ou vivre cinquante ans dans la douleur : son choix ne sera pas douteux. Qui veut trop prouver, ne prouve rien ; à force d'exagérer les peines, on finit par n'y plus faire croire ; et nous sommes certain d'avoir bien des gens de notre avis en disant que la doctrine du diable et des peines éternelles a fait le plus grand nombre des matérialistes ; que celle d'un Dieu qui crée des êtres pour en livrer l'immense majorité aux tortures sans espérance, pour des fautes temporaires, a fait le plus grand nombre des athées.

Réponse d'une dame à un écclésiastique sur le Spiritisme.

On nous mande de Bordeaux qu'un ecclésiastique de cette ville écrivit, le 8 janvier dernier, la lettre suivante à une dame très âgée et très

malade. Nous sommes formellement autorisé à publier cette lettre, ainsi que la réponse qui y a été faite :

« Madame,

« Je regrette de n'avoir pu hier vous entretenir *en particulier* de certaines pratiques religieuses contraires à l'enseignement de la sainte Église. On a parlé beaucoup à ce sujet de votre famille, même à un cercle. Je serais heureux, madame, d'apprendre que vous n'avez que du mépris pour ces superstitions diaboliques, et que vous êtes toujours sincèrement attachée aux dogmes invariables de la religion catholique.

« J'ai l'honneur, etc.

« X... »

Réponse.

« Mon cher monsieur l'abbé,

« Ma mère étant trop souffrante pour répondre elle-même à votre bienveillante lettre du 8 courant, je m'empresse de le faire pour elle et de sa part, afin de rassurer votre sollicitude sur les dangers qu'elle et sa famille peuvent courir.

« Il ne se passe chez moi, cher monsieur, aucune pratique religieuse qui puisse inquiéter les catholiques les plus fervents, à moins que le respect et la prière pour les morts, la foi en l'immortalité de l'âme, une confiance illimitée dans l'amour et la bonté de Dieu, une observance aussi rigide que le permet la nature humaine des saintes doctrines du Christ, ne soient des *pratiques* réprouvées par la sainte Église catholique.

« Quant à ce qu'on peut dire de ma famille, *même dans un cercle*, je suis tranquille : on ne dira ni là ni ailleurs qu'aucun de nous ait jamais rien fait dont il ait à rougir ou à se cacher, et je ne rougis ni ne me cache d'admettre les développements et la clarté que les *manifestations spirites* répandent pour moi et pour bien d'autres sur ce qu'il y avait d'obscur, au point de vue de mon intelligence, dans tout ce qui paraissait sortir des lois de la nature. Je dois à ces *superstitions diaboliques* de croire avec sincérité, avec reconnaissance, à tous les miracles que l'Église nous donne comme articles de foi, et que, jusqu'à présent, j'avais regardés comme des symboles, ou plutôt, l'avouerai-je, comme des rêveries. Je leur dois une quiétude d'âme que jusqu'alors je n'avais pu obtenir, quels qu'eussent été mes efforts ; je leur dois la foi, la foi sans bornes, sans réflexions, sans commentaires, la foi enfin telle que la sainte Église la commande à ses enfants, telle que le Seigneur doit l'exiger de ses créatures, telle que notre divin Sauveur l'a prêchée de parole et d'exemple.

« Rassurez-vous donc, bien cher monsieur, le bon Pasteur a rallié autour de lui des brebis indifférentes qui le suivaient machinalement par habitude et qui, maintenant, le suivent et le suivront toujours avec

amour et reconnaissance. Le divin Maître a pardonné à saint Thomas de n'avoir cru qu'après avoir vu; eh bien! il vient encore aujourd'hui, faire toucher aux incrédules son côté et ses mains, et c'est avec un amour sans nom que ceux qui doutaient se rapprochent pour embrasser ses pieds saignants, et remercier ce père bon et miséricordieux de permettre à ces vérités immuables de se rendre *palpables* pour affermir les faibles et éclairer les aveugles qui se refusaient quand même à voir la lumière qui brille depuis tant de siècles.

« Permettez-moi maintenant de réhabiliter ma mère aux yeux de la sainte Église. De toute ma famille, mon mari et moi sommes les seuls qui ayons le bonheur de suivre cette voie que chacun est libre de juger à son point de vue. Je m'empresse donc de vous rassurer à cet égard. Quant à moi personnellement, j'ai trouvé trop de force et de consolation dans la *certitude palpable* que ceux que nous avions aimés, et que nous pleurions sont toujours près de nous, nous prêchant l'amour de Dieu par-dessus tout, l'amour du prochain, la charité sous toutes ses faces, l'abnégation, l'oubli des injures, le bien pour le mal (ce qui, je crois, ne s'écarte pas des dogmes de l'Eglise), que, quoi qu'il puisse arriver ici-bas, je m'en tiens à ce que je *sais*, à ce que j'ai *vu*, priant Dieu de vouloir envoyer ses consolations à ceux qui, comme moi, n'osaient pas réfléchir aux mystères de la religion, dans la crainte que cette pauvre raison humaine, qui ne veut admettre que ce qu'elle comprend, détruisît les croyances que l'habitude me donnait *l'air* d'avoir.

« Je remercie donc le Seigneur, dont la bonté et la puissance incontestables permettent aux anges et aux saints de faire maintenant *visiblement*, pour sauver les hommes du doute et de la négation, ce qu'il avait permis au démon de faire pour les perdre depuis la création du monde. Tout est possible à Dieu, même les miracles; aujourd'hui je le reconnais avec bonheur et confiance.

« Veuillez, cher monsieur l'abbé, recevoir mes sincères remerciments pour l'intérêt que vous voulez bien nous témoigner, et croire que je fais des vœux ardents pour voir entrer dans tous les cœurs la foi et l'amour que j'ai le bonheur de posséder aujourd'hui.

« Agréez, etc.,

« ÉMILIE COLLIGNON. »

Remarque. — Nous nous dispensons d'aucun commentaire sur cette lettre, que nous laissons à chacun le soin d'apprécier. Nous dirons seulement que nous en connaissons un grand nombre écrites dans le même sens. Le passage suivant de l'une d'elles peut les résumer, sinon pour les termes, du moins pour le sens :

« Quoique née et baptisée dans la religion catholique, apostolique et

romaine, depuis trente ans, c'est-à-dire depuis ma première communion, j'avais oublié mes prières et le chemin de l'église; en un mot, je ne croyais plus à rien qu'à la réalité de la vie présente. Le Spiritisme, par une grâce du ciel, est enfin venu m'ouvrir les yeux; aujourd'hui les faits ont parlé pour moi; je crois non-seulement à Dieu et à l'âme, mais à la vie future heureuse ou malheureuse; je crois à un Dieu juste et bon, qui punit les actes mauvais et non les croyances erronées. Comme un muet qui recouvre la parole, je me suis souvenu de mes prières, et je prie, non plus des lèvres et sans comprendre, mais du cœur, avec intelligence, foi et amour. Il y a peu de temps encore, j'aurais cru faire acte de faiblesse en m'approchant des sacrements de l'Église; aujourd'hui je crois faire un acte d'humilité agréable à Dieu en les recevant. Vous me repoussez même du tribunal de la pénitence; vous m'imposez avant toutes choses une rétractation formelle de mes croyances spirites; vous voulez que je renonce à m'entretenir avec l'enfant chéri que j'ai perdu, et qui est venu me dire des paroles si douces et si consolantes; vous voulez que je déclare que cet enfant que j'ai reconnu comme s'il était là vivant devant moi, c'est le démon! Non, une mère ne se trompe pas aussi grossièrement. Mais, monsieur l'abbé, ce sont les paroles mêmes de cet enfant qui, m'ayant convaincue de la vie future, me ramènent à l'église! Comment voulez-vous donc que je croie que c'est le démon? Si ce devait être là le dernier mot de l'Eglise, on se demande ce qui adviendra quand tout le monde sera spirite?

« Vous m'avez signalée du haut de la chaire; vous m'avez fait montrer au doigt; vous avez ameuté contre moi une populace fanatique; vous avez fait retirer à une pauvre femme qui partage mes croyances le travail qui la faisait vivre en lui disant qu'elle aurait des secours si elle cessait de me voir, espérant la prendre par la famine; franchement, monsieur l'abbé, Jésus-Christ aurait-il fait cela?

« Vous dites que vous agissez selon votre conscience; ne craignez pas que j'y fasse violence, mais trouvez bon que j'agisse selon la mienne. Vous me repoussez de l'Église : je n'essayerai pas d'y entrer de force, car partout la prière est agréable à Dieu. Laissez-moi seulement vous faire l'histoire des causes qui depuis si longtemps m'en avaient éloignée; qui ont fait naître en moi d'abord le doute, et du doute m'ont conduite à nier tout. Si je suis maudite à cette heure, comme vous le prétendez, vous verrez qui doit en porter la responsabilité. . . . .
. . . . »

Remarque. — Les réflexions que de semblables choses font naître se résument en deux mots : Fatale imprudence! fatal aveuglement! Nous avons eu sous les yeux un manuscrit intitulé : *Mémoires d'un in-*

crédule; c'est une curieuse relation des causes qui conduisent l'homme aux idées matérialistes, et des moyens par lesquels il peut être ramené à la foi. Nous ne savons encore si l'auteur se décidera à le publier.

Le boulanger inhumain. — Suicide.

Une correspondance de Crefled (Prusse rhénane), du 25 janvier 1862, et insérée dans le *Constitutionnel* du 4 février, contient le fait suivant :

« Une pauvre veuve, mère de trois enfants, entre dans la boutique d'un boulanger et le prie instamment de lui faire crédit d'un pain. Le boulanger refuse. La veuve réduit sa demande à un demi-pain, et enfin à une livre de pain seulement pour ses enfants affamés. Le boulanger refuse encore, quitte la place et entre dans l'arrière-boutique; la femme, croyant n'être pas vue, s'empare d'un pain et s'en va. Mais le vol, immédiatement découvert, est dénoncé à la police.

« Un agent se rend chez la veuve et la surprend qui coupait des morceaux de pain à ses enfants. Elle ne nie pas le vol, mais s'excuse sur la nécessité. L'agent de police, tout en blâmant la dureté du boulanger, insiste pour qu'elle le suive au bureau du commissaire.

« La veuve demande seulement quelques instants pour changer de robe. Elle entre dans la chambre à coucher, mais elle y reste assez longtemps pour que l'agent, perdant patience, se décide à ouvrir la porte : la malheureuse était par terre inondée de sang. Avec le même couteau qui venait de couper le pain à ses enfants elle avait mis fin à ses jours. »

Cette notice ayant été lue dans la séance de la Société du 14 février 1862, on avait proposé de faire l'évocation de cette malheureuse femme, lorsqu'elle vint elle-même se manifester spontanément par la communication suivante. Il arrive souvent que des Esprits dont il est question se révèlent de cette manière; il est incontestable qu'ils sont attirés par la pensée, qui est une sorte d'évocation tacite. Ils savent qu'on s'occupe d'eux, et ils viennent; ils se communiquent alors si l'occasion leur paraît opportune ou s'ils trouvent un médium à leur convenance. On comprend, d'après cela, qu'il n'est besoin ni d'avoir un médium, ni même d'être Spirite pour attirer les Esprits dont on se préoccupe.

« Dieu a été bon pour la pauvre égarée, et je viens vous remercier pour la sympathie que vous avez bien voulu me témoigner. Hélas! devant la misère et la faim de mes pauvres petits enfants, je me suis oubliée et j'ai failli. Alors je me suis dit : Puisque tu es impuissante à nourrir tes enfants et que le boulanger refuse le pain à ceux qui ne

peuvent le payer; puisque tu n'as ni argent ni travail, meurs! parce que lorsque tu ne seras plus là on leur viendra en aide. En effet, aujourd'hui la charité publique a adopté ces pauvres orphelins. Dieu m'a pardonné, car il a vu ma raison chanceler et mon désespoir affreux. J'ai été la victime innocente d'une société mal, trop mal réglée. Ah! remerciez Dieu de vous avoir fait naître dans cette belle contrée de France où la charité va chercher et soulager toutes les misères.

« Priez pour moi afin que je puisse bientôt réparer la faute que j'ai commise, non par lâcheté mais par amour maternel. Que vos Esprits protecteurs sont bons! ils me consolent, me fortifient, m'encouragent, en me disant que mon sacrifice n'a pas été désagréable au grand Esprit qui, sous l'œil et la main de Dieu, préside aux destinées humaines. »

La pauvre Mary. (*Méd.*, M. d'Ambel.)

A la suite de cette communication l'Esprit de Lamennais donne l'appréciation suivante sur le fait en question :

« Cette malheureuse femme est une des victimes de votre monde, de vos lois et de votre société. Dieu juge les âmes, mais aussi il juge les temps et les circonstances : il juge les choses forcées et le désespoir; il juge le fond et non la forme; et j'ose l'affirmer, cette malheureuse est morte non par crime mais par pudeur, par crainte de la honte; c'est que là où la justice humaine est inexorable, juge et condamne les faits matériels, la justice divine constate le fond du cœur et l'état de la conscience. Il serait à désirer que l'on développât chez certaines natures privilégiées un don qui serait bien utile, non pour les tribunaux, mais pour l'avancement de quelques personnes : ce don est une sorte de somnambulisme de la pensée qui découvre bien souvent des choses cachées, mais que l'homme habitué au courant de la vie néglige et atténue par son manque de foi. Il est certain qu'un médium de ce genre, en examinant cette pauvre femme, eût dit : Cette femme est bénie de Dieu parce qu'elle est malheureuse, et cet homme est maudit parce qu'il lui a refusé du pain. O Dieu! quand donc tous tes dons seront-ils reconnus et mis en pratique? Aux yeux de ta justice, celui qui a refusé le pain sera puni, car Christ a dit : Celui qui donne du pain à son prochain le donne à moi-même. »

Lamennais. (*Méd.*, M. A. Didier.)

Dissertations Spirites.

Aux membres de la Société de Paris partant pour la Russie.

(Société spirite de Paris, avril 1862. — Médium, M. E. Vézy.)

Nota. Plusieurs personnages de distinction russes étaient venus passer l'hiver à Paris, principalement en vue de compléter leur instruc-

tion spirite, et s'étaient, dans ce but, fait recevoir membres de la Société, pour pouvoir assister régulièrement aux séances. Quelques-uns étaient déjà repartis, entre autres le prince Dimitry G....., d'autres étaient à la veille de leur départ. C'est cette circonstance qui a donné lieu à la communication spontanée suivante :

« Allez et enseignez, a dit le Seigneur. C'est à vous, enfants de la grande famille qui se forme, que je m'adresse ce soir. Vous retournez dans votre patrie et dans vos familles; n'oubliez pas au foyer ce qu'un autre père, le Père céleste, a bien voulu vous communiquer et vous faire connaître. Allez, et surtout que le grain soit toujours prêt à être jeté dans les sillons que vous allez creuser dans cette terre qui n'a point assez de roches dans ses entrailles pour ne pas s'ouvrir sous le soc. Votre patrie est appelée à devenir grande et forte, non-seulement par la littérature, la science, le génie et le nombre, mais encore par son amour et son dévouement envers le créateur de toutes choses. Que votre charité devienne donc large et puissante; ne craignez point de répandre à deux mains autour de vous; apprenez que la charité ne se fait pas seulement avec l'aumône, mais aussi avec le cœur!... Le cœur, voilà la grande source du bien, la source des effluves qui doivent s'épandre et réchauffer la vie de ceux qui souffrent autour de vous!... Allez et prêchez l'Évangile, nouveaux apôtres de Christ; Dieu vous a placés haut dans le monde afin que tous puissent vous voir et que vos paroles soient bien entendues. Mais c'est toujours en regardant le ciel et la terre, c'est-à-dire Dieu et l'humanité, que vous arriverez au grand but que vous vous proposez d'atteindre et pour lequel nous vous aidons. Le champ est vaste; allez donc et semez, afin que bientôt nous puissions aller faire les récoltes.

« Vous pouvez annoncer partout que le grand règne va venir bientôt, règne de félicité et de bonheur pour tous ceux qui auront voulu croire et aimer, car ils y participeront.

« Recevez donc, avant le départ, le dernier conseil que nous vous donnons sous le beau ciel que tout le monde aime, sous le ciel de la France! Recevez le dernier adieu de ces amis qui vous aideront encore dans le rude sentier que vous allez parcourir là-bas; pourtant nos mains invisibles vous le rendront plus facile, et si vous savez y mettre de la persévérance, de la volonté et du courage, vous verrez les obstacles tomber sous vos pas.

« Quand on entendra sortir de vos bouches ces mots : « Tous les « hommes sont frères et doivent s'appuyer les uns sur les autres pour « marcher, » que d'étonnements et d'exclamations! On sourira en vous voyant professer une telle doctrine; on se dira tout bas : « Ils disent « de belles choses, les grands, mais ne sont-ce point des poteaux qui « indiquent les chemins sans les parcourir? »

« Montrez, montrez-leur alors que le Spirite, cet apôtre nouveau du Christ, n'est point au milieu du chemin pour indiquer le sentier, mais qu'il s'arme de la hache et du couperet et s'élance au milieu des bois les plus sombres et les plus obscurs pour frayer le chemin et arracher les ronces sous les pas de ceux qui suivent. Oui, les nouveaux disciples de Christ doivent être vigoureux, doivent marcher toujours le jarret solide et la main lourde. Point de barrières devant eux ; toutes doivent tomber sous leurs efforts et leurs coups ; les hautes futaies, les lianes et les ronces se briseront pour laisser voir enfin un peu du ciel !

« C'est alors que là sera la consolation et le bonheur. Quelle récompense pour vous ! Les Esprits bienheureux vous crieront : « Bravo ! « bravo ! » Enfants, vous serez bientôt des nôtres, et bientôt nous vous appellerons nos frères, car la tâche que vous vous étiez imposée volontairement, vous avez su la remplir ! Dieu a de grandes récompenses pour celui qui vient travailler à son champ ; il donne la récolte à tous ceux qui contribuent au grand travail !

« Allez donc en paix, allez, nous vous bénissons. Que cette bénédiction vous donne du bonheur et vous remplisse de courage ; n'oubliez personne de vos frères de la grande société de France ; tous font des vœux pour vous et votre patrie, que le Spiritisme rendra puissante et forte ; allez ! les bons Esprits vous assistent ! » SAINT AUGUSTIN.

Relations amicales entre les vivants et les morts.

(Société spirite d'Alger. — Médium, M. B...).

Pourquoi, dans nos conversations avec les Esprits des personnes que nous avons le plus chéries, éprouvons-nous un embarras, une froideur même que nous n'aurions jamais ressentis de leur vivant ?

Réponse. — Parce que vous êtes matériels et que nous ne le sommes plus. Je vais te faire une comparaison qui, comme toutes les comparaisons, ne sera pas absolument exacte ; elle le sera pourtant assez pour ce que je veux dire.

Je suppose que tu éprouves pour une femme une de ces passions que les romanciers seuls imaginent chez vous, et que vous traitez d'exagérées, tandis qu'à nous, elles nous paraissent différer en moins de celles que nous connaissons par toute l'étendue de l'infini.

Je continue de supposer. Après avoir eu, pendant quelque temps, le bonheur ineffable de parler chaque jour avec cette femme et de la contempler à souhait, une circonstance quelconque fait que tu ne peux plus la voir et dois te contenter de l'entendre seulement ; crois-tu que ton amour résisterait sans aucune brèche à une situation de ce genre indéfiniment prolongée ? Avoue qu'il subirait bien quelque modification, ou ce que nous autres appelerions *une diminution.*

Allons plus loin. Non-seulement tu ne peux plus la voir, cette belle

amie, mais tu ne peux même plus l'entendre ; elle est tout à fait séquestrée ; on ne te laisse pas approcher d'elle ; prolonge cet état pendant quelques années et vois ce qui arrivera.

Maintenant un pas de plus. Elle est morte, la femme que tu aimais ; elle est depuis longtemps ensevelie dans les ténèbres de la tombe. Nouveau changement en toi. Je ne veux pas dire que la passion soit morte avec son objet, mais je soutiens qu'elle est au moins transformée. Elle l'est tellement que si, par une faveur céleste, la femme que tu regrettes tant et que tu pleures toujours venait à se présenter devant toi, non dans l'odieuse réalité du squelette gisant au cimetière, mais avec la forme que tu aimais et adorais jusqu'à l'extase, es-tu bien sûr que le premier effet de cette apparition imprévue ne serait pas un sentiment de profonde terreur ?

C'est que, vois-tu, mon ami, les passions, les affections vives ne sont possibles dans toute leur étendue qu'entre gens de même nature, entre mondains et mondains, entre Esprits et Esprits. Je ne prétends pas dire par là que toute affection doive s'effacer à la mort ; je veux dire qu'elle change de nature et prend un autre caractère. En un mot, je veux dire que sur votre terre vous conservez un bon souvenir de ceux que vous avez aimés, mais que la matière au milieu de laquelle vous vivez, ne vous permettant pas de comprendre ni de pratiquer autre chose que des amours matériels, et que ce genre d'amour étant nécessairement impossible entre vous et nous, de là vient que vous êtes si gauches et si froids dans vos rapports avec nous. Si tu veux t'en convaincre, relis quelques conversations spirites entre parents, amis ou connaissances ; tu les trouveras d'un glacial à donner froid aux habitants des pôles.

Nous ne vous en voulons pas, nous ne nous en attristons même pas, quand toutefois nous sommes suffisamment élevés dans la hiérarchie des Esprits pour nous en rendre compte et comprendre ; mais naturellement ce n'est pas sans avoir aussi quelque influence sur notre manière d'être avec vous.

Te souviens-tu de l'histoire d'*Hanifa* qui, pouvant se mettre en communication avec sa fille chérie qu'elle a tant pleurée, lui pose cette première question : *Y a-t-il un trésor caché dans cette maison ?* Aussi quelle bonne mystification elle a eue ! Elle ne l'avait pas volée.

Je pense, mon ami, en avoir dit assez pour que tu sentes bien la cause de la gêne qui existe nécessairement entre vous et nous. J'aurais pu en dire davantage ; par exemple, que nous voyons toutes vos imperfections et impuretés de corps et d'âme, et que, de votre côté, vous avez la conscience que nous les voyons. Avoue que c'est embarassant pour les deux parties. Place les deux amants les plus épris dans cette maison de verre où tout apparaît, au moral comme au physique, et demande-toi ce qui en adviendra.

Quant à nous, animés d'un sentiment de charité que vous ne pouvez comprendre, nous sommes, par rapport à vous, comme la bonne mère à qui les infirmités et les souillures de l'enfant criard qui lui ôte le sommeil ne peuvent faire oublier un seul instant les instincts sublimes de la maternité. Nous vous voyons faibles, laids, méchants, et cependant nous vous aimons, parce que nous tâchons de vous améliorer; mais vous autres, ne vous rendez-vous pas justice en nous craignant plus que vous ne nous aimez. DÉSIRÉ LÉGLISE,

Poète algérien, mort en 1851.

Les deux larmes.

(Société spirite de Lyon; groupe Villon. — Médium, madame Bouilland.)

Un Esprit allait quitter forcément la terre, qu'il n'aurait pas dû visiter, car il venait d'une région bien inférieure; mais il avait demandé à subir une épreuve, et Dieu ne la lui avait pas refusée. Hélas! l'espérance qu'il avait conçue à son entrée dans le monde terrestre ne s'était pas réalisée, et sa nature abrupte ayant repris le dessus, chacun de ses jours avait été marqué par le plus noir forfait. Pendant longtemps, tous les Esprits gardiens des hommes avaient essayé de le détourner du sentier qu'il suivait, mais, de guerre lasse, ils avaient abandonné ce malheureux à lui-même, craignant presque son contact. Cependant chaque chose a une fin; tôt ou tard le crime se découvre, et la justice répressive des hommes impose au coupable la peine du talion. Cette fois, ce ne fut pas tête pour tête : ce fut tête pour cent; et hier cet Esprit, après être resté un demi-siècle sur la terre, allait retourner dans l'espace, pour être jugé par le Juge suprême qui pèse les fautes bien plus inexorablement que vous ne pourriez le faire vous-mêmes.

Vainement les Esprits gardiens étaient revenus avec la condamnation et avaient essayé d'introduire le repentir dans cette âme rebelle; vainement ils avaient poussé près de lui les Esprits de toute sa famille : chacun aurait voulu pouvoir lui arracher un soupir de regret, ou seulement un signe; le moment fatal approchait, et rien n'émoussait cette nature bronzée et pour ainsi dire bestiale; pourtant un seul regret, avant de quitter la vie, aurait pu adoucir les souffrances de ce malheureux, condamné par les hommes à perdre la vie, et par Dieu aux remords incessants, torture affreuse, semblable au vautour rongeant le cœur qui renaît sans cesse.

Pendant que les Esprits travaillaient sans relâche à faire naître en lui au moins une pensée de repentir, un autre Esprit, Esprit charmant, doué d'une sensibilité et d'une tendresse sublimes, voletait autour d'une tête bien chère, tête vivante encore, et lui disait : « Pense à ce malheureux qui va mourir; parle-moi de lui. » Quand la charité est sym-

pathique, quand deux Esprits s'entendent et n'en font qu'un, la pensée est comme électrique. Bientôt l'Esprit incarné dit à ce messager d'amour : « Mon enfant, tâche d'inspirer un peu de remords à ce misérable qui va mourir; va, console-le! » Et en y pensant, en comprenant tout ce que l'infortuné criminel allait avoir de souffrances à endurer pour son expiation, une larme furtive s'échappe des yeux de celui qui seul, à cette heure matinale, s'éveillait en songeant à cet être impur, qui dans un instant devait rendre ses comptes. Le doux messager recueillit cette larme bienfaisante dans le creux de sa mignonne main, et d'un vol rapide il la porta vers le tabernacle qui renferme de semblables reliques, et fit ainsi sa prière : « Seigneur, un impie va mourir; vous l'avez condamné, mais vous avez dit : « Je pardonne au remords, « j'accorde l'indulgence au repentir. » Voici une larme de vraie charité, qui a traversé du cœur aux yeux de l'être que j'aime le plus au monde. Je vous apporte cette larme : c'est la rançon de la souffrance; donnez-moi le pouvoir d'attendrir le cœur de roc de l'Esprit qui va expier ses crimes. — Va, lui répondit le Maître; va, mon enfant; cette larme bénie peut payer bien des rançons. »

La douce enfant repartit; elle arriva près du criminel au moment du supplice; ce qu'elle lui dit, Dieu seul le sait; ce qui se passa dans cet être égaré, nul ne le comprit, mais, ouvrant ses yeux à la lumière, il vit se dérouler devant lui tout un passé effrayant. Lui, que l'instrument fatal n'avait pas ébranlé; lui, que la condamnation à mort avait fait sourire, il leva les yeux et une grosse larme, brûlante comme du plomb fondu, tomba de ses yeux. A cette preuve muette qui lui témoignait que sa prière avait été exaucée, l'ange de charité étendit sur le malheureux ses blanches ailes, recueillit cette larme et semblait dire : « Infortuné! tu souffriras moins : j'emporte ta rédemption. »

Quel contraste peut inspirer la charité du Créateur! l'être le plus impur sur les derniers degrés de l'échelle, et l'ange le plus chaste qui, près d'entrer dans le monde des élus, vient à un signe étendre sa protection visible sur ce paria de la société! Dieu bénissait du haut de son puissant tribunal cette scène touchante, et nous tous, nous disions en entourant cette enfant : « Va recevoir ta récompense. » La douce messagère remonta aux cieux, sa larme de lave dans la main, et elle put dire : « Maître, il a pleuré, en voici la preuve! — C'est bien, répondit le Seigneur; conservez cette première goutte de rosée du cœur endurci; que cette larme féconde aille arroser cet Esprit desséché par le mal; mais gardez surtout la première larme que cette enfant m'a apportée; que cette goutte d'eau devienne diamant pur, car elle est bien la perle sans tache de la vraie charité. Rapportez cet exemple aux peuples, et dites-leur : « Solidaires les uns des autres, voyez, voici « une larme d'amour de l'humanité, et une larme de remords obtenue

« par la prière, et ces deux larmes seront les pierres les plus précieuses « du vaste écrin de la charité. »

CARITA.

Les deux Voltaire.

(Société spirite de Paris; groupe Faucherand. — Médium, M. E. Vézy).

C'est bien moi, mais non point cet esprit railleur et caustique d'autrefois; le petit roitelet du dix-huitième siècle, qui commandait par la pensée et le génie à tant de grands souverains, n'a plus aujourd'hui sur les lèvres ce sourire mordant qui faisait trembler ennemis et amis même! Mon cynisme a disparu devant la révélation des grandes choses que je voulais toucher et que je n'ai sues qu'outre tombe!

Pauvres cerveaux trop étroits pour contenir tant de merveilles! Humains, taisez-vous, humiliez-vous devant la puissance suprême; admirez et contemplez, voilà ce que vous pouvez faire. Comment voulez-vous approfondir Dieu et son grand travail? Malgré toutes ses ressources, votre raison ne se brise-t-elle pas devant l'atome et le grain de sable qu'elle ne peut définir?

J'ai usé ma vie, moi, à chercher et à connaître Dieu et son principe, ma raison s'y est affaiblie, et j'en étais arrivé, non point à nier Dieu, mais sa gloire, sa puissance et sa grandeur. Je me l'expliquais se développant dans le temps. Une intuition céleste me disait de rejeter cette erreur, mais je ne l'écoutais pas, et me fis l'apôtre d'une doctrine mensongère... Savez-vous pourquoi? Parce que, dans le tumulte et le fracas de mes pensées qui s'entrechoquaient sans cesse, je ne voyais qu'une chose : mon nom gravé au fronton du temple de mémoire des nations! Je ne voyais que la gloire que me promettait cette jeunesse universelle qui m'entourait et semblait goûter avec suavité et délices le suc de la doctrine que je lui enseignais. Pourtant, poussé par je ne savais quel remords de ma conscience, j'ai voulu m'arrêter, mais il était trop tard; comme toute utopie, tout système qu'on embrasse vous entraîne; le torrent suit d'abord, puis vous emporte et vous brise, tant sa chute est parfois violente et rapide.

Croyez-moi, vous qui êtes ici à la recherche de la vérité, vous la trouverez quand vous aurez détaché de votre cœur l'amour du clinquant que font briller à vos yeux un sot amour-propre et un sot orgueil. Ne craignez point, dans la nouvelle voie où vous marchez, de combattre l'erreur et de la terrasser quand elle se dressera devant vous. N'est-ce point une monstruosité que de prôner un mensonge contre lequel on n'ose point se défendre, parce que l'on s'est fait des disciples qui vous ont devancés dans vos croyances?

Vous le voyez, mes amis, le Voltaire d'aujourd'hui n'est plus celui du dix-huitième siècle; je suis plus chrétien, car je viens ici pour vous

faire oublier ma gloire et vous rapppler ce que j'étais pendant ma jeunesse, et ce que j'aimais pendant mon enfance. Oh! que j'aimais à m'égarer dans le monde de la pensée! Mon imagination ardente et vive courait les vallées de l'Asie à la suite de celui que vous appelez Rédempteur... J'aimais courir dans les chemins qu'il avait parcourus; et comme il me semblait grand et sublime ce Christ au milieu de la foule! Je croyais entendre sa voix puissante, instruisant les peuples de la Galilée, des bords du lac de Tibériade et de la Judée!... Plus tard, dans mes nuits d'insomnie, que de fois me suis-je levé pour ouvrir une vieille Bible et en relire les saintes pages! Alors mon front s'inclinait devant la croix, ce signe éternel de la rédemption qui unit la terre au ciel, la créature au Créateur!... Que de fois ai-je admiré cette puissance de Dieu, se subdivisant, pour ainsi dire, et dont une étincelle s'incarne pour se faire si petite, venant rendre l'âme sur le Calvaire pour l'expiation!... Victime auguste dont je niais la divinité, et qui me fit dire d'elle pourtant :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes!

Je souffre, mais j'expie la résistance que j'opposais à Dieu. J'avais pour mission d'instruire et d'éclairer; je le fis d'abord, mais mon flambeau s'éteignit dans mes mains à l'heure marquée pour la lumière!...

Heureux enfants des dix-neuvième et vingtième siècles, c'est à vous qu'il est donné de le voir luire le flambeau de la vérité; faites que vos yeux voient bien sa lumière, car pour vous elle aura des rayons célestes et sa clarté sera divine!

VOLTAIRE.

Enfants, j'ai laissé parler à ma place un de vos grands philosophes, principal chef de l'erreur; j'ai voulu qu'il vînt vous dire où est la lumière; que vous en semble-t-il? Tous viendront vous le répéter : Il n'y a point de sagesse sans amour ni charité; et, dites-moi, quelle doctrine plus suave pour l'enseigner que le Spiritisme? Je ne saurais trop vous le répéter : l'amour et la charité sont les deux vertus suprêmes qui unissent, comme le dit Voltaire, la créature au Créateur. Oh! quel mystère et quel lien sublime! vermisseau, ver de terre qui peut devenir tellement puissant, que sa gloire touchera le trône de l'Éternel!...

SAINT AUGUSTIN.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. | N° 6. | JUIN 1862

Société parisienne des études spirites.

Discours de M. Allan Kardec

Au renouvellement de l'année sociale, le 1er avril 1862.

Messieurs et chers collègues,

La Société parisienne des études spirites a commencé sa cinquième année le 1er avril 1862, et jamais, il faut en convenir, elle ne l'a fait sous de meilleurs auspices. Ce fait n'a pas seulement de l'importance à notre point de vue personnel, mais il est surtout caractéristique au point de vue de la doctrine en général, car il prouve d'une manière évidente l'intervention de nos guides spirituels. Il serait superflu de vous rappeler la modeste origine de la Société, ainsi que les circonstances, en quelque sorte providentielles, de sa constitution; circonstances auxquelles un Esprit éminent, alors au pouvoir, et depuis rentré dans le monde des Esprits, nous a dit lui-même avoir puissamment contribué.

La Société, vous vous le rappelez, messieurs, a eu ses vicissitudes; elle avait dans son sein des éléments de dissolution, provenant de l'époque où elle se recrutait un peu trop facilement, et son existence fut même un instant compromise. A ce moment, je mis en doute son utilité réelle, non comme simple réunion, mais comme société constituée. Fatigué de ces tiraillements, j'étais résolu de me retirer; j'espérais qu'une fois libre des entraves semées sur ma route, je n'en travaillerais que mieux à la grande œuvre entreprise. J'en fus dissuadé par de nombreuses communications spontanées qui me furent données de dif-

férents côtés ; il en est une, entre autres, dont je crois utile aujourd'hui de vous donner la substance, parce que les événements ont justifié les prévisions. Elle était ainsi conçue :

« La Société formée par nous avec ton concours est nécessaire ; nous voulons qu'elle subsiste et elle subsistera, malgré le mauvais vouloir de quelques-uns, comme tu le reconnaîtras plus tard. Lorsqu'un mal existe, il ne se guérit pas sans crise; il en est ainsi du petit au grand : dans l'individu comme dans les sociétés ; dans les sociétés comme chez les peuples ; chez les peuples comme il en sera dans l'humanité. Notre Société, disons-nous, est nécessaire ; lorsqu'elle cessera de l'être sous sa forme actuelle, elle se transformera comme toutes choses. Quant à toi, tu ne peux pas, tu ne dois pas te retirer ; nous ne prétendons cependant pas enchaîner ton libre arbitre ; nous disons seulement que ta retraite serait une faute que tu regretterais un jour, parce qu'elle entraverait nos desseins... »

Depuis lors deux ans se sont écoulés, et, comme vous le voyez, la Société est heureusement sortie de cette crise passagère dont toutes les péripéties m'ont été signalées, et dont un des résultats a été de nous donner une leçon d'expérience que nous avons mise à profit, et qui a provoqué des mesures dont nous n'avons qu'à nous applaudir. La Société, débarrassée des soucis inhérents à son état antérieur, a pu poursuivre ses études sans entraves ; aussi ses progrès ont-ils été rapides, et elle a grandi à vue d'œil, je ne dirai pas numériquement, quoiqu'elle soit plus nombreuse qu'elle n'a jamais été, mais en importance. Quatre-vingt-sept membres, participant aux cotisations annuelles, ont figuré sur la liste de l'année qui vient de s'écouler, sans compter les membres honoraires et les correspondants. Il lui eût été facile de doubler et même de tripler ce nombre, si elle eût visé aux recettes ; elle n'avait qu'à entourer les admissions de moins de difficultés ; or, loin de diminuer ces difficultés, elle les a augmentées, parce qu'étant une Société d'études, elle n'a pas voulu s'écarter des principes de son institution, et qu'elle n'en a jamais fait une question d'intérêt matériel ; ne cherchant point à thésauriser, il lui était indifférent d'être un peu plus ou un peu moins nombreuse. Sa prépondérance ne tient donc nullement au nombre de ses membres ; elle est dans les idées qu'elle étudie, qu'elle élabore et qu'elle répand ; elle ne fait point de propagande active ; elle n'a ni agents ni émissaires ; elle ne sollicite personne de venir à elle, et, ce qui peut sembler extraordinaire, c'est à cette réserve même qu'elle doit son influence. Voici, à ce sujet, quel est son raisonnement. Si les idées spirites étaient fausses, rien ne saurait leur faire prendre racine,

car toute idée fausse n'a qu'une existence passagère ; si elles sont vraies, elles s'établiront quand même, par la conviction, et le plus mauvais moyen de les propager serait de les imposer, car toute idée imposée est suspecte et trahit sa faiblesse. Les idées vraies doivent être acceptées par la raison et le bon sens; là où elles ne germent pas, c'est que la saison n'est pas venue; il faut attendre et se borner à jeter la graine au vent, parce que, tôt au tard, il se trouvera quelques semences qui tomberont sur une terre moins aride.

Le nombre des membres de la Société est donc une question très secondaire ; car aujourd'hui, moins que jamais, elle ne pourrait avoir la prétention d'absorber tous les adeptes; son but est, par ses études consciencieuses, faites sans préjugés et sans parti pris, d'élucider les diverses parties de la science spirite, de rechercher les causes des phénomènes, et de recueillir toutes les observations de nature à éclairer la question si importante et si palpitante d'intérêt de l'état du monde invisible, de son action sur le monde visible et des innombrables conséquences qui en découlent pour l'humanité. Par sa position et par la multiplicité de ses rapports, elle se trouve dans les conditions les plus favorables pour observer bien et beaucoup. Son but est donc essentiellement moral et philosophique; mais ce qui surtout a donné du crédit à ses travaux, c'est le calme, la gravité qu'elle y apporte ; c'est que tout y est discuté froidement, sans passion, comme doivent le faire des gens qui cherchent de bonne foi à s'éclairer ; c'est parce qu'on sait qu'elle ne s'occupe que de choses sérieuses; c'est enfin l'impression que les nombreux étrangers venus souvent des pays lointains pour y assister ont emportée de l'ordre et de la dignité de ses séances.

Aussi la ligne qu'elle a suivie porte ses fruits; les principes qu'elle professe, basés sur des observations consciencieuses, servent aujourd'hui de règle à l'immense majorité des Spirites. Vous avez vu successivement tomber devant l'expérience la plupart des systèmes éclos au début, et c'est à peine si quelques-uns conservent encore de rares partisans ; ceci est incontestable. Quelles sont donc les idées qui grandissent, et quelles sont celles qui déclinent? C'est une question de fait. La doctrine de la réincarnation est le principe qui a été le plus controversé, et ses adversaires n'ont rien épargné pour le battre en brèche, pas même les injures et les grossièretés, cet argument suprême de ceux qui sont à bout de bonnes raisons; il n'en a pas moins fait son chemin, parce qu'il s'appuie sur une logique inflexible ; que sans ce levier on se heurte contre des difficultés insurmontables, et parce qu'enfin on n'a rien trouvé de plus rationnel à mettre à la place.

Il est pourtant un système dont on fait plus que jamais étalage aujourd'hui, c'est le système diabolique. Dans l'impossibilité de nier les faits de manifestations, un parti prétend prouver qu'ils sont l'œuvre exclusive du diable. L'acharnement qu'il y apporte prouve qu'il n'est pas bien sûr d'avoir raison, tandis que les Spirites ne s'émeuvent pas le moins du monde de ce déploiement de forces qu'ils laissent s'user. En ce moment il fait feu sur toute la ligne : discours, petites brochures, gros volumes, articles de journaux, c'est une attaque générale pour démontrer quoi ? Que les faits qui, selon nous, témoignent de la puissance et de la bonté de Dieu, témoignent au contraire de la puissance du diable ; d'où il résulte que le diable, pouvant seul se manifester, est plus puissant que Dieu. En attribuant au diable tout ce qui est bon dans les communications, c'est retirer le bien à Dieu pour en faire hommage au diable. Nous croyons être plus respectueux que cela envers la Divinité. Au reste, comme je l'ai dit, les Spirites ne s'inquiètent guère de cette levée de boucliers qui aura pour effet de détruire un peu plus tôt le crédit de Satan.

La Société de Paris, sans l'emploi de moyens matériels, et quoique restreinte numériquement par sa volonté, n'en a pas moins fait une propagande considérable par la force de l'exemple, et la preuve en est, c'est le nombre incalculable de groupes spirites qui se forment sur les mêmes errements, c'est-à-dire d'après les principes qu'elle professe ; c'est le nombre des sociétés régulières qui s'organisent et demandent à se placer sous son patronage ; il y en a dans plusieurs villes de France et de l'étranger, en Algérie, en Italie, en Autriche, au Mexique, etc. ; et qu'avons-nous fait pour cela ? Avons-nous été les chercher, les solliciter ? avons-nous envoyé des émissaires, des agents ? Pas le moins du monde ; nos agents sont les ouvrages. Les idées spirites se répandent dans une localité ; elles n'y trouvent d'abord que quelques échos, puis, de proche en proche, elles gagnent du terrain ; les adeptes éprouvent le besoin de se réunir, moins pour faire des expériences que pour s'entretenir d'un sujet qui les intéresse ; de là les milliers de groupes particuliers qu'on peut appeler groupes de famille ; dans le nombre quelques-uns acquièrent une importance numérique plus grande ; on nous demande des conseils, et voilà comment se forme insensiblement ce réseau qui a déjà des jalons sur tous les points du globe.

Ici, messieurs, se place naturellement une observation importante sur la nature des rapports qui existent entre la Société de Paris et les réunions ou sociétés qui se fondent sous ses auspices, et qu'on aurait tort de considérer comme des succursales. La Société de Paris n'a sur

elles d'autre autorité que celle de l'expérience ; mais, comme je l'ai dit dans une autre occasion, elle ne s'immisce en rien dans leurs affaires ; son rôle se borne à des avis officieux quand on lui en demande. Le lien qui les unit est donc un lien purement moral, fondé sur la sympathie et la similitude des idées ; il n'y a entre elles *aucune affiliation*, *aucune solidarité matérielle ;* le seul mot d'ordre est celui qui doit rallier tous les hommes : *charité et amour du prochain*, mot d'ordre pacifique et qui ne saurait porter ombrage.

La majeure partie des membres de la Société réside à Paris ; elle en compte cependant plusieurs qui habitent la province ou l'étranger, et qui, quoique n'y assistant que très exceptionnellement, il en est même qui ne sont jamais venus à Paris depuis sa fondation, ont tenu à honneur d'en faire partie. Outre les membres proprement dits, elle a des correspondants, mais dont les rapports, purement scientifiques, n'ont pour objet que de la tenir au courant du mouvement spirite dans les différentes localités, et me fournissent des documents pour l'histoire de l'établissement du Spiritisme dont je rassemble les matériaux. Parmi les adeptes, il en est qui se distinguent par leur zèle, leur abnégation, leur dévouement à la cause du Spiritisme ; qui payent de leur personne, non en paroles, mais en actions ; la Société est heureuse de leur donner un témoignage particulier de sympathie en leur conférant le titre de membre honoraire.

Depuis deux ans la Société a donc grandi en crédit et en importance ; mais ses progrès sont en outre signalés par la nature des communications qu'elle reçoit des Esprits. Depuis quelque temps, en effet, ces communications ont acquis des proportions et des développements qui ont de beaucoup dépassé notre attente ; ce ne sont plus, comme naguère, de courts fragments de morale banale, mais des dissertations où les plus hautes questions de philosophie sont traitées avec une ampleur et une profondeur de pensées qui en font de véritables discours. C'est ce qu'ont remarqué la plupart des lecteurs de la *Revue*.

Je suis heureux de signaler un autre progrès en ce qui concerne les médiums ; jamais, à aucune autre époque, nous n'en avons vu autant prendre part à nos travaux, puisqu'il nous est arrivé d'avoir jusqu'à quatorze communications dans une même séance. Mais ce qui est plus précieux que la quantité, c'est la qualité, dont on peut juger par l'importance des instructions qui nous sont données. Tout le monde n'apprécie pas la qualité médianimique au même point de vue ; il en est qui la mesurent à l'effet ; pour eux, les médiums véloces sont les plus remarquables et les meilleurs ; pour nous qui cherchons avant tout l'instruc-

tion, nous attachons plus de prix à ce qui satisfait la pensée qu'à ce qui ne satisfait que les yeux ; nous préférons donc un médium utile avec lequel nous apprenons quelque chose, à un médium étonnant avec lequel nous n'apprenons rien. Sous ce rapport, nous n'avons pas à nous plaindre, et nous devons remercier les Esprits d'avoir tenu la promesse qu'ils nous ont faite de ne pas nous laisser au dépourvu. Voulant élargir le cercle de leur enseignement, ils devaient aussi multiplier les instruments.

Mais il est un point plus important encore, sans lequel cet enseignement n'eût produit que peu ou point de fruits. Nous savons que tous les Esprits sont loin d'avoir la souveraine science et qu'ils peuvent se tromper; que souvent ils émettent leurs propres idées qui peuvent être justes ou fausses ; que les Esprits supérieurs veulent que notre jugement s'exerce à discerner le vrai du faux, ce qui est rationnel de ce qui est illogique ; c'est pourquoi nous n'acceptons jamais rien les yeux fermés. Il ne saurait donc y avoir d'enseignement profitable sans discussion ; mais comment discuter des communications avec des médiums qui ne souffrent pas la moindre controverse, qui se blessent d'une remarque critique, d'une simple observation, et trouvent mauvais qu'on n'applaudisse pas à tout ce qu'ils obtiennent, fût-ce même entaché des plus grossières hérésies scientifiques? Cette prétention serait déplacée si ce qu'ils écrivent était le produit de leur intelligence; elle est ridicule dès lors qu'ils ne sont que des instruments passifs, car ils ressemblent à un acteur qui s'offusquerait si l'on trouvait mauvais les vers qu'il est chargé de réciter. Leur propre Esprit ne pouvant se froisser d'une critique qui ne l'atteint pas, c'est donc l'Esprit qui se communique qui se blesse, et qui transmet son impression au médium ; par cela même cet Esprit trahit son influence, puisqu'il veut imposer ses idées par la foi aveugle et non par le raisonnement, ou, ce qui revient au même, puisqu'il veut raisonner tout seul. Il en résulte que le médium qui est dans cette disposition est sous l'empire d'un Esprit qui mérite peu de confiance, dès lors qu'il montre plus d'orgueil que de savoir ; aussi, savons-nous que les Esprits de cette catégorie éloignent généralement leurs médiums des centres où ils ne sont pas acceptés sans réserve.

Ce travers, chez les médiums qui en sont atteints, est un très grand obstacle pour l'étude. Si nous ne cherchions que les effets, ce serait sans importance pour nous ; mais comme nous cherchons l'instruction, nous ne pouvons nous dispenser de discuter, au risque de déplaire aux médiums; aussi quelques-uns se sont-ils retirés jadis, comme vous le savez, pour ce motif, quoique non avoué, et parce qu'ils n'avaient pu

se poser devant la Société en médiums exclusifs, et comme interprètes infaillibles des puissances célestes ; à leurs yeux, ce sont ceux qui ne s'inclinent pas devant leurs communications qui sont obsédés ; il en est même qui poussent la susceptibilité au point de se formaliser de la priorité donnée à la lecture des communications obtenues par d'autres médiums ; qu'est-ce donc, quand une autre communication est préférée à la leur ? On comprend la gêne qu'impose une pareille situation. Fort heureusement pour l'intérêt de la science spirite, tous ne sont pas de même, et je saisis avec empressement cette occasion d'adresser au nom de la Société des remercîments à ceux qui nous prêtent aujourd'hui leur concours avec autant de zèle que de dévouement, sans calculer leur peine ni leur temps, et qui, ne prenant nullement fait et cause pour leurs communications, sont les premiers à aller au-devant de la controverse dont elles peuvent être l'objet.

En résumé, messieurs, nous ne pouvons que nous féliciter de l'état de la Société au point de vue moral ; il n'est personne qui n'ait remarqué dans l'esprit dominant une différence notable, comparativement à ce qu'il était dans le principe, dont chacun ressent instinctivement l'impression, et qui s'est traduite en maintes circonstances par des faits positifs. Il est incontestable qu'il y règne moins de gêne et moins de contrainte, tandis qu'un sentiment de mutuelle bienveillance s'y fait sentir. Il semble que les Esprits brouillons, en voyant leur impuissance à semer la défiance, ont pris le sage parti de se retirer. Nous ne pouvons aussi qu'applaudir à l'heureuse pensée de plusieurs membres d'organiser chez eux des réunions particulières ; elles ont l'avantage d'établir des rapports plus intimes ; ce sont, en outre, des centres pour une foule de personnes qui ne peuvent se rendre à la Société ; où l'on peut puiser une première initiation ; où l'on peut faire une multitude d'observations qui viennent ensuite converger au centre commun ; ce sont enfin des pépinières pour la formation des médiums. Je remercie bien sincèrement les personnes qui m'ont fait l'honneur de m'offrir d'en prendre la direction, mais cela m'est matériellement impossible ; je regrette même beaucoup de ne pouvoir m'y rendre aussi souvent que je le désirerais. Vous connaissez mon opinion touchant les groupes particuliers ; je fais donc des vœux pour leur multiplication, dans la Société ou hors de la Société, à Paris ou ailleurs, parce que ce sont les agents les plus actifs de propagande.

Sous le rapport matériel, notre trésorier vous a rendu compte de la situation de la Société. Notre budget, comme vous le savez, messieurs, est fort simple, et pourvu qu'il y ait équilibre entre l'actif et le

passif, c'est l'essentiel, puisque nous ne cherchons point à capitaliser.

Prions donc les bons Esprits qui nous assistent, et en particulier notre président spirituel saint Louis, de vouloir bien nous continuer la bienveillante protection qu'ils nous ont si visiblement accordée jusqu'à ce jour, et dont nous nous efforcerons de plus en plus de nous rendre dignes.

Il me reste à vous entretenir, messieurs, d'une chose importante, je veux parler de l'emploi des *dix mille* francs qui m'ont été envoyés, il y a environ deux ans, par une personne abonnée à la *Revue spirite*, et qui a voulu rester inconnue, pour être employés dans l'intérêt du Spiritisme. Ce don, vous vous le rappelez sans doute, m'a été fait personnellement, sans affectation spéciale, sans récépissé, et sans que j'eusse à en rendre compte à qui que ce soit.

En faisant part de cette heureuse circonstance à la Société, j'ai déclaré, dans la séance du 17 février 1860, que je n'entendais nullement me prévaloir de cette marque de confiance, et que je n'en tenais pas moins, pour ma propre satisfaction, à ce que l'emploi des fonds fût soumis à un contrôle; et j'ai ajouté : « Cette somme formera le premier fonds d'une *caisse spéciale*, sous le nom de *Caisse du Spiritisme*, et qui n'aura rien de commun avec mes affaires personnelles. Cette caisse sera ultérieurement augmentée des sommes qui pourront lui arriver d'autres sources, et exclusivement affectée aux besoins de la doctrine et au développement des idées spirites. Un de mes premiers soins sera de pourvoir à ce qui manque matériellement à la Société pour la régularité de ses travaux, et à la création d'une *bibliothèque spéciale*. J'ai prié plusieurs de nos collègues de vouloir bien accepter le contrôle de cette caisse, et de constater, à des époques qui seront ultérieurement déterminées, l'utile emploi des fonds. »

Cette commission, aujourd'hui dispersée en partie par les circonstances, sera complétée quand besoin sera, et tous les documents lui seront alors fournis. En attendant, et comme, en vertu de la liberté absolue qui m'était laissée, j'ai jugé à propos d'appliquer cette somme au développement de la Société, c'est à vous, messieurs, que je crois devoir rendre compte de sa situation, autant pour ma décharge personnelle que pour votre édification. Je tiens surtout à ce que l'on comprenne bien l'impossibilité matérielle de prendre sur ces fonds pour des dépenses dont l'urgence cependant se fait de jour en jour mieux sentir, en raison de l'extension des travaux que réclame le Spiritisme.

La Société, vous le savez, messieurs, sentait vivement les inconvénients de n'avoir pas un local spécial pour ses séances, et où elle pût

avoir ses archives sous la main. Pour des travaux comme les nôtres, il faut en quelque sorte un lieu consacré où rien ne puisse troubler le recueillement; chacun déplorait la nécessité où nous étions de nous réunir dans un établissement public, peu en harmonie avec la gravité de nos études. Je crus donc faire une chose utile en lui donnant les moyens d'avoir un local plus convenable à l'aide des fonds que j'avais reçus.

D'un autre côté, les progrès du Spiritisme amenant chez moi un nombre sans cesse croissant de visiteurs nationaux et étrangers, nombre qui peut s'évaluer de douze à quinze cents par an, il était préférable de les recevoir au siége même de la Société, et à cet effet d'y concentrer toutes les affaires et tous les documents concernant le Spiritisme.

En ce qui me concerne, j'ajouterai que, me donnant tout entier à la doctrine, il devenait en quelque sorte nécessaire, pour éviter des pertes de temps, que j'y eusse mon domicile, ou tout au moins un pied-à-terre. Pour moi personnellement, je n'en avais nullement besoin, puisque j'ai dans ma maison un appartement qui ne me coûte rien, plus agréable à tous égards, et où j'habite aussi souvent que mes occupations me le permettent. Un second appartement eût été pour moi une charge inutile et onéreuse. Donc, sans le Spiritisme, je serais tranquillement chez moi, avenue de Ségur, et non ici, obligé de travailler du matin au soir, et souvent du soir au matin, sans même pouvoir prendre un repos qui quelquefois me serait bien nécessaire; car vous savez que je suis seul pour suffire à une besogne dont on se figure difficilement l'étendue, et qui augmente nécessairement avec l'extension de la doctrine.

Cet appartement-ci réunit les avantages désirables par ses dispositions intérieures et par sa situation centrale; sans avoir rien de somptueux, il est très convenable; mais les ressources de la Société étant insuffisantes pour payer l'intégralité du loyer, j'ai dû parfaire la différence avec les fonds de la donation; sans cela la Société eût été dans la nécessité de rester dans la situation précaire, mesquine et incommode où elle était auparavant. Grâce à ce supplément, elle a pu donner à ses travaux des développements qui l'ont promptement posée dans l'opinion d'une manière avantageuse et profitable pour la doctrine. C'est donc l'emploi passé et la destination future des fonds de la donation que je crois devoir vous communiquer.

Le loyer de l'appartement est de 2 500 fr. par an, et avec les accessoires de 2 530 fr. Les contributions sont de 198 fr.; total, 2 728 fr. La Société en paye pour sa part 1 200 fr.; il reste donc à parfaire 1 528 fr.

Le bail a été fait pour trois, six ou neuf années, qui ont commencé

le 1er avril 1860. En le calculant pour six ans seulement à 1 528 fr., cela fait 9 168 fr.; à quoi il faut ajouter, pour achat de mobilier et frais d'installation, 900 fr.; pour dons et secours à divers, 80 fr.; total des dépenses 10 148 fr., sans compter l'imprévu, à payer avec le capital de 10 000 fr.

Il y aura donc à fin de bail, c'est-à-dire dans quatre ans, un excédant de dépense. Vous voyez, messieurs, qu'il ne faut pas songer à en distraire la moindre somme, si nous voulons arriver au bout. Que fera-t-on alors? Ce qu'il plaira à Dieu et aux bons Esprits, qui m'ont dit de ne m'inquiéter de rien.

Je ferai remarquer que si la somme affectée à l'achat du matériel et aux frais d'installation n'est que de 900 fr., c'est que je n'y comprends que ce qui a été rigoureusement dépensé sur le capital. S'il avait fallu se procurer tout le mobilier qui est ici, je ne parle que des pièces à réception, il aurait fallu trois ou quatre fois plus, et alors la Société, au lieu de six ans de bail, n'en aurait eu que trois. C'est donc mon mobilier personnel qui sert en majeure partie, et qui, vu l'usage, aura reçu un rude échec.

En résumé, cette somme de 10 000 fr., que quelques-uns croyaient inépuisable, se trouve presque entièrement absorbée par le loyer, qu'il importait avant tout d'assurer pour un certain temps, sans qu'il ait été possible d'en distraire une partie pour d'autres usages, notamment pour l'achat des ouvrages anciens et modernes, français et étrangers, nécessaires à la formation d'une grande bibliothèque spirite, ainsi que j'en avais le projet; ce seul objet n'eût pas coûté moins de 3 à 4 000 fr.

Il en résulte que toutes les dépenses en dehors du loyer, telles que les voyages et une foule de frais nécessités par le Spiritisme, et qui ne s'élèvent pas à moins de à 2 000 fr., par an, sont à ma charge personnelle, et cette somme n'est pas sans importance sur un budget restreint qui ne se solde qu'à force d'ordre, d'économie et même de privations.

Ne croyez pas, messieurs, que je veuille m'en faire un mérite; en agissant ainsi, je sais que je sers une cause auprès de laquelle la vie matérielle n'est rien, et à laquelle je suis tout prêt à sacrifier la mienne; peut-être un jour aurai-je des imitateurs; j'en suis du reste bien récompensé par la vue des résultats que j'ai obtenus. Si je regrette une chose, c'est que l'exiguïté de mes ressources ne me permette pas de faire davantage; car avec des moyens d'exécution suffisants, employés à propos, avec ordre et pour des choses vraiment utiles, on avancerait d'un demi-siècle l'établissement définitif de la doctrine.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M Sanson.

(Société spirite de Paris, 25 avril 1862. — Médium, M. Leymarie. Deuxième entretien. Voyez la *Revue* de mai 1862).

1. Évocation. — *R.* Mes amis, je suis près de vous.

2. Nous sommes bien heureux de l'entretien que nous avons eu avec vous le jour de votre enterrement, et puisque vous le permettez, nous serons charmé de le compléter pour notre instruction. — *R.* Je suis tout préparé, heureux que vous pensiez à moi.

3. Tout ce qui peut nous éclairer sur l'état du monde invisible et nous le faire comprendre est d'un haut enseignement, parce que c'est l'idée fausse que l'on s'en fait qui conduit le plus souvent à l'incrédulité. Ne soyez donc pas surpris des questions que nous pourrons vous adresser. — *R.* Je n'en serai point étonné, et je m'attends à vos questions.

4. Vous avez décrit avec une lumineuse clarté le passage de la vie à la mort; vous avez dit qu'au moment où le corps rend le dernier soupir, la vie se brise, et que la vue de l'Esprit s'éteint. Ce moment est-il accompagné d'une sensation pénible, douloureuse? — *R.* Sans doute, car la vie est une suite continuelle de douleurs, et la mort est le complément de toutes les douleurs; de là un déchirement violent comme si l'Esprit avait à faire un effort surhumain pour s'échapper de son enveloppe, et c'est cet effort qui absorbe tout notre être et lui fait perdre la connaissance de ce qu'il devient.

Remarque. — Ce cas n'est point général. La séparation peut se faire avec un certain effort, mais l'expérience prouve que tous les Esprits n'en ont pas conscience, car beaucoup perdent toute connaissance avant d'expirer; les convulsions de l'agonie sont le plus souvent purement physiques. M. Sanson a présenté un phénomène assez rare, celui d'être pour ainsi dire témoin de son dernier soupir.

5. Savez-vous s'il y a des Esprits pour lesquels ce moment est plus douloureux? Est-il plus pénible, par exemple, pour le matérialiste, pour celui qui croit que tout finit à ce moment pour lui? — *R.* Cela est certain, car l'Esprit préparé a déjà oublié la souffrance, ou plutôt il en a l'habitude, et la quiétude avec laquelle il voit la mort l'empêche de souffrir doublement, parce qu'il sait ce qui l'attend. La peine morale

est la plus forte, et son absence à l'instant de la mort est un allégement bien grand. Celui qui ne croit pas ressemble à ce condamné à la peine capitale et dont la pensée voit le couteau et *l'inconnu*. Il y a similitude entre cette mort et celle de l'athée.

6. Y a-t-il des matérialistes assez endurcis pour croire sérieusement, à ce moment suprême, qu'ils vont être plongés dans le néant? — *R*. Sans doute, jusqu'à la dernière heure il y en a qui croient au néant; mais au moment de la séparation, l'Esprit a un retour profond; le doute s'empare de lui et le torture, car il se demande ce qu'il va devenir; il veut saisir quelque chose et ne le peut. La séparation ne peut se faire sans cette impression.

Remarque. — Un Esprit nous a donné, dans une autre circonstance, le tableau suivant de la fin de l'incrédule. « L'incrédule endurci éprouve dans les derniers moments les angoisses de ces cauchemars terribles où l'on se voit au bord d'un précipice, près de tomber dans le gouffre; on fait d'inutiles efforts pour fuir, et l'on ne peut marcher; on veut s'accrocher à quelque chose, saisir un point d'appui, et l'on se sent glisser; on veut appeler et l'on ne peut articuler aucun son; c'est alors qu'on voit le moribond se tordre, se crisper les mains et pousser des cris étouffés, signes certains du cauchemar auquel il est en proie. Dans le cauchemar ordinaire, le réveil vous tire d'inquiétude, et vous vous sentez heureux de reconnaître que vous n'avez fait qu'un rêve; mais le cauchemar de la mort se prolonge souvent bien longtemps, des années même, au delà du trépas, et ce qui rend la sensation encore plus pénible pour l'Esprit, ce sont les ténèbres où il est quelquefois plongé.

Nous avons été à même d'observer plusieurs cas semblables et qui prouvent que cette peinture n'a rien d'exagéré.

7. Vous avez dit qu'au moment de mourir vous ne voyiez plus, mais que vous pressentiez. Vous ne voyiez plus corporellement, cela se comprend; mais avant que la vie ne fût éteinte, entrevoyiez-vous déjà la clarté du monde des Esprits? — *R*. C'est ce que j'ai dit précédemment : l'instant de la mort rend la clairvoyance à l'Esprit; les yeux ne voient plus, mais l'Esprit, qui possède une vue bien plus profonde, découvre instantanément un monde inconnu, et la vérité lui apparaissant subitement, lui donne, momentanément il est vrai, ou une joie profonde, ou une peine inexprimable, suivant l'état de sa conscience et le souvenir de sa vie passée.

Remarque. — Il est question de l'instant qui précède celui où l'Esprit perd connaissance, ce qui explique l'emploi du mot *momentané-*

ment, car les mêmes impressions agréables ou pénibles se poursuivent au réveil.

8. Veuillez nous dire ce qui, à l'instant où vos yeux se sont rouverts à la lumière, vous a frappé, ce que vous avez vu. Veuillez nous dépeindre, si c'est possible, l'aspect des choses qui se sont offertes à vous. — *R*. Lorsque j'ai pu revenir à moi, et voir ce que j'avais devant les yeux, j'étais comme ébloui, et je ne me rendais pas bien compte, car la lucidité ne revient pas instantanément. Mais Dieu, qui m'a donné une marque profonde de sa bonté, a permis que je recouvrisse mes facultés. Je me suis vu entouré de nombreux et fidèles amis. Tous les Esprits protecteurs qui viennent nous assister m'entouraient et me souriaient; un bonheur sans égal les animait, et moi-même, fort et bien portant, je pouvais, sans efforts, me transporter à travers l'espace. Ce que j'ai vu n'a pas de nom dans les langues humaines.

Je viendrai, du reste, vous parler plus amplement de tous mes bonheurs, sans dépasser pourtant la limite que Dieu exige. Sachez que le bonheur, tel que vous l'entendez chez vous, est une fiction. Vivez sagement, saintement, dans l'esprit de charité et d'amour, et vous vous serez préparé des impressions que vos plus grands poètes ne sauraient décrire.

Remarque. — Les contes de fées sont sans doute pleins de choses absurdes; mais ne seraient-ils pas, dans quelques points, la peinture de ce qui se passe dans le monde des Esprits? Le récit de M. Sanson ne ressemble-t-il pas à celui d'un homme qui, endormi dans une pauvre et obscure cabane, se réveillerait dans un palais splendide, au milieu d'une cour brillante?

(Troisième entretien; 2 mai 1862.)

9. Sous quel aspect les Esprits se sont-ils présentés à vous? Est-ce sous celui de la forme humaine? — *R*. Oui, mon cher ami, les Esprits nous avaient appris sur terre qu'ils conservaient dans l'autre monde la forme transitoire qu'ils avaient eue dans votre monde; et c'est la vérité. Mais quelle différence entre la machine informe qui se traîne péniblement avec son cortége d'épreuves, et la fluidité merveilleuse du corps des Esprits! La laideur n'existe plus, car les traits ont perdu la dureté d'expression qui forme le caractère distinctif de la race humaine. Dieu a béatifié tous ces corps gracieux, qui se meuvent avec toutes les élégances de la forme; le langage a des intonations intraduisibles pour vous, et le regard a la profondur d'une étoile. Tâchez, par la pensée, de voir ce que

Dieu peut faire dans sa toute-puissance, lui l'architecte des architectes, et vous vous serez fait une faible idée de la forme des Esprits.

10. Pour vous, comment vous voyez-vous? Vous reconnaissez-vous une forme limitée, circonscrite, quoique fluidique? Vous sentez-vous une tête, un tronc, des bras, des jambes? — *R.* L'Esprit, ayant conservé sa forme humaine, mais divinisée, idéalisée, a sans contredit tous les membres dont vous parlez. Je me sens parfaitement des jambes et des doigts, car nous pouvons, par notre volonté, vous apparaître ou vous presser les mains. Je suis près de vous et j'ai serré la main de tous mes amis, sans qu'ils en aient eu la conscience; car notre fluidité peut être partout sans gêner l'espace, sans donner aucune sensation, si cela est notre désir. En ce moment, vous avez les mains croisées et j'ai les miennes dans les vôtres. Je vous dis : je vous aime, mais mon corps ne tient pas de place, la lumière le traverse, et ce que vous appelleriez un miracle, s'il était visible, est pour les Esprits l'action continuelle de tous les instants.

La vue des Esprits n'a pas de rapport avec la vue humaine, de même que leur corps n'a pas de ressemblance réelle, car tout est changé dans l'ensemble et le fond. L'Esprit, je vous le répète, a une perspicacité divine qui s'étend à tout, puisqu'il peut deviner même votre pensée; aussi peut-il à propos prendre la forme qui peut le mieux le rappeler à vos souvenirs. Mais dans le fait l'Esprit supérieur qui a fini ses épreuves aime la forme qui a pu le conduire près de Dieu.

11. Les Esprits n'ont pas de sexe; cependant comme il y a peu de jours encore que vous étiez homme, tenez-vous dans votre nouvel état plutôt de la nature masculine que de la nature féminine? En est-il de même d'un Esprit qui aurait quitté son corps depuis longtemps? — *R.* Nous ne tenons pas à être de nature masculine ou féminine : les Esprits ne se reproduisent pas. Dieu les crée à sa volonté, et si, pour ses vues merveilleuses, il a voulu que les Esprits se réincarnent sur terre, il a dû ajouter la reproduction des espèces par le mâle et la femelle. Mais vous le sentez, sans qu'il soit nécessaire d'aucune explication, les Esprits ne peuvent avoir de sexe.

Remarque. Il a toujours été dit que les Esprits n'ont pas de sexe; les sexes ne sont nécessaires que pour la reproduction des corps; car les Esprits ne se reproduisant pas, les sexes seraient pour eux inutiles. Notre question n'avait point pour but de constater le fait, mais en raison de la mort très récente de M. Sanson, nous voulions savoir s'il lui restait une impression de son état terrestre. Les Esprits épurés se ren-

dent parfaitement compte de leur nature, mais parmi les Esprits inférieurs, non dématérialisés, il en est beaucoup qui se croient encore ce qu'ils étaient sur la terre, et conservent les mêmes passions et les mêmes désirs ; ceux-là se croient encore hommes ou femmes, et voilà pourquoi il y en a qui ont dit que les Esprits ont des sexes. C'est ainsi que certaines contradictions proviennent de l'état plus ou moins avancé des Esprits qui se communiquent ; le tort n'en est pas aux Esprits, mais à ceux qui les interrogent et ne se donnent pas la peine d'approfondir les questions.

12. Parmi les Esprits qui sont ici, voyez-vous notre président spirituel saint Louis ? — R. Il est toujours près de vous, et quand il est absent il sait toujours y laisser un Esprit supérieur qui le remplace.

13. Ne voyez-vous pas d'autres Esprits ? — R. Pardon ; l'Esprit de Vérité, saint Augustin, Lamennais, Sonnet, saint Paul, Louis et d'autres amis que vous évoquez, sont toujours à vos séances.

14. Quel aspect vous présente la séance ? Est-elle pour votre nouvelle vue ce qu'elle vous paraissait de votre vivant ? Les personnes ont-elles pour vous la même apparence ? Tout est-il aussi clair, aussi net ? — R. Bien plus clair, car je puis lire dans la pensée de tous, et je suis bien heureux, allez ! de la bonne impression que me laisse la bonne volonté de tous les Esprits assemblés. Je désire que la même entente puisse se faire non-seulement à Paris, par la réunion de tous les groupes, mais aussi dans toute la France, où des groupes se séparent et se jalousent, poussés par des Esprits brouillons qui se plaisent au désordre, tandis que le Spiritisme doit être l'oubli complet, absolu du *moi*.

15. Vous dites que vous lisez dans notre pensée ; pourriez-vous nous faire comprendre comment s'opère cette transmission de pensée ? — *R.* Cela n'est pas facile ; pour vous dire, vous expliquer ce prodige singulier de la vue des Esprits, il faudrait vous ouvrir tout un arsenal d'agents nouveaux, et vous seriez aussi savants que nous, ce qui ne se peut pas, puisque vos facultés sont bornées par la matière. Patience ! devenez bons, et vous y arriverez ; vous n'avez actuellement que ce que Dieu vous accorde, mais avec l'espérance de progresser continuellement ; plus tard vous serez comme nous. Tâchez donc de bien mourir pour savoir beaucoup. La curiosité, qui est le stimulant de l'homme pensant, vous conduit tranquillement jusqu'à la mort, en vous réservant la satisfaction de toutes vos curiosités passées, présentes et futures. En attendant, je vous dirai, pour répondre tant bien que mal à votre question : L'air qui vous entoure, impalpable comme nous, emporte le caractère de votre pensée ; le souffle que vous exhalez est,

pour ainsi dire, la page écrite de vos pensées ; elles sont lues, commentées par les Esprits qui vous heurtent sans cesse ; ils sont les messagers d'une télégraphie divine à qui rien n'échappe.

16. Vous voyez, mon cher monsieur Sanson, que nous usons largement de la permission que vous nous avez donnée de faire votre autopsie spirituelle. Nous n'en abuserons pas ; une autre fois, si vous le voulez bien, nous vous ferons des questions d'un autre ordre. — *R.* Je serai toujours très heureux de me rendre utile à mes anciens collègues et à leur digne président.

L'Enfant Jésus au milieu des docteurs.

Dernier tableau de M. Ingres.

Madame Dozon, notre collègue de la Société, reçut chez elle, le 9 avril 1862, la communication spontanée suivante :

« *L'Enfant Jésus retrouvé par ses parents prêchant dans le Temple, au milieu des docteurs.* (Saint Luc, *Nativité.*)

Tel est le sujet d'un tableau inspiré à un de nos plus grands artistes. Dans cette œuvre de l'homme se montre plus que du génie ; on y voit briller cette lumière que Dieu donne aux âmes pour les éclairer et les conduire aux régions célestes. Oui, la religion a illuminé l'artiste. Cette lueur a-t-elle été visible ? Le travailleur a-t-il vu le rayon partant du ciel et descendant en lui ? A-t-il vu se diviniser sous ses pinceaux la tête de l'Enfant-Dieu ? S'est-il agenouillé devant cette création d'inspiration divine, et s'est-il écrié, comme le saint vieillard Siméon : Seigneur, vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez maintenant, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples. »

« Oui, l'artiste peut se dire serviteur du Maître, car il vient d'exécuter un ordre de sa suprême volonté. Dieu a voulu que dans le temps où règne le scepticisme, la foule s'arrêtât devant cette figure du Sauveur ! et plus d'un cœur s'éloignera emportant un souvenir qui le conduira au pied de la croix où ce divin Enfant a donné sa vie pour l'humanité, pour vous, foule insouciante.

« En contemplant le tableau d'Ingres, la vue s'éloigne à regret pour revenir vers cette figure de Jésus, où il y a un mélange de divinité, d'enfance et aussi quelque chose de la fleur ; ces draperies, cette robe aux

couleurs fraîches, jeunes, délicates, rappellent ces suaves coloris qui se balancent sur les tiges parfumées. Tout mérite d'être admiré dans le chef-d'œuvre d'Ingres. Mais l'âme aime surtout à y contempler les deux types adorables de Jésus et de sa divine Mère. Encore une fois, on éprouve le besoin de la saluer par les angéliques paroles : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces. » A peine si l'on ose porter le regard artistique sur cette noble et divinisée figure, tabernacle d'un Dieu, épouse d'un homme, vierge par la pureté, femme prédestinée aux joies du paradis et aux agonies de la terre. Ingres a compris tout cela, et on ne passera pas devant la Mère de Jésus sans lui dire : « Marie, très « douce vierge, au nom de votre fils, priez pour nous ! » Vous l'étudierez un jour; moi j'ai vu les premiers coups de brosse donnés sur cette toile bénie. J'ai vu naître une à une les figures, les poses des docteurs; j'ai vu l'ange protecteur d'Ingres lui inspirant de faire tomber les parchemins des mains d'un de ces docteurs; car là, mon Dieu, est toute une révélation! Cette voix d'enfant détruira aussi une à une les lois qui ne sont pas siennes.

« Je ne veux pas faire ici de l'art comme ex-artiste; je suis Esprit, et pour moi l'art religieux seul me touche. Aussi j'ai vu dans ces ornements gracieux des ceps de vigne l'allégorie de la vigne de Dieu, où tous les humains doivent arriver à se désaltérer, et je me suis dit avec une joie profonde qu'Ingres venait de faire mûrir une de ses belles grappes. Oui, maître! ton Jésus va parler aussi devant des docteurs qui nient sa loi, devant ceux qui la combattent. Mais lorsqu'ils se trouveront seuls avec le souvenir de l'Enfant divin, va! plus d'un déchirera ses rouleaux de parchemin sur lesquels la main de Jésus aura écrit: *Erreur*.

« Voyez donc comme tous les travailleurs se donnent rendez-vous! les uns venant volontairement et par des voies déjà connues; d'autres conduits par la main de Dieu, qui va les chercher sur les places et leur montre où ils doivent aller. D'autres encore arrivent, sans savoir où ils sont, attirés par un charme qui leur fait semer aussi des fleurs de vie pour élever l'autel sur lequel l'enfant Jésus vient encore aujourd'hui pour plusieurs, mais qui, sous la draperie à la saphirique couleur, ou sous la tunique du crucifié, est toujours le même, le seul Dieu.

« DAVID, *peintre.* »

Madame Dozon ni son mari n'avaient entendu parler de ce tableau; nous en étant nous-même informé auprès de plusieurs artistes, aucun

n'en avait connaissance, et nous commencions à croire à une mystification. Le meilleur moyen d'éclaircir ce doute était de s'adresser directement à l'artiste, pour s'informer s'il avait traité ce sujet; c'est ce que fit M. Dozon. En entrant dans l'atelier, il vit le tableau, achevé depuis quelques jours seulement, et par conséquent inconnu du public. Cette révélation spontanée est d'autant plus remarquable, que la description qu'en donne l'Esprit est d'une exactitude parfaite. Tout y est: ceps de vigne, parchemins tombés à terre, etc. Ce tableau est maintenant exposé dans la salle du boulevard des Italiens, où nous sommes allé le voir, et nous sommes, comme tout le monde, resté en admiration devant cette page sublime, une des plus belles, sans contredit, de la peinture moderne. Au point de vue de l'exécution, il est digne du grand artiste qui, nous le croyons, n'a rien fait de supérieur, malgré ses quatre-vingt-trois ans; mais ce qui en fait un chef-d'œuvre hors ligne, c'est le sentiment qui y domine, l'expression, la pensée qui jaillit de toutes ces figures sur lesquelles on lit la surprise, la stupéfaction, le saisissement, le doute, le besoin de nier, l'irritation de se voir terrassé par un enfant; tout cela est si vrai, si naturel, qu'on se prend à mettre les paroles à chaque bouche. Quant à l'enfant, il est d'un idéal qui laisse loin derrière lui tout ce qui a été fait sur le même sujet; ce n'est pas un orateur qui parle à ses auditeurs: il ne les regarde même pas; on devine en lui l'organe d'une voix céleste.

Dans toute cette conception, il y a sans doute du génie, mais il y a incontestablement de l'inspiration. M. Ingres a dit lui-même qu'il n'avait point composé ce tableau dans les conditions ordinaires; il a commencé, dit-il, par l'architecture, ce qui n'est pas dans les habitudes; ensuite les personnages venaient, pour ainsi dire, se poser d'eux-mêmes sous son pinceau, sans préméditation de sa part. Nous avons des motifs de penser que ce travail se rattache à des choses dont on aura la clef plus tard, mais sur lesquelles nous devons encore garder le silence, comme sur beaucoup d'autres.

Le fait ci-dessus ayant été rapporté à la Société, l'Esprit de Lamennais dicta spontanément, à cette occasion, la communication suivante.

Sur le tableau de M. Ingres.

(Société spirite de Paris, 2 mai 1862. — Médium, M. A. Didier.)

Je vous parlais dernièrement de Jésus enfant au milieu des docteurs, et je faisais ressortir son illumination divine au milieu des savantes té-

nèbres des prêtres juifs. Nous avons un exemple de plus que la spiritualité et les mouvements de l'âme constituent la phase la plus brillante dans l'art. Sans connaître la Société spirite, on peut être un grand artiste spiritualiste, et Ingres nous montre dans son œuvre nouvelle l'étude divine de l'artiste, mais aussi son inspiration la plus pure et la plus idéale; non pas cette fausse idéalité qui trompe tant de gens et qui est une hypocrisie de l'art sans originalité, mais l'idéalité puisée dans la nature simple, vraie, et par conséquent belle dans toute l'acception du mot. Nous autres, Esprits, nous applaudissons aux œuvres spiritualistes autant que nous blâmons la glorification des sentiments matériels et de mauvais goût. C'est une vertu que de sentir le beau moral et le beau physique à ce point; c'est la marque certaine de sentiments harmonieux dans le cœur et dans l'âme, et quand le sentiment du beau est développé à ce point, il est rare que le sentiment moral ne le soit point aussi. C'est un grand exemple que ce vieillard de quatre-vingts ans, qui représente au milieu de la société corrompue le triomphe du Spiritualisme, avec le génie toujours jeune et toujours pur de la foi.

LAMENNAIS.

Voilà comment on écrit l'histoire !

Les millions de M. Allan Kardec.

Nous sommes informé que dans une grande ville de commerce, où le Spiritisme compte de nombreux adhérents, et où il fait le plus de bien parmi la classe laborieuse, un ecclésiastique s'est fait le propagateur de certains bruits que des âmes charitables se sont empressées de colporter et sans doute d'amplifier. Selon ces dires, nous sommes riche à millions ; chez nous tout brille et nous ne marchons que sur les plus beaux tapis d'Aubusson. On nous a connu pauvre à Lyon ; aujourd'hui nous avons équipage à quatre chevaux et nous menons à Paris un train princier. Toute cette fortune nous vient d'Angleterre depuis que nous nous occupons du Spiritisme, et nous rémunérons largement nos agents de la province. Nous avons vendu chèrement les manuscrits de nos ouvrages, sur lesquels nous avons encore une remise, ce qui ne nous empêche pas de les vendre à des prix fous, etc.

Voici la réponse que nous avons faite à la personne qui nous transmet ces détails :

« Mon cher monsieur, j'ai beaucoup ri des millions dont me gratifie si généreusement M. l'abbé V.., d'autant mieux que j'étais loin de me douter de cette bonne fortune. Le compte rendu fait à la Société de Paris avant la réception de votre lettre, et qui est publié ci-dessus, vient malheureusement réduire cette illusion à une réalité beaucoup moins dorée. Ce n'est pas du reste la seule inexactitude de ce récit fantastique ; d'abord je n'ai jamais habité Lyon, je ne vois donc pas comment on m'y aurait connu pauvre ; quant à mon équipage à quatre chevaux, je regrette de dire qu'il se réduit aux rosses d'un fiacre que je prends à peine cinq ou six fois par an, par économie. Il est vrai qu'avant les chemins de fer, je fis plusieurs voyages en diligence : on a sans doute confondu. Mais j'oublie qu'à cette époque il n'était pas encore question de Spiritisme, et que c'est au Spiritisme que je dois, selon lui, mon immense fortune ; où donc a-t-on été pêcher tout cela, si ce n'est dans l'arsenal de la calomnie ? Cela paraîtra d'autant plus vraisemblable, si l'on songe à la nature de la population au milieu de laquelle on colporte ces bruits. On conviendra qu'il faut être bien à court de bonnes raisons pour en être réduit à d'aussi ridicules expédients pour discréditer le Spiritisme. M. l'abbé ne voit pas qu'il va droit contre son but, car, dire que le Spiritisme m'a enrichi à ce point, c'est avouer qu'il est immensément répandu ; donc, s'il est si répandu, c'est qu'il plaît. Ainsi, ce qu'il voudrait faire tourner contre l'homme, tournerait au profit du crédit de la doctrine. Faites donc croire, après cela, qu'une doctrine capable de procurer en quelques années des millions à son propagateur soit une utopie, une idée creuse ! Un tel résultat serait un vrai miracle, car il est sans exemple qu'une théorie philosophique ait jamais été une source de fortune. Généralement, comme pour les inventions, on y mange le peu qu'on a, et l'on verrait que c'est un peu le cas où je me trouve, si l'on savait tout ce que me coûte l'œuvre à laquelle je me suis voué et à laquelle je sacrifie en outre mon temps, mes veilles, mon repos et ma santé ; mais j'ai pour principe de garder pour moi ce que je fais, et de ne pas le crier sur les toits. Pour être impartial, M. l'abbé aurait dû mettre en parallèle les sommes que les communautés et les couvents soutirent des fidèles ; quant au Spiritisme, il mesure son influence sur le bien qu'il fait, le nombre des affligés qu'il console, et non sur l'argent qu'il rapporte.

Avec un train princier, il va sans dire qu'il faut une table à l'avenant ; que dirait donc M. l'abbé s'il voyait mes repas les plus somptueux, ceux où je reçois mes amis ? Il les trouverait bien maigres auprès du maigre de certains dignitaires de l'Eglise, qui les dédaigneraient probablement pour leur carême le plus austère. Je lui apprendrai donc, puisqu'il l'ignore, et afin de lui épargner la peine de m'amener sur le terrain de la comparaison, que le Spiritisme n'est point et ne peut être

un moyen de s'enrichir ; qu'il répudie toute spéculation dont il pourrait être l'objet ; qu'il apprend à faire peu de cas du temporel, à se contenter du nécessaire et non à chercher les joies du superflu, qui ne sont pas le chemin du ciel ; que si tous les hommes étaient Spirites, ils ne s'envieraient, ne se jalouseraient et ne se dépouilleraient point les uns les autres ; ils ne médiraient pas de leur prochain, et ne le calomnieraient pas, parce qu'il enseigne cette maxime du Christ : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* C'est pour la mettre en pratique que je ne nomme pas en toutes lettres M. l'abbé V...

Le Spiritisme enseigne encore que la fortune est un dépôt dont il faudra rendre compte, et que le riche sera jugé selon l'emploi qu'il en aura fait. Si j'avais celle qu'on m'attribue, et si surtout je la devais au Spiritisme, je serais parjure à mes principes de l'employer à la satisfaction de l'orgueil et à la possession des jouissances mondaines, au lieu de la faire servir à la cause dont j'ai embrassé la défense.

Mais, dit-on, et vos ouvrages? n'en avez-vous pas vendu chèrement les manuscrits? Un instant ; c'est entrer ici dans le domaine privé, où je ne reconnais à personne le droit de s'immiscer ; j'ai toujours fait honneur à mes affaires, n'importe au prix de quels sacrifices et de quelles privations ; je ne dois rien à personne, tandis que beaucoup me doivent, sans cela, j'aurais plus du double de ce qui me reste, ce qui fait qu'au lieu de monter l'échelle de la fortune, je l'ai descendue. Je ne dois donc compte de mes affaires à qui que ce soit, ce qu'il est bon de constater ; cependant, pour contenter un peu les curieux qui n'ont rien de mieux à faire que de se mêler de ce qui ne les regarde pas, je dirai que si j'avais vendu mes manuscrits, je n'aurais fait qu'user du droit qu'a tout ouvrier de vendre le produit de son travail ; mais je n'en ai vendu aucun : il en est même que j'ai donnés purement et simplement dans l'intérêt de la chose, et que l'on vend comme on veut sans qu'il m'en revienne un sou. Des manuscrits se vendent chèrement quand ce sont ceux d'ouvrages connus dont le débit est assuré d'avance, mais nulle part on ne trouve d'éditeurs assez complaisants pour payer à prix d'or des ouvrages dont le produit est hypothétique, alors qu'ils ne veulent pas même courir la chance des frais d'impression ; or, sous ce rapport, un ouvrage philosophique a cent fois moins de valeur que certains romans accolés de certains noms. Pour donner une idée de mes énormes bénéfices, je dirai que la première édition du *Livre des Esprits*, que j'ai entreprise à mon compte et à mes risques et périls, n'ayant pas trouvé d'éditeur qui ait voulu s'en charger, m'a rapporté net, tous frais faits, tous les exemplaires écoulés, tant vendus que donnés, environ cinq cents francs, ainsi que j'en puis justifier par des pièces authentiques ; je ne sais trop quel genre d'équipage on pourrait se procurer avec cela. Dans l'impossibilité où je me suis trouvé, n'ayant pas

encore les millions en question, de faire par moi-même les frais de toutes mes publications, et surtout de m'occuper des relations nécessaires à la vente, j'ai cédé pour un temps le droit de publier, moyennant un droit d'auteur calculé à tant de *centimes* par exemplaire vendu; de telle sorte que je suis totalement étranger au détail de la vente et aux trafics que les intermédiaires peuvent faire sur les remises faites par les éditeurs à leurs correspondants, trafics dont je décline la responsabilité, étant obligé, pour ce qui me concerne, de tenir compte aux éditeurs, à un prix de ....., de tous les exemplaires que je prends chez eux, que je les vende, que je les donne ou qu'ils soient en non-valeurs.

Quant au produit qui peut me revenir sur la vente de mes ouvrages, je n'ai à m'expliquer ni sur le chiffre, ni sur l'emploi; j'ai certes bien le droit d'en disposer comme bon me semble; cependant on ne sait pas si ce produit n'a pas une destination déterminée dont il ne peut être détourné; mais c'est ce qu'on saura plus tard; car, s'il prenait un jour fantaisie à quelqu'un d'écrire mon histoire sur des données pareilles à celles qui sont relatées ci-dessus, il importerait que les faits fussent rétablis dans leur intégrité. C'est pourquoi je laisserai des mémoires circonstanciés sur toutes mes relations et toutes mes affaires, surtout en ce qui concerne le Spiritisme, afin d'épargner aux chroniqueurs futurs les bévues dans lesquelles ils tombent souvent sur la foi des ouï-dire des étourdis, des mauvaises langues, et des gens intéressés à altérer la vérité, auxquels je laisse le plaisir de déblatérer à leur aise, afin que plus tard leur mauvaise foi soit plus évidente.

Je m'en inquiéterais fort peu pour moi personnellement, si mon nom ne se trouvait pas désormais intimement lié à l'histoire du Spiritisme. Par mes relations, je possède naturellement sur ce sujet les documents les plus nombreux et les plus authentiques qui existent; j'ai pu suivre la doctrine dans tous ses développements, en observer toutes les péripéties, comme j'en prévois les conséquences. Pour tout homme qui étudie ce mouvement, il est de la dernière évidence que le Spiritisme marquera une des phases de l'humanité; il est donc nécessaire que l'on sache plus tard quelles vicissitudes il a eu à traverser, quels obstacles il a rencontrés, quels ennemis ont cherché à l'enrayer, de quelles armes on s'est servi pour le combattre; il ne l'est pas moins qu'on sache par quels moyens il a pu triompher, et quelles sont les personnes qui, par leur zèle, leur dévouement, leur abnégation, auront efficacement concouru à sa propagation; ceux dont les noms et les actes mériteront d'être signalés à la reconnaissance de la postérité, et que je me fais un devoir d'inscrire sur mes tablettes. Cette histoire, on le comprend, ne peut encore paraître de sitôt; le Spiritisme vient à peine de naître, et les phases les plus intéressantes de son établissement ne sont pas

encore accomplies. Il se pourrait d'ailleurs que, parmi les Saüls du Spiritisme d'aujourd'hui, il y eût plus tard des Saints Pauls; espérons que nous n'aurons pas à enregistrer des Judas.

Telles sont, mon cher monsieur, les réflexions que m'ont suggérées les bruits étranges qui me sont revenus; si je les ai relevés, ce n'est point pour les Spirites de votre ville, qui savent à quoi s'en tenir sur mon compte et qui ont pu juger, quand je suis allé les voir, s'il y avait en moi les goûts et les allures d'un grand seigneur. Je le fais donc pour ceux qui ne me connaissent pas et qui pourraient être induits en erreur par cette manière plus que légère de faire l'histoire. Si M. l'abbé V... tient à ne dire que la vérité, je suis prêt à lui fournir verbalement toutes les explications nécessaires pour l'éclairer.

Tout à vous. A. K.

Société spirite de Vienne en Autriche.

En annonçant qu'une édition allemande de notre brochure : *le Spiritisme à sa plus simple expression*, était publiée à Vienne, nous avons parlé de la Société spirite de cette ville. Nous recevons du président de cette Société la lettre suivante :

« Monsieur Allan Kardec,

« La Société spirite de Vienne me charge de vous annoncer qu'elle vient de vous nommer son président d'honneur, et vous prie de vouloir bien accepter ce titre comme un signe de la haute et respectueuse estime qu'elle vous porte. Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, qu'en lui servant ici d'organe, je ne fais qu'obéir à l'impulsion de mon cœur, qui vous est tout dévoué.

« Permettez-moi, monsieur, d'ajouter, sans abuser de vos précieux moments, quelques mots relatifs à notre Société. Elle vient d'entrer dans sa troisième année, et bien que le nombre de ses membres soit encore restreint, je puis dire avec satisfaction que, dans le cercle privé où elle se meut encore, elle a fait proportionnellement beaucoup de bien, et j'ai l'espoir que lorsque le moment d'élargir son champ d'activité arrivera, elle produira des fruits plus abondants : c'est mon plus vif désir. L'année dernière, à l'occasion du premier anniversaire, notre Esprit protecteur me disait dans son profond et majestueux laconisme : *Vous avez semé le bon grain, je vous bénis.* Cette année il m'a dit :

Voici, pour l'année qui va commencer, votre maxime : Avec Dieu et vers Dieu. L'année dernière, c'était une récompense pour le passé; cette année, c'est un encouragement pour l'avenir; aussi me préparé-je cette année à employer des moyens plus directs pour agir sur l'opinion publique. D'abord la traduction de votre excellente brochure n'aura pas manqué de préparer çà et là le terrain; ensuite j'ai pensé à la publication d'un journal en langue allemande, comme le moyen le plus sûr de hâter le résultat. Les matériaux ne me manqueront pas, si, surtout, vous vouliez me permettre de puiser parfois aux trésors renfermés dans votre *Revue*, où toujours, bien entendu, je me ferai un devoir sacré d'indiquer la source des passages et des morceaux dont j'aurai donné la traduction. Enfin, pour couronner l'œuvre, je désirerais mettre à la portée des Allemands votre précieux et indispensable *Livre des Esprits*. Je viens donc, monsieur, sans craindre de vous importuner, parce que je suis persuadé que toute pensée du bien répond à votre pensée même, vous prier, si personne encore n'a obtenu cette faveur, de me permettre d'en donner la traduction en langue allemande.

« Je viens, monsieur, de vous exposer les projets que je médite pour donner chez nous une impulsion plus grande à la propagation du Spiritisme. Oserai-je m'adresser à votre bienveillante expérience pour en recevoir quelques avis salutaires qui, soyez-en persuadé, monsieur, seront d'un grand poids dans la décision que je prendrai?

« Veuillez recevoir, etc.

« C. Delhez. »

Cette lettre est accompagnée du diplôme suivant :

SOCIÉTÉ SPIRITE, DITE DE LA CHARITÉ, DE VIENNE (AUTRICHE).

Séance anniversaire du 18 *mai* 1862.

« Au nom de Dieu tout-puissant et sous la protection de l'Esprit divin,

« La Société spirite de Vienne, voulant, à l'occasion de son deuxième anniversaire, témoigner à son aînée de Paris, dans la personne de son digne et courageux président, la déférence et la reconnaissance que lui inspirent ses constants efforts et ses précieux travaux pour la sainte cause du Spiritisme et le triomphe de la fraternité universelle, a, sur la proposition de son président, et avec l'approbation de ses conseillers spirituels, nommé par acclamation M. *Allan Kardec*, président de la

Société des études spirites de Paris, au titre de PRÉSIDENT D'HONNEUR de la Société spirite, dite de la Charité, de Vienne en Autriche.

« Vienne, 19 mai 1862.

« *Le Président,*

« C. DELHEZ.

Sur l'invitation pressante qui nous en a été faite, nous avons cru devoir publier textuellement les deux pièces ci-dessus, comme un témoignage de notre profonde reconnaissance pour l'honneur que veulent bien nous faire nos frères spirites de Vienne, honneur auquel nous étions loin de nous attendre, et parce que nous y voyons un hommage rendu, non à notre personne, mais aux principes régénérateurs du Spiritisme. C'est une nouvelle preuve du crédit qu'ils acquièrent à l'étranger aussi bien qu'en France. En mettant de côté ce que ces lettres ont de personnellement flatteur pour nous, ce qui nous cause surtout une vive satisfaction, c'est de voir le but éminemment sérieux, religieux et humanitaire que se propose la Société spirite de Vienne, à laquelle notre concours et notre dévouement ne feront pas défaut. Nous pouvons en dire autant de toutes les sociétés qui se forment sur divers points, et qui acceptent sans restriction les principes du *Livre des Esprits* et du *Livre des Médiums.*

Parmi celles qui se sont organisées en dernier lieu, nous devons citer la *Société africaine des études spirites*, de Constantine, qui a bien voulu se placer sous notre patronage et celui de la Société de Paris, et qui compte déjà une quarantaine de membres. Nous aurons occasion d'en reparler avec plus de détails.

En présence de ce mouvement général et sans cesse croissant de l'opinion, les adversaires du Spiritisme comprendront-ils enfin que toute tentative pour l'arrêter serait inutile, et que ce qu'ils ont de mieux à faire est d'accepter ce que l'on peut désormais regarder comme un fait accompli? L'arme du ridicule s'est épuisée en vains efforts, donc elle est impuissante; la doctrine du diable, que l'on cherche à faire revivre en ce moment avec une sorte d'acharnement, sera-t-elle plus heureuse? La réponse est tout entière dans l'effet qu'elle produit : elle fait rire. Il faudrait pour cela que ceux qui la propagent en fussent eux-mêmes bien convaincus; or, nous pouvons pertinemment affirmer que, dans le nombre, il en est beaucoup qui n'y croient pas plus que nous. C'est un dernier coup de collier, qui aura pour résultat de hâter la propagation des idées nouvelles, d'abord parce qu'il aide à les faire connaître en piquant la curiosité, ensuite parce qu'il prouve la pénurie d'arguments vraiment sérieux.

Principe vital des Sociétés spirites.

Monsieur,

Je vois, dans la *Revue spirite* du mois d'avril 1862, une communication signée Gérard de Codemberg, où je remarque le passage suivant: « N'ayez nul souci des frères qui s'éloignent de vos croyances; faites, « au contraire, de manière qu'ils ne soient plus mêlés au troupeau des « vrais croyants, car ce sont des brebis galeuses, et vous devez vous « garder de la contagion. »

J'ai trouvé que cette manière de voir, au sujet des brebis galeuses, était peu chrétienne, encore moins spirite, et tout à fait en dehors de cette charité envers tous que prêchent les Esprits. N'avoir nul souci des frères qui s'éloignent, et se garder de leur contagion, ce n'est pas le moyen de les ramener. Il me semble que, jusqu'à présent, nos bons guides spirituels ont montré plus de mansuétude. Ce Gérard de Codemberg est-il un bon Esprit? Si c'est lui, j'en doute. Veuillez me pardonner cette espèce de contrôle que je viens de faire, mais il a un but sérieux. Une dame de mes amies, spirite novice. vient de parcourir cette livraison et s'est arrêtée à ces quelques lignes, n'y trouvant pas la charité qu'elle a remarquée jusqu'à présent dans les communications. J'ai consulté mon guide à cet égard, et voici ce qu'il m'a répondu: « Non, ma fille, un Esprit élevé ne se sert pas d'expressions semblables; laissez aux Esprits incarnés l'âpreté du langage, et reconnaissez toujours la valeur des communications à la valeur des mots, et surtout à la valeur des pensées. »

(Suit une communication d'un Esprit qui est censé avoir pris la place de Girard de Codemberg.)

Où est la vérité? Vous seul pourriez le savoir.

Recevez, etc.

E. Collignon.

Réponse. — Rien, dans Gérard de Codemberg, ne prouve que ce soit un Esprit très avancé; l'ouvrage qu'il a publié sous l'empire d'une obsession évidente et dont il convient lui-même le démontre suffisamment; un Esprit tant soit peu supérieur n'aurait pu se méprendre à ce point sur la valeur des révélations qu'il a obtenues de son vivant, comme médium, ni accepter comme sublimes des choses évidemment absurdes. S'ensuit-il que ce soit un mauvais Esprit? Assurément non; sa conduite pendant sa vie et son langage après sa mort en sont la preuve:

il est dans la catégorie nombreuse des Esprits intelligents, bons, mais pas assez supérieurs pour dominer les Esprits obsesseurs qui l'ont abusé, puisqu'il n'a pas su les reconnaître.

Voilà pour ce qui concerne l'Esprit. La question n'est pas de savoir s'il est plus ou moins avancé, mais si le conseil qu'il donne est bon ou mauvais; or, je maintiens qu'il n'y a pas de réunion spirite sérieuse possible sans homogénéité. Partout où il y a divergence d'opinion, il y a tendance à faire prévaloir la sienne, désir d'imposer ses idées ou sa volonté; de là discussions, dissensions, puis dissolution : cela est inévitable, et c'est ce qui a lieu dans toutes les sociétés, quel qu'en soit l'objet, où chacun veut marcher dans des voies différentes. Ce qui est nécessaire dans les autres réunions l'est plus encore dans les réunions spirites sérieuses, où la première condition est le calme et le recueillement, qui sont impossibles avec des discussions qui font perdre le temps en choses inutiles; c'est alors que les bons Esprits s'en vont et laissent le champ libre aux Esprits brouillons. Voilà pourquoi les petits comités sont préférables; l'homogénéité de principes, de goûts, de caractères et d'habitude, condition essentielle de la bonne harmonie, y est bien plus facile à obtenir que dans les grandes assemblées.

Ce que Gérard de Codemberg appelle brebis galeuses, ce ne sont pas les personnes qui cherchent de bonne foi à s'éclairer sur les difficultés de la science ou sur ce qu'elles ne comprennent pas, par une discussion paisible, modérée et convenable, mais celles qui viennent avec un parti pris d'opposition systématique, qui soulèvent à tort et à travers des discussions inopportunes de nature à troubler les travaux. Quand l'Esprit dit qu'il faut les éloigner, il a raison, parce que l'existence de la réunion y est attachée; il a encore raison de dire qu'il n'en faut prendre *nul souci*, parce que leur opinion personnelle, si elle est fausse, n'empêchera pas la vérité de prévaloir; le sens de ce mot est qu'il ne faut pas s'inquiéter de leur opposition. En second lieu, si celui qui a une manière de voir différente la trouve meilleure que celle des autres, si elle le satisfait, s'il s'y obstine, pourquoi le contrarier? Le Spiritisme ne doit pas s'imposer; il doit être accepté librement et de bonne volonté; il ne veut aucune conversion par la contrainte. L'expérience, d'ailleurs, est là pour prouver que ce n'est pas en insistant qu'on lui fera changer d'avis. Avec celui qui cherche de bonne foi la lumière, il faut être tout dévouement, il ne faut rien épargner : c'est du zèle bien employé et fructueux; avec celui qui ne la veut pas ou qui croit l'avoir, c'est perdre son temps et semer sur des pierres. L'expression *nul souci* peut donc encore s'entendre en ce sens qu'il ne faut ni le tourmenter ni faire violence à ses convictions; agir ainsi, ce n'est point manquer de charité. Espère-t-on le ramener à des idées plus saines? Qu'on le fasse en particulier, par la persuasion, soit; mais s'il doit être une

cause de trouble pour la réunion, le conserver ne serait point faire preuve de charité envers lui, puisque cela ne lui servirait à rien, tandis que ce serait faire tort à tous les autres.

L'Esprit de Girard de Codemberg dit carrément et peut-être un peu crûment son opinion, sans précautions oratoires, comptant sans doute sur le bon sens de ceux à qui il s'adresse pour la mitiger dans l'application, en observant ce que prescrivent à la fois l'urbanité et les convenances; mais, sauf la forme du langage, le fond de la pensée est identique avec ce qui se trouve dans la communication rapportée ci-après, sous le titre de : *le Spiritisme philosophique*, obtenue par la personne même qui a soulevé la question; on y lit ce qui suit : « Examinez « bien autour de vous s'il n'y a pas de faux frères, de curieux, d'incré« dules. S'il s'en trouve, priez-les, avec douceur, avec charité, de se « retirer. S'ils résistent, contentez-vous de prier avec ferveur le Sei« gneur de les éclairer, et une autre fois *ne les admettez pas à vos « travaux*. Ne recevez parmi vous que les hommes simples qui veulent « chercher la vérité et le progrès. » C'est-à-dire, en d'autres termes, débarrassez-vous poliment de ceux qui vous entravent.

Dans les réunions libres, où l'on est maître de recevoir qui l'on veut, cela est plus facile que dans les sociétés constituées, où les membres sont liés et ont voix au chapitre. On ne saurait donc prendre trop de précautions si l'on ne veut pas être contrecarré. Le système des *associés libres*, adopté par la Société de Paris, est le plus proqre à prévenir les inconvénients, en ce qu'il n'admet les candidats qu'à titre provisoire, et sans voix délibérative dans les affaires de la Société, pendant un temps qui leur permet de faire apprécier leur zèle, leur dévouement et leur esprit conciliant. L'essentiel est de former un noyau de fondateurs titulaires, unis par une *parfaite communauté* de vues, d'opinions et de sentiments, et d'établir des règles précises auxquelles devront forcément se soumettre ceux qui voudront, plus tard, s'y réunir. Nous renvoyons à cet égard au règlement de la Société de Paris et aux instructions que nous avons données sur ce sujet. Notre plus cher désir est de voir l'union et l'harmonie régner parmi les groupes et sociétés qui se forment de toutes parts; c'est pourquoi nous nous ferons toujours un devoir d'aider des conseils de notre expérience ceux qui croiront devoir en profiter. Nous nous bornerons à leur dire pour l'instant : Sans homogénéité, point d'union sympathique entre les membres, point de relations affectueuses; sans union, point de stabilité; sans stabilité, point de calme; sans calme, point de travaux sérieux; d'où nous concluons que l'homogénéité est le principe vital de toute société ou réunion spirite. C'est ce qu'ont dit avec raison Girard de Codemberg et Bernardin; quant à l'Esprit qui s'est donné pour le substitut du premier, sa communication a tous les caractères d'une communication apocryphe.

Enseignements et dissertations spirites.

Le Spiritisme philosophique.

(Bordeaux; 4 avril 1862. — Médium, madame Collignon.)

Nous avons parlé, mes amis, du Spiritisme sous le point de vue religieux; maintenant qu'il est bien établi que *ce n'est point une religion nouvelle*, mais la consécration de cette religion *universelle* dont Christ a posé les bases, et qu'il vient aujourd'hui amener au couronnement, nous allons envisager le Spiritisme sous le point de vue moral et philosophique.

Expliquons-nous d'abord sur le sens exact du mot philosophie. La philosophie n'est pas une négation des lois établies de la Divinité, de la religion. Loin de là; la philosophie est la recherche de ce qui est sage, de ce qui est le plus exactement raisonnable; et qu'est-ce qui peut être plus sage, plus raisonnable que l'amour et la reconnaissance que l'on doit à son Créateur, et, par conséquent, le culte, quel qu'il soit, qui peut servir à lui prouver cette reconnaissance et cet amour? La religion, et tout ce qui peut vous y porter, est donc une philosophie, car c'est une sagesse de l'homme qui s'y soumet avec joie et docilité. Ceci posé, voyons ce que vous pouvez tirer du Spiritisme mis sérieusement en pratique.

Quel est le but où tendent tous les hommes, dans quelque position qu'ils se trouvent? L'amélioration de leur position présente; or, pour atteindre ce but, ils courent de tous côtés, se fourvoyant pour la plupart, parce qu'aveuglés par leur orgueil, entraînés par leur ambition, ils ne voient pas la route unique qui peut amener cette amélioration; ils la cherchent dans la satisfaction de leur orgueil, de leurs instincts brutaux, de leur ambition, tandis qu'ils ne peuvent la trouver que dans l'amour et la soumission dus au Créateur.

Le Spiritisme vient donc dire aux hommes : Quittez ces sentiers ténébreux remplis de précipices, entourés d'épines et de ronces, et entrez dans le chemin qui mène au bonheur que vous rêvez. Soyez sages pour être heureux; comprenez, mes amis, que les biens de la terre ne sont, pour les hommes, que des embûches dont ils doivent se garantir; ce sont les écueils qu'ils doivent éviter; c'est pourquoi le Seigneur a permis qu'on vous laissât enfin voir la lumière de ce phare qui doit vous

conduire au port. Les douleurs et les maux que vous endurez avec impatience et révolte sont le fer rouge que le chirurgien applique sur la plaie béante, afin d'empêcher la gangrène de perdre tout le corps. Votre corps, mes amis, qu'est-ce que cela pour un Spirite? que doit-il sauver? que doit-il préserver de la contagion? que doit-il cicatriser par tous les moyens possibles, si ce n'est la plaie qui ronge son Esprit, l'infirmité qui l'entrave et l'empêche de s'élancer radieux vers son Créateur?

Ramenez toujours vos yeux sur cette pensée philosophique, c'est-à-dire pleine de sagesse : Nous sommes une essence créée pure, mais déchue; nous appartenons à une patrie où tout est pureté; coupables, nous avons été exilés pour un temps, mais pour un temps seulement; employons donc toutes nos forces, toute notre énergie à diminuer ce temps d'exil; efforçons-nous, par tous les moyens que le Seigneur a mis en notre pouvoir, de reconquérir cette patrie perdue et d'abréger le temps de l'absence. (Voy. n° de janvier 1862 : *Doctrine des anges déchus*.

Comprenez bien que votre sort futur est entre vos mains; que la durée de vos épreuves dépend entièrement de vous; que le martyr a toujours droit à une palme, et qu'il ne s'agit pas pour être martyr d'aller, comme les premiers chrétiens, servir de pâture aux animaux féroces. Soyez martyrs de vous-mêmes; brisez, broyez en vous tous les instincts charnels qui se révoltent contre l'Esprit; étudiez avec soin vos penchants, vos goûts, vos idées; méfiez-vous de tous ceux que votre conscience réprouve. Si bas qu'elle vous parle, car elle a pu être repoussée souvent, si bas qu'elle vous parle, cette voix de votre protecteur vous dira d'éviter ce qui peut vous nuire. De tout temps, la voix de votre ange gardien vous a parlé, mais combien ont été sourds! Aujourd'hui, mes amis, le Spiritisme vient vous expliquer la cause de cette voix intime; il vient vous dire positivement, vous montrer, vous faire toucher au doigt ce que vous pouvez espérer si vous l'écoutez docilement; ce que vous devez craindre si vous la rejetez.

Voilà, mes amis, pour l'homme en général, le côté philosophique: c'est de vous apprendre à vous sauver vous-mêmes. N'y cherchez pas, mes enfants, comme le font les ignorants, des distractions matérielles, des satisfactions de curiosité. N'allez pas, sous le moindre prétexte, appeler à vous des Esprits dont vous n'avez nul besoin; contentez-vous de vous remettre toujours aux soins et à l'amour de vos guides spirituels; eux ne vous manqueront jamais. Quand, réunis dans un but commun : l'amélioration de votre humanité, vous élevez vos cœurs vers le Seigneur, que ce soit pour lui demander ses bénédictions et

l'assistance des bons Esprits auxquels il vous a confiés. Examinez bien autour de vous s'il n'y a pas de faux frères, de curieux, d'incrédules. S'il s'en trouve, priez-les, avec douceur, avec charité, de se retirer. S'ils résistent, contentez-vous de prier avec ferveur le Seigneur de les éclairer, et une autre fois ne les admettez pas à vos travaux. Ne recevez parmi vous que les hommes simples qui veulent chercher la vérité et le progrès. Quand vous êtes sûrs des frères qui se trouvent réunis en présence du Seigneur, appelez à vous vos guides et demandez-leur des instructions; ils vous en donneront toujours de proportionnées à vos besoins, à votre intelligence; mais ne cherchez pas à satisfaire la curiosité de la plupart de ceux qui demandent des évocations. Presque toujours ils s'en vont moins convaincus et plus prêts à la raillerie.

Que ceux qui veulent évoquer leurs parents, leurs amis, ne le fassent jamais que dans un but d'utilité et de charité; c'est une action sérieuse, très sérieuse, que d'appeler à soi les Esprits qui errent autour de vous. Si vous n'y apportez pas la foi et le recueillement nécessaires, les Esprits méchants se présenteront à la place de ceux que vous attendez, vous tromperont, vous feront tomber dans de profondes erreurs et vous entraîneront quelquefois dans des chutes terribles!

N'oubliez donc pas, mes amis, que le Spiritisme sous le point de vue religieux n'est que la confirmation du christianisme, parce que le christianisme rentre tout entier dans ces mots : Aimer le Seigneur par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même.

Sous le point de vue philosophique, c'est la ligne de conduite droite et sage qui doit vous amener au bonheur que tous vous ambitionnez, et cette ligne vous est tracée en partant d'un point sûr, démontré : l'immortalité de l'âme, pour arriver à un autre point qu'aucun ne peut nier : Dieu!

Voilà, mes amis, ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. A bientôt la suite de nos causeries intimes.

BERNARDIN.

Remarque. Cette communication fait partie d'une série de dictées, sous le titre de : *Le Spiritisme pour tous*, toutes empreintes du même cachet de profondeur et de simplicité paternelle. Ne pouvant toutes être publiées dans la Revue, elles feront partie des recueils spéciaux que nous préparons. Il en est de même de celles qui nous sont adressées par les autres médiums de Bordeaux et d'autres villes. Mais autant ces publications seront utiles si elles sont faites avec ordre et méthode, autant elles pourraient produire un effet contraire, si elles l'étaient sans

discernement et sans choix. Il est telle communication excellente pour l'intimité, qui serait déplacée, si elle était rendue publique. Il en est qui, pour être comprises et ne pas donner lieu à de fausses interprétations, ont besoin de commentaires et de développements. Dans les communications, il faut souvent faire la part de l'opinion personnelle de l'Esprit qui parle, et qui, s'il n'est pas très avancé, peut se former sur les hommes et les choses des idées, des systèmes qui ne sont pas toujours justes. Ces idées fausses publiées sans correctifs, ne peuvent que jeter du discrédit sur le Spiritisme, fournir des armes à ses ennemis, et semer le doute et l'incertitude chez les novices. Avec des commentaires et des explications donnés à propos, le mal même peut quelquefois devenir instructif ; sans cela on pourrait rendre la doctrine responsable de toutes les utopies débitées par certains Esprits plus orgueilleux que logiciens. Si le Spiritisme pouvait être retardé dans sa marche, ce ne serait pas par les attaques ouvertes de ses ennemis déclarés, mais par le zèle irréfléchi d'amis imprudents. Il ne s'agit donc pas de faire des recueils indigestes où tout se trouve entassé pêle-mêle et dont le moindre inconvénient serait d'ennuyer le lecteur ; il faut éviter avec soin tout ce qui pourrait fausser l'opinion sur le Spiritisme ; or, tout cela exige un travail qui justifie le retard apporté à ces publications.

Un Spirite apocryphe en Russie.

Le prince D... K... nous envoie de Russie un prospectus en langue russe, commençant par cette phrase : « Obouan Bruné, célèbre magicien, magnétiseur, *membre de la Société spirite de Paris*, aura l'honneur de donner, comme il l'a déjà annoncé, une soirée fantastique au théâtre de cette ville, le 17 avril 1862. » Suit une longue liste des tours d'escamotage que ledit Bruné se propose de faire. Nous pensons que le bon sens des nombreux adeptes que le Spiritisme compte en Russie aura fait justice de cette grossière imposture. La Société spirite de Paris ne connaît point cet individu, qui, en France, eût été poursuivi devant les tribunaux pour s'être donné une fausse qualité.

Allan Kardec.

Paris. — Typ. de Cosson et Cᵉ, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 7. JUILLET 1862

Le point de vue.

Il n'est personne qui n'ait remarqué combien les choses changent d'aspect selon le point de vue sous lequel on les considère ; ce n'est pas seulement l'aspect qui se modifie, mais encore l'importance même de la chose. Que l'on se place au centre d'un milieu quelconque, fût-il petit, il paraîtra immense ; qu'on se place au dehors, il semble tout autre. Tel qui voit une chose du haut d'une montagne la trouve insignifiante, alors qu'au bas de la montagne elle lui paraissait gigantesque.

Ceci est un effet d'optique, mais qui s'applique également aux choses morales. Soyez une journée entière dans la souffrance, elle vous paraîtra éternelle ; à mesure que cette journée s'éloigne de vous, vous vous étonnez d'avoir pu vous désespérer pour si peu. Les chagrins de l'enfance ont aussi leur importance relative, et, pour l'enfant, ils sont tout aussi amers que ceux de l'âge mur. Pourquoi donc nous semblent-ils si futiles ? Parce que nous n'y sommes plus, tandis que l'enfant y est tout entier, et ne voit pas au delà de son petit cercle d'activité ; il les voit de l'intérieur, nous les voyons de l'extérieur. Supposons un être placé, par rapport à nous, dans la position où nous sommes par rapport à l'enfant, il jugera nos soucis au même point de vue, et les trouvera puérils.

Un charretier est insulté par un charretier ; ils se querellent et se battent ; qu'un grand seigneur soit injurié par un charretier, il ne s'en croira pas offensé, et il ne se battra pas avec lui. Pourquoi cela ? Parce qu'il se place en dehors de sa sphère : il se croit tellement supérieur que l'offense ne peut l'atteindre ; mais qu'il descende au niveau de son

adversaire, qu'il se place, par la pensée, dans le même milieu, et il se battra.

Le Spiritisme nous montre une application de ce principe bien autrement importante dans ses conséquences. Il nous fait voir la vie terrestre pour ce qu'elle est, en nous plaçant au point de vue de la vie future ; par les preuves matérielles qu'il nous en fournit, par l'intuition nette, précise, logique qu'il nous en donne, par les exemples qu'il met sous nos yeux, il nous y transporte par la pensée : on la voit, on la comprend ; ce n'est plus cette notion vague, incertaine, problématique, que l'on nous enseignait de l'avenir, et qui, involontairement, laissait des doutes; pour le Spirite, c'est une certitude acquise, c'est une réalité.

Il fait plus encore : il nous montre la vie de l'âme, l'être essentiel, puisque c'est l'être pensant, remontant dans le passé à une époque inconnue, et s'étendant indéfiniment dans l'avenir, de telle sorte que la vie terrestre, fût-elle d'un siècle, n'est plus qu'un point dans ce long parcours. Si la vie entière est si peu de chose comparée à la vie de l'âme, que seront donc les incidents de la vie? Et pourtant l'homme, placé au centre de cette vie, s'en préoccupe comme si elle devait durer toujours; tout prend pour lui des proportions colossales : la moindre pierre qui le heurte lui semble un rocher; une déception le désespère; un revers l'abat; un mot le met en fureur. Sa vue bornée au présent, à ce qui le touche immédiatement, lui exagère l'importance des plus petits incidents; une affaire manquée lui ôte l'appétit; une question de préséance est une affaire d'État; un passe-droit le met hors de lui. Parvenir est le but de tous ses efforts, l'objet de toutes ses combinaisons; mais, pour la plupart, qu'est-ce que parvenir? Est-ce, si l'on n'a pas de quoi vivre, se créer, par des moyens honnêtes, une existence tranquille? Est-ce la noble émulation d'acquérir du talent et de développer son intelligence? Est-ce le désir de laisser après soi un nom justement honoré, et d'accomplir des travaux utiles pour l'humanité? Non; parvenir, c'est supplanter son voisin, c'est l'éclipser, c'est l'écarter, le renverser même, pour se mettre à sa place; et pour ce beau triomphe, dont la mort ne le laissera peut-être pas jouir vingt-quatre heures, que de soucis, que de tribulations! Que de génie même dépensé quelquefois, qui eût pu être plus utilement employé! Puis, que de rage, que d'insomnies si l'on ne réussit pas! quelle fièvre de jalousie cause le succès d'un rival! Alors, on s'en prend à sa mauvaise étoile, à son sort, à sa chance fatale, tandis que la mauvaise étoile est le plus souvent la maladresse et l'incapacité. On dirait vraiment que l'homme prend à

tâche de rendre aussi pénibles que possible les quelques instants qu'il doit passer sur la terre et dont il n'est pas le maître, puisqu'il n'est jamais assuré du lendemain.

Combien toutes ces choses changent de face, quand, par la pensée, l'homme sort de l'étroite vallée de la vie terrestre, et s'élève dans la radieuse, splendide et incommensurable vie d'outre-tombe! Combien alors il prend en pitié les tourments qu'il se créait à plaisir! Combien alors lui paraissent mesquines et puériles les ambitions, les jalousies, les susceptibilités, les vaines satisfactions de l'orgueil! Il lui semble de l'âge mûr considérer les jeux de l'enfance; du sommet d'une montagne, considérer les hommes dans la vallée. En partant de ce point de vue, se rend-il volontairement le jouet d'une illusion? Non; il est au contraire dans la réalité, dans le vrai, et l'illusion, pour lui, c'est lorsqu'il voit les choses du point de vue terrestre. En effet, il n'est personne sur la terre qui n'attache plus d'importance à ce qui, pour lui, doit durer longtemps, qu'à ce qui ne doit durer qu'un jour; qui ne préfère un bonheur durable à un bonheur éphémère. On s'inquiète peu d'un désagrément passager; ce qui intéresse par-dessus tout, c'est la situation normale. Si donc on élève sa pensée de manière à embrasser la vie de l'âme, on arrive forcément à cette conséquence, qu'on y aperçoit la vie terrestre comme une station momentanée; que la vie spirituelle est la vie réelle, parce qu'elle est indéfinie; que l'illusion, c'est de prendre la partie pour le tout, c'est-à-dire la vie du corps, qui n'est que transitoire, pour la vie définitive. L'homme qui ne considère les choses que du point de vue terrestre, est comme celui qui étant dans l'intérieur d'une maison, ne peut juger ni de la forme, ni de l'importance du bâtiment; il juge sur de fausses apparences, parce qu'il ne voit pas tout; tandis que celui qui voit du dehors, pouvant seul juger de l'ensemble, juge plus sainement.

Pour voir les choses de cette manière, dira-t-on, il faut une intelligence peu commune, un esprit philosophique qu'on ne saurait trouver dans les masses; d'où il faudrait conclure qu'à peu d'exceptions près, l'humanité se traînera toujours dans le terre à terre. C'est une erreur; pour s'identifier avec la vie future, il ne faut pas une intelligence exceptionnelle, ni de grands efforts d'imagination, car chacun en porte avec soi l'intuition et le désir; mais la manière dont on la présente généralement est assez peu séduisante, puisqu'on offre pour alternative des flammes éternelles ou une contemplation perpétuelle, ce qui fait que beaucoup trouvent le néant préférable; d'où l'incrédulité absolue chez quelques-uns, et le doute chez le plus grand nombre. Ce qui a manqué

jusqu'à présent, c'est la preuve irrécusable de la vie future, et cette preuve le Spiritisme vient la donner, non plus par une théorie vague, mais par des faits patents. Bien plus, il la montre telle que la raison la plus sévère peut l'accepter, car il explique tout, justifie tout, et résout toutes les difficultés. Par cela même qu'il est clair et logique, il est à la portée de tout le monde; voilà pourquoi le Spiritisme ramène à la croyance tant de gens qui s'en étaient écartés. L'expérience démontre chaque jour que de simples artisans, que des paysans sans instruction, comprennent ce raisonnement sans efforts; ils se placent à ce nouveau point de vue d'autant plus volontiers, qu'ils y trouvent, comme tous les gens malheureux, une immense consolation, et la seule compensation possible dans leur pénible et laborieuse existence.

Si cette manière d'envisager les choses terrestres se généralisait, n'aurait-elle pas pour conséquence de détruire l'ambition, stimulant des grandes entreprises, des travaux les plus utiles, des œuvres même du génie? Si l'humanité tout entière ne songeait plus qu'à la vie future, tout ne péricliterait-il pas en ce monde? Que font les moines dans les couvents, si ce n'est de s'occuper exclusivement du ciel? Or, que deviendrait la terre si tout le monde se faisait moine?

Un tel état de choses serait désastreux, et les inconvénients plus grands qu'on ne pense, car les hommes y perdraient sur la terre et n'y gagneraient rien au ciel; mais le résultat du principe que nous exposons est tout autre pour quiconque ne le comprend pas à demi, ainsi que nous allons l'expliquer.

La vie corporelle est nécessaire à l'Esprit, ou à l'âme, ce qui est tout un, pour qu'il puisse accomplir dans le monde matériel les fonctions qui lui sont dévolues par la Providence : c'est un des rouages de l'harmonie universelle. L'activité qu'il est forcé de déployer dans ces fonctions qu'il exerce à son insu, croyant n'agir que pour lui-même, aide au développement de son intelligence et facilite son avancement. Le bonheur de l'Esprit dans la vie spirituelle étant proportionné à son avancement et au bien qu'il a pu faire comme homme, il en résulte que plus la vie spirituelle acquiert d'importance aux yeux de l'homme, plus il sent la nécessité de faire ce qu'il faut pour s'y assurer la meilleure place possible. L'expérience de ceux qui ont vécu vient prouver qu'une vie terrestre inutile ou mal employée est sans profit pour l'avenir, et que ceux qui ne cherchent ici-bas que les satisfactions matérielles les payent bien chèrement, soit par leurs souffrances dans le monde des Esprits, soit par l'obligation où ils sont de recommencer leur tâche dans des conditions plus pénibles que par le passé, et tel est le cas de

beaucoup de ceux qui souffrent sur la terre. Donc, en considérant les choses de ce monde du point de vue extrà-corporel, l'homme, loin d'être excité à l'insouciance et à l'oisiveté, comprend mieux la nécessité du travail. En partant du point de vue terrestre, cette nécessité est une injustice à ses yeux quand il se compare à ceux qui peuvent vivre sans rien faire : il les jalouse, il les envie. En partant du point de vue spirituel, cette nécessité a sa raison d'être, son utilité, et il l'accepte sans murmure, parce qu'il comprend que, sans travail, il resterait indéfiniment dans l'infériorité et privé du bonheur suprême auquel il aspire, et qu'il ne saurait atteindre s'il ne se développe intellectuellement et moralement. Sous ce rapport, beaucoup de moines nous semblent mal comprendre le but de la vie terrestre, et encore moins les conditions de la vie future. Par la séquestration, ils se privent des moyens de se rendre utiles à leurs semblables, et beaucoup de ceux qui sont aujourd'hui dans le monde des Esprits nous ont avoué s'être étrangement trompés, et subir les conséquences de leur erreur.

Ce point de vue a pour l'homme une autre conséquence immense et immédiate : c'est de lui rendre plus supportables les tribulations de la vie. Qu'il cherche à se procurer le bien-être, à passer le plus agréablement possible le temps de son existence sur terre, c'est très naturel et rien ne le lui défend. Mais, sachant qu'il n'est ici-bas que momentanément, qu'un avenir meilleur l'attend, il se tourmente peu des déceptions qu'il éprouve, et, voyant les choses d'en haut, il prend ses revers avec moins d'amertume; il reste indifférent aux tracasseries auxquelles il est en butte de la part des envieux et des jaloux; il réduit à leur juste valeur les objets de son ambition et se met au-dessus des petites susceptibilités de l'amour-propre. Délivré des soucis que se crée l'homme qui ne sort pas de son étroite sphère, par la perspective grandiose qui se déroule devant lui, il n'en est que plus libre pour se livrer à un travail profitable pour lui-même et pour les autres. Les avanies, les diatribes, les méchancetés de ses ennemis ne sont pour lui que d'imperceptibles nuages dans un immense horizon; il ne s'en inquiète pas plus que des mouches qui bourdonnent à ses oreilles, parce qu'il sait qu'il en sera bientôt délivré; aussi toutes les petites misères qu'on lui suscite, glissent-elles sur lui comme l'eau sur le marbre. En se plaçant au point de vue terrestre, il s'en irriterait, il s'en vengerait peut-être; au point de vue extrà-terrestre, il les méprise comme les éclaboussures d'un passant mal-appris. Ce sont des épines jetées sur sa route, et sur lesquelles il passe, sans même se donner la peine de les écarter, pour ne pas ralentir sa marche vers le but plus sérieux qu'il se propose d'atteindre. Loin

d'en vouloir à ses ennemis, il leur sait gré de lui fournir l'occasion d'exercer sa patience et sa modération au profit de son avancement futur, tandis qu'il en perdrait le fruit s'il s'abaissait aux représailles. Il les plaint de se donner tant de peines inutiles, et se dit que ce sont eux-mêmes qui marchent sur les épines par les soucis qu'ils prennent pour faire le mal. Tel est le résultat de la différence du point de vue sous lequel on envisage la vie : l'un vous donne les tracas et l'anxiété ; l'autre, le calme et la sérénité. Spirites qui éprouvez des déceptions, quittez un instant la terre, par la pensée; montez dans les régions de l'infini et regardez-les d'en haut : vous verrez ce qu'elles seront.

On dit quelquefois. Vous qui êtes malheureux, regardez au-dessous de vous et non au-dessus, et vous en verrez de plus malheureux encore. Cela est très vrai, mais beaucoup de gens se disent que le mal des autres ne guérit pas le leur. Le remède n'est toujours que dans la comparaison, et il en est pour lesquels il est difficile de ne pas regarder en haut et de se dire : « Pourquoi ceux-ci ont-ils ce que je n'ai pas? » Tandis qu'en se plaçant au point de vue dont nous parlons, à celui où nous serons forcément avant peu, on est tout naturellement au-dessus de ceux que nous pourrions envier, car, de là, les plus grands paraissent bien petits.

Il nous souvient d'avoir vu jouer à l'Odéon, il y a quelque quarante ans, une pièce en un acte, intitulée *les Ephémères*, nous ne savons plus de quel auteur ; mais, quoique jeune alors, elle nous fit une vive impression. La scène se passait dans le pays des Éphémères, dont les habitants ne vivent que vingt-quatre heures. Dans l'espace d'un acte, on les voit passer du berceau à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge mûr, à la vieillesse, à la décrépitude et à la mort. Dans cet intervalle, ils accomplissent tous les actes de la vie : baptême, mariage, affaires civiles et gouvernementales, etc. ; mais, comme le temps est court et les heures comptées, il faut se hâter; aussi tout se fait avec une rapidité prodigieuse, ce qui ne les empêche pas de s'occuper d'intrigues, et de se donner beaucoup de peine pour satisfaire leur ambition et se supplanter les uns les autres. Cette pièce, comme on le voit, renfermait une pensée profondément philosophique, et involontairement le spectateur, qui voyait en un instant se dérouler toutes les phases d'une existence bien remplie, se prenait à dire : Que ces gens sont sots de se donner tant de mal pour si peu de temps qu'ils ont à vivre ! Que leur reste-t-il des tracas d'une ambition de quelques heures? Ne feraient-ils pas mieux de vivre en paix ?

C'est bien là le tableau de la vie humaine vue d'en haut. La pièce

pourtant ne vécut guère plus que ses héros : on ne la comprit pas. Si l'auteur vivait encore, ce que nous ignorons, il serait probablement Spirite aujourd'hui. A. K.

Statistique des suicides.

On lit dans le *Siècle* du.... mai 1862 :

« Dans la *Comédie sociale au dix-neuvième siècle*, le nouveau livre que M. B. Gastineau vient de publier chez Dentu, nous trouvons cette curieuse statistique des suicides :

« On a calculé que depuis le commencement du siècle, le nombre « des suicides en France ne s'élève pas à moins de 300 000 ; et cette « évaluation est peut-être en deçà de la vérité, car la statistique ne « fournit des résultats complets qu'à partir de l'année 1836. De 1836 « à 1852, c'est-à-dire dans une période de dix-sept ans, il y a eu « 52 126 suicides, soit en moyenne 3 066 par année. En 1858, on a « compté 3 903 suicides, dont 853 femmes et 3 050 hommes ; enfin, « suivant la dernière statistique que nous ayons vue dans le cours de « l'année 1859, 3 899 personnes se sont tuées, savoir 3 057 hommes « et 842 femmes. »

« En constatant que le nombre des suicides augmente chaque année, M. Gastineau déplore en termes éloquents la triste monomanie qui semble s'être emparée de l'espèce humaine. »

Voilà une oraison funèbre bien vite expédiée sur les malheureux suicidés ; la question nous paraît cependant assez grave pour mériter un examen sérieux. Au point où en sont les choses, le suicide n'est plus un fait isolé et accidentel ; il peut, à juste titre, être regardé comme un mal social, une véritable calamité ; or, un mal qui enlève régulièrement 3 à 4 000 personnes par an dans un seul pays, et qui suit une progression croissante, n'est pas dû à une cause fortuite ; il y en a nécessairement une radicale, absolument comme quand on voit un grand nombre de personnes mourir de la même maladie, et qui doit appeler l'attention de la science et la sollicitude de l'autorité. En pareil cas on se borne généralement à constater le genre de mort et le mode employé pour se la donner, tandis qu'on néglige l'élément le plus essentiel, le seul qui puisse mettre sur la voie du remède : le motif déterminant de chaque suicide ; on arriverait ainsi à constater la cause prédominante ; mais, à moins de circonstances bien caractérisées, on trouve

plus simple et plus expéditif d'en surcharger la classe des monomanes et des maniaques.

Il y a incontestablement des suicides par monomanie, accomplis en dehors de l'empire de la raison, comme ceux, par exemple, qui ont lieu dans la folie, dans la fièvre chaude, dans l'ivresse; ici la cause est purement physiologique; mais à côté se trouve la catégorie, de beaucoup plus nombreuse, des suicides volontaires, accomplis avec préméditation et en pleine connaissance de cause. Certaines personnes pensent que le suicidé n'est jamais complétement dans son bon sens; c'est une erreur que nous partagions jadis, mais qui est tombée devant une observation plus attentive. Il est assez rationnel, en effet, de penser que l'instinct de conservation étant dans la nature, la destruction volontaire doit être contre nature, et que telle est la raison pour laquelle on voit souvent cet instinct l'emporter au dernier moment sur la volonté de mourir; d'où l'on conclut que, pour accomplir cet acte, il faut n'avoir plus la tête à soi. Il y a sans doute beaucoup de suicidés qui sont pris à cet instant d'une sorte de vertige et succombent à un premier moment d'exaltation; si l'instinct de conservation l'emporte en dernier lieu, ils sont comme dégrisés et se rattachent à la vie; mais il est bien évident aussi que beaucoup se tuent de sang-froid et avec réflexion, et la preuve en est dans les précautions calculées qu'ils prennent, dans l'ordre raisonné qu'ils mettent à leurs affaires, ce qui n'est pas le caractère de la folie.

Nous ferons remarquer en passant un trait caractéristique du suicide, c'est que les actes de cette nature accomplis dans les endroits complétement isolés et inhabités sont excessivement rares; l'homme perdu dans les déserts ou sur l'Océan, mourra de privations, mais ne se suicidera pas, alors même qu'il n'espère aucun secours. Celui qui veut quitter volontairement la vie profite bien du moment où il est seul pour n'être pas arrêté dans son dessein, mais il le fait de préférence dans les centres de population, où son corps a tout au moins quelque chance d'être retrouvé. Tel se jettera du haut d'un monument au centre d'une ville, qui ne le ferait pas du haut d'une falaise où toute trace de lui serait perdue; tel autre se pendra au bois de Boulogne, qui n'irait pas le faire dans une forêt où personne ne passe. Le suicidé veut bien n'être pas empêché, mais il désire que l'on sache tôt ou tard qu'il s'est suicidé; il lui semble que ce souvenir des hommes le rattache au monde qu'il a voulu quitter, tant il est vrai que l'idée du néant absolu a quelque chose de plus effrayant que la mort même. Voici un curieux exemple à l'appui de cette théorie.

Vers 1815, un riche Anglais, étant allé visiter la fameuse chute du Rhin, en fut tellement enthousiasmé, qu'il retourna en Angleterre mettre ordre à ses affaires, puis revint quelques mois après se précipiter dans le gouffre. C'est incontestablement un acte d'originalité, mais nous doutons fort qu'il eût été de même se jeter dans le Niagara si personne n'eût dû le savoir ; une singularité de caractère a causé l'acte ; mais la pensée qu'on allait parler de lui a déterminé le choix du lieu et le moment ; si son corps ne devait pas être retrouvé, sa mémoire du moins ne périssait pas.

A défaut d'une statistique officielle qui donnerait l'exacte proportion des différents motifs de suicide, il n'est pas douteux que les cas les plus nombreux sont déterminés par les revers de fortune, les déceptions, les chagrins de toute nature. Le suicide, dans ce cas, n'est pas un acte de folie, mais de désespoir. A côté de ces motifs qu'on pourrait appeler sérieux, il y en a d'évidemment futiles, sans parler de l'indéfinissable dégoût de la vie. au milieu des jouissances, comme celui que nous venons de citer. Ce qui est certain, c'est que tous ceux qui se suicident ne recourent à cette extrémité que parce que, à tort ou à raison, ils ne sont pas contents. Il n'est sans doute donné à personne de remédier à cette cause première, mais ce qu'il faut déplorer, c'est la facilité avec laquelle les hommes cèdent depuis quelque temps à ce fatal entraînement ; c'est là surtout ce qui doit appeler l'attention, et ce qui, à notre avis, est parfaitement remédiable.

On s'est souvent demandé s'il y a lâcheté ou courage dans le suicide ; il y a incontestablement lâcheté à faiblir devant les épreuves de la vie, mais il y a courage à braver les douleurs et les angoisses de la mort ; ces deux points nous paraissent renfermer tout le problème du suicide.

Quelque poignantes que soient les étreintes de la mort, l'homme les affronte et les supporte s'il y est excité par l'exemple ; c'est l'histoire du conscrit qui, seul, reculerait devant le feu, tandis qu'il est électrisé en voyant les autres y marcher sans crainte. Il en est de même pour le suicide ; la vue de ceux qui s'affranchissent par ce moyen des ennuis et des dégoûts de la vie fait dire que ce moment est bientôt passé ; ceux que la crainte de la souffrance aurait retenus se disent que puisque tant de gens font ainsi, on peut bien faire comme eux ; qu'il vaut encore mieux souffrir quelques minutes que souffrir pendant des années. C'est en ce sens seulement que le suicide est contagieux ; la contagion n'est n'est ni dans les fluides ni dans les attractions ; elle est dans l'exemple qui familiarise avec l'idée de la mort et avec l'emploi des moyens pour se la donner ; cela est si vrai que lorsqu'un suicide a lieu d'une certaine

manière, il n'est pas rare d'en voir plusieurs du même genre se succéder. L'histoire de la fameuse guérite dans laquelle quatorze militaires se pendirent successivement en peu de temps n'avait pas d'autre cause. Le moyen était là sous les yeux; il paraissait commode, et pour peu que ces hommes eussent quelque velléité d'en finir avec la vie, ils en profitaient; la vue même pouvait en faire naître l'idée. Le fait ayant été rapporté à Napoléon, il ordonna de brûler la fatale guérite; le moyen n'était plus là sous les yeux et le mal s'arrêta.

La publicité donnée aux suicides produit sur les masses l'effet de la guérite; elle excite, elle encourage, elle familiarise avec l'idée, elle la provoque même. Sous ce rapport, nous regardons les récits de ce genre dont les journaux abondent comme une des causes excitantes du suicide : ils donnent *le courage de la mort*. Il en est de même de ceux des crimes à l'aide desquels on pique la curiosité publique; ils produisent, par l'exemple, une véritable contagion morale; ils n'ont jamais arrêté un criminel, tandis qu'ils en ont développé plus d'un.

Examinons maintenant le suicide à un autre point de vue. Nous disons que, quels qu'en soient les motifs particuliers, il a toujours pour cause un mécontentement; or, celui qui est certain de n'être malheureux qu'un jour et d'être mieux les jours suivants prend aisément patience; il ne se désespère que s'il ne voit pas de terme à ses souffrances. Qu'est-ce donc que la vie humaine par rapport à l'éternité, sinon moins qu'un jour? Mais pour celui qui ne croit pas à l'éternité, qui croit que tout finit en lui avec la vie, s'il est accablé par le chagrin et l'infortune, il n'y voit de terme que dans la mort; n'espérant rien, il trouve tout naturel, très logique même, d'abréger ses souffrances par le suicide.

L'incrédulité, le simple doute sur l'avenir, les idées matérialistes en un mot, sont les plus grands excitants au suicide : elles donnent *la lâcheté morale*. Et quand on voit des hommes de science s'appuyer sur l'autorité de leur savoir pour *s'efforcer* de prouver à leurs auditeurs ou à leurs lecteurs qu'ils n'ont rien à attendre après la mort, n'est-ce pas les amener à cette conséquence que s'ils sont malheureux, ils n'ont rien de mieux à faire que de se tuer? Que pourraient-ils leur dire pour les en détourner? Quelle compensation peuvent-ils leur offrir? Quelle espérance peuvent-ils leur donner? Rien autre chose que le néant; d'où il faut conclure que si le néant est le remède héroïque, la seule perspective, mieux vaut y tomber tout de suite que plus tard et souffrir ainsi moins longtemps. La propagation des idées matérialistes est donc le poison qui inocule chez un grand

nombre la pensée du suicide, et ceux qui s'en font les apôtres assument sur eux une terrible responsabilité.

A cela on objectera sans doute que tous les suicidés ne sont pas matérialistes, puisqu'il y a des personnes qui se tuent pour aller plus vite au ciel, et d'autres pour rejoindre plus tôt ceux qu'elles ont aimés. Cela est vrai, mais c'est incontestablement le très petit nombre, ce dont on se convaincrait si l'on avait une statistique consciencieusement faite des causes intimes de tous les suicides. Quoi qu'il en soit, si les personnes qui cèdent à cette pensée croient à la vie future, il est évident qu'elles s'en font une idée tout à fait fausse, et la manière dont on la présente en général n'est guère propre à en donner une idée plus juste. Le Spiritisme vient non-seulement confirmer la théorie de la vie future, mais il la prouve par les faits les plus patents qu'il soit possible d'avoir : le témoignage de ceux mêmes qui y sont; il fait plus, il nous la montre sous des couleurs si rationnelles, si logiques, que le raisonnement vient à l'appui de la foi. Le doute n'étant plus permis, l'aspect de la vie change; son importance diminue en raison de la certitude que l'on acquiert d'un avenir plus prospère; pour le croyant, la vie se prolonge indéfiniment au delà de la tombe; de là la patience et la résignation qui détournent tout naturellement de la pensée du suicide; de là, en un mot, *le courage moral.*

Le Spiritisme a encore sous ce rapport un autre résultat tout aussi positif, et peut-être plus déterminant. La religion dit bien que se suicider est un péché mortel dont on est puni; mais comment? par des flammes éternelles auxquelles on ne croit plus. Le Spiritisme nous montre les suicidés eux-mêmes venant rendre compte de leur position malheureuse, mais avec cette différence que les peines varient selon les circonstances aggravantes ou atténuantes, ce qui est plus conforme à la justice de Dieu; qu'au lieu d'être uniformes, elles sont la conséquence si naturelle de la cause qui a provoqué la faute, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une souveraine justice équitablement distributive. Parmi les suicidés, il en est dont la souffrance, pour n'être que temporaire au lieu d'être éternelle, n'en est pas moins terrible et de nature à donner à réfléchir à quiconque serait tenté de partir d'ici avant l'ordre de Dieu. Le Spirite a donc pour contre-poids à la pensée du suicide, plusieurs motifs : la *certitude* d'une vie future dans laquelle il sait qu'il sera d'autant plus heureux qu'il aura été plus malheureux et plus résigné sur la terre; la *certitude* qu'en abrégeant sa vie il arrive juste à un résultat tout autre que celui qu'il espérait atteindre; qu'il s'affranchit d'un mal pour en avoir un pire, plus long et plus terrible; qu'il ne

reverra pas dans l'autre monde les objets de ses affections qu'il voulait aller rejoindre; d'où la conséquence que le suicide est contre ses propres intérêts. Aussi le nombre des suicides empêchés par le Spiritisme est-il considérable, et l'on peut en conclure que lorsque tout le monde sera Spirite, il n'y aura plus de suicides volontaires, et cela arrivera plus tôt qu'on ne croit. En comparant donc les résultats des doctrines matérialiste et spirite au seul point de vue du suicide, on trouve que la logique de l'une y conduit, tandis que la logique de l'autre en détourne, ce qui est confirmé par l'expérience.

Par ce moyen, dira-t-on, détruirez-vous l'hypocondrie, cette cause de tant de suicides non motivés, de cet insurmontable dégoût de la vie que rien ne semble justifier? Cette cause est éminemment physiologique, tandis que les autres sont morales. Or, le Spiritisme ne guérirait-il que celles-ci, ce serait déjà beaucoup; la première est à proprement parler du ressort de la science, à laquelle nous pourrions l'abandonner, en lui disant : Nous guérissons ce qui nous regarde, pourquoi ne guérissez-vous pas ce qui est de votre compétence? Cependant nous n'hésitons pas à répondre affirmativement à la question.

Certaines affections organiques sont évidemment entretenues et même provoquées par les dispositions morales. Le dégoût de la vie est le plus souvent le fruit de la satiété. L'homme qui a usé de tout, ne voyant rien au delà, est dans la position de l'ivrogne qui, ayant vidé sa bouteille et n'y trouvant plus rien, la brise. Les abus et les excès de toutes sortes amènent forcément un affaiblissement et un trouble dans les fonctions vitales; de là une foule de maladies dont la source est inconnue, que l'on croit causatives, tandis qu'elles ne sont que consécutives; de là aussi un sentiment de langueur et de découragement. Que manque-t-il à l'hypocondriaque pour combattre ses idées mélancoliques? Un but à la vie, un mobile à son activité. Quel but peut-il avoir s'il ne croit à rien? Le Spirite fait plus que de croire à l'avenir : il sait, non par les yeux de la foi, mais par les exemples qu'il a devant lui, que la vie future, à laquelle il ne peut échapper, est heureuse ou malheureuse, selon l'emploi qu'il a fait de la vie corporelle; que le bonheur y est proportionné au bien qu'on a fait. Or, certain de vivre après la mort, et de vivre bien plus longtemps que sur la terre, il est tout naturel de songer à y être le plus heureux possible; certain en outre d'y être malheureux s'il ne fait rien de bien, ou même si, ne faisant point de mal, il ne fait rien du tout, il comprend la nécessité de l'occupation. le meilleur préservatif de l'hypocondrie. Avec la certitude de l'avenir, il a un but; avec le doute, il n'en a point. L'ennui le gagne, et

il en finit avec la vie parce qu'il n'attend plus rien. Qu'on nous permette une comparaison un peu triviale, mais qui ne manque pas d'analogie. Un homme a passé une heure au spectacle; s'il croit que tout est fini, il se lève et s'en va; mais, s'il sait qu'on doit jouer encore quelque chose de mieux et de plus long que ce qu'il a vu, il restera, fût-il à la plus mauvaise place : l'attente du mieux triomphera chez lui de la fatigue.

Les mêmes causes qui conduisent au suicide produisent aussi la folie. Le remède de l'un est aussi le remède de l'autre, ainsi que nous l'avons démontré ailleurs. Malheureusement, tant que la médecine ne tiendra compte que de l'élément matériel, elle se privera de toutes les lumières que lui apporterait l'élément spirituel, qui joue un rôle si actif dans un grand nombre d'affections.

Le Spiritisme nous révèle en outre la cause première du suicide, et seul il pouvait le faire. Les tribulations de la vie sont à la fois des expiations pour les fautes passées des existences, et des épreuves pour l'avenir. L'Esprit lui-même les choisit en vue de son avancement; mais il peut arriver qu'une fois à l'œuvre, il trouve la charge trop lourde et recule devant son accomplissement; c'est alors qu'il a recours au suicide, ce qui le retarde au lieu de l'avancer. Il arrive encore qu'un Esprit s'est suicidé dans une précédente incarnation, et que, comme expiation, il lui est imposé d'avoir, dans sa nouvelle existence, à lutter contre la tendance au suicide; s'il sort vainqueur, il avance; s'il succombe, il lui faudra recommencer une vie peut-être plus pénible encore que la précédente, et il devra lutter ainsi jusqu'à ce qu'il ait triomphé, car toute récompense dans l'autre vie est le fruit d'une victoire, et qui dit victoire, dit lutte. Le Spirite puise donc, dans la certitude qu'il a de cet état de choses, une force de persévérance qu'aucune autre philosophie ne saurait lui donner. A. K.

Hérédité morale.

Un de nos abonnés nous écrit de Wiesbaden :

« Monsieur, j'étudie avec soin le Spiritisme dans tous vos livres, et malgré la clarté qui en découle, deux points importants ne semblent pas assez expliqués aux yeux de certaines personnes, ce sont : 1° les facultés héréditaires; 2° les rêves.

« Comment concilier, en effet, le système de l'antériorité de l'âme avec l'existence des facultés héréditaires? Elles existent pourtant, quoique d'une manière non absolue; chaque jour nous en sommes frappés dans la vie privée, et nous voyons aussi, dans un ordre plus élevé, les talents succéder aux talents, l'intelligence à l'intelligence. Le fils de Racine fut poète; Alexandre Dumas a pour fils un auteur distingué; dans l'art dramatique, nous voyons la tradition des talents dans une même famille, et dans l'art de la guerre une race, telle que celle des ducs de Brunswick, par exemple, fournit une série de héros. L'ineptie, le vice, le crime même conservent aussi leur tradition. Eugène Sue cite des familles où plusieurs générations ont successivement passé par le meurtre et la guillotine. La création de l'âme par individu expliquerait encore moins ces difficultés, je le comprends, mais il faut avouer que l'une et l'autre doctrine prêtent le flanc aux coups des matérialistes, qui ne voient dans toute faculté qu'une concentration de forces nerveuses.

« Quant aux rêves, la doctrine spirite ne concilie pas assez le système des pérégrinations de l'âme pendant le sommeil avec l'opinion vulgaire qui en fait simplement le reflet des impressions perçues pendant la veille. Cette dernière opinion pourrait sembler la véritable explication des rêves, tandis que la pérégrination ne serait qu'un cas exceptionnel. (Suivent plusieurs exemples à l'appui.)

« Il est bien entendu, monsieur le président, que je ne prétends faire ici aucune objection en mon nom personnel, mais il me semblerait utile que la *Revue spirite* s'occupât de ces questions, ne fût-ce que pour donner les moyens de répondre aux incrédules; quant à moi, je suis croyant et ne cherche que mon instruction. »

La question des rêves sera examinée ultérieurement dans un article spécial; nous ne nous occuperons aujourd'hui que de celle de l'*hérédité morale*, que nous laisserons traiter par les Esprits, nous bornant à quelques observations préliminaires.

Quoi que l'on puisse dire à ce sujet, les matérialistes n'en seront pas plus convaincus pour cela, parce que, n'admettant pas le principe, ils ne peuvent en admettre les conséquences; il faudrait avant tout les rendre spiritualistes; or, ce n'est pas par cette question qu'il faudrait commencer; nous ne pouvons donc nous occuper de leurs objections.

Prenant pour point de départ l'existence d'un principe intelligent en dehors de la matière, autrement dit l'existence de l'âme, la question est de savoir si les âmes procèdent des âmes, ou si elles sont indépendantes. Nous croyons avoir déjà démontré, dans notre article sur *les Esprits et le blason*, publié dans le numéro du mois de mars dernier,

les impossibilités qui existent à la création de l'âme par l'âme ; en effet, si l'âme de l'enfant était une partie de celle du père, elle devrait toujours en avoir les qualités et les imperfections, en vertu de l'axiome que la partie est de la même nature que le tout ; or, l'expérience prouve chaque jour le contraire. On cite, il est vrai, des exemples de similitudes morales et intellectuelles qui semblent dues à l'hérédité, d'où il faudrait conclure qu'il y a eu transmission ; mais alors pourquoi cette transmission n'a-t-elle pas toujours lieu ? Pourquoi voit-on journellement des parents essentiellement bons, avoir des enfants instinctivement vicieux, et *vice versa ?* Puisqu'il est impossible de faire de l'hérédité morale une règle générale, il s'agit d'expliquer, avec le système de l'indépendance réciproque des âmes, la cause des similitudes. Ce pourrait être tout au plus une difficulté, mais qui ne préjugerait rien contre la doctrine de l'antériorité de l'âme et de la pluralité des existences, attendu que cette doctrine est prouvée par cent autres faits concluants et contre lesquels il est impossible d'élever aucune objection sérieuse. Nous laissons parler les Esprits qui ont bien voulu traiter la question. Voici les deux communications que nous avons obtenues à ce sujet :

(Société spirite de Paris, 23 mai 1862. — Médium, M. d'Ambel.)

Il a déjà été dit bien souvent qu'il ne fallait point échafauder de système sur de simples apparences, et c'est un système de cette nature que celui qui déduit des ressemblances familiales une théorie contraire à celle que nous vous avons donnée de l'existence des âmes antérieure à leur incarnation terrestre. Il est positif que fort souvent celles-ci n'ont jamais eu de relations directes avec les milieux, avec les familles dans lesquelles elles s'incarnent ici-bas. Nous vous avons déjà répété bien souvent que les ressemblances corporelles tiennent à une question matérielle et physiologique tout à fait en dehors de l'action spirituelle, et que pour les aptitudes et les goûts semblables, ils résultent, non de la procréation de l'âme par une âme déjà née, mais de ce que les Esprits similaires s'attirent ; de là des familles de héros ou des races de brigands. Admettez donc en principe que les bons Esprits choisissent de préférence pour leur nouvelle étape terrestre le milieu où le terrain est déjà préparé, la famille d'Esprits avancés où ils sont sûrs de trouver les matériaux nécessaires à leur avancement futur ; admettez également que les Esprits arriérés, encore enclins aux vices et aux appétits de la brute, fuient les groupes élevés, les familles morales, et s'incarnent, au contraire, là où ils espèrent rencontrer les moyens de satisfaire les passions qui les dominent encore. Ainsi donc, en thèse générale, les res-

semblances spirituelles viennent de ce que les semblables attirent leurs semblables, tandis que les ressemblances corporelles tiennent à la procréation. Maintenant, il faut ajouter ceci : c'est que bien souvent il naît dans des familles, dignes à tous égards du respect de leurs concitoyens, des individus vicieux et mauvais qui y sont envoyés pour être la pierre de touche de celles-ci ; comme quelquefois encore ils y viennent de leur plein gré, dans l'espérance de sortir de l'ornière où ils se sont traînés jusqu'alors et de se perfectionner sous l'influence de ces milieux vertueux et moraux. Il en est de même des Esprits déjà avancés moralement qui, à l'exemple de cette jeune femme de Saint-Étienne dont il a été question l'année dernière s'incarnent dans des familles obscures, parmi des Esprits arriérés, afin de leur montrer le chemin qui conduit au progrès. Vous n'avez point oublié, j'en suis certain, cet ange aux blanches ailes en qui elle parut transfigurée aux yeux de ceux qui l'avaient aimée sur la terre, quand ceux-ci rentrèrent à leur tour dans le monde des Esprits. (*Revue spirite* de juin 1861, page 179 : Madame Gourdon).

Éraste.

(Autre; même séance. — Médium, madame Costel.)

Je viens vous expliquer l'importante question de l'hérédité des vertus et des vices dans la race humaine. Cette transmission fait hésiter ceux qui ne comprennent pas l'immensité du dogme révélé par le Spiritisme. Les mondes intermédiaires sont peuplés d'Esprits attendant l'épreuve de l'incarnation ou s'y préparant de nouveau, selon leur degré d'avancement. Les Esprits, dans ces pépinières de la vie éternelle, sont groupés et divisés en de grandes tribus, les unes en avant, les autres en arrière du progrès, et chacune choisit, parmi les groupes humains, ceux qui correspondent sympathiquement à leurs facultés acquises, lesquelles progressent et ne peuvent rétrograder.

L'Esprit qui s'incarne choisit le père dont l'exemple le fera avancer dans la voie préférée, et il répercute, en les élevant ou en les affaiblissant, les talents de celui qui lui a donné la vie corporelle ; dans les deux cas, la conjonction sympathique existe antérieurement à la naissance, et est développée ensuite dans les rapports de la famille, par l'imitation et l'habitude.

Après l'hérédité familiale, je veux, mes amis, vous révéler l'origine de la discordance qui sépare les individus d'une même race tout à coup illustrée ou déshonorée par un de ses membres demeuré étranger

parmi elle. La brute vicieuse qui est incarnée dans un centre élevé, et l'Esprit lumineux qui s'incarne parmi des êtres grossiers, obéissent tous deux à la mystérieuse harmonie qui rapproche les parties divisées d'un tout, et fait concorder l'infiniment petit avec la suprême grandeur. L'Esprit coupable, appuyé sur les vertus acquises de son procréateur terrestre, espère se fortifier par elles, et s'il succombe encore dans l'épreuve, il acquiert par l'exemple la connaissance du bien, et il revient à l'erraticité moins chargé d'ignorance et mieux préparé à soutenir une nouvelle lutte.

Les Esprits avancés entrevoient la gloire de Jésus et brûlent d'épuiser après lui le calice de l'ardente charité ; après lui aussi, ils veulent guider l'humanité vers le but sacré du progrès, et ils naissent dans les bas-fonds sociaux où se débattent, enchaînés l'un à l'autre, l'ignorance et le vice dont ils sont tour à tour les vainqueurs et les martyrs.

Si cette réponse ne satisfait pas tous vos doutes, interrogez-moi, mes amis.

SAINT LOUIS.

Poésie spirite.

(Société spirite de Bordeaux. — Médium, M. Ricard.)

L'Enfant et la Vision.

Petite mère, il est nuit close,
Et je sens le sommeil venir;
Vite, mets-moi dans mon lit rose,
Ou sur tes bras je vais dormir.

Enfant, à Dieu fais ta prière.
Allons, ma fille, à deux genoux
Prions ensemble pour ton père
Qui est au ciel!... bien loin de nous.

Il est là-haut, n'est-ce pas, mère?
Tout près de lui Dieu l'a voulu;
Les méchants seuls ont sa colère,
Mais petit père est son élu!

Que Dieu t'entende !... ô fille chère !
Que ton désir soit écouté !
Demandons-lui pour ton bon père
Repos !... bonheur !... félicité !

Je prie aussi pour toi, ma mère ;
Je dis à Dieu : « Vous, tout-puissant,
« Vous m'avez pris déjà mon père,
« Laissez la mère à son enfant. »

Merci !... merci !... ma Gabrielle.
Si jeune encor ton cœur est bon !
Sur toi, d'en haut, ton père veille ;
Je vois son âme sur ton front.

Je voudrais bien, mère chérie,
Puisque mon père nous entend,
Qu'il vînt ici de l'autre vie
Pour embrasser sa chère enfant.

Demande à Dieu qu'un tel prodige
Ait lieu pour nous qui souffrons tant !...
L'âme d'un mort parfois voltige
Autour du lit de son enfant.

Pet'te mère, il est nuit close,
Et je sens le sommeil venir...
Vite, mets-moi dans mon lit rose !...
Bonsoir, maman !... je vais dormir.

Mais non !... je vois !... C'est bien mon père !
Il est ici... près de mon lit !
Approche donc, petite mère !
Il nous regarde et nous sourit...

Tiens, sur mon front je sens sa bouche ;
Sa main caresse mes cheveux !...
Comme toi-même il clôt ma bouche,
Et je le vois monter aux cieux !

Petite mère, il est nuit close,
Et ton enfant ne peut dormir...
C'est que mon père, à ce lit rose,
A bien promis de revenir !

TON ANGE GARDIEN.

Double suicide par amour et par devoir

Étude morale.

On lit dans l'*Opinion nationale* du 13 juin :

« Mardi dernier, deux cercueils entraient ensemble dans l'église Bonne-Nouvelle. Ils étaient suivis d'un homme paraissant en proie à une profonde douleur et d'une foule considérable, dont on remarquait le recueillement et la tristesse. Voici un court récit des événements par suite desquels avait lieu la double cérémonie funèbre.

« La demoiselle Palmyre, modiste, demeurant chez ses parents, était douée d'un extérieur charmant auquel se joignait le plus aimable caractère. Aussi était-elle très-recherchée en mariage. Parmi les aspirants à sa main, elle avait distingué le sieur B..., qui éprouvait pour elle une vive passion. Quoique l'aimant beaucoup elle-même, elle crut cependant devoir, par respect filial, se rendre aux vœux de ses parents en épousant le sieur D..., dont la position sociale leur semblait plus avantageuse que celle de son rival. Le mariage fut célébré il y a quatre ans.

« Les sieurs B... et D... étaient amis intimes. Quoique n'ayant ensemble aucun rapport d'intérêt, ils ne cessèrent pas de se voir. L'amour mutuel de B... et de Palmyre, devenue la dame D..., ne s'était nullement affaibli, et, comme ils s'efforçaient de le comprimer, il s'augmentait en raison même de la violence qu'on lui faisait. Pour essayer de l'éteindre, B... prit le parti de se marier. Il épousa une jeune femme possédant d'éminentes qualités, et il fit tout son possible pour l'aimer ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce moyen héroïque était impuissant à le guérir. Néanmoins, pendant quatre années, ni B... ni la dame D... ne manquèrent à leurs devoirs. Ce qu'ils eurent à souffrir ne saurait s'exprimer, car D..., qui aimait véritablement son ami, l'attirait toujours chez lui et, lorsqu'il voulait fuir, le contraignait à rester.

« Enfin, il y a quelques jours, rapprochés par une circonstance fortuite, les deux amants ne purent résister à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre. A peine la faute était-elle commise, qu'ils en éprouvèrent le remords le plus cuisant. La jeune femme se jeta aux pieds de son mari dès qu'il fut rentré et lui dit en sanglotant :

« — Chassez-moi ! tuez-moi ! Je suis maintenant indigne de vous !

« Et, comme il restait muet d'étonnement et de douleur, elle lui raconta ses luttes, ses souffrances, tout ce qu'il lui avait fallu de courage

pour ne pas faillir plus tôt; elle lui fit comprendre que, dominée par un illégitime amour, elle n'avait jamais cessé d'avoir pour lui le respect, l'estime, l'attachement dont il était digne.

« Au lieu de maudire, le mari pleurait. B... arriva au milieu de cette scène et fit une confession semblable. D... les releva tous deux et leur dit :

« — Vous êtes des cœurs loyaux et bons; la fatalité seule vous a rendus coupables, j'ai lu dans le fond de votre pensée et j'y ai lu la sincérité. Pourquoi vous punirais-je d'un entraînement auquel toutes vos forces morales n'ont pu résister? La punition est dans le regret que vous éprouvez. Promettez-moi de cesser de vous voir, et vous n'aurez rien perdu de mon estime ni de mon affection.

« Ces deux infortunés amants s'empressèrent de faire le serment qu'on leur demandait. La manière dont leurs aveux avaient été reçus par le sieur D... augmenta leur douleur et leurs remords. Le hasard leur ayant ménagé une entrevue qu'ils n'avaient pas cherchée, ils se firent part de l'état de leur âme et s'accordèrent à penser que la mort était le seul remède aux maux qu'ils éprouvaient. Ils résolurent de se faire mourir ensemble et de mettre à exécution ce projet le lendemain, le sieur D... devant être absent de son domicile une grande partie de la journée.

« Après avoir fait leurs derniers préparatifs, ils écrivirent une longue lettre dans laquelle ils disaient en substance :

« Notre amour est plus fort que toutes nos promesses. Nous pour-
« rions encore, malgré nous, faiblir, succomber; nous ne conserverons
« pas une existence coupable. Par notre expiation nous ferons voir que la
« faute que nous avons commise ne doit pas être attribuée à notre vo-
« lonté, mais à l'égarement d'une passion dont la violence était au-
« dessus de nos forces. »

« Cette lettre touchante se terminait par une demande de pardon, et les deux amants imploraient comme une grâce d'être réunis dans le même tombeau.

« Lorsque le sieur D... rentra, un étrange et douloureux spectacle s'offrit à lui. Au milieu de l'épaisse vapeur s'exhalant d'un fourneau portatif rempli de charbon, les deux amants, couchés tout habillés sur le lit, étaient étroitement enlacés. Ils avaient cessé de vivre.

« Le sieur D... a respecté le dernier vœu des deux amants; il a voulu qu'ils eussent part ensemble aux prières de l'Église et qu'au cimetière ils ne fussent pas séparés. »

M. le curé de Bonne-Nouvelle a cru devoir démentir, par un article

inséré dans plusieurs journaux, l'admission des deux corps dans son église, les règles canoniques s'y opposant.

Cette relation ayant été lue, comme sujet d'étude morale, à la Société spirite de Paris, deux Esprits en donnèrent l'appréciation suivante :

« Voilà pourtant l'ouvrage de votre société et de vos mœurs! mais le progrès s'accomplira; encore quelque temps et de semblables événements ne se renouvelleront plus. Il en est de certains individus comme de certaines plantes que l'on met dans une serre; elles manquent d'air, étouffent et ne peuvent répandre leur parfum. Vos lois et vos mœurs ont assigné des limites à l'expansion de certains sentiments, ce qui fait souvent que deux âmes douées des mêmes facultés, des mêmes instincts sympathiques, se rencontrent dans deux ordres différents, et, ne pouvant s'unir, se brisent dans leur ténacité à vouloir se trouver. De l'amour, qu'en avez-vous fait? vous l'avez réduit au poids d'un rouleau de métal; vous l'avez jeté dans une balance; au lieu d'être roi, il est esclave; d'un lien sacré vos mœurs ont fait une chaîne de fer dont les maillons écrasent et tuent ceux qui n'étaient point nés pour les river.

« Ah! si vos sociétés marchaient dans la voie de Dieu, vos cœurs ne se consumeraient point à des flammes passagères, et vos législateurs n'eussent point été forcés de maintenir vos passions par des lois; mais le temps marche, et la grande heure sonnera où vous pourrez vivre tous de la vraie vie, de la vie du cœur. Lorsque les battements du cœur ne seront plus comprimés par les froids calculs des intérêts matériels, vous ne verrez plus ces affreux suicides qui viennent de temps à autre jeter un démenti à vos préjugés sociaux. »

SAINT AUGUSTIN (*méd.*, M. Vézy).

« Les deux amants qui se sont suicidés ne peuvent encore vous répondre; je les vois; ils sont plongés dans le trouble et effrayés par le souffle de l'éternité. Les conséquences morales de leur faute les châtieront pendant des migrations successives où leurs âmes dépareillées se chercheront sans cesse et souffriront le double supplice du pressentiment et du désir. L'expiation accomplie, ils seront réunis pour toujours dans le sein de l'éternel amour. »

GEORGES (*méd.*, M. Costel).

Huit jours après, ayant consulté le guide spirituel du médium sur la possibilité de l'évocation de ces deux Esprits, il fut répondu : « Je vous ai dit la dernière fois que dans votre prochaine séance vous pourriez

les évoquer; ils viendront à l'appel de mon médium, mais ils ne se verront pas : une nuit profonde les cache pour longtemps l'un à l'autre.

SAINT AUGUSTIN (*Médium*, M. Vézy.)

1. *Évocation de la femme.* — *R.* Oui, je me communiquerai, mais avec l'aide de l'Esprit qui est là, qui m'aide et m'impose.

2. Voyez-vous votre amant, avec lequel vous vous êtes suicidée? — *R.* Je ne vois rien; je ne vois pas même les Esprits qui rôdent avec moi dans le séjour où je suis. Quelle nuit! quelle nuit! et quel voile épais sur mon visage!

3. Quelle sensation avez-vous éprouvée lorsque vous vous êtes réveillée après votre mort? — *R.* Étrange; j'avais froid et je brûlais; de la glace courait dans mes veines, et du feu était dans mon front! Chose étrange, mélange inouï! de la glace et du feu semblant m'étreindre! Je pensais que j'allais succomber une seconde fois.

4. Éprouvez-vous une douleur physique? — *R.* Toute ma souffrance est *là, et là.*

5. Que voulez-vous dire par *là et là*? — *R. Là,* dans mon cerveau; *là,* dans mon cœur.

Remarque. Il est probable que, si l'on eût pu voir l'Esprit, on l'aurait vu porter la main à son front et à son cœur.

6. Croyez-vous que vous serez toujours dans cette situation? — *R.* Oh! toujours, toujours! J'entends parfois des rires infernaux, des voix épouvantables qui me hurlent ces mots : Toujours ainsi!

7. Eh bien! nous pouvons vous dire en toute assurance qu'il n'en sera pas toujours ainsi; en vous repentant, vous obtiendrez votre pardon. — *R.* Qu'avez-vous dit? Je n'entends pas.

8. Je vous répète que vos souffrances auront un terme que vous pourrez hâter par votre repentir, et nous vous y aiderons par la prière. — *R.* Je n'ai entendu qu'un mot et de vagues sons; ce mot, c'est *grâce!* Est-ce de *grâce* que vous avez-voulu parler? Oh! l'adultère et le suicide sont deux crimes trop odieux! Vous avez parlé de grâce : c'est sans doute à l'âme qui passe à mes côtés, pauvre enfant qui pleure et qui espère.

Remarque. Une dame de la société dit qu'elle vient d'adresser à Dieu une prière pour cette infortunée, et que c'est sans doute ce qui l'a frappée; qu'elle avait en effet mentalement imploré pour elle la *grâce* de Dieu.

9. Vous dites que vous êtes dans les ténèbres; est-ce que vous ne nous voyez pas? — *R.* Il m'est permis d'entendre quelques-uns des

mots que vous prononcez, mais je ne vois rien qu'un crêpe noir sur lequel se dessine, à de certaines heures, une tête qui pleure.

10. Si vous ne voyez pas votre amant, ne sentez-vous pas sa présence auprès de vous, car il est ici? — *R*. Ah! ne me parlez pas de lui, je dois l'oublier pour l'instant, si je veux que du crêpe s'efface l'image que j'y vois tracée.

11. Quelle est cette image? — *R*. Celle d'un homme qui souffre, et dont j'ai tué l'existence morale sur la terre pour longtemps.

Remarque. L'obscurité, ainsi que le démontre l'observation des faits, accompagne très souvent le châtiment des Esprits criminels; elle succède immédiatement à la mort, et sa durée, très variable selon les circonstances, peut être de quelques mois à quelques siècles. On conçoit aisément l'horreur d'une pareille situation dans laquelle le coupable n'entrevoit que ce qui peut lui rappeler sa faute et augmenter, par le silence, la solitude et l'incertitude où il est plongé, les anxiétés du remords.

En lisant ce récit on est tout d'abord disposé à trouver à ce suicide des circonstances atténuantes, à le regarder même comme un acte héroïque, puisqu'il a été provoqué par le sentiment du devoir. On voit qu'il en a été jugé autrement et que la peine des coupables sera longue et terrible pour s'être réfugiés volontairement dans la mort afin de fuir la lutte; l'intention de ne pas manquer à leur devoir était honorable sans doute, et il leur en sera tenu compte plus tard, mais le vrai mérite eût consisté à vaincre l'entraînement, tandis qu'ils ont fait comme le déserteur qui s'esquive au moment du danger.

La peine des deux coupables consistera, comme on le voit, à se chercher longtemps sans se rencontrer, soit dans le monde des Esprits, soit dans d'autres incarnations terrestres; elle est momentanément aggravée par l'idée que leur état présent doit durer toujours; cette pensée faisant partie du châtiment, il ne leur a pas été permis d'entendre les paroles d'espérance que nous leur avons adressées. A ceux qui trouveraient cette peine bien terrible et bien longue, surtout si elle ne doit cesser qu'après plusieurs incarnations, nous dirons que sa durée n'est pas absolue, et qu'elle dépendra de la manière dont ils supporteront leurs épreuves futures, ce à quoi on peut les aider par la prière; ils seront, comme tous les Esprits coupables, les arbitres de leur propre destinée. Cela ne vaut-il pas encore mieux que la damnation éternelle, sans espoir, à laquelle ils sont irrévocablement condamnés selon la doctrine de l'Église, qui les regarde tellement comme à jamais voués à l'enfer, qu'elle leur a refusé les dernières prières, sans doute comme inutiles?

Certains catholiques reprochent au Spiritisme de ne pas admettre l'enfer; certes non, il n'admet pas l'existence d'un enfer localisé, avec ses flammes, ses fourches et ses tortures corporelles renouvelées du Tartare des païens; mais la position où il nous montre les Esprits malheureux n'en vaut guère mieux, avec cette différence radicale toutefois que la nature des peines n'a rien d'irrationnel, et que leur durée, au lieu d'être irrémissible, est subordonnée au repentir, à l'expiation et à la réparation, ce qui est à la fois plus logique et plus conforme à la doctrine de la justice et de la bonté de Dieu.

Le Spiritisme eût-il été un remède assez efficace dans le cas dont il s'agit pour prévenir ce suicide? Cela n'est pas douteux. Il eût donné à ces deux êtres une confiance dans l'avenir qui aurait changé totalement leur manière d'envisager la vie terrestre et, par suite, leur eût donné la force morale qui leur a manqué. En supposant qu'ils aient eu foi en l'avenir, ce que nous ignorons, et que leur but en se tuant fût d'être plus vite réunis, ils auraient su, par tous les exemples analogues, qu'ils arriveraient à un résultat diamétralement opposé et se trouveraient séparés pour beaucoup plus longtemps qu'ils ne l'eussent été ici-bas, Dieu ne permettant pas qu'on soit récompensé pour avoir enfreint ses lois; donc, certains de ne pas voir réaliser leurs désirs et de se trouver au contraire dans une position cent fois pire, leur propre intérêt les engageait à la patience.

Nous les recommandons aux prières de tous les Spirites, afin de leur donner la force et la résignation qui pourront les soutenir dans leurs nouvelles épreuves, et hâter ainsi le terme de leur châtiment.

Enseignements et dissertations spirites.

Union sympathique des âmes.

(Bordeaux, 15 février 1862. — Médium, madame H...)

D. — Tu m'as dit déjà plusieurs fois que nous nous réunirions pour ne plus nous séparer. Comment cela pourra-t-il se faire? Est-ce que les réincarnations, même celles qui succèdent à celles de la terre, ne séparent pas toujours pour un temps plus ou moins long?

R. — Je te l'ai dit : Dieu permet à ceux qui s'aiment sincèrement, et ont su souffrir avec résignation pour expier leurs fautes, de se réunir d'abord dans le monde des Esprits, où ils progressent ensemble, pour obtenir d'être réincarnés dans les mondes supérieurs. Ils peuvent donc,

s'ils le demandent avec ferveur, quitter les mondes spirites à la même époque, se réincarner dans les mêmes lieux, et, par un enchaînement de circonstances prévues à l'avance, se réunir par les liens qui conviendront le mieux à leur cœur.

Les uns auront demandé à être père ou mère d'un Esprit qui leur était sympathique, et qu'ils seront heureux de diriger dans la bonne voie en l'entourant des doux soins de la famille et de l'amitié. Les autres auront demandé la grâce d'être unis par le mariage et de voir s'écouler de nombreuses années de félicité et d'amour. Je parle du mariage entendu dans le sens de la réunion intime de deux êtres qui ne veulent plus se séparer ; mais le mariage, tel qu'il est compris sur votre terre, n'est pas connu dans les mondes supérieurs. Dans ces lieux de bonheur, de liberté et de joie, les liens sont de fleurs et d'amour ; et ne va pas croire qu'ils soient moins durables pour cela. Les cœurs seuls parlent et guident dans ces unions si douces. Unions libres et heureuses, mariages d'âme à âme devant Dieu, voilà la loi d'amour des mondes supérieurs ! Et les êtres privilégiés de ces contrées bénies, se croyant plus fortement liés par de semblables sentiments que ne le sont les hommes de la terre, qui foulent si souvent aux pieds les plus sacrés engagements, n'offrent pas le navrant spectacle d'unions troublées sans cesse par l'influence des vices, des passions mauvaises, de l'inconstance, de la jalousie, de l'injustice, de l'aversion, de tous ces horribles penchants qui conduisent au mal, au parjure et à la violation des serments les plus solennels. Eh bien ! ces mariages bénis par Dieu, ces unions si douces, sont la récompense de ceux qui, s'étant aimés profondément dans la souffrance, demandent au Seigneur juste et bon de continuer dans les mondes supérieurs à s'aimer encore, mais sans craindre une prochaine et affreuse séparation.

Et qu'y a-t-il là qui ne soit facile à comprendre et à admettre? Dieu qui aime tous ses enfants, n'a-t-il pas dû créer, pour ceux qui s'en étaient rendus dignes, un bonheur aussi parfait que les épreuves avaient été cruelles? Que pouvait-il accorder qui fût plus conforme au désir sincère de tout cœur aimant? Y a-t-il, de toutes les récompenses promises aux hommes, quelque chose de semblable à cette pensée, à cet espoir, je pourrais dire à cette certitude : être réuni pour l'éternité aux êtres adorés?

Crois-moi, fille chérie, nos secrètes aspirations, ce besoin mystérieux mais irrésistible d'aimer, d'aimer longtemps, d'aimer toujours, n'ont été placés par Dieu dans nos cœurs que parce que la promesse de l'avenir nous permettait ces douces espérances. Dieu ne nous fera pas

éprouver les douleurs de la déception. Nos cœurs veulent le bonheur, ils ne battent que pour les affections pures ; la récompense ne pouvait être que l'accomplissement parfait de nos rêves d'amour. De même que, pauvres Esprits souffrants destinés à l'épreuve, il nous a fallu demander et choisir même quelquefois l'expiation la plus cruelle, de même Esprits heureux, régénérés, nous choisissons encore, avec la nouvelle vie destinée à nous épurer davantage, la somme de bonheur dévolue à l'Esprit avancé. Voici, fille bien-aimée, un aperçu bien succinct des félicités futures. Nous aurons souvent l'occasion de revenir sur cet agréable sujet. Tu dois comprendre si la perspective de cet avenir me rend heureux, et s'il m'est doux de te confier mes espérances !

D. — Se reconnaît-on dans ces nouvelles et heureuses existences ?

R. — Si l'on ne s'y reconnaissait pas, le bonheur serait-il bien complet ? Ce pourrait être le bonheur, sans doute, puisque dans ces mondes privilégiés tous les êtres sont destinés à être heureux ; mais serait-ce bien la perfection du bonheur pour ceux qui, séparés brusquement à la plus belle époque de la vie, demandent à Dieu d'être réunis dans son sein ? Serait-ce la réalisation de nos rêves et de nos espérances ? Non, tu le penses comme moi. Si un voile était jeté sur le passé, il n'y aurait pas le suprême bonheur, l'ineffable joie de se revoir après les tristesses de l'absence et de la séparation ; il n'y aurait pas, ou du moins on l'ignorerait, cette ancienneté d'affection qui resserre davantage les liens. De même que sur votre terre deux amis d'enfance aiment à se retrouver dans le monde, dans la société, et se recherchent bien plus que si leurs relations ne dataient que de quelques jours, de même les Esprits qui ont mérité la faveur inappréciable de se rejoindre dans les mondes supérieurs sont doublement heureux et reconnaissants envers Dieu de cette nouvelle rencontre qui répond à leurs vœux les plus chers.

Les mondes placés au-dessus de la terre, dans les degrés de la perfection, sont comblés de toutes les faveurs qui peuvent contribuer à la félicité parfaite des êtres qui les habitent ; le passé ne leur est pas caché, car le souvenir de leurs anciennes souffrances, de leurs erreurs rachetées au prix de bien des maux, et celui plus vif encore de leurs sincères affections, leur font trouver mille fois plus douce cette nouvelle vie, et les garantissent des fautes auxquelles ils pourraient, peut-être, par un reste de faiblesse, se laisser aller quelquefois. Ces mondes sont pour l'homme le paradis terrestre destiné à le conduire au paradis divin.

Remarque. — On se méprendrait étrangement sur le sens de cette communication si l'on y voyait la critique des lois qui régissent le mariage et la sanction des unions éphémères extra-officielles. En fait de

lois, les seules qui soient immuables sont les lois divines ; mais les lois humaines, devant être appropriées aux mœurs, aux usages, aux climats. au degré de civilisation, sont essentiellement mobiles, et il serait très fâcheux qu'il en fût autrement, et que les peuples du dix-neuvième siècle fussent enchaînés à la même règle qui régissait nos pères ; donc si les lois ont changé de nos pères à nous, comme nous ne sommes pas arrivés à la perfection, elles devront changer de nous à nos descendants. Toute loi, au moment où elle est faite, a sa raison d'être et son utilité, mais il se peut que, bonne aujourd'hui, elle ne le soit plus demain. Dans l'état de nos mœurs, de nos exigences sociales, le mariage a besoin d'être réglementé par la loi, et la preuve que cette loi n'est pas absolue, c'est qu'elle n'est pas la même dans tous les pays civilisés. Il est donc permis de penser que, dans les mondes supérieurs, où il n'y a pas les mêmes intérêts matériels à sauvegarder, où le mal n'existe pas, c'est-à-dire d'où les mauvais Esprits incarnés sont exclus, où, par conséquent, les unions sont le résultat de la sympathie et non d'un calcul, les conditions doivent être différentes ; mais ce qui est bon chez eux pourrait être très mauvais chez nous.

Il faut en outre considérer que les Esprits se dématérialisent à mesure qu'ils s'élèvent et s'épurent ; ce n'est que dans les rangs inférieurs que l'incarnation est matérielle ; pour les Esprits supérieurs il n'y a plus d'incarnation matérielle, et par conséquent plus de procréation, car la procréation est pour le corps et non pour l'Esprit. Une affection pure est donc le seul but de leur union, et pour cela, pas plus que pour l'amitié sur la terre, il n'est besoin de la sanction des officiers ministériels.

Une tuile.

(Société spirite de Paris. — Médium, madame C.)

Un homme passe dans la rue, une tuile tombe à ses pieds, et il dit : « Quelle chance ! un pas de plus et j'étais tué. » C'est généralement le seul remercîment qu'il adresse à Dieu. Cependant ce même homme, à peu de temps de là, tombe malade et meurt dans son lit. Pourquoi donc a-t-il été préservé de la tuile pour mourir quelques jours après comme tout le monde ? C'est le hasard, dira l'incrédule, comme lui-même a dit : Quelle chance ! A quoi donc lui a servi d'échapper au premier accident puisqu'il a succombé au second ? dans tous les cas, si la chance l'a favorisé, sa faveur n'a pas été de longue durée.

A cette question, le Spirite répond : A chaque instant vous échappez à des accidents qui vous mettent, comme on dit, à deux doigts de la mort ; n'y voyez-vous donc pas un avertissement du ciel pour vous

prouver que votre vie tient à un fil, que vous n'êtes jamais sûr aujourd'hui de vivre demain, et qu'ainsi vous devez toujours être prêts à partir. Mais, que faites-vous quand vous devez entreprendre un long voyage? vous faites vos dispositions, vous arrangez vos affaires, vous vous munissez de provisions et des choses nécessaires pour la route; vous vous débarrassez de tout ce qui pourrait vous gêner et retarder votre marche; si vous connaissez le pays où vous allez, et si vous y avez des amis et des connaissances, vous partez sans crainte, certain d'y être bien reçu; dans le cas contraire, vous étudiez la carte de la contrée et vous vous procurez des lettres de recommandation. Supposez que vous soyez obligés d'entreprendre ce voyage du jour au lendemain, vous n'aurez pas le temps de faire vos préparatifs, tandis que, si vous êtes prévenu longtemps à l'avance, vous aurez tout disposés pour votre utilité et votre agrément.

Eh bien! tous les jours vous êtes exposés à entreprendre le plus grand, le plus important des voyages, celui que vous devez faire inévitablement, et cependant vous n'y songez pas plus que si vous deviez rester à perpétuité sur la terre! Dieu, dans sa bonté, a pourtant soin de vous en avertir par les nombreux accidents auxquels vous échappez, et vous n'avez pour lui que cette parole : Quelle chance!

Spirites! vous savez quels sont les préparatifs que vous devez faire pour ce grand voyage qui a pour vous des conséquences bien autrement importantes que tous ceux que vous entreprenez ici-bas, car, de la manière dont il s'accomplira, dépend votre bonheur futur. La carte qui doit vous faire connaître le pays où vous allez entrer, c'est l'initiation aux mystères de la vie future; par là, ce pays ne sera pas nouveau pour vous; vos provisions sont les bonnes actions que vous aurez accomplies et qui vous serviront de passe-port et de lettres de recommandation. Quant aux amis que vous y trouverez, vous les connaissez. Ce dont vous devez vous débarrasser, ce sont les mauvais sentiments, car malheur à celui que la mort surprendrait la haine dans le cœur : il serait comme une personne qui tomberait à l'eau avec une pierre au cou, qui l'entraînerait dans le gouffre; les affaires que vous devez mettre en ordre, c'est le pardon à accorder à ceux qui vous ont offensés; ce sont les torts que vous avez pu avoir envers votre prochain et qu'il faut vous hâter de réparer, afin d'en emporter vous-mêmes le pardon, car les torts sont les dettes dont le pardon est la quittance. Hâtez-vous donc, car l'heure du départ peut sonner d'un moment à l'autre et ne point vous laisser le temps de la réflexion.

Je vous dis en vérité, la tuile qui tombe à vos pieds est le signal qui vous avertit d'être toujours prêts à partir au premier appel, afin que vous ne soyez pas pris au dépourvu.

L'Esprit de Vérité.

César, Clovis et Charlemagne.

(Société Spirite de Paris, 24 janvier 1862; sujet proposé. — Médium, M. A. Didier.)

Cette question n'est pas seulement une question matérielle, mais bien aussi très spiritualiste. Avant d'aborder le point principal, il en est un dont nous parlerons en premier lieu. Qu'est-ce que la guerre? La guerre, répondrons-nous d'abord, est permise par Dieu, puisqu'elle existe, qu'elle a toujours existé et qu'elle existera toujours. On a tort, dans l'éducation de l'intelligence, de ne voir dans César qu'un conquérant, dans Clovis que l'homme barbare, dans Charlemagne qu'un despote dont le rêve insensé voulait fonder un empire immense. Eh! mon Dieu! comme on le dit généralement, les conquérants sont eux-mêmes les jouets de Dieu. Comme leur audace, leur génie les a fait parvenir au premier rang, il ont vu autour d'eux non-seulement des hommes armés, mais des idées, des progrès, des civilisations qu'il fallait lancer chez les autres nations; ils sont partis, comme César, pour porter Rome dans Lutèce; comme Clovis, pour porter les germes d'une solidarité monarchique; comme Charlemagne, pour faire rayonner le flambeau du christianisme chez des peuples aveugles, chez des nations déjà corrompues par les hérésies des premiers âges de l'Église. Or, voici ce qui est arrivé : César, le plus égoïste de ces trois grands génies, fait servir la tactique militaire, la discipline, la loi, en un mot, pour les importer dans les Gaules; à la suite de ses armées, l'idée immortelle suivait, et les peuplades vaincues et indomptables subissaient le joug de Rome, il est vrai, mais devenaient provinces romaines. L'orgueilleuse Marseille aurait-elle existé sans Rome? Lugdunum et tant d'autres villes célèbres dans les annales devinrent des centres immenses, foyers de lumière pour les sciences, les lettres et les arts. César est donc un grand propagateur, un de ces hommes universels qui se servent de l'homme pour civiliser l'homme, un de ces hommes qui sacrifient les hommes au profit de l'idée.

Le rêve de Clovis fut d'établir une monarchie, des bases, une règle pour son peuple; mais comme la grâce du christianisme ne l'éclairait pas encore, il fut propagateur barbare. Nous devons l'envisager dans sa conversion: Imagination active, fiévreuse, belliqueuse, il vit dans sa victoire sur les Visigoths un gage de la protection de Dieu; et, sûr désormais d'être toujours avec lui, il se fit baptiser. Voilà donc le baptême qui se propage dans les Gaules, et le christianisme qui se répand de plus en plus. C'est le moment de dire, avec Corneille, Rome n'était plus Rome. Les barbares envahissaient le monde romain.

Après le saccagement de toutes les civilisations ébauchées par les Romains, voilà qu'un homme rêve de répandre sur le monde, non plus les

mystères et le prestige du Capitole, mais les formidables croyances d'Aix-la-Chapelle; voilà un homme qui est ou se croit avec Dieu. Un culte odieux, rival du christianisme, occupe encore les barbares; Charlemagne fond sur ces peuples, et Witikind, après des luttes et des victoires balancées, se soumet enfin humblement et reçoit le baptême.

Certes, voilà un immense tableau que celui où se déroulent tant de faits, tant de coups de la Providence, tant de chutes et tant de victoires; mais quelle en est la conclusion? L'idée, s'universalisant, se propageant de plus en plus, ne s'arrêtant ni aux démembrements des familles, ni aux découragements des peuples, et ayant pour but partout l'implantation de la croix du Christ sur tous les points de la terre, n'est-ce pas là un fait spiritualiste immense? Il faut donc regarder ces trois hommes comme de grands propagateurs qui, par ambition ou par croyance, ont avancé la lumière dans l'Occident, quand l'Orient succombait dans son enivrante paresse et dans son inactivité. Or, la terre n'est pas un monde où le progrès se fasse vite, et par les voies de la persuasion et de la mansuétude; ne vous étonnez donc pas qu'il faille souvent prendre l'épée au lieu de la croix.

LAMENNAIS.

Demande. — Vous avez dit que la guerre existera toujours; cependant il semble que le progrès moral, en en détruisant les causes, les fera cesser.

Réponse. — Elle existera toujours, en ce sens qu'il y aura toujours des luttes; mais les luttes changeront de forme. Le Spiritisme, il est vrai, doit répandre sur le monde la paix et la fraternité; mais, vous le savez, si le bien triomphe, il y aura néanmoins toujours lutte. Le Spiritisme fera évidemment et de mieux en mieux comprendre la nécessité de la paix; mais le mal veille toujours; il faudra longtemps encore, sur la terre, combattre pour le bien; seulement ces luttes deviendront de plus en plus rares.

Même sujet. — Médium, M. Leymar.)

L'influence des hommes de génie sur l'avenir des peuples est incontestable; ils sont entre les mains de la Providence des instruments pour hâter les grandes réformes qui, sans eux, n'arriveraient qu'à la suite des temps; ce sont eux qui sèment les germes des idées nouvelles; et le plus souvent ils reviennent quelques siècles plus tard sous d'autres noms continuer ou compléter l'œuvre commencée par eux.

César, cette grande figure de l'antiquité, nous représente le génie de la guerre, la loi organisée. Les passions poussées par lui à l'extrême, la société romaine en est profondément ébranlée; elle change de face,

et dans son évolution tout se transforme autour d'elle. Les peuples sentent changer leur ancienne constitution ; une loi implacable, celle de la force, unit ce qui devait ne pas se séparer selon l'époque où César vivait. Sous sa main triomphante les Gaules se transforment, et après dix ans de combats constituent une puissante unité. Mais de cette époque date la décadence romaine. Poussée à l'excès, cette puissance qui faisait trembler le monde commettait les fautes de la puissance extrême. Tout ce qui grandit en dehors des proportions assignées par Dieu doit tomber de même. Ce grand empire fut envahi par une nuée de peuples sortis de contrées inconnues alors ; la renommée avait apporté avec les armes de César les idées nouvelles dans les pays du Nord, qui fondirent sur lui comme sur un torrent. Voyez-les, ces tribus barbares, se lancer avec rapacité sur ces provinces où le soleil était meilleur, le vin si doux, les femmes si belles ; elles traversent les Gaules, les Alpes, les Pyrénées pour aller fonder partout de puissantes colonies, et désagréger ce grand corps appelé empire romain. Le génie seul de César avait suffi pour porter sa nation au faîte de la puissance ; de lui date l'époque de rénovation où tous les peuples se confondent, se ruant les uns sur les autres pour chercher d'autres cohésions, d'autres éléments ; et pendant plusieurs siècles quelle haine entre ces peuplades ! quels combats ! que de crimes ! que de sang ! BARBARET.

Clovis devait, sous sa main barbare, être le point de départ d'une ère nouvelle pour les peuples. Il obéissait à la coutume, et pour former une nation, il ne reculait devant aucun moyen. Il la formait avec le poignard et l'astuce ; il créait un nouvel élément en adoptant le baptême, en initiant ses rudes soldats aux croyances nouvelles ; et cependant, après lui, tout allait à la dérive, malgré l'idée, malgré le christianisme. Il fallait Charles Martel, Pepin, puis Charlemagne.

Saluons cette figure puissante, cette énergique nature qui sait, nouveau César, réunir en un faisceau tous ces peuples dispersés, changer les idées et donner une forme à ce chaos. Charlemagne, c'est la grandeur dans la guerre, dans la loi, dans la politique, dans la moralité naissante qui devait fusionner les peuples et leur donner l'intuition de la conservation, de l'unité, de la solidarité. De lui datent les grands principes qui ont formé la France ; de lui datent nos lois et nos sciences appliquées. Transformateur, il était marqué par la Providence pour être le trait d'union entre César et l'avenir. Aussi l'appelle-t-on le Grand, parce que, s'il employa des moyens exécutifs terribles, c'était pour donner une forme, une pensée unique à cette réunion de peuples barbares qui ne pouvaient obéir qu'à ce qui était puissant et fort.

BARBARET.

Nota.—Ce nom étant inconnu, on prie l'Esprit de vouloir bien donner quelques renseignements sur sa personne.

Je vivais sous Henri IV; j'étais un humble parmi tous. Perdu dans ce Paris où l'on oublie si bien celui qui se cache et ne cherche que l'étude, je me plaisais à être seul, à lire, à commenter à ma manière. Pauvre, je travaillais, et le labeur de chaque jour me donnait cette joie ineffable qu'on appelle la liberté. Je copiais des livres, et faisais ces merveilleuses vignettes, prodiges de patience et de savoir, qui ne donnaient que le pain et l'eau à toute ma patience. Mais j'étudiais, j'aimais mon pays et je cherchais la vérité dans la science; je m'occupais d'histoire, et pour ma France bien-aimée j'aurais voulu la liberté; j'aurais voulu toutes les aspirations que rêvait mon humilité. Depuis, je suis dans un monde meilleur, et Dieu m'a récompensé de mon abnégation en me donnant cette tranquillité d'esprit où toutes les obsessions du corps sont absentes, et je rêve pour mon pays, pour le monde entier, notre pays à nous, l'amour et la liberté.

Je viens souvent vous voir et vous entendre; j'aime vos travaux, j'y participe de tout mon être; je vous désire parfaits et satisfaits dans l'avenir. Puissiez-vous être heureux, comme je le désire; mais vous ne le deviendrez complétement qu'en vous dépouillant du vieux vêtement que depuis trop longtemps revêt le monde entier: je parle de l'égoïsme. Étudiez le passé, l'histoire de votre pays, et vous apprendrez plus avec les souffrances de vos frères qu'avec toute autre science.

Vivre, c'est savoir, c'est aimer, c'est s'entr'aider. Allez donc, et faites selon votre Esprit; Dieu est là qui vous voit et vous juge.

BARBARET.

AVIS

Il nous a été adressé un manuscrit assez volumineux, intitulé: L'AMOUR, *révélations de l'Esprit du 3e ordre de la série angélique au frère P. Montani.* Cet envoi n'étant accompagné d'aucune lettre, nous ignorons quelle est la personne à qui nous en sommes redevable. Si ce numéro lui tombe sous les yeux, nous la prierons de vouloir bien se faire connaître, afin que nous puissions l'en remercier. Nous dirons, en attendant, que ce travail renferme d'excellentes choses, et qu'il est basé sur la plus saine morale et sur les principes fondamentaux du Spiritisme; mais à côté de cela il y a des théories hasardées sur divers points et qui pourraient donner lieu à une critique fondée; nous ne saurions, pour notre part, accepter tout ce qu'il contient, et nous verrions de l'inconvénient à le publier sans modifications.

ALLAN KARDEC.

Paris.— Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 8. AOUT 1862.

Conférences de M. Trousseau, professeur à la faculté de médecine,

Faites à l'association polytechnique pour l'enseignement gratuit des ouvriers, les 18 et 25 mai 1862 (broch. in-8°).

Si l'on a inutilement usé les cornes du diable pour renverser le Spiritisme, voici du renfort qui arrive aux adversaires : c'est M. le docteur Trousseau qui vient donner le coup de grâce aux Esprits. Malheureusement, si M. Trousseau ne croit pas aux Esprits, il ne croit guère plus au diable; mais peu importe l'auxiliaire pourvu qu'il batte l'ennemi. Ce nouveau champion va sans doute dire à ce sujet le dernier mot de la science; c'est le moins qu'on puisse attendre d'un homme si haut placé par son savoir. En attaquant les idées nouvelles, il ne voudra pas laisser un argument sans réplique; il ne voudra pas qu'on puisse l'accuser de parler d'une chose qu'il ne connaît pas; il va sans doute prendre un à un tous les phénomènes, les scruter, les analyser, les commenter, les expliquer, les démolir, en démontrant par *a* plus *b* que ce sont des illusions. Ah! Spirites, tenons ferme! Si M. Trousseau n'était pas un savant ou n'était qu'un demi-savant, il pourrait bien oublier quelque chose; mais un savant entier ne voudra pas laisser la besogne à moitié faite; en général habile, il voudra la victoire complète. Écoutons et tremblons!

Après une tirade sur les gens qui se laissent prendre à l'amorce des annonces, il s'exprime ainsi :

« C'est que vraiment les gens capables de juger en quoi que ce soit ne sont pas les plus nombreux. M. de Sartines voulait envoyer au Fort-l'Évêque un charlatan qui débitait son orviétan sur le Pont-Neuf et fai-

sait de belles affaires. Il le fit venir et lui dit : « Maraud, comment « fais-tu pour attirer tant de monde et gagner tant d'argent? » L'homme répondit : « Monseigneur, combien croyez-vous qu'il passe « de gens sur le Pont-Neuf chaque jour? — Je ne sais pas. — Je vais « vous le dire : dix mille à peu près. Combien pensez-vous qu'il y ait « de gens d'esprit dans ce nombre? — Oh! oh! cent peut-être, dit « M. de Sartines. — C'est beaucoup, mais je vous les laisse, et je prends « les neuf mille neuf cents autres pour moi. »

« Le charlatan était trop modeste, et M. de Sartines trop sévère pour la population parisienne. A coup sûr plus de cent personnes intelligentes traversaient le Pont-Neuf, et les plus intelligentes peut-être s'arrêtaient devant les tréteaux du marchand d'orviétan avec autant de confiance que la foule; car, messieurs, je dirai que les classes élevées subissent l'influence du charlatanisme.

« Parmi nos sociétés savantes, je citerai l'Institut; je citerai la section de l'Académie des sciences qui renferme assurément l'élite des savants de notre pays; de ces savants, il s'en trouve bien vingt qui s'adressent aux charlatans. »

Preuve évidente de la grande confiance qu'ils ont dans le savoir de leurs confrères, puisqu'ils leur préfèrent des charlatans.

« Ce sont gens de grand mérite, il est vrai; seulement, de ce qu'ils sont des mathématiciens, des chimistes ou des naturalistes éminents, ils en concluent qu'ils sont très forts médecins, et alors ils se croient parfaitement capables de juger les choses qu'ils ignorent complétement. »

Si cela prouve en faveur de leur science, cela ne prouve guère en faveur de leur modestie et de leur jugement. On a lancé force traits satiriques contre les savants de l'Institut : nous n'en connaissons pas de plus mordant. Il est donc probable que le professeur, joignant l'exemple au précepte, ne parlera que de ce qu'il sait.

« Chez nous, nous avons quelquefois cette modestie que, quand nous ne sommes que médecins, si l'on nous propose de grands théorèmes de mathématiques ou de mécanique, nous avouons que nous ne savons pas, nous déclinons notre compétence; mais les vrais savants ne déclinent jamais leur compétence en rien, surtout en ce qui regarde la médecine. »

Puisque les médecins déclinent leur compétence sur ce qu'ils ne savent pas, cela nous est une garantie que M. Trousseau ne traiterait pas, dans une leçon publique surtout, les questions qui se rattachent à la psychologie, sans être

profondément versé sur ces matières. Ces connaissances lui fourniront sans doute des arguments irrésistibles pour appuyer son jugement.

« Les empiriques, chose triste à dire, ont toujours beaucoup d'accès auprès des gens d'esprit. J'ai eu l'extrême honneur d'être l'ami intime de l'illustre Béranger.

« En 1848, il avait une petite ophthalmie pour laquelle M. Bretonneau lui avait conseillé un collyre. Cette ophthalmie guérit; mais, comme Béranger lisait et travaillait beaucoup, comme il était un peu dartreux, l'ophthalmie revint; alors il s'adressa à un prêtre polonais qui guérissait les maladies des yeux avec un remède secret. A cette époque-là, j'étais président, à la Faculté, du jury chargé des examens des officiers de santé. Comme le prêtre polonais avait eu maille à partir avec la police, parce qu'il avait crevé quelques yeux, il voulut se mettre en règle. Dans ce but, il alla trouver Béranger et lui demanda si, par son influence, il pourrait se faire recevoir officier de santé, afin d'être en mesure de traiter les yeux et d'éborgner les gens tout à son aise. »

Puisque Béranger avait été guéri par M. Bretonneau, pourquoi s'adressait-il à un autre? Il est assez naturel d'avoir plus de confiance dans celui qui nous a guéri, qui a l'expérience de notre tempérament, qu'en un étranger.

Le diplôme est en effet un sauf-conduit qui ne permet pas seulement aux officiers de santé d'éborgner les gens, mais aux docteurs de les tuer sans remords et sans responsabilité. C'est sans doute pourquoi leurs savants confrères, ainsi que l'avoue M. Trousseau, sont si portés à s'adresser aux empiriques et aux charlatans.

« Béranger vint me trouver et me dit : « Mon ami, rendez-moi un « grand service; tâchez de faire recevoir ce pauvre diable; il ne s'oc « cupe que des maladies des yeux, et quoique les examens des offi- « ciers de santé comprennent toutes les branches de l'art de guérir, « ayez de l'indulgence, de la mansuétude ; c'est un réfugié, et puis il « m'a guéri : c'est la meilleure des raisons. » Je lui répondis : « Envoyez- « moi votre homme. » Le prêtre polonais vint chez moi. « Vous m'êtes « recommandé, lui dis-je, par un homme que je tiens singulièrement « à obliger; c'est le plus cher de mes amis; en outre, c'est Béranger, « ce qui vaut encore mieux. Deux de mes collègues, à qui j'en ai « parlé, et moi, sommes très décidés à faire ce qui sera possible; seu- « lement nos examens sont publics, et il serait peut-être bon de cacher « un peu les oreilles, c'est bien le moins. » J'ajoutai : « Voyons, je « serai bon prince; je prendrai l'examen d'anatomie, et il ne vous sera « pas difficile de savoir l'anatomie aussi bien que moi : je vous interro- « gerai sur l'œil. »

Notre homme parut déconcerté. Je continuai : « Vous savez ce que « c'est que l'œil ? — Très bien. — Vous savez qu'il y a une paupière? « — Oui. — Vous avez l'idée de ce que c'est qu'une cornée?... » Il hésite. « La prunelle? — Ah ! monsieur, la prunelle, je connais bien cela. « — Savez-vous ce que c'est que le cristallin, l'humeur vitrée, la ré- « tine ? — Non, monsieur; à quoi ça me servirait-il ? Je ne m'occupe « que des maladies des yeux ? » Je lui dis : « Ça sert à quelque « chose, et je vous assure qu'il serait presque nécessaire de vous dou- « ter qu'il y a un cristallin, si surtout vous voulez, comme vous le faites « quelquefois, à ce qu'il paraît, opérer des cataractes. — Je n'en « opère pas. — Mais si la fantaisie vous prenait d'en extraire une... » Je ne pus sortir de là. Ce malheureux voulait exercer l'art de l'oculistique, sans avoir la plus petite notion de l'anatomie de l'œil. »

Il est en effet difficile de se montrer moins exigeant pour donner à ce malheureux le droit d'éborgner les gens légalement. Il paraît cependant qu'il ne faisait point d'opération — il est vrai que la fantaisie aurait pu lui en prendre — et qu'il était tout simplement possesseur d'un remède pour guérir les ophthalmies et dont l'application, tout empirique, ne requiert pas de connaissances spéciales, car ce n'est pas là ce qu'on appelle pratiquer l'art de l'oculistique. A notre avis, il était plus important de s'assurer si le remède ne contenait rien d'offensif ; il avait guéri Béranger, c'était une présomption favorable, et dans l'intérêt de l'humanité il pouvait être utile d'en permettre l'usage. Cet homme aurait pu avoir les connaissances anatomiques exigées et obtenir son diplôme, ce qui n'eût pas rendu le remède bon s'il eût été mauvais ; et pourtant, grâce à ce diplôme, cet homme aurait pu le débiter en toute sécurité, quelque dangereux qu'il fût. Jésus-Christ, qui guérissait les aveugles, les sourds, les muets et les paralytiques, n'en savait probablement pas plus que lui en fait d'anatomie ; et M. Trousseau lui eût incontestablement refusé le droit de faire des miracles. Que d'amendes il eût payées de nos jours s'il n'avait pu guérir sans diplôme !

Tout ceci n'a guère de rapport avec les Esprits, mais ce sont les prémisses de l'argument sous lequel il va écraser leurs partisans.

« J'allai trouver Béranger et lui racontai la chose. Béranger s'écria : « Mais ce pauvre homme !... »

Il est probable qu'il se dit aussi en lui-même : *Et pourtant il m'a guéri !* — Loin de nous de faire ici l'apologie des charlatans et des marchands d'orviétan ; nous voulons seulement dire qu'il peut y avoir des remèdes efficaces en dehors des formules du Codex ; que les sauvages, qui ont des secrets infaillibles contre la morsure des serpents, ne connaissent pas la théorie de la circulation du sang, ni la différence du sang veineux et du sang artériel. Nous voudrions savoir si M. Trousseau, mordu par un crotale ou un trigonocéphale, refuserait leurs secours parce qu'ils n'ont pas de diplôme.

Dans un prochain article nous parlerons spécialement des différentes catégories de médiums guérisseurs, qui paraissent se multiplier depuis quelque temps.

« Je lui dis : « Mon cher Béranger, je suis votre médecin depuis huit ans ; je vais vous demander des honoraires aujourd'hui. — Et quels honoraires? — Vous allez me faire une chanson que vous me dédierez, mais c'est moi qui donne le refrain. — Oui-da !... et ce refrain? — *Ah! que les gens d'esprit sont bêtes!* » — Ce fut une affaire entendue désormais entre nous, et il ne me parla plus de son prêtre polonais. N'est-il pas triste de voir un homme comme Béranger, à qui je racontais de telles choses, ne pas comprendre que son protégé pouvait faire beaucoup de mal, et était absolument incapable de faire quoi que ce fût d'utile pour les maladies les plus simples des yeux. »

Il paraît que Béranger n'était pas très convaincu de l'infaillibilité des docteurs diplômés, et pouvait prendre sa part du refrain :

Ah! que les gens d'esprit sont bêtes !

« Vous le voyez, Messieurs, les gens intelligents se laissent prendre les premiers. Rappelez-vous ce qui se passait à la fin du siècle dernier. — Un empirique allemand emploie l'électricité, mal connue encore à cette époque. Il soumet à l'action du fluide quelques femmes vaporeuses ; il se produit de petits accidents nerveux, qu'il attribue à un fluide émané de lui ; il établit une théorie bizarre qu'on appelait à cette époque le *mesmérisme.* Il vient à Paris ; il s'établit place Vendôme, au centre du grand Paris, et là les gens les plus riches, les gens de la plus haute aristocratie de la capitale, viennent se ranger autour du baquet de *Mesmer.* Je ne saurais vous dire combien de guérisons ont été attribuées à Mesmer, qui est d'ailleurs l'inventeur ou l'importateur, chez nous, de cette merveille qu'on appelle le somnambulisme, c'est-à-dire de l'une des *plus honteuses plaies de l'empirisme.*

« Que vous dirai-je en effet du somnambulisme? Des filles hystériques, le plus souvent perdues, s'accouplent à quelque charlatan famélique, et les voilà simulant l'extase, la catalepsie, le sommeil, et débitant, avec l'assurance la plus bouffonne, plus d'inepties qu'on n'en saurait imaginer, inepties bien payées, inepties bien acceptées, crues avec une foi bien plus robuste que les conseils du praticien le plus éclairé. »

A quoi sert d'être intelligent, puisque ceux qui le sont se laissent prendre les premiers? Que faut-il pour ne pas se laisser prendre? Etre savant? — Non. — Etre membre de l'Institut? — Non, puisque bon nombre ont la faiblesse de préférer les charlatans à leurs confrères ; c'est M. Trousseau qui nous l'apprend. — Etre médecin? — Pas davantage, car bon nombre aussi donnent dans l'absurdité du magnétisme. — Que faut-il donc pour avoir le sens commun? — Etre M. Trousseau.

M. Trousseau est sans doute libre de dire son opinion, de croire ou de ne

pas croire au somnambulisme ; mais n'est-ce pas dépasser les bornes des convenances de traiter toutes les somnambules de *filles perdues accouplées à des charlatans?* Qu'il y ait des abus en cela comme en toute chose, c'est inévitable, et la médecine officielle elle-même n'en est pas exempte ; sans doute il y a des simulacres de somnambulisme, mais parce qu'il y a de faux dévots, est-ce à dire qu'il n'y ait pas de vraie dévotion? M. Trousseau ignore que parmi les somnambules de profession il y a des femmes mariées fort respectables ; que le nombre de celles qui ne se mettent point en évidence est beaucoup plus grand ; qu'il y en a dans les familles les plus honorables et le plus haut placées; que de nombreux médecins, bien et dûment diplômés, d'un savoir incontestable, se font aujourd'hui les champions avoués du magnétisme, qu'ils emploient avec succès dans une foule de cas rebelles à la médecine ordinaire. Nous ne chercherons point à faire revenir M. Trousseau de son opinion en lui prouvant l'existence du magnétisme et du somnambulisme, car il est probable que ce serait peine perdue ; cela sortirait d'ailleurs de notre cadre; mais nous dirons que si la raillerie et le sarcasme sont des armes peu dignes de la science, il est plus indigne encore à elle de traîner dans la boue une science aujourd'hui répandue dans le monde entier, reconnue et pratiquée par les hommes les plus honorables, et de jeter à ceux qui la professent l'insulte la plus grossière qu'on puisse trouver dans le vocabulaire de l'injure. On ne peut que regretter d'entendre des expressions d'une telle trivialité et faites pour inspirer le dégoût, descendre de la chaire enseignante.

Vous vous étonnez que des inepties, comme il vous plaît de les appeler, soient crues avec une foi bien plus robuste que les conseils du praticien le plus éclairé ; la raison en est dans l'innombrable quantité d'erreurs commises par les praticiens les plus éclairés, et dont nous ne citerons que deux exemples.

Une dame de notre connaissance avait un enfant de quatre à cinq ans, atteint d'une tumeur au genou, par suite d'une chute. Le mal devint tellement grave qu'elle crut devoir consulter une célébrité médicale, qui déclara l'amputation indispensable et urgente pour la vie de l'enfant. La mère était somnambule ; ne pouvant se décider à cette opération dont le succès était douteux, elle entreprit de le soigner elle-même. Au bout d'un mois la guérison était complète. Un an après elle alla, avec son enfant gros et bien portant, voir le médecin et lui dit : « Voilà l'enfant qui, selon vous, devait mourir si on ne lui coupait la jambe. — Que voulez-vous, dit-il, la nature a des ressources si imprévues ! »

L'autre fait nous est personnel. Il y a une dizaine d'années je devins presque aveugle, au point de ne pouvoir ni lire ni écrire, et de ne pas reconnaître une personne à qui je donnais la main. Je consultai les notabilités de la science, entre autres le docteur L..., professeur de clinique pour les maladies des yeux ; après un examen très attentif et très consciencieux, il déclara que j'étais atteint d'une amaurose et que je n'avais qu'à me résigner. J'allai voir une somnambule qui me dit que ce n'était point une amaurose, mais une apoplexie sur les yeux, qui pourrait dégénérer en amaurose si on ne la soignait convenablement ; elle déclara répondre de la guérison. Dans quinze jours, dit-elle, vous éprouverez une légère amélioration ; dans un mois vous commencerez à voir, et dans deux ou trois mois il n'y paraîtra plus. Tout se passa comme elle l'avait prévu, et aujourd'hui ma vue est complétement rétablie.

M. Trousseau poursuit :

« De nos jours encore, vous avez vu un Américain qui évoque les Esprits, fait parler Socrate, Voltaire, Rousseau, Jésus-Christ, qui l'on

veut! Il les fait parler, en quels lieux? Dans les bouges de quelques ivrognes? »

Le choix des expressions du professeur est vraiment remarquable.

« Non, il les fait parler dans les palais, au sénat, dans les salons les plus aristocratiques de Paris. Et il y a d'honnêtes gens qui disent : « Mais je l'ai vu; j'ai reçu un soufflet d'une main invisible; la table est « montée au plafond! » Ils vous le disent et le répètent. Et les Esprits frappeurs sont restés pendant sept ou huit mois en possession d'étonner les hommes, d'épouvanter les femmes, de leur donner des attaques de nerfs. Cette stupidité qui n'a pas de nom, cette stupidité que l'homme le plus grossier aurait honte d'accepter, a été acceptée par des gens éclairés, mais plus encore peut-être par les classes élevées de la société de Paris. »

M. Trousseau aurait pu ajouter : et du monde entier. Il paraît ignorer que cette stupidité sans nom n'a pas duré sept à huit mois, mais dure toujours et se propage partout de plus en plus; que l'évocation des Esprits n'est pas le privilége d'un Américain, mais de milliers de personnes de tout sexe, de tout âge et de tous les pays. Jusqu'à présent, en bonne logique, on avait considéré l'adhésion des masses et des gens éclairés surtout comme ayant une certaine valeur; il paraît qu'il n'en est rien, et que la seule opinion sensée est celle de M. Trousseau et de ceux qui pensent comme lui. Quant aux autres, quels que soient leur rang, leur position sociale, leur instruction, qu'ils habitent un palais ou siégent dans les premiers corps de l'État, ils sont au-dessous de l'homme le plus grossier, puisque *l'homme le plus grossier aurait honte d'accepter leurs idées*. Quand une opinion est aussi répandue que l'est celle du Spiritisme, quand au lieu de décroître elle progresse avec une rapidité qui tient du prodige, quand elle est acceptée par l'élite de la société, si elle est fausse et dangereuse, il faut lui opposer une digue, il faut la combattre par des preuves contraires; or, il paraît que M. Trousseau n'en a pas d'autres à lui opposer que cet argument :

Ah! que les gens d'esprit sont bêtes!

Nécrologie.

Mort de l'évêque de Barcelone.

On nous écrit d'Espagne que l'évêque de Barcelone, celui qui a fait brûler trois cents volumes spirites, par les mains du bourreau, le 9 octobre 1861 (1), est mort le 9 de ce même mois, et a été enterré avec la pompe accoutumée pour les chefs de l'Église. Neuf mois

(1) Voir, pour les détails, la *Revue Spirite* des mois de novembre et décembre 1861.

seulement se sont écoulés depuis lors, que déjà cet auto-da-fé a produit les résultats pressentis par tout le monde, c'est-à-dire qu'il a hâté la propagation du Spiritisme dans ce pays. En effet le retentissement qu'a eu cet acte inqualifiable dans ce siècle-ci, a appelé sur cette doctrine l'attention d'une foule de gens qui n'en avaient jamais entendu parler, et la presse de n'importe quelle opinion n'a pu rester muette. L'appareil déployé en cette circonstance était surtout de nature à piquer la curiosité par l'attrait du fruit défendu, et surtout par l'importance même que cela donnait à la chose, car chacun s'est dit qu'on ne procède pas de cette façon pour une niaiserie ou un rêve creux; tout naturellement la pensée s'est reportée à quelques siècles en arrière, et l'on s'est dit que naguère, dans ce même pays, on n'eût pas brûlé seulement les livres, mais les personnes. Que pouvaient donc contenir des livres dignes des solennités du bûcher? C'est ce qu'on a voulu savoir, et le résultat a été en Espagne ce qu'il est partout où le Spiritisme a été attaqué; sans les attaques railleuses ou sérieuses dont il a été l'objet, il compterait dix fois moins de partisans qu'il n'en a; plus la critique a été violente et répétée, plus on l'a mis en relief et fait grandir; des attaques anodines eussent passé inaperçues, tandis que des éclats de foudre réveillent les plus engourdis; on veut voir ce qui se passe, et c'est tout ce que nous demandons, assurés d'avance du résultat de l'examen. Ceci est un fait positif, car chaque fois que, dans une localité, l'anathème est descendu sur lui du haut de la chaire, nous sommes certain de voir le nombre de nos abonnés s'accroître, et d'en voir venir s'il n'y en avait pas auparavant. L'Espagne ne pouvait échapper à cette conséquence, aussi n'est-il pas un Spirite qui ne se soit réjoui en apprenant l'auto-da-fé de Barcelone, peu après suivi de celui d'Alicante, et plus d'un adversaire même a déploré un acte où la religion n'avait rien à gagner. Nous avons chaque jour la preuve irrécusable de la marche progressive du Spiritisme dans les classes les plus éclairées de ce pays, où il compte de zélés et fervents adeptes.

Un de nos correspondants d'Espagne, en nous annonçant la mort de l'évêque de Barcelone, nous engageait à l'évoquer. Nous nous disposions à le faire, et nous avions en conséquence préparé quelques questions, lorsqu'il s'est manifesté spontanément à l'un de nos médiums, répondant d'avance à toutes les demandes que nous voulions lui adresser, et avant qu'elles eussent été prononcées. Sa communication, d'un caractère tout à fait inattendu, contenait entre autres le passage suivant :

« . . . .

. . . . Aidé par votre chef spirituel, j'ai pu venir vous enseigner par mon exemple et vous dire : Ne repoussez aucune des idées annoncées, car un jour, un jour qui durera et pèsera comme un siècle, ces idées amoncelées crieront comme la voix de l'ange : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? qu'as-tu fait de notre puissance, qui devait consoler et élever l'humanité? L'homme qui volontairement vit aveugle et sourd d'esprit, comme d'autres le sont de corps, souffrira, expiera et renaîtra pour recommencer le labeur intellectuel que sa paresse et son orgueil lui ont fait éviter; et cette terrible voix m'a dit : Tu as brûlé les idées, et les idées te brûleront. . . . .

« Priez pour moi; priez, car elle est agréable à Dieu, la prière que lui adresse le persécuté pour le persécuteur.

« Celui qui fut évêque et qui n'est plus qu'un pénitent. »

Ce contraste entre les paroles de l'Esprit et celles de l'homme n'a rien qui doive surprendre; tous les jours on en voit qui pensent autrement après la mort que pendant la vie, une fois que le bandeau des illusions est tombé, et c'est une incontestable preuve de supériorité; les Esprits inférieurs et vulgaires persistent seuls dans les erreurs et les préjugés de la vie terrestre. De son vivant, l'évêque de Barcelone voyait le Spiritisme à travers un prisme particulier qui en dénaturait les couleurs, ou, pour mieux dire, il ne le connaissait pas. Maintenant il le voit sous son véritable jour, il en sonde les profondeurs; le voile étant tombé, ce n'est plus pour lui une simple opinion, une théorie éphémère qu'on peut étouffer sous la cendre : c'est un fait; c'est la révélation d'une loi de la nature, loi irrésistible comme la puissance de la gravitation, loi qui doit, par la force des choses, être acceptée par tous, comme tout ce qui est naturel. Voilà ce qu'il comprend maintenant, et ce qui lui fait dire que : « les idées qu'il a voulu brûler le brûleront, » autrement dit, emporteront les préjugés qui les lui avaient fait condamner.

Nous ne pouvons donc lui en vouloir, par le triple motif que le vrai Spirite n'en veut à personne, ne conserve pas de rancune, oublie les offenses et, à l'exemple du Christ, pardonne à ses ennemis; en second lieu que, loin de nous nuire, il nous a servis; enfin qu'il réclame de nous la prière *du persécuté pour le persécuteur*, comme la plus agréable à Dieu, pensée toute de charité, digne de l'humilité chrétienne que révèlent ces derniers mots : « Celui qui fut évêque et qui n'est plus qu'un pénitent. » Belle image des dignités terrestres laissées au bord de la tombe, pour se présenter à Dieu tel qu'on est, sans l'appareil qui en impose aux hommes.

Spirites, pardonnons-lui le mal qu'il a voulu nous faire, comme nous voudrions que nos offenses nous soient pardonnées, et prions pour lui à l'anniversaire de l'auto-da-fé du 9 octobre 1861.

Mort de madame Home.

On lit dans le *Nord*, du 15 juillet 1862 :

« Le fameux M. Dunglas Home a traversé Paris, ces jours-ci. Bien peu de gens l'ont entrevu. Il vient de perdre sa femme, sœur de la comtesse Kouchelew-Bezborodko. Toute cruelle qu'elle est, cette perte est moins sensible, dit-il, pour lui que pour tout autre, non qu'il aimât moins, mais parce que la mort ne le sépare pas de celle qui portait son nom ici-bas. Ils se voient, ils s'entretiennent aussi aisément que lorsqu'ils habitaient ensemble la même planète.

« M. Home est catholique romain, et sa femme, avant de rendre le dernier soupir, voulant s'unir à son mari dans une dernière communion spirituelle, a abjuré la religion grecque entre les mains de l'évêque de Périgueux. Cela se passait au château de Laroche, chez le comte Kouchelew. »

Le feuilleton — car c'est dans un feuilleton, à côté du Pré-Catelan, que se trouve cette note — est signé *Nemo*, l'un des critiques qui n'ont pas épargné la raillerie aux Spirites et à leurs prétentions de causer avec les morts. N'est-ce pas, monsieur, que c'est plaisant de croire que ceux que nous avons aimés ne sont pas perdus pour toujours, que nous les reverrons? N'est-ce pas qu'il est bien ridicule, bien sot, bien superstitieux de croire qu'ils sont à côté de nous, qu'ils nous voient et nous entendent quand nous ne les voyons pas, et qu'ils peuvent se communiquer à nous? M. Home et sa femme *se voyant*, *s'entretenant* aussi aisément que s'ils étaient ensemble, quelle absurdité! Et dire qu'en plein dix-neuvième siècle, dans un siècle de lumières, il y a des gens assez crédules pour ajouter foi à de pareilles sornettes, dignes des contes de Perrault! Demandez-en la raison à M. Trousseau. Le néant, parlez-moi de cela! voilà qui est logique! On est bien plus libre de faire ce qu'on veut pendant la vie; au moins on ne craint pas l'avenir. Oui; mais le malheureux, où est sa compensation? — *Nemo!* singulier pseudonyme de circonstance!

Société Spirite de Constantine.

Nota. Nous avons parlé de la société qui s'est formée à Constantine sous le titre de *Société africaine des études spirites*, et sous les auspices de la Société de Paris. Nous transcrivons ci-après la communication qu'elle a obtenue pour son installation :

« Quoique les travaux que votre Société a faits jusqu'à ce jour ne soient pas tout à fait sans reproches, nous ne voulons cependant pas nous arrêter à ces considérations, à cause de la bonne volonté qui vous anime ; nous tenons plutôt compte de l'intention que des faits.

« Pénétrez-vous avant tout de la grandeur de la tâche que vous avez entreprise, et faites votre possible pour la mener à bonne fin ; ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez espérer d'être assistés par des Esprits supérieurs.

« Entrons maintenant en matière, et voyons si vous n'avez pas commis quelques fautes. D'abord vous avez grand tort de vous servir de tous vos médiums pour les communications particulières. Qu'est-ce que l'évocation générale, si ce n'est l'appel aux bons Esprits de se communiquer à vous? Eh bien! que faites-vous? au lieu d'attendre, après l'évocation générale, et de laisser aux bons Esprits le temps de se communiquer par tel ou tel médium, suivant les sympathies qui peuvent exister, vous passez immédiatement à des évocations particulières. Sachez donc que ce n'est pas là le bon moyen d'avoir des communications spontanées comme on en reçoit dans d'autres sociétés. Ainsi attendez un moment et recueillez les communications générales, qui toujours vous apprendront quelques bonnes vérités. Vous pourrez ensuite passer aux évocations particulières ; mais alors, pour chacune, ne vous servez que d'un seul médium ; ne savez-vous donc pas qu'il n'y a que les Esprits réellement supérieurs qui soient dans le cas de se communiquer à plusieurs médiums à la fois? Ne faites donc servir qu'un seul médium pour chaque évocation particulière, et si vous avez des doutes sur la vérité des réponses obtenues, faites alors un autre jour une évocation nouvelle, en employant un autre médium.

« Vous n'êtes encore qu'au début de la science spirite et n'en pouvez tirer tous les fruits qu'elle accorde à ses adeptes expérimentés ; mais ne perdez pas courage, car il vous sera tenu compte de vos efforts pour vous améliorer et pour propager la vérité immuable de Dieu. En avant donc, mes amis, et que le ridicule que vous rencontrerez plus d'une

fois sur votre chemin ne vous fasse pas dévier d'une ligne de vos croyances spirites. « JACQUES. »

Les Spirites de Constantine nous ayant prié de demander à saint Augustin s'il voudrait bien accepter le patronage spirituel de leur Société, ce dernier donna à ce sujet la communication suivante.

(Société de Paris ; 27 juin 1862. — Médium, M. E. Vézy.)

S'adressant d'abord aux membres de la Société de Paris, il dit :

« Ils ont bien fait, nos enfants de la nouvelle France, de se rallier à vous ; ils ont bien fait de ne point détacher la tige du tronc. Restez toujours unis, et les bons Esprits seront avec vous. » Il continue en s'adressant à ceux de Constantine :

Amis, je suis bien heureux d'être choisi par vous pour être votre guide spirituel. Attaché à la terre pour la grande mission qui doit la régénérer, je suis joyeux de pouvoir encourager plus spécialement un groupe de penseurs s'occupant de la grande idée, et de présider à ses travaux. Mettez donc mon nom à la tête de vos noms, et les Esprits de mon ordre viendront chasser les mauvais Esprits qui rôdent toujours aux portes des assemblées où se discutent les lois de la morale et du progrès. Que la fraternité et la concorde résident toujours parmi vous. Souvenez-vous que tous les hommes sont frères, et que le grand but du Spiritisme est de les réunir un jour au même foyer, et de les faire asseoir tous autour de la table du Père commun : Dieu.

Que cette mission est belle ! Aussi avec quelle joie sommes-nous venus à vous pour vous faire entendre les décrets divins ; pour vous révéler les merveilles d'outre-tombe ! Mais vous qui êtes initiés déjà à ces sublimes vérités, répandez autour de vous la semence, votre récompense sera belle ; vous en goûterez les prémices sur la terre. Quelle joie ! Marchez toujours dans la voie de l'enseignement, de l'amour et de la charité !

Prononcez mon nom avec confiance dans vos heures de crainte et de doute ; aussitôt vos cœurs seront soulagés de l'amertume et du fiel qu'ils peuvent porter en eux. N'oubliez pas que je suis sur tous les points de la terre où vous entendez parler d'apostolat évangélique ; je vous contiendrai tous dans mon âme pour vous déposer un jour dans une âme plus vaste et plus forte. Je serai toujours avec vous comme je suis ici ; ma voix aura pour vous la douceur que vous lui connaissez, car je n'aime ni les accents criards, ni les sons aigus. Vous m'entendrez vous répéter sans cesse : Aimez-vous, aimez-vous ! Épargnez-moi de m'ar-

mer de la verge dont il faut frapper le méchant; il le faut pourtant parfois, mais ne soyez jamais de ce nombre! Il viendra un temps où l'humanité marchera docile sous la voix du bon pasteur; c'est vous, enfants, qui devez nous aider à cette régénération, qui devez en entendre sonner la première heure; car voici le troupeau qui s'assemble et le pasteur arrive.

Remarque. L'Esprit fait allusion à une révélation d'une très haute importance faite, pour la première fois, dans un groupe spirite d'une petite ville d'Afrique, sur les confins du désert, par un médium complétement illettré. Cette révélation, qui nous fut immédiatement transmise, nous arriva presque simultanément de divers points de la France et de l'étranger. Depuis lors de nombreux documents très caractéristiques et plus circonstanciés sont venus y donner une sorte de consécration. Nous en rendrons compte quand le moment sera venu de le faire.

Travaillez donc et ayez courage. Dans vos assemblées, discutez toujours froidement, sans emportement; demandez nos avis, nos conseils, afin de ne point tomber dans l'erreur, dans l'hérésie. Surtout ne formulez ni articles de foi, ni dogmes; souvenez-vous que la religion de Dieu, c'est la religion du cœur; qu'elle n'a pour base qu'un principe : la charité; pour développement : l'amour de l'humanité.

N'abattez jamais la branche du tronc; l'arbre a bien plus de verdure avec tous ses rameaux, et la branche meurt quand elle est séparée de la tige qui l'a fait naître. Souvenez-vous que Christ comprit qu'il fallait que son Église fût assise sur la même pierre pour être solide, comme il ordonne au Spiritisme de n'avoir qu'une seule racine, pour qu'elle ait plus de force pour pénétrer sous toutes les surfaces du sol, quelque arides et desséchées qu'elles soient.

Un Esprit incarné a été choisi pour vous diriger et vous conduire; soumettez-vous avec respect, non à ses lois, car il n'ordonne point, mais à ses désirs. Vous prouverez à vos ennemis, par cette soumission, que vous possédez avec vous l'esprit de discipline nécessaire pour faire partie de la nouvelle croisade contre l'erreur et la superstition, l'esprit d'amour et d'obéissance nécessaire pour marcher contre la barbarie. Enveloppez-vous donc dans ce drapeau de la civilisation moderne : le Spiritisme sous un seul chef, et vous renverserez ces idées formidables aux fronts cornus et aux grandes queues qu'il faut anéantir.

Ce chef, je ne dis point son nom; vous le connaissez. Voyez-le en avant; il marche sans craindre les morsures venimeuses des serpents et des reptiles de l'envie et de la jalousie qui l'entourent; il restera debout, car nous avons oint son corps pour qu'il soit toujours solide et robuste. Suivez-le, suivez-le donc; mais, dans votre marche, des orages éclate-

ront sur vos têtes, et quelques-uns d'entre vous ne trouveront point de refuge pour se mettre à l'abri de la tempête ! Que ceux-là se résignent avec courage comme les martyrs chrétiens, et qu'ils songent que la grande œuvre pour laquelle ils auront souffert, c'est la vie, c'est le réveil des nations endormies, et qu'ils en seront largement récompensés un jour dans le royaume du Père. SAINT AUGUSTIN.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre que nous écrivait dernièrement le président de la Société de Constantine :

« Nous préoccupons tous les habitants européens et même indigènes; plusieurs groupes se sont formés en dehors de nous, et l'on s'occupe partout du Spiritisme. La création de notre Société aura eu du moins pour résultat d'appeler l'attention sur la science nouvelle. Nous ne laissons pas cependant d'éprouver quelques embarras, mais nous sommes soutenus par des Esprits qui nous exhortent à la patience et nous disent que ce sont des épreuves dont la Société sortira victorieuse et plus forte en quelque sorte. Nous avons aussi les oppositions de l'extérieur; le clergé d'une part, et les gens des mosquées de l'autre, affirment hautement que nous sommes placés sous les inspirations de Satan, et que nos communications viennent de l'enfer. Nous avons aussi contre nous les viveurs, ceux qui vivent de sensualisme, sans s'occuper de leur âme; matérialistes ou sceptiques qui repoussent tout ce qui se rapporte à cette autre vie dont ils ne veulent pas admettre l'existence ; ils ferment les yeux et les oreilles, nous appellent charlatans et cherchent à nous asphyxier par la raillerie et le ridicule. Mais nous marchons toujours à travers toutes les épines ; les médiums ne nous manquent pas, et tous les jours il en surgit de nouveaux et de bien intéressants. Nous avons des communications de diverses natures et des incidents imprévus faits pour convaincre les personnes les plus rebelles, par exemple, une réponse en italien par une personne qui ne connaît pas cette langue; des réponses à des questions sur la formation du globe par une dame médium qui n'a jamais étudié la géologie; un autre groupe a reçu des communications poétiques pleines de charme, etc. »

Remarque. — Le diable, comme on le voit, est aussi mis en cause par les prêtres musulmans. Il est remarquer que les prêtres de tous les cultes lui donnent tant de pouvoir qu'on ne sait vraiment la part qu'ils laissent à Dieu, ni comment il faut entendre sa toute-puissance ; si elle est absolue, le diable ne peut agir sans sa volonté; si elle n'est que partielle, Dieu n'est pas Dieu. Heureusement on a plus de foi en sa bonté infinie qu'en sa vengeance infinie, et le diable s'est bien discré-

dité depuis qu'on lui a tant fait jouer la comédie sur tous les théâtres, depuis la farce jusqu'à l'opéra; aussi son nom ne fait-il aujourd'hui guère plus d'effet sur les populations que les images hideuses que les Chinois plaçaient sur leurs remparts pour servir d'épouvantail aux barbares européens. Les progrès incessants du Spiritisme prouvent que ce moyen est inefficace ; on fera bien d'en chercher un autre.

Lettre de M. Jean Reynaud au journal des Débats.

La lettre suivante a été publiée dans les *Débats* du 6 juillet 1862.

« *A M. le Directeur-Gérant.*

« Neuilly, le 2 juillet 1862.

« Monsieur,

« Permettez-moi de répondre à deux accusations considérables portées contre moi dans votre journal d'aujourd'hui par M. Franck, qui m'y prend à partie comme fauteur du panthéisme et de la métempsycose. Non-seulement je repousse ces erreurs du fond de l'âme, mais les personnes qui ont bien voulu lire mon livre de *Terre et Ciel* ont pu voir qu'elles sont ouvertement contraires à tous les sentiments qui y sont exprimés.

« Quant au panthéisme, je me borne à dire que le principe de la personnalité de Dieu est le point de départ de toutes mes idées, et que, sans m'inquiéter de ce que pensent les Juifs, je pense avec les Chrétiens que le dogme de la trinité résume toute la théologie à ce sujet. Ainsi, page 226 du livre en question, j'énonce que la création procède de la trinité tout entière; mieux encore, je cite textuellement sur cette thèse saint Augustin, sous l'autorité duquel je déclare me ranger, et j'ajoute : « Si en m'éloignant du moyen âge en ce qui regarde l'ancienneté du « monde, je courais le moindre risque de glisser dans l'abîme de ceux « qui confondent Dieu et l'univers dans un caractère commun d'éter« nité, je m'arrêterais; mais puis-je avoir la moindre inquiétude à cet « égard ? »

« Quant à la seconde accusation, sans m'inquiéter non plus de savoir si je pense ou ne pense pas comme M. Salvador, je dirai simplement que si l'on entend par métempsycose, selon le sens vulgaire, la doctrine qui veut que l'homme soit exposé à passer après sa mort dans le corps des animaux, je repousse cette doctrime, fille du panthéisme, à

l'égal du panthéisme lui-même. Je crois notre destinée future essentiellement fondée sur la permanence de notre personnalité. Le sentiment de cette permanence peut s'éclipser momentanément, mais il ne se perd jamais, et sa pleine possession est le premier caractère de la vie bienheureuse à laquelle tous les hommes, dans le cours plus ou moins prolongé de leurs épreuves, sont continuellement appelés. De la personnalité de Dieu suit en effet tout naturellement celle de l'homme. « Comment Dieu, est-il dit page 258, dans le livre mis en cause, n'au-« rait-il pas créé à son image ce qu'il lui a plu de créer dans la pléni-« tude de son amour? » Et sur ce point encore je me réfère à saint Augustin, dont je cite textuellement les belles paroles : « Puis donc « que nous avons été créés à l'image de notre créateur, contemplons « en nous cette image, et, comme l'enfant égaré de l'Evangile, retour-« nons à lui après nous être éloignés de lui par nos péchés. »

« Si le livre de *Terre et Ciel* s'écarte des opinions accréditées par l'Eglise, ce n'est donc point sur ces thèses substantielles, comme tendrait à le faire croire M. Franck, mais seulement, si je puis ainsi parler, sur une question de temps. Il y est enseigné que la durée de la création va de pair avec son étendue, de sorte que l'immensité règne également dans les deux sens; et il y est enseigné aussi que notre vie actuelle, au lieu de représenter la totalité des épreuves par lesquelles nous nous rendons capables de participer à la plénitude de la vie bienheureuse, n'est qu'un des termes d'une série plus ou moins longue d'existences analogues. Voilà, monsieur, ce qui a pu donner le change à M. Franck, dont la critique m'a paru d'autant plus redoutable que la parfaite loyauté de son caractère est connue de tout le monde.

« Veuillez agréer, etc.

« JEAN REYNAUD. »

On voit que nous n'avons été ni le seul ni le premier à proclamer la doctrine de la pluralité des existences, autrement dit de la réincarnation. L'ouvrage de *Terre et Ciel* de M. Jean Reynaud a paru avant le *Livre des Esprits*. On peut voir le même principe exposé en termes explicites dans un charmant petit livre de M. Louis Jourdan, intitulé : *Les Prières de Ludovic*, et dont la première édition a été publiée en 1849, à la Librairie-Nouvelle, boulevard des Italiens. C'est que l'idée de la réincarnation n'est pas neuve ; elle est aussi vieille que le monde, et on la retrouve dans maints auteurs anciens et modernes. A ceux qui objectent que cette doctrine est contraire aux dogmes de l'Église, nous répondrons que : de deux choses l'une, ou la réincarnation existe, ou elle

n'existe pas : il n'y a pas d'alternative ; si elle existe, c'est que c'est une loi de la nature ; or, si un dogme est contraire à une loi de nature, il s'agit de savoir qui a raison du dogme ou de la loi. Quand l'Église a anathématisé, excommunié comme coupables d'hérésie ceux qui croyaient au mouvement de la terre, cela n'a pas empêché la terre de tourner, et tout le monde d'y croire aujourd'hui. Il en sera de même de la réincarnation. Ce n'est donc pas une question d'opinion, mais une question de fait ; si le fait existe, tout ce qu'on pourra dire ou faire ne l'empêchera pas d'exister, et tôt ou tard les plus récalcitrants devront l'accepter ; Dieu ne consulte pas leurs convenances pour régler l'ordre des choses, et l'avenir ne tardera pas à prouver qui a tort ou raison.

Les Pandoûs et les Kouroûs.

Réincarnation dans l'antiquité.

Un de nos abonnés nous écrit de Nantes :

« En lisant un livre traitant de quelques ouvrages sanscrits, j'ai trouvé, dans un passage d'un poème appelé *Maha-Barata*, une exposition de la croyance de ces temps reculés, et grand a été mon étonnement d'y trouver la réincarnation, doctrine qui, pour les temps, paraît avoir été assez bien comprise. Voici le fait qui donne lieu au dieu *Krischna* d'expliquer au chef des *Pandoûs* la théorie des brahmanes.

« La guerre civile ayant éclaté entre les descendants de Pandoû, légitimes héritiers du trône, et les descendants de Kouroû, qui l'ont usurpé, les Pandoûs viennent, à la tête d'une armée que le héros Arjuna commande, attaquer les usurpateurs. La bataille a duré longtemps, et la victoire est encore incertaine ; un armistice donne aux deux armées en présence le temps de retremper leurs forces ; tout à coup les trompettes mugissent et les deux armées s'ébranlent tout entières en s'avançant au combat ; des chevaux blancs emportent le char d'Arjuna, près duquel se tient le dieu Krischna. Tout à coup le héros s'arrête au milieu de l'espace qui sépare les deux armées ; il les parcourt du regard : « Frères contre frères, se dit-il ; parents contre parents, prêts à s'en-« tr'égorger sur les cadavres de leurs frères ! » Une mélancolie profonde, une subite douleur le saisissent.

« Krischna ! s'écrie-t-il, voici nos parents armés, debout, prêts à « s'égorger ; vois ! mes membres tremblent, mon visage pâlit, mon sang

« se glace ; un froid de mort circule dans mes veines et mes cheveux se « hérissent d'horreur. Mon arc fidèle tombe de ma main, incapable de « le soutenir ; je chancelle ; je ne puis ni avancer ni reculer, et mon âme « enivrée de douleur semble vouloir m'abandonner. Dieu aux cheveux « blonds, ah ! dis-moi, quand j'aurai assassiné tous les miens, sera-ce « du bonheur ? La victoire, l'empire, la vie, que me seront-ils alors que « ceux pour qui je désire les obtenir et les conserver auront péri dans le « combat ? O conquérant céleste, quand le triple monde serait le prix de « leur mort, je ne voudrais pas les égorger pour ce misérable globe ; « non, je ne le veux pas, quoiqu'ils s'apprêtent à me tuer sans pitié. »

« — Ceux dont tu pleures la mort, lui répond le dieu, ne méritent « pas que tu les pleures ; que l'on vive ou que l'on meure, le sage n'a « pas de larmes pour la vie et pour la mort. Le temps où je n'existais « pas, où tu n'existais pas, où ces guerriers n'existaient pas, n'a ja- « mais été, et jamais on ne verra venir l'heure qui sonnera notre mort. « L'âme placée dans nos corps traverse la jeunesse, l'âge mûr, la dé- « crépitude, et passant dans un nouveau corps, elle y recommence sa « course. Indestructible et éternel, un dieu déroule de ses mains l'uni- « vers où nous sommes ; et qui anéantira l'âme qu'il a créée ? qui donc « détruira l'œuvre de l'Indestructible ? Le corps, enveloppe fragile, « s'altère, se corrompt et périt ; mais l'âme, l'âme éternelle que l'on ne « peut concevoir, celle-là ne périt pas. Au combat, Arjuna ! pousse « tes coursiers dans la mêlée ; l'âme ne tue pas ; l'âme n'est pas tuée ; « jamais elle n'éclôt ; jamais ne elle meurt ; elle ne connaît pas de pré- « sent, de passé, d'avenir ; elle est ancienne, éternelle, toujours vierge, « toujours jeune, immuable, inaltérable. Tomber dans la mêlée, égor- « ger ses ennemis, qu'est-ce, sinon déposer un vêtement ou l'enlever « à celui qui le portait ? Va donc ! et ne crains rien ; jette sans scrupule « une draperie usée ; vois sans terreur tes ennemis et tes frères quitter « leur corps périssable, et leur âme revêtir une forme nouvelle. L'âme, « c'est la chose que le glaive ne pénètre pas, que le feu ne peut con- « sumer, que les eaux ne détériorent pas, que le vent du midi ne des- « sèche pas. Cesse donc de gémir. »

Remarque.—L'idée de la réincarnation est en effet assez bien définie dans ce passage, comme, du reste, toutes les croyances spirites l'étaient dans l'antiquité ; il n'y manquait qu'un principe : celui de la charité. Il était réservé au Christ de proclamer cette loi suprême, source de toutes les félicités terrestres et célestes.

La planète de Vénus.

(Dictée spontanée.— Médium, M. Costel.)

La planète de Vénus est le point intermédiaire entre Mercure et Jupiter; ses habitants ont la même conformation physique que la vôtre; le plus ou le moins de beauté et d'idéalité dans les formes est la seule différence tracée entre les êtres créés. La subtilité de l'air, dans Vénus, comparable à celui des hautes montagnes, le rend impropre à vos poumons; les maladies y sont ignorées. Ses habitants ne se nourrissent que de fruits et de laitage; ils ignorent la barbare coutume de se repaître de cadavres d'animaux, férocité qui n'existe que dans les planètes inférieures; par suite, les grossières nécessités du corps sont anéanties, et l'amour se pare de toutes les passions et de toutes les perfections rêvées seulement sur la terre.

Comme à l'aube, où les formes se revêtent indécises et noyées dans la vapeur du matin, la perfection de l'âme, près d'être complétée, a les ignorances et les désirs de l'enfance heureuse. La nature elle-même revêt la grâce du bonheur voilé; ses formes molles et arrondies n'ont point les violences et les âpretés des sites terrestres; la mer, profonde et calme, ignore la tempête; les arbres ne se courbent jamais sous l'effort de l'orage, et l'hiver ne les dépouille point de leur verdure; rien n'est éclatant; tout rit, tout est doux. Les mœurs, empreintes de quiétude et de tendresse, n'ont besoin d'aucune répression pour demeurer pures et fortes.

La forme politique revêt l'expression de la famille; chaque tribu ou agglomération d'individus a son chef élu par rang d'âge. La vieillesse y est l'apogée de la dignité humaine, parce qu'elle rapproche du but désiré; exempte d'infirmités et de laideur, elle est calme et rayonnante comme un beau soir d'automne.

L'industrie terrestre, appliquée à la recherche inquiète du bien-être matériel, est simplifiée et disparaît presque dans les régions supérieures, où elle n'a aucune raison d'être; les arts sublimes la remplacent et acquièrent un développement et une perfection que vos sens épais ne peuvent imaginer.

Les vêtements sont uniformes; de grandes robes blanches enveloppent de leurs plis harmonieux le corps, qu'elles ne dénaturent pas. Tout est facile à ces êtres qui ne désirent que Dieu et qui, dépouillés des grossiers intérêts, vivent simples et presque lumineux.

GEORGES.

(Questions sur la dictée précédente; Société de Paris; 27 juin 1862. — Médium, M. Costel.)

1. Vous avez donné à votre médium de prédilection une description de la planète de Vénus, et nous sommes charmés de la voir concorder avec ce qui nous en a déjà été dit, avec moins de précision toutefois. Nous vous prierons de vouloir blien la compléter en répondant à quelques questions.

Veuillez nous dire d'abord comment vous avez connaissance de ce monde? — R. Je suis errant, mais inspiré par des Esprits supérieurs. J'ai été envoyé en mission dans Vénus.

2. Les habitants de la terre peuvent-ils y être incarnés directement en sortant d'ici? — R. En quittant la terre, les êtres les plus avancés subissent pendant un temps plus ou moins prolongé l'erraticité, qui dépouille entièrement des liens charnels rompus imparfaitement par la mort.

Remarque. — La question n'était pas de savoir si les habitants de la terre peuvent y être incarnés *immédiatement* après la mort, mais directement, c'est-à-dire sans passer par des mondes intermédiaires. Il est répondu que cela se peut pour les plus avancés.

3. L'état d'avancement des habitants de Vénus leur permet-il de se souvenir de leur séjour dans les mondes inférieurs, et d'établir une comparaison entre les deux situations? — R. Les hommes regardent en arrière par les yeux de la pensée, qui reconstruit dans un seul élan le passé évanoui. Ainsi l'Esprit avancé voit avec la même rapidité qu'il se meut, rapidité plus foudroyante que celle de l'électricité, belle découverte qui se relie étroitement à la révélation du Spiritisme; tous deux portent en eux le progrès matériel et intellectuel.

Remarque. — Pour établir une comparaison, il n'est pas absolument nécessaire de savoir quelle position on a personnellement occupée; il suffit de connaître l'état matériel et moral des mondes inférieurs par lesquels on a dû passer pour en apprécier la différence. D'après ce qui nous est dit de la planète de Mars, nous devons certainement nous féliciter de ne plus y être; et sans sortir de la terre, il nous suffit de considérer les peuples barbares et féroces, et de savoir que nous avons dû passer par cet état, pour nous estimer plus heureux. Nous n'avons sur les autres mondes que des renseignements hypothétiques; mais il se peut que dans ceux qui sont plus avancés que nous cette connaissance ait un degré de certitude qui ne nous est pas donné.

4. La durée de la vie y est-elle proportionnellement plus longue ou

plus courte que sur la terre? — R. L'incarnation, dans Vénus, est infiniment plus longue que ne l'est l'épreuve terrestre; dépouillée des violences humaines, l'âme détendue et imprégnée de la vivifiante influence qui la pénètre, essaye les ailes qui l'emporteront dans les planètes glorieuses de Jupiter ou autres semblables.

Remarque. — Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la durée de la vie corporelle paraît être proportionnée à l'avancement des mondes. Dieu, dans sa bonté, a voulu abréger l'épreuve dans les mondes inférieurs. A cette raison se joint une cause physique, c'est que plus les mondes sont avancés, moins les corps sont usés par le ravage des passions et des maladies qui en sont la conséquence.

5. Le caractère sous lequel vous dépeignez les habitants de Vénus doit nous faire supposer qu'il n'y a chez eux ni guerres, ni querelles, ni haines, ni jalousies? — R. Les hommes ne devinent que ce que les mots peuvent exprimer, et leur pensée limitée est privée d'infini; ainsi vous attribuez toujours, même aux planètes supérieures, vos passions et les mobiles inférieurs, virus déposé dans vos êtres par la grossièreté du point de départ, et dont vous ne guérissez que lentement. Les divisions, les querelles, les guerres, sont inconnues dans Vénus, aussi inconnues que l'est parmi vous l'anthropophagie.

Remarque. — La terre, en effet, nous présente, par l'innombrable variété des échelons sociaux, une infinité de types qui peut nous donner une idée des mondes où chacun de ces types est l'état normal.

6. Quel est l'état de la religion dans cette planète? — R. La religion est l'adoration constante et active de l'Être suprême; adoration dépouillée de toute erreur, c'est-à-dire de tout culte idolâtre.

7. Tous les habitants sont-ils au même degré, ou bien y en a-t-il, comme sur la terre, de plus ou moins avancés? Dans ce cas, à quels habitants de la terre correspondent les moins avancés? — R. La même inégalité proportionnelle existe parmi les habitants de Vénus que parmi les êtres terrestres. Les moins avancés sont les étoiles du monde terrestre, c'est-à-dire vos génies et vos hommes vertueux.

8. Y a-t-il des maîtres et des serviteurs? — R. La servitude est le premier degré de l'initiation. Les esclaves de l'antiquité, comme ceux de l'Amérique moderne, sont des êtres destinés à progresser dans un milieu supérieur à celui qu'ils habitaient dans leur dernière incarnation. Partout les êtres inférieurs sont subordonnés aux êtres supérieurs; mais dans Vénus cette subordination morale ne peut être comparée à la subordination corporelle telle qu'elle existe sur la terre. Les supé-

rieurs ne sont pas les maîtres, mais les pères des inférieurs ; au lieu de les exploiter, ils aident à leur avancement.

9. Vénus est-elle arrivée graduellement à l'état où elle est? A-t-elle passé antérieurement par l'état où est la terre et même Mars? — R. Il règne une admirable unité dans l'ensemble de l'œuvre divine. Les planètes comme les individus, comme tout ce qui est créé, animaux et plantes, progressent inévitablement. La vie, dans ses expresions variées, est une ascension perpétuelle vers le Créateur; elle déroule, dans une immense spirale, les degrés de son éternité.

10. Nous avons eu des communications concordantes sur Jupiter, Mars et Vénus; pourquoi n'avons-nous eu sur la lune que des choses contradictoires et qui n'ont pu fixer l'opinion? — R. Cette lacune sera comblée, et bientôt vous aurez sur la lune des révélations aussi nettes, aussi précises que celles que vous avez obtenues sur d'autres planètes. Si elles ne vous ont pas encore été données, vous en comprendrez plus tard la raison.

Remarque. Cette description de Vénus n'a sans doute aucun des caractères d'une authenticité absolue, aussi ne la donnons-nous qu'à titre conditionnel. Toutefois ce qui a déjà été dit de ce monde y donne tout au moins un certain degré de probabilité, et quoi qu'il en soit, ce n'en est pas moins le tableau d'un monde qui doit nécessairement exister pour tout homme qui n'a pas l'orgueilleuse prétention de croire que la terre est l'apogée de la perfection humaine; c'est un anneau dans l'échelle des mondes, et un degré accessible à ceux qui ne se sentent pas la force d'aller d'emblée dans Jupiter.

Lettre au journal de Saint-Jean-d'Angely.

Nous trouvons la lettre suivante dans le journal de Saint-Jean-d'Angely, du 15 juin 1862 :

« *A M. Pierre de L...*, *rédacteur accidentel du journal* LE MELLOIS.

« Dans une lettre adressée au *Mellois* du 8 juin dernier, vous portez un défi à ce que vous appelez la petite Église de Saint-Jean-d'Angely. Piqué d'être repoussé par M. Borreau avec une fin de non-recevoir, vous vous retournez vers son collègue en Spiritisme pour l'interroger. Sans être le médium remarquable que vous désignez sous une transpa-

rente initiale, je me permettrai de vous soumettre quelques observations.

« Quel a pu être votre but en posant, d'abord à M. Borreau, ensuite aux Spirites de Saint-Jean-d'Angély, le défi d'évoquer l'âme de Jacques Bujault? était-ce une plaisanterie pour mettre fin à la guerre civile et intestine qui semble devoir ensanglanter les fertiles campagnes du Poitou? S'il en est ainsi, vous comprendrez, je pense, que la dignité de gens sérieux et consciencieux, qui croient fermement à des théories établies sur des phénomènes dont ils ont reconnu la certitude, leur impose de ne pas s'associer à vos jeux. Libre à vous, certainement, libre aux sceptiques de rire de ces théories; on rit de tout en France, vous le savez, monsieur. Toutefois, quelque bonne que fût votre plaisanterie, elle n'était pas nouvelle, et, entre autres, certain chroniqueur du journal auquel j'adresse la présente n'avait pas manqué de s'en servir dès ses débuts.

« Si vous avez posé cette question sérieusement, vous n'avez pas, permettez-moi de vous le dire, pris le bon moyen pour arriver à votre but. Ce n'étaient pas les railleries contenues dans votre premier article qui pouvaient persuader M. Borreau de votre sincérité. Il lui était parfaitement permis de douter et de ne pas vous donner l'occasion d'un pendant au croquis spirituel de l'évocation du prieur que vous savez. Pareillement ce ne sont pas vos remarques satiriques sur la complète inutilité du Spiritisme et sur les dissidences qui en divisent les adeptes qui peuvent convaincre M. C... de la complète bonne foi avec laquelle vous réclamez ses lumières. Si donc c'est véritablement votre intention de résoudre ce problème, voici le moyen le plus court et à la fois, selon moi, le plus convenable. Venez au cénacle, et là, dépouillant toute idée préconçue, faisant table rase de toute prévention antérieure, examinez froidement les phénomènes qui seront opérés devant vous, et soumettez-les au critérium de la certitude. Que, si une fois, deux fois, vous craignez d'être en butte à des hallucinations, réitérez vos expériences. Le Spiritisme vous dira, comme le Christ à Thomas :

Vide pedes, vide manus,
Noli esse incredulus.

« Et si ces expériences amènent toujours le même résultat, d'après toutes les règles de la logique, vous devrez avoir confiance dans le témoignage de vos sens, à moins, ce que je suis loin de supposer, que vous n'en soyez réduit au pyrrhonisme.

« Si, au contraire, comme je l'ai supposé plus haut, vos articles

n'étaient qu'un jeu pour égayer le combat poitevin suscité par le vote malencontreux de la Société d'agriculture de Niort, continuez vos agréables plaisanteries, brillants assauts que nous admirons, nous, spectateurs désintéressés. Seulement vous permettrez aux Spirites de garder leur foi. La raillerie, en effet, n'a pas toujours raison; l'aphorisme : *le ridicule tue* n'est pas d'une justesse frappante, et l'on pourrait dire à cette arme si cruelle, chez nous surtout, ce que l'on dit à un personnage de la comédie :

« Tous ceux que vous tuez se portent assez bien. »

« On a ri de toutes les grandes choses, on les a traitées de folies, ce qui ne les a pas empêchées de s'accomplir. On a ri de l'existence d'un autre monde, et l'Amérique a été découverte; on a ri de la vapeur, et nous sommes au siècle des chemins de fer; on a ri des pyroscaphes et de Fulton leur inventeur, et maintenant ils couvrent nos mers et nos rivières; on a ri, inclinez-vous, monsieur, on a ri du Christ, et sa sublime folie, la folie de la croix a conquis et subjugué l'univers. Donc, si en ce moment le Spiritisme prête le flanc aux épigrammes des fils de Voltaire, il prend son parti et continue sa route; l'avenir le jugera. Si ce système est basé sur la vérité, ni railleries ni passions ne prévaudront contre lui; si ce n'est qu'une erreur, erreur bien généreuse, avouez-le, en notre siècle de matérialisme, il ira rejoindre dans le néant les mille et une aberrations de l'esprit qui, sous des noms divers et baroques, ont égaré l'humanité.

« Recevez, monsieur, l'expression de mes civilités empressées.

« Un adepte. »

Remarque. — Ce n'est pas la première fois que des adeptes relèvent le gant jeté au Spiritisme par les railleurs, et plus d'un, parmi ces derniers, a pu se convaincre qu'ils avaient affaire à partie plus forte et plus nombreuse qu'ils ne le croyaient, aussi beaucoup comprennent maintenant qu'il est plus prudent à eux de se taire. Et puis, il faut le dire, les idées spirites ont pénétré jusque dans le camp même des adversaires, où l'on commence à se sentir débordé, et alors on attend. Aujourd'hui le Spiritisme ne se professe plus en secret; on se dit ouvertement Spirite, comme on se dirait Français ou Anglais, catholique, juif ou protestant, partisan de telle ou telle philosophie; toute crainte puérile est bannie. Que tous les Spirites donc aient le courage de leur opinion, c'est le moyen de fermer la bouche aux détracteurs, et de leur donner à réfléchir.

Le Spiritisme croît incessamment comme le flot qui monte, et qui circonscrit l'îlot, fort étendu d'abord, et quelques jours plus tard réduit à un point. Que feront les négateurs quand ils se verront sur cet îlot qu'enserre chaque jour de plus en plus l'océan des idées nouvelles? Nous voyons monter le flot qui nous porte; voilà pourquoi nous ne nous inquiétons pas; mais un jour, ceux qui seront sur l'îlot, effrayés de leur isolement, nous tendront les bras, et nous appelleront à leur secours.

Châtiment d'un avare.

François Riquier, homme très commun, était un vieil avare et vieux garçon, mort à C..., il y a quatre ou cinq ans, laissant une fortune assez considérable à des collatéraux. Il avait été le propriétaire d'une de nos amies, madame F... Cette dame l'avait totalement oublié, lorsque dernièrement sa fille, qui est sujette à des crises de catalepsie suivies d'un sommeil magnétique spontané, vit, dans ce sommeil, le sieur Riquier qui, dit-elle, voulait s'adresser à sa mère. A quelques jours de là, la fille de madame F..., qui est en outre très bon médium écrivain, ayant pris le crayon, obtint la communication suivante, à la suite de laquelle Riquier mit son nom et son adresse avec le numéro. Madame F..., qui ne connaissait pas ce numéro, s'empressa d'aller le vérifier et fut fort surprise de voir que l'indication était parfaitement exacte. Voici cette communication, qui est un nouvel exemple des peines réservées aux Esprits coupables. Comme il s'était manifesté spontanément et avait témoigné le désir de parler à madame F..., on lui adressa cette question : « Que voulez-vous de nous? — R. Mon argent qu'ils m'ont tous pris, les misérables, pour se le partager. Ils ont vendu mes fermes, mes maisons, tout, pour se le partager. Ils ont dilapidé mon bien, comme s'il n'était pas à moi. Faites-moi rendre justice, car, moi, ils ne m'écoutent pas, et je ne veux pas voir de telles infamies. Ils disent que j'étais usurier, et ils gardent mon argent! Pourquoi ne veulent-ils pas me le rendre, puisqu'ils trouvent qu'il est mal acquis?

« D. Mais vous êtes mort, mon bonhomme; vous n'avez plus besoin d'argent. Demandez à Dieu d'avoir une nouvelle existence pauvre pour expier l'avarice de celle-ci. — R. Non, je ne pourrais pas vivre pauvre. Il faut mon argent pour me faire vivre. D'ailleurs je n'ai pas besoin de faire une autre vie, puisque je vis à présent.

« D. (La question suivante est faite dans le but de le ramener à la réalité.) — Souffrez-vous? — R. Oh! oui, je souffre des tortures pires que la maladie la plus cruelle, car c'est mon âme qui endure ces tortures. J'ai toujours présente à ma pensée l'iniquité de ma vie, qui a été un sujet de scandale pour beaucoup. Je sais bien que je suis un misérable indigne de pitié; mais je souffre tant qu'il faut m'aider à sortir de ce misérable état.

« D. Nous prierons pour vous. — R. Merci! Priez pour que j'oublie mes richesses terrestres, sans cela je ne pourrais jamais me repentir. Adieu et merci.

« FRANÇOIS RIQUIER,
« **Rue de la Charité, n° 14.** »

Remarque. — Cet exemple et beaucoup d'autres analogues prouvent que l'Esprit peut conserver pendant plusieurs années l'idée qu'il appartient encore au monde corporel. Cette illusion n'est donc pas exclusivement le propre des cas de mort violente; elle paraît être la conséquence de la matérialité de la vie terrestre, et la persistance du sentiment de cette matérialité qui ne peut être assouvie est un supplice pour l'Esprit. Nous y trouvons en outre la preuve que l'Esprit est un être semblable à l'être corporel, quoique fluidique, car, pour qu'il croie être encore de ce monde, qu'il continue ou croie continuer, on pourrait dire, à vaquer à ses affaires, il faut qu'il se voie une forme, un corps, en un mot, comme de son vivant. S'il ne restait de lui qu'un souffle, une vapeur, une étincelle, il ne pourrait se méprendre sur sa situation. C'est ainsi que l'étude des Esprits, même vulgaires, vient nous éclairer sur l'état réel du monde invisible, et confirmer les plus importantes vérités.

Mérite de la prière.

La même personne dont il est question dans le fait précédent eut un jour la communication spontanée suivante, dont elle ne comprit pas tout d'abord l'origine :

« Vous ne m'avez pas oubliée, et jamais votre Esprit n'a eu un sentiment de pardon pour moi. Il est vrai que je vous ai fait bien du mal; mais j'en suis punie depuis longtemps. Je n'ai pas cessé de souffrir. Je vous vois suivre les devoirs que vous remplissez avec tant de courage, pour subvenir aux besoins de votre famille, l'envie n'a cessé de me dévorer le cœur. Votre... (Ici, nous nous sommes arrêtées pour demander qui ce pouvait être. L'Esprit ajoute : « Ne m'interrompez pas ; je « me nommerai quand j'aurai fini. »)... résignation, que j'ai suivie, a été un de mes plus grands maux. Ayez un peu de pitié de moi, si vous êtes réellement disciple du Christ. J'étais bien seule sur la terre, quoiqu'au milieu des miens, et l'envie a été mon plus grand vice. C'est par envie que j'ai dominé votre mari. Vous sembliez reprendre de l'empire sur lui alors que je vous ai connue, et je me suis placée entre vous. Pardonnez-moi et ayez courage : Dieu aura pitié de vous à son tour. Ma sœur, que j'ai opprimée pendant ma vie, est la seule qui ait prié pour moi ; mais ce sont vos prières qu'il me faut. Les autres n'ont pas pour moi le sceau du pardon. Adieu, pardonnez.

« Angèle Rouget. »

Cette dame ajoute : « Je me rappelai alors parfaitement la personne morte il y a environ vingt-cinq ans, et à laquelle je n'avais pas pensé depuis bien des années. Je me demande comment il se peut que les prières de sa sœur, vertueuse et douce créature, dévouée, pieuse et résignée, ne soient pas plus fructueuses que les miennes. Cependant vous pensez bien que, d'après cela, j'ai prié et pardonné. »

Réponse. — L'Esprit en donne lui-même l'explication quand il dit : « Les prières des autres n'ont pas pour moi le sceau du pardon. » En effet, cette dame étant la principale offensée, et ayant le plus souffert de la conduite de cette femme, dans sa prière il y avait pardon, ce qui devait plus toucher l'Esprit coupable. Sa sœur, en priant, ne faisait pour ainsi dire qu'accomplir un devoir; de l'autre côté, il y avait acte de charité. L'offensée avait plus de droit et de mérite à demander grâce; son pardon devait donc d'autant plus tranquilliser l'Esprit. Or, on sait que le principal effet de la prière est d'agir sur le moral de l'Esprit, soit pour le calmer, soit pour le ramener au bien; en le ramenant au bien, elle hâte la clémence du Juge suprême, qui pardonne toujours au pécheur repentant.

La justice humaine, tout imparfaite qu'elle est vis-à-vis de la justice divine, nous offre de fréquents exemples semblables. Qu'un homme soit traduit devant les tribunaux pour une offense envers quelqu'un, nul ne plaidera mieux en sa faveur et n'obtiendra plus facilement sa grâce que l'offensé lui-même venant généreusement retirer sa plainte.

Cette communication ayant été lue à la société de Paris, donna lieu à la question suivante, proposée par un de ses membres :

« Les Esprits réclament sans cesse les prières des mortels; est-ce que les bons Esprits ne prient pas aussi pour les Esprits souffrants, et dans ce cas pourquoi celles des hommes sont-elles plus efficaces? »

La réponse suivante fut donnée dans la même séance, par saint Augustin; médium, M. E. Vézy :

Priez toujours, enfants; je vous l'ai déjà dit: la prière est une rosée bienfaisante qui doit rendre moins aride la terre desséchée. Je viens vous le répéter encore, et j'y ajoute quelques mots en réponse à la question que vous adressez. Pourquoi donc, dites-vous, les Esprits souffrants vous demandent-ils des prières de préférence à nous? Les prières des mortels sont-elles plus efficaces que celles des bons Esprits? — Qui vous a dit que nos prières n'avaient pas la vertu de répandre la consolation et de donner de la force aux Esprits faibles qui ne peuvent aller à Dieu qu'avec peine et souvent avec découragement? S'ils implorent vos prières, c'est qu'elles ont le mérite des émanations terrestres mon-

tant volontairement à Dieu, et que, celles-là, il les goûte toujours, venant de votre charité et de votre amour.

Pour vous, prier, c'est abnégation; pour nous, c'est devoir. L'incarné qui prie pour son prochain remplit la noble tâche des purs Esprits; sans en avoir le courage et la force, il accomplit leurs merveilles. C'est le propre de notre vie, à nous, que de consoler l'Esprit en peine et souffrant; mais une de vos prières, à vous, c'est le collier que vous détachez de votre cou pour le donner à l'indigent; c'est le pain que vous retirez de votre table pour le donner à celui qui a faim, et voilà pourquoi vos prières sont agréables à celui qui les entend. Un père n'accède-t-il pas toujours à la prière de l'enfant prodigue? N'appelle-t-il pas tous ses serviteurs pour tuer le veau gras au retour de l'enfant coupable? Comment ne ferait-il pas davantage encore pour celui-ci même s'il vient à ses genoux lui dire : « O mon père, je suis bien coupable; je ne vous demande point grâce, mais pardonnez à mon frère repentant, plus faible et moins coupable que moi! » Oh! c'est alors que le père est attendri; c'est alors qu'il arrache de sa poitrine tout ce qu'elle peut contenir de dons et d'amour. Il dit : « Tu étais plein d'iniquités, tu t'es dit criminel; mais, comprenant l'énormité de tes fautes, tu ne m'as pas crié grâce pour toi; tu acceptes les souffrances de mon châtiment, et malgré tes tortures, ta voix a assez de force pour prier pour ton frère! » Eh bien! le père ne veut pas avoir moins de charité que le fils : il pardonne à tous deux; à l'un et à l'autre il tendra les mains pour qu'ils puissent marcher droit dans le sentier qui mène à sa gloire.

Voilà, mes enfants, pourquoi les Esprits souffrants qui rôdent autour de vous implorent vos prières; nous *devons* prier, nous; vous, vous *pouvez* prier. Prière du cœur, tu es l'âme des âmes, si je puis m'exprimer ainsi; quintessence sublime qui monte toujours chaste, belle et radieuse dans l'âme plus vaste de Dieu!

SAINT AUGUSTIN.

Dissertations spirites.

La Conquête de l'avenir.

(Groupe de Sainte-Gemme (Tarn). — Médium, M. C...)

L'idée spirite va grandissant; bientôt elle couvrira le sol français du nord au midi, du levant au couchant. Des jalons sont plantés de distance en distance; c'est vous qui êtes ces jalons; c'est à vous que

reviendra l'honneur d'avoir, sur nos conseils, tracé à vos frères la route à suivre. Réunissez-vous donc, non-seulement dans une pensée commune, mais aussi dans une commune action. Le temps de l'observation et des expériences est passé : on en est à l'application. Agissez et agissez sans crainte; ne regardez jamais derrière vous; ayez toujours au contraire les yeux fixés en avant; contemplez le but et les obstacles qui vous en séparent; si vous vous amusez à compter les pas, au lieu d'avancer rapidement, vous manquerez à la mission qui vous a été donnée. Prenez donc votre bâton de voyage; ceignez vos reins, et en route! mais ne partez pas seuls; que toute l'armée spirite, cette avant-garde de la doctrine évangélique, se mette en marche en même temps. Unissez-vous, consultez-vous, et volez à la conquête de l'avenir.

HIPPOLYTE FORTOUL.

La Pentecôte.

(Groupe de Sainte-Gemme (Tarn). — Méd., M. C...)

L'esprit de Dieu souffle sur le monde pour y régénérer ses enfants; si, comme au temps des apôtres, il ne se montre pas sous la forme de langues de feu, il n'en est pas moins réellement présent parmi vous. Priez donc avec ferveur le Tout-Puissant, afin qu'il daigne vous faire profiter de tous les avantages moraux, de tous les dons impérissables qu'il voulut bien alors verser sur la tête des apôtres et du Christ. Demandez et vous recevrez, et rien de ce que vous demanderez de bon et d'utile pour votre avancement spirituel ne vous sera refusé. Priez donc, encore une fois, avec ferveur; mais que ce soit votre cœur, et non vos lèvres, qui parle; ou si vos lèvres s'agitent, qu'elles ne disent rien que votre cœur n'ait auparavant pensé. Le bonheur que vous ressentirez lorsque vous serez animés de l'esprit de Dieu est si grand, que vous ne sauriez vous en faire une idée. Il dépend de vous de l'obtenir. et, à dater de ce moment, vous considérerez les jours qu'il vous reste à vivre comme un morceau de route qu'il vous resterait à parcourir pour arriver à votre destination, et où vous devez trouver à la fin du jour votre souper et un gîte pour la nuit.

Mais que le peu d'importance que vous devez relativement attacher aux choses terrestres ne vous empêche pas de considérer vos devoirs matériels comme très sérieux; vous commettriez une faute très grave aux yeux de Dieu, si vous ne vous livriez pas consciencieusement à vos travaux quotidiens. On ne doit rien mépriser de ce qui est sorti de la main du Créateur; vous devez jouir, dans une certaine mesure, des

biens matériels dont il vous a fait don; votre devoir est de ne pas les garder exclusivement pour vous, mais d'en faire part à ceux de vos frères à qui ces dons ont été refusés. Une conscience pure, une charité et une humilité sans bornes, voilà la meilleure des prières pour appeler à soi l'Esprit-Saint. C'est le véritable *Veni Creator;* non que celui que l'on chante aux églises ne soit une prière qui sera exaucée toutes les fois qu'elle sera faite de bon cœur, mais, comme cela vous a été dit plusieurs fois, c'est le fond qui est tout, la forme peu de chose.

Demandez donc, par vos actes, que l'Esprit-Saint vienne vous visiter et verser dans votre âme cette force qui donne la foi pour surmonter les misères de l'existence terrestre, et pour tendre la main à ceux de vos frères que la faiblesse de leur esprit empêche de voir la lumière, sans laquelle vous ne pouvez que marcher à tâtons au risque de vous meurtrir contre tous les obstacles semés sur votre route. Le bonheur vrai, celui après lequel chacun de vous soupire, se trouve là; chacun de vous l'a sous la main; il n'a qu'à vouloir pour s'en saisir. Prenez aujourd'hui de bonnes et fermes résolutions, et l'Esprit de Dieu, soyez-en sûrs, ne vous fera pas défaut. Aimez votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu, et vous aurez dignement solennisé le jour où l'Esprit-Saint vint visiter les apôtres du Christianisme.

HIPPOLYTE FORTOUL.

Le Pardon.

(Société Spirite de Paris. — Médium, M. A. Didier.)

Comment peut-on donc trouver en soi la force de pardonner? La sublimité du pardon, c'est la mort du Christ sur le Golgotha! Or, je vous ai déjà dit que Christ avait résumé dans sa vie toutes les angoisses et toutes les luttes humaines. Tous ceux qui méritaient le nom de chrétiens avant Jésus-Christ sont morts le pardon sur les lèvres: les défenseurs des libertés opprimées, les martyrs des vérités et des grandes causes ont tellement compris la hauteur et la sublimité de leur vie qu'ils n'ont pas failli au dernier moment, et qu'ils ont pardonné. Si le pardon d'Auguste n'est pas tout à fait historiquement sublime, l'Auguste de Corneille, le grand tragique, est maître de lui comme de l'univers, parce qu'il pardonne. Ah! qu'ils sont mesquins et misérables, ceux qui possédaient le monde et qui ne pardonnaient pas! Qu'il est grand, celui qui tenait dans l'avenir des siècles toutes les humanités spirituelles, et qui a pardonné! Le pardon est une inspiration, souvent un conseil des Esprits. Malheur à ceux qui ferment leurs cœurs à cette voix: ils seront punis, comme dit l'Écriture, car ils avaient des oreilles

et ils n'ont point écouté. Eh bien! si vous voulez pardonner, si vous vous sentez faibles devant vous-mêmes, contemplez la mort du Christ. Qui se connaît soi-même triomphe facilement de soi-même. Voilà pourquoi le grand principe de la sagesse antique était avant tout de se connaître soi-même. Avant de se lancer dans la lutte, on apprenait aux athlètes, pour les jeux, pour les luttes grandioses, les moyens sûrs de vaincre. A côté, dans les lycées, Socrate apprenait qu'il y avait un Etre suprême, et, quelque temps après, des siècles avant Christ, il apprenait à la nation grecque entière à mourir et à pardonner. L'homme vicieux, bas et faible, ne pardonne pas; l'homme habitué aux luttes personnelles, aux réflexions justes et saines, pardonne facilement.

LAMENNAIS.

La Vengeance.

(Société Spirite de Paris. — Méd., M. de B... M...)

La vengeance est douce au cœur, a dit le poète. Oh! pauvres aveugles qui donnez un libre cours à la plus hideuse des passions, vous croyez faire mal à votre prochain quand vous lui portez vos coups, et vous ne sentez pas qu'ils se retournent contre vous-mêmes. Elle n'est pas un crime seulement, mais une absurde maladresse; elle est, avec ses sœurs, la rancune, la haine, la jalousie, filles de l'orgueil, le moyen dont se servent les Esprits des ténèbres pour attirer à eux ceux qu'ils craignent de voir leur échapper; c'est le plus infaillible instrument de perdition qui puisse être mis entre les mains des hommes par les ennemis qui s'acharnent à leur déchéance morale. Résistez, enfants de la terre, à ce coupable entraînement, et soyez assurés que si quelqu'un a mérité votre colère, ce ne sera pas dans l'éclat de votre rancune que vous trouverez le calme de votre conscience. Mettez entre les mains du Tout-Puissant le soin de prononcer sur vos droits et sur la justice de votre cause. Il y a dans la vengeance quelque chose d'impie et de dégradant pour l'Esprit.

Non, la vengeance n'est pas compatible avec la perfection; tant qu'une âme en conserve le sentiment, elle reste dans les bas-fonds du monde des Esprits. Mais le vôtre ne sera pas plus que les autres l'éternel jouet de cette malheureuse passion; et je puis l'assurer, l'abolition de la fausse notion de l'enfer éternel ou plutôt de la damnation éternelle, qui a été comme le prétexte ou du moins comme une excuse intime des actes vindicatifs, sera l'aurore d'une ère nouvelle de tolérance et de mansuétude qui ne tardera pas à s'étendre jusqu'aux contrées privées de la vie morale. L'homme pouvait-il condamner la vengeance, alors qu'on lui présentait Dieu comme un Dieu jaloux, se vengeant lui-même par des tortures sans fin? Cessez donc, ô hommes!

d'insulter la Divinité en lui prêtant vos plus ignobles passions. Alors vous serez, habitants de la terre, un peuple béni de Dieu. Faites en sorte, vous qui m'écoutez, qu'ayant affranchi votre âme de ce coupable et honteux mobile des actes les plus contraires à la charité, vous méritiez d'être admis dans l'enceinte sacrée dont la charité seule peut ouvrir les portes.

PIERRE ANGE, *Esprit protecteur.*

Bibliographie.

Le Spiritisme à Lyon.

Communications d'outre-tombe; choix des manifestations de la Société spirite des Brotteaux, avec cette épigraphe : *Le Spiritisme ne doit pas s'imposer; on vient à lui, parce qu'on en a besoin.* (Allan Kardec. *Revue*, 1861, page 371.) — Broch. in-8° de 32 pages, accompagnée de quatre dessins gravés, obtenus médianimiquement. Prix : 75 cent. Chez les principaux libraires de Lyon, et à Paris, chez M. Ledoyen.

Cette brochure est la première d'une série qui sera publiée à des époques indéterminées. Elle contient un choix des communications obtenues dans le groupe des Brotteaux, dirigé par M. Déjoud, chef d'atelier. Toutes ces communications, en tout conformes à la doctrine du *Livre des Esprits*, respirent la plus saine morale et portent le cachet incontestable d'Esprits bons et bienveillants. Le style en est simple, familier et parfaitement adapté au milieu dans lequel elles ont été données et où les idées abstraites n'eussent pas été à leur place. Les bons Esprits veulent avant tout instruire; pour cela, ils se mettent à la portée de leurs auditeurs, et s'inquiètent peu de satisfaire ceux qui n'apprécient dans leurs communications que la pompe du style, sans mettre à profit les leçons. Que l'instruction soit bonne, qu'elle pénètre le cœur, c'est pour eux l'essentiel. Nous pensons que, sous ce rapport, ce recueil atteint parfaitement le but. Nous sommes heureux de saisir cette occasion de féliciter M. Déjoud, chef de ce groupe, l'un des plus nombreux de Lyon, de son zèle et de sa persévérance pour la propagation du Spiritisme parmi ses frères les travailleurs.

Le troisième volume des *Révélations d'outre-tombe*, de madame Dozon, va paraître incessamment.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1862.

Inauguration d'un groupe spirite à Bordeaux.

Discours d'ouverture.

En dépit de certains mauvais vouloirs, les groupes spirites se multiplient chaque jour ; nous nous faisons un plaisir et un devoir de mettre sous les yeux de nos nombreux lecteurs le discours prononcé à Bordeaux à l'ouverture de l'un d'eux, par son fondateur, M. Condat, le 20 mars 1862. La manière dont la grave question du Spiritisme y est envisagée prouve combien, maintenant, on en comprend le but essentiel et la véritable portée. Nous sommes heureux de dire que ce sentiment est général aujourd'hui, car partout le sentiment de la curiosité fait place au désir sérieux de s'instruire et de s'améliorer ; c'est ce que nous avons été à même de constater dans les visites que nous avons faites en différentes villes de province ; nous avons vu s'attacher aux communications instructives, et priser à leur valeur, les médiums qui les obtiennent. Ceci est un fait caractéristique dans l'histoire de l'établissement du Spiritisme. Nous ne connaissons nullement le groupe dont nous parlons, mais nous jugeons de ses tendances par le discours d'ouverture ; l'orateur n'eût pas tenu ce langage en présence d'un auditoire léger et superficiel, et réuni en vue de se distraire. Ce sont les réunions sérieuses qui donnent une idée sérieuse du Spiritisme. Voilà pourquoi nous ne saurions trop en encourager la multiplication.

Mesdames et messieurs,

En vous priant d'accepter les remercîments que j'ai l'honneur de vous présenter pour le bienveillant accueil que vous avez fait à mon invitation, permettez-moi de vous adresser quelques paroles sur le

sujet de notre réunion. A défaut de talent, vous y verrez, du moins je l'espère, la conviction d'un homme profondément dévoué au progrès de l'humanité.

Bien souvent le voyageur intrépide, aspirant à atteindre le faîte d'une montagne, rencontre l'étroit sentier obstrué par un roc ; bien souvent aussi, dans la marche des âges, l'humanité qui tend à se rapprocher de Dieu rencontre son obstacle : son rocher, c'est le matérialisme. Elle stationne quelque temps, quelques siècles peut-être ; mais la force invincible à laquelle elle obéit, agissant en raison de la résistance, triomphe de l'obstacle, et l'humanité, toujours sollicitée de marcher en avant, repart avec un élan plus vif.

Ne nous étonnons donc pas, messieurs, lorsque se manifeste une de ces grandes idées qui décèlent le mieux l'origine céleste de l'homme, lorsque se produit un de ces faits prodigieux qui viennent déranger les calculs restreints et les observations bornées de la science matérialiste ; ne nous étonnons pas et surtout ne nous laissons pas décourager par les résistances qui surviennent à l'encontre de tout ce qui peut servir à démontrer que l'homme n'est pas seulement un peu de boue dont les éléments seront restitués à la terre après la mort.

Constatons plutôt, et constatons-le avec bonheur, nous, les adeptes du Spiritisme, nous les enfants du dix-neuvième siècle, fils lui-même d'un siècle qui a été la manifestation la plus complète, l'incarnation, pour ainsi dire, du scepticisme et de ses décourageantes conséquences ; constatons-le, l'humanité marche à cette heure !

Voyez le progrès que fait ici le Spiritisme, dans cette belle, grande et intelligente cité ; voyez comme le doute s'efface partout aux clartés de la science nouvelle.

Comptons-nous, messieurs, et avouons-le avec sincérité, combien d'entre nous qui, la veille encore, avaient sur les lèvres le sourire de l'incrédulité ont aujourd'hui le pied dans la voie, et au cœur la résolution de ne pas retourner en arrière. Cela se conçoit, on s'est placé dans le courant, il nous entraîne. Quelle est donc cette doctrine, messieurs, où mène-t-elle?

Relever le courage de l'homme, le soutenir dans ses défaillances, le rendre fort contre les vicissitudes de la vie, raviver sa foi, lui prouver l'immortalité de son âme, non pas seulement par des démonstrations, mais par des faits : la voilà, cette doctrine, voilà où elle aboutit !

Quelle autre doctrine produira sur le moral et sur l'intellect de meilleurs résultats? Sera-ce la négation d'une vie future qu'on pourra lui opposer comme préférable, dans l'intérêt de l'humanité tout entière et pour la perfection morale et intellectuelle de chaque homme isolément ?

En prenant pour principe ces mots qui résument le matérialisme

tout entier : « Tout finit quand s'ouvre la tombe, » avec cette maxime désolante qu'arrive-t-on à produire, sinon le néant? J'éprouve une sorte de sentiment pénible, une sorte de pudeur d'avoir fait un parallèle entre ces deux extrêmes : l'espoir de retrouver dans un monde meilleur des êtres chéris dont l'âme a ouvert les ailes, l'horreur invincible que nous éprouvons, que l'athée éprouve lui-même à la pensée que tout s'anéantirait avec le dernier souffle de la partie mortelle de notre être, suffiraient pour repousser toute idée de comparaison. Mais cependant, messieurs, si toutes les consolations que renferme le Spiritisme n'étaient qu'à l'état de croyances seulement, si ce n'était qu'un système de pure spéculation, une ingénieuse fiction, comme l'ont objecté les apôtres du matérialisme, pour soumettre les intelligences faibles à certaines règles appelées arbitrairement vertu, et les retenir ainsi en dehors des appétits séduisants de la matière, compensation qu'en un jour de pitié, l'auteur de cet ordre fatal qui donne tout aux uns et réserve la souffrance au plus grand nombre, aurait accordée à ceux-ci pour s'étourdir. N'est-ce pas, messieurs, que pour les intelligences fortes, pour l'homme qui sait faire un usage légitime de sa raison, ces ingénieuses combinaisons, établies comme conséquences d'un principe sans base et fruit seulement de l'imagination, seraient un tourment de plus ajouté aux tourments d'une fatalité à laquelle on ne pourrait se soustraire?

La démonstration est une chose admirable sans doute, elle prouve avant tout la raison humaine, l'âme, cette abstraction de la matière. Mais jusqu'à ce jour son point de départ unique a été ce mot de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Aujourd'hui, le Spiritisme est venu donner une force immense au principe de l'immortalité de l'âme en l'étayant de faits tangibles, irréfutables.

Ce qui précède explique comment et pourquoi nous nous trouvons réunis ici. Mais laissez-moi encore, messieurs, vous faire part d'une impression que j'ai toujours ressentie, d'un désir qui s'est constamment renouvelé chaque fois que je me suis trouvé en présence d'une société poursuivant comme but un perfectionnement de l'homme moral. J'aurais voulu être de la première réunion, participer aux premières communications d'âme à âme des fondateurs, j'aurais voulu présider au développement du germe de l'idée, germe qui, comme la graine devenue géant, a donné plus tard d'abondants fruits.

Eh bien! messieurs, aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous réunir pour vous proposer de former un nouveau groupe spirite, mon idée reçoit satisfaction entière, et je vous prie de conserver comme moi dans votre cœur, dans votre souvenir, la date du 20 mars.

Maintenant, messieurs, il est temps de passer dans la pratique : j'ai trop tardé peut-être. Sans transition, pour réparer la perte du temps trop largement accordé à des épanchements, j'aborderai donc l'objet

de notre réunion, en vous priant de vous prémunir contre une objection qui se présentera naturellement à votre esprit comme elle s'est présentée au mien, sur la nécessité indispensable de *médiums* quand on veut former un groupe spirite. C'est là, messieurs, l'apparence d'une difficulté, et non une difficulté. Au début, en l'absence de médiums, nos soirées ne seront pas passées stérilement, croyez-le. Voici une idée que je vous soumets en appelant vos conseils; nous procéderions ainsi :

La première partie de chaque séance serait donnée à des lectures dans le *Livre des Esprits* et dans celui des *médiums*. La seconde partie serait consacrée à la formation de médiums parmi nous, et croyez-le bien, messieurs, si nous suivons les conseils et les enseignements qui nous sont donnés dans les ouvrages de notre vénéré chef, M. Allan Kardec, la faculté médianimique ne tardera pas à se développer chez la plupart de nous, et c'est alors que nos travaux recevront leur plus douce, leur plus large récompense; car Dieu, le grand Créateur de toutes choses, le juge infaillible, ne peut se tromper sur le bon usage que nous voulons faire de la précieuse faculté médianimique. Il ne manquera donc pas, pour nous donner la plus belle récompense que nous puissions ambitionner, de permettre que l'un de nous, au moins, obtienne cette faculté au même degré que plusieurs des médiums sérieux que nous avons le bonheur de posséder ce soir.

Nos bien-aimés frères Gourgues et Sabô, que j'ai l'honneur de vous présenter, ont bien voulu aussi, en assistant à notre séance d'installation, lui donner un plus grand degré de solennité. Qu'ils nous donnent l'espoir, et nous leur en adressons la prière, que bien souvent, aussi souvent qu'il leur sera possible, ils viendront nous visiter; leur présence fortifiera notre foi, ranimera l'ardeur de ceux d'entre nous qui, par suite d'insuccès dans leurs premières tentatives médianimiques, pourraient tomber dans le découragement.

Surtout, messieurs, ne faisons pas fausse route; rendons-nous bien compte de notre entreprise, de son but; il se tromperait gravement celui qui ne serait tenté de faire partie du nouveau groupe que nous allons former, que dans l'espoir d'y trouver des distractions futiles et en dehors de la vraie morale prêchée par les bons Esprits.

« Le but essentiel du Spiritisme, a dit notre vénéré chef, est l'amélioration des hommes. Il n'y faut chercher que ce qui peut aider au progrès moral et intellectuel. Il ne faut pas perdre de vue enfin que la croyance au Spiritisme n'est profitable qu'à celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier. »

N'oublions donc pas que notre pauvre planète est un lieu de purgatoire où nous expions, par notre existence actuelle, les fautes que nous avons commises dans les précédentes. Cela prouve une chose, messieurs, c'est qu'aucun de nous ne peut se dire parfait; car, tant

que nous aurons à expier des fautes, nous serons réincarnés. Notre présence sur la terre atteste donc notre imperfection.

Le Spiritisme a planté les jalons de la route qui conduit aux pieds de Dieu; marchons sans jamais les perdre de vue. La ligne tracée par les bons Esprits, géomètres de la Divinité, est bordée de précipices; les ronces et les épines en sont les marges, ne craignons pas leurs piqûres. Que sont de pareilles blessures comparées au bonheur éternel qui accueillera le voyageur arrivé au terme de sa course?

Ce terme, ce but, messieurs, est depuis longtemps déjà l'objet de mes méditations. En embrassant d'un regard mon passé, en me retournant pour reconnaître encore la ronce qui m'avait déchiré, l'obstacle qui m'avait fait trébucher dans le sentier, je n'ai pu m'empêcher de faire ce que tout homme fait au moins une fois dans sa vie, le compte pour ainsi dire de ses joies et de ses douleurs, de ses bons moments de courage, de ses heures de défaillance. Et de tête reposée, l'âme libre, c'est-à-dire repliée sur elle-même, dégagée de la matière, je me suis dit : L'existence humaine n'est qu'un rêve, mais un rêve affreux commençant alors que l'âme ou Esprit incarné de l'enfant s'éclaire aux premières lueurs de l'intelligence, pour cesser dans les évanouissements de la mort. La mort! ce mot d'épouvante pour tant de monde, n'est donc en réalité que le réveil de cet affreux sommeil, le bienfaiteur secourable qui nous délivre du cauchemar insupportable qui nous a accompagnés pas à pas, depuis notre naissance.

Je parle en général, mais non d'une manière absolue; la vie de l'homme de bien n'a plus ces mêmes caractères; ce qu'il a fait de bon, de grand, d'utile, illumine de pures clartés le songe de son existence. Pour lui, le passage de la vie à la mort se fait sans douloureuse transition; il ne laisse rien derrière lui qui puisse compromettre l'avenir de sa nouvelle existence spirituelle, récompense de ses bienfaits.

Mais pour ceux-là, au contraire, volontaires aveugles qui auront constamment fermé les yeux pour mieux nier l'existence de Dieu, qui se seront refusés à la contemplation du sublime spectacle de ses œuvres divines, preuves et manifestations de sa bonté, de sa justice, de sa puissance; ceux-là, dis-je, auront un affreux réveil, plein de regrets amers, regrets surtout d'avoir méconnu les bienfaisants conseils de leurs frères spirites, et la souffrance morale qu'ils subiront durera jusqu'au jour où un repentir sincère les fera prendre en pitié par Dieu, qui leur accordera la faveur d'une incarnation nouvelle.

Beaucoup de personnes voient encore dans les communications spirites l'œuvre du démon; mais cependant le nombre en diminue chaque jour. Cette heureuse décroissance tient évidemment à ce que la curiosité amenant soit à visiter les groupes spirites, soit à lire le *Livre des Esprits*, il se trouve toujours dans le nombre des curieux quelques per-

sonnes qui se convainquent, surtout parmi celles qui lisent le *Livre des Espris;* car ne croyez pas, messieurs, amener beaucoup d'adeptes à notre sublime doctrine en faisant de prime abord assister à nos séances; non, j'en ai l'intime conviction, une personne complétement étrangère à la doctrine ne sera pas convaincue par ce qu'elle verra dans nos séances; elle sera plutôt disposée à rire des phénomènes qu'on y obtient qu'à les prendre au sérieux.

Quant à moi, messieurs, je crois avoir beaucoup plus fait pour la nouvelle doctrine lorsque, au lieu de faire assister une personne à l'une de nos séances, j'ai pu la décider à lire le *Livre des Esprits.* Quand j'ai la certitude que cette lecture a été faite et qu'elle a produit les fruits qu'elle ne peut manquer de produire, oh! c'est alors que je conduis avec bonheur la personne dans un groupe spirite; car n'ai-je pas la certitude à ce moment qu'elle se rendra compte de tout ce qu'elle verra et entendra, et que ce qui l'eût probablement fait rire avant la lecture de ce livre produira à cette heure des effets diamétralement opposés? Je n'entends pas dire qu'elle pleurera.

Puis-je mieux terminer, messieurs, que par une citation puisée dans le *Livre des Esprits;* elle convaincra, beaucoup mieux que mes faibles moyens ne me le permettent, ceux qui doutent encore du fond de vérité sur lequel reposent les croyances spirites :

« Ceux qui disent que les croyances spirites menacent d'envahir le monde en proclament par cela même la puissance; car une idée sans fondement et dénuée de logique ne saurait devenir universelle. Si donc le Spiritisme s'implante partout, s'il se recrute surtout dans les classes éclairées, ainsi que chacun le reconnaît, c'est qu'il a un fond de vérité. Contre cette tendance, tous les efforts de ses détracteurs seront vains, et ce qui le prouve, c'est que le ridicule même dont ils ont cherché à le couvrir, loin d'en arrêter l'essor, semble lui avoir donné une nouvelle vie. Ce résultat justifie pleinement ce que nous ont dit maintes fois les Esprits : « Ne vous inquiétez pas de l'op-
« position; tout ce que l'on fera contre vous tournera pour vous, et vos
« plus grands adversaires serviront votre cause sans le vouloir. Contre
« la volonté de Dieu, la mauvaise volonté des hommes ne saurait pré-
« valoir. »

CONDAT.

Lettre à un Prédicateur, par M. Dombre.

Le P. F..., dominicain, ayant prêché à Marmande pendant le mois de mai dernier, crut devoir, dans l'un de ses derniers sermons, jeter quelques pierres contre le Spiritisme. M. Dombre aurait désiré une

discussion plus approfondie sur ce sujet, et que M. l'abbé F..., au lieu de se renfermer dans des attaques banales, abordât résolûment certaines questions de détail; mais, craignant que son nom n'eût pas assez de poids pour l'y décider, il lui écrivit la lettre suivante sous le pseudonyme de *Un catholique :*

« Monsieur le prédicateur,

« Je suis avec assiduité vos instructions dogmatiques de chaque soir. Par une fatalité que je déplore, j'arrivai un peu plus tard que de coutume vendredi, et j'appris à la sortie de l'église que vous aviez commencé, sous forme d'escarmouche, une attaque contre le Spiritisme : je m'en réjouis au nom des catholiques fervents. Si j'ai été bien renseigné, voici les questions que vous auriez effleurées : 1° Le Spiritisme est une religion nouvelle du dix-neuvième siècle. 2° Il y a incontestablement communication avec les Esprits. 3° Les communications avec les Esprits, bien constatées, bien reconnues, vous vous chargez de prouver, à la suite de longues et sérieuses études que vous avez faites sur le Spiritisme, que les Esprits qui se communiquent ne sont autres que le démon. 4° Enfin, il serait dangereux, au point de vue du salut de l'âme, de s'occuper du Spiritisme avant que l'Église ne se soit prononcée à cet égard. J'aime bien ce quatrième article, mais si l'on reconnaît d'avance que c'est le démon, l'Église n'a plus rien à faire (1).

« Voilà quatre questions importantes que je brûle de voir résolues pour confondre du même coup les *Spirites* et les *catholiques de nom* qui ne croient ni au démon ni aux peines éternelles, tout en admettant un

(1) Si l'Eglise ne s'est point encore prononcée, la question du démon n'est donc qu'une opinion individuelle qui n'a pas de sanction légale; et cela est si vrai que tous les ecclésiastiques ne la partagent pas, et nous en connaissons beaucoup dans ce cas. Jusqu'à plus ample information, le doute est permis, et l'on peut voir dès à présent que cette doctrine du démon a peu d'empire sur les masses. Si jamais l'Église la proclamait officiellement, il serait à craindre qu'il n'en advînt de ce jugement ce qui est advenu de la déclaration d'hérésie et de la condamnation prononcée jadis contre le mouvement de la terre; ce qu'il en est advenu de nos jours des anathèmes lancés contre la science à propos des six périodes de la création. Nous croyons que le clergé ferait sagement et prudemment de ne pas trop se hâter de trancher la question, en affirmant une chose qui jusqu'à présent provoque plus d'incrédulité et plus de rires que d'effroi, et à laquelle nous pouvons certifier que beeaucoup de prêtres ne croient pas plus que nous, parce qu'elle est illogique. S'exposer à recevoir un démenti de l'avenir et à se voir forcé de reconnaître qu'on s'est trompé, c'est nuire à l'autorité morale de l'Eglise qui proclame l'infaillibilité de ses jugements. Mieux vaudrait donc s'abstenir.

Au reste, quoi qu'on ait pu dire et faire contre le Spiritisme, l'expérience est là pour prouver que sa marche est irrésistible; c'est une idée qui s'implante partout avec une rapidité prodigieuse, parce qu'elle satisfait à la fois la raison et le cœur. Pour l'arrêter, il faudrait lui opposer une doctrine qui satisfît davantage, et ce ne sera certainement pas celle du démon et des peines éternelles. A. K.

« l'Église, à moins de vouloir rester seule, sera forcée de suivre le tor« rent. Le Spiritisme se fondra alors dans le catholicisme, et le catholi« cisme dans le Spiritisme. » A cette question le matérialiste rit encore et dit : « Que m'importe ! » le faux catholique entre dans une sorte de dépit ; il ne peut, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'accommoder de cette doctrine : son égoïsme et son orgueil en sont froissés ; il repousse cette éventualité d'une fusion. « C'est impossible, dit-il, le Spiritisme n'est « qu'une utopie qui ne fera pas quatre pas dans le monde (1). »

« Agréez, etc.

« *Un fervent catholique.* »

Dans une lettre adressée à Bordeaux, à ce sujet, M. Dombre dit :

« M. l'abbé F... a cherché à savoir quel était le Spirite et non le fervent catholique qui lui avait écrit cette lettre. Ses envoyés sont venus jusqu'à moi et m'ont dit : « M. F... aurait besoin de sept à huit sermons « pour répondre, et le temps lui manque ; et puis il voudrait savoir le « nom de celui à qui il a affaire. — Je garantis, ai-je répondu, que « l'auteur de la lettre se fera connaître, s'il veut y répondre en chaire. » Il paraît que l'on sait ici par expérience que plus on parle contre le Spiritisme, plus on fait de prosélytes, et qu'on a jugé à propos de garder le silence, car M. l'abbé F... est parti sans en reparler.

« Vous allez me dire qu'il y a peut-être un peu de témérité de vouloir ainsi entrer en lice ; je connais le besoin de notre localité ; il faut du bruit. Les ennemis systématiques ou intéressés du Spiritisme ne demanderaient que le mutisme, et moi, je veux les assourdir de discussions. Il y a toujours, autour des incrédules qui discutent, des indifférents ou des disposés à croire qui retirent un profit de la lutte, relativement à l'instruction spirite. — Mais pensez-vous, me direz-vous peut-être, vous tirer honorablement de ces polémiques ? — Eh ! mon Dieu ! quand on est abonné à la *Revue spirite*, qu'on a lu tous les livres de la doctrine, qu'on s'est plongé tout entier dans les arguments sur lesquels elle s'appuie et sur ceux des Esprits qui se communiquent, on sort de là comme Minerve, armé de pied en cap, et l'on ne craint rien. »

(1) Faux catholiques, vrais catholiques, ou matérialistes, il en est qui tiennent ce langage. Qu'ils l'aient dit il y a quelques années, cela pouvait se concevoir ; mais depuis quatre ou cinq ans il en [illegible] de pas, et il en fait tant tous les jours, qu'avant peu il aura atteint l[illegible] une doctrine qui ait fait autant de chemin en si p[illegible] de ce résultat inouï d'une propagation contre laquelle [illegible] les foudres et toutes les railleries ; qui croit en raison [illegible] il est vraiment par trop naïf de dire que le Spiritisme [illegible] S'il en est ainsi, pourquoi tant de [illegible] Nous, qui sommes [illegible] premières l[illegible] les péripéties [illegible] en voyons l[illegible] vous ri[illegible]

Dieu et l'immortalité de l'âme, et les *matérialistes* qui ne croient à rien.

A cette première question : *le Spiritisme est une religion*, les Spirites disent : Non, le Spiritisme n'est pas une religion, il ne prétend pas être une religion. Le Spiritisme est fondé sur l'existence d'un monde invisible formé d'êtres incorporels qui peuplent l'espace et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres globes. Ces êtres, qui nous entourent sans cesse, exercent sur les hommes à leur insu une grande influence; ils jouent un rôle très actif dans le monde moral et jusqu'à un certain point dans le monde physique. Le Spiritisme est dans la nature, et l'on peut dire que, dans un certain ordre de choses, c'est une puissance comme l'électricité en est une à un autre point de vue, comme la gravitation en est une autre. Le Spiritisme nous dévoile le monde invisible; il n'est pas nouveau; l'histoire de tous les peuples en fait mention. Le Spiritisme repose sur des principes généraux indépendants de toute question dogmatique. Il a des conséquences morales, il est vrai, dans le sens du christianisme, mais il n'a ni culte, ni temples, ni ministres; chacun peut se faire une religion de ses opinions, mais de là à la constitution d'une nouvelle Église, il y a loin; donc le Spiritisme n'est pas une nouvelle religion. Voilà, monsieur le prédicateur, ce que disent les Spirites à cette première question.

« A cette même question, *les faux catholiques* et *les matérialistes* rient. Les premiers, s'ils sont dans les heureux de ce monde, rient du bout des lèvres; cette doctrine, qui comporte la pluralité des existences, ou réincarnations, les choque dans leurs jouissances et leur orgueil. Revenir peut-être dans une condition inférieure, c'est affreux à penser! Les Spirites leur disent : « Voilà la justice, la véritable égalité. » Mais cette égalité ne leur va pas. Les *matérialistes*, esprits forts et composés de prétendus savants, rient de cœur, parce qu'ils ne croient pas à l'avenir : le sort du petit chien qui les suit et le leur sont absolument la même chose, et ils trouvent cela préférable.

« A la deuxième question : *Il y a communication avec les Esprits*, les Spirites et nous, fervents catholiques, sommes d'accord; les faux catholiques et les matérialistes font le rire d'incrédulité.

« A la troisième question : *C'est le démon seul qui se communique*, les Spirites rient à leur tour; les matérialistes rient aussi en se moquant de ceux qui croient aux communications et de ceux qui, y croyant, les attribuent aux démons; les faux catholiques gardent le silence et semblent dire : *Arrangez-vous entre vous.*

« A la quatrième question : *Il faut attendre que l'Eglise se soit prononcée*, les Spirites disent : « Il viendra certainement un jour où la « croyance au Spiritisme deviendra si vulgaire, sera si répandue, que

« l'Église, à moins de vouloir rester seule, sera forcée de suivre le tor-« rent. Le Spiritisme se fondra alors dans le catholicisme, et le catholi-« cisme dans le Spiritisme. » A cette question le matérialiste rit encore et dit : « Que m'importe ! » le faux catholique entre dans une sorte de dépit ; il ne peut, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'accommoder de cette doctrine : son égoïsme et son orgueil en sont froissés ; il repousse cette éventualité d'une fusion. « C'est impossible, dit-il, le Spiritisme n'est « qu'une utopie qui ne fera pas quatre pas dans le monde (1). »

« Agréez, etc.

« *Un fervent catholique.* »

Dans une lettre adressée à Bordeaux, à ce sujet, M. Dombre dit :

« M. l'abbé F... a cherché à savoir quel était le Spirite et non le fervent catholique qui lui avait écrit cette lettre. Ses envoyés sont venus jusqu'à moi et m'ont dit : « M. F... aurait besoin de sept à huit sermons « pour répondre, et le temps lui manque ; et puis il voudrait savoir le « nom de celui à qui il a affaire. — Je garantis, ai-je répondu, que « l'auteur de la lettre se fera connaître, s'il veut y répondre en chaire. » Il paraît que l'on sait ici par expérience que plus on parle contre le Spiritisme, plus on fait de prosélytes, et qu'on a jugé à propos de garder le silence, car M. l'abbé F... est parti sans en reparler.

« Vous allez me dire qu'il y a peut-être un peu de témérité de vouloir ainsi entrer en lice ; je connais le besoin de notre localité ; il faut du bruit. Les ennemis systématiques ou intéressés du Spiritisme ne demanderaient que le mutisme, et moi, je veux les assourdir de discussions. Il y a toujours, autour des incrédules qui discutent, des indifférents ou des disposés à croire qui retirent un profit de la lutte, relativement à l'instruction spirite. — Mais pensez-vous, me direz-vous peut-être, vous tirer honorablement de ces polémiques? — Eh ! mon Dieu ! quand on est abonné à la *Revue spirite*, qu'on a lu tous les livres de la doctrine, qu'on s'est plongé tout entier dans les arguments sur lesquels elle s'appuie et sur ceux des Esprits qui se communiquent, on sort de là comme Minerve, armé de pied en cap, et l'on ne craint rien. »

(1) Faux catholiques, vrais catholiques, ou matérialistes, il en est qui tiennent ce langage. Qu'ils l'aient dit il y a quelques années, cela pouvait se concevoir ; mais depuis quatre ou cinq ans il en a tant fait de pas, et il en fait tant tous les jours, qu'avant peu il aura atteint le but. Cherchez dans l'histoire une doctrine qui ait fait autant de chemin en si peu de temps. En présence de ce résultat inouï d'une propagation contre laquelle viennent se briser toutes les foudres et toutes les railleries ; qui croît en raison de la violence des attaques, il est vraiment par trop naïf de dire que le Spiritisme n'est qu'un feu de paille. S'il en est ainsi, pourquoi tant de colères? laissez-le donc s'éteindre tout seul. Nous, qui sommes aux premières loges pour le voir marcher, qui en suivons toutes les péripéties, nous en voyons la conclusion, et nous rions à notre tour. A. K.

Remarque. — On dit : Vous croyez à la réincarnation, et la pluralité des existences est contraire aux dogmes qui n'en admettent qu'une seule ; donc, par cela même, vous êtes hors de l'Eglise.

A cela, nous répéterons ce que nous avons dit cent fois : Vous avez mis jadis hors de l'Église, anathématisé, excommunié, condamné comme hérétiques ceux qui croyaient au mouvement de la terre. — C'était, dites-vous, dans un temps d'ignorance. — Soit ; mais si l'Église est infaillible, elle devait l'être alors comme aujourd'hui, et son infaillibilité ne peut être soumise aux fluctuations de la science mondaine. Mais tout dernièrement, il y a à peine un quart de siècle, dans ce siècle de lumière, n'a-t-elle pas également condamné les découvertes de la science touchant la formation du globe ? Qu'en est-il advenu aujourd'hui ? et qu'en serait-il advenu si elle avait persisté à repousser de son sein tous ceux qui croient à ces choses-là ? Il n'y aurait plus de catholiques, pas même le pape. Pourquoi donc l'Église a-t-elle dû céder ? C'est parce que le mouvement des astres et leur formation reposent sur les lois de la nature, et que, contre ces lois, il n'y a pas d'opinion qui puisse tenir.

Quant à la réincarnation, de deux choses l'une : ou elle existe, ou elle n'existe pas : il n'y a pas de moyen terme. Si elle existe, c'est qu'elle est dans les lois de la nature. Si un dogme dit autre chose, il s'agit de savoir qui a raison du dogme ou de la nature, qui est l'œuvre de Dieu. La réincarnation n'est donc pas une opinion, un système, comme une opinion politique ou sociale, qu'on peut adopter ou refuser ; c'est un fait ou ce n'en est pas un ; si c'est un fait, il a beau n'être pas du goût de tout le monde, tout ce qu'on dira ne l'empêchera pas d'être un fait.

Nous croyons fermement, pour notre compte, que la réincarnation, loin d'être contraire aux dogmes, donne de plusieurs une explication logique qui les fait accepter de la plupart de ceux qui les repoussaient, parce qu'ils ne les comprenaient pas ; la preuve en est dans le grand nombre de personnes ramenées aux croyances religieuses par le Spiritisme. Mais admettons cette incompatibilité, si vous le voulez ; nous posons carrément cette question : « Quand la pluralité des existences sera reconnue, ce qui ne tardera pas, comme une loi naturelle ; quand tout le monde reconnaîtra cette loi comme *seule* compatible avec la justice de Dieu, et comme pouvant *seule* expliquer ce qui, sans cela, est inexplicable, que ferez-vous ? » — Vous ferez ce que vous avez fait pour le mouvement de la terre et les six jours de la création, et il ne sera pas difficile de concilier le dogme avec cette loi. A. K.

Le Spiritisme à une distribution de prix.

Un de nos collègues de la Société spirite de Paris nous communique la lettre suivante, qu'il a adressée aux directrices du pensionnat où est une de ses filles, à Paris :

« Mesdames,

« Je vous prie de me permettre quelques réflexions sur un discours prononcé à la distribution des prix de votre pensionnat; ma qualité de père de famille, et surtout celle de père d'une de vos élèves, me donne quelques droits à cette appréciation.

« L'auteur de ce discours, étranger à votre établissement, et professeur, m'a-t-on dit, au collége C..., s'est livré à un long persiflage, je ne sais vraiment à propos de quoi, sur la science spirite et les médiums. Qu'il eût émis son opinion sur ce sujet en toute autre circonstance, je le comprendrais; mais devant un auditoire comme celui auquel il parlait, devant les jeunes personnes confiées à vos soins, permettez-moi de dire que cette question était déplacée, et que c'était mal choisir son thème pour chercher à faire de l'effet.

« Ce monsieur a dit entre autres choses que « tous les gens qui « s'occupent d'expériences de tables et autres phénomènes dits spirites « ou de l'ordre psychologique sont des jongleurs, des dupes ou des « stupides. »

« Je suis, mesdames, du nombre de ceux qui s'en occupent et ne le cachent pas, et j'ai la certitude de n'avoir pas été le seul dans votre réunion. Je n'ai pas la prétention d'être savant, comme votre orateur, et à ce titre je suis peut-être stupide à son point de vue; toutefois l'expression est assez malséante quand on l'adresse à des personnes que l'on ne connaît pas, et qu'on généralise la pensée; mais à coup sûr ma position et mon caractère me mettent à l'abri de l'éphitète de jongleur. Ce monsieur paraît ignorer que cette stupidité compte aujourd'hui ses adeptes par millions dans le monde entier, et que ces prétendus jongleurs se trouvent jusque dans les rangs les plus élevés de la société, sans quoi il eût réfléchi que ses paroles pouvaient aller à l'adresse de plus d'un de ses auditeurs. S'il a prouvé, par cette sortie intempestive, un manque de tact et de savoir-vivre, il a également prouvé qu'il parlait d'une chose qu'il n'a jamais étudiée.

« Quant à moi, mesdames, depuis quatre ans, j'étudie, j'observe, et le résultat de mes observations a été de me convaincre, comme tant d'autres, que notre monde matériel peut, dans certaines circonstances, se mettre en rapport avec le monde spirituel. Les preuves de ce fait, j'en ai eu des milliers, partout, dans tous les pays que j'ai visités, et

vous savez que j'en ai vu beaucoup, dans ma famille, avec ma femme qui est médium sans être une jongleuse, avec des parents, avec des amis qui, comme moi, cherchaient le vrai.

« Ne pensez pas, mesdames, que j'aie cru de prime-saut, sans examen; non; comme je l'ai dit, j'ai étudié et observé consciencieusement, froidement, avec calme et sans parti pris, et ce n'est qu'après mûres réflexions que j'ai eu le bonheur de me convaincre de la réalité de ces choses. Je dis le bonheur, car, je l'avouerai, l'enseignement religieux que j'avais reçu n'étant pas suffisant pour éclairer ma raison, j'étais devenu sceptique. Maintenant, grâce au Spiritisme, aux preuves patentes qu'il fournit, je ne le suis plus, parce que j'ai pu m'assurer de l'immortalité de l'âme et de ses conséquences. Si c'est là ce que ce monsieur appelle une stupidité, au moins devait-il s'abstenir de le dire devant vos élèves, qui pourront bien, et beaucoup plus tôt que vous ne le pensez peut-être, se rendre compte des phénomènes dont on leur a soulevé le voile. Il leur suffira, pour cela, d'entrer dans le monde; la nouvelle science y fait de grands et rapides progrès, je vous l'assure. Alors n'est-il pas à craindre qu'elles fassent cette réflexion : Si l'on nous a induites en erreur sur ces matières; si on a voulu nous cacher la vérité, ne se peut-il pas qu'on nous ait trompées sur d'autres points? Dans le doute, la plus vulgaire prudence commandait de s'abstenir; dans tous les cas, ce n'était ni le lieu ni le moment de traiter un pareil sujet.

« J'ai cru devoir, mesdames, vous faire part de mes impressions; veuillez, je vous prie, les accueillir avec votre bonté habituelle.

« Agréez, etc.

« A. Gassier,
«3 8, rue de la Chaussée-d'Antin. »

Remarque.—Le Spiritisme se répandant partout, il devient très rare qu'une assemblée quelconque ne renferme pas plus ou moins d'adeptes. Se livrer à des sorties virulentes contre une opinion qui grandit sans cesse; se servir à ce propos d'expressions blessantes devant un auditoire qu'on ne connaît pas, c'est s'exposer à molester les gens les plus respectables, et quelquefois à se voir rappeler à l'ordre; le faire dans une réunion qui, par sa nature, commande plus que toute autre la stricte observation des convenances, où toute parole doit être un enseignement, c'est une faute. Qu'une de ces jeunes personnes dont les parents s'occupent de Spiritisme aille leur dire: « Vous êtes des jongleurs, des dupes ou des stupides, » ne pourrait-elle pas s'excuser en disant : « C'est ce qu'on m'a appris à la distribution des prix? » Ce monsieur aurait-il fait une sortie semblable contre les protestants ou les juifs, en disant que ce sont tous des hérétiques et des damnés; contre telle ou

telle opinion politique? Non, parce qu'il est peu de pensionnats où il n'y ait des élèves dont les parents professent différentes opinions politiques ou religieuses, et l'on craindrait de froisser ces derniers. Eh bien! qu'il sache qu'il y a aujourd'hui, en France seulement, autant de Spirites qu'il y a de juifs et de protestants, et qu'avant qu'il soit longtemps, il y en aura autant qu'il y a de catholiques.

Au reste, là, comme partout, l'effet ira droit contre l'intention. Voilà une foule de jeunes filles naturellement curieuses, dont beaucoup n'ont jamais entendu parler de ces choses-là, et qui voudront savoir ce que c'est à la première occasion; elles essayeront de la médiumnité, et infailliblement plus d'une réussira; elles en parleront à leurs compagnes, et ainsi de suite. Vous leur défendrez de s'en occuper; vous les effrayerez par l'idée du diable; mais ce sera une raison de plus pour qu'elles le fassent en cachette, car elles voudront savoir ce que le diable leur dira. N'entendent-elles pas tous les jours parler de bons diables, de diables couleur de rose? Or, là est le vrai danger, car, manquant d'expérience et sans guide prudent et éclairé, elles pourraient se trouver sous une influence pernicieuse dont elles ne sauraient se débarrasser, et d'où peuvent résulter des inconvénients d'autant plus graves que, par suite de la défense qui leur aura été faite, et par crainte d'une punition, elles n'oseront rien dire. Vous leur défendrez d'écrire? Ce n'est pas toujours facile : les maîtres de pension en savent quelque chose; mais que ferez-vous de celles qui deviendront médiums voyants ou auditifs? Leur boucherez-vous les yeux et les oreilles? Voilà, monsieur l'orateur, ce que peut produire votre imprudent discours, dont probablement vous avez été très satisfait.

Le résultat est tout autre chez les enfants élevés par leurs parents dans ces idées-là; d'abord ils n'ont rien à cacher, et sont ainsi préservés des dangers de l'inexpérience; puis cela leur donne de bonne heure une piété raisonnée que l'âge fortifie et ne peut affaiblir; ils deviennent plus dociles, plus soumis, plus respectueux; la certitude qu'ils ont de la présence de leurs parents défunts, qui les voient sans cesse, avec lesquels ils peuvent s'entretenir et dont ils reçoivent de sages avis, est pour eux un frein puissant par la crainte salutaire qu'elle leur inspire. Quand la génération sera élevée dans les croyances spirites, on verra la jeunesse tout autre, plus studieuse et moins turbulente. On peut en juger déjà par l'effet que ces idées produisent sur les jeunes gens qui en sont pénétrés.

Persécutions.

La raillerie s'étant émoussée contre la cuirasse du Spiritisme, et servant plus à le propager qu'à le discréditer, ses ennemis essayent d'un autre moyen qui, nous le disons d'avance, ne réussira pas mieux et fera probablement plus de prosélytes encore; ce moyen est la persécution. Nous disons qu'il en fera plus, par une raison très simple, c'est qu'en prenant le Spiritisme au sérieux, il en grandit énormément l'importance; et puis, on s'attache d'autant plus à une cause, qu'elle a plus fait souffrir. On se rappelle sans doute les belles communications qui ont été données sur les martyrs du Spiritisme, et que nous avons publiées dans la *Revue* du mois d'avril dernier. Cette phase était annoncée depuis longtemps par les Esprits :

« Quand on verra, ont-ils dit, l'arme du ridicule impuissante, on essayera celle de la persécution; il n'y aura plus de martyrs sanglants, mais beaucoup auront à souffrir dans leurs intérêts et dans leurs affections; on cherchera à désunir les familles, à réduire les adeptes par la faim, à les harceler à coups d'épingle, plus cuisants parfois que la mort; mais là encore ils rencontreront des âmes solides et ferventes qui sauront braver les misères de ce monde, en vue de l'avenir meilleur qui les attend. Rappelez-vous les paroles du divin Sauveur : « Bien heureux les affligés, car ils seront consolés. » Rassurez-vous cependant; l'ère de la persécution dans laquelle vous entrerez bientôt sera de courte durée, et vos ennemis n'en retireront que la honte, car les armes qu'ils dirigeront contre vous se tourneront contre eux. »

L'ère prédite est commencée; on nous signale de différents côtés des actes que l'on regrette de voir accomplir par les ministres d'un Dieu de paix et de charité. Nous ne parlerons pas des violences faites à la conscience en repoussant de l'Église ceux qu'y conduit le Spiritisme; ce moyen ayant eu des résultats à peu près négatifs, on en a cherché de plus efficaces; nous pourrions citer des localités où des gens qui vivent de leur travail ont été menacés de se voir enlever leurs ressources; d'autres où les adeptes ont été signalés à l'animadversion publique en faisant courir après eux les gamins de la rue; d'autres où l'on renvoie de l'école les enfants dont les parents s'occupent de Spiritisme; une autre où un pauvre instituteur a été révoqué et réduit à la misère, parce qu'il avait chez lui le *Livre des Esprits*. Nous avons de ce dernier une touchante prière en vers, où respirent les plus nobles sentiments, la piété

la plus sincère; ajoutons qu'un Spirite bienfaisant lui a tendu une main secourable; ajoutons encore qu'il a été en cette circonstance victime d'une infâme trahison de la part d'un homme à qui il s'était confié, et qui avait paru enthousiasmé de ce livre.

Dans une petite ville où le Spiritisme compte un assez grand nombre de partisans, un missionnaire a dit en chaire à ce dernier carême : « J'espère bien que dans l'auditoire il n'y a que des fidèles, et qu'il n'y a ni juifs, ni protestants, ni Spirites. » Il paraît qu'il comptait assez peu sur sa parole pour convertir ceux qui seraient venus l'entendre dans le but de s'éclairer. Dans une commune, près de Bordeaux, on a voulu empêcher les Spirites de se réunir plus de cinq, sous le prétexte que la loi s'y opposait; mais une autorité supérieure a ramené l'autorité locale à la légalité. Il est résulté de cette petite vexation qu'aujourd'hui les trois quarts de cette commune sont Spirites. Dans le département de Tarn-et-Garonne, les Spirites de plusieurs localités ayant voulu se réunir, on les a signalés comme conspirant contre le gouvernement. Cette accusation ridicule est tombée bien vite, comme cela devait être, et l'on en a ri.

Par contre, on nous a cité un magistrat qui a dit : « Plût à Dieu que tout le monde fût Spirite! nos tribunaux auraient moins à faire, et l'ordre public n'aurait rien à craindre. » Il a dit là une grande et profonde vérité; car on commence à s'apercevoir de l'influence moralisatrice que le Spiritisme exerce sur les masses. N'est-ce pas un résultat merveilleux que de voir des hommes, sous l'empire de cette croyance, renoncer à l'ivrognerie, à leurs habitudes de débauche, aux excès dégradants et au suicide; des hommes violents devenir rangés, doux, paisibles et bons pères de famille; des hommes qui blasphémaient le nom de Dieu, prier avec ferveur, et s'approcher pieusement des autels? Et ce sont ces hommes-là que vous repoussez de l'Église! Ah! priez Dieu que, s'il réserve encore à l'humanité des jours d'épreuve, il y ait beaucoup de Spirites; car ceux-là ont appris à pardonner à leurs ennemis, regardant comme le premier devoir du chrétien de leur tendre la main au moment du danger, au lieu de leur mettre le pied sur la gorge.

Un libraire de la Charente nous écrit ce qui suit :

« Je n'ai pas craint d'afficher ouvertement mes opinions spirites; j'ai laissé de côté les mesquineries mondaines, sans me préoccuper si ce que je faisais ne nuirait pas à mon commerce. J'étais cependant loin

de m'attendre à ce qui m'est arrivé. Si le mal se fût arrêté à de petites tracasseries, il n'eût pas été grand; mais, hélas! grâce à ceux qui comprennent peu la religion, je suis devenu la brebis galeuse du troupeau, la peste de l'arrondissement; je suis signalé comme le précurseur de l'Antechrist. On a employé toutes les influences, la calomnie même, pour me faire tomber, pour détourner mes clients, pour me ruiner en un mot. Ah! les Esprits nous parlent de persécutions, de martyrs du Spiritisme; je ne m'en enorgueillis pas, mais, à coup sûr, je suis du nombre des victimes; ma famille en souffre, il est vrai; mais j'ai pour moi la consolation d'avoir une femme qui partage mes idées spirites. Il me tarde que mes enfants soient en âge de comprendre cette belle doctrine; je tiens à les éclairer dans nos chères croyances. Que Dieu me conserve la possibilité — quoi que l'on fasse pour me l'enlever — de les instruire et de les préparer à lutter à leur tour s'il le faut. Les faits que vous rapportez dans votre revue du mois de mai ont une analogie frappante avec ce qui m'est arrivé. Comme l'auteur de la lettre, j'ai été repoussé impitoyablement du tribunal de la pénitence; mon curé voulait avant tout me faire renoncer à mes idées spirites; il résulte de son imprudence qu'il ne me verra plus aux offices; si je fais mal, j'en laisse la responsabilité à son auteur. »

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre qui nous est adressée d'un village des Vosges. Quoique nous soyons autorisé à ne taire ni le nom de l'auteur, ni celui de la localité, nous ne le faisons pas par des motifs de convenance que l'on appréciera; mais nous avons la lettre entre les mains pour en faire tel usage que nous croirons utile. Il en est de même pour tous les faits que nous avançons, et qui, selon leur plus ou moins d'importance, figureront plus tard dans l'histoire de l'établissement du Spiritisme.

« Je ne suis pas assez versé dans la littérature pour traiter dignement le sujet que j'entreprends; néanmoins j'essayerai de me faire comprendre, moyennant que vous suppléerez au défaut de mon style et de ma rédaction, car depuis plusieurs mois je brûle du désir de m'unir à vous par correspondance, l'étant déjà par les sentiments depuis que mon fils m'a envoyé les précieux livres contenant l'instruction de la doctrine spirite et celle des médiums. Je revenais des champs à la nuit tombante; j'aperçois ces livres que le facteur m'avait apportés; je me hâtai de souper et de me coucher, tenant la chandelle allumée près de mon lit, pensant lire jusqu'à ce que le sommeil vienne me fermer les

yeux; mais j'ai lu toute la nuit avec une telle avidité que je n'eus pas la moindre envie de dormir. »

Suit l'énumération des causes qui avaient amené chez lui l'incrédulité religieuse absolue, et que nous passons par respect humain.

« Toutes ces considérations me repassaient journellement dans l'esprit; le dégoût s'était emparé de moi; j'étais tombé dans un état de scepticisme le plus endurci; puis dans ma triste solitude d'ennui et de désespoir, me croyant inutile à la société, j'étais décidé à mettre fin à des jours si malheureux par le suicide.

« Ah ! monsieur, je ne sais si quelqu'un pourra jamais se faire une idée de l'effet que produisit sur moi la lecture du *Livre des Esprits*; la confiance renaît, l'amour de Dieu s'empare de mon cœur et je sentais comme un baume divin se répandre sur tout mon être. Ah ! me disais-je, toute ma vie j'ai cherché la vérité et la justice de Dieu et n'ai rencontré qu'abus et mensonges; et maintenant, sur mes vieux jours, j'ai donc le bonheur de rencontrer cette vérité tant désirée. Quel changement dans ma situation qui, de si triste, est devenue si douce ! Maintenant je me trouve continuellement en présence de Dieu et de ses Esprits bienheureux, mon créateur, des protecteurs, des amis fidèles; je crois que les plus belles expressions des poètes seraient insuffisantes pour peindre une situation si agréable; quand ma faible poitrine peut le permettre, je trouve ma distraction dans le chant des hymnes et des cantiques que je crois lui être le plus agréables; enfin je suis heureux grâce au Spiritisme. Dernièrement j'écrivis à mon fils qu'en m'envoyant ces livres, il m'avait rendu plus heureux que s'il m'avait mis à la tête de la fortune la plus brillante. »

Suit le récit détaillé des essais de médiumnité faits dans le village entre plusieurs adeptes et des résultats obtenus; parmi eux il s'est trouvé plusieurs médiums dont un paraît assez remarquable. Ils ont appelé des parents et des amis qui sont venus leur donner des preuves incontestables d'identité, et des Esprits supérieurs qui leur ont donné d'excellents conseils.

« Toutes ces évocations ont été rapportées aux oreilles de M. le curé, par compères et commères, qui les ont dénaturées en grande partie. Le 18 mai dernier, M. le curé, faisant le catéchisme à ses élèves de la première communion, a vomi mille injures contre la maison C... (un des principaux adeptes) et contre moi; puis il disait au fils C... : « Toi, je ne t'en veux pas, mais dans deux ans tu seras assez fort pour gagner ta vie; je te conseille de quitter tes parents, ils ne sont pas capables de

te donner de bons exemples. » Voilà un bon catéchisme! A vêpres, il est monté exprès en chaire pour recommencer le discours qu'il avait tenu à ses élèves un instant auparavant, disant avec une grande volubilité que nous ne reconnaissions point d'enfer, que nous ne risquions rien de nous livrer au vol et à la rapine pour nous enrichir aux dépens d'autrui; que c'était nous donner aux sortiléges et aux superstitions du moyen âge, et mille autres invectives.

« A ces propos, j'écrivis une lettre à M. le procureur impérial de M...; mais avant de l'envoyer je voulus consulter l'Esprit de saint Vincent de Paul à notre prochaine réunion. Ce bon Esprit fit écrire au médium ce qui suit : « Rappelez-vous ces paroles du Christ : « Pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font. » Après quoi, j'ai brûlé ma lettre.

« Le bruit de cette doctrine se répand dans tous les villages environnants; plusieurs m'ont demandé et fait demander mes livres, mais ils ne me restent pas; tous ceux qui comprennent un peu la lecture veulent es lire et se les passent de main en main. »

« Après avoir lu le *Livre des Esprits* et celui *des Médiums*, mon premier soin fut d'essayer si je pouvais être médium. Pendant huit jours n'ayant rien obtenu, j'écrivis à mon fils mon manque de réussite. Comme il logeait chez lui un magnétiseur, celui-ci lui proposa de m'écrire une lettre qu'il magnétiserait, et qu'avec cela je pourrais faire à coup sûr l'évocation de ma défunte. Le pauvre magnétiseur ne se figurait pas qu'il me procurait les verges pour le faire fouetter. Avec cela je devins médium auditif; je me mis de nouveau en position d'écrire, et tout aussitôt il me fut dit à l'oreille : « On cherche à duper ton fils. » Pendant trois jours consécutifs, avec une force progressive, cet avertissement me venait à l'oreille et m'ôtait l'attention que je devais porter à ce que je faisais. J'en écrivis à mon fils pour l'avertir de se méfier de cet homme. Par retour de courrier, il me répond pour me reprocher les doutes que j'avais contre cet homme, auquel il donnait toute sa confiance. Peu de jours après je reçois de lui une nouvelle lettre, qui changeait de langage, disant qu'il avait mis à la porte ce malheureux coquin qui, affublé des dehors d'un honnête homme, se servait de cette prétendue qualité pour mieux prendre ses victimes. En le mettant à la porte, il lui montra ma lettre, qui, à cent lieues de distance, l'avait si bien dépeint. »

Cette lettre n'a pas besoin de commentaires; on voit que le discours de M. le curé a produit son effet au milieu de ces villageois, comme ailleurs. Si c'est le diable qui a pris en cette circonstance le nom de saint Vincent de Paul,

M. le curé doit lui en savoir gré! Avons-nous raison de dire que les adversaires font eux-mêmes de la propagande et servent notre cause sans le vouloir? Disons, toutefois, que des faits semblables sont plutôt des exceptions que la règle; du moins nous aimons à le penser; nous connaissons beaucoup d'honorables ecclésiastiques qui déplorent ces choses comme impolitiques et imprudentes. Si l'on nous signale quelques actes regrettables, on nous en signale aussi bon nombre d'un caractère vraiment évangélique. Un prêtre disait à une de ses pénitentes qui le consultait sur le Spiritisme : « Rien n'arrive sans la permission de Dieu; donc, puisque ces choses ont lieu, ce ne peut être que par sa volonté. »— Un moribond fit appeler un prêtre et lui dit : « Mon père, il y a cinquante ans que je ne fréquentais plus les églises et que j'avais oublié Dieu; c'est le Spiritisme qui m'a ramené à lui et qui est cause que je vous ai fait appeler avant de mourir; me donnerez-vous l'absolution? — Mon fils, répond le prêtre, les vues de Dieu sont impénétrables; rendez-lui grâce de vous avoir envoyé cette planche de salut : mourez en paix. »— Nous pourrions citer cent exemples pareils.

Une réconciliation par le Spiritisme.

Le Spiritisme a maintes fois prouvé sa bienfaisante influence en rétablissant la bonne harmonie dans les familles ou entre individus. Nous en avons de nombreux exemples, mais la plupart sont des faits intimes qui nous sont confiés on pourrait dire sous le sceau de la confession et qu'il ne nous appartient pas de révéler. Nous n'avons pas le même scrupule pour le fait suivant, qui offre un touchant intérêt.

Un capitaine de navire marchand du Havre, que nous connaissons personnellement, est à la fois excellent Spirite et bon médium. Plusieurs hommes de son équipage avaient été initiés par lui à la doctrine, et il n'avait eu qu'à s'en louer pour l'ordre, la discipline et la bonne conduite. Il avait à bord son jeune frère de dix-huit ans, et un pilotin de dix-neuf ans, tous les deux bons médiums, animés d'une foi vive et recevant avec ferveur et reconnaissance les sages conseils de leurs Esprits protecteurs. Un soir pourtant ils se prirent de querelle; des mots ils en vinrent aux voies de fait; si bien qu'ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin, afin de se battre dans quelque coin du bâtiment. Cette résolution prise, ils se séparèrent. Dans la soirée, ils furent tous les deux pris du besoin d'écrire et reçurent, chacun de son côté, de leurs guides invisibles, une verte admonestation sur la futilité de leur dispute, et des conseils sur le bonheur de l'amitié, avec invitation de se réconcilier sans arrière-pensée. Les deux jeunes gens, mus par le même sentiment, quittèrent simultanément leur place et vinrent en pleurant se jeter dans les bras l'un de l'autre, et depuis aucun nuage ne troubla entre eux la bonne intelligence.

C'est du capitaine lui-même que nous tenons ce récit; nous avons eu sous les yeux le cahier de ses communications spirites ainsi que celui des deux jeunes gens, où nous avons vu celle dont nous venons de parler.

Le fait suivant est arrivé au même capitaine dans une de ses traversées. On nous saura gré de le transcrire, quoiqu'il soit étranger à notre sujet. — Il était en pleine mer, par le plus beau temps du monde, lorsqu'il reçut la communication suivante : « Prends toutes tes précautions; demain à deux heures éclatera une bourrasque, et ton navire courra le plus grand danger. » Comme rien ne pouvait faire prévoir du mauvais temps, le capitaine crut d'abord à une mystification; cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, à tout hasard, il se mit en mesure. Bien lui en prit; car à l'heure dite une violente tempête se déchaîna, et pendant trois jours son navire fut dans un des plus grands périls qu'il eût jamais courus; mais, grâce aux précautions prises, il en sortit sans accident.

Le fait de la réconciliation nous a suggéré les réflexions suivantes.

Un des résultats du Spiritisme *bien compris*, — nous appuyons sur ces mots : *bien compris*, — c'est de développer le sentiment de charité; mais la charité elle-même a, comme on le sait, une acception très étendue, depuis la simple aumône jusqu'à l'amour de ses ennemis, qui est le sublime de la charité; on peut dire qu'elle résume tous les nobles élans de l'âme envers le prochain. Le vrai Spirite, comme le vrai chrétien, peut avoir des ennemis; — le Christ n'en a-t-il pas eu? — mais il n'est l'ennemi de personne, car il est toujours prêt à pardonner et à rendre le bien pour le mal. Que deux vrais Spirites aient eu jadis des motifs d'animosité réciproque, leur réconciliation sera facile, car l'offensé oublie l'offense et l'offenseur reconnaît ses torts; dès lors entre eux plus de querelles, car ils seront indulgents l'un pour l'autre et se feront des concessions mutuelles; aucun des deux ne cherchera à imposer à l'autre un humiliant pardon qui irrite et blesse plus qu'il ne calme.

Si dans de telles conditions deux individus peuvent vivre en bonne harmonie, il peut en être ainsi d'un plus grand nombre, et dès lors ils seront aussi heureux qu'on peut l'être sur terre, parce que la plupart de nos tribulations naissent du contact des méchants. Supposez donc une nation entière imbue de ces principes, ne serait-elle pas la plus heureuse du monde? Ce qui est à peine possible pour des individus, dira-t-on, est une utopie pour les masses, à moins d'un miracle. Eh bien! ce miracle, le Spiritisme l'a fait maintes fois déjà en petit pour des

familles désunies où il a ramené la paix et la concorde; et l'avenir prouvera qu'il peut le faire sur une grande échelle.

Réponses à l'invitation des spirites de Lyon et de Bordeaux.

Mes chers frères et amis les spirites de Lyon,

Je m'empresse de vous dire combien je suis sensible au nouveau témoignage de sympathie que vous venez de me donner par votre aimable et gracieuse invitation d'aller vous visiter encore cette année. Je l'accepte avec plaisir, car, c'est toujours un bonheur pour moi de me trouver au milieu de vous.

Ma joie est grande, mes amis, de voir la famille s'accroître à vue d'œil; c'est la plus éloquente réponse à faire aux sottes et ignobles attaques contre le Spiritisme. Il paraît que cet accroissement augmente leur fureur, car je reçois aujourd'hui même une lettre de Lyon qui m'annonce l'envoi d'un journal de cette ville, *la France littéraire*, où la doctrine en général, et mes ouvrages en particulier, sont bafoués d'une manière si dégoûtante qu'on me demande s'il faut y répondre par la presse ou par les tribunaux. Je dis qu'il faut y répondre par le mépris. Si la doctrine ne faisait aucun progrès, si mes ouvrages étaient mort-nés, on ne s'en inquiéterait pas et l'on ne dirait rien. Ce sont nos succès qui exaspèrent nos ennemis. Laissons-les donc exhaler leur rage impuissante, car cette rage montre qu'ils sentent que leur défaite est prochaine ; ils ne sont pas assez sots pour se ruer sur un avorton. Plus leurs attaques sont ignobles, moins elles sont à craindre, parce qu'elles sont méprisées de tous les honnêtes gens, et prouvent qu'ils n'ont point de bonnes raisons à opposer, puisqu'ils ne savent dire que des injures.

Continuez donc, mes amis, la grande œuvre de régénération commencée sous de si heureux auspices, et bientôt vous recueillerez les fruits de votre persévérance. Prouvez surtout par votre union et par la pratique du bien que le Spiritisme est le gage de la paix et de la concorde entre les hommes, et faites qu'en vous voyant on puisse dire qu'il serait à désirer que tout le monde fût spirite.

Je suis heureux, mes amis, de voir tant de groupes unis dans un même sentiment et marcher d'un commun accord vers ce noble but que nous nous proposons. Ce but étant exactement le même pour tous, il ne saurait y avoir division ; un même drapeau doit vous guider, et sur ce drapeau est inscrit : *Hors la charité point de salut.* Soyez certains que c'est celui autour duquel l'humanité tout entière

sentira le besoin de se rallier, lorsqu'elle sera lasse des luttes engendrées par l'orgueil, la jalousie et la cupidité. Cette maxime, véritable ancre de salut, car elle sera le repos après la fatigue, le Spiritisme aura la gloire de l'avoir proclamée le premier ; inscrivez-la dans tous vos lieux de réunion et dans vos maisons particulières ; qu'elle soit désormais le mot de ralliement entre tous les hommes qui veulent sincèrement le bien, sans arrière pensée personnelle ; mais faites mieux encore, gravez-la dans vos cœurs, et vous jouirez dès à présent du calme et de la sérénité qu'y puiseront les générations futures quand elle fera la base des rapports sociaux. Vous êtes l'avant-garde ; vous devez donner l'exemple pour encourager les autres à vous suivre.

N'oubliez pas que la tactique de vos ennemis *incarnés* ou *désincarnés* est de vous diviser ; prouvez-leur qu'ils perdraient leur temps s'ils tentaient de susciter entre les groupes des sentiments de jalousie et de rivalité qui seraient une apostasie de la vraie doctrine spirite chrétienne.

Les *cinq cents* signatures qui accompagnent l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser sont une protestation contre cette tentative, et il en est plusieurs que je suis heureux d'y voir. A mes yeux c'est plus qu'une simple formule ; c'est un engagement de marcher dans la voie que nous tracent les bons Esprits. Je les conserverai précieusement, car elles seront un jour les glorieuses archives du Spiritisme.

Un mot encore, mes amis. En allant vous voir, je désire une chose, c'est qu'il n'y ait pas de banquet, et cela par plusieurs motifs. Je ne veux pas que ma visite soit une occasion de dépense qui pourrait empêcher quelques-uns de s'y trouver, et me priver du plaisir de vous voir tous réunis. Les temps sont durs ; il ne faut donc point faire de dépense inutile. L'argent qu'il coûterait sera bien mieux employé à venir en aide à ceux qui en auront besoin plus tard. Je vous le dis en toute sincérité, la pensée que ce que vous feriez pour moi en cette circonstance pourrait être une cause de privation pour beaucoup, m'ôterait tout le plaisir de la réunion. Je ne vais à Lyon ni pour parader ni pour recevoir des hommages, mais pour m'entretenir avec vous, consoler les affligés, donner du courage aux faibles, vous aider de mes conseils autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire ; et ce que vous pouvez m'offrir de plus agréable, c'est le spectacle d'une bonne, franche et solide union. Croyez bien que les termes si affectueux de votre invitation, valent mieux pour moi que tous les banquets du monde, me fussent-ils offerts dans un palais. Que me resterait-il d'un banquet ? rien ; tandis que votre invitation me reste comme un précieux souvenir et un gage de votre affection.

A bientôt, mes amis, j'aurai, s'il plaît à Dieu, le plaisir de vous serrer cordialement la main.

A. K.

A Monsieur Sabo, de Bordeaux.

Je suis très sensible au désir que m'ont témoigné un grand nombre de Spirites de Bordeaux de me voir encore cette année parmi eux. Si aucun obstacle imprévu ne s'y oppose, je suis toujours dans l'intention d'aller leur faire une petite visite, ne fût-ce que pour les remercier de leur bon accueil de l'année dernière; mais je vous serai très reconnaissant de leur faire savoir que je désire qu'il n'y ait pas de banquet. Je ne vais point parmi eux pour recevoir des ovations, mais pour donner des instructions à ceux qui croiront en avoir besoin et avec lesquels je serai heureux de m'entretenir. Quelques-uns ont bien voulu donner à ma visite le nom de visite pastorale; je ne désire pas qu'elle ait un autre caractère. Croyez bien que je me tiens pour plus honoré d'un franc et cordial accueil dans la forme la plus simple, que d'une réception cérémonieuse qui ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes, ni à mes principes. Si l'union ne régnait pas entre eux, ce n'est pas un banquet qui la ferait naître, au contraire; si elle existe, elle peut se manifester autrement que par une fête où l'amour-propre peut trouver son compte, mais qui ne saurait toucher un vrai Spirite, et par une dépense inutile qui serait mieux employée à soulager l'infortune. Cotisez-vous donc à mon intention, si vous le voulez, et vous me permettrez d'y joindre mon obole; mais, au lieu de manger l'argent, qu'il serve à donner à manger à ceux qui manquent du nécessaire. Alors ce sera la fête du cœur et non celle de l'estomac. Mieux vaut être béni par les malheureux que par les cuisiniers.

La sincérité de l'union se traduit par les actes, et plus encore par les actes intimes que par les démonstrations d'apparat. Que je voie partout la paix et la concorde régner dans la grande famille; que chacun mette de côté les vaines susceptibilités, les rivalités puériles, filles de l'orgueil; que tous n'aient qu'un but : le triomphe et la propagation de la doctrine, et que tous y concourent avec zèle, persévérance et abnégation de tout intérêt et de toute vanité personnelle; voilà ce qui sera pour moi une véritable fête, ce qui me comblera de joie et me fera emporter de mon second séjour à Bordeaux le plus doux et le plus agréable souvenir.

Veuillez, je vous prie, faire part de mes intentions à nos frères spirites et me croire, etc. A. K.

Nous avons cru devoir publier ces deux réponses, afin que l'on ne se méprenne pas sur les sentiments qui nous guident dans les visites que nous faisons aux centres spirites. Nous saisissons cette occasion pour remercier ceux des autres villes qui nous ont fait de pareilles invi-

tations; nous regrettons que le temps ne nous permette pas d'aller partout; nous le ferons successivement.

Au moment de mettre sous presse, une invitation des plus gracieuses et des plus pressantes nous est également faite au nom des membres de la Société spirite de Vienne en Autriche, à laquelle, à notre grand regret, il nous est de toute impossibilité de nous rendre cette année.

Poésies spirites.

Pérégrinations de l'âme.

De même que du sang la moindre particule,
En jaillissant du cœur, dans nos veines circule,
Notre vie, émanant de la Divinité,
Gravite l'infini durant l'éternité.

Notre globe est un lieu d'épreuve, de souffrance;
C'est là que sont les pleurs, les grincements de dents;
Oui, c'est là qu'est l'enfer dont notre délivrance
Tient au degré du mal de nos antécédents.

C'est ainsi que chacun, en quittant ce bas monde,
S'élève plus ou moins vers un monde éthéré.
Selon qu'il est plus pur ou plus ou moins immonde,
Son être se dégage ou se trouve attiré.

Nul ne peut des élus atteindre la carrière
Sans avoir en entier expié ses méfaits,
Si le cuisant remords, le regret, la prière,
N'ont jeté sur ses torts un voile de bienfaits.

Ainsi l'Esprit errant, ou plutôt l'âme en peine
Vient prendre un nouveau corps ici-bas pour souffrir,
Renaître à la vertu dans la famille humaine,
S'épurer par le bien, et de nouveau mourir.

Leur sainte mission une fois achevée,
Soudain Dieu les retire au céleste séjour,
Et progressivement leur âme est élevée
Au foyer infini de l'océan d'amour.

A notre tour aussi, notre épreuve finie,
Par l'amour élevés aux saintes régions,
Nous irons, triomphants au sein de l'harmonie,
De ces heureux élus grandir les légions.

Là, pour plus grand bonheur et pour comble d'ivresse,
A ceux qui nous sont chers Dieu nous réunira;
Confondus dans l'élan d'une sainte caresse,
Sous un ciel toujours pur sa main nous bénira.

Dans le bien, dans le beau, changeant de mode d'être,
Nous nous élèverons dans la sainte cité,
Où nous verrons sans fin grandir notre bien-être
Par l'infini trésor de la félicité.

Des mondes gradués montant l'échelle immense,
Toujours plus épurés en changeant de confins,
Nous irons, radieux, finir où tout commence,
Renaître pleins d'amour, et brillants séraphins.

Nous serons les aînés d'une race nouvelle,
Les anges gardiens des hommes à venir;
Célestes messagers du bien que Dieu révèle,
Des mondes nous irons enrichir l'avenir.

De Dieu tel est, je crois, le vouloir véritable,
En l'immense parcours de notre humanité,
Humains, inclinons-nous, son ordre est immuable;
Chantons tous : « Gloire à lui, durant l'éternité! »

B. Joly, *herboriste à Lyon.*

Remarque. — Les critiques méticuleux pourront peut-être, en cherchant bien, trouver quelques pailles dans ces vers; nous leur laissons ce soin et ne considérons que la pensée, dont on ne peut méconnaître la justesse au point de vue spirite; c'est bien l'âme et ses pérégrinations pour arriver, par le travail de l'épuration, au bonheur infini. Il en est une cependant qui semble dominer dans ce morceau, très orthodoxe du reste, et que nous ne saurions admettre; c'est celle qui est exprimée par ce vers de l'épigraphe : « *Gravite l'infini durant l'éternité.* » Si l'auteur entend par là que l'âme monte sans cesse, il en résulterait qu'elle n'atteindrait jamais le bonheur parfait. La raison dit que l'âme étant un être fini, son ascension vers le bien absolu doit avoir un terme; qu'arrivée à un certain point, elle doit, non pas rester dans une contemplation perpétuelle, peu attrayante d'ailleurs, et qui serait une inutilité perpétuelle, mais avoir une activité incessante et bienheureuse, comme auxiliaire de la Divinité.

L'Ange gardien.

(Société spirite africaine. — Médium, mademoiselle O...)

Pauvres humains, qui souffrez en ce monde,
Consolez-vous, séchez vos pleurs.
En vain sur vous la foudre gronde,
Près de vous sont vos défenseurs.
Dieu si bon, ce Dieu votre père,
A tous a voulu vous donner
Un petit ange, un petit frère,
Qui toujours doit vous protéger.
Ecoutez notre voix amie.
Oh ! nous voulons vous voir heureux;
Après les peines de la vie,
Puissions-nous vous conduire aux cieux!
Si vous pouviez nous voir sourire
Aux premiers pas que vous faites enfants;
Si vos regards, mortels, dans nos yeux pouvaient lire
Notre douleur, quand vous êtes méchants!
Mais écoutez: nous voulons vous instruire,
D'un doux secret, qui vous engage au bien,
Pour vous aussi, le jour doit luire
Où vous serez ange gardien.
Oui, lorsque après votre épreuve dernière
Le Seigneur recevra votre Esprit épuré,
Il vous dira d'aller protéger sur la terre,
Un beau petit enfant qui pour vous sera né.
Aimez-le bien, et que votre assistance,
Pauvre petit, lui prouve chaque jour
De son ange gardien le maternel amour;
A votre tour, guidez avec constance
L'esprit de votre frère au céleste séjour.

Signé, Ducis.

Remarque. — Ce morceau, et un autre d'une certaine étendue et non moins remarquable, intitulé : *L'Enfant et l'Athée*, que nous insérerons dans notre prochain numéro, ont été publiés dans l'*Echo de Sétif* (Algérie), du 31 juillet 1862, qui les fait précéder de la note suivante :

« Un de nos abonnés nous a communiqué les deux pièces de vers ci-après, obtenus par un médium de Constantine dans les premiers jours de ce mois. Sans les donner pour exemptes de reproches, sous le rapport des règles de la versification, nous reproduisons ces vers, parce qu'ils expliquent, en partie du moins, la doctrine spirite qui tend à se répandre de plus en plus sur toute la surface du globe. »

Ce médium paraît avoir la spécialité de la poésie; il a déjà obtenu un grand nombre de morceaux qu'il écrit avec une incroyable facilité, sans aucune rature, quoiqu'il n'ait aucune notion des règles de la versification. Nous avons vu un des membres de la Société de Constantine en présence duquel ils ont été écrits.

Dissertations spirites.

Études uranographiques.

(Société spirite de Paris.— Médium, M. Flammarion.)

Les trois communications ci-après sont en quelque sorte le début d'un jeune médium; on verra ce qu'elles promettent pour l'avenir. Elles servent d'introduction à une série de dictées que l'Esprit se propose de faire sous le titre d'*Etudes uranographiques*. Nous laissons aux lecteurs le soin d'en apprécier la forme et le fond.

I

Il vous a été annoncé depuis quelque temps, ici et ailleurs, par divers Esprits et par divers médiums, que des révélations vous seraient faites sur le système des mondes. Je suis appelé à concourir dans l'ordre de ma destination à accomplir la prédiction.

Avant d'ouvrir ce que je pourrais appeler nos études uranographiques, il importe de bien poser le premier principe, afin que l'édifice, assis sur une base solide, porte en soi les conditions de durée.

Ce premier principe, cette première cause, c'est la grande et souveraine puissance qui a donné la vie aux mondes et aux êtres; ce préambule de toute méditation sérieuse, c'est Dieu! A ce nom vénéré tout s'incline, et la harpe éthérée des cieux fait vibrer ses cordes d'or. Enfants de la terre, ô vous qui depuis si longtemps balbutiez ce grand nom sans le comprendre, que de théories hasardées se sont inscrites depuis le commencement des âges dans les annales de la philosophie humaine! que d'interprétations erronées de la conscience universelle se sont fait jour à travers les croyances surannées des anciens peuples! et aujourd'hui encore, que l'ère chrétienne dans sa splendeur a rayonné sur le monde, quelle idée se fait-on du premier des êtres, de l'être par excellence, de celui qui est? N'a-t-on pas vu dans ces derniers âges le panthéisme orgueilleux s'élever superbement jusqu'à celui qu'il a cru justement qualifier de l'être absorbsif, du grand tout, du sein duquel tout est sorti et dans lequel tout doit rentrer et se confondre un jour sans distinction d'individualités? N'a-t-on pas vu l'athéisme grossier étaler honteusement le scepticisme négateur et corrupteur de tout progrès intellectuel, quoi qu'en aient dit ses sophistes défenseurs? Il serait interminable de mentionner scrupuleusement toutes les erreurs qui se sont accréditées au sujet du principe primordial et éternel, et la réflexion suffit pour vous montrer que l'homme terrestre errera toutes les fois qu'il prétendra expliquer ce problème insoluble pour bien des Es-

prits désincarnés. C'est vous dire implicitement que vous devez, que nous devons, pour mieux dire, nous incliner tous humblement devant le grand Être; c'est vous dire, enfants! que s'il est en nous de nous élever jusqu'à l'idée de l'Être infini, cela doit nous suffire et interdire à tous la prétention orgueilleuse de tenir les yeux ouverts devant le soleil, sans quoi nous serions bientôt aveuglés par l'éblouissante splendeur de Dieu dans son éternelle gloire! Retenez bien ceci, c'est le prélude de nos études: Croyez en Dieu créateur et organisateur des sphères; aimez Dieu créateur et protecteur des âmes, et nous pourrons pénétrer ensemble humblement et studieusement en même temps dans le sanctuaire où il a semé les dons de sa puissance infinie.

GALILÉE.

II

Après avoir établi le premier point de notre thèse, la seconde question qui se présente, c'est le problème de la puissance qui conserve les êtres et que l'on est convenu d'appeler *nature*. Après le mot qui résume tout, le mot qui représente tout. Or donc, qu'est-ce que la nature? Écoutez d'abord la définition du naturaliste moderne: *La nature*, dit-il, *est le trône extérieur de la puissance divine*. A cette définition, j'ajouterai celle-ci, qui résume toutes les idées des observateurs : *la nature est la puissance effective du Créateur*. Remarquons cette double explication du même mot qui, par une merveilleuse combinaison du langage, représente deux choses au premier abord si différentes. En effet, la nature entendue dans le premier sens représente l'effet dont la cause est exprimée sous le second sens. Un paysage aux horizons perdus, aux arbres touffus sous lesquels on sent la vie monter avec la séve; une prairie émaillée par les fleurs odorantes et couronnée par le soleil : cela s'appelle nature. Maintenant, veut-on désigner la force qui guide les astres dans l'étendue ou qui fait germer sur terre le grain de froment? c'est encore la nature. Que la constatation de ces diverses appellations soit pour vous la source de profondes réflexions; qu'elle serve à vous apprendre que si l'on se sert du même mot pour exprimer l'effet et la la cause, c'est qu'en réalité la cause et l'effet ne font qu'un. L'astre attire l'astre dans l'espace selon des lois inhérentes à la constitution de l'univers, et est attiré avec la même puissance que celle qui réside en lui. Voilà la cause et l'effet. Le rayon solaire met le parfum sur la fleur, et l'abeille y va chercher le miel; ici, le parfum est encore l'effet et la cause. En quelque lieu que s'abaissent vos regards sur la terre, vous pourrez constater partout cette double nature. Concluons de ceci que si la nature est, comme je l'ai dénommée, la puissance effective de Dieu, elle est en même temps le trône de cette même puissance; elle est

à la fois active et passive, effet et cause, matière et force immatérielle; elle est la loi qui crée, la loi qui gouverne, la loi qui embellit; elle est l'être et l'image; elle est la manifestation du pouvoir créateur, infiniment belle, infiniment admirable, infiniment digne de la volonté dont elle est la messagère.

GALILÉE.

III

Notre troisième étude aura pour sujet l'espace.

Plusieurs définitions de ce mot ont été données; la principale est celle-ci : l'étendue qui sépare deux corps. D'où certains sophistes ont déduit que là où il n'y avait pas de corps, il n'y avait pas d'espace; c'est sur quoi des docteurs en théologie se sont basés pour établir que l'espace était nécessairement fini, alléguant que des corps limités en certain nombre ne sauraient former une suite infinie; et que là où les corps s'arrêtaient, l'espace s'arrêtait aussi. On a encore défini l'espace : le lieu où se meuvent les mondes, le vide où agit la matière, etc... Laissons dans les traités où elles reposent toutes ces définitions qui ne définissent rien.

L'espace est un de ces mots qui représentent une idée primitive et axiomatique, évidente par elle-même, et que les diverses définitions qu'on en peut donner ne savent qu'obscurcir. Nous savons tous ce que c'est que l'espace, et je ne veux qu'établir son infinité, afin que nos études ultérieures n'aient aucune barrière s'opposant aux investigations de notre vue.

Or, je dis que l'espace est infini, par cette raison qu'il est impossible de lui supposer aucune limite, et que, malgré la difficulté que nous avons de concevoir l'infini, il nous est pourtant plus facile d'aller éternellement dans l'espace, en pensée, que de nous arrêter en un lieu quelconque après lequel nous ne trouverions plus d'étendue à parcourir.

Pour nous figurer, autant qu'il est en nos facultés bornées, l'infinité de l'espace, supposons que partant de la terre perdue au milieu de l'infini, vers un point quelconque de l'univers, et cela avec la vitesse prodigieuse de l'étincelle électrique qui franchit *des milliers de lieues à chaque seconde*, à peine avons-nous quitté ce globe, qu'ayant parcouru des millions de lieues, nous nous trouvons en un lieu d'où la terre ne nous apparaît plus que sous l'aspect d'une pâle étoile. Un instant après, en suivant toujours la même direction, nous arrivons vers les étoiles lointaines que vous distinguez à peine de votre station terrestre; et de là, non-seulement la terre est entièrement perdue pour nos regards dans les profondeurs du ciel, mais encore votre soleil même dans sa splendeur est éclipsé par l'étendue qui nous sépare de lui. Animés toujours

de la même vitesse de l'éclair, nous franchissons des systèmes de mondes à chaque pas que nous avançons dans l'étendue, des îles de lumière éthérée, des voies stellifères, des parages somptueux où Dieu a semé les mondes avec la même profusion qu'il a semé les plantes dans les prairies terrestres.

Or, il y a à peine quelques minutes que nous marchons, et déjà des centaines de millions et de millions de lieues nous séparent de la terre, des milliards de mondes ont passé sous nos regards, et pourtant, écoutez :

Nous n'avons pas en réalité avancé d'un seul pas dans l'univers.

Si nous continuons pendant des années, des siècles, des milliers de siècles, des millions de périodes cent fois séculaires et *incessamment avec la même vitesse de l'éclair*, nous n'aurons pas avancé davantage ! et cela de quelque côté que nous allions et vers quelque point que nous nous dirigions, depuis ce grain invisible que nous avons quitté et qui s'appelle la terre.

Voilà ce que c'est que l'espace !

GALILÉE

Vacances de la Société spirite de Paris.

(Société spirite de Paris, 1er août 1862.—Médium, M. E. Vézy.)

Vous allez donc vous séparer pour quelque temps, mais les bons Esprits seront toujours avec ceux qui demanderont leur aide et leur appui.

Si chacun de vous quitte la table du maître, ce n'est point seulement pour prendre l'exercice ou le repos, mais c'est encore pour servir, partout où vous vous répandrez, la grande cause humanitaire, sous le drapeau de laquelle vous êtes venus vous mettre à l'abri.

Vous comprenez bien que pour le Spirite fervent, il n'y a point d'heures marquées pour l'étude; toute sa vie n'est qu'une heure, heure trop courte encore pour le grand travail auquel il se livre : le développement intellectuel des races humaines !...

Les branches ne se détachent point du tronc parce qu'elles s'en écartent, elles font place au contraire à de nouvelles poussées qui les rendent solidaires et les unissent.

Profitez de ces vacances qui vont vous disséminer, pour devenir plus fervents encore, à l'exemple des apôtres de Christ; sortez de ce cénacle forts et courageux ; que votre foi et vos bonnes œuvres rallient autour de vous mille croyants qui béniront la lumière que vous répandrez autour de vous.

Courage! courage! au jour du rendez-vous, quand l'oriflamme du Spiritisme vous appellera pour combattre et se déploiera sur vos têtes, que chacun autour de soi ait les adeptes qu'il aura formés sous sa bannière, et les bons Esprits en compteront le nombre et le porteront à Dieu!

Ne dormez donc point, Spirites, à l'heure de la sieste; veillez et priez! je vous l'ai déjà dit et d'autres voix vous l'ont fait entendre, l'horloge des siècles sonne, une vibration retentit, elle appelle ceux qui sont dans la nuit, malheur à qui ne ne veut point prêter l'oreille pour l'entendre!

O Spirites! allez, réveillez les dormeurs, et dites-leur qu'ils vont être surpris par les flots de la mer qui monte avec des mugissements sourds et terribles; allez leur dire de choisir l'endroit du sol le plus éclairé et le plus solide, car voici les astres qui déclinent et la nature entière qui se meut, tremble et s'agite!.....

Mais après les ténèbres voici la lumière, et ceux-là qui n'auront point voulu voir ni entendre, immigreront à cette heure dans les mondes inférieurs pour expier et y attendre longtemps, bien longtemps les nouveaux astres qui doivent s'élever et les éclairer! et le temps leur semblera l'éternité, car ils n'entreverront point la fin de leurs peines jusqu'au jour où ils commenceront à croire et à comprendre.

Je ne vous appellerai plus enfants, Spirites, mais hommes, hommes braves et courageux! Soldats de la nouvelle foi, combattez vaillamment, armez vos bras de la lance de charité et couvrez votre corps du bouclier de l'amour. Entrez dans la lice! alerte! alerte! foulez aux pieds l'erreur et le mensonge, et tendez la main à ceux qui vons demanderont: Où est la lumière? Dites-leur bien que ceux qui marchent guidés par l'étoile du Spiritisme ne sont point pusillanimes, qu'ils ne s'effrayent point des mirages, et n'acceptent comme lois que ce que la froide et saine raison leur ordonne; que la charité est leur devise et qu'ils ne se dépouillent pour leurs frères qu'au nom de la solidarité universelle, et non point pour gagner un paradis qu'ils savent bien ne pouvoir posséder que quand ils auront beaucoup expié!... qu'ils connaissent Dieu, et qu'ils savent, avant tout, qu'il est immuable dans sa justice, qu'il ne peut conséquemment pardonner une vie de fautes entassées, pour une seconde de repentir, comme il ne peut punir une heure de sacrilége par une éternité de supplice!...

Oui, Spirites, comptez les années du repentir au nombre d'étoiles, mais l'âge d'or arrivera pour qui aura su les compter!...

Allez donc, travailleurs et soldats, et que chacun revienne avec la pierre ou le caillou qui doit aider à la construction du nouvel édifice, et je vous le dis, en vérité, cette fois vous n'aurez plus à craindre la confusion, quoique voulant élever jusqu'au ciel la tour qui le couron-

nera ; Dieu, au contraire, étendra sa main sur votre route afin de vous mettre à l'abri des ouragans.

Voici la deuxième heure du jour, voici les serviteurs qui viennent de nouveau de la part du maître chercher des travailleurs ; vous qui êtes inoccupés, venez, et n'attendez point la dernière heure !...

SAINT AUGUSTIN.

Aux centres spirites que nous devons visiter.

Le nombre des centres que nous nous proposons de visiter, joint à la longueur du trajet, ne nous permettant pas de consacrer à chacun autant de temps que nous l'eussions désiré, nous croyons utile de mettre ce temps à profit, le mieux possible, pour l'instruction. Dans ce but, notre intention est de répondre, autant que cela sera en notre pouvoir, aux questions sur lesquelles on désirera avoir des éclaircissements. Nous avons remarqué que, lorsque nous faisons cette proposition séance tenante, on ne sait généralement pas quoi demander, et que beaucoup de personnes sont retenues par la timidité ou par l'embarras de formuler leur pensée. Pour éviter ce double inconvénient, nous prions de préparer ces questions d'avance par écrit, et de nous en remettre la liste avant la réunion. Nous pourrons alors les classer méthodiquement, en élaguer les doubles emplois, et y répondre d'une manière plus satisfaisante pour tous, en réfutant en même temps les objections de la doctrine.

A Monsieur E. K.

Je suis complétement étranger à l'inscription dont vous me parlez dans votre lettre du 2 août, datée de Guingamp, par une raison très-simple : c'est que je n'ai pas été en Bretagne ; et j'ajoute que je n'avais nulle connaissance de ce *Manè*, *Thécel*, *Pharès* d'un autre genre, comme vous l'appelez. S'il a pu produire sur vous une salutaire impression, il faut en remercier l'auteur inconnu. Dans tous les cas, je serai heureux de vous recevoir quand vous viendrez à Paris, où toutefois je ne serai de retour que dans les premiers jours d'octobre. Je me ferai un plaisir de vous donner verbalement toutes les instructions que vous désirerez.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1862.

Apollonius de Tyane.

A l'exception des érudits, Apollonius de Tyane n'est guère connu que de nom, et encore son nom n'est-il pas populaire, faute d'une histoire à la portée de tout le monde. Il n'en existait que quelques traductions faites elles-mêmes sur une traduction latine et d'un format incommode. On doit donc savoir gré au savant helléniste qui vient de le mettre en lumière par une traduction consciencieuse faite sur le texte grec original, et aux éditeurs d'avoir, par cette publication, comblé une lacune regrettable (1).

On n'a pas de dates précises sur la vie d'Apollonius. D'après certains calculs, il serait né deux ou trois ans avant Jésus-Christ, et mort à quatre-vingt-seize ans vers la fin du premier siècle. Il naquit à Tyane, ville grecque de Cappadoce en Asie Mineure. De bonne heure il fit preuve d'une grande mémoire, d'une intelligence remarquable et montra une grande ardeur pour l'étude. De toutes les philosophies qu'il étudia, il adopta celle de Pythagore, dont il suivit rigoureusement les préceptes jusqu'à sa mort. Son père, un des plus riches citoyens de Tyane, lui laissa une fortune considérable qu'il partagea entre ses parents, ne s'en réservant qu'une très faible partie, parce que, disait-il, le sage doit savoir se contenter de peu. Il voyagea beaucoup pour s'instruire; parcourut l'Assyrie, la Scythie, l'Inde où il visita les Brah-

(1) *Appollonius de Tyane*, sa vie, ses voyages, ses prodiges; par Philostrate. Nouvelle traduction faite sur le texte grec, par M. Chassang, maître des conférences à l'Ecole normale. — 1 vol. in-12 de 500 pages. Prix, 3 fr 50; chez MM. Didier et Ce, éditeurs, quai des Augustin, 35, à Paris.

manes, l'Egypte, la Grèce, l'Italie et l'Espagne, enseignant partout la sagesse ; partout aimé pour la douceur de son caractère, honoré pour ses vertus et recrutant de nombreux disciples qui se pressaient sur ses pas pour l'entendre, et dont plusieurs le suivirent dans ses voyages. L'un d'eux pourtant, Euphrate, jaloux de sa supériorité et de son crédit, devint son détracteur et son mortel ennemi, et ne cessa de répandre sur lui la calomnie pour le perdre, mais il ne réussit qu'à s'avilir lui-même ; Apollonius ne s'en émut jamais, et loin de concevoir contre lui aucun ressentiment, il le plaignait de sa faiblesse et chercha toujours à lui rendre le bien pour le mal. Damis, au contraire, jeune Assyrien qu'il connut à Ninive, s'attacha à lui avec une fidélité à toute épreuve, fut le compagnon assidu de ses voyages, le dépositaire de sa philosophie, et a laissé sur lui la plupart des renseignements que nous possédons.

Le nom d'Apollonius de Tyane se trouve mêlé à celui de tous les personnages légendaires que l'imagination des hommes s'est plu à parer des attraits du merveilleux. Quelle que soit l'exagération des faits qu'on leur attribue, il demeure évident qu'à côté des fables se trouve un fond de vérités plus ou moins dénaturées. Personne assurément ne saurait révoquer en doute l'existence d'Apollonius de Tyane ; ce qui est également certain, c'est qu'il a dû faire des choses remarquables, sans quoi on n'en aurait pas parlé. Pour que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, ait demandé à Philostrate d'écrire sa vie, il fallait nécessairement qu'il eût fait parler de lui, car il n'est pas probable qu'elle ait commandé un roman sur un homme imaginaire ou obscur. Que Philostrate ait amplifié les faits ou qu'il les ait trouvés amplifiés, cela est probable et même certain, pour quelques-uns du moins, qui sont hors de toute probabilité ; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il a puisé le fond de sa relation dans des récits presque contemporains et qui devaient avoir assez de notoriété pour mériter l'attention de l'impératrice. La difficulté est quelquefois de démêler la fable de la vérité ; dans ce cas il est des gens qui trouvent plus simple de tout nier.

Les personnages de cette nature sont très diversement appréciés ; chacun les juge au point de vue de ses opinions, de ses croyances et même de ses intérêts. Apollonius de Tyane devait, plus que tout autre, donner matière à la controverse, par l'époque où il vivait, et par la nature de ses facultés. On lui attribuait entre autres choses le don de guérir, la prescience, la vue à distance, le pouvoir de lire dans la pensée, de chasser les démons, de se transporter instantanément d'un lieu dans un autre, etc. Peu de philosophes ont joui d'une plus grande po-

pularité de leur vivant. Son prestige était encore augmenté par l'austérité de ses mœurs, sa douceur, sa simplicité, son désintéressement, son caractère bienveillant et sa réputation de sagesse. Le paganisme jetait alors ses dernières lueurs, et se débattait contre l'envahissement du christianisme naissant : il voulut en faire un dieu. Les idées chrétiennes se mêlant aux idées païennes, quelques-uns en firent un saint ; les moins fanatiques ne virent en lui qu'un philosophe ; c'est l'opinion la plus raisonnable, et c'est le seul titre qu'il ait jamais pris, car il s'est défendu d'être fils de Jupiter, comme quelques-uns le prétendaient. Quoique contemporain du Christ, il ne paraît pas en avoir entendu parler, car, dans sa vie, il n'est fait aucune allusion à ce qui passait alors en Judée.

Parmi les chrétiens qui l'ont jugé depuis, les uns l'ont déclaré fourbe et imposteur ; d'autres, ne pouvant nier les faits, ont prétendu qu'il n'opérait des prodiges que par l'assistance du démon, sans songer que c'était avouer ces mêmes prodiges, et faire de Satan le rival de Dieu, par la difficulté de distinguer les prodiges divins des prodiges diaboliques. Ce sont les deux opinions qui ont prévalu dans l'Église.

L'auteur de cette traduction s'est tenu dans une sage neutralité ; il n'a épousé aucune version, et, pour mettre chacun à même de les apprécier toutes, il indique avec un soin scrupuleux toutes les sources où l'on peut puiser, laissant chacun libre de tirer, de la comparaison des arguments pour ou contre, telle conséquence qu'il jugera à propos, se bornant à faire une traduction fidèle et consciencieuse.

Les phénomènes spirites, magnétiques et somnambuliques viennent aujourd'hui jeter une lumière toute nouvelle sur les faits attribués à ce personnage, en démontrant la possibilité de certains effets relégués jusqu'à ce jour dans le domaine fantastique du merveilleux, et en permettant de faire la part du possible et de l'impossible.

Et d'abord, qu'est-ce que le merveilleux ? Le scepticisme répond : C'est tout ce qui, étant en dehors des lois de la nature, est impossible ; puis il ajoute : Si les récits anciens abondent en faits de ce genre, cela tient à l'amour de l'homme pour le merveilleux. Mais d'où vient cet amour ? C'est ce qu'il ne dit pas, et c'est ce que nous allons essayer d'expliquer ; ce ne sera pas inutile à notre sujet.

Ce que l'homme appelle merveilleux le transporte par la pensée au delà des limites du connu, et c'est l'aspiration intime vers un ordre de choses meilleur qui lui fait rechercher avec avidité ce qui peut l'y rattacher et lui en donner une idée. Cette aspiration lui vient de l'intuition qu'il a que cet ordre de choses doit exister ; ne le trouvant pas sur la

terre, il le cherche dans la sphère de l'inconnu. Mais cette aspiration elle-même n'est-elle pas un indice providentiel qu'il y a quelque chose au delà de la vie corporelle? Elle n'est donnée qu'à l'homme, car les animaux, qui n'attendent rien, ne recherchent pas le merveilleux. L'homme comprend intuitivement qu'il y a en dehors du monde visible une puissance dont il se fait une idée plus ou moins juste selon le développement de son intelligence, et tout naturellement il voit l'action *directe* de cette puissance dans tous les phénomènes qu'il ne comprend pas; aussi une foule de faits passaient jadis pour merveilleux, qui, aujourd'hui parfaitement expliqués, sont rentrés dans le domaine des lois naturelles. Il en est résulté que tous les hommes qui possédaient des facultés ou des connaissances supérieures au vulgaire passaient pour avoir une portion de cette puissance invisible, ou tenir d'elle leur pouvoir; on les a appelés magiciens ou sorciers. L'opinion de l'Église ayant fait prévaloir l'idée que cette puissance ne pouvait provenir que de l'Esprit du mal, lorsqu'elle s'exerçait en dehors de son sein, dans les temps de barbarie et d'ignorance on brûlait les prétendus magiciens ou sorciers; le progrès de la science les a replacés dans l'humanité.

Où trouvez-vous, disent les incrédules, le plus de récits merveilleux? N'est-ce pas dans l'antiquité, chez les peuples sauvages, dans les classes les moins éclairées? N'est-ce pas une preuve qu'ils sont le produit de la superstition, fille de l'ignorance? De l'ignorance, c'est incontestable, et cela par une raison bien simple. Les anciens, qui savaient moins que nous, n'en étaient pas moins frappés des mêmes phénomènes; connaissant moins de causes véritables, ils cherchaient des causes surnaturelles aux choses les plus naturelles, et, l'imagination aidant, secondée par la peur d'un côté, de l'autre par le génie poétique, ils brodaient là-dessus des contes fantastiques amplifiés par le goût de l'allégorie particulier aux peuples d'Orient. Prométhée soutirant le feu du ciel qui le consuma devait passer pour un être surhumain puni de sa témérité, pour avoir empiété sur les droits de Jupiter; Franklin, le Prométhée moderne, est pour nous simplement un savant. Montgolfier s'élevant dans les airs eût été dans les temps mythologiques un Icare; qu'eût donc été M. Poitevin s'élevant sur un cheval?

La science ayant fait rentrer une foule de faits dans l'ordre naturel, a réduit de beaucoup les faits merveilleux. Mais a-t-elle tout expliqué? connaît-elle toutes les lois qui régissent les mondes? n'a-t-elle plus rien à apprendre? Chaque jour donne un démenti à cette orgueilleuse prétention. N'ayant donc point encore fouillé tous les secrets de

Dieu, il en résulte que beaucoup de faits antiques sont encore inexpliqués; or, n'admettant comme possible que ce qu'elle comprend, elle trouve plus simple de les appeler merveilleux, fantastiques, c'est-à-dire inadmissibles par la raison; à ses yeux tous les hommes qui sont censés les avoir produits sont des mythes ou des imposteurs, et devant cet arrêt Apollonius de Tyane ne pouvait trouver grâce. Le voilà donc condamné par l'Église, qui admet les faits, comme un suppôt de Satan, et par les savants, qui ne les admettent pas, comme un habile jongleur.

La loi de gravitation universelle a ouvert une nouvelle voie à la science, et rendu compte d'une foule de phénomènes sur lesquels on avait bâti des théories absurdes; la loi des affinités moléculaires est venue lui faire faire un nouveau pas; la découverte du monde microscopique lui a ouvert de nouveaux horizons; l'électricité, à son tour, est venue lui révéler une nouvelle puissance qu'elle ne soupçonnait pas; à chacune de ces découvertes, elle a vu se résoudre bien des difficultés, bien des problèmes, bien des mystères incompris ou faussement interprétés; mais que de choses restent encore à éclaircir! Ne peut-on admettre la découverte d'une nouvelle loi, d'une nouvelle force venant jeter la lumière sur des points encore obscurs? Eh bien! c'est une nouvelle puissance que le Spiritisme vient révéler, et cette puissance, c'est l'action du monde invisible sur le monde visible. En montrant dans cette action une loi naturelle, il recule encore les limites du merveilleux et du surnaturel, car il explique une foule de choses qui paraissaient inexplicables, comme d'autres paraissaient inexplicables avant la découverte de l'électricité.

Le Spiritisme se borne-t-il à admettre le monde invisible comme hypothèse et comme moyen d'explication? Non, car ce serait expliquer l'inconnu par l'inconnu; il prouve son existence par des faits patents, irrécusables, comme le microscope a prouvé l'existence du monde des infiniment petits. Étant donc démontré que le monde invisible nous entoure, que ce monde est essentiellement intelligent, puisqu'il se compose des âmes des hommes qui ont vécu, on conçoit aisément qu'il puisse jouer un rôle actif dans le monde visible, et produire des phénomènes d'un ordre particulier. Ce sont ces phénomènes que la science ne pouvant expliquer par les lois connues, appelle merveilleux. Ces phénomènes, étant une loi de la nature, ont dû se produire dans tous les temps; or, comme ils reposaient sur l'action d'une puissance en dehors de l'humanité, et que toutes les religions ont pour principe l'hommage rendu à cette puissance, ils ont servi de base à toutes les religions; voilà pourquoi les récits anciens, de même que toutes les

théogonies, fourmillent d'allusions et d'allégories concernant les rapports du monde invisible avec le monde visible, et qui sont inintelligibles si l'on ne connaît pas ces rapports; vouloir les expliquer sans cela, c'est vouloir expliquer les phénomènes électriques sans l'électricité. Cette loi est une clef qui va ouvrir la plupart des sanctuaires mystérieux de l'antiquité; une fois reconnue, les historiens, les archéologues, les philosophes vont voir se dérouler devant eux un horizon tout nouveau, et la lumière se fera sur les points les plus obscurs.

Si cette loi trouve encore de l'opposition, elle a cela de commun avec tout ce qui est nouveau; cela tient en outre à l'esprit matérialiste qui domine notre époque, et en second lieu parce qu'on se fait généralement du monde invisible une idée tellement fausse, que l'incrédulité en est la conséquence. Le Spiritisme non-seulement en démontre l'existence, mais il le présente sous un aspect tellement logique que le doute n'a plus de raison d'être chez quiconque sa donne la peine de l'étudier consciencieusement.

Nous ne demandons cependant point aux savants de croire; mais comme le Spiritisme est une philosophie qui prend une large place dans le monde, à ce titre, fût-elle un rêve creux, elle mérite examen, ne fût-ce que pour savoir ce qu'elle dit. Nous ne leur demandons qu'une chose, c'est de l'étudier, mais de l'étudier à fond, pour ne pas lui faire dire ce qu'elle ne dit pas; puis alors, qu'ils croient ou qu'ils ne croient pas, à l'aide de ce levier, pris comme simple hypothèse, qu'ils essayent de résoudre les milliers de problèmes historiques, archéologiques, anthropologiques, théologiques, psychologiques, moraux, sociaux, etc., devant lesquels ils ont échoué, et ils en verront le résultat. Ne pas leur demander la foi, ce n'est pas beaucoup exiger.

Revenons à Apollonius. Les Anciens connaissaient incontestablement le magnétisme : on en trouve la preuve dans certaines peintures égyptiennes; ils connaissaient également le somnambulisme et la seconde vue, puisque ce sont des phénomènes naturels psychologiques; ils connaissaient les différentes catégories d'Esprits, qu'ils appelaient des dieux, et leurs rapports avec les hommes; les médiums guérisseurs, voyants, parlants, auditifs, inspirés, etc., ont dû se produire chez eux comme de notre temps, comme on en voit de nombreux exemples chez les Arabes; à l'aide de ces données et de la connaissance des propriétés du périsprit, enveloppe corporelle fluidique des Esprits, on peut parfaitement se rendre compte de plusieurs des faits attribués à Apollonius de Tyane, sans avoir recours à la magie, à la sorcellerie ni à la jonglerie. Nous disons de plusieurs, car il en est dont le Spiri-

tisme lui-même démontre l'impossibilité; c'est en cela qu'il sert à faire la part de la vérité et de l'erreur. Nous laissons à ceux qui auront fait une étude sérieuse et complète de cette science le soin d'établir la distinction du possible et de l'impossible, ce qui leur sera facile.

Envisageons maintenant Apollonius à un autre point de vue. A côté du médium, qui en faisait pour ce temps-là un être presque surnaturel, il y avait en lui le philosophe, le sage. Sa philosophie se ressentait de la douceur de ses mœurs et de son caractère, de sa simplicité en toutes choses. On en peut juger par quelques-unes de ses maximes.

Ayant fait des reproches aux Lacédémoniens dégénérés et efféminés, et ceux-ci ayant profité de ses conseils, il écrivit aux éphores : « Apollonius aux éphores, salut. De véritables hommes ne doivent pas faire de fautes; mais il n'appartient qu'aux hommes de cœur, s'ils commettent des fautes, de les reconnaître. »

Les Lacédémoniens, ayant reçu une lettre de reproches de l'empereur, étaient indécis de savoir s'ils devaient conjurer sa colère ou lui répondre avec fierté; ils consultèrent Apollonius sur la forme de leur réponse; celui-ci vint à l'assemblée et ne dit que ces mots : « Si Palamède a inventé l'écriture, ce n'est pas seulement pour qu'on pût écrire, mais afin qu'on sût quand il ne faut pas écrire. »

Télésinus, consul romain, interrogeant Apollonius, lui demanda : « Quand vous approchez des autels, quelle est votre prière? — Je demande aux dieux que la justice règne, que les lois soient respectées, que les sages soient pauvres, que les autres s'enrichissent, mais par des voies honnêtes. — Quoi! quand vous demandez tant de choses, pensez-vous être exaucé? — Sans doute, car je demande tout cela en un seul mot; et, m'approchant des autels, je dis : « O dieux! donnez-« moi ce qui m'est dû. » Si je suis du nombre des justes, j'obtiendrai plus que je n'ai dit; si au contraire les dieux me mettent au nombre des méchants, ils me puniront, et je ne pourrai faire de reproches aux dieux si, n'étant pas bon, je suis puni. »

Vespasien s'entretenant avec Apollonius sur la manière de gouverner quand il serait empereur, lui dit : « Voyant l'empire avili par les tyrans que je viens de vous nommer, j'ai voulu prendre conseil de vous sur la manière de le relever dans l'estime des hommes. — Un jour, dit Apollonius, un joueur de flûte des plus habiles envoya ses élèves chez les plus mauvais joueurs de flûte pour leur apprendre comment il ne faut pas jouer. Vous savez maintenant, Vespasien, comment il ne faut pas régner : vos prédécesseurs vous l'ont appris. Réfléchissons maintenant à la manière de bien régner. »

Étant en prison à Rome, sous Domitien, il fit aux prisonniers un discours pour les rappeler au courage et à la résignation, et leur dit : « Tous tant que nous sommes, nous sommes en prison pendant la durée de ce qu'on appelle la vie. Notre âme, liée à ce corps périssable, souffre des maux nombreux, et est l'esclave de toutes les nécessités de la condition d'homme. »

Dans sa prison, répondant à un émissaire de Domitien qni l'engageait à charger Nerva pour obtenir sa liberté, il dit : « Mon ami, si j'ai été mis aux fers pour avoir dit la vérité à Domitien, que m'arrivera-t-il pour avoir menti ? L'empereur croit que c'est la franchise qui mérite les fers, et moi je crois que c'est le mensonge. »

Dans une lettre à Euphrate : « J'ai demandé à des riches s'ils n'avaient pas de soucis. « Comment n'en aurions nous point ? » me dirent-ils. — « Et d'où viennent donc vos soucis ? — De nos richesses. » Euphrate, je vous plains, car vous venez de vous enrichir. »

Au même : « Les hommes les plus sages sont les plus brefs dans leurs discours. Si les bavards souffraient ce qu'ils font souffrir aux autres, ils ne parleraient pas tant. »

Autre à Criton : « Pythagore a dit que la médecine est le plus divin des arts. Si la médecine est l'art le plus divin, il faut que le médecin s'occupe de l'âme en même temps que du corps. Comment un être serait-il sain, quand la partie la plus importante de lui-même serait malade ? »

Autre aux platoniciens : « Si l'on offre de l'argent à Apollonius, et qu'on lui paraisse estimable, il ne fera pas de difficultés de l'accepter, pour peu qu'il en ait besoin. Mais un salaire pour ce qu'il enseigne, jamais, même dans le besoin, il ne l'acceptera. »

Autre à Valérius : « Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, de même que personne ne naît, si ce n'est en apparence. En effet, le passage de l'essence à la substance, voilà ce qu'on appelle naître ; et ce qu'on a appelé mourir, c'est, au contraire, le passage de la substance à l'essence. »

Aux sacrificateurs d'Olympie : « Les dieux n'ont pas besoin de sacrifices. Que faut-il donc faire pour leur être agréable ? Il faut, si je ne me trompe, chercher à acquérir la divine sagesse, et rendre, autant qu'on le peut, des services à ceux qui le méritent. Voilà ce qu'aiment les dieux. Les impies eux-mêmes peuvent faire des sacrifices. »

Aux Ephésiens du temple de Diane : « Vous avez conservé tous les rites des sacrifices, tout le faste de la royauté. Comme banqueteurs et joyeux convives, vous êtes irréprochables ; mais que de reproches n'a-

t-on pas à vous faire, comme voisins de la déesse nuit et jour! N'est-ce pas de votre milieu que sortent tous les filous, les brigands, les marchands d'esclaves, tous les hommes injustes et impies? Le temple est un repaire de voleurs. »

A ceux qui se croient sages : « Vous dites que vous êtes de mes disciples? Eh bien! ajoutez que vous vous tenez toujours chez vous, que vous n'allez jamais aux thermes, que vous ne tuez pas d'animaux, que vous ne mangez pas de viande, que vous êtes libres de toute passion, de l'envie, de la malignité, de la haine, de la calomnie, du ressentiment, qu'enfin vous êtes du nombre des hommes libres. N'allez pas faire comme ceux qui, par des discours mensongers, font croire qu'ils vivent d'une manière, tandis qu'ils vivent d'une manière tout opposée. »

A son frère Hestiée : « Partout je suis regardé comme un homme divin; en quelques endroits même on me prend pour un dieu. Dans ma patrie, au contraire, je suis jusqu'ici méconnu. Faut-il s'en étonner? Vous-mêmes, mes frères, je le vois, vous n'êtes pas encore convaincus que je sois supérieur à bien des hommes pour la parole et pour les mœurs. Et comment mes concitoyens et mes parents se sont-ils trompés à mon égard? Hélas! cette erreur m'est bien douloureuse! je sais qu'il est beau de considérer toute la terre comme sa patrie et tous les hommes comme ses frères et ses amis, puisque tous descendent de Dieu et sont d'une même nature, puisque tous ont également les mêmes passions, puisque tous sont hommes également, qu'ils soient nés Grecs ou barbares. »

Étant à Catane, en Sicile, dans une instruction donnée à ses disciples, il dit en parlant de l'Etna : « A les entendre, sous cette montagne gémit enchaîné quelque géant, Typhée ou Encelade, qui, dans sa longue agonie, vomit tout ce feu. J'accorde qu'il a existé des géants; car, en divers endroits, des tombeaux entr'ouverts nous ont fait voir des ossements qui indiquent des hommes d'une taille extraordinaire; mais je ne saurais admettre qu'ils soient entrés en lutte avec les dieux; tout au plus peut-être ont-ils outragé leurs temples et leurs statues. Mais qu'ils aient escaladé le ciel et en aient chassé les dieux, il est insensé de le dire, il est insensé d'y croire. Une autre fable, qui paraît moins irrévérente envers les dieux, et dont cependant nous ne devons pas faire plus de cas, c'est que Vulcain travaille à la forge dans les profondeurs de l'Etna, et qu'il y fait sans cesse retentir l'enclume. Il y a, sur différents points de la terre, d'autres volcans, et l'on ne s'avise pas de dire qu'il y ait autant de géants et de Vulcains. »

Certains lecteurs auraient trouvé peut-être plus intéressant que nous

citassions les prodiges d'Apollonius pour les commenter et les expliquer; mais nous avons tenu avant tout à montrer en lui le philosophe et le sage plutôt que le thaumaturge. On peut prendre ou rejeter tout ce que l'on voudra des faits merveilleux qu'on lui attribue, mais nous croyons difficile qu'un homme qui dit de telles paroles, qui professe et pratique de tels principes, soit un jongleur, un fourbe, ou un possédé du démon.

En fait de prodiges, nous n'en citerons qu'un seul qui témoigne suffisamment d'une des facultés dont il était doué.

Après un récit détaillé du meurtre de Domitien, Philostrate ajoute :

« Tandis que ces faits se passaient à Rome, Apollonius les voyait à Éphèse. Domitien fut assailli par Clément vers midi; le même jour, au même moment, Apollonius dissertait dans les jardins attenant aux xistes. Tout d'un coup il baissa un peu la voix comme s'il eût été saisi d'une frayeur subite. Il continua son discours, mais son langage n'avait pas sa force ordinaire, ainsi qu'il arrive à ceux qui parlent en songeant à autre chose. Puis il se tut comme font ceux qui ont perdu le fil de leur discours; il lança vers la terre des regards effrayants, fit trois ou quatre pas en avant, et s'écria : « Frappe le tyran! frappe! » On eût dit qu'il voyait, non l'image du fait dans un miroir, mais le fait lui-même dans toute sa réalité. Les Éphésiens (car Éphèse tout entière assistait au discours d'Apollonius) furent frappés d'étonnement. Apollonius s'arrêta, semblable à un homme qui cherche à voir l'issue d'un événement douteux. Enfin il s'écria : « Ayez bon courage, Éphé-
« siens. Le tyran a été tué aujourd'hui. Que dis-je aujourd'hui? Par
« Minerve! il vient d'être tué à l'instant même, pendant que je me suis
« interrompu. » Les Éphésiens crurent qu'Apollonius avait perdu l'esprit; ils désiraient vivement qu'il eût dit la vérité, mais ils craignaient que quelque danger ne résultât pour eux de ce discours. « Je ne
« m'étonne pas, dit Apollonius, si l'on ne me croit pas encore : Rome
« elle-même ne le sait pas tout entière. Mais voici qu'elle l'apprend, la
« nouvelle se répand, déjà des milliers de citoyens la croient; cela fait
« sauter de joie le double de ces hommes, et le quadruple, et le peuple
« tout entier. Le bruit en viendra jusqu'ici; vous pouvez différer, jus-
« qu'au moment où vous serez instruits du fait, le sacrifice que vous
« devez offrir aux dieux à cette occasion; quant à moi, je m'en vais
« leur rendre grâces de ce que j'ai vu. » Les Éphésiens restèrent dans leur incrédulité; mais bientôt des messagers vinrent leur annoncer la bonne nouvelle et rendre témoignage en faveur de la science d'Apollonius; car le meurtre du tyran, le jour où il fut consommé, l'heure de

midi, l'auteur du meurtre qu'avait encouragé Apollonius, tous ces détails se trouvèrent parfaitement conformes à ceux que les dieux lui avaient montrés le jour de son discours aux Éphésiens. »

Il n'en fallait pas davantage, à cette époque, pour le faire passer pour un homme divin. De nos jours nos savants l'eussent traité de visionnaire; pour nous, il était doué de la seconde vue dont le Spiritisme donne l'explication. (Voir la théorie du somnambulisme et de la double vue dans le *Livre des Esprits*, n° 455.)

Sa mort a présenté un autre prodige. Étant entré, un soir, dans le temple de Dictynne à Linde, en Crète, malgré les chiens féroces qui en gardaient l'entrée, et qui, au lieu d'aboyer à son arrivée, vinrent le caresser, il fut arrêté par les gardiens du temple pour ce fait, comme magicien, et chargé de chaînes. Pendant la nuit il disparut à la vue des gardiens, sans laisser de traces et sans qu'on ait retrouvé son corps. On entendit alors, dit-on, des voix de jeunes filles qui chantaient : « Quittez la terre; allez au ciel, allez ! » comme pour l'engager à s'élever de la terre dans les régions supérieures.

Philostrate termine ainsi le récit de sa vie :

« Même depuis sa disparition, Apollonius a soutenu l'immortalité de l'âme, et enseigné que ce qu'on dit à ce sujet est vrai. Il y avait alors à Tyane un certain nombre de jeunes gens épris de philosophie; la plupart de leurs discussions roulaient sur l'âme. L'un d'eux ne pouvait admettre qu'elle fût immortelle. « Voici dix mois, disait-il, que « je prie Apollonius de me révéler la vérité sur l'immortalité de l'âme; « mais il est si bien mort que mes prières sont vaines, et qu'il ne m'est « apparu, pas même pour me prouver qu'il fût immortel. » Cinq jours après il parla du même sujet avec ses compagnons, puis il s'endormit dans le lieu même où avait eu lieu la discussion. Tout d'un coup il bondit comme en proie à un accès de démence : il était à moitié endormi et couvert de sueur. « Je te crois, » s'écria-t-il. Ses camarades lui demandèrent ce qu'il avait. « Ne voyez-vous pas, leur répondit-il, le « sage Apollonius ? Il est au milieu de nous, écoute notre discussion, « et récite sur l'âme des chants mélodieux. — Où est-il ? dirent les « autres, car nous ne le voyons pas, et c'est un bonheur que nous préférerions à tous les biens de la terre. — Il paraît qu'il est venu pour « moi seul : il veut m'instruire de ce que je refusais de croire. Écoutez « donc, écoutez les chants divins qu'il me fait entendre :

« L'âme est immortelle; elle n'est pas à vous, elle est à la Provi« dence. Quand le corps est épuisé, semblable à un coursier rapide qui « franchit la carrière, l'âme s'élance et se précipite au milieu des es-

« paces éthérés, pleine de mépris pour le triste et rude esclavage qu'elle « a souffert. Mais que vous importent ces choses! Vous les connaîtrez « quand vous ne serez plus. Tant que vous êtes parmi les vivants, « pourquoi chercher à pénétrer ces mystères? »

« Tel est l'oracle si clair qu'a rendu Apollonius sur les destinées de l'âme; il a voulu que, connaissant notre nature, nous marchions le cœur content au but que nous fixent les Parques. »

L'apparition d'Apollonius après sa mort est traitée d'hallucination par la plupart de ses commentateurs, chrétiens ou autres, qui ont prétendu que le jeune homme avait l'imagination frappée par le désir même qu'il avait de le voir, ce qui fait qu'il a cru le voir. Cependant l'Eglise a de tout temps admis ces sortes d'apparitions; elle en cite beaucoup d'exemples qu'elle reconnaît comme authentiques. Le Spiritisme vient expliquer le phénomène, fondé sur les propriétés du périsprit, enveloppe ou corps fluidique de l'Esprit, qui, par une sorte de condensation, prend une apparence visible, et peut, comme on le sait, en prendre une tangible. Sans la connaissance de la loi constitutive des Esprits, ce phénomène est merveilleux; cette loi connue, le merveilleux disparaît pour faire place à un phénomène naturel. (Voir dans le *Livre des Médiums* la théorie des manifestations visuelles, chapitre VI.) En admettant que ce jeune homme eût été le jouet d'une illusion, il resterait aux négateurs à expliquer les paroles qu'il prête à Apollonius, paroles sublimes et tout opposées aux idées qu'il venait de soutenir un instant auparavant.

Que manquait-il à Apollonius pour être chrétien? Bien peu de chose, comme on le voit. A Dieu ne plaise que nous établissions un parallèle entre lui et le Christ! Ce qui prouve l'incontestable supériorité de celui-ci, et la divinité de sa mission, c'est la révolution produite dans le monde entier par la doctrine que lui, obscur, et ses apôtres aussi obscurs que lui, ont prêchée, tandis que celle d'Apollonius est morte avec lui. Il y aurait donc impiété à le poser en rival du Christ! Mais, si l'on veut bien faire attention à ce qu'il dit au sujet du culte païen, on verra qu'il en condamne les formes superstitieuses et leur porte un coup terrible pour y substituer des idées plus saines. S'il eût parlé ainsi au temps de Socrate, il aurait, comme ce dernier, payé de sa vie ce qu'on aurait appelé son impiété; mais à l'époque où il vivait, les croyances païennes avaient fait leur temps, et il était écouté. Par sa morale, il a préparé les païens au milieu desquels il vivait à recevoir avec moins de difficulté les idées chrétiennes, auxquelles il a servi de transition. Nous croyons donc être dans le vrai en disant qu'il

a servi de trait d'union entre le paganisme et le christianisme. Sous ce rapport, peut-être a-t-il eu aussi sa mission. Il pouvait être écouté des Païens, et ne l'eût pas été des Juifs.

Réponse à l'ABEILLE AGÉNAISE, par M. Dombre.

On lit dans l'*Abeille agenaise* du 25 mai 1862 l'article suivant :

« Nous avons sous les yeux un écrit d'une grâce charmante intitulé : *Entretiens spirites.* L'auteur, M. de Cazenove de Pradines, ancien président de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, a tout récemment laissé à M. Magen le plaisir et le soin d'en donner lecture à notre Académie. Inutile de dire avec quel intérêt cette communication a été accueillie.

« M. de Cazenove résume ainsi les doctrines de la nouvelle secte, en les tirant du *Livre des Esprits :*

« 1° Les Esprits d'un ordre élevé ne font généralement sur la terre que des séjours d'une courte durée.

« 2° Les Esprits vulgaires y sont en quelque sorte *sédentaires* et constituent *la masse* de la population ambiante du monde invisible. Ils ont conservé, à peu de chose près, les mêmes goûts et les mêmes penchants qu'ils avaient sous leur enveloppe corporelle. Ne pouvant satisfaire leurs passions, ils jouissent de ceux qui s'y abandonnent et les excitent.

« 3° Les Esprits inférieurs seuls peuvent regretter les joies qui sympathisent avec l'impureté de leur nature.

« 4° Les Esprits ne peuvent dégénérer; ils peuvent rester stationnaires, mais ils ne rétrogradent pas.

« 5° Tous les Esprits deviendront parfaits.

« 6° Les Esprits imparfaits cherchent à s'emparer de l'homme, à le dominer ; ils sont heureux de le faire succomber.

« 7° Les Esprits sont attirés en raison de leur sympathie pour la nature morale du milieu qui les évoque. Les Esprits inférieurs empruntent souvent des noms vénérés pour mieux induire en erreur.

« D'après ces données, M. de Cavenove, avec la finesse et la sagacité du talent qui le caractérisent, a composé deux entretiens dans lesquels il touche aux deux extrémités du corps social. Par l'organe d'un médium (supposé), il évoque d'un côté les Esprits inférieurs, personnifiés dans la figure d'un brigand célèbre, de Cartouche, par exemple, et les admet à un singulier colloque qui démontre *la perversité* d'une semblable doctrine. D'un autre côté, ce sont les Esprits d'un ordre élevé qui entrent en relation avec les hommes de l'époque contemporaine. Le contraste est piquant, sans doute, et nul n'a su rendre avec

plus de fidélité, de tact et de bonheur, tout ce que la doctrine épicurienne, résumée dans l'Esprit d'Horace et de Lucrèce, renferme d'aperçus déplorables et décevants.

« Nous regrettons vivement de ne pouvoir mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs le travail de M. de Cazenove. Ils auraient applaudi, nous en sommes certain, non-seulement à la forme irréprochable et parfaitement académique de cet écrit, mais encore à la haute pensée morale qui le domine, puisqu'il condamne sans faiblesse un système plein de séductions et de véritables dangers. « J. SERRET. »

Réponse de M. Dombre.

Monsieur le rédacteur,

J'ai le premier goûté les aperçus fins et délicats jetés par M. de Cazenove de Pradines dans le domaine de la doctrine spirite. L'écrit ayant pour titre : *Entretiens spirites*, que j'ai eu en ma possession, et dont il est fait mention dans votre estimable feuille de dimanche 25 mai, est en effet d'une grâce charmante, et ne dément point le caractère de sagacité du talent qui distingue son auteur. Cet écrit est une fleur dont j'admire les couleurs et l'éclat, et dont je me garderai, pour le moment, d'altérer le velouté par le contact du moindre mot de critique indiscrète ; mais votre enthousiasme pour ces dialogues piquants, plus spirituels qu'offensifs pour la doctrine, vous ont fait énoncer des erreurs qu'il est du devoir de tout bon Spirite, et du mien principalement, de vous faire remarquer.

Je dois dire tout d'abord que les citations choisies çà et là dans le *Livre des Esprits* sont groupées avec art pour présenter la doctrine sous un jour défavorable ; mais tout homme prudent et de bonne foi voudra lire en entier le *Livre des Esprits* et le méditer.

1° Vous parlez des *doctrines de la nouvelle secte*. Le Spiritisme, permettez-moi de vous le dire, n'est ni une religion ni une secte. Le Spiritisme est un enseignement donné aux hommes par les Esprits qui peuplent l'espace et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu. Nous subissons à notre insu leur influence de tous les instants; ils sont une puissance de la nature, comme l'électricité en est une autre à un autre point de vue; leur existence et leur présence se constatent par des faits évidents et palpables.

2° Vous dites : *La perversité d'une semblable doctrine*. Prenez garde ! Le Spiritisme n'est autre que le christianisme dans sa pureté ; il n'a d'autre devise inscrite sur sa bannière que : *Amour et charité*. Est-ce donc là de la perversité?

3° Enfin, vous parlez d'un système *plein de séductions et de véritables dangers*. Oui, il est plein de séductions, plein d'attraits, parce

qu'il est beau, grand, juste, consolant et digne en tous points de la perfection de Dieu. Ses dangers, où sont-ils? On les cherche en vain dans la pratique du Spiritisme; on n'y trouve que consolation et amélioration morale. Demandez à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Metz, etc., quel est l'effet produit sur les masses par cette nouvelle croyance. Lyon surtout vous dira à quelle source ses ouvriers sans travail ont puisé tant de résignation et de force pour supporter des privations de toutes sortes.

J'ignore si les libraires d'Agen se sont déjà pourvus des livres ci-après : *Qu'est-ce que le Spiritisme?* — le *Livre des Esprits*, — le *Livre des Médiums ;* mais je désire de tout mon cœur que votre petit compte rendu éveille l'attention des indifférents, fasse rechercher ces ouvrages et former un noyau spirite dans le chef-lieu de notre département. Cette doctrine, destinée à régénérer le monde, marche à pas de géant, et Agen serait-elle une des dernières villes où le Spiritisme viendait prendre droit de cité? Votre petit article est, je le considère ainsi, comme une pierre que vous apportez à l'édifice, et j'admire une fois de plus les moyens dont Dieu se sert pour arriver à ses fins.

« Votre impartialité et votre désir d'arriver, par la discussion, à la vérité me sont un sûr garant que vous admettrez dans les colonnes de votre journal ma lettre en réponse à votre article du 25 mai.

« Agréez, etc.

« DOMBRE (de Marmande). »

A cette lettre, le rédacteur se borne, dans son journal du 1er juin, à dire ceci :

« M. Dombre nous écrit de Marmande au sujet de nos réflexions sur le *Livre des Esprits* et les dialogues qu'il a suggérés à l'honorable M. de Cazenove de Pradines. Ce *nouvel enseignement*, comme veut bien l'appeler M. Dombre, ne saurait avoir à nos yeux la même valeur et le même prestige qu'il semble exercer à l'endroit de notre spirituel correspondant.

(M. Dombre a envoyé plusieurs fois à ce journal des pièces de vers et autres.)

« Nous respectons les convictions de nos contradicteurs, alors même qu'elles reposent sur des principes erronés; mais nous croyons devoir maintenir, malgré la défense loyale et sincère que M. Dombre entreprend de cette doctrine, l'expression d'un sentiment sur un système complétement en dehors des voies de la vérité.

« L'*Abeille agenaise* ne saurait par conséquent se livrer à la propagande d'idées essentiellement périlleuses, et M. Dombre comprendra tout le regret que nous éprouvons de ne pouvoir nous associer à la manifestation de ses désirs.

« J. SERRET. »

Remarque.— Se réserver le droit d'attaquer, ne pas admettre la réponse, c'est un moyen commode d'avoir raison; reste à savoir si c'est celui d'arriver à la vérité. Si une doctrine qui a pour base fondamentale la charité et l'amour du prochain, qui rend les hommes meilleurs, qui leur fait renoncer aux habitudes de désordre, qui donne la foi à ceux qui ne croyaient à rien, qui fait prier ceux qui ne priaient plus, qui ramène l'union dans les familles divisées, qui empêche le suicide; si, disons-nous, une telle doctrine est perverse, que seront donc celles qui sont impuissantes à produire ces résultats? M. Serret craint d'aider à la propagation par une polémique, c'est pourquoi il aime mieux parler tout seul. Eh bien! qu'il parle seul tant qu'il voudra, le résultat n'en sera pas moins ce qu'il a été partout: appeler l'attention et recruter des partisans à la doctrine. A. K.

Membres honoraires de la Société de Paris.

La Société spirite de Paris, pour donner un témoignage de sa sympathie et de sa gratitude envers les personnes qui rendent des services signalés et effectifs à la cause du Spiritisme, par leur zèle, leur dévoûment, leur désintéressement, et qui au besoin savent payer de leur personne, leur confère le titre de *membre honoraire.* Elle se plaît à reconnaître ainsi le concours qu'apportent à l'œuvre commune les chefs et fondateurs des sociétés ou groupes qui se placent sous le même drapeau et qui sont dirigés selon les principes du Spiritisme sérieux, *en vue d'obtenir des résultats moraux.* Les motifs qui la guident sont moins les paroles que les actes. Elle en compte non-seulement dans plusieurs villes de France et de l'Algérie, mais dans les pays étrangers: en Italie, en Espagne, en Autriche, en Pologne, à Constantinople, en Amérique, etc.

M. Dombre, de Marmande, qui, depuis qu'il est initié au Spiritisme, n'a cessé de s'en faire ouvertement le propagateur et le défenseur, méritait cette distinction. En lui annonçant sa nomination, nous lui avions demandé s'il nous autorisait à publier sa lettre au Père F... (*V.* l'article du mois précédent.) Sa réponse mérite d'être citée; elle montre de quelle manière certains adeptes comprennent leur rôle.

« Marmande, 10 août 1862.

« Monsieur Allan Kardec,

« J'accepte avec reconnaissance le titre de membre honoraire de la Société spirite de Paris. Pour répondre à une telle distinction, qui oblige, et au témoignage de sympathie de la part des membres de cette

société qui ont bien voulu me conférer ce titre, je ferai partout et toujours des efforts pour aider, dans la mesure de mes moyens, à la propagation d'une doctrine qui fait mon bonheur ici-bas et fera aussi, dans un temps plus ou moins éloigné, celui de ceux qui veulent garder encore sur leurs yeux le bandeau de l'incrédulité.

« Je ne vois aucun obstacle, aucun inconvénient à la publication de ma réponse au directeur de l'*Abeille agénaise* et de ma lettre au P. F... Ma lettre à ce dernier est signée : *Un catholique;* je pense bien qu'aucun des lecteurs de la *Revue* ne pensera que l'auteur ait voulu se cacher sous le voile de l'anonyme : le respect humain n'a pas de prise sur moi; je ris des rieurs, parce que je suis dans la vérité. Tout bon Spirite doit, par son exemple, donner de l'énergie aux adeptes timides, et leur apprendre à porter haut et ferme l'étendard de leur croyance.

« Veuillez, monsieur, présenter mes sincères remercîments à l'honorable Société dont je me félicite aujourd'hui de faire partie, et agréer, etc.

« DOMBRE, *propriétaire.* »

La crainte du *qu'en dira-t-on*? a singulièrement diminué aujourd'hui, en ce qui concerne le Spiritisme, et le nombre de ceux qui cachent leur opinion est bien minime; il ne se compose plus guère que de ceux qui craignent de perdre une position qui les fait vivre, et dans ce nombre il y a beaucoup plus de prêtres qu'on ne croit; nous en connaissons personnellement plus de cent. Mais, à part cela, nous remarquons dans toutes les positions sociales, parmi les fonctionnaires publics, les officiers de tous grades, les médecins, etc., une foule de gens qui, il y a un an seulement, ne se seraient pas avoués Spirites, et qui, aujourd'hui, s'en font honneur. Ce courage de l'opinion qui brave la raillerie a pour conséquence, d'abord, de donner du courage aux timides; en second lieu, de montrer que le nombre des adeptes est plus grand qu'on ne croyait; enfin d'imposer silence aux railleurs, surpris d'entendre partout retentir à leurs oreilles le mot de Spiritisme, par des gens que l'on regarde à deux fois avant de bafouer. Aussi remarque-t-on que les ailleurs ont singulièrement baissé de ton depuis quelque temps; encore quelques années comme celles qui viennent de s'écouler, et leur rôle sera fini, parce qu'ils se verront débordés de toutes parts par l'opinion.

M. Dombre n'a pas seulement le courage de son opinion, il a celui de l'action; il monte résolûment sur la brèche et fait tête à ses adversaires en les provoquant à la discussion, et voilà qu'un journaliste se récuse par une fin de non-recevoir qui trahit sa faiblesse, et un prédicateur à qui la plus belle occasion est offerte de faire valoir ses arguments et de

donner un coup de massue à la doctrine, et qui s'en va en disant qu'il n'a pas le temps de répondre. N'est-ce pas là déserter le champ de bataille? S'il était sûr de lui, si la religion était en cause, que ne restait-il pour terrasser son antagoniste? En pareil cas, quitter la partie, c'est la perdre. Un prédicateur a un avantage immense sur l'avocat, c'est qu'il parle sans contradicteur; il peut dire tout ce qu'il veut, personne ne le réfute. C'est, à ce qu'il paraît, de cette façon que les adversaires du Spiritisme entendent la controverse.

M. Dombre n'est pas le seul qui, à l'occasion, ait su tenir tête à l'orage : Bordeaux, Lyon et bien d'autres villes moins importantes, de simples villages même nous en ont offert de nombreux exemples, qui se multiplieront chaque jour; et partout où les adeptes ont montré de la fermeté et de l'énergie, les antagonistes ont modéré leur jactance.

Jusqu'à présent ce courage de l'opinion et de l'action s'est rencontré bien plus dans les classes moyennes et obscures que dans les classes élevées; mais qu'un homme d'un nom populaire, justement estimé et honoré, influent par ses talents, sa position ou son rang, prenne un jour en main la cause du Spiritisme et en arbore ouvertement le drapeau, osera-t-on taxer de folie celui dont on aura exalté le talent et le génie? sa voix n'imposera-t-elle pas silence aux clameurs de l'incrédulité? Eh bien! cet homme surgira, je vous le certifie; à sa voix les dissidents se rallieront, cédant à l'influence de son autorité morale; lui aussi aura sa mission, mission providentielle comme celle de tous les hommes qui font avancer l'humanité, mission générale comme beaucoup d'autres sont particulières et locales; ces dernières, quoique plus modestes, n'en ont pas moins leur utilité relative, car elles préparent les voies; c'est alors que le Spiritisme entrera à pleines voiles dans les mœurs et les modifiera profondément, parce que les idées seront différentes sur toutes choses. Nous semons et il moissonnera, ou mieux, ils moissonneront, car bien d'autres suivront ses traces. Spirites, semez, semez beaucoup! afin que la moisson soit plus abondante et plus facile. Le passé vous est garant de l'avenir.

Ce que doit être l'histoire du Spiritisme.

A propos de cette histoire, dont nous avons dit quelques mots, plusieurs personnes nous ont demandé ce qu'elle comprendrait, et l'on nous a adressé à cet effet divers récits de manifestations. A ceux qui ont cru par là apporter une pierre à l'édifice, nous savons gré de l'intention, mais nous leur dirons qu'il s'agit d'une chose plus grave qu'un catalogue de phénomènes spirites qu'on trouvera dans maints ouvrages.

Le Spiritisme devant marquer dans les fastes de l'humanité, il sera intéressant, pour les générations futures, de savoir par quels moyens il se sera établi. Ce sera donc l'histoire des péripéties qui auront signalé ses premiers pas; des luttes qu'il aura eu à subir; des entraves qu'on lui aura suscitées; de sa marche progressive dans le monde entier. Le vrai mérite est modeste et ne cherche pas à se faire valoir; il faut que la postérité connaisse les noms des premiers pionniers de l'œuvre, de ceux dont le dévoûment et l'abnégation mériteront d'être inscrits dans ses annales; des villes qui auront marché au premier rang; de ceux qui auront souffert pour la cause, afin qu'on les bénisse, et de ceux qui auront fait souffrir, afin qu'on prie pour qu'il leur soit pardonné; en un mot, de ses amis véritables et de ses ennemis avoués ou cachés. Il ne faut pas que l'intrigue et l'ambition usurpent la place qui ne leur appartient pas, ni une reconnaissance et des honneurs qui ne leur seront pas dûs. S'il est des Judas, il faut qu'ils soient démasqués. Une partie, qui ne sera pas la moins intéressante, sera celle des révélations qui ont successivement annoncé toutes les phases de cette ère nouvelle et des événements de toute nature qui l'ont accompagnée.

A ceux qui trouveraient cette tâche présomptueuse, nous dirons que nous n'y aurons d'autre mérite que de posséder, par notre position exceptionnelle, des documents qui ne sont en la possession de personne, et qui sont à l'abri de toutes les éventualités; que le Spiritisme étant incontestablement appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire, il importe que ce rôle ne soit pas dénaturé, et d'opposer une histoire authentique aux histoires apocryphes que l'intérêt personnel pourrait en faire.

Quand paraîtra-t-elle? ce ne sera pas de sitôt, et peut-être pas de notre vivant, car elle n'est pas destinée à satisfaire la curiosité du moment. Si nous en parlons par anticipation, c'est afin qu'on ne se méprenne pas sur le but, et de prendre date de notre intention. D'ailleurs, le Spiritisme est à son début, et bien d'autres choses se passeront d'ici là; et puis, il faut attendre que chacun y ait pris sa place, bonne ou mauvaise.

Arsène Gautier.

Un souvenir d'Esprit.

Madame S..., de Cherbourg, nous transmet le récit suivant :

Un matelot de la marine de l'État, nommé Arsène Gautier, revint à Cherbourg, il y a quinze à seize ans, très malade à la suite des fièvres qu'il avait gagnées sur les côtes d'Afrique. Il vint chez un de mes

gendres qu'il savait être ami de son frère, capitaine de la marine marchande, attendu prochainement dans ce port. Nous le reçûmes bien, et, comme il était malade, ma fille J..., qui avait alors quatorze à quinze ans, me demanda de lui offrir de venir se chauffer à notre feu pour y prendre de la tisane, qu'on ne lui faisait pas à son auberge, et jusqu'à ce que son frère fût arrivé. Cette enfant eut pour lui des soins compatissants. Il mourut en arrivant chez lui, et depuis nous n'y avons plus pensé ni les uns ni les autres ; son nom même, signé en tête de la communication spontanée que nous reçûmes le 8 mars dernier par ma fille J..., aujourd'hui médium, ne nous l'avait pas rappelé ; nous ne le reconnûmes qu'aux détails dans lesquels il est entré. C'était un homme d'une intelligence très bornée, et sa vie avait été fort pénible ; privé de l'affection des siens, il s'était résigné à tout. Voici sa communication :

« *Arsène Gautier*. Vous m'avez oublié depuis longtemps, mon amie, et moi je ne vous ai pas perdue de vue depuis que j'ai quitté la terre, car vous êtes la seule personne, le seul Esprit sympathique que j'aie rencontré sur cette terre de douleur. Je vous ai aimée de toutes mes forces alors que vous n'étiez encore qu'une enfant et que vous n'aviez pour moi qu'un sentiment de pitié à cause de la terrible maladie qui devait m'enlever. Je suis heureux... Cette existence était la première que Dieu m'avait donnée. C'est parce que mon Esprit était encore si neuf, ne connaissant aucun autre Esprit, que je me suis attaché davantage à vous. Je suis heureux et prêt à revenir sur la terre pour avancer vers le Seigneur. J'ai l'espérance dans le cœur ; la voie, si difficile pour quelques-uns, me semble large et facile. Un bon commencement comme mon existence passée est un encouragement si grand ! Dieu m'aidera ; vous prierez aussi pour moi, afin que mon épreuve si prochaine me soit aussi profitable que l'autre. Je ne suis pas avancé, hélas ! mais j'arriverai. »

Nous n'avions encore nulle idée de quel Esprit était cette communication, et nous nous demandions l'une et l'autre qui ce pouvait être.

L'Esprit répond :

« Je suis frère d'un ex-capitaine de Nantes qui était ami d'un de vos parents. » (Ceci nous mit sur la voie et l'Esprit continua :) « Merci de vous souvenir de moi. Je ne regrette qu'une chose en entrevoyant l'épreuve prochaine, c'est d'être séparé de vous pour quelque temps. Adieu, je vous aime bien. ARSÈNE GAUTIER. »

Remarque. — Cette communication ayant été lue à la Société de Paris, nous demandâmes à l'un de nos guides spirituels s'il était possible que cet Esprit fût, comme il le disait, à sa première incarnation. Il fut répondu :

« A sa première incarnation sur cette terre, c'est possible ; mais, comme Esprit, cela ne se peut pas. Dans leurs premières incarnations.

les Esprits sont dans un état presque inconscient, et celui-ci, quoique peu avancé, est déjà loin de son origine; mais c'est un de ces Esprits bons et qui ont pris la route du bien; son avancement sera rapide, car il n'aura guère à se dépouiller que de son ignorance, et non à lutter contre les mauvais penchants de ceux qui ont pris la route du mal. »

Un Esprit peut-il reculer devant l'épreuve?

Une dame de nos amies nous écrit ce qui suit :

« Ma fille eut un jour la communication spontanée suivante d'un Esprit qui commença par signer *Euphrosine Bretel.* Ce nom ne nous rappelant personne, nous demandâmes : Qui es-tu? — R. Je suis un pauvre Esprit en souffrance; j'ai besoin de prières. Je m'adresse à toi parce que tu m'as connue alors que je n'étais qu'une enfant.

« Nous cherchâmes, et je crus me souvenir que ce nom de famille était celui d'une jeune enfant de neuf à dix ans qui se trouvait dans la même pension que ma fille et qui tomba malade peu de temps après l'arrivée de celle-ci. Son père vint la chercher en voiture, et les enfants conservèrent le souvenir de cette malade tout enveloppée et gémissante; elle mourut chez elle. La mère, au désespoir, la suivit de près. Le père devint aveugle à force d'avoir pleuré, et mourut dans la même année. Dès que nous crûmes avoir reconnu le nom, l'Esprit écrivit aussitôt :

« C'est moi; ma dernière existence devait être une terrible épreuve, « mais j'ai lâchement reculé, et j'ai toujours souffert depuis ce temps. « Je t'en prie, demande à Dieu de m'accorder la grâce d'une nouvelle « épreuve; quelque dure qu'elle soit, je m'y soumettrai; je suis si « malheureuse! J'aime mon père et ma mère, et ils ont horreur de « moi; ils me fuient, et c'est là mon châtiment que de les rechercher « sans cesse pour me voir repoussée. Je suis venue à toi parce que mon « souvenir n'est pas entièrement effacé de ta mémoire, et que *seule* de « ceux qui peuvent prier en particulier pour moi tu connais le Spiri- « tisme. Adieu, ne m'oublie pas, bientôt nous nous reverrons. »

« Ma fille lui dit alors en plaisantant : « Dois-je donc mourir bien- « tôt? » Ce à quoi l'Esprit répond : « Le temps qui pour vous est long, « ne se mesure pas pour nous. » — Nous avons depuis vérifié le prénom et le nom de famille, qui sont parfaitement exacts.

« Maintenant je me demande s'il est possible qu'un Esprit incarné puisse reculer devant l'épreuve commencée. »

A cette question nous répondons : Oui, les Esprits reculent sou-

vent devant les épreuves qu'ils ont choisies et qu'ils n'ont pas le courage non-seulement de supporter, mais même d'affronter quand ils voient le moment venu ; c'est la cause de la plupart des suicides. Ils reculent encore quand ils murmurent et se désespèrent, et alors ils perdent le bénéfice de l'épreuve. Voilà pourquoi le Spiritisme, en faisant connaître la cause, le but et les conséquences des tribulations de la vie, donne à la fois tant de consolations et de courage, et détourne de la pensée d'abréger ses jours. Quelle est la philosophie qui a produit sur les hommes un pareil résultat ?

Réponse à une question mentale.

Un très bon médium de Maine-et-Loire, que nous connaissons personnellement, nous écrit ce qui suit :

« Un de nos amis, homme des moins croyants, mais ayant un grand désir de s'éclairer, nous demanda un jour s'il pourrait évoquer un Esprit sans le nommer, et si cet Esprit pourrait répondre aux questions qu'il lui adresserait par la pensée, sans que le médium en eût la moindre connaissance. Nous lui répondîmes que cela se peut quand l'Esprit veut bien s'y prêter, ce qui n'arrive pas toujours. Là-dessus j'obtins la réponse suivante :

« Ce que vous me demandez, je ne puis vous le dire, parce que Dieu « ne le permet pas ; cependant je puis vous dire que je souffre : c'est « une douleur générale dans tous les membres, ce qui doit vous sur- « prendre puisqu'à la mort le corps pourrit dans la terre ; mais nous « avons un autre corps spirituel qui, lui, ne meurt pas, ce qui fait que « nous souffrons autant que si nous avions notre *corps corporel.* Je « souffre, mais j'espère ne pas souffrir toujours. Comme il faut satis- « faire à la justice de Dieu, il faut s'y résigner dans cette vie ou dans « l'autre. Je ne me suis pas assez privé sur la terre, ce qui fait qu'il me « faut réparer le temps perdu. Ne m'imitez pas, car vous vous prépare- « riez des siècles de tourments. C'est chose grave que l'éternité, et « malheureusement on n'y pense pas autant qu'on devrait y penser. « Que l'on est à plaindre lorsqu'on oublie l'affaire si importante du « salut ! Pensez-y !

« *Votre ancien curé*, A... T... »

« C'était bien ce curé que notre ami voulait évoquer, et voici les trois questions qu'il voulait lui proposer :

« Que penser de la divinité de Jésus-Christ ?

« L'âme est-elle immortelle?

« Quels moyens employer pour expier les fautes et éviter la punition?

« Nous avons parfaitement reconnu notre ancien curé à son style; les mots *corps corporel* surtout montrent que c'est l'Esprit d'un bon curé de campagne dont l'éducation a pu laisser quelque chose à désirer. »

Remarque. — Les réponses aux questions mentales sont des faits très communs, d'autant plus intéressants à observer qu'ils sont pour l'incrédule de bonne foi une des preuves les plus concluantes de l'intervention d'une intelligence occulte; mais, comme la plupart des phénomènes spirites, ils s'obtiennent rarement à volonté, tandis qu'ils se produisent spontanément à chaque instant. Dans le cas précité, l'Esprit a bien voulu s'y prêter, ce qui est fort rare, parce que les Esprits, comme on le sait, n'aiment pas les questions de curiosité et d'épreuve; ils n'y condescendent que quand ils voient la chose utile, et souvent ils ne la jugent pas comme nous. Comme ils ne sont pas au caprice des hommes, il faut attendre les phénomènes de leur bon vouloir ou de la possibilité pour eux de les produire; il faut, pour ainsi dire, les saisir au passage et non les provoquer; pour cela il faut de la patience et de la persévérance, et c'est à cela que les Esprits reconnaissent les observateurs sérieux et vraiment désireux de s'instruire; ils se soucient fort peu des gens superficiels qui s'imaginent n'avoir qu'à demander pour être servis à la minute.

Poésies spirites.

—

L'Enfant et l'Athée. (1)

(Société spirite africaine. — Médium, mademoiselle O...)

Un bel esprit se posant en athée
Se promenait un jour, avec un jeune enfant,
Sur les bords d'un ruisseau dont la rive ombragée
Les défendait contre un soleil brûlant.
Regarde fuire cette eau limpide,
Dit à l'enfant, son savant compagnon,
Où penses-tu que sa course rapide
Doit le conduire, en quittant ce vallon?
Mais, dit l'enfant, je crois qu'un lac paisible
Va recevoir le tribu de ses eaux,
Et qu'à la fin de leur marche pénible,
Doivent ainsi finir tous les ruisseaux.

(1) Voir dans le numéro précédent, la note sur l'*Ange gardien.*

Pauvre petit! dit en riant le maître,
Dans quelle erreur est ton esprit;
Apprends enfin, apprends donc à connaître
Comme en ce monde tout finit.
Lorsqu'il s'éloigne de sa source,
Où, ses flots naissent chaque jour,
C'est pour aller, au terme de sa course,
Au sein des mers, se perdre pour toujours.
De nous-mêmes, c'est une image;
Quand nous quittons ce monde séduisant
Il ne reste plus rien de notre court passage,
Et nous rentrons dans le néant.
Oh! mon Dieu! dit l'enfant d'une voix attristée,
Est-il donc vrai, tel serait notre sort?
Quoi! de ma mère bien-aimée,
J'ai tout perdu, tout, au jour de sa mort?
Moi qui croyais que son âme chérie
Pouvait encore protéger son enfant,
Partager avec lui les peines de la vie,
Puis nous revoir un jour, près du Dieu tout-puissant?
Garde toujours cette douce croyance,
Lui dit tout bas son ange protecteur.
Oui, cher enfant, garde bien l'espérance,
Sans elle, sur la terre, il n'est point de bonheur.

Le temps a fui; depuis longues années
Notre savant a subi le trépas,
Et, fidèle toujours à ses folles pensées,
Il est mort en disant que Dieu n'existait pas.
L'enfant aussi vit venir la vieillesse,
Et sans la craindre il a reçu la mort,
Car, conservant la foi de sa jeunesse,
Aux mains de l'Eternel il a remis son sort.
Voyez, voyez cette foule empressée
Quitter le ciel, venir le recevoir;
Des purs esprits c'est la troupe sacrée:
C'est leur frère exilé qu'ils vont enfin revoir.
Mais qu'elle est donc cette âme délaissée,
Qui semble vouloir se cacher?
Du malheureux savant, c'est l'âme désolée
Qui voit tout ce bonheur et ne peut s'y mêler.
Combien sa peine fut amère,
Lorsque ce Dieu, qu'elle avait tant bravé,
Lui apparut enfin, comme un juge sévère,
Dans sa sublime majesté.
Oh! que de larmes de souffrance
Vinrent briser cet Esprit plein d'orgueil!
Lui qui jadis riait de l'espérance
Qu'un pauvre enfant cherchait par delà le cercueil.
Mais du Seigneur la bonté paternelle
N'a pas voulu pour toujours le punir;
Et bientôt cette âme immortelle
Sur la terre doit revenir.

Puis, à son tour purifiée,
Prenant son essor vers le ciel
Elle ira de joie enivrée
Se reposer au pied de l'Éternel.

Signé : Ducis.

La Citrouille et la Sensitive.

Fable.

Quel est donc ton régime, ô pauvre Sensitive?
Disait une citrouille à cette frêle fleur,
Pour demeurer ainsi languissante et chétive?
Je te le dis avec douleur,
La sensibilité te perd; tu t'étioles;
Tu seras morte avant la fin de la saison;
Si le soleil se cache à l'horizon
On voit se replier tes minces folioles :
Un funeste frémissement
Parcourt ta tige au seul frôlement de la brise;
Tout contact te donne une crise;
Ta vie enfin n'est qu'un tourment.
Et pourquoi tant de maux et de sollicitude?
Suis mon exemple en fait de douce quiétude.
Ce qui se passe autour de moi
Ne saurait me causer le plus léger émoi;
De bien me sustenter je fais ma seule étude,
Que font, d'ailleurs, à mon tempérament,
Les mystères du ciel? — L'éclat du jour limpide,
L'obscure nuit, le chaud, le froid, le sec, l'humide
Me conviennent également.
Il est vrai qu'à propos de ma forme replète,
Parfois l'observateur satirique et malin
Murmure à mes côtés : « La Citrouille végète!
Mais le trait n'atteint pas mon sein;
Sur mon lit nourricier, en riant, je me roule,
Jalouse d'étaler, sur le sol que je foule,
Mon gros ventre et ma vaste ampleur.
Nos goûts sont différents, dit la petite fleur;
Tu ne veux consacrer tes soins, ta vie entière
Qu'au bien-être de la matière;
Moi, je crois faire mieux, et, dussé-je, vois-tu,
En abréger mon existence,
Je me voue à la jouissance
Du sentiment et de l'intelligence
J'aurai toujours assez vécu.

Dombre (de Marmande).

Dissertations spirites.

Le Spiritisme et l'Esprit malin.

(Groupe de Sainte-Gemme. — Médium, M. C...)

De tous les travaux auxquels se livre l'humanité, ceux-là sont préférables qui rapprochent le plus la créature de son créateur, qui la mettent chaque jour, à chaque instant, à même d'admirer l'ouvrage divin qui est sorti et qui sort incessamment de ses mains toutes-puissantes. Le devoir de l'homme est de se prosterner, d'adorer sans cesse Celui qui lui a donné les moyens de s'améliorer comme Esprit, et de parvenir ainsi au bonheur suprême, qui est le but final vers lequel il doit tendre.

S'il est des professions qui, presque exclusivement intellectuelles, donnent à l'homme les moyens d'élever le niveau de son intelligence, un danger, et un grand danger se trouve placé à côté de ce bienfait. L'histoire de tous les temps prouve ce qu'est ce danger et combien de maux il peut engendrer. Vous êtes doués d'une intelligence supérieure: sous ce rapport vous êtes plus rapprochés que vos frères de la Divinité, et vous aboutissez à nier cette Divinité elle-même, ou à en faire une autre tout à fait contraire à ce qu'elle est en réalité! On ne saurait trop le répéter, et il ne faut jamais se lasser de le dire : l'orgueil est l'ennemi le plus acharné du genre humain. Eussiez-vous mille bouches, que toutes devraient dire sans cesse la même chose.

Dieu vous a tous créés simples et ignorants (1); tâchez d'avancer d'un pas aussi assuré que possible; cela dépend de vous : Dieu ne refuse jamais la grâce à celui qui la lui demande de bonne foi. Tous les états peuvent également vous amener au but désiré, si vous vous conduisez selon la voie de la justice, et si vous ne faites pas plier votre conscience au gré de vos caprices. Il est néanmoins des états où il est plus difficile d'avancer que dans d'autres; aussi Dieu tiendra-t-il un compte certain à ceux qui, ayant accepté, comme épreuve, une position

(1) Cette proposition touchant l'état primitif des âmes, formulée pour la première fois dans le *Livre des Esprits*, est partout aujourd'hui répétée dans les communications; elle trouve ainsi sa consécration à la fois dans cette concordance et dans la logique, car aucun autre principe ne saurait mieux répondre à la justice de Dieu. En donnant à tous les hommes un même point de départ, il a donné à tous la même tâche à remplir pour arriver au but; nul n'est privilégié par la nature; mais comme ils ont leur libre arbitre, les uns avancent plus vite et d'autres plus lentement. Ce principe de justice est inconciliable avec la doctrine qui admet la création de l'âme en même temps que le corps; il comporte en lui-même la pluralité des existences, car si l'âme est antérieure au corps, c'est qu'elle a déjà vécu.

ambiguë, auront parcouru sans broncher cette route glissante, ou du moins auront fait, pour se relever, tous les efforts humainement possibles.

C'est là qu'il faut avoir une foi sincère, une force peu commune pour résister aux entraînements en dehors de la voie de justice; mais c'est là aussi qu'on peut faire un bien immense à ses frères malheureux. Ah! il a beaucoup de mérite celui qui touche le bourbier sans que ses vêtements ni lui-même en soient souillés! il faut qu'une flamme bien pure brûle en lui! mais aussi, quelle récompense ne lui est pas réservée à la sortie de cette vie terrestre! (1)

Que ceux qui se trouvent en position pareille méditent bien ces paroles; qu'ils se pénètrent bien de l'esprit qu'elles renferment, et il s'opérera en eux une révolution bienfaisante qui fera succéder les doux épanchements du cœur aux étreintes de l'égoïsme.

Qui fera, comme dit l'Évangile, de ces hommes des hommes nouveaux?

Et pour accomplir ce grand miracle, que faut-il? il faut qu'ils veuillent bien reporter leur pensée à ce qu'ils sont destinés à devenir après leur mort. Ils sont tous convaincus que demain peut ne pas exister pour eux; mais, effrayés par le sombre et désolant tableau des peines éternelles, auxquelles ils refusent de croire par intuition, ils s'abandonnent au courant de la vie actuelle; ils se laissent entraîner par cette cupidité fiévreuse qui les porte à amasser toujours, par tous les moyens permis ou non; ils ruinent sans pitié un pauvre père de famille, et ils prodiguent au vice des sommes qui suffiraient à faire vivre une ville entière pendant plusieurs jours. Ils détournent les yeux du moment fatal. Ah! s'ils pouvaient le regarder en face et de sang-froid, comme ils changeraient vite de conduite! comme on les verrait empressés de rendre à son légitime propriétaire ce morceau de pain noir qu'ils ont eu la cruauté de lui enlever pour augmenter, au prix d'une injustice, une fortune construite d'injustices accumulées! Pour cela que faut-il? il faut que la lumière spirite éclate; il faut qu'on puisse dire, comme un grand général disait d'une grande nation : *Le Spiritisme est comme le soleil, aveugle qui ne le voit pas!* Les hommes qui se disent et qui

(1) On s'étonne que des Esprits puissent choisir une incarnation dans un de ces milieux où ils sont en contact incessant avec la corruption; parmi ceux qui se trouvent dans ces positions infimes de la société, les uns les ont choisies par goût, et pour trouver à satisfaire leurs penchants ignobles; d'autres, par mission et par devoir, pour essayer de tirer leurs frères de la fange, et pour avoir plus de mérite à lutter eux-mêmes contre de pernicieux entraînements, et leur récompense sera en raison de la difficulté vaincue. Tel parmi nous est l'ouvrier qui est payé en proportion du danger qu'il court dans l'exercice de sa profession.

se croient chrétiens et qui repoussent le Spiritisme sont bien aveugles!

Quelle est la mission de la doctrine que la main toute-puissante du Créateur sème dans le monde au moment présent? C'est d'amener les incrédules à la foi, les désespérés à l'espérance, les égoïstes à la charité. Ils se disent chrétiens et ils lancent l'anathème à la doctrine de Jésus-Christ! Il est vrai qu'ils prétendent que c'est l'Esprit malin qui, pour mieux se déguiser, vient prêcher cette doctrine dans le monde. Malheureux aveugles! pauvres malades! que Dieu veuille bien, dans son inépuisable bonté, faire cesser votre aveuglement et mettre un terme aux maux qui vous obsèdent!

Qui vous a dit que c'était l'Esprit du mal? qui? vous n'en savez rien. Avez-vous demandé à Dieu de vous éclairer sur ce sujet? Non, ou si vous l'avez fait, vous aviez une idée préconçue. L'Esprit du mal! Savez-vous qui vous a dit que c'est l'Esprit du mal? c'est l'orgueil, c'est l'Esprit du mal lui-même qui vous porte à condamner, chose révoltante! à condamner, dis-je, l'Esprit de Dieu représenté par les bons Esprits qu'il envoie au monde pour le régénérer!

Examinez du moins la chose, et, suivant les règles établies, condamnez ou absolvez. Ah! si vous vouliez seulement jeter un coup d'œil sur les résultats inévitables que doit amener le triomphe du Spiritisme; si vous vouliez voir les hommes se considérant enfin comme frères, tous convaincus que d'un moment à l'autre Dieu leur demandera compte de la manière dont ils ont rempli la mission qui leur avait été donnée; si vous vouliez voir partout la charité prenant la place de l'égoïsme, le travail prenant partout la place de la paresse; — car, vous le savez, l'homme est né pour le travail: Dieu lui en a fait une obligation à laquelle il ne peut se soustraire sans contrevenir aux ordres divins; — si vous vouliez voir d'un côté ces malheureux qui disent: *Damnés dans ce monde, damnés dans l'autre, soyons criminels et jouissons;* et de l'autre ces hommes de métal, ces accapareurs de la fortune de tous, qui disent: *L'âme est un mot; Dieu n'existe pas; si rien n'existe de nous après la mort, jouissons de la vie; le monde se compose d'exploiteurs et d'exploités; j'aime mieux faire partie des premiers que des seconds; après moi le déluge!* Si vous reportiez vos regards sur ces deux hommes qui, à eux deux, personnifient le brigandage, le brigandage de la bonne compagnie et celui qui conduit au bagne; si vous les voyiez transformés par la croyance à l'immortalité que leur a donnée le Spiritisme, oseriez-vous dire que c'est par l'Esprit du mal?

Je vois vos lèvres se plisser de dédain, et je vous entends dire: C'est nous qui prêchons l'immortalité, et nous avons crédit pour cela. On

aura toujours plus de confiance en nous qu'en ces songeurs creux qui, s'ils ne sont pas fripons, ont rêvé que les morts sortaient de leurs tombeaux pour se communiquer à eux. A cela toujours la même réponse : Examinez, et si, convaincus une bonne fois, ce qui ne peut manquer si vous êtes sincères, au lieu de maudire, vous bénirez, ce qui doit être beaucoup plus dans vos attributions selon la loi de Dieu.

La loi de Dieu! vous en êtes, selon vous, les seuls dépositaires, et vous vous étonnez que d'autres prennent une initiative qui, d'après vous, n'appartient qu'à vous seuls? Eh bien! écoutez ce que les Esprits envoyés de Dieu ont charge de vous dire :

« Vous qui prenez au sérieux votre ministère, vous serez bénis, car vous aurez accompli toutes les œuvres, non-seulement ordonnées, mais conseillées par le divin Maître. Et vous qui avez considéré le sacerdoce comme un moyen d'arriver humainement, vous ne serez point maudits, quoique vous en ayez maudit d'autres, mais Dieu vous réserve une punition plus juste.

« Le jour viendra où vous serez obligés de vous expliquer publiquement sur les phénomènes spirites, et ce jour n'est pas loin. Alors vous vous trouverez dans la nécessité de juger, puisque vous vous êtes érigés en tribunal; de juger qui? Dieu lui-même, car rien n'arrive sans sa permission.

« Voyez où vous a conduits l'Esprit du mal, c'est-à-dire l'orgueil! au lieu de vous incliner et d'adorer, vous vous roidissez contre la volonté de Celui qui seul a le droit de dire : *Je veux*, et vous dites que c'est le démon qui dit : *Je veux!*

« Et, maintenant si vous persistez à ne croire qu'aux manifestations des mauvais Esprits, rappelez-vous les paroles du Maître qu'on accusait de chasser les démons au nom de Belzébuth : *Tout royaume divisé contre lui même périra.* »

HIPPOLYTE FORTOUL.

Le Corbeau et le Renard.

(Société spirite de Paris, 8 août 1862. — Médium, M. Leymarie.)

Méfiez-vous des flatteurs : c'est la race menteuse; ce sont les incarnations à double visage qui rient pour vous tromper; malheur à qui les croit et les écoute, car les notions du vrai sont bientôt perverties en lui.

Et pourtant que de gens se laissent prendre à cet appât menteur de la flatterie! ils écoutent avec complaisance le fourbe qui caresse leurs faiblesses, tandis qu'ils repoussent l'ami sincère qui leur dit la vérité et leur donne de sages conseils; ils attirent le faux ami, tandis q'ils écartent l'ami véritable et désintéressé; pour leur plaire, il faut les flatter, tout approuver, tout applaudir, trouver tout bien, même l'absurde; et, chose étrange! ils repousseront des avis sensés, et croiront un mensonge du premier venu, si ce mensonge flatte leurs idées. Que voulez-vous? ils veulent être trompés et, ils le sont; et trop tard souvent ils en voient les conséquences, mais alors le mal est fait et quelquefois il est sans remède.

D'où cela vient-il? La cause de ce travent est presque toujours multiple. La première, sans contredit, est l'orgueil qui les aveugle sur l'infaillibilité de leur propre mérite qu'ils croient supérieur à tout autre; aussi le prennent-ils sans peine pour type du sens commun; la seconde tient à un manque de jugement qui ne leur permet pas de voir le fort et le faible des choses; mais c'est encore ici l'orgueil qui oblitère le jugement; car, sans orgueil, ils se défieraient d'eux-mêmes et s'en rapporteraient à ceux qui possèdent plus d'expérience. Croyez bien aussi que les mauvais Esprits n'y sont pas toujours étrangers; ils aiment à mystifier, à tendre des piéges, et qui peut mieux y tomber que l'orgueilleux que l'on flatte? L'orgueil est pour eux le défaut de la cuirasse chez les uns, comme la cupidité l'est chez d'autres, et ils savent habilement en profiter, mais ils n'ont garde de s'adresser à plus fort qu'eux, moralement parlant. Voulez-vous vous soustraire à l'influence des mauvais Esprits? Montez, montez si haut en vertus qu'ils ne puissent vous atteindre, et c'est alors vous qui serez pour eux redoutables; mais si vous laissez traîner un bout de corde, ils s'y cramponneront pour vous forcer à descendre; ils vous appelleront de leur voix mielleuse, ils vanteront votre plumage, et vous ferez comme le corbeau, vous laisserez tomber votre fromage.

SONNET.

Style des bonnes communications.

(Société spirite de Paris, 8 août 1862. — Médium, M. Leymarie.)

Recherchez, dans la parole, la sobriété et la concision; peu de mots, beaucoup de choses. Le langage est comme l'harmonie : plus on veut la rendre savante et moins elle est mélodieuse. La science vraie est toujours celle qui frappe, non quelques sybarites blasés de tout, mais la masse intelligente que l'on détourne depuis si longtemps de la voie du

vrai beau, qui est celle de la simplicité. A l'exemple de leur Maître, les disciples du Christ avaient acquis ce profond savoir de bien dire, sobrement, brièvement, et leurs discours, comme les siens, étaient empreints de cette grâce exquise, de cette profondeur qui, de nos jours, à une époque où tout ment autour de nous, font encore des grandes voix du Christ et des apôtres des modèles inimitables de concision et de précision.

Mais la vérité est descendue d'en haut; les Esprits supérieurs viennent, comme les apôtres des premiers jours de l'ère chrétienne, enseigner et diriger. Le *Livre des Esprits* est toute une révolution, parce qu'il est écrit brièvement, sobrement : peu de mots, beaucoup de choses; pas de fleurs de rhétorique, pas d'images, mais seulement des pensées grandes et fortes qui consolent et fortifient; c'est pour cela qu'il plaît, et il plaît parce qu'il est compris facilement : là est un cachet de la supériorité des Esprits qui l'ont dicté.

Pourquoi se trouve-t-il tant de communications venant d'Esprits soi-disant supérieurs, pleines de non-sens, de phrases enflées et fleuries : une page pour ne rien dire? Tenez pour certain que ce ne sont pas des Esprits supérieurs, mais de faux savants qui croient faire de l'effet en remplaçant par des mots le vide des idées, la profondeur des pensées par l'obscurité. Ils ne peuvent séduire que des cerveaux creux comme le leur, qui prennent le clinquant pour de l'or fin, et jugent la beauté d'une femme à l'éclat de sa parure.

Défiez-vous donc des Esprits verbeux, au langage ampoulé et amphigourique, qu'il faut se creuser la tête pour comprendre; reconnaissez la vraie supériorité au style concis, clair et intelligible sans effort d'imagination; ne mesurez pas l'importance des communications à leur longueur, mais à la somme des idées qu'elles renferment sous le plus petit volume. Pour avoir le type de la supériorité réelle, comptez les mots et comptez les idées, — j'entends les idées justes, saines et logiques; — la comparaison vous donnera la mesure exacte.

BARBARET (Esprit familier).

La raison et le surnaturel.

Société Spirite de Paris. — Méd., M. A. Didier.)

L'homme est borné dans son intelligence et dans ses sensations. Il ne peut comprendre au delà de certaines limites, et il prononce alors ce mot sacramentel et qui met fin à tout ; *Surnaturel.*

Le mot surnaturel, dans la science nouvelle que vous étudiez, est un mot de convention; il existe pour ne rien exprimer. En effet, que

veut dire ce mot? Hors de la nature; au delà de ce qui nous est connu. Quoi de plus insensé, de plus absurde que d'appliquer ce mot à tout ce qui est en dehors de nous! Pour l'homme qui pense, le mot surnaturel n'est pas définitif; il est vague, il fait pressentir. On connaît la phrase banale de l'incrédule par ignorance : « C'est surnaturel. Or, la raison, etc., etc. » Qu'est-ce que la raison? Hélas! lorsque la nature, s'élargissant et agissant en reine, nous montre des trésors méconnus, la raison devient donc en ce sens déraisonnable et absurde, puisqu'elle persiste malgré les faits. Or, s'il y a fait, c'est que la nature le permet. La nature a pour nous quelques manifestations sublimes, sans doute, mais qui sont très restreintes, si l'on entre dans le domaine de l'inconnu. Ah! vous voulez fouiller la nature; vous voulez connaître la cause des choses, *causa rerum*, et vous croyez qu'il ne faut pas mettre votre raison banale de côté? Mais vous plaisantez, messieurs. Qu'est-ce que la raison humaine, sinon la manière de penser de votre monde? Vous courez de planète en planète, et vous croyez que la raison doit vous y accompagner? Non, messieurs; la seule raison que vous devez avoir au milieu de tous ces phénomènes, c'est le sang-froid et l'observation à ce point de vue, et non au point de vue de l'incrédulité.

Nous avons dernièrement touché à des questions bien graves, vous vous le rappelez; mais, au milieu de ce que nous disions, nous n'avons pas conclu que tout mal vient des hommes; après bien des luttes, après bien des discussions, viennent aussi les bonnes pensées, une foi nouvelle et des espérances nouvelles. Le Spiritisme, comme je vous l'ai dit dernièrement, est la lumière qui doit éclairer désormais toute intelligence qui tend au progrès. La prière sera le seul dogme et la seule pratique du Spiritisme, c'est-à-dire l'harmonie et la simplicité; l'art sera nouveau, parce qu'il sera fécondé par des idées nouvelles. Songez que toute œuvre inspirée par une idée philosophique religieuse est toujours une manifestation puissante et saine; le Christ sera toujours l'humanité, mais ce ne sera plus l'humanité souffrante : ce sera l'humanité triomphante.

LAMENNAIS.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. | N° 11. | NOVEMBRE 1862.

Voyage spirite en 1862.

Nous venons de faire une visite à quelques-uns des centres spirites de France, regrettant que le temps ne nous ait pas permis d'aller partout où l'on nous en avait exprimé le désir, ni de prolonger notre séjour, dans chaque localité, autant que nous l'eussions souhaité, en raison de l'accueil si sympathique et si fraternel que nous avons reçu partout. Pendant un voyage de plus de six semaines et d'un parcours total de six cent quatre-vingt-treize lieues, nous nous sommes arrêté dans vingt villes et avons assisté à plus de cinquante réunions. Le résultat a été pour nous une grande satisfaction morale sous le double rapport des observations que nous avons recueillies et de la constatation des immenses progrès du Spiritisme.

Le récit de ce voyage, qui comprend principalement les instructions que nous avons données dans les différents groupes, est trop étendu pour pouvoir être inséré dans la *Revue*, dont il absorberait près de deux livraisons; nous en faisons une publication à part, du même format que le journal, afin d'y pouvoir être annexée au besoin (1).

Dans notre route, nous avons été visiter les possédés de Morzine, en Savoie; là aussi nous avons recueilli des observations importantes et très instructives sur les causes et le mode de l'obsession à tous les degrés, corroborées par les cas identiques et isolés et que nous avons vus dans d'autres localités, et sur les moyens de la combattre. Ce sera l'ob-

(1) Brochure grand in-8°, format et caractère de la *Revue*. — Prix : 1 fr., *franco* pour toute la France. (*Sous presse*.)

jet d'un article spécial développé que nous avions l'intention d'insérer dans ce numéro de la *Revue*, mais le temps ne nous ayant pas permis de le terminer assez tôt, nous sommes forcé de l'ajourner au prochain numéro ; il ne pourra, du reste, que gagner à être fait avec moins de précipitation. Plusieurs faits récents sont d'ailleurs venus depuis éclairer cette question, qui ouvre un horizon nouveau à la pathologie.

Cet article répondra à toutes les demandes de renseignements qui nous sont fréquemment adressées sur des cas analogues.

Nous croyons devoir profiter de cette circonstance pour rectifier une opinion qui nous a paru assez généralement répandue.

Plusieurs personnes, surtout en province, avaient pensé que les frais de ces voyages étaient supportés par la Société de Paris ; nous avons dû relever cette erreur quand l'occasion s'en est présentée ; à ceux qui pourraient encore la partager, nous rappellerons ce que nous avons dit dans une autre circonstance (N° de juin 1862, page 167), que la Société se borne à pourvoir à ses dépenses courantes, et n'a point de réserve ; pour qu'elle pût amasser un capital, il lui faudrait viser au nombre ; c'est ce qu'elle ne fait pas et ne veut pas faire, parce que la spéculation n'est pas son but, et que le nombre n'ajoute rien à l'importance de ses travaux ; son influence est toute morale et dans le caractère de ses réunions, qui donnent aux étrangers l'idée d'une assemblée grave et sérieuse ; c'est là son plus puissant moyen de propagande. Elle ne pourrait donc pourvoir à une pareille dépense. Les frais de voyage, comme tous ceux que nécessitent nos relations pour le Spiritisme, sont pris sur nos ressources personnelles et nos économies, accrues du produit de nos ouvrages, sans lequel il nous serait impossible de subvenir à toutes les charges qui sont pour nous la conséquence de l'œuvre que nous avons entreprise. Cela dit sans vanité, mais uniquement pour rendre hommage à la vérité et pour l'édification de ceux qui se figurent que nous thésaurisons.

A nos Correspondants.

A notre retour nous avons trouvé une correspondance telle qu'il ne faudrait pas moins d'un grand mois pour y répondre, en ne faisant pas autre chose ; si l'on considère que chaque jour vient y ajouter un nouveau contingent, sans préjudice des occupations courantes stricte-

ment obligatoires, on comprendra l'impossibilité *matérielle* où nous sommes de suffire à un pareil travail. Nous l'avons dit, et nous le répétons encore, nous sommes loin de nous plaindre du nombre des lettres qu'on nous écrit, parce qu'elles prouvent l'immense extension que prend la doctrine, et le point de vue moral et philosophique sous lequel on l'envisage maintenant partout où elle pénètre; ce sont de précieuses archives pour le Spiritisme; mais nous sommes encore une fois forcé de réclamer l'indulgence pour notre inexactitude à répondre. Ce travail seul absorberait le temps de deux personnes, et nous sommes *seul.* Il en résulte que beaucoup de choses restent en souffrance, et c'est à cette cause qu'est dû le retard apporté à la publication de plusieurs ouvrages que nous avions annoncés.

Espérons qu'un temps viendra où nous pourrons avoir une collaboration permanente et assidue pour que tout puisse marcher de front; les Esprits nous le promettent; en attendant, il n'y a pas d'alternative, il nous faut négliger ou la correspondance, ou les autres travaux qui augmentent en proportion de l'accroissement de la doctrine.

Les mystères de la Tour Saint-Michel de Bordeaux.

Histoire d'une momie.

Dans un des caveaux de la tour Saint-Michel, à Bordeaux, on voit un certain nombre de cadavres momifiés qui ne paraissent pas remonter à plus de deux ou trois siècle, et qui ont sans doute été amenés à cet état par la nature du sol. C'est une des curiosités de la ville, et que les étrangers ne manquent pas d'aller visiter. Tous ces corps ont la peau complétement parcheminée; la plupart sont dans un état de conservation qui permet de distinguer les traits du visage et l'expression de la physionomie; plusieurs ont des ongles d'une fraîcheur remarquable; quelques-uns ont encore des lambeaux de vêtements, et même des dentelles très fines.

Parmi ces momies, il en est une qui fixe particulièrement l'attention; c'est celle d'un homme dont les contractions du corps, de la figure et des bras portés à la bouche, ne laissent aucun doute sur son genre de mort; il est évident qu'il a été enterré vivant, et qu'il est mort dans les convulsions d'une agonie terrible.

Un nouveau journal de Bordeaux publie un roman-feuilleton sous le titre de *Mystères de la tour Saint-Michel.* Nous ne connaissons cet ouvrage que de nom, et par les grandes images placardées sur tous les murs de la ville et représentant le caveau de la tour. Nous ne savons par conséquent dans quel esprit il est conçu, ni la source où l'auteur a puisé les faits qu'il raconte. Celui que nous allons rapporter a au moins le mérite de n'être pas le fruit de l'imagination humaine, puisqu'il vient directement d'outre-tombe, ce qui peut-être fera beaucoup rire l'auteur en question. Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce récit n'est pas un des épisodes les moins saisissants des drames qui ont dû se passer dans ces lieux; il sera lu avec d'autant plus d'intérêt par tous les Spirites, qu'il renferme en soi un profond enseignement; c'est l'histoire de l'homme enterré vivant et de deux autres personnes qui s'y rattachent, obtenue dans une série d'évocations faites à la Société spirite de Saint-Jean d'Angély, dans le mois d'août dernier, et que l'on nous a communiquées lors de notre passage. Pour ce qui concerne l'authenticité des faits, nous nous en référons à la remarque placée à la fin de cet article.

(Saint-Jean d'Angély, 9 août 1862.— Médium, M. Del..., par la typtologie.)

1. Demande au guide protecteur : Pouvons-nous évoquer l'Esprit qui a animé le corps qu'on voit dans le caveau de la tour Saint-Michel de Bordeaux, et qui paraît avoir été enterré vivant? — R. Oui, et que cela serve à votre enseignement.

2. Évocation. — (L'Esprit manifeste sa présence.)

3. Pourriez-vous nous dire quel fut votre nom lorsque vous animiez le corps dont nous parlons? — R. Guillaume Remone.

4. Votre mort a-t-elle été une expiation ou une épreuve que vous aviez choisie dans le but de votre avancement? — R. Mon Dieu, pourquoi, dans ta bonté, poursuivre ta justice sacrée? Vous savez que l'expiation est toujours obligatoire, et que celui qui a commis un crime ne peut l'éviter. J'étais dans ce cas, c'est tout vous dire. Après bien des souffrances, je suis parvenu à reconnaître mes torts, et j'en éprouve tout le repentir nécessaire à ma rentrée en grâce devant l'Éternel.

5. Pouvez-vous nous dire quel fut votre crime? — R. J'avais assassiné ma femme dans son lit.

(10 août.—Médium; madame Guérin, par l'écriture.)

6. Lorsque, avant votre réincarnation, vous avez choisi votre genre d'épreuves, saviez-vous que vous seriez enterré vivant? — Non; je

savais seulement que je devais commettre un crime odieux qui remplirait ma vie de remords cuisants, et que cette vie, je la finirais dans des douleurs atroces. Je vais être bientôt réincarné; Dieu a pris en pitié ma douleur et mon repentir.

Remarque. Cette phrase : *Je savais que je devais commettre un crime*, est expliquée ci-après, questions 30 et 31.

7. La justice a-t-elle poursuivi quelqu'un à l'occasion de la mort de votre femme! — R. Non; on a cru à une mort subite; je l'avais étouffée.

8. Quel motif vous a porté à cet acte criminel? — R. La jalousie.

9. Est-ce par mégarde qu'on vous a enterré vivant? — R. Oui.

10. Vous rappelez-vous les instants de votre mort? — R. C'est quelque chose de terrible, d'impossible à décrire. Figurez-vous être dans une fosse avec dix pieds de terre sur vous, vouloir respirer et manquer d'air, vouloir crier : « Je suis vivant! » et sentir sa voix étouffée; se voir mourir et ne pouvoir appeler du secours; se sentir plein de vie et rayé de la liste des vivants; avoir soif et ne pouvoir se désaltérer; ressentir les douleurs de la faim et ne pouvoir la faire cesser; mourir en un mot dans une rage de damné.

11. A ce moment suprême avez-vous pensé que c'était le commencement de votre punition? — R. Je n'ai pensé à rien; je suis mort comme un enragé, me heurtant aux parois de ma bière, voulant en sortir et vivre à tout prix.

Remarque. Cette réponse est logique et se trouve justifiée par les contorsions dans lesquelles on voit, en examinant le cadavre, que l'individu a dû mourir.

12. Votre Esprit dégagé a-t-il revu le corps de Guillaume Remone? — R. Aussitôt après ma mort, je me voyais encore dans la terre.

13. Combien de temps êtes-vous resté dans cet état, c'est-à-dire ayant votre Esprit attaché à votre corps quoique ne l'animant plus? — R. Quinze à dix-huit jours environ.

14. Lorsque vous avez pu quitter votre corps, où vous êtes-vous trouvé? — R. Je me suis vu entouré d'une foule d'Esprits comme moi remplis de douleur, n'osant lever vers Dieu leur cœur encore attaché à la terre, et désespérant de recevoir leur pardon.

Remarque. — L'Esprit lié à son corps et souffrant encore les tortures des derniers instants, puis se trouvant au milieu d'Esprits souffrants, désespérant de leur pardon, n'est-ce pas l'enfer avec ses pleurs et ses grincements de dents? Est-il besoin d'en faire une fournaise avec des flammes et des fourches? Cette croyance à la perpétuité des souffrances est, comme on le sait, un des châti-

ments infligés aux Esprits coupables. Cet état dure tant que l'Esprit ne se repent pas, et il durerait toujours s'il ne se repentait jamais, car Dieu ne pardonne qu'au pécheur repentant. Dès que le repentir entre dans son cœur, un rayon d'espérance lui fait entrevoir la possibilité d'un terme à ses maux; mais le repentir seul ne suffit pas; Dieu veut l'expiation et la réparation, et c'est par les réincarnations successives que Dieu donne aux Esprits imparfaits la possibilité de s'améliorer. Dans l'erraticité ils prennent des résolutions qu'ils cherchent à exécuter dans la vie corporelle; c'est ainsi qu'à chaque existence, laissant quelques impuretés, ils arrivent graduellement à se perfectionner, et font un pas en avant vers la félicité éternelle. La porte du bonheur ne leur est donc jamais fermée, mais ils l'atteignent dans un temps plus ou moins long, selon leur volonté et le travail qu'ils font sur eux-mêmes pour le mériter.

On ne peut admettre la toute-puissance de Dieu sans la prescience; dès lors on se demande pourquoi Dieu, sachant en créant une âme qu'elle devait faillir sans pouvoir se relever, l'a tirée du néant pour la vouer à des tourments éternels? Il a donc voulu créer des âmes malheureuses? Cette proposition est insoutenable avec l'idée de bonté infinie qui est un de ses attributs essentiels. De deux choses l'une, ou il le savait, ou il ne le savait pas; s'il ne le savait pas, il n'est pas tout-puissant; s'il le savait, il n'est ni juste ni bon; or, ôter une parcelle de l'infini des attributs de Dieu, c'est nier la Divinité. Tout se concilie, au contraire, avec la possibilité laissée à l'Esprit de réparer ses fautes. Dieu savait qu'en vertu de son libre arbitre, l'Esprit faillirait, mais il savait aussi qu'il se relèverait; il savait qu'en prenant la mauvaise route il retardait son arrivée au but, mais qu'il arriverait tôt ou tard, et c'est pour le faire arriver plus vite qu'il multiplie les avertissements sur son chemin; s'il ne les écoute pas, il n'en est que plus coupable, et mérite la prolongation de ses épreuves. De ces deux doctrines quelle est la plus rationnelle? A. K.

(11 août.)

15. Nos questions vous seraient-elles désagréables? — R. Cela me rappelle de poignants souvenirs; mais maintenant que je suis rentré en grâce par mon repentir, je suis heureux de pouvoir donner ma vie en exemple, afin de prémunir mes frères contre les passions qui pourraient les entraîner comme moi.

16. Votre genre de mort, comparé à celui de votre femme, nous fait supposer qu'on vous a appliqué la peine du talion, et que ces paroles du Christ ont été accomplies dans votre personne : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée. » Veuillez donc nous dire comment vous avez étouffé votre victime? — R. Dans son lit, comme je l'ai dit, entre deux matelas, après lui avoir mis un bâillon pour l'empêcher de crier.

17. Jouissiez-vous d'une bonne réputation dans votre voisinage? — R. Oui ; j'étais pauvre, mais honnête et estimé; ma femme était également d'une famille honorable; et c'est une nuit, pendant laquelle la jalousie m'avait tenu éveillé, que je vis sortir un homme de sa chambre ; ivre de fureur, et ne sachant ce que je faisais, je me rendis coupable du crime que je vous ai dévoilé.

18. Avez-vous revu votre femme dans le monde spirite? — R. Ce fut le premier Esprit qui s'offrit à ma vue, comme pour me reprocher mon crime. Je l'ai vue longtemps et malheureuse aussi; ce n'est que depuis qu'il est décidé que je serai réincarné que je suis débarrassé de sa présence.

Remarque. — La vue incessante des victimes est un des châtiments les plus ordinaires infligés aux Esprits criminels. Ceux qui sont plongés dans les ténèbres, ce qui est très fréquent, ne peuvent souvent pas y échapper. Ils ne voient rien, si ce n'est ce qui peut leur rappeler leur crime.

19. Lui avez-vous demandé de vous pardonner? — R. Non; nous nous fuyions sans cesse, et nous nous retrouvions toujours vis-à-vis l'un de l'autre pour nous torturer réciproquement.

20. Cependant du moment que vous vous êtes repenti, il a été nécessaire de lui demander pardon? — R. Du moment que je me suis repenti, je ne l'ai plus revue.

21. Savez-vous où elle est maintenant? — R. Je ne sais ce qu'elle est devenue, mais il vous sera facile de vous en informer, auprès de votre guide spirituel, saint Jean-Baptiste.

22. Quelles ont été vos souffrances comme Esprit? — R. J'étais entouré d'Esprits désespérés; moi-même je ne croyais jamais sortir de cet état malheureux; nulle lueur d'espoir ne brillait à mon âme endurcie; la vue de ma victime couronnait mon martyre.

23. Comment avez-vous été amené à un état meilleur? — R. Du milieu de mes frères en désespoir, un jour j'ai visé un but que, je le compris bientôt, je ne pouvais atteindre que par le repentir.

24. Quel était ce but? — R. Dieu, dont tout être a l'idée malgré lui.

25. Vous avez déjà dit deux fois que vous alliez être bientôt réincarné; y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quel genre d'épreuves vous avez choisi? — R. La mort moissonnera tous les êtres qui me seront chers, et moi-même je passerai par les maladies les plus abjectes.

26. Etes-vous heureux maintenant? — R. Relativement, oui, puisque j'entrevois un terme à mes souffrances; effectivement, non.

27. Du moment où vous êtes tombé en léthargie, jusqu'au moment où vous vous êtes réveillé dans votre bière, avez-vous vu et entendu ce qui se passait autour de vous? — R. Oui, mais si vaguement que je croyais faire un rêve

28. En quelle année êtes-vous mort? — R. En 1612.

29. (A saint Jean-Baptiste.) G. Remone n'a-t-il pas été contraint, par punition, sans doute, de venir à notre évocation confesser son crime?

Cela semble résulter de sa première réponse, dans laquelle il parle de la justice de Dieu. — R. Oui, il y fut forcé, mais il s'y résigna volontiers lorsqu'il y vit un moyen de plus d'être agréable à Dieu en vous servant dans vos études spirites.

30. Cet Esprit s'est sans doute trompé quand il a dit (question 6) : « Je savais que je devais commettre un crime. » Il savait probablement qu'il serait exposé à commettre un crime, mais ayant son libre arbitre il pouvait fort bien ne pas succomber à la tentation. — R. Il s'est mal expliqué ; il aurait dû dire : « Je savais que ma vie serait pleine de remords. » Il était libre de choisir un autre genre d'épreuve ; or, pour avoir des remords, il faut supposer qu'il commettrait une mauvaise action.

31. Ne pourrait-on pas admettre qu'il n'a eu son libre arbitre qu'à l'état errant en choisissant telle ou telle épreuve, mais que, cette épreuve une fois choisie, il n'avait plus, comme incarné, la liberté de ne pas commettre l'action, et qu'il fallait nécessairement que le crime fût accompli par lui ? — R. Il pouvait l'éviter ; son libre arbitre, il l'avait comme Esprit et à l'état d'incarné ; il pouvait donc résister, mais ses passions l'ont entraîné.

Remarque. — Il est évident que l'Esprit ne s'était pas bien rendu compte de sa situation ; il a confondu l'épreuve, c'est-à-dire la tentation de faire, avec l'action ; et comme il a succombé, il a pu croire à une action fatale choisie par lui, ce qui ne serait pas rationnel. Le libre arbitre est le plus beau privilége de l'esprit humain, et une preuve éclatante de la justice de Dieu qui rend l'Esprit l'arbitre de sa destinée, puisqu'il dépend de lui d'abréger ses souffrances ou de les prolonger par son endurcissement et son mauvais vouloir. Supposer qu'il puisse perdre sa liberté morale comme incarné, serait lui ôter la responsabilité de ses actes. On peut voir par là qu'il ne faut admettre qu'après mûr examen certaines réponses des Esprits, surtout quand elles ne sont pas de tous points conformes à la logique. A. K.

32. Devons-nous supposer qu'un Esprit puisse, comme épreuve, choisir une vie de crimes, puisqu'il choisit le remords, qui n'est que la conséquence de l'infraction à la loi divine? — R. Il peut choisir l'épreuve d'y être exposé, mais, ayant son libre arbitre, il peut aussi ne pas succomber. Ainsi G. Remone avait choisi une vie remplie de chagrins domestiques qui lui susciteraient l'idée d'un crime, lequel devait inonder sa vie de remords s'il l'accomplissait. Il voulut donc tenter cette épreuve pour essayer d'en sortir victorieux.

Votre langage est si peu en harmonie avec la manière de communiquer des Esprits, qu'il arrive très souvent qu'il y a des rectifica-

tions à faire dans les phrases que vous donnent les médiums, surtout les médiums intuitifs; par la combinaison des fluides, nous leur transmettons l'idée qu'ils traduisent plus ou moins bien, selon que cette combinaison est plus ou moins facile entre le fluide de notre périsprit, et le fluide animal du médium.

Femme Remone.

(12 août.)

33. (A saint Jean.) Pourrions-nous évoquer l'Esprit de la femme de G. Remonc? — R. Non; elle est réincarnée.

34. Sur la terre? — R. Oui.

35. Si nous ne pouvons l'évoquer comme Esprit errant, ne pourrions-nous le faire comme incarné, et ne pourriez-vous nous dire quand elle dormira? — Vous le pouvez en ce moment, car les nuits pour cet Esprit sont les jours pour vous.

36. Évocation de l'Esprit de la femme Remone. —(L'Esprit se manifeste.)

37. Vous rappelez-vous l'existence dans laquelle on vous nommait madame Remone? — R. Oui; oh! pourquoi me faire souvenir de ma honte et de mon malheur?

38. Si ces questions vous causent quelque peine, nous les cesserons. — R. Je vous en prie.

39. Notre but n'est pas de vous faire de la peine; nous ne vous connaissons pas, et ne vous connaîtrons probablement jamais; nous voulons seulement faire des études spirites.—R. Mon esprit est tranquille, pourquoi vouloir l'agiter par des souvenirs pénibles? Ne pouvez-vous donc faire des études sur des Esprits errants?

40. (A saint Jean.) Devons-nous cesser nos questions qui paraissent réveiller un souvenir pénible chez cet Esprit? — R. Je vous y engage; c'est encore une enfant, et la fatigue de son Esprit réagirait sur son corps; du reste, c'est à peu de chose près la répétition de ce que vous a dit son mari.

41. G. Rémone et sa femme se sont-ils pardonné leurs torts réciproques? — R. Non; il faut pour cela qu'ils arrivent à un degré de perfection plus élevé.

42. Si ces deux Esprits se rencontraient sur la terre à l'état d'incarnés, quels sentiments éprouveraient-ils l'un pour l'autre? — R. Ils n'éprouveraient que de l'antipathie.

43. G. Rémone revoyant, comme visiteur, son corps dans le caveau

de Saint-Michel, éprouverait-il une sensation inconnue aux autres curieux? — R. Oui; mais cette sensation lui semblerait toute naturelle.

44. A-t-il revu son corps depuis qu'on l'a retiré de terre? — R. Oui.

45. Quelles ont été ses impressions? — R. Nulles; vous savez bien que les Esprits dégagés de leur enveloppe voient les choses d'ici-bas d'un autre œil que vous autres incarnés.

46. Pourrions-nous obtenir quelques renseignements sur la position actuelle de la femme Remone? — R. Questionnez.

47. Quel est aujourd'hui son sexe? — R. Féminin.

48. Son pays natal? — R. Elle est dans les Antilles la fille d'un riche négociant.

49. Les Antilles appartiennent à plusieurs puissances; quelle est sa nation? — R. Elle habite la Havane.

50. Pourrions-nous savoir son nom? — R. Ne le demandez pas.

51. Quel est son âge? — R. Onze ans.

52. Quelles seront ses épreuves? — R. La perte de sa fortune; un amour illégitime et sans espoir, joints à la misère et aux travaux les plus pénibles.

53. Vous dites un amour illégitime; aimera-t-elle donc son père, son frère, ou l'un des siens? — R. Elle aimera un homme consacré à Dieu, seule et sans espoir de retour.

54. Maintenant que nous connaissons les épreuves de cet Esprit, si nous l'évoquions de temps à autre pendant son sommeil, aux jours de ses malheurs, ne pourrions-nous lui donner quelques conseils pour relever son courage et mettre son espoir en Dieu; cela influerait-il sur les résolutions qu'il pourrait prendre à l'état de veille? — R. Très peu; cette jeune fille a déjà une imagination de feu et une tête de fer.

55. Vous avez dit que, dans le pays qu'elle habite, les nuits sont les jours pour nous; or, entre la Havane et Saint-Jean d'Angély, il n'y a qu'une différence de cinq heures et demie; comme il était ici deux heures au moment de l'évocation, il devait être à la Havane huit heures et demie du matin? — R. Enfin elle sommeillait encore au moment où vous l'avez évoquée, tandis que depuis longtemps vous étiez éveillés. On dort tard dans ces contrées quand on est riche et qu'on n'a rien à faire.

Remarque. — De cette évocation ressortent plusieurs enseignements. Si, dans la vie extérieure de relation, l'Esprit incarné ne se souvient pas de son passé, dégagé pendant le repos du corps, il se souvient. Il n'y a donc pas de solution de continuité dans la vie de l'Esprit, qui, dans ses moments d'émancipation, peut jeter un regard rétrospectif sur ses existences antérieures, et en rapporter une intuition qui peut le diriger à l'état de veille.

Nous avons déjà, en maintes occasions, fait ressortir les inconvénients que présenterait, à l'état de veille, le souvenir précis du passé. Ces évocations nous en fournissent un exemple. On a dit que si G. Remone et sa femme se rencontraient, ils éprouveraient l'un pour l'autre de l'antipathie; que serait-ce donc s'ils se rappelaient leurs anciennes relations! La haine entre eux se réveillerait inévitablement; au lieu de deux êtres simplement antipathiques ou indifférents l'un à l'autre, ils seraient peut-être ennemis mortels. Avec leur ignorance, ils sont plus eux-mêmes, et marchent plus librement dans la nouvelle route qu'ils ont à parcourir; le souvenir du passé les troublerait en les humiliant à leur propres yeux et aux yeux des autres. L'oubli ne leur fait point perdre le bénéfice de l'expérience, car ils naissent avec ce qu'ils ont acquis en intelligence et en moralité; ils sont ce qu'ils se sont faits; c'est pour eux un nouveau point de départ. Si, aux nouvelles épreuves que G. Remone aura à supporter, se joignait le souvenir des tortures de sa dernière mort, ce serait un supplice atroce que Dieu a voulu épargner en jetant pour lui un voile sur le passé. A. K.

Jacques Noulin.

(15 août.)

56. (A saint Jean.) Pouvons-nous évoquer le complice de la femme Remone? — R. Oui.

57. Évocation. — (L'Esprit se manifeste.)

58. Jurez au nom de Dieu que vous êtes l'Esprit de celui qui fut le rival de Remone. — R. Je le jurerai au nom de tout ce que vous voudrez. — Jurez-le au nom de Dieu. — Je le jure au nom de Dieu.

59. Vous ne paraissez pas être un Esprit très avancé? — R. Occupez-vous de vos affaires et laissez-moi m'en aller.

Remarque. — Comme il n'y a pas de portes fermées pour les Esprits, si celui-ci demande qu'on le laisse aller, c'est qu'une puissance supérieure le contraint de rester, sans doute pour son instruction.

60. Nous nous occupons de nos affaires, car nous voulons savoir comment, dans l'autre vie, la vertu est récompensée et le vice puni?— R. Oui, mon très cher, chacun reçoit récompense ou punition, selon ses œuvres; tâchez donc de marcher droit.

61. Vos fanfaronnades ne nous effrayent pas; nous mettons notre confiance en Dieu; mais vous paraissez encore bien arriéré. — R. Je suis toujours Gros-Jean comme devant.

62. Ne pouvez-vous donc répondre sérieusement à des questions sérieuses? — R. Pourquoi vous adressez-vous à moi, gens sérieux? Je suis plutôt disposé à rire qu'à faire de la philosophie; j'ai toujours aimé les tables bien servies, les femmes aimables et le bon vin.

63. (A l'ange gardien du médium.) Pouvez-vous nous donner quel-

ques renseignements sur cet Esprit? — R. Il n'est pas assez avancé pour vous donner de bonnes raisons.

64. Y aurait-il du danger à entrer en communication avec lui? Pourrions-nous l'amener à de meilleurs sentiments? — R. Cela pourra profiter plus à lui qu'à vous. Essayez, vous pourrez peut-être le décider à envisager les choses à un autre point de vue.

65. (A l'Esprit.) Savez-vous que l'Esprit doit progresser; qu'il doit, par des incarnations successives, arriver jusqu'à Dieu dont vous paraissez être bien éloigné? — R. Je n'y ai jamais songé; et puis j'en suis si loin! Je ne veux pas entreprendre un si long voyage.

Remarque. — Voilà donc un Esprit qui, en raison de sa légèreté et de son peu d'avancement, ne se doute pas de la réincarnation. Quand le moment sera venu pour lui de reprendre une nouvelle existence, quel choix pourra-t-il faire? Evidemment un choix en rapport avec son caractère et ses habitudes, en vue de jouir, et non en vue d'expier, jusqu'à ce que son Esprit soit assez développé pour en comprendre les conséquences. C'est l'histoire de l'enfant inexpérimenté qui se jette étourdiment dans toutes les aventures et qui acquiert l'expérience à ses dépens. Rappelons ici que pour les Esprits arriérés, incapables de faire un choix en connaissance de cause, il y a des incarnations obligatoires.

A. K.

66. Avez-vous connu G. Remone? — R. Oui, vraiment, le pauvre diable...

67. L'avez-vous soupçonné d'avoir tué sa femme? — R. J'étais un peu égoïste, m'occupant plus de moi que des autres; lorsque j'appris sa mort, je la pleurai sincèrement et n'ai pas cherché la cause.

68. Quelle était alors votre position? — J'étais un pauvre clerc d'huissier; un saute-ruisseau, comme vous dites aujourd'hui.

69. Après la mort de cette femme, avez-vous quelquefois pensé à elle? — R. Ne me rappelez donc pas tout cela.

70. Nous voulons vous le rappeler, car vous paraissez meilleur que vous ne vous faites.— R. J'y ai bien pensé quelquefois, mais, comme j'étais sans souci de mon naturel, son souvenir passait comme un éclair, sans laisser de traces.

71. Quel était votre nom?—R. Vous êtes bien curieux, et, si je n'y étais forcé, je vous aurais déjà laissé en plan avec votre morale et vos sermons.

72. Vous viviez dans un siècle religieux; n'avez-vous donc jamais prié pour cette femme que vous aimiez? — R. C'est comme cela.

73. Avez-vous revu G. Remone et sa femme dans le monde des Esprits? — R. J'ai été trouver de bons enfants comme moi, et quand ces

pleurards voulaient se montrer, je leur tournais le dos; je n'aime pas à me faire de la peine, et...

74. Continuez. — R. Je ne suis pas si bavard que vous; je m'en tiendrai là, si vous le voulez bien.

75. Êtes-vous heureux aujourd'hui? — R. Pourquoi pas? Je m'amuse à faire des niches à ceux qui ne s'en doutent pas, et qui croient avoir affaire à de bons Esprits; depuis qu'on s'occupe de nous, nous faisons de bons tours.

76. Ce n'est pas là le bonheur; la preuve que vous n'êtes pas heureux, c'est que vous avez dit que vous étiez forcé de venir; or, ce n'est pas être heureux que d'être forcé de faire ce qui déplaît. — R. N'a-t-on pas toujours des supérieurs? cela n'empêche pas d'être heureux. Chacun prend son bonheur où il le trouve.

77. Vous pourriez, avec quelques efforts, par la prière surtout, atteindre le bonheur de ceux qui vous commandent. — R. Je n'ai point pensé à cela; vous allez me rendre ambitieux. Vous ne me trompez pas, toujours? N'allez pas tracasser mon pauvre Esprit pour rien.

78. Nous ne vous trompons pas; travaillez donc à votre avancement. — R. Il faut se donner trop de mal, et je suis paresseux.

79. Quand on est paresseux, on prie un ami de nous aider; nous vous aiderons donc; nous prierons pour vous. — R. Priez donc, pour que je me décide à prier moi-même.

80. Nous prierons, mais priez de votre côté. — R. Croyez-vous que si je priais cela me donnerait des idées dans le sens des vôtres?

81. Sans doute; mais priez de votre côté; nous vous évoquerons jeudi 21, pour voir le progrès que vous aurez fait et vous donner des conseils, si cela peut vous être agréable. — R. Au revoir alors.

82. Voulez-vous nous dire votre nom maintenant? — R. Jacques Noulin.

Le lendemain, l'Esprit fut évoqué de nouveau, et on lui fit différentes questions sur la femme Rémone; ses réponses furent assez peu édifiantes et dans le genre des premières. Saint Jean, consulté, répondit : « Vous avez eu tort de troubler cet Esprit et d'éveiller en lui l'idée de ses anciennes passions. On eût beaucoup mieux fait d'attendre le jour indiqué; il était dans un trouble nouveau pour lui; votre évocation l'avait jeté dans des idées d'un ordre tout à fait différent de ses idées habituelles; il n'avait pu encore prendre de décision bien positive, cependant il se disposait à essayer de la prière. Laissez faire jusqu'au jour que vous lui avez indiqué; d'ici là, s'il écoute les

bons Esprits qui veulent vous aider dans votre bonne œuvre, vous pourrez obtenir quelque chose de lui. »

(Jeudi 21.)

83. (A saint Jean.) Depuis notre dernière évocation, Jacques Noulin s'est-il amendé? — R. Il a prié, et la lumière s'est faite dans son âme: il croit maintenant qu'il est destiné à devenir meilleur et se dispose à y travailler.

84. Quelle marche devons-nous suivre dans son intérêt? — R. Demandez-lui l'état actuel de son âme, et faites-le regarder en lui-même, pour qu'il se rende compte de son changement.

85. (A Jacques Noulin.) Avez-vous réfléchi, comme vous nous l'avez promis, et pouvez-vous nous dire quelle est aujourd'hui votre manière d'envisager les choses? — R. Je veux avant tout vous remercier; vous m'avez épargné bien des années d'aveuglement. Depuis quelques jours je comprends que Dieu est mon but; que je dois faire tous mes efforts pour me rendre digne d'arriver à lui. Une ère nouvelle s'ouvre pour moi; les ténèbres se sont dissipées, et je vois maintenant la route que je dois suivre. J'ai le cœur rempli d'espérance, et soutenu par les bons Esprits qui viennent en aide aux faibles. Je vais marcher dans cette nouvelle voie où j'ai déjà trouvé la tranquillité et qui doit me conduire au bonheur.

86. Étiez-vous véritablement heureux, comme vous nous l'avez dit? — R. J'étais bien malheureux; je le vois maintenant, mais je me trouvais heureux comme tous ceux qui ne regardent pas au-dessus d'eux. Je ne pensais point à l'avenir; j'allais, comme sur la terre, en être insouciant, ne me donnant pas la peine de penser sérieusement. Oh! combien je déplore l'aveuglement qui m'a fait perdre un temps si précieux! Vous vous êtes fait un ami, ne l'oubliez pas. Appelez-moi quand vous voudrez, et, si je le puis, je viendrai.

87. Que pensent de votre disposition les Esprits avec lesquels vous aviez l'habitude de vous réunir? — R. Ils se moquent de moi qui ai écouté les bons Esprits dont nous détestions tous la présence et les conseils.

88. Vous serait-il permis d'aller les revoir? — R. Je ne m'occupe plus que de mon avancement; du reste, les bons anges qui veillent sur moi et qui m'entourent de leurs soins ne me permettent plus de regarder en arrière que pour me montrer quel abaissement était le mien.

Remarque. — Il n'existe assurément aucun moyen matériel de constater l'identité des Esprits qui se sont manifestés dans les évocations ci-dessus, aussi ne l'affirmerons-nous pas d'une manière absolue. Nous faisons cette réserve pour ceux qui croiraient que nous acceptons aveuglément tout ce qui vient des Esprits; nous péchons plutôt par un excès de défiance; c'est qu'il faut se garder de donner comme vérité absolue ce qui ne peut être contrôlé; or, en l'absence de preuves positives, il faut se borner à constater la possibilité et chercher les preuves morales à défaut des preuves physiques. Dans le fait dont il s'agit, les réponses ont un caractère évident de probabilité et surtout de haute moralité; on n'y voit aucune de ces contradictions, aucun de ces défauts de logique qui choquent le bon sens et décèlent la supercherie; tout se lie et s'enchaîne parfaitement, tout concorde avec ce que l'expérience a déjà montré; on peut donc dire que l'histoire est au moins vraisemblable, ce qui est déjà beaucoup. Ce qui est certain, c'est que ce n'est point un roman inventé par les hommes, mais bien une œuvre médianimique; si c'était une fantaisie d'Esprit, elle ne pourrait venir que d'un Esprit léger, car les Esprits sérieux ne s'amusent pas à faire des contes, et les Esprits légers laissent toujours percer le bout de l'oreille. Ajoutons que la Société Spirite de Saint-Jean d'Angely est un des centres les plus graves et les mieux dirigés que nous ayons vus, et qu'elle n'est composée que de personnes aussi recommandables par leur caractère que par leur savoir, poussant même, si l'on peut dire, le scrupule à l'excès; on la peut juger par la sagesse et la méthode avec lesquelles les questions sont posées et formulées; aussi toutes les communications que l'on y obtient attestent-elles la supériorité des Esprits qui se manifestent. Les évocations ci-dessus ont donc été faites dans d'excellentes conditions, tant pour le milieu que pour la nature des médiums; c'est au moins pour nous une garantie de sincérité absolue. Nous ajouterons que la véracité de ce récit nous a été attestée de la manière la plus explicite par plusieurs des meilleurs médiums de la Société de Paris.

En n'envisageant la chose qu'au point de vue moral, une grave question se présente. Voici deux Esprits, Remone et Noulin, tirés de leur situation et amenés à de meilleurs sentiments par l'évocation et les conseils qu'on leur a donnés. On peut se demander s'ils seraient restés malheureux dans le cas où on ne les aurait pas évoqués, et ce qu'il en est de tous les Esprits souffrants que l'on n'évoque pas? La réponse a déjà été faite dans l'*Histoire d'un damné* (Esprit de Castelnaudary) publiée dans la Revue de 1860. Nous ajouterons que ces deux Esprits étant arrivés au moment où ils pouvaient être touchés par le repentir et recevoir la lumière, des circonstances providentielles, quoique en apparence fortuites, ont provoqué leur évocation, soit pour leur bien, soit pour notre instruction; l'évocation était un moyen, mais à défaut de celui-là, Dieu n'est pas à court de ressources pour venir en aide aux malheureux, et l'on peut être certain que tout Esprit qui veut avancer trouve toujours assistance d'une manière ou d'une autre.

A. K.

Un remède donné par les Esprits.

Ce titre va faire sourire les incrédules; qu'importe! ils ont ri de bien d'autres choses, ce qui n'a pas empêché ces choses d'être reconnues pour des vérités. Les bons Esprits s'intéressent aux souffrances

de l'humanité ; il n'est donc pas étonnant qu'ils cherchent à les soulager, et, en maintes occasions, ils ont prouvé qu'ils le peuvent, lorsqu'ils sont assez élevés pour avoir les connaissances nécessaires, car ils voient ce que les yeux du corps ne peuvent voir ; ils prévoient ce que l'homme ne peut prévoir.

Le remède dont il est ici question a été donné dans les circonstances suivantes à mademoiselle *Hermance Dufaux* (1), qui nous en a remis la formule avec autorisation de la publier pour le bien de ceux qui pourraient en avoir besoin. Un de ses parents, mort depuis assez longtemps, avait rapporté d'Amérique la recette d'un onguent ou mieux d'une pommade d'une merveilleuse efficacité pour toute espèce de plaies ou blessures. A sa mort cette recette fut perdue ; il ne l'avait point communiquée. Mademoiselle Dufaux était affectée d'un mal de jambe très grave et très ancien, et qui avait résisté à tous les traitements ; lasse d'avoir inutilement employé tant de remèdes, elle demanda un jour à son Esprit protecteur s'il n'y avait pas pour elle de guérison possible. « Si, répondit-il ; sers-toi de la pommade de ton oncle. — Mais vous savez bien que la recette en est perdue. — Je vais te la donner, » dit l'Esprit ; puis il lui dicta ce qui suit :

Safran.........................	20 centigrammes.
Cumin.......................	4 grammes.
Cire jaune...................	31 à 32 grammes.
Huile d'amandes douces......	une cuillerée à bouche.

Faire fondre la cire et mettre ensuite l'huile d'amandes douces ; ajouter le cumin et le safran enfermés dans un petit sachet de toile, et faire bouillir, sur un feu doux, pendant dix minutes. Pour l'usage, on étend cette pommade sur un morceau de toile et on l'applique sur la partie malade, en renouvelant tous les jours.

Mademoiselle Dufaux ayant suivi cette prescription, sa jambe fut cicatrisée en peu de temps, la peau s'est reformée, et depuis lors elle est très bien et aucun accident n'est survenu.

Sa blanchisseuse fut guérie aussi heureusement d'un mal analogue.

Un ouvrier s'était blessé avec un fragment de faux qui était entré profondément dans la plaie, et avait produit enflure et suppuration. On parlait de faire l'amputation. Par l'emploi de cette pommade l'enflure disparut, la suppuration s'acheva et le morceau de fer sortit de la plaie. En huit jours cet homme fut sur pieds et put reprendre son travail.

---

(1) Médium qui a écrit l'histoire de Jeanne Darc.

Appliquée sur les clous, les abcès, les panaris, elle fait aboutir en peu de temps, et cicatrise aussitôt. Elle agit en attirant les principes morbides hors de la plaie qu'elle assainit, et en provoquant, s'il y a lieu, la sortie des corps étrangers, tels que les esquilles d'os, de bois, etc.

Il paraîtrait qu'elle est également très efficace pour les dartres et en général pour toutes les affections de la peau.

Sa composition, comme on le voit, est fort simple, facile, et dans tous les cas très inoffensive; on peut donc toujours essayer sans crainte.

Poésies spirites.

(Bordeaux. — Médium, Madame E. Collignon.)

Mon testament.

Quoique rimé, je crois qu'il n'en est pas moins bon,
Entendons-nous, En lui ce que je vante
N'est pas la rime: elle est méchante;
C'est l'esprit qui... Diable soit du jargon!
L'esprit n'est pas non plus ce dont je me soucie;
Comprends bien s'il se peut : L'Esprit seul vivifie,
C'est ainsi que je prends le mot.
Moi qui n'en suis pas un, mais qui vais bientôt l'être, —
Je l'espère, du moins, — je voudrais comparaître,
Non pas tout à fait comme un sot,
Mais comme un pauvre Esprit, humble en ma repentance,
Mettant en mon Seigneur toute mon espérance,
Et comptant, pour atteindre au séjour des élus,
Beaucoup sur sa bonté, très-peu sur mes vertus!
Expliquons-nous encor, car toujours j'équivoque;
C'est la bonté de Dieu que seule ici j'invoque;
Donc, pour reprendre mon sujet,
Avant d'aller entendre le décret
Qui m'accable ou me justifie,
Je veux régler, du mieux que je pourrai,
Tout compte arriéré dans ma vie.
Il en est quelques-uns que tout bas j'avoûrai
Me tenir fort au cœur. Or, voyons comment faire
Pour arranger le tout du mieux qu'il se pourra.
Ce n'est pas, entre nous, une petite affaire!
Primo, quand mon Esprit de son corps s'en ira,
Je réclame de vous une bonne prière
Pouvant servir de passe-port
Au pauvre mort
Qui rend sa poussière à la terre.

Ceci fait, c'est de mon convoi
Qu'il faut s'occuper, et je gage
Que, sans trop vous mettre en émoi,
Ce sera le convoi du sage.
D'abord, de mon vivant, je fus toujours blessé
De voir sur les tombeaux tant de luxe entassé,
Alors que nous rendons à la masse d'argile
Le peu dont nous fûmes formés.
Pourquoi nous occuper d'une gloire futile?
Beaucoup se sont perdus pour s'être trop vantés!
La prière de Dieu provoque la clémence;
Nous le croyons; telle est aussi mon espérance.
Mais pourquoi prier plus pour ceux-ci que ceux-là?
A quoi sert l'attirail déployé pour cela?
Pourquoi le malheureux qui meurt dans la misère
N'a-t-il pas, comme moi, ce concours de prière?
Pourquoi donc étaler ce faste si coûteux,
Qui fait naître l'envie alors que l'on y songe?
Est-ce pour tromper l'homme ou pour gagner les cieux?
Si c'est pour le tromper, anathème au mensonge!
Si c'est pour attirer les grâces du Seigneur,
Priez d'abord pour ceux qui, privés du bonheur
Que nous procurent les richesses,
Ayant beaucoup souffert, ont droit à des largesses
Qui ne vous coûtent pas un sou!
Or, écoutez-moi bien; dût-on traiter de fou
Mon pauvre Esprit quittant la terre,
Il veut monter à Dieu, bercé par la prière
Qui sort du cœur,
La seule, croyez-moi, qu'écoute le Seigneur.
Portez-moi donc sans frais, sans bruit, sans étalage;
Et, contrairement à l'usage,
Que vos regards soient rayonnants!
Qu'au lieu de larmes dans vos chants
Retentisse un air d'allégresse!
Au doute laissez la tristesse.
Dieu merci! nous sommes croyants!
Ne pensez pas, enfants, que c'est l'économie
Qui m'engage à parler ainsi!
De l'argent j'eus peu de souci
Pendant ma vie,
Jugez après ma mort!
Je veux rendre du sort
La balance un peu plus égale,
Et de ce luxe qu'on étale
Pour dorer la fange du corps,
Envers les malheureux réparer quelques torts.
Je veux que de ce drap dont la mort se recouvre,
Les ornements soient retranchés.
Par une même main tous nos jours sont fauchés.
C'est la porte du Ciel et non celle du Louvre
Qu'à saint Pierre mon repentir

Humblement demande d'ouvrir.
Que d'une croix de bois la muette éloquence
Du Seigneur offensé détourne la vengeance.
Que mon âme remonte en sa simplicité,
Et que cet or perdu couvre la nudité
De l'enfant, du vieillard, mes frères dans la vie,
Mes égaux à la mort, peut-être bien aux cieux,
Ceux qu'à genoux chacun supplie,
Ceux que nous nommons bienheureux!
Avant de terminer, un conseil salutaire
Peut bien trouver sa place ici :
Que de la charité le flambeau vous éclaire;
Du jugement des sots prenez peu de souci.
De ce luxe trompeur que l'orgueilleux étale
Méfiez-vous toujours. Pour le cœur rien n'égale
Le bonheur du devoir rempli.
De l'opprimé soutenez la faiblesse ;
Que votre âme réponde à tout cri de détresse ;
Qu'il y trouve un écho prêt à le répéter.
Que votre main, enfants, soit prompte à soulager.
A l'aide du peu d'or qu'entre vous je partage,
Amassez des trésors pour faire ce voyage
Dont l'Esprit vertueux, enfin, ne revient plus!
Semez force bienfaits, récoltez des vertus.
Demandez au Seigneur ses plus vives lumières;
Parmi les malheureux allez chercher vos frères,
Et que Dieu vous accorde, en sa grande bonté,
De n'avoir d'autre loi qu'Amour et Charité!...

Fables et poésies diverses,

PAR UN ESPRIT FRAPPEUR (1).

Quoique la typtologie soit un moyen de communication bien lent, on peut, avec de la patience, en obtenir des travaux de longue haleine. M. Jaubert, de Carcassonne, a bien voulu nous adresser un recueil de fables et poésies obtenues par lui à l'aide de ce procédé. Si toutes ne sont pas des chefs-d'œuvre, ce dont M. Jaubert ne saurait s'offenser, puisqu'il n'y est pour rien, il en est de fort remarquables, à part l'intérêt qu'offre la source d'où elles proviennent. En voici une qui, quoique ne faisant pas partie du recueil, peut donner une idée de l'esprit de cet Esprit frappeur. Elle est dédiée à la Société spirite de Bordeaux par ce même Esprit.

(1) Un vol. in-18. — Prix : 2 fr. — A Carcassonne, chez L. Labau à Paris, chez Ledoyen, au Palais-Royal.

Le monologue d'un baudet.

Fable.

Un Baudet, — n'allez pas confondre,
Je ne médis jamais des gens de qualité, —
Un Ane, un vrai Baudet, de ceux que l'on peut tondre,
En un mot un Ane bâté
En gare, gourmandait une locomotive.
Son œil était brillant, sa parole était vive.
« C'est toi, s'écriait-il, toi qu'on dit au repos!
« Du Mouton, mon voisin, si j'en crois les propos,
« Tu marches sans cheval, sans âne, sans manœuvre;
« Tu rugis entraînant ton immense couleuvre,
« Ces colis entassés, ce village de bois;
« Baliverne! au miracle on put croire autrefois.
« Les temps sont bien changés! bien roué qui me berne!
« Je ne prends pas un blé pour un champ de luzerne;
« Je laisse le chardon pour la botte de foin.
« Avec tes pieds de fer, on ne va pas bien loin.
« J'ai ma règle; au bon sens heureux qui se confie.
« Toi! marcher sans chevaux? sans nous? Je t'en défie. »
L'Ane, vous le voyez, invoquait la raison,
Ce flambeau si souvent éteint par l'arrogance.
Hélas! que de savants ressemblent au grison!
Niez, docteurs; niez l'*Esprit* et sa puissance;
Niez le mouvement, négligez le moteur.
L'homme fait-il de rien l'électrique lumière?
Toute locomotive a besoin de vapeur;
On évoque les morts... mais il faut la prière,
La prière partant du cœur.

Le Médium et le docteur Imbroglio.

Accourez, approchez, docteur Imbroglio;
Le guéridon va seul; c'est patent, c'est tangible.
— Moi, voir!... Je veux prouver dans un in-folio
Que la chose n'est pas possible.

Nous ferons une remarque sur la qualification donnée à l'Esprit qui a dicté les poésies dont nous avons parlé ci-dessus. Les Esprits sérieux répudient avec raison la qualité d'Esprits frappeurs: ce titre ne convient qu'à ceux qu'on pourrait appeler frappeurs de profession, aux Esprits légers ou malveillants, qui se servent des coups pour s'amuser ou tourmenter; les choses sérieuses ne sont pas de leur ressort; mais la typtologie est un mode comme un autre pour les communications intelligentes, et dont les Esprits les plus élevés peuvent se servir à défaut d'autre moyen, quoiqu'ils préfèrent l'écriture, comme répon-

dant mieux à la rapidité de la pensée. Il est vrai de dire que, dans ce cas, ce ne sont pas eux-mêmes qui frappent; ils se bornent à transmettre l'idée, et laissent l'exécution matérielle à des Esprits subalternes, comme un statuaire laisse au praticien le soin de tailler le marbre.

La lettre suivante a été adressée par M. Jaubert à M. Sabô, de Bordeaux; nous sommes heureux de la reproduire comme preuve des liens qui s'établissent entre les Spirites de diverses localités, et pour l'édification des gens timorés.

Monsieur,

Je suis sensible à votre lettre. J'accepte avec bonheur le titre que me défère la Société spirite de Rordeaux; je l'accepte comme récompense de mes faibles travaux, de mes convictions profondes, et, pourquoi ne pas tout dire? de mes amertumes passées. Encore aujourd'hui la foi nouvelle est assez mal portée; les savants s'insurgent, les ignorants les suivent, le clergé crie au démon, et quelques convaincus gardent le silence. Dans ce siècle de matérialisme, d'appétits grossiers, de guerres fratricides, d'attachements aveugles, immodérés aux royaumes de ce monde, Dieu intervient; les morts parlent, nous encouragent, nous entraînent; voilà pourquoi chacun de nous doit, sans peur, inscrire son nom sur le drapeau de la sainte cause. Nous sommes toujours les soldats du Christ; nous proclamons la grandeur, l'immortalité de l'âme, les liens palpables qui rattachent les vivants aux morts; nous prêchons amour et charité; qu'avons-nous à craindre des hommes? Être faible, c'est être coupable. Voilà pourquoi, monsieur, dans la mesure de mes forces, j'ai accepté la tâche que Dieu et ma conscience m'imposent. Encore une fois, merci de m'avoir admis parmi vous; soyez mon interprète auprès de tous nos frères de Bordeaux, et recevez pour vous l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

J. Jaubert,
Vice-président du Tribunal civil.

Remarque. — Le Spiritisme compte aujourd'hui d'assez nombreux adhérents dans les rangs de la magistrature et du barreau, ainsi que parmi les fonctionnaires publics; mais tous n'osent pas encore braver la crainte de l'opinion; cette crainte, du reste, s'affaiblit chaque jour, et, avant peu, les rieurs seront tout surpris d'avoir mis, sans façon, au rang des fous tant d'hommes recommandables par leurs lumières et leur position sociale.

Dissertations spirites.

Le Duel.

(Bordeaux, 21 novembre 1861. — Médium, M. Guipon.)

1° *Considérations générales.*

L'homme, ou Esprit incarné, peut être sur votre terre : en mission, — en progression, — en punition.

Ceci posé, il faut que vous sachiez, une fois pour toutes, que l'état de mission, progression ou punition doit, sous peine de recommencer son épreuve, arriver au terme fixé par les décrets de la justice suprême.

Avancer par soi-même ou par provocation l'instant fixé par Dieu pour la rentrée dans le monde des Esprits, est donc un crime énorme; le duel est un crime plus grand encore; car non-seulement c'est un suicide, mais de plus un assassinat raisonné.

En effet, croyez-vous que le provoqué et le provocateur ne se suicident pas moralement en s'exposant volontairement aux coups mortels de l'adversaire? Croyez-vous que tous deux ne sont pas des assassins du moment qu'ils cherchent mutuellement à s'ôter l'existence choisie par eux ou imposée par Dieu en expiation ou comme épreuve?

Oui, je te le dis, mon ami, deux fois criminels aux yeux de Dieu sont les duellistes; deux fois terrible sera leur punition; car nulle excuse ne sera admise, tout, par eux, étant froidement calculé et prémédité.

Je lis dans ton cœur, mon enfant, car toi aussi as été un pauvre égaré, et voici ma réponse.

Pour ne pas succomber à cette terrible tentation, il ne vous faut qu'*humilité*, *sincérité* et *charité* pour votre frère en Dieu; vous ne succombez, au contraire, que par *orgueil* et *ostentation.*

2° *Conséquences spirituelles.*

Celui qui, par *humilité*, aura, comme le Christ, supporté le dernier outrage et pardonné de cœur et pour l'amour de Dieu, aura, outre les récompenses célestes de l'autre vie, la paix du cœur en celle-ci et une joie incompréhensible d'avoir respecté deux fois l'œuvre de Dieu.

Celui qui, par charité pour son prochain, lui aura prouvé son amour fraternel, aura dans l'autre vie la protection sainte et le concours tout-puissant de la glorieuse mère du Christ, car elle aime et bénit ceux qui exécutent les commandements de Dieu, ceux qui suivent et pratiquent les enseignements de son Fils.

Celui qui, malgré tous les outrages, aura respecté l'existence de son

frère et la sienne, trouvera, à son entrée dans le monde éthéré, des millions de légions de bons et purs Esprits qui viendront, *non l'honorer pour son action*, mais lui prouver, par leur empressement à venir lui faciliter ses premiers pas dans sa nouvelle existence, quelle sympathie il a su s'attirer et quels véritables amis il s'est fait parmi eux, ses frères. Tous ensemble élèveront vers Dieu de sincères actions de grâces pour sa miséricorde qui a permis à leur frère de résister à la tentation.

Celui-là, dis-je, qui aura résisté à ces tristes tentations, peut, non pas espérer le changement des décrets de Dieu, lesquels sont immuables, mais compter sur la bienveillance sincère et affectueuse de l'Esprit de vérité, le Fils de Dieu, lequel saura d'une manière incomparable inonder son âme du bonheur de comprendre *l'Esprit de justice parfaite et de bonté infinie*, et, par suite, le sauvegarder de toute nouvelle embûche semblable.

Ceux au contraire qui, provoqués ou provocateurs, auront succombé, peuvent être certains qu'ils éprouveront les plus grandes tortures morales par la présence continuelle du cadavre de leur victime et du leur propre; ils seront rongés pendant des siècles, par le remords d'avoir désobéi aussi gravement aux volontés célestes, et seront poursuivis, jusqu'au jour de l'expiation, par le *spectre horrible des deux hideuses vues de leurs deux cadavres sanglants*.

Heureux encore s'ils allégent eux-mêmes ces souffrances par un repentir sincère et profond leur ouvrant les yeux de l'âme, car alors, au moins, ils entreverront une fin à leurs peines, comprendront Dieu et lui demanderont la force de ne plus provoquer sa justice terrible.

3° *Conséquences humaines.*

Les mots de *devoir*, *honneur*, *cœur*, sont souvent mis en avant par les hommes pour justifier leurs actions, leurs crimes.

Comprennent-ils toujours ces mots? Ne sont-ils pas le résumé des intentions du Christ? Pourquoi donc en tronquer le sens? Pourquoi donc retourner au barbarisme?

Malheureusement, la généralité des hommes est encore sous l'influence de *l'orgueil* et de *l'ostentation*; pour s'excuser à leurs propres yeux, ils font sonner bien haut ces mots de *devoir*, *honneur* et *cœur*, et ne se doutent pas qu'ils signifient : *exécution des commandements de Dieu*, *sagesse*, *charité et amour*. Avec ces mots, pourtant, ils égorgent leurs frères; avec ces mots, ils se suicident; avec ces mots, ils se perdent.

Aveugles qu'ils sont! ils croient être forts parce qu'ils auront entraîné un malheureux plus faible qu'eux. Aveugles ils sont, lorsqu'ils croient que l'approbation de leur conduite par des aveugles et méchants comme

eux leur donnera la considération humaine ! la société même au milieu de laquelle ils vivent les réprouve et les maudira bientôt, car le règne de la fraternité arrive. En attendant, ils sont fuis par les hommes sages, comme des bêtes fauves.

Examinons quelques cas, et nous verrons si le raisonnement justifie leur interprétation des mots de *devoir*, *honneur* et *cœur*.

Un homme a le cœur percé de douleur et l'âme pleine d'amertume, car il a surpris les preuves irréfutables de l'inconduite de sa femme ; il provoque l'un des séducteurs de cette pauvre et malheureuse créature. Cette provocation sera-t-elle le résultat de ses devoirs, de son honneur et de son cœur ? Non ; car son honneur ne lui sera pas rendu, car son honneur personnel n'a pas été et ne peut être atteint ; mais ce sera *de la vengeance.*

Mieux encore; pour prouver que son prétendu honneur n'est pas en jeu, c'est que très souvent son malheur est même ignoré et resterait ignoré, s'il n'était publié par les mille voix provoquées par le scandale occasionné par sa *vengeance.*

Enfin, si son malheur était connu, il serait plaint sincèrement par tous les hommes sensés, en retirerait des preuves nombreuses de véritable sympathie, et il n'y aurait contre lui que les rieurs au cœur méchant et endurci, *mais méprisables.*

Dans l'un et l'autre cas, son honneur ne serait ni rendu ni retiré.

L'orgueil seul est donc le guide de presque tous les duels, et non l'honneur.

Croyez-vous que le duelliste, pour un mot, la fausse interprétation d'une phrase, le frottement insensible et involontaire d'un bras en passant, pour un *oui* ou un *non* enfin, et même quelquefois pour un regard qui ne lui était pas adressé, *soit poussé par un sentiment d'honneur* à demander une prétendue réparation par l'assassinat et le suicide? Oh ! n'en doutez pas, l'orgueil et la *certitude de sa force* sont ses seuls mobiles, souvent aidés de l'ostentation ; car il veut parader, faire preuve de courage, de savoir et quelquefois de générosité : *Ostentation ! ! !*

Ostentation, je le répète, car ses connaissances en duellisme sont les seules vraies ; son courage et sa générosité, des *mensonges.*

Voulez-vous le mettre à l'épreuve réelle, ce spadassin courageux ? mettez-le en face d'un rival ayant une réputation infernale au-dessus de la sienne, et pourtant peut-être d'un savoir inférieur au sien, il pâlira et fera tout pour éviter le combat ; mettez-le en face d'un être plus faible que lui, ignorant cette science doublement mortelle, vous le verrez impitoyable, hautain et arrogant, même lorsqu'il est contraint d'avoir pitié. — Est-ce du courage?

La générosité ! oh ! parlons-en. — Est-il généreux, l'homme confiant

en sa force, qui, après avoir provoqué la faiblesse, lui octroie la continuation d'une existence bafouée et donnée en ridicule? Est-il généreux, celui qui, pour l'obtention d'une chose désirée et convoitée, provoque son faible possesseur pour l'obtenir ensuite en récompense de sa *générosité?* Est-il généreux, celui qui, usant de ses talents criminels, épargne la vie d'êtres faibles qu'il a injuriés? Est-il généreux encore, lorsqu'il donne une semblable preuve de générosité au mari ou au frère qu'il a indignement outragé, et qu'il expose alors par le désespoir à un second suicide?

Oh! croyez-moi tous, mes amis, le duel est une affreuse et horrible invention des Esprits méchants et pervers, invention digne de l'état de barbarie et qui afflige le plus notre père, le Dieu si bon.

A vous, Spirites, de combattre et de détruire cette triste habitude, ce crime digne des anges des ténèbres; à vous, Spirites, de donner le noble exemple du renoncement quand même et malgré tout à ce funeste mal; à vous, Spirites sincères, de faire comprendre le sublime de ces mots : *devoir*, *honneur* et *cœur*, et Dieu parlera par vos voix; à vous enfin le bonheur de semer parmi vos frères les graines si précieuses et ignorées par nous, pendant notre existence sur la terre, du *Spiritisme.*

Ton père, ANTOINE.

Remarque. — Les duels deviennent de plus en rares, — en France du moins, — et si l'on en voit encore de temps en temps de douloureux exemples, le nombre n'en est pas comparable à ce qu'il était autrefois. Jadis un homme ne sortait pas de chez lui sans prévoir une rencontre, aussi prenait-il toujours ses précautions en conséquence. Un signe caractéristique des mœurs du temps et des peuples est dans l'usage du port habituel, ostensible ou caché, des armes offensives et défensives; l'abolition de cet usage témoigne de l'adoucissement des mœurs, et il est curieux d'en suivre la gradation depuis l'époque, où les chevaliers ne chevauchaient jamais que bardés de fer et armés de la lance, jusqu'au port de la simple épée, devenue plutôt une parure et un accessoire du blason, qu'une arme agressive. Un autre trait de mœurs, c'est que jadis les combats singuliers avaient lieu en pleine rue, devant la foule qui s'écartait pour laisser le champ libre, et qu'aujourd'hui on se cache; aujourd'hui la mort d'un homme est un événement, on s'en émeut; jadis on n'y faisait pas attention. Le Spiritisme emportera ces derniers vestiges de la barbarie, en inculquant aux hommes l'esprit de charité et de fraternité.

Fondements de l'ordre social.

(Lyon, 16 septembre 1862. — Médium, M. Émile V...)

Nota. — Cette communication a été obtenue dans un groupe particulier, présidé par M. Allan Kardec.

Vous voilà réunis afin de voir le Spiritisme dans sa source, afin de regarder cette idée en face, et de goûter les longs flots d'amour qu'elle prodigue à ceux qui la connaissent.

Le Spiritisme, c'est le progrès moral; c'est l'élévation de l'Esprit dans la voie qui mène à Dieu. Le progrès, c'est la fraternité à sa naissance, car la fraternité complète, telle que l'Esprit peut l'imaginer, c'est la perfection. La fraternité pure, c'est un parfum d'en haut, c'est une émanation de l'infini, un atome de l'intelligence céleste; c'est la base de toutes les institutions morales, et le seul moyen d'élever un état social qui puisse subsister et produire des effets dignes de la grande cause pour laquelle vous combattez.

Soyez donc frères si vous voulez que le germe déposé parmi vous se développe et devienne l'arbre que vous cherchez. L'union, c'est la puissance souveraine qui descend sur la terre; la fraternité, c'est la sympathie dans l'union; c'est la poésie, le charme, l'idéal dans le positif.

Il faut être unis pour être forts, et il faut être forts pour fonder une institution qui ne repose que sur la vérité rendue si touchante et si admirable, si simple et si sublime. Des forces divisées s'anéantissent; réunies, elles sont autant de fois plus fortes.

Et si on considère la progression morale de chaque homme, si on réfléchit à l'amour, à la charité qui coule de chaque cœur, la différence est bien plus grande. Sous l'influence sublime de ce souffle ineffable, les liens de famille sont resserrés, mais les liens sociaux, si vaguement définis, se dessinent, se rapprochent, et finissent par ne former qu'un seul faisceau de toutes ces pensées, de tous ces désirs, de tous ces buts de nature différente.

Sans la fraternité, que voyez-vous? L'égoïsme, l'ambition. Chacun a son but; chacun le poursuit de son côté, chacun marche à sa guise, et tous sont fatalement entraînés dans l'abîme où s'engloutissent, depuis tant de siècles, tous les efforts humains. Avec l'union, il n'y a plus qu'un seul but, parce qu'il n'y a plus qu'une seule pensée, un seul désir, un seul cœur. Unissez-vous donc, mes amis; c'est ce que vous répète la voix incessante de notre monde; unissez-vous, et vous arriverez bien plus vite à votre but.

C'est surtout dans cette réunion toute sympathique que vous devez prendre la résolution irrévocable d'être unis par une pensée commune à tous les Spirites de la terre pour offrir l'hommage de votre reconnaissance à celui qui vous a ouvert la voie du bien suprême, à celui qui a amené le bonheur sur vos têtes, la félicité dans vos cœurs et la foi dans vos esprits. Votre reconnaissance est sa récompense présente; ne la lui refusez donc pas, et l'offrant d'une seule voix, vous donnerez le premier exemple de vraie fraternité.

LÉON DE MURIANE, *Esprit protecteur.*

Remarque.—Ce nom est complétement inconnu, même du médium. Cela prouve que pour être un Esprit élevé, il n'est pas besoin d'avoir

son nom inscrit dans le calendrier ou dans les fastes de l'histoire, et que parmi ceux qui se communiquent, il en est beaucoup qui n'ont pas de nom connu.

Ci gît dix-huit siècles de lumières.

(Lyon, 16 septembre 1862. — Médium, M. Émile V...)

M. Émile, qui a obtenu la communication ci-dessus et beaucoup d'autres non moins remarquables, est un tout jeune homme. Il n'est pas seulement un excellent médium écrivain, il est aussi médium peintre, quoiqu'il n'ait appris ni le dessin, ni la peinture; il peint à l'huile des paysages et divers sujets pour lesquels il est conduit à choisir, à mélanger et à assortir les couleurs qui lui sont nécessaires. Au point de vue de l'art, ses tableaux ne sont certes pas irréprochables, quoique à certaines expositions on en voie qui ne valent pas beaucoup mieux; ils manquent surtout de fini et de moelleux, les tons sont durs et trop accentués; mais quand on songe aux conditions dans lesquelles ils sont faits, ils n'en sont pas moins très remarquables. Qui sait si, avec de l'exercice, il n'acquierra pas l'habileté qui lui manque et ne deviendra pas un peintre véritable, comme cet ouvrier bordelais, qui, sachant à peine signer son nom, a écrit comme médium, et a fini par avoir une jolie écriture pour son usage personnel, sans autre maître que les Esprits?

Lorsque nous avons vu M. Émile V..., il était en train de finir un tableau allégorique, où l'on voit un cercueil sur lequel est écrit : *Ci gît dix-huit siècles de lumières.* Nous nous permîmes de critiquer cette inscription au point de vue grammatical, et nous ne comprîmes pas tout d'abord le sens de cette allégorie plaçant dix-huit siècles de lumières dans un cercueil, attendu, disions-nous, que l'humanité, grâce surtout au christianisme, est plus éclairée aujourd'hui qu'elle ne l'était jadis. C'était dans la séance du 16, dans laquelle il obtint la communication rapportée ci-dessus. L'Esprit répondit à nos observations, en ajoutant ce qui suit à cette communication.

« *Ci gît* est mis avec intention. Le sujet n'est pas exprimé par le nombre *dix-huit* représentant des siècles; c'est un total de siècles, une idée collective, comme s'il y avait *un laps de temps* de dix-huit siècles. Vous pourrez dire à vos grammairiens de ne pas confondre une idée collective avec une idée de séparation. Ne disent-ils pas eux-mêmes de la foule, qui peut se composer d'un nombre incalculable de personnes, qu'ELLE PEUT *se mouvoir?* C'est assez sur ce sujet; cela doit être ainsi, parce que c'est l'idée même.

« Maintenant, abordons l'allégorie. Dix-huit siècles de lumières dans un cercueil! Cette idée représente tous les efforts que la vérité a faits depuis ce temps; efforts qui, toujours, ont été terrassés par l'esprit de

parti, par l'égoïsme. Dix-huit siècles de lumières au grand jour, ce serait dix-huit siècles de bonheur pour l'humanité, dix-huit siècles qui ne font encore que germer sur la terre et qui auraient eu leur développement. Christ apporta la vérité sur la terre et la mit à la portée de tout le monde; que devint-elle? Les passions terrestres s'en emparèrent; elle fut enfouie dans un cercueil, d'où le Spiritisme vient la sortir. Voilà l'allégorie. « LÉON de MURIANE. »

Rôle de la Société de Paris.

(Société de Paris, 24 octobre 1862. — Médium, M. Leymarie.)

Paris est le pied à terre du monde; chacun vient y chercher une impression, une idée.

Je me suis demandé bien souvent, lorsque j'étais parmi vous, pourquoi cette grande ville, rendez-vous du monde entier, n'avait pas une réunion spirite nombreuse, mais si nombreuse que les plus vastes amphithéâtres ne pourraient la contenir.

Parfois, j'ai pu penser que les Spirites parisiens s'adonnaient trop à leurs plaisirs; j'ai cru même que la foi spirite était pour beaucoup un plaisir d'amateur, une récréation parmi toutes celles qui se présentent continuellement à Paris.

Mais loin de vous et pourtant si près de vous, je vois et comprends mieux. Paris est assis au bord de la Seine, mais Paris est partout, et tous les jours cette tête puissante remue le monde entier. Comme elle, la Société centrale spirite fait rejaillir sa pensée dans l'univers. Sa puissance ne réside pas dans le cercle où elle tient ses séances, mais bien dans tous les pays où l'on suit ses dissertations, partout où elle fait loi en fait d'enseignements intelligents; c'est un soleil dont les rayons bienfaisants se répercutent à l'infini.

Par cela même, la Société ne peut être un groupe ordinaire; ses vues sont prédestinées et son apostolat est plus grand. Elle ne peut se renfermer dans un petit espace; il lui faut le monde, car elle est envahissante de sa nature; et de fait, elle conquiert pacifiquement de grandes villes, demain des royaumes, bientôt le monde entier.

Lorsqu'un étranger vient vous faire une courtoise visite, recevez-le dignement, largement, pour qu'il emporte une grande idée du Spiritisme, cette arme puissante de civilisation qui doit aplanir tous les chemins, vaincre toutes les dissidences, même tous les doutes. Donnez largement, afin que chacun prenne cette nourriture de l'esprit qui transforme tout dans son passage mystérieux, car la croyance nouvelle est forte comme Dieu, grande comme lui, charitable comme tout ce qui émane de la puissance supérieure qui frappe pour consoler en donnant à l'humanité en travail : la prière et la douleur comme avancement.

Sois bénie, Société que j'aime, toi qui donnes toujours avec bienveillance; toi qui remplis une tâche ardue sans regarder aux pierres qui barrent le passage. Tu as bien mérité de Dieu; tu ne seras et ne peux être un centre ordinaire, mais bien, je le répète, la source bienfaisante où la souffrance viendra toujours trouver le baume réparateur.

SANSON,
Ancien membre de la Société de Paris.

De l'Origine du langage.

(Société Spirite de Paris. — Médium, M. d'Ambel.)

Vous me demandez aujourd'hui, mes chers et bien-aimés auditeurs, de dicter à mon médium l'histoire de l'origine du langage; je vais tâcher de vous satisfaire; mais vous devez comprendre qu'il me sera impossible en quelques lignes de traiter entièrement cette grave question, à laquelle se rattache forcément celle plus importante encore de l'origine des races humaines.

Que Dieu tout-puissant, si bienveillant pour les Spirites, m'accorde la lucidité nécessaire pour élaguer de ma dissertation toute confusion, toute obscurité et surtout toute erreur!

J'entre en matière en vous disant : Admettons d'abord en principe cette éternelle vérité : c'est que le Créateur a donné à tous les êtres de la même race un mode spécial, mais assuré, pour s'entendre et se comprendre entre eux. Néanmoins, ce mode de communication, ce langage fut d'autant plus restreint que les espèces étaient plus inférieures. C'est en vertu de cette vérité, de cette loi que les sauvages et les peuplades peu civilisées ont des langues tellement pauvres qu'une foule de termes usités dans les contrées favorisées de la civilisation n'y rencontrent aucun mot correspondant; et c'est pour obéir à cette même loi que ces nations qui progressent créent de nouvelles expressions pour de nouvelles découvertes, de nouveaux besoins.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs : l'humanité a déjà traversé trois grandes périodes : la phase barbare, la phase hébraïque et païenne et la phase chrétienne. A cette dernière succédera la grande période spirite dont nous jetons à présent parmi vous les premières assises.

Examinons donc la première phase et les commencements de la seconde, et je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit. La première phase humaine, qu'on peut appeler anté-hébraïque ou barbare, se traîna lentement et longuement dans toutes les horreurs et les convulsions d'une affreuse barbarie. L'homme y est poilu comme la bête fauve, et, comme la bête fauve, il se tapit dans les cavernes et dans les bois. Il vit de viande crue et se repaît de son semblable comme

d'un excellent gibier. C'est le règne de l'anthropophagie la plus absolue. Pas de société! point de famille! Quelques groupes dispersés çà et là, vivant pêle-mêle dans une promiscuité complète et toujours prêts à s'entre-dévorer: tel est le tableau de cette cruelle période. Nul culte, nulle tradition, nulle idée religieuse! Rien que les besoins animaux à satisfaire, et puis c'est tout! L'âme, prisonnière dans une matière stupéfiante, reste morne et latente dans sa prison charnelle; elle ne peut rien contre les parois grossières qui la renferment, et son intelligence peut à peine se mouvoir dans les casiers d'un cerveau rétréci. L'œil est terne, la paupière lourde, la lèvre épaisse, le crâne aplati, et quelques sons gutturaux suffisent au langage; rien ne fait présager que de cette bête brute sortira le père des races hébraïques et païennes. Cependant, à la longue, ils sentent le besoin de se soutenir contre les autres carnassiers, contre le lion et le tigre, dont les crocs redoutables et les griffes acérées avaient facilement raison des hommes isolés : c'est ainsi que s'accomplit le premier progrès social. Néanmoins, le règne de la matière et de la force brutale se maintint pendant toute cette phase cruelle. Ne cherchez donc dans l'homme de cette époque ni sentiment, ni raison, ni langage proprement dit; il n'obéit qu'à sa grossière sensation et n'a qu'un but : boire, manger et dormir; hors de là, rien! On peut dire que l'homme intelligent y est en germe, mais qu'il n'existe pas encore. Cependant, il est nécessaire de constater que déjà, parmi ces races brutales, apparaissent quelques êtres supérieurs, Esprits incarnés, chargés de conduire l'humanité vers son but et de hâter l'avénement de l'ère hébraïque et païenne. Je dois ajouter qu'en dehors de ces Esprits incarnés, le globe terrestre était fréquemment visité par ces ministres de Dieu dont la tradition a consacré la mémiore sous les noms d'anges et d'archanges, et que ceux-ci se mettaient presque journellement en rapport avec les êtres supérieurs, Esprits incarnés, dont je viens de parler. La mission de quelques-uns de ces anges s'est continuée pendant une grande partie de la seconde phase humanitaire. Je dois ajouter que le tableau rapide que je viens de faire des premiers temps de l'humanité vous enseigne, à peu de chose près, à quelles lois rigoureuses sont soumis les Esprits qui s'essayent à la vie dans les planètes de formation récente.

Le langage proprement dit, comme la vie sociale, ne commence à avoir un caractère certain qu'à partir de l'ère hébraïque et païenne, pendant laquelle l'Esprit incarné, toujours asservi à la matière, commence cependant à se révolter et à briser quelques anneaux de sa lourde chaîne. L'âme fermente et s'agite dans sa prison charnelle; par ses efforts réitérés elle réagit énergiquement contre les parois du cerveau, dont elle sensibilise la matière; elle améliore et perfectionne par un travail constant le jeu de ses facultés dont, conséquemment, les

organes physiques se développent; enfin, la pensée se laisse lire dans un regard limpide et clair. Nous sommes déjà loin des fronts aplatis! C'est que l'âme se sent, elle se reconnaît, elle a la conscience d'elle-même, et elle commence à comprendre qu'elle est indépendante du corps. Aussi, dès ce moment, elle lutte avec ardeur pour se débarrasser des étreintes de sa robuste rivale. L'homme se modifie de plus en plus et l'intelligence se meut plus librement dans un cerveau plus développé. Constatons toutefois que cette époque voit encore l'homme parqué et immatriculé comme le bétail, l'homme esclave de l'homme; l'esclavage est consacré par le Dieu des Hébreux autant que par les dieux païens, et Jéhovah, tout comme Jupiter Olympien, demande du sang et des victimes vivantes.

Cette deuxième phase offre des aspects curieux au point de vue philosophique; j'en ai déjà tracé un tableau rapide que mon médium vous communiquera prochainement. Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au sujet de cette étude, tenez pour certain que ce ne fut qu'à l'époque des grandes périodes pastorales et patriarchales que le langage humain prit une allure régulière, et adopta des formes et des sons spéciaux. Lors de cette époque primitive où l'humanité se débarrassa des langes du berceau en même temps que du bégaiement du premier âge, peu de mots suffirent aux hommes pour qui la science n'était pas née, dont les besoins étaient très restreints, et dont les relations sociales s'arrêtaient aux portes de la tente, au seuil de la famille, et plus tard aux confins de la tribu. C'est l'époque où le père, le pasteur, l'ancien, le patriarche, en un mot, dominait en maître absolu avec droit de vie et de mort.

La langue primitive fut uniforme; mais à mesure que le nombre des pasteurs s'accrut, ceux-ci, quittant à leur tour la tente paternelle, s'en allèrent fonder dans des contrées inhabitées de nouvelles familles, de nouvelles tribus. Alors la langue usitée parmi eux s'éloigna degré par degré, suivant les générations, de la langue en usage sous la tente paternelle qu'ils avaient quittée jadis; et c'est ainsi que les idiomes divers furent créés. Du reste, quoique mon intention ne soit pas de faire un cours de linguistique, vous n'êtes pas sans avoir remarqué que, dans les langues les plus disparates, vous retrouvez des mots dont le radical a peu varié et dont la signification est presque la même. D'un autre côté, bien que vous ayez aujourd'hui la prétention d'être un vieux monde, la même raison qui fit corrompre la langue primitive règne encore en souveraine dans votre France si orgueilleuse de sa civilisation, où vous voyez les consonnances, les termes et la signification varier, je ne dirai pas de province à province, mais de commune à commune. J'en appelle à ceux qui ont voyagé en Bretagne, comme à ceux qui ont parcouru la Provence et le Languedoc. C'est une variété

d'idiomes et de dialectes à effrayer celui qui voudrait les colliger en un seul dictionnaire.

Une fois que les hommes primitifs, aidés en cela par les missionnaires de l'Eternel, eurent affecté à certains sons spéciaux certaines idées spéciales, la langue parlée se trouva créée, et les modifications qu'elle subit plus tard furent toujours en raison des progrès humains; par conséquent, suivant la richesse d'une langue, on peut facilement établir le degré de civilisation auquel est arrivé le peuple qui la parle. Ce que je peux ajouter, c'est que l'humanité marche à une langue unique, conséquence forcée d'une communauté d'idées en morale, en politique, et surtout en religion. Telle sera l'œuvre de la philosophie nouvelle, le Spiritisme, que nous vous enseignons aujourd'hui.

ERASTE.

RÉPONSES

A M. B. G. à La Calle (Algérie). — Le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums* ne sont pas encore traduits en italien.

A M. Dumas, de Sétif (Algérie). — J'ai reçu l'*Écho de Sétif*, et lu avec attention les deux remarquables et savants articles sur le Spiritisme publiés par ce journal. J'en parlerai en détail dans le prochain numéro. Je suis heureux de voir cet estimable journal prendre en main la cause de la doctrine et la traiter d'une manière sérieuse.

ERRATA.

N° 9, septembre 1862, page 280, *Pérégrinations de l'âme;* au quatrième vers du deuxième quatrain :

Son être se dégage et se trouve *attiré*,

lisez : *atterré*.

Le quatrain ci-après a été omis après le quatrième :

Au temps voulu par Dieu, quelques âmes d'élite
Viennent par dévoûment s'incarner parmi nous;
Ministres d'un Dieu bon, Esprits pleins de mérite,
Prêcher la loi d'amour pour le bonheur de tous.

Cette omission, faite par erreur à l'imprimerie, ôte le sens de la strophe suivante, commençant par : « *Leur sainte mission,* » etc., et qui devient la sixième.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5e ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1862.

Etude sur les possédés de Morzine,

Les causes de l'obsession et les moyens de la combattre.

Les observations que nous avons faites sur l'épidémie qui a sévi et sévit encore sur la commune de Morzine, dans la Haute-Savoie, ne nous laissent aucun doute sur sa cause; mais, pour appuyer notre opinion, il nous faut entrer dans quelques explications préliminaires qui feront mieux ressortir l'analogie de ce mal avec les cas analogues dont l'origine ne saurait être douteuse pour quiconque est familiarisé avec les phénomènes spirites et reconnaît l'action du monde invisible sur l'humanité. Il est nécessaire pour cela de remonter à la source même du phénomène et d'en suivre la gradation depuis les cas les plus simples, et d'expliquer en même temps la manière dont il s'opère; nous en déduirons beaucoup mieux les moyens de combattre le mal. Quoique nous ayons déjà traité ce sujet dans le *Livre des Médiums*, au chapitre de l'obsession, et dans plusieurs articles de cette *Revue*, nous y ajouterons quelques considérations nouvelles qui rendront la chose plus facile à concevoir.

Le premier point dont il importe de se pénétrer, c'est de la nature des Esprits au point de vue moral. Les Esprits n'étant que les âmes des hommes, et les hommes n'étant pas tous bons, il n'est pas rationnel d'admettre que l'Esprit d'un homme pervers se transforme subitement, autrement il n'y aurait pas besoin de châtiment dans la vie future. L'expérience vient confirmer cette théorie ou, pour mieux dire, cette théorie est le fruit de l'expérience. Les rapports avec le monde invisible nous montrent, en effet, à côté des Esprits sublimes de sagesse et de

savoir, d'autres Esprits ignobles ayant encore tous les vices et toutes les passions de l'humanité. L'âme d'un homme de bien sera, après sa mort, un bon Esprit; de même un bon Esprit en s'incarnant fera un homme de bien; par la même raison un homme pervers, en mourant, donne au monde invisible un Esprit pervers, et un mauvais Esprit, en s'incarnant, ne peut faire un homme vertueux, et cela tant que l'Esprit ne se sera pas épuré ou n'aura pas éprouvé le désir de s'améliorer; car, une fois entré dans la voie du progrès, il dépouille peu à peu ses mauvais instincts; il s'élève graduellement dans la hiérarchie des Esprits, jusqu'à ce qu'il ait atteint la perfection accessible à tous, Dieu ne pouvant avoir créé des êtres voués au mal et au malheur pour l'éternité. Ainsi le monde visible et le monde invisible se déversent incessamment et alternativement l'un dans l'autre, si l'on peut s'exprimer ainsi, et s'alimentent mutuellement, ou, pour mieux dire, ces deux mondes n'en font en réalité qu'un seul, dans deux états différents. Cette considération est très importante pour comprendre la solidarité qui existe entre eux.

La terre étant un monde inférieur, c'est-à-dire peu avancé, il en résulte que l'immense majorité des Esprits qui le peuplent, soit à l'état errant, soit comme incarnés, doit se composer d'Esprits imparfaits qui produisent plus de mal que de bien; de là la prédominance du mal sur la terre: or, la Terre étant en même temps un monde d'expiation, c'est le contact du mal qui rend les hommes malheureux; car si tous les hommes étaient bons, tous seraient heureux. C'est un état où n'est point encore arrivé notre globe, et c'est vers cet état que Dieu veut le conduire. Toutes les tribulations que les hommes de bien éprouvent ici-bas, soit de la part des hommes, soit de celle des Esprits, sont la conséquence de cet état d'infériorité. On pourrait dire que la Terre est le Botany-Bay des mondes : on y rencontre la sauvagerie primitive et la civilisation, la criminalité et l'expiation.

Il faut donc se représenter le monde invisible comme formant une population innombrable, compacte, pour ainsi dire, qui enveloppe la Terre et s'agite dans l'espace. C'est une sorte d'atmosphère morale dont les Esprits incarnés occupent les bas-fonds, et s'y agitent comme dans la vase. Or, de même que l'air des lieux bas est lourd et malsain, cet air moral est aussi malsain, car il est corrompu par les miasmes des Esprits impurs; il faut pour y résister des tempéraments moraux doués d'une grande vigueur.

Disons, comme parenthèse, que cet état de choses est inhérent aux mondes inférieurs; mais ces mondes suivent la loi du progrès, et quand ils ont atteint l'âge voulu, Dieu les assainit en en expulsant les Esprits imparfaits, qui ne s'y réincarnent plus et sont remplacés par des Esprits plus avancés, qui font régner entre eux le bonheur, la justice et la paix. C'est une révolution de ce genre qui se prépare en ce moment.

Examinons maintenant le mode réciproque d'action des Esprits incarnés et désincarnés.

Nous savons que les Esprits sont revêtus d'une enveloppe vaporeuse formant pour eux un véritable corps fluidique, auquel nous donnons le nom de *périsprit*, et dont les éléments sont puisés dans le fluide universel ou cosmique, principe de toutes choses. Lorsque l'Esprit s'unit à un corps, il y existe avec son périsprit, qui sert de lien entre l'Esprit proprement dit et la matière corporelle; c'est l'intermédiaire des sensations perçues par l'Esprit. Mais ce périsprit n'est pas confiné dans le corps comme dans une boîte; par sa nature fluidique, il rayonne au dehors et forme autour du corps une sorte d'atmosphère, comme la vapeur qui s'en dégage. Mais la vapeur qui se dégage d'un corps malsain est également malsaine, âcre et nauséabonde, ce qui infecte l'air des lieux où sont rassemblées beaucoup de personnes malsaines. De même que cette vapeur est imprégnée des qualités du corps, le périsprit est imprégné des qualités, c'est-à-dire de la pensée de l'Esprit, et fait rayonner ces qualités autour du corps.

Ici une autre parenthèse pour répondre immédiatement à une objection que quelques-uns opposent à la théorie que le Spiritisme donne de l'état de l'âme; ils l'accusent de matérialiser l'âme, tandis que, selon la religion, l'âme est purement immatérielle. Cette objection, comme la plupart de celles qu'on fait, proviennent d'une étude incomplète et superficielle. Le Spiritisme n'a jamais défini la nature de l'âme, qui échappe à nos investigations; il ne dit point que le périsprit constitue l'âme : le mot *périsprit* dit positivement le contraire, puisqu'il spécifie une enveloppe autour de l'Esprit. Que dit le *Livre des Esprits* à ce sujet? « Il y a en l'homme trois choses : l'*âme*, ou Esprit, principe intelligent; le *corps*, enveloppe matérielle; le *périsprit*, enveloppe fluidique semi-matérielle, servant de lien entre l'Esprit et le corps. » De ce qu'à la mort du corps l'âme conserve l'enveloppe fluidique, ce n'est pas à dire que cette enveloppe et l'âme soient une seule et même chose, pas plus que le corps ne fait qu'un avec l'habit, pas plus que l'âme ne fait qu'un avec le corps. La doctrine spirite n'ôte donc rien à l'immatérialité de l'âme, seulement elle lui donne deux enveloppes au lieu d'une pendant la vie corporelle, et une après la mort du corps, ce qui est, non une hypothèse, mais un résultat d'observation, et à l'aide de cette enveloppe elle en fait mieux concevoir l'individualité et explique mieux son action sur la matière.

Revenons à notre sujet.

Le périsprit, par sa nature fluidique, est essentiellement mobile, élastique, si l'on peut s'exprimer ainsi; comme agent direct de l'Esprit, il est mis en action et projette des rayons par la volonté de l'Esprit; par ces rayons il sert à la transmission de la pensée, parce qu'il est en

quelque sorte animé par la pensée de l'Esprit. Le périsprit étant le lien qui unit l'Esprit au corps, c'est par cet intermédiaire que l'Esprit transmet aux organes, non la vie *végétative*, mais les mouvements qui sont l'expression de sa volonté; c'est aussi par cet intermédiaire que les sensations du corps sont transmises à l'Esprit. Le corps solide détruit par la mort, l'Esprit n'agit plus et ne perçoit plus que par son corps fluidique, ou périsprit, c'est pourquoi il agit plus facilement et perçoit mieux, le corps étant une entrave. Tout ceci est encore un résultat d'observation.

Supposons maintenant deux personnes près l'une de l'autre, enveloppées chacune de leur atmosphère *périspritale*, — qu'on nous passe encore ce néologisme. — Ces deux fluides vont se mettre en contact, se pénétrer l'un l'autre ; s'ils sont de nature antipathique, ils se repousseront, et les deux individus éprouveront une sorte de malaise à l'approche l'un de l'autre, sans s'en rendre compte; sont-ils au contraire mus par un sentiment bon et bienveillant, ils porteront avec eux une pensée bienveillante qui attire. Telle est la cause pour laquelle deux personnes se comprennent et se devinent sans se parler. Un certain je ne sais quoi dit souvent que la personne qu'on a devant soi doit être animée de tel ou tel sentiment; or, ce je ne sais quoi, c'est l'expansion du fluide périsprital de la personne en contact avec le nôtre, sorte de fil électrique, conducteur de la pensée. On comprend dès lors que les Esprits, dont l'enveloppe fluidique est bien plus libre qu'à l'état d'incarnation, n'ont plus besoin de sons articulés pour s'entendre.

Le fluide périsprital de l'incarné est donc mis en action par l'Esprit; si, par sa volonté, l'Esprit darde pour ainsi dire des rayons sur un autre individu, ces rayons le pénètrent; de là l'action magnétique plus ou moins puissante selon la volonté, plus ou moins bienfaisante selon que ces rayons sont d'une nature plus ou moins bonne, plus ou moins vivifiante; car, par leur action, ils peuvent pénétrer les organes, et, dans certains cas, rétablir l'état normal. On sait quelle est l'influence des qualités morales chez le magnétiseur.

Ce que peut faire l'Esprit incarné en dardant son propre fluide sur un individu, un Esprit désincarné peut le faire également, puisqu'il a le même fluide, c'est-à-dire qu'il peut magnétiser, et, selon qu'il est bon ou mauvais, son action sera bienfaisante ou malfaisante.

On se rend compte facilement ainsi de la nature des impressions que l'on reçoit selon les milieux où l'on se trouve. Si une assemblée est composée de personnes animées de mauvais sentiments, elles remplissent l'air ambiant du fluide imprégné de leurs pensées; de là, pour les âmes bonnes, un malaise moral analogue au malaise physique causé par les exhalaisons méphitiques : *l'âme est asphyxiée*. Les personnes, au contraire, ont-elles des intentions pures, on se trouve dans leur

atmosphère comme dans un air vivifiant et salubre. L'effet sera naturellement le même dans un milieu rempli d'Esprits selon qu'ils sont bons ou mauvais.

Ceci étant bien compris, nous arrivons sans difficulté à l'action matérielle des Esprits errants sur les Esprits incarnés, et de là à l'explication de la médiumnité.

Un Esprit veut-il agir sur un individu, il s'en approche et l'enveloppe pour ainsi dire de son périsprit comme d'un manteau; les fluides se pénétrant, les deux pensées et les deux volontés se confondent, et l'Esprit peut alors se servir de ce corps comme du sien propre, le faire agir selon sa volonté, parler, écrire, dessiner, etc.; tels sont les médiums. Si l'Esprit est bon, son action est douce, bienfaisante, il ne fait faire que de bonnes choses; est-il mauvais, il en fait faire de mauvaises; est-il pervers et méchant, il l'étreint comme dans un filet, paralyse jusqu'à sa volonté, son jugement même, qu'il étouffe sous son fluide, comme on étouffe le feu sous une couche d'eau; le fait penser, parler, agir par lui, le pousse malgré lui à des actes extravagants ou ridicules, en un mot il le magnétise, le cataleptise moralement, et l'individu devient un instrument aveugle de ses volontés. Telle est la cause de l'obsession, de la fascination et de la subjugation qui se montrent à des degrés d'intensité très divers. C'est le paroxysme de la subjugation, que l'on appelle vulgairement *possession*. Il est à remarquer que, dans cet état, l'individu a très souvent la conscience que ce qu'il fait est ridicule, mais il est contraint de le faire, comme si un homme plus vigoureux que lui faisait mouvoir contre son gré ses bras, ses jambes et sa langue. En voici un exemple curieux.

Dans une petite réunion de Bordeaux, au milieu d'une évocation, le médium, jeune homme d'un caractère doux et d'une parfaite urbanité, se met tout à coup à frapper sur la table, se lève, les yeux menaçants, montrant les poings aux assistants, leur disant les plus grossières injures, et voulant leur jeter l'encrier à la tête. Cette scène, d'autant plus effrayante qu'on était loin de s'y attendre, dura environ dix minutes, après lesquelles le jeune homme reprit son calme habituel, s'excusant de ce qui venait de se passer, en disant qu'il savait très bien avoir fait et dit des choses inconvenantes, mais qu'il n'avait pu s'en empêcher. Le fait nous ayant été rapporté, nous en demandâmes l'explication dans une séance de la Société de Paris, et il nous fut répondu que l'Esprit qui l'avait provoqué était plutôt farceur que mauvais, et qu'il avait voulu simplement s'amuser de la frayeur des assistants. Ce qui prouve la vérité de cette explication, c'est que le fait ne s'est pas renouvelé, et que le médium n'en continua pas moins à recevoir d'excellentes communications comme par le passé. Il est bon de dire ce qui avait probablement excité la verve de cet Esprit loustic. Un ancien

chef d'orchestre du théâtre de Bordeaux, M. Beck, avait éprouvé, pendant plusieurs années avant sa mort, un singulier phénomène. Chaque soir en sortant du théâtre, il lui semblait qu'un homme lui sautait sur le dos, se mettait à califourchon sur ses épaules, et s'y cramponnait jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte de chez lui; là, le prétendu individu sautait à terre, et M. Beck se trouvait débarrassé. Dans cette réunion, on voulut évoquer M. Beck pour lui demander une explication; c'est alors que l'Esprit farceur trouva plaisant de se substituer à lui et de faire jouer une scène diabolique au médium, en qui il trouva sans doute les dispositions fluidiques nécessaires pour le seconder.

Ce qui n'a été qu'accidentel dans cette circonstance prend quelquefois un caractère de permanence quand l'Esprit est mauvais, car l'individu devient pour lui une véritable victime à laquelle il peut donner l'apparence d'une véritable folie. Nous disons apparence, car la folie proprement dite résulte toujours d'une altération des organes cérébraux, tandis que, dans ce cas, les organes sont aussi intacts que ceux du jeune homme dont nous venons de parler; il n'y a donc pas folie réelle, mais folie apparente contre laquelle les remèdes de la thérapeutique sont impuissants, ainsi que le prouve l'expérience; bien plus, ils peuvent produire ce qui n'existe pas. Les maisons d'aliénés contiennent beaucoup de malades de ce genre auxquels le contact des autres aliénés ne peut être que très préjudiciable, car cet état dénote toujours une certaine faiblesse morale. A côté de toutes les variétés de folies pathologiques, il convient donc d'ajouter la *folie obsessionnelle*, qui requiert des moyens spéciaux; mais comment un médecin matérialiste pourra-t-il jamais faire cette différence, ou même l'admettre?

Bravo ! vont s'écrier nos adversaires; on ne peut pas mieux démontrer les dangers du Spiritisme, et nous avons bien raison de le défendre.

Un instant; ce que nous avons dit prouve précisément son utilité.

Croyez-vous que les mauvais Esprits, qui pullulent au milieu de l'humanité, ont attendu qu'on les appelât pour exercer leur influence pernicieuse? Puisque les Esprits ont existé de tout temps, de tout temps aussi ils ont joué le même rôle, parce que ce rôle est dans la nature, et la preuve en est dans le grand nombre de personnes obsédées, ou possédées, si vous le voulez, avant qu'il ne fût question des Esprits, ou qui, de nos jours, n'ont jamais entendu parler de Spiritisme ni de médiums. L'action des Esprits, bons ou mauvais, est donc spontanée; celle des mauvais produit une foule de perturbations dans l'économie morale et même physique que, par ignorance de la cause véritable, on attribuait à des causes erronées. Les mauvais Esprits sont des ennemis invisibles d'autant plus dangereux qu'on ne soupçonnait pas leur action. Le Spiritisme, en les mettant à découvert, vient révéler une nouvelle cause à

certains maux de l'humanité; la cause connue, on ne cherchera plus à combattre le mal par des moyens que l'on sait désormais inutiles, on en cherchera de plus efficaces. Or, qui est-ce qui á fait découvrir cette cause? La médiumnité; c'est par la médiumnité que ces ennemis occultes ont trahi leur présence; elle a fait pour eux ce que le microscope a fait pour les infiniment petits : elle a révélé tout un monde. Le Spiritisme n'a point attiré les mauvais Esprits; il les a dévoilés, et a donné les moyens de paralyser leur action, et par conséquent de les éloigner. Il n'a donc point apporté le mal, puisque le mal existait de tout temps; il apporte au contraire le remède au mal en en montrant la cause. Une fois l'action du monde invisible reconnue, on aura la clef d'une foule de phénomènes incompris, et la science, enrichie de cette nouvelle loi, verra s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons. Quand y arrivera-t-elle? Quand elle ne professera plus le matérialisme, car le matérialisme l'arrête dans son essor et lui pose une barrière infranchissable.

Avant de parler du remède, expliquons un fait qui embarrasse beaucoup de Spirites, dans les cas d'obsession simple surtout, c'est-à-dire dans ceux, très fréquents, où un médium ne peut se débarrasser d'un mauvais Esprit qui se communique obstinément à lui par l'écriture ou l'audition; celui, non moins fréquent, où, au milieu d'une bonne communication, un Esprit vient s'immiscer pour dire de mauvaises choses. On se demande alors si les mauvais Esprits sont plus puissants que les bons.

Reportons-nous à ce que nous avons dit en commençant de la manière dont agit l'Esprit, et représentons-nous un médium enveloppé, pénétré par le fluide périsprital d'un mauvais Esprit; pour que celui d'un bon puisse agir sur le médium, il faut qu'il pénètre cette enveloppe, et l'on sait que la lumière pénètre difficilement un épais brouillard. Selon le degré de l'obsession, ce brouillard sera permanent, tenace ou intermittent, et par conséquent plus ou moins facile à dissiper.

Notre correspondant de Parme, M. Superchi, nous a envoyé deux dessins faits par un médium voyant, qui représentent parfaitement cette situation. Dans l'un on voit la main du médium écrivant environnée d'un nuage obscur, image du fluide périsprital des mauvais Esprits, traversé par un rayon lumineux allant éclairer la main; c'est le bon fluide qui la dirige et s'oppose à l'action du mauvais. Dans l'autre, la main est dans l'ombre; la lumière est autour du brouillard, qu'elle ne peut pénétrer. Ce que ce dessin borne à la main doit s'entendre de toute la personne.

Reste toujours la question de savoir si le bon Esprit est moins puissant que le mauvais. Ce n'est pas le bon Esprit qui est plus faible, c'est le médium qui n'est pas assez fort pour secouer le manteau qu'on a jeté sur lui, pour se dégager de l'étreinte des bras qui l'enlacent et

dans lesquels, il faut bien le dire, quelquefois il se complaît. Dans ce cas, on comprend que le bon Esprit ne puisse avoir le dessus, puisqu'on lui en préfère un autre. Admettons maintenant le désir de se débarrasser de cette enveloppe fluidique dont la sienne est pénétrée, comme un vêtement est pénétré par l'humidité, le désir ne suffira pas, la volonté même ne suffit pas toujours.

Il s'agit de lutter contre un adversaire; or, quand deux hommes luttent corps à corps, c'est celui qui a les muscles les plus forts qui terrasse l'autre. Avec un Esprit il faut lutter, non corps à corps, mais d'Esprit à Esprit, et c'est encore le plus fort qui l'emporte; ici, la force est dans l'*autorité* que l'on peut prendre sur l'Esprit, et cette autorité est subordonnée à la supériorité morale. La supériorité morale est comme le soleil, qui dissipe le brouillard par la puissance de ses rayons. S'efforcer d'être bon, de devenir meilleur si l'on est déjà bon, se purifier de ses imperfections, en un mot, s'élever moralement le plus possible, tel est le moyen d'acquérir le pouvoir de commander aux Esprits inférieurs pour les écarter, autrement ils se moquent de vos injonctions. (*Livre des Médiums*, n°° 252 et 279.)

Cependant, dira-t-on, pourquoi les Esprits protecteurs ne leur enjoignent-ils pas de se retirer? Sans doute ils le peuvent et le font quelquefois; mais, en permettant la lutte, ils laissent aussi le mérite de la victoire; s'ils laissent se débattre des personnes méritantes à certains égards, c'est pour éprouver leur persévérance et leur faire acquérir *plus de force* dans le bien; c'est pour elles une sorte de *gymnastique morale*.

Voici la réponse que nous avons faite à un colonel d'état-major autrichien, en Hongrie, M. P..., qui nous consultait sur une affection qu'il attribuait aux mauvais Esprits, s'excusant de nous donner le titre d'ami, quoiqu'il ne nous connût que de nom :

« Le Spiritisme est le lien fraternel par excellence, et vous avez raison de penser que ceux qui partagent cette croyance peuvent, sans se connaître, se traiter d'amis; je vous remercie d'avoir eu de moi une assez bonne opinion pour me donner ce titre.

« Je suis heureux de trouver en vous un adepte sincère et dévoué de cette consolante doctrine; mais par cela même qu'elle est consolante, elle doit donner la force morale et la résignation pour supporter les épreuves de la vie, qui, le plus souvent, sont des expiations; la *Revue spirite* vous en fournit de nombreux exemples.

« En ce qui concerne la maladie dont vous êtes atteint, je n'y vois pas de preuve évidente de l'influence de mauvais Esprits qui vous obséderaient. Admettons-le pourtant, par hypothèse; il n'y aurait qu'une force morale à opposer à une force morale, et elle ne peut venir que de vous. Contre un Esprit il faut lutter d'Esprit à Esprit, et c'est l'Esprit

le plus fort qui l'emporte. En pareil cas, il faut donc s'efforcer d'acquérir la plus grande somme possible de supériorité par la volonté, l'énergie et les qualités morales pour avoir le droit de lui dire : *Vade retrò.* Si donc vous avez affaire à l'un d'eux, ce n'est pas avec votre sabre de colonel que vous le vaincrez, mais avec l'épée de l'ange, c'est-à-dire la vertu et la prière. L'espèce de frayeur et d'angoisse que vous éprouvez dans ces moments-là est un signe de faiblesse dont l'Esprit profite. Surmontez cette crainte, et avec la volonté vous y parviendrez. Prenez donc le dessus résolûment, comme vous le faites devant l'ennemi, et croyez-moi votre tout dévoué et affectionné,

« A. K. »

Certaines personnes préféreraient sans doute une autre recette plus facile pour chasser les mauvais Esprits : quelques mots à dire ou quelques signes à faire, par exemple, ce qui serait plus commode que de se corriger de ses défauts. Nous en sommes fâché, mais nous ne connaissons aucun procédé plus efficace pour *vaincre un ennemi que d'être plus fort que lui.* Quand on est malade, il faut se résigner à prendre une médecine, quelque amère qu'elle soit ; mais aussi, quand on a eu le courage de boire, comme on se porte bien, et combien l'on est fort ! Il faut donc bien se persuader qu'il n'y a, pour atteindre ce but, ni paroles sacramentelles, ni formules, ni talismans, ni signes matériels quelconques. Les mauvais Esprits s'en rient et se plaisent souvent à en indiquer qu'ils ont toujours soin de dire infaillibles, pour mieux capter la confiance de ceux qu'ils veulent abuser, parce qu'alors ceux-ci, confiants dans la vertu du procédé, se livrent sans crainte.

Avant d'espérer dompter le mauvais Esprit, il faut se dompter soi-même. De tous les moyens d'acquérir la force pour y parvenir, le plus efficace est la volonté secondée par la prière, la prière de cœur s'entend, et non des paroles auxquelles la bouche a plus de part que la pensée. Il faut prier son ange gardien et les bons Esprits de nous assister dans la lutte ; mais il ne suffit pas de leur demander de chasser le mauvais Esprit, il faut se souvenir de cette maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera,* et leur demander surtout la force qui nous manque pour vaincre nos mauvais penchants qui sont pour nous pire que les mauvais Esprits, car ce sont ces penchants qui les attirent, comme la corruption attire les oiseaux de proie. En priant aussi pour l'Esprit obsesseur, c'est lui rendre le bien pour le mal, et se montrer meilleur que lui, et c'est déjà une supériorité. Avec de la persévérance, on finit le plus souvent par le ramener à de meilleurs sentiments, et de persécuteur en faire un obligé.

En résumé, la prière fervente, et les efforts sérieux pour s'améliorer, sont les seuls moyens d'éloigner les mauvais Esprits qui reconnaissent

leurs maîtres dans ceux qui pratiquent le bien, tandis que les formules les font rire; la colère et l'impatience les excitent. Il faut les lasser en se montrant plus patient qu'eux.

Mais il arrive quelquefois que la subjugation arrive au point de paralyser la volonté de l'obsédé, et qu'on ne peut attendre de lui aucun concours sérieux. C'est alors surtout que l'intervention de tiers devient nécessaire, soit par la prière, soit par l'action magnétique; mais la puissance de cette intervention dépend aussi de l'ascendant moral que les intervenants peuvent prendre sur les Esprits; car s'ils ne valent pas mieux, leur action est stérile. L'action magnétique, dans ce cas, a pour effet de pénétrer le fluide de l'obsédé d'un fluide meilleur, et de dégager celui de l'Esprit mauvais; en opérant, le magnétiseur doit avoir le double but d'opposer une force morale à une force morale, et de produire sur le sujet une sorte de réaction chimique, pour nous servir d'une comparaison matérielle, chassant un fluide par un autre fluide. Par là, non-seulement il opère un dégagement salutaire, mais il donne de la force aux organes affaiblis par une longue et souvent vigoureuse étreinte. On comprend, du reste, que la puissance de l'action fluidique est en raison, non-seulement de l'énergie de la volonté, mais surtout de la qualité du fluide introduit, et, d'après ce que nous avons dit, que cette qualité dépend de l'instruction et des qualités morales du magnétiseur; d'où il suit qu'un magnétiseur ordinaire qui agirait machinalement pour magnétiser purement et simplement, produirait peu ou point d'effet; il faut de toute nécessité un magnétiseur *Spirite* agissant en connaissance de cause, avec l'intention de produire, non le somnambulisme ou une guérison organique, mais les effets que nous venons de décrire. Il est en outre évident qu'une action magnétique dirigée dans ce sens ne peut être que très utile dans les cas d'obsession ordinaire, parce qu'alors, si le magnétiseur est secondé par la volonté de l'obsédé, l'Esprit est combattu par deux adversaires au lieu d'un.

Il faut dire aussi qu'on charge souvent les Esprits étrangers de méfaits dont ils sont très innocents; certains états maladifs et certaines aberrations que l'on attribue à une cause occulte, tiennent simplement parfois à l'Esprit de l'individu lui-même. Les contrariétés, que le plus ordinairement on concentre en soi-même, les chagrins amoureux surtout, ont fait commettre bien des actes excentriques qu'on aurait tort de mettre sur le compte de l'obsession. On est souvent son propre obsesseur.

Ajoutons enfin que certaines obsessions tenaces, surtout chez les personnes méritantes, font quelquefois partie des épreuves auxquelles elles sont soumises. « Il arrive même parfois que l'obsession, quand elle est simple, est une tâche imposée à l'obsédé qui doit travailler à l'amélioration de l'obsesseur, comme un père à celle d'un enfant vicieux. »

Nous renvoyons pour plus de détails au *Livre des Médiums.*

Il nous reste à parler de l'obsession collective ou épidémique, et en particulier de celle de Morzine ; mais cela exige des considérations d'une certaine étendue pour montrer, par les faits, leur similitude avec les obsessions individuelles, et nous en trouverons la preuve soit dans nos propres observations, soit dans celles qui sont consignées dans les rapports des médecins. Il nous restera en outre à examiner l'effet des moyens employés, puis l'action de l'exorcisme et les conditions dans lesquelles il peut être efficace ou nul. L'étendue de cette seconde partie nous oblige à en faire l'objet d'un article spécial qui se trouvera dans le prochain numéro.

Le Spiritisme à Rochefort.

Épisode du voyage de M. Allan Kardec.

Rochefort n'est point encore un foyer de Spiritisme, quoiqu'il y ait quelques adeptes fervents et d'assez nombreuses sympathies pour les nouvelles idées ; mais là, moins qu'ailleurs, il y a le courage de l'opinion, et beaucoup de croyants se tiennent à l'écart. Le jour où ils oseront se montrer, on sera tout surpris de les voir si nombreux. Comme nous n'avions à voir que quelques personnes isolées, nous comptions ne nous y arrêter que peu d'heures ; mais un voyageur qui se trouvait dans la même voiture que nous, nous ayant reconnu à notre portrait qu'il avait vu à Marennes, prévint ses amis de notre arrivée ; nous reçûmes alors une invitation pressante et des plus gracieuses de la part de plusieurs Spirites qui désiraient nous connaître et recevoir des instructions. Notre départ fut donc remis au lendemain, et nous eûmes le bonheur de passer la soirée dans une réunion de Spirites sincères et dévoués.

Pendant la soirée nous reçûmes une autre invitation, en termes non moins obligeants, de la part d'un haut fonctionnaire et de plusieurs notabilités de la ville, qui nous firent exprimer le désir d'avoir une réunion le lendemain soir, ce qui fut cause d'un nouveau sursis à notre départ. Nous n'aurions point mentionné ces détails, s'ils n'étaient nécessaires aux explications que nous croyons devoir donner ci-après, à propos d'un journal de la localité.

Dans cette dernière réunion, nous fîmes, au début de la séance, l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Quoique je n'eusse l'intention de passer que quelques heures à

Rochefort, le désir que vous m'avez manifesté de cette réunion était trop flatteur, surtout par la manière dont l'invitation a été faite, pour que je ne me sois pas empressé d'y accéder. J'ignore si toutes les personnes qui me font l'honneur d'assister à cette réunion sont initiées à la science spirite; je suppose que plusieurs sont encore novices en cette matière; il pourrait même s'en trouver qui y fussent hostiles; or, par suite de l'idée fausse que se font du Spiritisme ceux qui ne le connaissent pas, ou ne le connaissent qu'imparfaitement, le résultat de cette séance pourrait causer quelques déceptions à ceux qui n'y trouveraient pas ce qu'ils s'attendaient à y trouver; je dois donc en expliquer clairement l'objet pour qu'il n'y ait pas de méprise.

« Je dois avant tout vous édifier sur le but que je me propose dans mes tournées. Je vais uniquement visiter les centres spirites, et leur donner les instructions dont ils peuvent avoir besoin; mais on aurait tort de croire que je vais prêcher la doctrine aux incrédules. Le Spiritisme est toute une science qui requiert des études sérieuses, comme toutes les sciences, et de nombreuses observations; pour la développer, il faudrait faire un cours en règle, et un cours de Spiritisme ne pourrait pas plus se faire en une ou deux séances qu'un cours de physique ou d'astronomie. Pour ceux qui n'en savent pas le premier mot, je suis obligé de les renvoyer à la source, c'est-à-dire à l'étude des ouvrages où ils trouveront tous les renseignements nécessaires et la réponse à la plupart des questions qu'ils pourraient adresser, questions qui, le plus souvent, portent sur les principes les plus élémentaires. Voilà pourquoi, dans mes visites, je ne m'adresse qu'à ceux qui, sachant déjà, n'ont pas besoin de l'*A B C*, mais bien d'un enseignement complémentaire. Je ne vais donc *jamais* donner ce qu'on appelle des *séances*, ni convoquer le public pour assister à des expériences ou à des démonstrations, et encore moins faire des exhibitions d'Esprits; ceux qui s'attendraient à voir ici pareille chose seraient dans une erreur complète et je dois m'empresser de les désabuser.

« La réunion de ce soir est donc en quelque sorte exceptionnelle et en dehors de mes habitudes. Par les motifs que je viens d'exposer, je ne puis avoir la prétention de convaincre ceux qui repousseraient les bases mêmes de mes principes; je ne désire qu'une chose, c'est qu'à défaut de conviction, ils emportent l'idée que le Spiritisme est une chose sérieuse et digne d'attention, puisqu'elle fixe l'attention des hommes les plus éclairés dans tous les pays. Qu'on ne l'accepte pas aveuglément et sans examen, cela se conçoit; mais il y aurait de la présomption à s'inscrire en faux contre une opinion qui compte ses plus nombreux

partisans dans l'élite de la société. Les gens sensés disent : Il y a tant de choses nouvelles qui viennent nous surprendre et qui eussent paru absurdes il y a un siècle; nous voyons chaque jour découvrir des lois nouvelles, se révéler de nouvelles forces de la nature, qu'il serait illogique d'admettre que la nature ait dit son dernier mot; avant de nier il est donc prudent d'étudier et d'observer. Pour juger une chose, il faut la connaître; la critique n'est permise qu'à celui qui parle de ce qu'il sait. Que dirait-on d'un homme qui, ne sachant pas la musique, critiquerait un opéra? de celui qui, n'ayant pas les premières notions de littérature, critiquerait une œuvre littéraire? Eh bien! il en est ainsi de la plupart des détracteurs du Spiritisme : ils jugent sur des données incomplètes, souvent même sur des ouï-dire; aussi toutes leurs objections dénotent l'ignorance la plus absolue de la chose. On ne peut que leur répondre : Étudiez avant de juger.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, messieurs, il me serait matériellement impossible de vous développer tous les principes de la science; quant à satisfaire la curiosité de qui que ce soit, il y en a parmi vous qui me connaissent assez pour savoir que c'est un rôle que je n'ai jamais joué. Mais à défaut de pouvoir vous exposer la chose dans ses détails, il peut être utile de vous en faire connaître le but et les tendances; c'est ce que je me propose de faire; vous jugerez ensuite si ce but est sérieux et s'il est permis de s'en railler. Je vous demanderai donc la permission de vous lire quelques passages du discours que j'ai prononcé dans les grandes réunions de Lyon et de Bordeaux. Pour ceux qui n'ont du Spiritisme qu'une idée incomplète, il laisse sans doute la question principale à l'état d'hypothèse, attendu que je m'adresse à des adeptes déjà instruits; mais, en attendant que les circonstances en aient fait pour vous une vérité, vous pourrez en voir les conséquences, ainsi que la nature des instructions que je donne, et juger par là du caractère des réunions auxquelles je vais assister.

« Je puis dire toutefois que, dans le Spiritisme, rien n'est hypothétique : de tous les principes formulés dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums*, il n'en est pas un seul qui soit le produit d'un système ou d'une opinion personnelle; tous, sans exception, sont le fruit de l'expérience et de l'observation; je ne saurais en revendiquer aucun comme étant le produit de mon initiative; ces ouvrages contiennent ce que j'ai appris, et non ce que j'ai créé; or, ce que j'ai appris, d'autres peuvent l'apprendre comme moi; mais, comme moi, il leur faut travailler; seulement, je leur ai épargné la peine des premiers travaux et des premières recherches. »

A la suite de ce préambule, nous lûmes quelques fragments du discours prononcé à Lyon et à Bordeaux, puis nous donnâmes quelques explications, nécessairement très sommaires, sur les principes fondamentaux du Spiritisme, entre autres sur la nature des Esprits et les moyens par lesquels ils se communiquent, nous attachant surtout à faire ressortir l'influence morale qui résulte des manifestations par la certitude de la vie future, et les effets de cette certitude sur la conduite pendant la vie présente.

Par le préambule, il était impossible d'établir la situation d'une manière plus nette, et de mieux préciser le but que nous nous proposions, afin de prévenir toute méprise. Nous dûmes prendre cette précaution, sachant que l'assemblée était loin d'être homogène et toute sympathique. Cela ne satisfit naturellement pas ceux qui espéraient voir une séance dans le genre de celles de M. Home. Un des assistants déclara même poliment que ce n'était pas ce à quoi il s'attendait; nous le croyons sans peine, puisque, au lieu d'exhiber des choses curieuses, nous venions parler morale; il demanda même avec tant d'insistance que nous donnassions des preuves de l'existence des Esprits, que force fut de lui dire que nous n'en avions pas dans notre poche pour les lui montrer; un peu plus, je crois, il aurait dit : « Cherchez bien. »

Un journaliste, du pseudonyme de *Tony*, qui assistait à la réunion, crut devoir en rendre compte dans le *Spectateur*, journal hebdomadaire de théâtres, numéro du 12 octobre. Il commence ainsi :

> *Alléché* par l'annonce d'une soirée spirite, je me suis empressé d'aller entendre un des hiérophantes les plus accrédités de cette *science*... les adeptes qualifient ainsi le Spiritisme. L'auditoire nombreux attendait avec une certaine anxiété le développement des bases de cette *science*... puisque *science* il y a. M. Allan Kardec, auteur des livres des *Esprits* et des *Médiums*, allait nous initier à de redoutables secrets! Mû par un sentiment de curiosité très compréhensible et qui n'avait rien d'hostile, nous espérions sortir de cette séance avec une demi-conviction, si le professeur, homme d'une habileté non contestée, se donnait la peine d'exposer sa doctrine. M. Allan en a pensé autrement, et c'est regrettable. On ne lui demandait pas d'évoquer des Esprits, mais tout au moins de fournir des explications claires ou même élémentaires pour *faciliter l'expérimentation des profanes*.

Ce début caractérise clairement la pensée de quelques-uns des auditeurs qui croyaient être *spectateurs* ; le mot *alléché* en dit plus que tout le reste. Ce qu'ils voulaient, c'était des *explications claires pour faciliter l'expérimentation des profanes ;* autrement dit, une recette pour que chacun, en rentrant chez soi, pût s'amuser à évoquer les Esprits.

Suit une tirade sur la base de la doctrine : la charité, et autres

maximes qui, dit-il, viennent tout droit du christianisme et n'apprennent rien de nouveau. Si un jour ce monsieur se donne la peine de lire, il saura que le Spiritisme n'a jamais eu la prétention d'apporter aux hommes une autre morale que celle du Christ, et qu'il ne s'adresse pas à ceux qui la PRATIQUENT dans sa pureté ; mais comme il y en a beaucoup qui ne croient ni à Dieu, ni à leur âme, ni aux enseignements du Christ, ou qui sont tout au moins dans le doute, et dont toute la morale se résume en ces mots : *Chacun pour soi*, il vient, en prouvant l'âme et la vie future, donner une sanction pratique, une nécessité à cette morale. Nous voulons bien croire que M. Tony n'en a pas besoin, qu'il a une foi vive, une religion sincère, puisqu'il prend la défense du christianisme contre le Spiritisme, quoique quelques mauvaises langues l'accusent d'être un peu matérialiste ; nous voulons bien croire, disons-nous, qu'il pratique la charité en vrai chrétien ; qu'à l'exemple du Christ, il est doux et humble ; qu'il n'a ni orgueil, ni vanité, ni ambition ; qu'il est bon et indulgent pour tout le monde, même pour ses ennemis ; qu'en un mot il a toutes les vertus du divin modèle ; mais au moins qu'il n'en dégoûte pas les autres. Il poursuit :

Le Spiritisme a la prétention d'évoquer les Esprits. Les Esprits, il est vrai, ne se soumettent pas aux caprices et aux exigences. Ils peuvent, au besoin, revêtir un corps reconnaissable, des vêtements même, et ils n'entrent en relation avec les médiums qu'à la condition d'être enveloppés d'une couche fluidique de même nature... pourquoi pas de nature contraire, comme en électricité? La *science* du Spiritisme ne s'explique pas.

Lisez et vous le verrez.

Je ne sais si les adeptes se sont retirés satisfaits; mais, à coup sûr, les ignorants sincèrement désireux de s'instruire n'ont rien emporté de cette séance, si ce n'est que le Spiritisme ne se démontre pas. Est-ce la faute du professeur, ou le Spiritisme ne dévoile-t-il ses arcanes qu'aux fidèles? Nous ne vous le dirons pas... et pour cause.

TONY.

CONCLUSION. — *Le Spiritisme ne se démontre pas.* M. Tony aurait dû expliquer clairement, puisqu'il aime tant les explications claires, pourquoi il est démontré pour des millions d'hommes qui ne sont ni sots ni ignorants. Qu'il se donne la peine d'étudier et il le saura, si, comme il le dit, il est si désireux de s'instruire ; mais puisqu'il a cru devoir rendre compte publiquement d'une réunion qui n'avait rien de public, comme s'il se fût agi du compte rendu d'un spectacle où l'on va, *alléché* par l'attrait de l'affiche, il aurait dû, pour être impartial, rapporter les paroles que nous avons dites en commençant.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'à nous louer de l'urbanité qui a présidé à la réunion, et nous saisissons cette circonstance pour adresser au fonctionnaire éminent, maître La Maison, nos remercîments pour son accueil plein de bienveillance et de cordialité, et l'initiative qu'il a prise de mettrè son salon à notre disposition. Il nous a paru utile de lui prouver, ainsi qu'à la société d'élite réunie chez lui, les tendances morales du Spiritisme, et la nature de l'enseignement que nous donnons dans les centres que nous allons visiter.

M. Tony ignore si les adeptes ont été satisfaits ; à son point de vue la séance a évidemment été sans résultat; quant à nous, nous préférons avoir laissé chez quelques auditeurs l'impression d'un moraliste ennuyeux que l'idée d'un donneur de représentations. Un fait certain, c'est que tout le monde n'a pas partagé son avis ; sans parler des adeptes qui s'y trouvaient, et dont nous avons reçu de chaleureux témoignages de sympathie, nous citerons deux messieurs qui, à la fin de la séance, nous ont demandé si les instructions que nous avions lues seraient publiées, ajoutant qu'ils s'étaient fait du Spiritisme une idée tout à fait fausse, mais qu'ils le voyaient maintenant sous un tout autre jour, en comprenaient le côté sérieux et utile, et se proposaient d'en faire une étude approfondie. N'eussions-nous obtenu que ce résultat que nous serions satisfait. C'est l'être à bon marché, dira M. Tony ; soit, mais il ignore que deux graines qui fructifient se multiplient ; et d'ailleurs nous avons la certitude que toutes celles que nous avons semées en cette circonstance ne seront pas perdues, et que le vent même soulevé par M. Tony en aura porté quelques-unes sur une terre fertile.

M. Florentin Blanchard, libraire de Marennes, crut devoir répondre à l'article de M. Tony par une lettre qui fut insérée dans les *Tablettes des deux Charentes* du 25 octobre.

Réplique de M. Tony où l'on trouve cette conclusion :

« Le Spiritisme surexcite fâcheusement l'esprit des crédules, aggrave l'état des femmes douées d'une grande irritabilité nerveuse, les rend folles ou les *tue*, si elles persistent dans leurs aberrations.

« Le Spiritisme est une maladie ; à ce titre, il doit être combattu. Il entre en outre dans le cadre des choses... malsaines qu'étudie l'hygiène publique et morale. »

Ici nous prenons M. Tony en flagrant délit de contradiction. Dans le premier article rapporté ci-dessus, il dit qu'en venant à la séance il était « mû par un sentiment de curiosité très compréhensible *et qui n'avait rien d'hostile.* » Comment comprendre qu'il ne fût pas hostile à une chose qu'il dit être *une maladie, une chose malsaine*, etc.?

Plus loin il dit qu'*il espérait des explications claires ou même élémentaires pour faciliter l'expérimentation des profanes.* Comment pouvait-il désirer être initié, lui et les profanes, à l'expérimentation d'une chose qu'il dit pouvoir rendre fou et TUER? Pourquoi est-il venu? Pourquoi n'a-t-il pas détourné ses amis de venir assister à l'enseignement d'une chose si dangereuse? Pourquoi regrette-t-il que cet enseignement n'ait pas répondu à son attente, n'ayant pas été aussi complet qu'il l'aurait désiré? Puisque, à son avis, cette chose est si pernicieuse, au lieu de nous faire un reproche d'avoir été si peu explicite, il aurait dû nous en féliciter.

Autre contradiction. Puisqu'il est venu à la réunion pour savoir ce qu'est, ce que veut et ce que peut le Spiritisme; qu'il nous reproche de ne pas le lui avoir appris, c'est donc qu'il ne le savait pas; or, puisqu'il ne l'a pas étudié, comment sait-il qu'il est si dangereux? Donc il le jugè sans le connaître. Ainsi, de son autorité privée, il décide que c'est une chose mauvaise, malsaine et qui peut TUER, alors qu'il vient de déclarer qu'il ne sait pas ce que c'est. Est-ce là le langage d'un homme sérieux? Il est des critiques qui se réfutent tellement par elles-mêmes qu'il suffit de les signaler, et qu'il serait superflu d'y attacher de l'importance. En d'autres circonstances une allégation comme celle de *tuer* eût pu être poursuivie en calomnie, car c'est porter une accusation de la dernière gravité contre nous et contre une classe immensément nombreuse aujourd'hui d'hommes les plus honorables.

Ce n'est pas tout. Ce second article fut suivi de plusieurs autres dans lesquels il développe sa thèse.

Or, voici ce qu'on lit dans le *Spectateur* du 26 octobre à l'occasion de la première lettre de M. Blanchard :

La rédaction du *Spectateur* recevait de Marennes, sous la signature Florentin Blanchard, une lettre en réponse à notre premier article du 12, quand cet article était déjà composé. La rédaction regrette que l'exiguïté de son format ne lui permette pas d'ouvrir ses colonnes à une controverse sur le Spiritisme. Les *Tablettes*, sur la demande expresse du *Spectateur*, ont donné cette lettre *in-extenso*.

Nous nous réservons d'y répondre en son temps et nous tâcherons de ne pas céder, comme son auteur, aux inspirations d'un *Esprit inconvenant.*

TONY.

Puis, à la suite d'une seconde lettre de M. Blanchard, insérée cette fois dans le *Spectateur*, on lit :

Nous vous accordons l'hospitalité avec plaisir, M. Florentin Blanchard, mais il ne faudrait pas en abuser. Votre lettre de ce jour m'accuse de n'avoir pas étudié le Spiritisme. Comment l'entendez-vous? Vous ne voulez sans doute

discuter qu'avec des illuminés, et à ce titre je ne fais pas votre affaire; d'accord !...

Que ne répondez-vous, monsieur, aux quelques propositions qui terminent ma dernière lettre... au lieu de m'accuser vaguement? Cette correspondance prolongée est sans intérêt, permettez-moi de ne pas la continuer.

Je reprendrai prochainement la suite de mes articles sur le Spiritisme, mais de temps en temps seulement, car le peu d'étendue du *Spectateur* ne lui permet pas des études longues sur ce drôlatique sujet.

Puis vous aurez beau faire, monsieur, nous ne prendrons pas les Spirites au sérieux et nous ne saurions considérer le Spiritisme comme une *science*.

TONY.

Ainsi, voilà qui est clair : M. Tony veut bien attaquer le Spiritisme, le traîner dans la boue, le qualifier de chose malsaine, dire qu'il *tue*, sans dire toutefois combien il a tué de gens, mais il ne veut pas de controverse ; son journal est assez grand pour *ses* attaques, mais il est trop petit pour la réplique. Parler tout seul est plus commode. Il a oublié qu'en raison de la nature et de la personnalité de ses attaques, la loi pourrait l'obliger à l'insertion d'une réponse double d'étendue, malgré l'exiguïté de son journal.

En rapportant les particularités de notre séjour, nous avons voulu montrer que nous n'avons ni recherché, ni sollicité cette réunion, et par conséquent que nous n'avons *alléché* personne pour venir nous entendre ; aussi avons-nous eu soin de dire carrément au début quelle était notre intention ; ceux que cela désappointait étaient libres de se retirer. A présent nous nous félicitons de la circonstance fortuite, ou mieux providentielle, qui nous a fait rester, puisqu'elle a provoqué une polémique qui ne peut que servir la cause du Spiritisme en le faisant connaître pour ce qu'il est : une chose morale, et non pour ce qu'il ne veut pas être : un spectacle pour la satisfaction des curieux ; et en donnant une fois de plus à la critique l'occasion de montrer la logique de ses arguments.

Maintenant, monsieur Tony, encore deux mots, je vous prie. Pour avancer publiquement des choses comme celles que vous avez écrites, il faut être bien sûr de son fait, et vous devez avoir à cœur de les prouver. C'est trop commode de discuter tout seul, et pourtant je n'entends établir avec vous aucune polémique ; je n'en ai pas le temps, et d'ailleurs votre feuille est trop petite pour admettre la critique et la réfutation ; puis, soit dit sans vous offenser, son influence ne s'étend pas très loin. Je vous offre mieux que cela, c'est de venir à Paris devant la Société que je préside, c'est-à-dire devant cent cinquante personnes, soutenir et prouver ce que vous avancez ; si vous êtes certain d'être dans le vrai, vous ne devez rien redouter, et je vous promets sur l'hon-

neur que, par le moyen de la *Revue spirite*, vos arguments et l'effet que vous aurez produit iront de la Chine à Mexico, en passant par toutes les capitales de l'Europe.

Remarquez, monsieur, que je vous fais la partie belle, car ce n'est pas dans l'espoir de vous convertir, ce à quoi je ne tiens pas du tout, que je vous fais cette proposition ; vous resterez donc parfaitement libre de garder vos convictions ; c'est pour offrir à vos idées contre le Spiritisme l'occasion d'un grand retentissement. Pour que vous sachiez à qui vous aurez à faire, je vous dirai de quoi se compose la Société : avocats, négociants, artistes, hommes de lettres, savants, médecins, rentiers, bons bourgeois, officiers, artisans, princes, etc. ; le tout entremêlé d'un certain nombre de dames, ce qui vous garantit une tenue irréprochable sous le rapport de l'urbanité ; mais tous atteints jusqu'à la moelle des os, comme les cinq ou six millions d'adeptes, de *cette chose malsaine qu'étudient l'hygiène publique et la morale*, et que vous devez ardemment désirer guérir.

Le Spiritisme est-il possible ?

(Extrait de l'*Écho de Sétif* du 18 septembre 1862.)

Tel est le titre d'un très savant et très profond article, signé *Jalabert*, publié avec cette épigraphe : *Mens agitat molem*, par l'*Echo de Sétif*, un des journaux les plus accrédités de l'Algérie. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le rapporter en entier, car il ne peut que perdre à l'interruption de l'enchaînement des arguments par lesquels son auteur arrive, par un immense sorite, de la création du corps et de l'Esprit par Dieu, à l'action de l'Esprit sur la matière, puis à la possibilité des communications entre l'Esprit libre et l'Esprit incarné. Ses déductions sont si logiques, qu'à moins de nier Dieu et l'âme, on ne peut s'empêcher de dire : Cela ne peut pas être autrement. Nous n'en citerons que quelques fragments et surtout la conclusion.

Quand Fulton exposa à Napoléon Ier son système d'application de la vapeur à la navigation, il affirma et offrit de prouver que, si son système était vrai en théorie, il n'était pas moins vrai en pratique.

Que lui répondit Napoléon ? — Qu'en théorie, son idée n'était pas réalisable, et, sur cette fin de non-recevoir *à priori*, sans tenir aucun compte ni des expérimentations déjà faites par l'immortel mécanicien, ni de celles qu'il demandait à faire et qu'il fit, le grand Empereur ne pensa plus ni à Fulton, ni à son système, jusqu'au jour où le premier bateau à vapeur lui apparut à l'horizon de Sainte-Hélène.

Chose singulière surtout dans un siècle d'observations physiques, de

sciences matérielles et de *positivisme!* Plus d'une fois, le *fait,* par cela seul qu'il est extraordinaire, inouï, nouveau, le *fait*, s'il est permis de le dire, est *écarté* par une simple exception de *droit*.

C'est ainsi que, pour ne parler que de ces manifestations d'Esprits, que rappelle l'expression de *Spiritisme*, nous avons entendu des hommes, d'ailleurs graves et instruits, s'écrier en ricanant, après un récit consciencieux de certaines de ces manifestations vues ou attestées par des hommes intelligents, convaincus et de bonne foi : Laissez donc là votre Spiritisme et vos manifestations, et vos *médiums!* Ce que vous racontez n'est pas possible!

— Pas possible! Eh bien, soit! Mais, de grâce, ô transcendants génies! daignez vous souvenir du mot célèbre d'un Ancien, et, avant de nous frapper de vos superbes dédains, consentez, je vous prie, à nous entendre.

Veuillez lire ces lignes en entier, — sérieusement, attentivement, — et puis, la main sur votre conscience, et la sincérité sur vos lèvres, osez, osez nier la possibilité, la *rationalité* du Spiritisme!

. . . .

Vous dites : Je ne comprends pas ce mystère! — Mais pour nous comme pour vous, le mouvement matériel produit par un mouvement spirituel, la matière agitée par la pensée, le corps mû par l'Esprit, c'est l'incompréhensible! Mais l'incompréhensible n'est pas l'impossible. Niez cette action, niez cette influence, niez cette communication! Plus de création, plus d'incarnation, plus de Rédemption, plus de distinction entre l'âme et le corps, plus de variété dans l'unité, — plus de Dieu, — plus de corps, — plus d'Esprit, — plus de religion, — plus de raison. — Le chaos, le chaos encore et toujours le chaos, ou, qui pis est, le panthéisme ou le nihilisme.

Résumons-nous. Philosophiquement, physiologiquement, religieusement, le Spiritisme n'est ni irrationnel, ni absurde.

Donc, il est *possible*.

L'homme *agit* — sur lui-même par son verbe intérieur ou sa volonté et par ses sens, — sur ses semblables, par son verbe extérieur ou sa parole, et par ses sens encore. Pourquoi donc, par son seul verbe intérieur, ne communiquerait-il pas avec Dieu, avec l'ange et avec les Esprits, en un mot, avec tout autre être *incorporel* par nature, ou accidentellement *incorporifié*, dégagé des sens?

L'Esprit est une force, une force *agissant* sur la matière, c'est-à-dire sur un être n'ayant rien de commun avec lui, inerte, inintelligent. Et cependant des rapports existent du créateur à la création, de l'ange à l'homme, comme de l'âme de l'homme au corps de l'homme et, par lui, au monde extérieur.

Mais, d'Esprit à Esprit, qu'est-ce qui empêcherait une action, une

communication réciproque? Si l'Esprit communique avec des êtres d'une nature opposée à la sienne, on ne concevrait vraiment pas qu'il ne pût pas communiquer avec des êtres d'une nature identique.

D'où viendrait l'obstacle? — De la distance? — Mais, entre Esprits, la distance n'est pas. « L'air en est plein, » a dit saint Paul, — pour nous faire comprendre qu'ils jouissent, à quelques égards, de l'ubiquité divine. D'une différence hiérarchique? Mais la hiérarchie n'y fait rien; dès qu'ils sont Esprits, leur nature l'exige, ils agissent et communiquent entre eux.—De leur séjour momentané dans des liens corporels? — Mais, sauf, dans ce cas, la différence des moyens de communication, la communication elle-même ne s'en fera pas moins. Mon Esprit communique avec le vôtre, et votre Esprit, tout comme le mien, habite un corps. A plus forte raison, communiquera-t-il avec un Esprit *libre* ou *libéré* de toute matière,— qu'il s'agisse d'un Esprit d'ange ou d'une âme d'homme.

Il y a plus! Loin que rien empêche, tout, au contraire, favorise pareille communication, « Dieu est amour » et tout ce qui a quelque chose de divin participe à l'amour. Mais l'amour vit de communications, de *communions;* Dieu aime l'homme : aussi communique-t-il avec lui,— dans l'Eden, par la parole, — sur le Sinaï par l'écriture, — dans l'étable de Bethléem et sur le sommet du Calvaire par son Verbe incarné, — sur l'autel, par son Verbe *transubstancié* dans le pain et le vin eucharistiques.

. . . .

Tenons donc pour certain que les communications d'âme à âme, d'Esprit à Esprit sont plus possibles encore que celles de l'Esprit à la matière.

Maintenant, quel sera l'instrument, le moyen de la communication des êtres entre eux!

Entre des êtres corporels, cette communication s'opérera par le mouvement, qui est comme le verbe des corps;

Entre des êtres purement spirituels, par la pensée ou par la parole intérieure, qui est comme le mouvement des Esprits;

Entre des êtres à la fois spirituels et corporels, par cette même pensée revêtue d'un signe à la fois corporel et spirituel, par la parole extérieure;

Entre un être spirituel et corporel, d'une part, et un être simplement spirituel, de l'autre, d'*ordinaire* par la parole intérieure, se manifestant au dehors par un *signe* matériel.

. . . .

Et, quel sera ce signe? — Tout objet matériel, se mouvant, à un moment donné, d'un mouvement à signification convenue d'avance, sous la seule influence, directe ou indirecte, de la volonté ou de la pa-

role intérieure de l'Esprit avec lequel on voudra se mettre en communication.

. . . .

Nous recommandons cet article à M. Tony, de Rochefort; voilà un de ses confrères qui dit tout le contraire de lui; l'un dit blanc, l'autre dit noir; qui a raison ? Il y a entre eux cette différence, que l'un sait et que l'autre ne sait pas. Nous laissons au lecteur le soin de peser les deux logiques.

Le même journal a publié plusieurs articles sur le même sujet, par d'autres écrivains, et qui, comme celui-ci, portent le cachet d'une profonde observation et d'une étude sérieuse. Nous en reparlerons.

Charles Fourier, Louis Jourdan et la réincarnation.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre qu'un ami de l'auteur a bien voulu nous communiquer.

« Figure-toi quelle a été ma surprise quand, dans la doctrine spirite, dont je n'avais aucune idée, j'ai reconnu toute la théorie de Fourier sur l'âme, la vie future, la mission de l'homme dans la vie actuelle et la réincarnation des âmes. Juges-en toi-même; voici la théorie de Fourier en raccourci :

« L'homme est attaché à la planète; il vit de sa vie et il ne la « quitte même pas en mourant.

« Il a deux existences : la vie actuelle, que Fourier compare au « sommeil, et la vie qu'il appelle *aromale*, l'autre vie en un mot, qui est « le réveil. Son âme passe alternativement d'une vie dans l'autre, et « revient périodiquement se réincarner dans la vie actuelle.

« Dans la vie actuelle, l'âme n'a pas le sentiment de ses vies anté- « rieures, mais dans la vie aromale elle en a conscience et voit toutes « ses existences précédentes.

« Les peines dans la vie aromale sont les craintes qu'éprouvent les « âmes d'être condamnées, en se réincarnant dans la vie actuelle, de « venir animer le corps d'un malheureux; car, dit Fourier, on voit « tous les jours des personnes venir demander la charité à la porte des « châteaux dont ils ont été les propriétaires dans leurs vies précédentes, « et il ajoute : Si les hommes étaient bien convaincus de la vérité que « j'apporte au monde, tous s'empresseraient de travailler au bonheur « de tous. »

« Vois, mon cher ami, par ce petit extrait, combien la doctrine de Fourier et la doctrine du Spiritisme sont similaires, et qu'étant pha-

lanstériens, il n'était pas difficile de faire de moi un adepte de la doctrine spirite. »

Il est impossible d'être plus explicite sur le chapitre de la réincarnation; ce n'est pas seulement une idée vague d'existences successives à travers les différents mondes, c'est dans celui-ci que l'homme prend de nouveau naissance pour s'épurer et expier. Tout y est : alternatives de vie spirituelle, qu'il appelle *aromale*, et de vie corporelle; oubli momentané, pendant celle-ci, des existences antérieures, et souvenir du passé pendant la première; expiation par les vicissitudes de la vie. Son tableau des malheureux venant demander l'aumône à la porte des châteaux dont ils ont été propriétaires dans leurs existences précédentes, semble calqué sur les révélations des Esprits. Pourquoi donc ceux qui s'acharnent tant après la doctrine de la réincarnation aujourd'hui n'ont-ils rien dit quand Fourier est venu en faire une des pierres angulaires de sa théorie? C'est qu'alors elle leur semblait confinée dans les phalanstères, tandis qu'aujourd'hui elle court le monde; et d'autres raisons que l'on comprendra facilement sans que nous ayons besoin de les développer.

Au reste, il n'est pas le seul qui ait eu l'intuition de cette loi de nature. On trouve le germe de cette idée dans une foule d'écrivains modernes. M. Louis Jourdan, rédacteur du *Siècle*, l'a formulée d'une manière non équivoque dans son charmant petit livre des *Prières de Ludovic* publié pour la première fois en 1849, par conséquent avant qu'il ne fût question du Spiritisme, et l'on sait que ce livre n'est pas une œuvre de fantaisie, mais de conviction. On y lit entre autres choses ce qui suit :

« Pour moi, je vous l'avoue, je crois, mais je crois fermement, je crois avec passion, comme on croyait aux époques primitives, que chacune et chacun de nous prépare aujourd'hui sa transformation future, de même que notre existence actuelle est le produit d'existences antérieures. » Le livre est tout entier sur cette donnée.

Maintenant envisageons la question à un autre point de vue, pour répondre à une interrogation que l'on nous a posée plusieurs fois à ce sujet.

Quelques personnes objectent à la doctrine de la réincarnation qu'elle est contraire aux dogmes de l'Église, et en concluent qu'elle ne doit pas exister; que peut-on leur répondre?

La réponse est bien simple. La réincarnation n'est pas un système qu'il dépend des hommes d'adopter ou de rejeter, comme on le fait pour un système politique, économique ou social. Si elle existe, c'est qu'elle est dans la nature; c'est une loi inhérente à l'humanité, comme boire, manger et dormir; une alternative de la vie de l'âme, comme la veille et le sommeil sont des alternatives de la vie du corps. Si c'est une loi de la nature, ce n'est pas une opinion qui peut la faire prévaloir,

ni une opinion contraire qui peut l'empêcher d'être. La terre ne tourne pas autour du soleil parce qu'on croit qu'elle tourne, mais parce qu'elle obéit à une loi, et les anathèmes qu'on a lancés contre cette loi n'ont pas empêché la terre de tourner. Il en est ainsi de la réincarnation ; ce n'est pas l'opinion de quelques hommes qui les empêchera de renaître s'ils doivent le faire. Étant donc admis que la réincarnation ne peut être qu'une loi de la nature, supposons qu'elle ne puisse s'accorder avec un dogme, il s'agit de savoir qui a raison du dogme ou de la loi. Or, quel est l'auteur d'une loi de nature, si ce n'est Dieu? Je dirai, dans ce cas, que ce n'est pas la loi qui est contraire au dogme, mais le dogme qui est contraire à la loi, attendu qu'une loi de nature quelconque est antérieure au dogme, et que les hommes renaissaient avant que le dogme fût établi. S'il y avait incompatibilité absolue entre un dogme et une loi de nature, ce serait la preuve que le dogme est l'œuvre d'hommes qui ne connaissaient pas la loi, car Dieu ne peut se contredire en défaisant d'un côté ce qu'il a fait de l'autre; soutenir cette incompatibilité, c'est donc faire le procès au dogme. S'ensuit-il que le dogme soit faux? Non, mais simplement qu'il peut être susceptible d'une interprétation, comme on a interprété la Genèse quand il a été reconnu que les six jours de la création ne pouvaient s'accorder avec la loi de la formation du globe. La religion y gagnera, en ce qu'elle trouvera moins d'incrédules.

La question est de savoir si la loi de réincarnation existe ou n'existe pas. Pour les Spirites il y a mille preuves pour une qu'il est inutile de répéter ici ; je dirai seulement que le Spiritisme démontre que la pluralité des existences est non-seulement possible, mais nécessaire, indispensable, et il en trouve la preuve, sans parler de la révélation des Esprits, dans une multitude innombrable de phénomènes de l'ordre moral, psychologique et anthropologique; ces phénomènes sont *des effets qui ont une cause;* en cherchant cette cause, on ne la trouve que dans la réincarnation rendue évidente par l'observation de ces phénomènes, comme la présence du soleil, quoique caché par les nuages, est rendue évidente par la lumière du jour. Pour prouver qu'il a tort et que cette loi n'existe pas, il faudrait expliquer mieux qu'il ne le fait, et par d'autres moyens, TOUT ce qu'il explique, et c'est ce que personne n'a encore fait.

Avant la découverte des propriétés de l'électricité, celui qui aurait annoncé qu'on pouvait correspondre à cinq cents lieues en cinq minutes n'eût pas manqué de savants qui lui auraient prouvé scientifiquement par les lois de la mécanique que la chose était *matériellement* impossible, parce qu'ils n'en connaissaient pas d'autres; il fallait pour cela la révélation d'une nouvelle puissance. Il en est ainsi de la réincarnation; c'est une nouvelle loi qui vient jeter la lumière sur une foule de

questions obscures, et modifiera profondément toutes les idées quand elle sera reconnue.

Ainsi, ce n'est pas l'opinion de quelques hommes qui prouve que cette loi existe, ce sont les faits. Si nous invoquons leur témoignage, c'est pour démontrer qu'elle avait été entrevue et soupçonnée par d'autres avant le Spiritisme qui n'en est pas l'inventeur, mais qui l'a développée et en a déduit les conséquences.

La loge et le salon.

Etude de mœurs spirites.

Nous retrouvons, dans notre correspondance ancienne, la lettre suivante, qui vient à propos après l'article précédent.

Paris, 29 juillet 1860.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous communiquer les réflexions que m'ont suggérées deux faits observés par moi-même, et que l'on pourrait à bon droit, je pense, qualifier d'*études de mœurs spirites*. Vous verrez par là que les phénomènes moraux ne sont pas sans valeur pour moi; depuis que je me suis livré à l'étude du Spiritisme, il me semble que je vois cent fois plus de choses qu'auparavant; tel fait auquel je n'aurais donné aucune attention m'amène à réfléchir aujourd'hui; je suis, je pourrais dire, devant un spectacle perpétuel, où chaque individu a son rôle, et m'offre un rébus à deviner; il est vrai de dire qu'il y en a de si faciles quand on possède l'admirable clef du Spiritisme, qu'on n'a pas grand mérite; mais ils n'en offrent que plus d'intérêt, car avec le Spiritisme on se trouve comme dans un pays dont on comprend la langue. Il m'a rendu méditatif et observateur, parce que tout a pour moi maintenant sa cause; les mille et un faits qui me semblaient jadis le produit du hasard et passaient pour moi inaperçus, ont aujourd'hui leur raison d'être et leur utilité; un rien, dans l'ordre moral, attire mon attention et m'est une leçon. Mais j'oublie que c'est à propos d'une leçon que je veux vous entretenir.

Je suis professeur de piano; il y a quelque temps, allant chez une de mes élèves qui appartient à une famille du grand monde, j'entrai chez la concierge, je ne me souviens plus pour quel motif. C'est une femme au poing sur la hanche et qui n'a été déclassée ni au physique ni au moral, en occupant une loge. Je la vis morigéner d'importance sa fille,

enfant d'une quinzaine d'années dont les manières font un contraste frappant avec la mère. « Qu'a donc fait mademoiselle Justine, lui dis-je, pour exciter à ce point votre colère? — Ne m'en parlez pas, monsieur, cette pimbèche ne s'avise-t-elle pas de se donner des airs de duchesse! Mademoiselle n'aime pas à laver la vaisselle; elle trouve que ça lui gâte les mains, que ça sent mauvais, elle qui a été élevée avec les vaches chez sa grand'mère; elle craint de se salir les ongles; il lui faut des essences sur son mouchoir! Je t'en donnerai des essences, moi! » Là dessus, un vigoureux soufflet la fait reculer de quatre pas. « Ah! c'est que, voyez-vous, mon petit monsieur, il faut corriger les enfants quand ils sont jeunes; je n'ai jamais gâté les miens, tous mes garçons sont de bons ouvriers, et il faudra bien que cette mijaurée perde ses airs de grande dame. »

Après avoir donné quelques conseils de douceur à la mère et de docilité à la fille, je montai chez mon élève sans attacher d'importance à cette scène de famille. Là, par une singulière coïncidence, j'en vis la contre-partie. La mère, femme du monde et de belles manières, grondait aussi sa fille, mais pour un motif tout opposé. « Mais, tenez-vous donc comme il faut, Sophie, lui disait-elle; vous avez une véritable tournure de cuisinière; cela n'est pas étonnant, vous avez une prédilection toute particulière pour la cuisine, où vous semblez mieux vous plaire qu'au salon. Je vous assure que Justine, la fille du concierge, vous ferait honte; on dirait vraiment que vous avez été changées en nourrice. »

Je n'avais jamais fait attention à ces particularités; il fallut le rapprochement de ces deux scènes pour me les faire remarquer. Mademoiselle Sophie, mon élève, est une jeune personne de dix-huit ans, assez jolie, mais ses traits ont quelque chose de vulgaire; toutes ses manières sont communes et sans distinction; sa tournure, ses mouvements ont quelque chose de lourd et de gauche; j'ignorais son penchant pour la cuisine. Je me pris alors à la comparer à la petite Justine aux instincts si aristocratiques, et je me demandai si ce n'était pas là un exemple frappant des penchants innés, puisque chez ces deux jeunes filles l'éducation a été impuissante à les modifier. Pourquoi l'une, élevée au sein de l'opulence et du bon ton, a-t-elle des goûts et des manières vulgaires, tandis que l'autre qui, depuis son enfance, a vécu dans le milieu le plus rustique, a-t-elle le sentiment de la distinction et des choses délicates, malgré les corrections de sa mère pour lui en faire perdre l'habitude? O philosophes! qui voulez sonder les replis du cœur humain, expliquez donc ces phénomènes sans les existences antérieures; pour moi, il est indubitable que ces deux jeunes filles ont les instincts de ce qu'elles ont été. Qu'en pensez-vous, cher maître?

Agréez, D...

Nous pensons que mademoiselle Justine, la portière, pourrait bien être une variante de ce que dit Charles Fourier : « On voit tous les jours des personnes venir demander la charité à la porte des châteaux dont elles ont été les propriétaires dans leurs vies précédentes.» Qui sait si mademoiselle Justine n'a pas été la maîtresse dans cet hôtel, et mademoiselle Sophie, la grande dame, sa portière? Cette idée est révoltante pour certaines gens qui ne peuvent se faire à la pensée d'avoir pu être moins que ce qu'ils sont, ou de devenir valets de leurs valets; car alors que deviennent les races de pur sang qu'on a pris tant de soin de ne pas mésallier? Consolez-vous; le sang de vos aïeux peut couler dans vos veines, car le corps procède du corps. Quant à l'Esprit, c'est autre chose; mais que faire si c'est ainsi? Ce n'est pas parce qu'un homme sera contrarié de la pluie, que cela empêchera de pleuvoir. Il est humiliant, sans doute, de penser que de maître on puisse devenir serviteur, et de riche, mendiant; mais rien n'est plus aisé que d'empêcher qu'il en soit ainsi; il n'y a qu'à ne pas être vain et orgueilleux, et l'on ne sera pas rabaissé; d'être bon et généreux, et l'on ne sera pas réduit à demander ce qu'on a refusé aux autres. Être puni par où l'on a péché, n'est-ce pas la plus juste des justices? Oui, de grand on peut revenir petit, mais quand on a été bon on ne peut revenir mauvais; or, ne vaut-il pas mieux être un honnête prolétaire qu'un riche vicieux?

Dissertations Spirites.

La Toussaint

I.

(Paris, 1er novembre 1862. — Médium, M. Perchet, sergent au 40e de ligne, caserne du Prince-Eugène; membre de la Société de Paris.)

Mon cher frère, en ce jour de commémoration des morts, je suis bien heureux de pouvoir m'entretenir avec toi. Tu ne saurais croire combien grand est le plaisir que j'en éprouve; appelle-moi donc plus souvent, nous y gagnerons tous les deux.

Ici, je ne puis pas toujours venir près de toi, parce que, bien souvent, je suis près de mes sœurs, particulièrement près de ma filleule, que je ne quitte guère, car j'ai demandé pour mission de rester près d'elle. Néanmoins, je puis fréquemment répondre à ton appel et ce sera toujours avec bonheur que je t'aiderai de mes conseils.

Parlons de la fête d'aujourd'hui. Dans cette solennité pleine de recueillement qui rapproche le monde invisible du monde visible, il y a bonheur et tristesse.

Bonheur, parce qu'il unit dans un pieux sentiment les membres dispersés de la famille. Ce jour-là, l'enfant revient près de sa tombe au rendez-vous de sa tendre mère, qui arrose la pierre sépulcrale de ses pleurs. Il la bénit, le petit ange, et mêle ses vœux aux pensées qui tombent goutte à goutte avec les larmes de sa mère chérie. Qu'elles sont douces au Seigneur ces chastes prières trempées dans la foi et le souvenir ! aussi montent-elles jusqu'aux pieds de l'Éternel, comme le suave parfum des fleurs, et du haut du ciel Dieu jette un regard de miséricorde sur ce petit coin de terre, et envoie un de ses bons Esprits consoler cette âme souffrante et lui dire : « Consolez-vous, bonne mère ; votre enfant chéri est au séjour des bienheureux, il vous aime et vous attend. »

J'ai dit : jour de bonheur, et je le répète, parce que ceux que la religion du souvenir porte ici-bas à prier pour ceux qui n'y sont plus, savent que ce n'est pas en vain, et qu'un jour ils reverront les êtres bien-aimés dont ils sont momentanément séparés. Jour de bonheur, parce que les Esprits voient avec joie et attendrissement ceux qui leur sont chers mériter, par leur confiance en Dieu, de venir bientôt participer au bonheur dont ils jouissent.

Dans ce jour de la Toussaint, les défunts qui ont subi courageusement toutes les épreuves imposées pendant la vie, qui se sont dépouillés des choses mondaines et ont élevé leurs enfants dans la foi et la charité, ces Esprits, dis-je, viennent volontiers s'associer aux prières de ceux qu'ils ont laissés, et leur inspirent la ferme volonté de marcher constamment dans la voie du bien ; les enfants, parents ou amis agenouillés près de leurs tombes en éprouvent une satisfaction intime, car ils ont la conscience que les restes qui sont là, sous la pierre, ne sont qu'un souvenir de l'être qu'ils renfermaient, et qui est maintenant délivré des misères terrestres.

Voilà, mon cher frère, les heureux. A demain !

II

Mon cher frère, fidèle à ma promesse, je reviens vers toi. Comme je te l'avais dit, en te quittant hier au soir, je suis allée faire une visite au cimetière ; j'y ai examiné attentivement les divers Esprits en souffrance ; c'est à faire pitié ; ce spectacle navrant arracherait des larmes au cœur le plus dur.

Un grand nombre de ces âmes sont cependant bien soulagées par les vivants, et par l'assistance des bons Esprits, surtout quand elles ont le repentir des fautes terrestres et qu'elles font leurs efforts pour se dépouiller de leurs imperfections, seule cause de leurs souffrances. Elles comprennent alors la sagesse, la bonté, la grandeur de Dieu, et

demandent la faveur de nouvelles épreuves pour satisfaire à la justice divine, expier et réparer leurs fautes, et obtenir un avenir meilleur.

Priez donc, mes chers amis, de tout votre cœur, pour ces Esprits repentants qui viennent d'être éclairés d'une étincelle de feu. Jusqu'alors ils n'avaient pas cru aux délices éternelles, parce que, dans leur punition, ce qui était le comble de leurs tourments, il ne leur était pas permis d'espérer. Juge de leur joie, lorsque le voile des ténèbres s'est enfin déchiré, et que l'ange envoyé du Seigneur a ouvert leurs yeux frappés de cécité à la lumière de la foi. Ils sont heureux, et cependant ils ne se font pas, en général, illusion sur l'avenir ; beaucoup d'entre eux savent qu'ils ont même des épreuves terribles à subir ; aussi réclament-ils avec instance les prières des vivants et l'assistance des bons Esprits, afin de pouvoir supporter avec résignation la tâche difficile qui leur sera dévolue.

Je vous le dis encore, et ne saurais trop souvent vous le répéter, pour vous bien convaincre de cette grande vérité : priez du fond du cœur pour tous les Esprits qui souffrent, sans distinction de castes ni de sectes, car tous les hommes sont frères, et se doivent porter appui mutuellement.

Fervents Spirites, vous surtout qui connaissez la situation des Esprits souffrants et savez apprécier les phases de la vie; vous qui connaissez les difficultés qu'ils ont à surmonter, venez-leur en aide. C'est une belle charité que de prier pour ces pauvres frères inconnus, souvent oubliés de tous, et dont vous ne sauriez vous figurer la reconnaissance quand ils se voient assister. La prière est pour eux ce qu'est une douce rosée sur une terre brûlée par la chaleur. Figurez-vous un étranger tombé à quelque carrefour d'un obscur chemin, par une nuit sombre ; ses pieds sont déchirés par une longue course ; il sent l'aiguillon de la faim et d'une soif ardente ; à ses souffrances physiques viennent s'ajouter toutes les tortures morales ; le désespoir est à deux pas ; en vain jette-t-il aux quatre vents du ciel des cris déchirants : pas un écho ami ne répond à cet appel désespéré. Eh bien ! supposez qu'à l'instant où cette malheureuse créature est arrivée aux dernières limites de la souffrance, une main compatissante vienne doucement se poser sur son épaule et lui apporter les secours que réclame sa position ; figurez-vous alors, s'il est possible, le ravissement de cet homme, et vous aurez une faible idée du bonheur que la prière donne aux malheureux Esprits qui supportent les angoisses de la punition et de l'isolement. Éternellement ils vous seront reconnaissants, car soyez persuadés que dans le monde des Esprits il n'y a pas d'ingrats comme sur votre terre.

J'ai dit que la Toussaint est une solennité empreinte de tristesse ; une grande tristesse, en effet, car elle appelle aussi l'attention sur la classe de ces Esprits qui, pendant leur existence terrestre, se sont

voués au matérialisme, à l'égoïsme; qui n'ont voulu connaître d'autres dieux que les misérables vanités de leur monde infime; qui n'ont pas craint d'employer tous les moyens illicites pour augmenter leurs richesses et souvent jeter d'honnêtes gens sur la paille. Parmi eux se trouvent aussi ceux qui ont brisé leur existence par une mort violente; ceux encore qui, pendant leur vie, se sont traînés dans la boue infecte de l'impureté.

Pour tous ceux-là, mon cher frère, quels affreux tourments! C'est bien comme le dit l'Écriture : Il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ils seront plongés dans l'abîme profond des ténèbres. On appelle vulgairement ces malheureux *des damnés*, et quoiqu'il soit plus vrai de les appeler *les punis*, ils n'en souffrent pas moins des tortures aussi terribles que celles qu'on attribue aux damnés au milieu des flammes. Enveloppés dans les plus épaisses ténèbres d'un abîme qui leur paraît insondable, bien qu'il ne soit pas circonscrit comme on vous l'enseigne, ils éprouvent des souffrances morales indescriptibles jusqu'à ce qu'ils ouvrent leur cœur au repentir.

Il y en a qui restent quelquefois des siècles dans cet état, sans qu'il leur soit possible de prévoir la fin de leurs tourments; aussi disent-ils qu'ils sont réprouvés pour l'éternité. Cette opinion erronée a trouvé longtemps crédit parmi vous; c'est une grave erreur; car, tôt ou tard, ces Esprits s'ouvrent au repentir, et alors Dieu, prenant en pitié leurs malheurs, leur envoie un ange qui leur adresse de consolantes paroles, et leur ouvre une voie d'autant plus large qu'il y a eu pour eux plus de prières aux pieds de l'Éternel.

Tu le vois, frère, les prières sont toujours utiles aux coupables, et si elles ne changent pas les décrets immuables de Dieu, elles n'en donnent pas moins beaucoup de soulagement aux Esprits souffrants en leur apportant la douce pensée d'être encore dans le souvenir de quelques âmes compatissantes. Ainsi le prisonnier sent bondir son cœur de joie quand, à travers ses tristes barreaux, il aperçoit le visage de quelque parent ou ami qui ne l'a pas oublié dans le malheur.

Si l'Esprit souffrant est trop endurci, trop matériel, pour que la prière ait accès sur son âme, un Esprit pur la recueille comme un arome précieux, et la dépose dans les amphores célestes jusqu'au jour où elles pourront servir au coupable.

Pour que la prière porte son fruit, il ne suffit pas de balbutier les mots comme le fait la majeure partie des hommes; la prière qui part du cœur est la seule qui soit agréable au Seigneur, la seule dont il soit tenu compte et qui apporte du soulagement aux Esprits qui souffrent.

Ta sœur, qui t'aime,

MARGUERITE.

Demande (faite à la Société). — Que penser du passage de cette communication, où il est dit : « Je vous assure que dans notre monde il n'y a pas des ingrats comme sur votre terre? » Les âmes des hommes, étant des Esprits incarnés, apportent avec elles leurs vices et leurs vertus: les imperfections des hommes viennent des imperfections de l'Esprit, comme leurs qualités viennent des qualités acquises. D'après cela, et puisqu'on trouve les vices les plus ignobles chez les Esprits, on ne comprendrait pas qu'on ne pût rencontrer l'ingratitude qu'on trouve si souvent sur la terre.

Réponse (par M. Perché). « Il y a sans doute des ingrats dans le monde des Esprits, et vous pouvez placer au premier rang les Esprits obsesseurs et les Esprits malins, qui font tous leurs efforts pour vous inculquer leurs pensées perverses en dépit du bien que vous leur faites en priant pour eux. Leur ingratitude n'est cependant que momentanée; car l'heure du repentir sonne pour eux tôt ou tard; alors leurs yeux s'ouvrent à la lumière et leurs cœurs s'ouvrent aussi pour toujours à la reconnaissance. Sur la terre, il n'en est pas ainsi, et vous rencontrez à chaque pas des hommes qui, malgré tout le bien que vous leur faites, ne vous payent, jusqu'à la fin, que par la plus noire ingratitude.

Le passage qui a nécessité cette observation n'est obscur que parce qu'il manque d'extension. Je n'envisageais la question qu'au point de vue des Esprits ouverts au repentir, et aptes, par cela même, à recueillir immédiatement les fruits de la prière. Ces Esprits étant engagés dans la bonne voie, et l'Esprit ne rétrogradant pas, il est clair que la reconnaissance ne saurait s'éteindre en eux.

Afin qu'il n'y ait pas de confusion, vous écrirez la phrase qui a suscité cette remarque de la manière suivante : « Éternellement ils vous seront reconnaissants, car soyez bien persuadés que, parmi les Esprits, ceux que vous aurez ramenés dans la bonne voie ne sauraient être ingrats. »

MARGUERITE.

Remarque. — Ces deux communications, comme beaucoup d'autres d'une moralité non moins élevée, ont été obtenues par M. Perché, à sa caserne, où il compte plusieurs camarades qui partagent ses croyances spirites et y conforment leur conduite. Nous demanderons aux détracteurs du Spiritisme si ces militaires recèvraient de meilleurs conseils de morale au cabaret. Si c'est là le langage de Satan, il s'est bien fait ermite! Il est vrai qu'il est si vieux!

Par la même occasion, nous demanderons à M. Tony, le spirituel et surtout très logique journaliste de Rochefort, qui croit que le Spiritisme est un des maux sortis de la boîte de Pandore et une de ces choses

malsaines qu'étudient l'*hygiène publique* et la morale; nous lui demanderons, disons-nous, ce qu'il y a de malsain et de contraire à l'hygiène dans cette communication, et ce que ces militaires ont dû perdre de leur moralité et de leur santé en renonçant aux mauvais lieux pour la prière.

Dispensaire magnétique

Fondé par M CANELLE, 11, rue Neuve-des-Martyrs, à Paris.

Le premier article de ce numéro fait ressortir les rapports qui existent entre le Magnétisme et le Spiritisme, et montre le secours que, dans des cas nombreux, le Magnétiseur peut puiser dans les connaissances spirites, cas dans lesquels l'idée matérialiste ne pourrait que paralyser l'influence salutaire; ces rapports ressortiront encore mieux dans le second article que nous publierons dans le prochain numéro. En portant à la connaissance de nos lecteurs la formation de l'établissement dirigé par M. Canelle, que nous connaissons personnellement de longue date comme magnétiseur expérimenté, non-seulement spiritualiste, mais sincèrement spirite, nous sommes heureux de lui donner ce témoignage de notre sympathie. Les traitements sont dirigés par lui et par plusieurs médecins magnétiseurs. Des séances spéciales sont consacrées aux magnétisations gratuites. Nous renvoyons au prospectus pour plus amples renseignements.

Réponse à un monsieur de Bordeaux.

Un monsieur de Bordeaux nous a écrit une lettre, très-polie du reste, mais contenant une critique au point de vue religieux de l'article publié dans le numéro de novembre sur l'*Origine du langage*, article qui, soit dit en passant, a trouvé de nombreux admirateurs. Cette lettre ne contenant ni signature ni adresse, nous en avons fait le cas que l'on doit faire de toute lettre sans nom : nous l'avons jetée au feu.

Erratum.

Dans l'article publié dans le dernier numéro sur : *Un remède donné par les Esprits*, il a été omis de dire qu'avant l'application de l'onguent, il faut laver soigneusement la plaie avec de l'eau de guimauve ou autre lotion adoucissante.

ALLAN KARDEC.

Paris.— Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-St-Germain, 43.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU Ve VOLUME

ANNÉE 1862

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris.— Typ. de Cosson et Ce, rue du Four-St-Germain, 43.